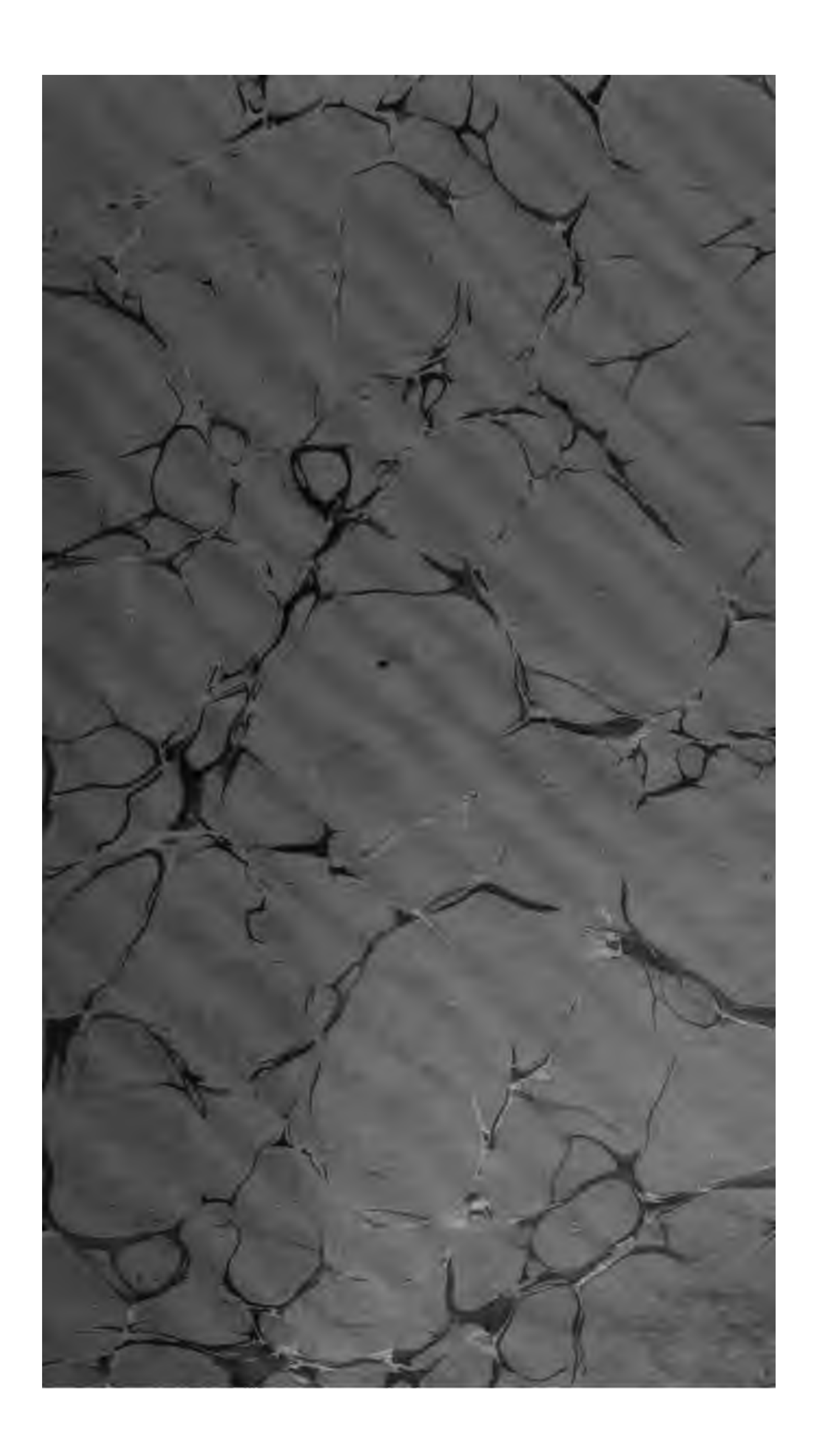




N. BUDIN. SUCESOR
SAN FRANCISCO, N° 2
MEXICO



EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA MORT DE

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

TOME PREMIER

LES PRÉCURSEURS DE COLOMB



PARIS

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, Rue Soufflot, et Rue Toullier, 13.

1892

AVANT PROPOS

Quand, comment et par qui l'Amérique fut-elle découverte ? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui, par amour du paradoxe ou par esprit de dénigrement, se font un jeu de contredire les opinions courantes ou d'attaquer les gloires consacrées. Pour nous, comme pour tout le monde, Colomb est et restera le véritable découvreur de l'Amérique : mais les grandes découvertes ne s'improvisent jamais, pas plus que les grandes inventions. Colomb a eu des devanciers, et plusieurs de ses contemporains méritent d'être associés à sa gloire. Avant lui de nombreux savants s'étaient occupés de la forme véritable de la terre et avaient affirmé qu'au delà de l'Océan s'étendaient des continents inconnus. Avant lui plusieurs capitaines s'étaient hasardés sur l'Atlantique, les uns poussés par la tempête, les autres en quête d'aventures, ceux-ci entraînés par l'ardeur mercantile et ceux-là par la ferveur religieuse. Exposer les théories et les hypothèses de ces érudits, rechercher à travers les âges les traces de ces vaillants marins, raconter la vie de Colomb et résumer les découvertes maritimes de ses contemporains, en un mot discuter un problème de géographie historique, dont il est difficile de méconnaître l'intérêt, telle a été notre intention.

CHAPITRE I

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN CONTINENT ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES DANS L'ANTIQUITÉ ?

Les relations entre l'Amérique et le continent que nous habitons étaient-elles possibles dans l'antiquité ? A ne consulter que les apparences, les communications entre les deux mondes paraissent bien difficiles. Plusieurs motifs s'opposaient, en effet, à ce que les anciens s'aventurassent sur l'Océan. Le premier était la terreur instinctive qu'ils éprouvaient à la vue de la mer. Comme l'écrit notre historien poète, Michelet (1), « cette masse énorme d'eau, inconnue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur, apparut toujours redoutable à l'imagination humaine ». Lorsque les Aryas atteignirent pour la première fois ses rivages, et se trouvèrent en présence de ce grandiose spectacle, auquel rien jusqu'alors ne les avait préparés, ils ne cachèrent pas leur étonnement et leurs craintes. « C'est là qu'ils virent la mer, lisons-nous dans un épisode du Mahabahrata, l'Astika-Parva (2), immense réceptacle des ondes, avec ses profondes eaux, agitées d'un vaste bruit, terrible, infranchissable en ses profonds tournoiements, jetant la crainte au sein de toutes les créatures, formidable par les cris de ses monstres aquatiques,

(1) MICHELET, *La mer*, p. 3.
(2) Ce passage est cité par LENORMANT, *Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 439.

se balançant sur ses rivages au puissant souffle du vent, se cabrant dans son agitation, et dansant çà et là en remuant ses mains pleines de vagues ». Telles durent être les impressions de tous les peuples qui, dans leurs migrations ou leurs courses, arrivèrent jusqu'à la mer. Encore aujourd'hui tous ceux qui, pour la première fois, assistent à ses gigantesques tragédies, éprouvent comme un sentiment d'effroi. Un nègre Makololo, nommé Sekouebou (1), que Livingstone ramenait avec lui du centre de l'Afrique, perdit la tête quand il aperçut l'Océan et se jeta dans les flots. Ne voyons-nous pas les enfants fuir devant la vague, et les animaux partager cette répulsion ? Les plantes elles-mêmes semblent se tordre et se rejeter en arrière au voisinage de la mer. L'humanité n'a triomphé de ce premier mouvement de terreur instinctive qu'après plusieurs siècles d'éducation, et bien des générations se sont succédé avant que l'on rencontrât l'homme au cœur bardé d'un triple airain, qui, le premier, osa sur un esquif braver les dangers de l'Océan (2).

Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus.

Si du moins ces premiers navigateurs avaient eu à leur disposition de solides embarcations et de bons instruments ; s'ils avaient eu, comme les nôtres, un guide assuré dans la boussole ! Mais les progrès de la navigation furent bien longs. Nos ancêtres durent, pendant des siècles, se contenter de ces barques rudimentaires, dont on retrouve encore quelques débris dans les couches organiques du commencement de la période quaternaire : grossiers radeaux, ou plutôt troncs d'arbres à peine équarris, inégalement creusés, et sans appui extérieur pour les

(1) Livingstone, *Voyage en Afrique* (Tour du monde, 1866).
(2) Horace, *Odes*, I, iii, 9.

rames ; ce qui même a fait conjecturer qu'on les dirigeait avec la main (1). Il est vrai que peu à peu les navires se perfectionnèrent. On apprit à les mâter, à les ponter ; on les pourvut d'un gouvernail (2) ; mais ils étaient toujours mal construits et mal gréés. De plus, les marins n'osaient pas s'éloigner des côtes et perdaient à les doubler un temps précieux. Comme ils n'avaient pour toute indication que des étoiles qui n'étaient pas toujours visibles, au moindre brouillard, à la première tempête, ils étaient obligés de suspendre leur marche, trop heureux si les vagues ne les jetaient pas à la côte, si le vent ne les entraînait pas au large, sans guides, sans signes de reconnaissance, ballottés au hasard sur des mers inconnues. Au temps d'Homère, un voyage de Crète en Egypte passait encore pour dangereux (3) et les pirates osaient seuls l'entreprendre au péril de leur vie. Jusqu'à Hérodote, l'Egypte fut pour les Grecs une terre merveilleuse (4). Ce n'est que lentement, et après bien des hésitations, que les marins se décidèrent à sortir de la Méditerranée et à se risquer sur l'Atlantique. Encore ne perdirent-ils jamais les côtes de vue. Dans leurs voyages ordinaires, ils paraissent ne pas avoir dépassé au nord les Iles Britanniques, et au sud les parages du Sénégal.

De fantastiques récits augmentaient encore les dangers de la navigation sur l'Océan. Dans la direction du Nord, c'étaient des montagnes de glace ou des brouillards perpétuels qui arrê-

(1) Le musée de Copenhague possède trois de ces barques (WORSAE, *Catalogue de Musée*, nos 293, 4, 5). Le musée de l'académie de Dublin en possède également trois. On en trouve dans presque tous les lacs Suisses (V. TROYON, *Habitations lacustres*. — DESOR, *Palafittes du lac de Neufchâtel*). De 1775 à 1885 dix-sept de ces canots ont été retirés de terrains bas, abandonnés par la mer près de Glasgow (LYELL, *Antiquité de l'homme*, traduction Chaper, p. 49). On peut encore étudier des spécimens analogues dans les musées d'Abbeville, Dijon, Lyon et Saint-Germain.

(2) MORTILLET, *Origines de la navigation et de la pêche*, p. 16-19.

(3) HOMÈRE, *Odyssée*, III, 73, 319. — XIV, 257.

(4) Tout le second livre des *Histoires* d'HÉRODOTE.

taient la marche des vaisseaux. Aussi quand les Argonautes (1) arrivent dans les mers septentrionales, ils remarquent avec épouvante que le vent ne soulève plus les vagues et qu'un silence éternel règne sur les flots. Le Marseillais Pythéas (2), habitué au soleil et aux molles caresses de la Méditerranée, raconte, avec une sorte de terreur religieuse, qu'il s'est avancé jusque dans une région « où l'on ne rencontre plus ni terre, ni air, ni mer, mais, à leur place, un composé de ces divers éléments, sans qu'il soit possible à l'homme d'y naviguer ni d'y poser le pied. » Le Carthaginois Himilcon (3) avoue qu'il n'a pas osé se hasarder sur cette mer immense, couverte de brouillards, où nul souffle ne pousse les vaisseaux, et où l'obscurité cache de redoutables abîmes. Dans la direction du Midi au contraire les prétendues ardeurs de la zone torride interdisaient aux voyageurs d'approcher. Malheur à tout navire qui se risquerait dans les régions du Sud ! Il serait brûlé par le soleil. Telle était du moins l'opinion des savants les plus autorisés, de Strabon (4) reproduisant les théories d'Hipparque, de Pline le Naturaliste (5) et même de Ptolémée (6).

Plus encore que les chaleurs insupportables ou que les froids

(1) APOLLONIUS DE RHODES, *Argonautiques*, V. 1107.

(2) STRABON, II, 4 : « Εν οἷς οὔτε γῆ καθ'αὑτὴν ὑπῆρχεν ἔτι, οὔτε θάλασσα, οὔτ'ἄηρ, ἀλλὰ σύγκριμά τι ἐκ τούτων πλεύμονι θαλαττιῷ ἐοικός, ἐν ᾧ φησι τὴν γῆν κάι τὴνὶ θάλατταν αἰωρεῖσθαι καὶ τὰ σύμπαντα, καὶ τοῦτον ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὅλων, μήτε πορευτὸν μήτε πλωτὸν ὑπάρχοντα. »

(3) AVIENUS, *Ora maritima*, V. 388.

...... Nullus hæc adiit freta ;
Nullus carinas œquor illud intulit,
Desint quod alto flabra propellentia,
Nullusque puppim spiritus cœli juvet ;
Dehinc quod œthram quodam amictu vestiat
Caligo, semper nebula condat gurgitem.

(4) STRABON, II, 5 : « Ἀοικήτους δὲ τὰς ἄλλας ζώνας, τὴν μὲν διᾶ καῦμα, τὴν δὲ διὰ ψῦχος. »

(5) PLINE, *Histoire naturelle*, I, 61. — II, 68. — VI, 36.

(6) PTOLÉMÉE, VI, 16. — HYGIN, I, 8. — MACROBE, *Commentaire du songe de Scipion*, II, 5.

excessifs, les matelots redoutaient les monstres qui peuplaient l'Océan (1). Ces écueils contre lesquels se brisent les flots, ce sont les Sirènes à la voix perfide ; ces courants qui entraînent les navires, ce sont d'effrayants animaux, chimères ou hippocentaures ; ces plaintes du vent à travers la mâture, ce sont les nymphes de la mer qui défendent leur domaine, et annoncent à l'audacieux explorateur une catastrophe imminente ; ces méduses et ces pieuvres qui parfois apparaissent à la surface des flots, ce sont d'énormes serpents tout prêts à engloutir navires et matelots. Aussi les marins, même les plus hardis, ne s'aventuraient-ils qu'en tremblant sur ces mers qui cachaient tant de périls, et l'Océan demeurait la région de l'épouvante et des mystères.

Les savants eux-mêmes, au lieu de les dissiper, augmentaient ces terreurs et ces illusions. Quelques-uns d'entre eux, plus hardis ou mieux inspirés, s'efforçaient, il est vrai, de démontrer à leurs contemporains l'inanité de leurs craintes, mais on ne les écoutait pas. On les taxait même de folie, quand leurs théories scientifiques combattaient les préjugés courants. Thalés et les Stoïciens (2) par exemple affirment-t-ils que la terre est sphérique et par conséquent que les antipodes existent, Plutarque, intelligence ouverte, esprit encyclopédique, n'hésitera pourtant pas à tourner ce système en ridicule, et, avec lui, d'autres savants débiteront avec assurance et soutiendront avec autorité les théories les plus absurdes sur la forme de la terre. Homère (4)

(1) BERGER DE XIVREY, *Traditions tératologiques*. — FERDINAND DENIS, *Le Monde enchanté*.

(2) PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, III, 10.

(3) ID., *De facie in orbe lunae*, VIII : « Quelles absurdités ne débitent pas ces philosophes ? Ne disaient-ils pas que la terre est sphérique ? Et pourtant elle contient des profondeurs, des élévations, des irrégularités considérables. Ne disaient-ils pas qu'elle est habitée par des antipodes qui, comme des insectes ou des chats, s'accrochent après elle, en ayant la tête en bas et les pieds en haut. »

(4) HOMÈRE, *Iliade*, XVIII, 606, 7. — *Odyssée*, XII, 1, 156. — XX, 7. — XXI, 194.

n'avait-il pas avancé que la terre était un disque plat, entouré par le fleuve Océan, du sein duquel surgissent des colonnes qui supportent la voûte solide du ciel ? D'après Pindare (1) la terre repose sur des colonnes de diamant; d'après Xénophane (2) elle a, par ses parties inférieures, jeté des racines à une profondeur infinie, et n'est qu'un composé d'air et de feu Anaximandre et Hécatée se la représentaient comme une sorte de colonne en pierre assise sur une surface unie. Anaximène (3) en faisait un trapèze, Leucippe un tambour et Démocrite un large disque creusé dans son milieu. Ces étranges théories, patronnées par les poètes et par les philosophes, c'est-à-dire par ceux dont les œuvres constituaient en quelque sorte la masse commune des connaissances populaires, s'enracinaient peu à peu dans les esprits. Aussi, à ces époques reculées où les ignorants inspiraient d'autant plus de confiance que leurs affirmations étaient plus hardies, peu de personnes pouvaient-elles seulement supposer que, par delà le monde connu, existaient d'autres terres, dont elles n'étaient séparées que par l'Océan.

Terreur inspirée par la mer, imperfection des moyens nautiques, ridicules erreurs acceptées comme vérités démontrées, ignorance de la forme véritable de la terre, telles étaient donc les causes principales qui, dans l'antiquité, semblaient devoir interdire toute relation entre l'ancien continent et l'Amérique.

Malgré ces dangers et ces préjugés, malgré ces craintes et cette ignorance, les marins pourtant ne manquaient pas. Peu à peu grandissait le champ des connaissances. Les mystères s'éclaircissaient et l'Océan s'ouvrait à des investigations de plus en plus fréquentes. On s'imagine trop communément que les anciens n'ont connu qu'une petite partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Même dans les meilleurs atlas les cartes du

(1) PINDARE cité par PLUTARQUE, *De facie in orbe lunæ*, VI.
(2) XÉNOPHANE cité par PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, III, 9.
(3) ID., III, 10.

monde visité par eux ne figurent que le bassin de la Méditerranée avec l'Europe en deçà de l'Elbe, du Danube et du Dniester, l'Asie jusqu'au Turkestan et au Pendjab, et l'Afrique jusqu'au Sahara et au cap Guardafui. Quelques savants seraient même tentés de restreindre encore cet étroit domaine. Il est cependant démontré que les anciens s'étaient avancés jusque dans la Baltique (1) et même qu'ils avaient reconnu l'Islande (2). En Asie ils avaient dépassé le Gange, découvert l'Indo-Chine et avaient même pénétré jusqu'en Chine (3). En Afrique, le cap de Bonne-Espérance (4) avait été doublé et toutes les côtes du continent noir (5) reconnues. Le monde s'élargissait pour ainsi dire, et, de jour en jour, l'homme étendait son domaine.

En même temps se dissipaient les craintes chimériques. On ne reculait plus devant les dangers signalés. On commençait à taxer de mensonges les effrayants récits mis en circulation par les Phéniciens, sans doute pour éviter la concurrence, sur les périls de la mer extérieure, et on se lançait sur leurs traces. Ulysse, cette personnification de l'esprit d'aventures, ce héros de la ruse mais aussi de la persévérance, se faisait attacher aux mâts de son navire pour ne pas succomber aux séductions des sirènes, mais il les bravait, et ses compagnons ne l'abandonnaient pas. Bientôt des navigateurs, plus hardis encore, n'hésitèrent

(1) KERAGLIO, *De la connaissance que les anciens ont eue du nord de l'Europe* (Académie des Inscriptions, t. XLV, p. 26-57). — WIBERG, *Sur les relations des Grecs et des Romains dans le nord et sur les antiques voies de commerce* (Revue archéologique, mai 1860).

(2) LELEWEL, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps.*

(3) REINAUD, *Relations historiques et commerciales de l'empire Romain avec l'Asie orientale.* — BIRDWOOD, *Manuel de la section des Indes britanniques à l'exposition universelle de* 1878.

(4) GAFFAREL, *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité*, 1874.

(5) ABBÉ LEPITRE, *De his qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt.* — SCHIAPARELLI, *La circumnavigation de l'Afrique par les Phéniciens au VIIe siècle avant le Christ* (Cosmos de Guido Cora, décembre 1881). — GUIRAUD, *Le périple de l'Afrique au temps de Néchao* (Société de géographie de Toulouse).

plus à se diriger vers les régions inconnues, et ce furent les savants qui les encouragèrent à pousser toujours en avant. « Il n'est guère vraisemblable, écrivait Strabon (1), que l'Océan puisse être divisé en mers distinctes par des isthmes étroits qui interceptent la navigation. Il paraît bien plus probable que ledit Océan est un et continu ; d'autant que ceux qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs pas, ne l'ont pas fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement par manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. »

Rien en effet ne nous empêche de croire que les anciens se sont avancés très loin dans l'Atlantique. Un préjugé trop répandu consiste à opposer des présomptions à des faits. Ceci n'a pas eu lieu, dit-on, parce que cela ne pouvait pas se faire ; et les anciens n'ont pas connu l'Amérique, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de la connaître ; mais on n'apprécie pas suffisamment jusqu'à quel point les navigateurs peuvent compenser l'imperfection de leurs vaisseaux par leur hardiesse et leur expérience pratique.

Des exemples modernes, en nous prouvant ce dont sont capables des barbares audacieux, nous feront comprendre comment les marins d'autrefois pouvaient entreprendre des courses qui nous paraîtraient aujourd'hui inexécutables. Les Malais, avec leurs frêles esquifs, leur *pros*, ont peuplé la plupart des îles de la mer du Sud (2). Les indigènes de Mozambique, encore aujourd'hui, s'aventurent dans l'Océan Indien sans autre guide que le temps, et sont parfois transportés à d'énormes distances. A l'époque où Cook les découvrit (3), les Maoris de la Nouvelle-

(1) STRABON, I, I, 8. « Οὐχ ὑπὸ ἠπείρου τινος ἀντιπιπτούσης καὶ κωλυούσης τὸν ἐπ'ἔκεινα πλοῦν ἀνακρουσθῆναι, ἀλλὰ ὑπὸ ἀπορίας καὶ ἠρεμίας, οὐδὲν ἧττον τῆς θαλάσσης ἐχούσης τὸν πόρον. »

(2) QUATREMÈRE, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1845, p. 381.

(3) COOK, *Voyages* (édition 1784), t. I, liv. I, § 8.

Zélande allaient jusqu'à Taïti. Le Révérend Ellis parle de plusieurs pirogues arrivées à Taïti, et dont les maîtres étaient originaires de pays dont on ne soupçonnait pas l'existence dans l'archipel (1) ; il mentionne encore des voyages des Wallis aux Loyalty, séparées par un intervalle de 1,800 kilomètres. Parfois la tempête entraîne fort loin des barques et même des vaisseaux. Gomara (2) racontait déjà qu'au temps de Cortès on trouva sur les côtes de Californie les débris d'un navire du Cathay, c'est-à-dire de la Chine. Il y a quelques années une barque japonaise fut jetée aux bouches de l'Orégon, et son équipage fut retrouvé captif chez des Indiens de la baie d'Hudson (3). On conserve au musée d'Aberdeen le kayak d'un pêcheur esquimau rencontré vivant sur la côte d'Angleterre. A plusieurs reprises, d'autres Esquimaux furent ainsi transportés du Nouveau-Monde en Europe (4). Lescarbot (5) rapporte qu'à la fin du XVIe siècle, le marquis de la Roche cherchait, dans une petite embarcation, un port aux environs de l'île Sable, au Canada, quand il fut saisi par le vent d'est et jeté en quelques jours aux rivages de France. Il serait facile de multiplier les exemples et nous pourrions retrouver dans les trop rares ouvrages de l'antiquité qui nous ont été conservés, le souvenir de traversées analogues, soit entreprises en vertu d'un dessein raisonné, soit dues uniquement au hasard. Qu'il nous soit au moins permis de considérer comme démontré que ces traversées, possibles de nos jours, l'étaient déjà dans l'antiquité.

Aussi bien, et nous ne saurions trop insister sur ce point, l'Amérique est beaucoup plus rapprochée de l'ancien continent qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Nos cartes, pour la plupart très imparfaites, ne représentent le plus souvent le nouveau

(1) ELLIS, *Polynesian Researches*, t. I, p. 120.
(2) GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*, p. 117.
(3) WILSON, *Prehistoric man.*, p. 100.
(4) JOLY, *l'Homme avant les métaux*, p. 258.
(5) LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France* (édition Tross), p. 396, 7.

monde que séparé et comme isolé des continents qui l'entourent. Aussi nous faisons-nous, en général, une très fausse idée des distances. L'Atlantique, pour beaucoup de personnes, est au moins aussi considérable que le Pacifique. C'est seulement en jetant les yeux sur une sphère terrestre où les continents et les mers sont marqués avec leur grandeur relative qu'on se rend compte de la petitesse de l'Atlantique à côté des immensités mystérieuses du Pacifique. On dirait un détroit et une mer. Encore ce détroit est-il resserré et comme étranglé à trois endroits différents.

Du cap Roxos, près de l'archipel de Bissagots, non loin de la côte de Sierra Leone en Afrique (12° 20' Lat. N — 19° 14' Long. O) au cap San Roque au Brésil (5° 28' 17" Lat. N — 37° 37' 26" Long. O) la distance n'est que de 510 lieues marines à 5556 mètres la lieue, c'est-à-dire de 710 lieues ordinaires à 4,000 mètres la lieue, à peu près la distance de Paris à Moscou en ligne droite, ou, si l'on préfère une distance maritime plus facilement appréciable, la distance de Gibraltar à l'ancienne Cyrénaïque.

Le second étranglement est formé par l'île Valentia au sud-ouest de l'Irlande entre le golfe de Dingle et de Ballins Kellig (52° 11' Lat. N — 57° 40' Long. O) et la côte de Labrador. L'écartement n'est que 542 lieues marines, 750 lieues ordinaires, la distance de Paris à Nijni Novogorod ou de Gibraltar à l'Egypte. C'est cette vallée de l'Atlantique qui a été choisie pour l'établissement du premier cable sous-marin qui ait joint les deux mondes.

Enfin le Groenland, si on le considère comme faisant partie du continent américain, s'approche tellement du cap Barclay dans la terre de Scoresby (69° 10' Lat. N — 26° 4' Long. O) du cap Wrath en Ecosse (58° 39' Lat. N — 7° 18' Long. O) et de Stadland en Norvége (62° 7' Lat. N) qu'il n'y a entre ces divers points que 269 et 280 lieues marines, 373 et 388 lieues ordinaires, la distance de Paris à Varsovie et Kœnigsberg, ou de Gibraltar à Tunis.

De ces trois étranglements de l'Atlantique, le dernier atteint à peine la longueur de la moitié des deux autres, et ceux-ci sont séparés par moins de 600 lieues marines. Sans doute le Groenland n'est peuplé que par de misérables tribus d'Esquimaux et de rares Européens, et, si son importance géographique est grande, il n'est que très secondaire pour le commerce et la navigation : mais l'Irlande et la côte de Guinée d'un côté, le Labrador et le Brésil de l'autre, sont des pays autrement favorisés par la nature. De plus les communications sont encore facilitées par le grand nombre des îles ou îlots interposés, qui ont servi et servent encore de points de relâche aux navigateurs et diminuent singulièrement les distances. Ainsi dans le premier étranglement, du cap Roxos au cap San Roque, sont jetés les îlots de Las Rocas, Fernando de Noronhà, Pinedo de Sàn Pedro et French Soal. Pour le second étranglement entre Valentia et le Labrador, existe un nombre si considérable de vigies et d'écueils qu'on les a partagés en six zônes distinctes. Pour le troisième, entre le Groenland d'un côté, l'Ecosse ou la Norvège de l'autre, la distance est singulièrement diminuée par l'Islande, les Féroë, les Shetland, etc. Notons enfin que les Açores sont comme jetées au milieu de l'Atlantique, que de l'embouchure du Tage à San Miguel des Açores on ne compte que 247 lieues marines, 343 lieues ordinaires, et de Corvo, la plus occidentale des Açores à la Nouvelle Ecosse que 342 lieues marines, 577 lieues ordinaires.

N'est-ce pas ici l'occasion de rappeler que, d'après une tradition qui remonte aux premiers âges de l'antiquité, et que nous croyons pour notre part conforme à la réalité, toutes ces îles faisaient jadis partie d'un grand continent, l'Atlantide, qu'un épouvantable cataclysme effondra dans les abîmes et dont il ne reste aujourd'hui que des faible débris. La question de l'Atlantide a été si souvent agitée, et elle a donné lieu à de si importants débats, d'ailleurs elle se rattache si étroitement à notre sujet qu'il nous a paru difficile de ne pas la traiter à notre tour, et de donner au moins les raisons qui nous ont porté à croire que ce

continent mystérieux existait autrefois entre l'ancien et le nouveau monde, et leur servait par conséquent de lien de communication. Nous raconterons plus loin l'histoire des Atlantes : qu'il nous suffise de rappeler ici qu'à une époque, dont il est impossible de préciser la date, survint un cataclysme épouvantable qui bouleversa l'univers entier. C'est alors, très probablement, que s'ouvrit le détroit de Gibraltar, alors que les Etats Barbaresques d'aujourd'hui cessèrent d'être une presqu'île européenne, alors que fut engloutie l'Atlantide : mais il en reste des débris, et nous pensons qu'on peut les rencontrer au milieu même de l'Océan Atlantique, dans l'immense espace que déterminent les Açores, les Canaries, la mer des Sargasses et les Antilles. La science se prononce-t-elle en faveur de notre système ? Les faits sont-ils d'accord avec la tradition ? C'est ce que nous allons examiner.

La géologie est une des sciences naturelles dont les progrès, depuis le commencement du siècle, ont été les plus marqués. Ses précieuses indications ont l'autorité d'un fait accompli, et nul, aujourd'hui, ne s'aventure sans elle sur le terrain des études préhistoriques. Un de ses principes les mieux établis est que, toutes les fois qu'on découvre, dans les îles ou les continents séparés à l'heure actuelle par des bras de mer, et même soumis à d'autres conditions climatologiques, les mêmes débris de plantes et d'animaux on en peut légitimement conclure que ces continents étaient jadis réunis. Sir R. Murchison a prouvé de la sorte l'antique connexité de l'Angleterre et de l'Irlande (1), Edward Forbes celle de l'Irlande et de l'Espagne (2), Bourguignat celle de l'Espagne et de l'Afrique du Nord (3). Plusieurs savants ont également cherché à établir que l'Europe et l'Amérique étaient réunies aux temps préhistoriques. Les uns se sont contentés de le supposer : Ortelius, Kircher,

(1) MURCHISON, *Anniversary adress*, 1863.
(2) E. FORBES cité par E. RECLUS, *la Terre*, p. 45.
(3) BOURGUIGNAT, *Malacologie de l'Algérie*, p. 312.

Ginguéné, Mentelle, Carli; les autres ont essayé de le prouver : Buffon, de Fortia d'Urban, Cadet, Samuel d'Engel, Bory de Saint-Vincent : ceux-ci enfin l'ont réellement prouvé par la comparaison de la flore et de la faune des deux continents (1). En effet, dans les terrains tertiaires de l'Europe, on a retrouvé des tulipiers fossiles, des cyprès de la Louisiane, des robiniers, des paumes ou noix des Etats-Unis, des feuilles d'érables, de magnolias, de sassafras, d'ifs, de sequoias et d'autres arbres qui ne se rencontrent plus que dans l'Amérique du Nord. Entre les deux continents les lignites de l'Irlande présentent une végétation analogue. Les fougères arborescentes d'Europe ressemblent à celles du Mexique (2). La flore miocène de l'Europe centrale était la même que la flore actuelle de l'Amérique méridionale. Mêmes analogies pour la faune : jadis, sur les bord de la Tamise et de la Seine, comme dans les couches miocènes des Mauvaises Terres du Nebraska, vivaient des rhinocéros, des machairodus, des paléothériums, etc. Comment donc expliquer cette conformité, sinon par l'existence d'un isthme, d'une île ou d'un continent jeté entre les deux mondes et facilitant entre eux les communications? Et cette île, ce continent, que sont-ils autre chose que l'Atlantide?

Divers géologues ou géographes ont cherché à déterminer le contours de cette île, ou plutôt de ce continent enfoui sous les eaux (3). Essayons comme eux de les retrouver. Il suffira de

(1) ELISÉE RECLUS, *La Terre*, p. 46. — Il cite les travaux d'OSWALD HEER, KLEE, GAUDRY, et surtout UNGERNS, *Die Versunkene Insel Atlantis*.

(2) E. FOURNIER, *De la distribution géographique des fougères du Mexique* (Société botanique de France, juillet 1869, p. 52). « Les déductions, dit-il, nous ramènent forcément à l'hypothèse d'un continent intermédiaire, l'Atlantide, dont il ne resterait plus que quelques sommités éparses, sous forme d'îles, dans l'Océan atlantique. »

(3) BUACHE, *Mémoire sur l'île de Frislande* (Académie des sciences, 1788). — CARLI, *Lettres américaines* (traduction Lefebvre de Villebrune). — BORY DE SAINT-VINCENT, *Essai sur les îles Fortunées*. — MARCOU, *Carte du globe à l'époque jurassique*. — BOTELHA, *Pruebas geologicas de la existencia de la Atlantida ; su fauna y su flora*.

jeter les yeux sur une des cartes (1) de l'Océan où les diverses profondeurs observées sont indiquées par des teintes plus ou moins claires, et un examen superficiel nous permettra de découvrir un vaste continent déterminé par les Açores, les Canaries, les Antilles et de nombreuses vigies. Ce continent est contourné par un fleuve maritime, le Gulf-Stream, qui semble baigner ses côtes, et partout il a gardé les traces de gigantesques bouleversements. Ainsi, pour les Antilles, Colomb avait déjà remarqué que la Trinité et les îles adjacentes avaient jadis dû faire partie du continent. En effet l'archipel qui commence à la Trinité, se continue par Tabago et Grenade, et se prolonge en demi-cercle de Porto-Rico au cap Catoche dans le Yucatan, par Haïti et Cuba, marque une chaîne sous-marine, dont les îles ne seraient que les sommets. La mer est peu profonde dans ces parages, et toutes ces îles sont fort rapprochées les unes des autres. Le Tortuga, Margarita, Coche, la Sola, Testigos ne sont séparées du continent que par un mince détroit et très peu de fond. Blanquilla, Orchila, les Roques, Buenayre, Curaçao et Oruba semblent les restes de terres submergées, et d'ailleurs elles sont de même formation géologique que la côte de Venezuela ; ce qui fait supposer que jadis elles faisaient partie de la terre ferme et n'en furent détachées que par une secousse formidable. « Les différentes sources thermales qui sourdent au bord et au dedans même du golfe, et qui élèvent la température de la mer dans l'espace d'une demi lieue carrée, l'huile de pétrole qui couvre la surface de la baie, la multitude des eaux sulfureuses, les mines de poix élastique fréquemment

(1) Voir la carte dressée par l'ingénieur F. de Botelha (*Mapa del Oceano Atlantico Setentrional*) et insérée dans les Mémoires du Congrès des Américanistes de Madrid (1881).

(2) Troisième voyage de Colomb. Lettre au roi et à la reine. — NAVARETTE, *Coleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Espanole*, etc., t. I, p. 102 : « Y conjeturé que alli donde son estas dos bocas que algun tiempo seria tierra continua a la isla de la Trinidad con la tierra de Gracia. »

inondées, tout se réunit pour constater l'époque relativement moderne de cet événement » (1). Le golfe et la lagune de Maracaïbo présentent encore des traces sensibles du grand bouleversement qui jadis fit communiquer le golfe avec l'Océan en engloutissant une masse considérable de terrain. Les golfes de Paria et de Cariaco attestent aussi l'action d'une grande irruption des eaux qui les découpa en formes étranges. Ce qui d'ailleurs semblerait prouver la formation récente de ces terrains, c'est l'accroissement de la température qui indique une moindre épaisseur aux couches terrestres. D'ordinaire la température s'accroît d'un degré par trente mètres de profondeur : Sur les côtes de Colombie et dans les Antilles, elle s'accroit d'un degré par 12 à 15 mètres (2). Des phénomènes analogues se sont produits sur la côte du Yucatan (3). D'après les traditions locales elle était jadis réunie à Cuba. Cette péninsule en effet, presque entièrement dépourvue de fleuves et de rivières, ne reçoit d'eau que par des puits immenses que l'on croit alimentés par des fleuves souterrains, tandis que l'île de Cuba est sillonnée par de nombreux cours d'eaux.

D'ailleurs le continent américain presque tout entier se présente à nous comme ayant conquis sur les eaux, après la disparition de l'Atlandide, d'énormes espaces (4). Les Etats-Unis entre l'Atlantique et les Alleghanys, la Floride, la Louisiane, le Texas sont des terres abandonnées par l'Océan. Les bassins de l'Amazone et de la Plata sont de la même formation géologique. La Patagonie est si évidemment un ancien fond de mer que les plaines de la région sont encore imprégnées de sel, c'est-

(1) CODAZZI, *Resumen de la Geografia de Venezuela*, p. 467.

(2) MARCEL DE SERRES, *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits historiques*, t. II, p. 322.

(3) STEPHENS, *Incidents of travel in Yucatan*, I, 6. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Archives de la Commission du Mexique*, II, 19.

(4) BUFFON, *Epoques de la nature* (édition Flourens), t. IX, p. 572. — JOLIBOIS, *Dissertation sur l'Atlantide*, p. 97, 98. — D'ORBIGNY, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, IV, 188.

à-dire que le grand cataclysme a mis une mer immense à la place d'un pays fertile et remplacé de vastes mers par un véritable continent.

Aux vraisemblances scientifiques s'ajoutent les traditions locales. Les Caraïbes (1), lors de la conquête, racontèrent aux Espagnols que toutes les Antilles avaient jadis formé un seul continent, mais qu'elles furent subitement séparées par l'action des eaux. Ils disaient encore que les mornes, les falaises et les escarpements de leurs îles furent transformés par cette inondation maritime. Le souvenir de cette convulsion géologique s'est perpétué à travers les âges, et c'est toujours l'eau qui joue le rôle de l'élément destructeur. Ainsi les Floridiens (2) racontaient que le soleil retarda sa course de vingt-quatre heures et que les eaux du lac Théomis ayant débordé couvrirent tout, sauf une montagne, où se refugièrent les seuls hommes qui furent sauvés. Les Californiens (3) parlent d'une inondation générale amenée par la colère de leur dieu Tchling. Les Iroquois disent que la terre fut inondée par un grand lac. Les Montagnais (4) du Canada racontaient qu'un certain Messou étant entré dans un lac pour y chercher ses chèvres « ce lac venant à desgorger couvrit la terre, et abyma le monde, et généralement tous les arbres qu'elle avoit produits d'elle-même en furent cachez ». Les Canadiens d'Hochelaga (5) « font mention en leurs chansons que les eaux s'estant une fois débordées couvrirent toute la terre, et

(1) Horn, *De originibus Americanis*, p. 88. » Immunerabiles Messicani sinus insulas unum olim continentem fuisse : ita ex majorum antiquissima traditione ipsos incolas asserere labentibus sæculis avulsas vi tempestatis, et exiguis fretis divisas in tantum numerum excrevisse. » Cf. Réville, *Histoire des Caraïbes* (Nouvelle Revue), 1882. — Borde, *Histoire de l'ile de la Trinitad*, p. 37-60.

(2) H. de Charencey, *Traditions américaines sur le déluge* (Revue américaine, 2e série, p. 88-98). — Cf. Acosta, *De promulgatione Evangelii apud Barbaros*.

(3) De Charencey, ouvr. cité, p. 93.

(4) Sagard, *Histoire du Canada*, p. 502, édit. Tross, p. 467.

(5) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, p. 695, édit. Tross, p. 649.

furent tous les hommes noyez, excepté leurs grands pères qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres du pays ». Voici la traduction d'une légende Esquimaude, recueillie par le R. P. Petitot (1) : « L'eau ayant envahi le globe terrestre, on s'épouvanta ; les tentes des hommes disparurent, le vent les emporta ; on lia côte à côte plusieurs barques; les vagues dépassèrent les montagnes rocheuses. Un grand vent les poussait sur la terre, les hommes se firent sécher, sans doute au soleil, mais le monde et la terre disparurent. Par une chaleur affreuse les hommes périrent. Par les flots, ils périrent également. Ils tremblaient, ils se lamentaient ; les arbres déracinés flottaient au gré des vagues... cependant un homme appelé le fils du Hibou jeta son arc dans les flots : « Vent, ne souffle plus ! c'est assez, s'écria-t-il, après quoi il jeta dans l'eau ses pendants d'oreille. La fin arriva ».

Pareils souvenirs se retrouvaient chez les habitants de la Terre-Ferme et de la Castille d'Or (2). Une légende Haïtienne, conservée par frère Romain Pane (3), attribue aussi à une inondation soudaine la formation des Antilles. Les peuplades de l'Orénoque désignaient ce cataclysme par le nom de Catenamanoa (4), ce qui veut dire submersion du grand lac. Enfin, voici en quels termes saisissants les Quichuas, c'est-à-dire les habitants primitifs de l'Europe centrale, racontent cette effrayante inondation dans leur livre sacré, le Popol Vuh (5) : « Alors les eaux furent gonflées par la volonté du

(1) R.-P. PETITOT, *Les Esquimaux* (Congrès américaniste de Nancy), t. I, p. 336.

(2) HERRERA, *Historia general de las Indias*, II, 67. — IV, 119. — V. 6.

(3) ROMAIN PANE, *Histoire de Notre-Dame de Izamal*, traduction Brasseur de Bourbourg, p. 440. Cf. *Lettres de Pierre Martyr à Pomponio*, 13 juin 1497 (Lettres de Pierre Martyr relatives aux découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais, trad. Gaffarel et Louvot, p. 19).

(4) GUMILLA, *Orinoco illustrado* (traduction Eidous), t. II, p. 155.

(5) *Popol Vuh* (traduction Brasseur de Bourbourg), p. 27, 29, 31. Cf. LÉRY, *Histoire d'un voyage au Brésil*, § 26 : « Ils avoyent fait mention en leurs

cœur du ciel, et il se fit une grande inondation qui vint au-dessus de la tête de ces mannequins et de ces êtres travaillés de bois. Une résine épaisse descendit du ciel. L'oiseau Hécotcovach leur vint arracher les yeux de l'orbite, le Camalotz vint leur trancher la tête, le Tambalan brisa et broya leurs os et leurs cartilages, leurs corps furent réduits en poudre et dispersés..... Alors on vit les hommes courir en se poussant, remplis de désespoir ; ils voulaient monter sur leurs maisons, et les maisons s'écroulant les faisaient tomber à terre ; ils voulaient monter sur les arbres, et les arbres les secouaient loin d'eux ; ils voulaient entrer dans les cavernes, et les cavernes se fermaient devant eux. Ainsi s'accomplit la ruine de ces créatures humaines ».

Que si maintenant nous nous transportons sur les archipels qui subsistent au milieu de l'Atlantique, comme les derniers témoins de l'effondrement de l'Atlantide, nous remarquerons d'abord que leur nombre et leur position paraissent avoir singulièrement varié depuis les premières observations qui en ont été faites. Il est à peu près impossible d'établir la concordance entre les textes anciens et les archipels actuels. Où placer par exemple l'île de Cerné qui fut pendant plusieurs siècles, le point de relâche des vaisseaux Carthaginois, et le Char des Dieux, et l'île des Gorilles, et les îles Purpuraires ? Dès 1534 Bordone (1) avouait qu'on n'était pas d'accord sur le nombre et la position des îles de l'Atlantique. Il est en effet probable que les convulsions souterraines ont à diverses reprises modifié la physionomie du sol. Les archipels de l'Atlantique sont les restes d'une ancienne chaîne de montagne. L'action des forces volcaniques l'a séparée en fragments, et, comme cette action dure encore et se manifeste de temps à autre, ainsi s'expliqueraient la dis-

chansons que les eaux s'estans une fois tellement débordées qu'elles couvrirent toute la terre, les hommes du monde, excepté leurs grands pères qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyez. »

(1) BORDONE, *Libro nel si qua ragiona de tutte l'Isole del mondo con li lor nomi antichi et moderni* (1534).

parition de certaines îles et le défaut de concordance entre les documents anciens et l'état des choses actuel. (1).

Il est certain qu'à Madère, dans les Canaries et aux Açores, « se laisse partout apercevoir l'empreinte du feu, et d'énormes fragments de laves ont été lancés, dans toutes les directions, à de telles distances, qu'il est souvent difficile de se rendre compte de la position isolée où on les trouve ». Dans ces trois archipels, les montagnes ont une hauteur prodigieuse, hors de proportion avec l'étendue des îles. Le terrain est sillonné par de longues anfractuosités et des couches de laves amoncelées. De loin en loin, fument encore les volcans, dont les éruptions ne laissent pas que d'être très dangereuses. Pourtant le terrain de ces archipels n'est pas entièrement volcanique; on y rencontre des débris de roches primitives, granit, syénite, en un mot tous les indices de la période primaire (2). Un des géologues qui ont le mieux étudié ces îles, Boodwich (3), écrivait à propos de Madère et de sa voisine Porto Santo qu'elles n'avaient pu être créées par un volcan sous-marin. « Il est d'abord irrécusable que les masses de basalte ne formaient pas dans l'origine une roche d'une autre nature que la chaleur aurait dilatée dans la place qu'elle occupait, et qui se serait pénétrée de vapeur pour former la roche actuelle; tout semble prouver au contraire que ces masses se sont élevées liquides, et qu'elles se sont écoulées de la bouche d'un cratère. En second lieu, si l'île de Madère

(1) HUMBOLDT, *Voyage aux régions équinoxiale du nouveau continent*, I, 327. « Quant à la question de savoir si l'archipel des Canaries et les îles adjacentes sont les débris d'une chaîne de montagnes, déchirée et submergée dans une des grandes catastrophes qu'a éprouvées le globe, ceci n'est nullement contraire aux lois reconnues de la nature ». — BERTHELOT, *Histoire naturelle des îles Canaries*, II, 87 : « L'action des forces volcaniques, qui a rompu l'ancien système de montagnes et l'a séparé par fragments, ne s'est pas restreinte aux îles Canaries. Elle s'étend sur un plus large espace, et l'on peut en observer les effets depuis les Açores jusqu'aux îles du Cap-Vert. »

(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique* (Univers pittoresque), p. 43.

(3) BOODWICH, *Excursions in Madeira and Porto Santo*, p. 107.

avait été entièrement créée par un courant marin, sa base, je dirai même toute sa base devrait être composée de pierre ponce et de houille ; or, ces deux substances se trouvent en quantité extrêmement petite et en couches alternantes avec la basalte et le tuf ».

Les Canaries (1), malgré leurs nombreux volcans et les débris ignés dont elles sont parsemées, offrent des traces plus fréquentes encore de terrain primitif. Remarquons tout d'abord que le pic de Teyde, dans l'île de Ténériffe, qui s'élève jusqu'à 3,710 mètres, semble par sa hauteur avoir eu jadis pour base une terre bien plus étendue que les sept cents milles carrés de superficie de l'île actuelle. Bien que l'action des forces volcaniques (2) soit partout visible, « nous avons retrouvé (3) dans l'archipel des débris de roches primitives, des granits parfaitement conservés, ou qui, pour avoir éprouvé un feu violent, n'en existaient pas moins avant les incendies souterrains, des lits de sable ferrugineux qui n'ont éprouvé aucune altération, des couches d'argile qui ont conservé leur disposition et tous leurs caractères, enfin des amas de corps fossiles où l'on distingue des productions marines et des empreintes de végétaux ». La syénite a été signalée à Fortaventura ; la syénite et le schiste micacé à Gomera. Humboldt (4) qui résida quelque temps dans l'archipel n'hésite pas à reconnaître ces îles comme le débris d'une chaîne de montagnes déchirées et submergées par une des grandes convulsions du globe. Les côtes en effet sont presque découpées à pic et descendent si brusquement dans la mer que, principalement sur la bande orientale, les poissons ne peuvent déposer leur frai et

(1) Berthelot, *Histoire naturelle des Canaries.* — Chil y Naranjo, *Las Canarias.*

(2) En 1492, 1528, 1585, 1705, 1706, 1730, 1735 et 1798 les Canaries furent bouleversées par des tremblements de terre. — Voir Godron, *Sahara et Atlantide*, p. 17.

(3) Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*, p. 431.

(4) Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. I, § 2.

la pêche est presque nulle (1). Le premier aspect de l'archipel est même si peu attrayant qu'on ne s'explique pas qu'il ait si longtemps porté le nom d'îles Fortunées, mais le printemps éternel, la beauté du ciel et la fécondité du sol font vite oublier ces côtes tourmentées par d'affreuses convulsions et le confus entassement de rochers qui ne rappellent que trop le cataclysme auquel l'archipel dut sa création.

Les îles du Cap-Vert présentent (2) la même constitution physique et la même formation. Autour d'un pic, ancien volcan, dont les éruptions sont encore menaçantes, Saô Antonio, Paô de Assucar, Gordo, Fogo, etc. et qui par sa prodigieuse hauteur est tout à fait hors de proportion avec la petite île qui le renferme, des terres se sont effondrées, creusant entre elles des abîmes ; des montagnes se sont précipitées dans la mer d'un seul bloc, et plongent leur base à pic dans les flots pendant qu'elles cachent leur tête dans les neiges. L'aspect de ces îles est si tourmenté qu'on les désigna autrefois sous le nom d'îles des Gorgones : Immenses crevasses, cratères gigantesques, montagnes éboulées dans la plaine. tout y atteste encore l'action des forces souterraines.

C'est surtout l'archipel des Açores qui fut violemment bouleversé et abimé en grande partie. La surface de la plupart de ces îles est fort irrégulière, coupée par de hautes montagnes et de profondes déchirures, causées sans doute par l'action des pluies sur des matériaux peu consistants. Les reliefs se terminent brusquement à la mer par des rocs perpendiculaires qui semblent des murailles. Le sol a été si bouleversé qu'il est presque impossible de reconnaitre la succession des couches stratifiées, et que les caractères observés sur un point sont presque toujours diamétralement opposés aux phénomènes qui se manifestent sur un autre point. Les éruptions volcaniques n'ont pas cessé.

(1) D'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 123.

(2) J. Lopes de Lima, *Ensaios sobre a statistica das possessões portuguezas*, 1844, t. I. *Das ilhas de Cabo Verde.*

Celles de 1445, de 1531, de 1755 et de 1811 ont laissé de lugubres souvenirs. En mai 1867 on signalait encore des commotions souterraines, et, les 1er et 2 juin de la même année, une bouche volcanique lançant des pierres et épanchant d'énormes masses de lave s'élevait à la surface de la mer entre Graciosa et Terceira. Pourtant le terrain primitif se rencontre dans les îles les plus éloignées du centre et du foyer. Le schiste constitue l'île Santa Maria et le marbre est abondant dans l'île de Corvo (1).

Il se peut que toutes ces îles, Madère, Cap-Vert, Canaries, Açores, soient les restes d'anciennes chaînes de montagne. « Quand les feux souterrains furent devenus assez forts pour se faire jour dans le continent Atlantique et que les rochers les plus solides ne purent résister aux secousses qu'ils imprimaient au sol..., l'eau, qui cherche sans cesse à accroître son domaine, profita de cette crise et des fractures qu'elle occasionnait pour se répandre sur plusieurs points. Bientôt, par les effets réunis du courroux de l'Océan et des éruptions volcaniques, un continent disparut de dessus la surface du globe. Les fragments moins unis et sans solidité qui en faisaient la masse furent entraînés par les courants (2) », et c'est ainsi qu'il ne resta bientôt plus que le sommet des anciennes montagnes de l'Atlantide.

Ce n'est pas seulement dans ces archipels, mais aussi dans la mer qui les entoure qu'il est facile de retrouver les traces d'un continent submergé. Entre les Canaries et la côte Marocaine, la mer est si peu profonde que quelques géologues ont affirmé qu'une convulsion violente de la nature a seule pu séparer cet archipel du continent. Il suffit, en effet, d'explorer la côte d'Afrique (3) entre les caps Spartel et Bon pour y remarquer

(1) Boid, *A description of the Açores, or Western Islands, from personal observation*, 1835. — Drouet et Morelet, *Rapport fait au roi de Portugal sur un voyage d'exploration scientifique aux îles Açores*, 1857. — G. Hartung, *Die Azoren in ihrer Aüsseren Erscheinung und nach geognostichen Natur geschildert*, 1860.

(2) Bory de Saint-Vincent, ouv. cité, p. 1860.

(3) Golberry, *Fragments d'un voyage en Afrique*, t. I, § 2. — Bory de Saint-Vincent, ouv. cité, p. 440.

de nombreux déchirements et des montagnes séparées par des gorges très ouvertes et paraissant divisées par l'action d'un violent effort. Entre Madère et les Canaries se prolonge sous les flots une chaîne sous-marine dont les sommets émergent de loin en loin, îles Désertes, île Salvage, etc., et semblent ne faire des deux archipels qu'un seul système. Entre les Canaries et les Açores existent encore de nombreuses vigies, jadis mentionnées par Frézier (1) et Fleurien (2), qui explorèrent ces parages. Ces vigies sont mêmes si nombreuses qu'il est impossible d'en expliquer la présence sans admettre qu'elles appartenaient à un continent submergé (3). L'amiral Fleuriot de Langle a consacré à ces vigies éparses un important travail, dont nous allons présenter un tableau résumé (4).

D'après le savant observateur, on distingue six zones dans cette partie de l'Atlantique. La première est situé entre 12° et 18° de longitude ouest de Paris. Elle comprend six vigies ou écueils : 1° *Le Rockall* (57°, 39' 32" Lat. N. — 15° 49' Long. O) signalé en 1816 par le capitaine de l'*Endymion*, et qui depuis a figuré sur toutes les cartes marines ; 2° *L'Helen* (57° 45' et 15° 37' 15") sur lequel s'est perdu, en 1824, le capitaine Erskine ; 3° *La Roche dite Kins* (55° 18' — 13° 29') signalée en 1744, à quatre pieds sous l'eau, par le capitaine du *Friend-Ship*, Ait-Kins, revue, en 1820, par le capitaine du *Barnett*, Cork, et en 1852, par le capitaine du *Fingalton*, Cronig ; 4° *La Roche du Diable*, observée en 1737 (47° 20' — 13° 20') par le capitaine

(1) Frézier, *Relations de voyage à la mer du Sud*, p. 289.

(2) Fleurien (de), *Le Neptune Américo-septentrional* (1780), p. 606.

(3) Buffon (*Epoque de la nature*, édition Flourens, t. IX. p. 363) s'en était douté : « Le grand intervalle de mer, écrit-il, entre l'Espagne et les terres voisines du Canada est prodigieusement raccourci par les bancs et par les îles dont il est semé, et ce qui pourrait donner quelque probabilité de plus à cette présomption, c'est la tradition de la submersion de l'Atlantide. »

(4) Fleuriot de Langle, *Observations de vigies et de hauts fonds dans l'Atlantique septentrional au large des Açores* (Bulletin de la Société de géographie de Paris, juillet 1865).

Brignon et en 1818 (46° 35' — 15° 27') par le capitaine W. Peter ; 5° *Mayda* (44° 45' — 17° 45°). Dès 1367, nous trouvons cet écueil indiqué sur la carte catalane éditée par Bucher. Il reparaît dans le Ptolémée de 1519, et, dès lors, figure sur les mappemondes modernes. Il a été observé, en 1730, par le capitaine de Rock ; 6° *Vigie de l'Hannibal.* En 1749, le capitaine Griffe de l'Hannibal signalait des brisants dangereux par 43° 10' et 16°40' : serait-ce par hasard le même haut fond que celui où Berneville, commandant de l'*Elisabeth*, se trouva engagé en 1725 (44° 10' — 13° 8) et où un coup de mer furieux lui enleva soixante et dix hommes de son équipage ?

La deuxième zone est située entre 18° et 25° de longitude ouest. Elle comprend neuf vigies en hauts-fonds. 1° *Le banc de Kramer*, ainsi nommé du capitaine Alof Kramer qui le découvrit par 59° 47' et 19° ; 2° *Le banc du Lion* (56° 42' — 19° 50') reconnu en 1776 par le capitaine Pickersgill et en 1831 par le capitaine Vidal ; 3° *La Roche du Brasil ou banc de fer*, indiquée déjà sur le portulan médicéen de 1351 (I. de Brazi), sur la carte de Picignano de 1367 (Insula de Bracir), sur le portulan de Mecia de Viladestes de 1413 (insola de Brazil), sur les cartes d'Andrea Bianco de 1436, de Fra Mauro de 1457, et de Ptolémée de 1519 : à partir du XVe siècle on ne la retrouve plus ; 4° *Les Roches de Nègre.* En 1722, par 48°10'—22°40' le capitaine Nègre, de la *Rose Sainte-Croix* aperçut quelques pointes de roche ; est-ce un des rochers couverts de coquillages et émergeant d'environ 65 centimètres que le capitaine Michel, de la *Catherine* découvrit en 1753 par 48° 45' — 18° 59', ou le haut-fonds, sur lequel déferlait une mer très blanche, que signalait en 1816, par 47° 50' — 23° le capitaine de la *Bellone*, de Prigny ? 5° *Cinq grosses têtes.* En 1817, par 43°28'—23°40' le capitaine Dichin, de la *Confiance*, découvrit un récif couvert d'eau; en 1854, par 44° 14' — 23° 53', le capitaine Duprat apercevait une roche haute d'environ 15 mètres, et la même année, par 44°22'—21°27', le capitaine Persil remarquait une autre roche fort élevée, en-

tourée de brisants accores ne donnant de fond qu'à 113 mètres; 6° *Mayda* : cet îlot qu'il ne faut pas confondre avec l'îlot de même nom déjà signalé dans la première zone fut observé en 1705, par 47°12'—23°39', par le capitaine Nau de Bordeaux, qui le décrivit comme une île blanche de la grandeur de l'île d'Aix. En 1717 le Père Cordeiro, dans son histoire des îles de l'Océanie Occidentale, le faisait figurer (47°20' — 25°24') parmi les possessions du Portugal, mais en 1738 le capitaine Bradfort, du *Hartley*, par 45°40'— 21°37', et en 1842 le capitaine Bridon, de la *Thérèse*, par 46°10'— 22°30', ne trouvaient plus que des brisants de six ou sept pieds de haut. 7° *Banc Lamarre*. Ce banc fut signalé en 1820 (42°37'- pas de longitude) par le capitaine Lamarre de l'*Emilie-Marie*. Il rencontra de nombreux rochers séparés par des canaux et leur assigna une étendue de vingt à vingt et un milles dans la direction du sud-sud-est au nord-nord-ouest. 8° *Banc d'Adroher*. En 1839 le capitaine Adroher aperçut à sept ou huit mètres sous l'eau, par 46°56' et 19°01' un récif de cinq milles d'étendue. 9° *Banc de la Henriette*. En 1816, par 37°39' et 19°49', le navire la *Henriette* avait déjà trouvé dans ces parages un brisant fort étendu.

La troisième zone est située entre 25° et 30° de longitude ouest. Elle comprend sept basses ou vigies. 1° *Vigie de Marchoine* observé en 1728 (par 48° — 26°39') par le capitaine Marchoine, du *Prince-de-Conti*; 2° *Vigie de Houtin*, signalée pour la première fois en 1701 par le capitaine Houtin (46°40'— 25°59') qui découvrit un rocher de 43 mètres de long sur 20 de large, et pratiqua des sondages tout autour; mais dès 1727, par 46°20' —28°49', la frégate la *Galatée* ne trouvait plus qu'un récif, en 1788, par 45°48' — 26°16', le commandant du *Barbeau*, de Segneville, ne signalait plus qu'une décoloration de l'eau, et en 1833, par 46°30'— 25°48 Corral, capitaine de *Conquistador* ne parlait plus que d'un haut fond. 3° *La Vigie de Gosseaume*. Dès 1627, par 44°52' — 28°34', le pilote Albert de la *Tremblade* avait vu la mer se briser sur un écueil. En 1819 le capitaine Coombo,

de la *Pallas*, visita le danger par 40° 52' — 28° 34, et même réussit à arracher un goëmon qui tenait au fond. En 1836, par 44° 52' — 28° 34, le capitaine Gosseaume observait des rochers émergeant de l'eau, et en 1843, par 45° 1' et 28° 5' le capitaine Cornforth, de l'*Otterspool*, certifiait l'existence d'un brisant. 4° *Récif de Greeve*. Le capitaine Greeve, de l'*Anna-Catharina* aperçut en 1745, par 44° — 27° 25', une chaîne de rochers, probablement la même que revit en 1711, par 45° 15' — 27° 25, le capitaine Curie de la *Diana*. 5° *Basse de l'Euphrosine*. En 1851, par 43° 40' — 29° 5', le capitaine Mestre, de l'*Euphrosine*, remarqua que la mer était décolorée, et trouva le fond à 82 et à 85 mètres. 6° *Vigie de Guichardi*. Elle fut signalée en 1735 par le capitaine du *Dauphin*, Guichardi, qui, par 42° 30' — 26° 25', vit des roches élévées d'une dizaine de mètres, mais en 1829, à la même latitude, le capitaine Mils, du *Tamer* n'en rencontrait plus que deux ; en 1829, par 42° 20' — 27° 20', le capitaine Woodall, de l'*Indemnity*, signalait des rochers sur lesquels la mer déferlait avec violence, et en 1842, par 42° 51' — 26° 35, le capitaine Alderson, du *Morning-Star*, trouvait des rochers élevés de trois mètres. 7° *Basse de l'Aimable Marie Jeanne*. En 1777, par 41° 30' — 29° 28', le capitaine Voizard, de l'*Aimable-Marie-Jeanne*, s'aperçut que la mer changeait de couleur, mais il n'eut pas le temps de sonder ; en 1813, par 41° 7' — 24° 59', le capitaine du *Perseus* trouva des brisants.

La quatrième zone comprise entre le 30° et le 35° de latitude, comprend six écueils : 1° *Les Trois Cheminées*. C'est en 1720 que le capitaine du Clos-Fernel, du *Chat-de-Verné*, signala, par 45° 57' — 31° 54' trois têtes de rochers hauteur de 27 mètres environ. Il leur donna le nom des Trois Cheminées à cause de leur forme allongée. Elles avaient disparu un siècle plus tard, car, en 1823, par 47° 55' — 32° 04', l'*Amitié-du-Croisic* ne trouvait plus qu'un fort brisant, et en 1831, par 47° 55' — 37° 26', le capitaine Hatena, de la *Bonne-Mère*, manquait d'échouer sur une longue ligne de brisants séparés en quatre groupes bien

distincts. Il est néanmoins probable que leurs observations s'adressaient à une autre vigie, car en 1842, par 47° 37' — 31° 11', le capitaine Roallovs, de l'*Eagle*, signalait encore trois têtes de rochers émergeant de 27 mètres. 2° *La Roche du Mariner* fut indiquée par le capitaine Swaintore, du *Mariner* qui faillit s'y perdre en 1831, par 46° 50' — 31° 57'. 3° *La Roche Henderson*, ainsi nommée parcequ'elle consiste en un fond rocheux très considérable, trouvé en 1850, avec 87 et 178 mètres de fond, par 42°45' — 31°20', par le capitaine Henderson, du *Chaucer*. Cette roche Henderson ressemble à 4° *La Roche Mossurau*, trouvée en 1851 par le capitaine Mossurau, de l'*Edward Kenny*, qui déclare avoir vu la mer se briser par 43°41' — 31°11'. 5° *La Roche du Fyen* ressemble aux Trois Cheminées. Elle fut signalée en 1767 par le capitaine Ytreck, du *Fyen*, qui découvrit trois têtes de rochers par 47° 2' — 33° 09', mais sans trouver de fond ; et en 1856 par le capitaine Chardenni, du *Duquesne* qui vit par 47° 3' — 31° 7', trois têtes de rochers disposées en triangle émergeant de deux mètres et garnies à l'entour de fucus. Signalons encore dans cette zone 6° *La Vigie de la Constança*, formée par des brisants aperçus en 1840 (32° 26' — 38° 45') par le pilote de la *Constança*, Manuël Ferrecrâ.

La cinquième zone, située entre 35° et 45°, comprend neuf vigies : 1° *Rochers de Gough*. Ce sont deux rochers hors de l'eau (40° 33' — 35° 20') observés en 1820 par le capitaine Beaufort, du *Concord*. 2° *L'île Jacquet* fut signalée en 1728 (45° 40' — 38° 59') par le capitaine Bannehetche, de Saint-Jean-de-Luz, qui faillit s'y briser ; en 1782 (46° 50' — 42° 12') par le capitaine Querval, du *Jeune Frédéric* ; en 1836 (46°55' — 41° 56') par Mate Legros du *Seaflores*, qui trouva une île de cent mètres d'élévation, et en 1858 (46° 52' — 40° 20') par le capitaine Job du *Christobal*, qui ne rencontrait plus que trois têtes de rochers. 3° *La basse d'Amblimont* est formée par des brisants situés par 44° 20' — 35° 59', vus en 1687 par le capitaine d'Amblimont, de *l'Arc-en-Ciel*. 4° *La Basse Sargeac* : c'est un

rocher rouge (43° 57' — 43° 14') signalé en 1750 par le capitaine Sargeac, de la *Marie-Rose* ; à ne pas confondre avec un haut fond de cinq mètres, situé par 42° 15' — 39° 45', découvert la même année par le capitaine Ramigeau, du *Lézard*. 5° *Le Banc Espagnol* ainsi nommé en 1769 par le capitaine Iglesias, du *Siscar*, qui remarqua, par 40° 24' — 38° 40, une décoloration de l'eau et trouva le fond à huit mètres seulement. En 1841, par 40° 45' — 38° 37', on observait un banc à fleur d'eau. mais il avait disparu en 1857, car le capitaine Walstein, du *Rhumberg*, ne signalait plus, par 40° 26' — 30° 20', qu'une décoloration de l'eau. 6° *Banc du Druid*. En 1803, par 41° 24' — 43° 55', le capitaine Castillo, de la *Constança*, avait déjà vu la mer se briser ; mais c'est en 1841 seulement, par 41° 19' — 43° 55', que le capitaine Treadwell, du *Druid*, aperçut une dizaine de roches à un mètre au dessus de l'eau. 7° *Vigie de Chantereau* ainsi nommé du capitaine Chantereau, de l'*Auguste*, qui en 1721, par 38° 24' — 41° 59', découvrit de forts brisants. 8° *La Roche des Trois Frères* fut découverte en 1726 (46° 28' — 43° 09') par le capitaine Sébastien, des *Trois-Frères*, qui trouva le fond à sept mètres. Enfin dans cette cinquième zone existent 9° *Les Roches Sans Nom*, qui peut être se confondent avec les précédentes et qui furent observées en 1822 (38° 10' — 36° 52') par le pilote espagnol de la *Triunfante* ; en 1831 (38° 45' — 36° 25') par le capitaine Ignace Natta ; en 1840 (37° 56' — 35° 24', par Manoël Feneira ; en 1846 (38° 23' — 36° 30') par le capitaine Botte, de la *Louise*.

La sixième zone, située entre 45° et 60° de latitude, comprend trois écueils : 1° *La Roche Méquet*, fond rocheux à cinq mètres de profondeur, signalé en 1768 par le capitaine Méquet, de Granville, par 46° 30' — 47° 33', et qui se confond peut-être avec 2° *Les Roches Vierges*, découvertes en 1829 (46° 27' — 53° 16') par le lieutenant Rose, de la *Tyne*, qui trouva le fond à quatre mètres, et en 1843 (46° 30' — 52° 4') par le capitaine Ryder, du *Béthel*, qui trouva le fond à sept mètres. 3° *La Roche*

d'Hervagault : dès 1700 un navire de Bordeaux avait signalé un banc et quelques îlots par 40° 30' — 51° 39'). En 1723, le capitaine Hervagault, du *Conquérant*, observait à 700 mètres de distance, par 41° — 46° 1', d'une part un rocher à fleur d'eau et de l'autre trois brisants distincts. En 1818, par 40° 52' — 47° 14', le capitaine Fournier, de l'*Oscar et Elise*, trouvait une roche hors de l'eau. Le capitaine Maxwell en signalait trois en 1826, par 41° 2' — 51° 43, et c'était une véritable chaîne de rochers que le capitaine de l'*Amalia* rencontrait en 1836 par 43° 3' — 51° 20'.

Il est donc prouvé qu'au milieu de l'Océan Atlantique, entre 16° et 60° de longitude ouest de Paris, c'est-à-dire sur un espace considérable, existent des brisants, des roches isolées, quelques îlots et des hauts fonds. Encore a-t-il été impossible de recueillir toutes les explorations nautiques, et l'Atlantique n'a été étudié que sur une petite partie de son immense étendue. On aura de plus remarqué, dans cette longue énumération, que très peu d'observations concordent, que tel écueil signalé à tel endroit ne s'y est plus retrouvé quelques années plus tard, mais qu'il a été remplacé par un haut fond, ou réciproquement qu'un haut fond s'est changé en une chaîne de brisants. Il se pourrait donc, d'une part, que le nombre de vigies observées fût bien plus considérable et qu'on ait appliqué à tort la même dénomination à des positions différentes, d'une autre part que le travail souterrain des feux intérieurs qui jadis engloutit la majeure partie de l'Atlantide ne soit pas encore terminé, et, par conséquent, que de nouveaux archipels émergent ou que d'anciens s'effondrent subitement. Ne signalait-on pas, en janvier 1857, au large des Carolines et de la Floride, une immense irruption d'eau douce ? Des courants boueux et jaunâtres sillonnèrent l'Océan et des milliers de poissons furent tués (1). En pleine mer la salure diminua de moitié et les pêcheurs puisèrent pendant

(1) Raymond Thomassy, *Essai sur l'hydrologie*. — E. Reclus, *la mer*.

un mois de l'eau potable. On eût dit le soulèvement d'un continent.

Les anciens avaient déjà remarqué que l'Atlantique était parfois comme agité de mouvements convulsifs. C'était même chez eux une opinion répandue qu'on ne pouvait que difficilement naviguer au-delà des colonnes d'Hercule, car la mer, disaient-ils, était obstruée par des débris rocheux, des bancs de vase et surtout des agglomérations d'herbes marines : ils n'hésitaient pas à attribuer la cause de ces agitations aux derniers tressaillements de l'écorce terrestre, encore frémissante de l'épouvantable cataclysme qui engloutit l'Atlantide.

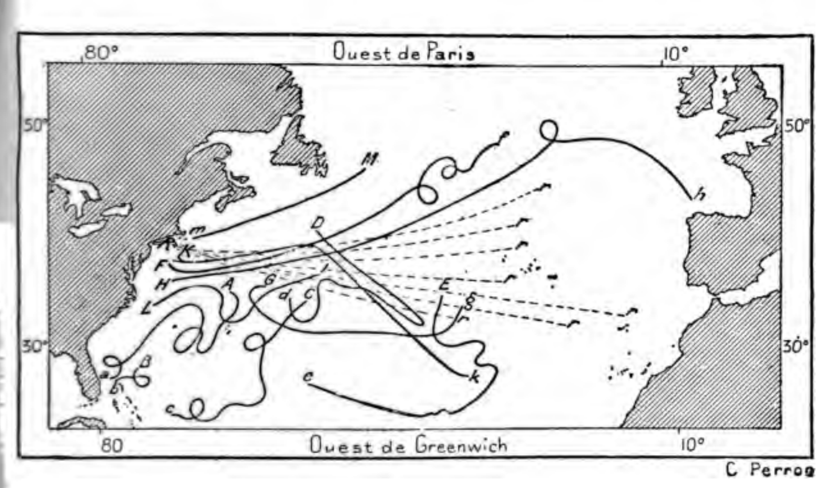
« On ne peut naviguer au-delà de Cerné, écrivait un contemporain de Darius I, Scylax de Caryande (1), car la mer est embarrassée par de la vase et par des herbes ». « Maintenant encore, lisons-nous dans Platon (2), on ne peut parcourir cette mer (l'Atlantique), ni la connaître, parce que la navigation est empêchée par la vase très profonde que l'île a formée en s'abîmant ». Hérodote (3), racontant le voyage projeté du satrape Sataspès autour de l'Afrique, affirme qu'il s'arrêta en chemin parce qu'il reconnut l'impossibilité d'aller plus loin. Plutarque (4) rapporte qu'il ne faut voyager sur l'Atlantique qu'avec des bateaux à rame, car les eaux ne permettent qu'une lente navigation et sont rendues bourbeuses par la quantité de vase

(1) SCYLAX DE CAYRANDE (édition Didot) : « Κέρνης δὲ νήσου τὰ ἐπέκεινα οὐκετι ἐστὶ πλωτὰ διὸ βραχύτητα θαλάττης, καὶ πηλοῦ, καὶ φύκος. »

(2) PLATON, *Timée* : « Διὸ καὶ νῦν ἄπορον καὶ ἀδιερεύνητον γέγονε τοὐκεῖ πέλαγος, πηλοῦ καρτα βάθεος ἐμπόδων ὄντος, ὃν ἡ νήσος ἱζομένη παρέσχετο. » Ce renseignement est confirmé par le *Scholiaste de Platon* (Edition Tauchnitz, VII, p. 294) : « Τοῦτο καὶ οἱ τοὺς ἐκείνῃ τόπους ἱστοροῦντες λέγουσιν, ὡς παντα τεναλώδη τον ἐκεῖ εἶναι χῶρον. Τέναγος δέ ἐστιν ἰλός τις ἐπιπολάζοντος ὕδατα, οὐ πολλοῦ, καὶ βοτανῆς ἐπιφαινομένης τούτῳ, ἤ πηλώδη πελάγη, ἤ διάβροχοι, ἤ κάθυργοι τόποι. »

(3) HÉRODOTE, IV, 33 : « Τοῦ δὲ μὴ περιπλῶσαι Ιιβύην παντελέως αἴτιον τόδε ἔλεγε, τὸ πλοῖον τὸ πρόσω οὐ δυνατὸν ἔτι εἶναι ἀλλ' ἐνίσχεσθαι. »

(4) PLUTARQUE, *De facie in orbe lunæ*, § 26.



LES APPORTS DU GULF STREAM

(Extrait de la Géographie d'E. Reclus, Hachette et Cie, éditeurs).

nombreux romans de chevalerie (1) parlent, comme d'une mer très lointaine, de la mer Bétée. Or, bétée ne signifie pas gelée, mais coagulée, et c'est justement dans cette mer que l'auteur de l'Image du Monde, au chapitre d'Aufrique et de ses régions, plaçait l'Atlantide de Platon, et conservait ainsi comme l'écho des traditions antiques. Les Arabes, ces hardis marins, qui semblaient avoir hérité de l'esprit aventureux des Phéniciens (2), hésitèrent eux aussi à se lancer dans l'Atlantique, car ils se le représentaient comme couvert de ténèbres, ou rempli d'une eau épaisse ou boueuse où il était impossible de naviguer. Mohammed, l'auteur d'un traité de cosmographie intitulé le *Parfum des fleurs dans les merveilles de l'Univers* n'écrivait-il pas encore, en 1516, que les eaux de l'Océan étaient troubles et que personne n'osait s'y hasarder à cause de la difficulté d'y naviguer?

Il se peut que, soit par ignorance, soit par préjugé, les écrivains de l'antiquité et du moyen-âge aient singulièrement grossi les difficultés de la navigation dans l'Atlantique : il est néanmoins très probable que ces dangers existaient, et, s'ils ont en partie disparu aujourd'hui, n'est-ce pas que, par la suite des siècles, les commotions violentes qui bouleversèrent si souvent cette mer, ainsi que les courants dont la force est si redoutable ont transporté ces débris en les désagrégeant et peu à peu donné à l'Atlantique sa profondeur actuelle ? Ces courants, qui durent encore, ont sans doute creusé cette mer qui, d'après les apparences, ne dut pas d'abord être si profonde. Ils minèrent et engloutirent des îles moins solides que les archipels qui subsistent de nos jours, et sur lesquels pourtant leur action lente et continuelle ne laisse pas que d'être visible, et c'est ainsi que, si l'Atlantide disparut, ses débris émergent encore au-dessus de ses eaux.

(1) Voir au chapitre intitulé Les Irlandais en Amérique tout ce qui est relatif aux courses de Saint-Brandan dans cette mer Bétée.

(2) Reinaud, *Introduction à la traduction de la géographie d'Aboulféda*, p. 212, 215, 236. — Edrisi, Traduction Jaubert, t. I, p. 345.

Au congrès Américaniste de Madrid, en 1881, un des savants dont s'honore l'Espagne contemporaine, F. de Botelha (1), considérant comme acquis le fait de l'existence de l'Atlantide dans les limites que nous venons de lui tracer, cherchait à en fixer les contours exacts. Après avoir exposé les causes qui, à l'origine de l'époque quaternaire, durent produire l'effondrement des terres aujourd'hui couvertes par l'Atlantique, après avoir montré comment ce cataclysme, coïncidant avec le soulèvement des Andes et de la chaîne volcanique Méditerranéenne, produisit un épouvantable bouleversement à la surface du monde déjà habité, l'éminent ingénieur présenta une carte de l'Atlantique sur laquelle étaient indiqués les sondages exécutés jusqu'à ce jour. Imaginant alors un mouvement orographique qui aurait soulevé de 3240 mètres le fond de l'Océan et notant les sommets et les continents qui émergeraient au-dessus du niveau de la mer, il démontra sans peine que les limites des nouvelles terres correspondaient à celles de l'Atlantide disparue. Certes, ce procédé est ingénieux, mais il est toujours dangereux de s'appuyer sur une hypothèse. Aussi préférons-nous ne parler que de ce qui existe et non pas de ce qui pourrait exister. Or, ne résulte-t-il pas de la présence au milieu de l'Atlantique de tant d'îles et de fragments d'îles que jadis existait dans cet espace un immense continent, qui n'était, qui ne pouvait être que l'Atlantide?

En résumé, et sans tenir compte des nombreux écueils et rochers épars dans les six zones de l'Atlantique que nous avons énumérées, il existe, à l'heure actuelle, trois trajets directs de la Guinée au Brésil, de l'Irlande au Labrador, de la Norvège et de l'Ecosse au Groenland, et de nombreux trajets indirects par les îles qui parsèment l'Atlantique ; à ne considérer que la géographie physique, il se pourrait, par conséquent, que cette distance ait été parcourue par de hardis marins, soit hasard de la

(1) F. de Botelha, *Pruebras geologicas de la existencia de la Atlantida, su fauna y su flora* (Congrès américaniste de Madrid, t. I, p. 142-165).

tempête, soit volonté bien réfléchie de pousser en avant, et que quelques uns d'entre eux, plus audacieux ou plus heureux, aient découvert l'Amérique avant la date officielle.

Une autre cause physique devait les aider dans ces voyages : c'étaient les courants marins, ces immenses fleuves pélagiques, que nous ont fait connaître les belles observations de Maury, de Humboldt, et d'E. Reclus (1). Le plus considérable et le mieux connu de ces courants, le Gulf-Stream ou courant du golfe, pousse, d'un mouvement lent mais continu, les eaux de l'Atlantique vers les côtes du Brésil. Il contourne les Guyanes, le Venezuela, la Colombie, l'Amérique centrale, le Mexique et les Etats-Unis. Il pénètre dans le détroit de la Floride, et coule droit au nord en longeant la côte Américaine jusqu'à la hauteur de Terre-Neuve. Les courants du pôle qu'il y rencontre l'arrêtent et brisent sa marche. Une lutte s'engage. Le Gulf-Stream résiste et finit par l'emporter, mais il semble que ses eaux tourbillonnent sous un tel choc. Une partie du courant s'engage dans les mers boréales ; l'autre, de beaucoup la plus considérable, se déploie en éventail dans la direction de l'Europe, où elle arrive en deux branches. La première baigne les côtes d'Islande, d'Irlande, de Norvège et pénètre dans l'Océan glacial jusqu'à la Nouvelle-Zemble ; la seconde arrive sur les rivages de France, d'Espagne, de Portugal et du Maroc ; mais, heurtée par les terres, elle se replie sur elle-même en décrivant une ellipse, dont la grande axe serait la distance qui sépare les Canaries des Bermudes, puis revient à son point de départ. C'est dans l'intérieur de cette ellipse que sont accumulés et comme emprisonnés par le courant qui les enveloppe d'énormes amas d'herbes, qui constituent la mer de Sargasses. Aucun de nos fleuves continentaux ne peut donner l'idée de ce gigantesque cours d'eau. Ses rives, d'un bleu sombre, se distinguent nette-

(1) MAURY, *Geography of the sea*. — A. DE HUMBOLDT, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. I, liv. I. — E. RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 81.

ment sur la surface de l'Atlantique au-dessus de laquelle leur axe s'élève d'environ soixante centimètres. Il a ses rives indiquées par des sillons d'écume. Quand le courant polaire le rencontre, la ligne de démarcation entre les deux masses liquides est tellement précise, qu'on distingue le moment où le navire sort d'un courant pour fendre l'autre. Le frottement de ces masses coulant en sens inverse produit une série de remous et de tourbillons. A sa sortie du canal de Bahama, le Gulf-Stream s'élance dans l'Océan par une embouchure de plusieurs kilomètres de largeur et une épaisseur moyenne de 370 mètres. Là, sa vitesse égale celle des principaux fleuves de la terre, car elle atteint sept à huit kilomètres par heure, elle n'est ordinairement, quand il gagne en largeur ce qu'il perd en force d'impulsion, que de cinq kilomètres et demi Quand les vents ne s'opposent pas à sa course, il roule paisiblement dans l'Atlantique la masse effroyable de ses eaux, quarante cinq millions de mètres cubes par seconde : Lorsque, au contraire, la tempête le retarde, il s'épanche avec fureur sur les terres basses du rivage, et les ravage impitoyablement.

Un des plus curieux phénomènes qui signalent le Gulf-Stream à l'attention des savants, des économistes et des négociants est le mouvement constant de translation dont sont animés ses flots. En supposant qu'une molécule d'eau revienne à la place d'où elle était partie, on a calculé qu'il lui faudrait trente-quatre mois pour se retrouver à son point de départ. Un bateau qui serait censé ne pas recevoir l'impulsion du vent parviendrait en treize mois des Canaries aux côtes de Caracas. Il lui faudrait dix mois pour faire le tour du golfe de Mexique ; mais, en quarante-cinq ou cinquante jours seulement la force du courant le porterait de la passe de Bahama au banc de Terre-Neuve. Les eaux de l'Atlantique sont donc agitées par un mouvement lent mais régulier, qui porte constamment les objets flottants dans une direction déterminée. Grâce à ce perpétuel circuit, la navigation a pu rapprocher le Nouveau-Monde de l'Ancien. La

plupart des marins qui reviennent des Antilles ou des Etats-Unis utilisent la force de ce courant. Sans lui, les côtes Américaines seraient pratiquement plus éloignées de l'Europe qu'elles ne le sont en réalité, les colonies resteraient dans un déplorable isolement, et la civilisation, faute d'aliments, aurait été singulièrement retardée ou même arrêtée. Aussi le Gulf-Stream est-il comme la grande route qui unit l'Ancien et le Nouveau-Monde.

Cette grande route, objectera-t-on, n'est connue et suivie que depuis peu. Dans l'antiquité, par conséquent, elle ne pouvait être qu'inutile. Assurément les anciens ne l'ont ni découverte, ni parcourue, mais elle n'en existait pas moins, et, depuis des siècles, le mouvement de translation, qui anime en quelque sorte les eaux du Gulf-Stream, opérait des transports étranges qui n'avaient pas complètement échappé à l'attention. Ainsi Fernando Colomb (1) raconte, dans la Vie de son père, qu'un pilote Portugais, nommé Martin Vincent, lui parla un jour d'une pièce de bois sculptée qu'il avait trouvée en mer à cent cinquante lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent (2). Comme le vent, depuis plusieurs jours, soufflait de l'ouest, le pilote Portugais affirmait que cette pièce de bois, portée par un courant marin, venait des îles qui devaient exister dans cette direction. Pedro Correa, mari d'une des belles-sœurs de Colomb, et gouverneur de Porto-Santo dans les Açores, avait vu dans cette île un morceau de bois analogue, qui avait dû être jeté sur la plage par les mêmes courants. Il avait, à diverses reprises, ramassé des cannes ou roseaux, d'une grosseur telle, qu'en les coupant d'un nœud à l'autre, on aurait pu en faire des barils contenant au moins neuf bouteilles de vin. « On avait aussi rapporté à

(1) FERNANDO COLOMB, *Histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb* (Traduction Muller), § 9, p. 32.

(2) Cf. HERRERA, *Historia general de las Indias*, liv. I. « Tomo un pedaço de madero labrado por artificio, i a là que se juzgabar non con hierro, de lo qual i per aver ventado muchos dias poniente, imaginaba que a quel palo venia de alguna isla ».

l'amiral qu'à Graziosa et à Fayal (1), quand le vent avait soufflé longtemps de l'occident, on trouvait communément sur les rivages une espèce de pin qui ne croit sur aucune des terres connues des navigateurs ; qu'en outre, à Florès, le vent avait un jour rejeté deux cadavres, dont le visage très large, avait un aspect tout autre que celui des chrétiens. On ajoutait qu'au cap de la Verga on avait un jour aperçu au loin sur la mer plusieurs almadies ou barques couvertes, que le mauvais temps avait dû, à ce que l'on supposa, entrainer hors de leur route dans le trajet de l'une à l'autre des îles occidentales ».

Ces apports sont dus évidemment au Gulf Stream, et il n'est pas inutile de faire remarquer que leur constatation, en quelque sorte officielle, encouragea Colomb dans sa détermination de voyager à l'ouest. Ces apports du Gulf Stream n'ont jamais cessé. En 1731, un bateau chargé de vins, faisant route de Ténériffe à Gomera, lutta pendant plusieurs jours contre la tempête, et, abandonné aux courants, arriva avec six hommes d'équipage à l'île de Trinité (2). En 1764 un petit bâtiment chargé de blé et destiné à passer de Lanzarotte à Sainte-Croix de Ténériffe, fut entraîné sur la côte de Caracas (3). Les débris d'un navire anglais, incendié près de la Jamaïque, sont parvenus jusqu'aux rivages d'Ecosse. Vieira, l'historien des Canaries, rapporte que souvent des fruits ou des graines provenant d'arbres indigènes aux Antilles ont été jetés par la mer sur les rivages des îles de Fer et de la Gomera (4). De nos jours, le

(1) FERNANDO COLOMB, ouvrage cité, p. 32-33. — Cf. HERRERA, ouv. cité : « En la isla de Florès hechò la mar dos cuerpos de hombres muertos que mostrabam tener las casas mui anchas i de otro gesto que tenien los christianos. Otra vez se vieron dos canoas o almadias con casa movedica que passando de una o otra isla, los debio de hechar la fuerça del viento e como nunca se muden vinieron a parar a los Açores ».

(2) GUMILLA, *Orinoco illustrado* (Traduction Eidous), t. II, p. 208.

(3) GLASS, *History of the discovery and conquest of the Canary Islands*, p. 5.

(4) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 251.

Gulf Stream dépose encore jusqu'en Irlande, aux Hébrides et en Norwège, des graines de plantes tropicales, mimosa scandens, guilandina bonduc, dolichos urens. Humboldt a ramassé à Sainte-Croix de Ténériffe un tronc de cedrela odorata, couvert d'écorces et de lichens, qui avait sans doute été arraché à la côte de Paria ou de Honduras (1). Tout récemment, vers la fin de 1887 (2), un immense radeau composé de 2,700 troncs d'arbres, et formant une navette effilée de 180 mètres de longueur et d'un poids total de 11,000 tonnes fut soulevé par un ouragan près de Long-Island et abandonné à la dérive. On s'élança aussitôt à la recherche de ces dangereuses épaves. Plus de cinq cents fragments du radeau ont été signalés, et on a reconnu que le courant qui les emportait se déployait en forme d'éventail dans la direction des Açores. En 255 jours, les épaves avaient franchi près de 6,000 kilomètres, à peu près un kilomètre par heure. Tel des fragments du radeau avait déjà presque atteint les côtes de France (3). Aussi bien on a souvent remarqué que de temps à autre le courant océanique dépose en Norwège des tonneaux bien conservés, remplis de vins de France, et qui proviennent de navires naufragés dans la mer des Antilles. On cite même des barils, remplis d'huile de palme, faisant partie d'une cargaison naufragée au cap Lopez (Congo français) et qui ont traversé deux fois l'Atlantique, une première fois de l'est à l'ouest, une seconde fois de l'ouest à l'est.

Il est donc incontestable que, dès l'antiquité la plus reculée, des marins ont pu être entraînés par le courant océanique, et être jetés, sans s'en douter, au nouveau monde. Nous n'en avons, il est vrai, aucune preuve certaine ; mais on cite pourtant, et cela dès l'antiquité, de nombreux transports, autrement

(1) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 254.

(2) Elisée Reclus, *L'Amérique*, p. 63.

(3) Le prince héréditaire Albert de Monaco a imaginé une série de flotteurs qui ont été retrouvés à des distances énormes du point où ils avaient été lancés. Voir Société de géographie de Paris, 1888, II, 191, 417, et 1801, I, 530.

extraordinaires, que jamais personne ne s'est avisé de contester. Ainsi Posidonius raconte (1) que les débris d'un navire Gaditan furent entraînés par les courants marins jusque sur la côte d'Arabie, et Pline (2) confirme le même fait. On peut encore citer les débris d'un vaisseau qui, poussé par les courants occidentaux, fut porté de la mer Rouge à l'île de Crète (3). Il est donc fort possible que les anciens, malgré l'imperfection de leurs moyens nautiques, ou plutôt à cause de cette imperfection, aient été poussés par les courants de l'Atlantique dans la direction de l'ouest, comme le sera par exemple dans la première année du seizième siècle, le Portugais Alvarès Cabral qu'un hasard analogue conduisit aux côtes Brésiliennes.

Nous n'avons jusqu'à présent cherché à établir que la vraisemblance, ou, si l'on préfère, la possibilité des relations entre l'ancien et le nouveau monde pendant l'antiquité. Il nous reste à examiner les diverses traditions en vertu desquelles certains peuples, de préférence aux autres, auraient porté leurs investigations de ce côté. On en compte quatre : Phéniciens, Juifs, Grecs, Romains. Nous passerons successivement en revue leurs prétentions respectives.

(1) STRABON, II, 3, 4 : Τὸ δ' ἀκρόπρωρον προφέροντα ἐς τὸ ἐμπορίον, δεικνύναι τοῖς ναυκλήροις, γνῶναι δὲ Γαδειριτῶν ὄν.

(2) PLINE, *Histoire naturelle*, 67 : In sinu Arabico, res gerente C. Cæsare, Augusti filio, signa navium ex Hispaniensibus naufragiis feruntur agnita.

(3) MASSOUDY, *Les Prairies d'or* (traduction Barbier de Meynard), I, 365.— « On a déjà trouvé du côté de l'île de Créte des planches de bois de teck, percées de trous, et reliées ensemble par des attaches faites avec des filaments de cocotiers ; elles provenaient de vaisseaux naufragés qui avaient été le jouet des vagues. Or ce genre de structure n'est en usage que sur les côtes de la mer d'Abyssinie. On ne peut expliquer ce fait qu'en disant que la mer qui baigne les côtes de Chine va se joindre à l'Océan. » — REINAUD (*Introduction à la géographie d'Aboulféda*) cite un passage analogue rapporté par Abou-Zéid.

CHAPITRE II

LES PHÉNICIENS EN AMÉRIQUE

Les Phéniciens furent les meilleurs marins de l'antiquité. Resserrés entre la Méditerranée et la chaîne abrupte du Liban. ils semblaient invités aux lointains voyages par cette mer, qui découpait sur leurs côtes tant de ports excellents, et par ces montagnes qui leur fournissaient en abondance, pour leurs vaisseaux, du bois de construction, du fer et du cuivre. Comme le pain journalier leur manquait, et que le sol de la région, maigre et stérile, ne suffisait pas à entretenir leurs multitudes qui toujours augmentaient, la nécessité les forçait à s'expatrier. En vain bâtissaient-ils des cités gigantesques et des maisons à plusieurs étages (1); il leur fallait à tout prix jeter au dehors le trop plein de la population. Or le continent leur était fermé. Assyriens, Egyptiens, Perses, tous les possesseurs de la contrée se seraient opposés à leur établissement en terre ferme. Par bonheur la mer s'ouvrait à leur fièvreuse activité, et ce petit peuple, dédaigné par ses voisins, couvrira de ses colonies les côtes de la Méditerranée, s'avancera jusqu'au fond de la Baltique et du golfe Persique, fera le tour de l'Afrique avant Gama, et découvrira peut-être l'Amérique avant Colomb (2).

(1) STRABON, XVI, 2. Τοσαύτῃ δ'εὐανδρίᾳ κέχρηται μέχρι καὶ νῦν, ὥστε πολυορόφους οἰκοῦσι τὰς οἰκίας. — MELA, *Geographie*, II, 7.

(2) MOVERS, *Das Phönizische Alterthum* (2e volume, 2e partie). — HEEREN, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité.* — HOEFER, *Phénicie et Chaldée* (Collection de l'Univers pittoresque).

Ce sont en effet les Phéniciens qui, les premiers, franchirent le redoutable passage des colonnes d'Hercule. Comme tous les vrais navigateurs qui redoutent la concurrence, ils avaient pour principe de céder la place à leurs rivaux en matière commerciale. Chassés par les Grecs, de comptoir en comptoir, depuis la mer Egée jusqu'en Espagne, et atteints par eux dans cette dernière contrée, ils n'hésitèrent pas à se déplacer encore et à chercher au loin des aventures plus profitables et des régions plus mystérieuses. Ils bravèrent les dangers de la mer inconnue, qui baignait les rivages de leur colonie la plus reculée, et se lancèrent dans l'Océan, mais non pas sans hésiter. Voici comment un poète, qui travaillait sur des documents d'origine Phénicienne, Avienus, a parlé de ces dangereuses expéditions (1) :

(1) Avienus, *Ora maritima*, v, 375.

Ultra has columnas, propter Europæ latus,
Vicos et urbes incolæ Carthaginis
Tenuere quondam : mos at ollis hic erat
Ut planiore texerent fundo rates,
Quo cymba tergum fusior brevius maris
Prælaberetur : porro in occiduam plagam
Ab his columnis gurgitem esse interminum,
Late patere pelagus, extendi salum,
Himilco tradit. Nullus hæc adiit freta,
Nullus carinas æquor illud intulit.
Desint quod alto flabra propellentia
Nullusque puppim spiritus cœli juvet ;
Dehinc quod œthram quodam amictu vestiat
Caligo, semper nebula condat gurgitem,
Et crassiore nubilum perstet die.
Oceanus iste est, orbis effusi procul
Circumlatrator, iste pontus maximus,
Hic gurges oras ambiens, hic intimi
Salis irrigator, hic parens nostri maris....
.... Plerumque porro tenue tenditur salum,
Ut vix arenas subjacentes oculat.
Exsuperat autem gurgitem fucus frequens
Atque impeditur œstus hic uligine.
Vis belluarum pelagus omne internatat,
Multusque terror ex feris habitat freta.

[illegible] à Carthage, ces habiles négociants [illegible] [illegible] par la quantité de monstres marins dont elle est remplie ».

Les Phéniciens affrontèrent ces dangers. L'Océan devint bientôt comme leur domaine ; peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'Océan ne vient pas du sanscrit *Ogha* ou *ogh* flux, torrent, eau, ou du grec ὠκύς, rapide, mais du Phénicien *Og* qui signifie mer ambiante (1). Avant Homère ils avaient déjà fondé quelques colonies hors du détroit (2). Ces établissements prirent tout à coup une extension que rien ne pouvait faire prévoir, et plus de trois cents villes phéniciennes

(1) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, I, 33. — PICTET, *Origines Indo-Européennes*, p. 116.
(2) STRABON, XVII, 3, 8. — SCYLAX, p. 2.

Leur première station fut aux Canaries, dans ces îles que l'antiquité connut sous le nom d'îles Fortunées. Les Canaries ne sont éloignées de la terre ferme que de cent trente kilomètres et les Phéniciens exécutaient des voyages bien plus longs et plus dangereux, quand ils allaient par exemple d'Espagne en Irlande, ou s'aventuraient avec de simples barques sur la côte de Mauritanie jusqu'au delà du fleuve Lixus (1). C'est sur les indications des voyageurs Phéniciens que les Grecs connurent ces îles et en firent la demeure des héros après leur mort (2) : mais ils ne paraissent pas y avoir séjourné, tandis que les Phéniciens y fondèrent très probablement de véritables colonies. Lorsque Juba de Mauritanie, avant l'ère chrétienne, composa les nombreux ouvrages, dont l'ensemble formait comme un invetaire des connaissances de l'antiquité (3), il remarqua que ces îles Forunées avaient jadis été habitées et qu'on y trouvait fréquemment des trac[illegible] d'habitation humaine, sauf à Ombrios. Ce sont peut-être les débris de colonies Phéniciennes, détruites à la suite de quelque révolution politique, dont on a perdu le souvenir. Une de ces îles se nommait Junonia, ou du moins les géographes grecs et latins, qui ont décrit l'archipel des Canaries, l'ont toujours désignée sous ce nom. Or, Tanith, la grande doute, [illegible] des récits phéniciens. Ils ne se conte[illegible] pas d'inspirer la terreur ; ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger qui dépassait les limites réservées (3), ou bien, s'ils n'étaient pas en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier eux-mêmes plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux (4). Entre eux pourtant ils s'aidaient et soutenaient.

(1) Pour le périple d'Hannon, consulter les *Geographi minores*, I, 1. Pour celui d'Himilcon, l'*Ora maritima* d'Avienus, dans les *Pœtæ latini minores*.

(2) STRABON, III, 5, 11. κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν.

(3) ID., XVIII, I, 19. Καρχηδονίους δὲ καταποντοῦν, εἴ τις τῶν ξενων εἰς Σαρδὼ παραπλεύσειεν ἢ ἐπὶ Στήλας.

(4) ID., III, 5, 11. Τῶν δὲ Ρωμαίων ἐπακολουθόνντων ναυκλήρῳ τινί, ὅπως καὶ αὐτοὶ νοῖεν τὰ ἐμπορία, φθόνῳ ὁ ναυκληρος ἑκὼν εἰς τέναγος ἔξεβαλε τὴν νᾶον, ἐπαγαγὼν δ'εἰς τὸν αὐτὸν ὄλεθρον καὶ τοὺς ἑπομένους.

Dans le temple de Melcarth, à Carthage, ces habiles négociants déposaient les relations de leurs voyages, ce qu'on pourrait appeler leurs journaux de bord, et ils indiquaient à leurs compatriotes les routes à suivre, les périls à éviter et les marchés à exploiter ; mais ce précieux monument fut détruit par les Romains et disparut avec Carthage elle-même. On sait en effet, avec quel soin jaloux les vainqueurs s'attachèrent à détruire tout ce qui pouvait perpétrer la mémoire de leurs rivaux abhorrés.

Grâce au mutisme volontaire des Phéniciens et à la haine systématique des Romains, nous n'avons donc aucun renseignement exact sur ces voyages transatlantiques ; mais les Grecs, qui n'avaient pas contre les Phéniciens les mêmes motifs de haine que les Romains, nous ont conservé sur ces traversées quelques détails intéressants, et, d'un autre côté, en Amérique même, les traditions indigènes et les souvenirs locaux nous fourniront peut-être sur ce sujet des lumières inattendues.

Le premier problème à résoudre est celui de savoir jusqu'où les Phéniciens se sont avancés dans la direction de l'Ouest, et quels sont les archipels ou les continents par eux découverts (1).

C'est de Palos, sur la côte d'Andalousie, que partirent, en 1492, Colomb et ses compagnons, à la recherche d'un passage directement L'épouvante y habite par la quantité de monstres marins dont elle est remplie ».

Les Phéniciens affrontèrent ces dangers. L'Océan devint bientôt comme leur domaine ; peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'Océan ne vient pas du sanscrit *Ogha* ou *ogh* flux, torrent, eau, ou du grec ὠκύς, rapide, mais du Phénicien *Og* qui signifie mer ambiante (1). Avant Homère ils avaient déjà fondé quelques colonies hors du détroit (2). Ces établissements prirent tout à coup une extension que rien ne pouvait faire prévoir, et plus de trois cents villes phéniciennes

(1) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, I, 33. — PICTET, *Origines Indo-Européennes*, p. 116.
(2) STRABON, XVII, 3, 8. — SCYLAX, p. 2.

Leur première station fut aux Canaries, dans ces îles que l'antiquité connut sous le nom d'îles Fortunées. Les Canaries ne sont éloignées de la terre ferme que de cent trente kilomètres et les Phéniciens exécutaient des voyages bien plus longs et plus dangereux, quand ils allaient par exemple d'Espagne en Irlande, ou s'aventuraient avec de simples barques sur la côte de Mauritanie jusqu'au delà du fleuve Lixus (1). C'est sur les indications des voyageurs Phéniciens que les Grecs connurent ces îles et en firent la demeure des héros après leur mort (2) : mais ils ne paraissent pas y avoir séjourné, tandis que les Phéniciens y fondèrent très probablement de véritables colonies. Lorsque Juba de Mauritanie, avant l'ère chrétienne, composa les nombreux ouvrages, dont l'ensemble formait comme un inventaire des connaissances de l'antiquité (3), il remarqua que ces îles Fortunées avaient jadis été habitées et qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitation humaine, sauf à Ombrios. Ce sont peut-être les débris de colonies Phéniciennes, détruites à la suite de quelque révolution politique, dont on a perdu le souvenir. Une de ces îles se nommait Junonia, ou du moins les géographes grecs et latins, qui ont décrit l'archipel des Canaries, l'ont toujours désignée sous ce nom. Or, Tanith, la grande doute, pour origine des récits phéniciens. Ils ne se contentaient pas d'inspirer la terreur ; ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger qui dépassait les limites réservées (3), ou bien, s'ils n'étaient pas en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier eux-mêmes plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux (4). Entre eux pourtant ils s'aidaient et soutenaient.

(1) Pour le périple d'Hannon, consulter les *Geographi minores*, I, 1. Pour celui d'Himilcon, l'*Ora maritima* d'Avienus, dans les *Pœtæ latini minores*.

(2) Strabon, III, 5, 11. κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν.

(3) Id., XVIII, i, 19. Καρχηδονίους δὲ καταποντοῦν, εἴ τις τῶν ξενων ἐις Σαρδὼ παραπλεύσειεν ἢ ἐπὶ Στήλας.

(4) Id., III, 5, 11. Τῶν δὲ Ρωμάιων ἐπακολουθόνντων ναυκλήρῳ τινί, ὅπως καὶ αὐτοὶ νοῖεν τὰ ἐμπορία, φθόνῳ ὁ ναυκληρος ἑκὼν ἐις τέναγος ἔξέβαλε τὴν νᾶον, ἐπαγαγὼν δ'εἰς τὸν αὐτὸν ὄλεθρον καὶ τοὺς ἐπομένους.

« Au delà de ces colonnes, le long des rivages de l'Europe, des villes et des villages furent jadis occupés par des Carthaginois. C'était un usage chez ces navigateurs de construire des navires à fond plat et à large carène qui pouvaient traverser les parages peu profonds. Himilcon raconte qu'à partir de ces mêmes colonnes, du côté du couchant, commence une mer sans bornes, vaste Océan qui s'étend au loin sans rivages. Personne ne s'est hasardé dans ces parages ; jamais navigateur n'a pénétré dans cette mer, où aucun vent ne pousse le navire au large, où aucun souffle de l'air ne favorise la marche du vaisseau. En outre l'air est enveloppé de brouillards comme d'un voile, la mer est toujours couverte de brume, et une atmosphère épaisse y entretient un jour nébuleux. Cette mer est l'Océan, l'Océan qui gronde autour des bords lointains du monde, l'Océan la plus grande des mers, dont les eaux font une ceinture aux rivages ; l'Océan qui se déverse dans la mer intérieure et alimente cette mer, notre mer à nous. . . . Les flots qui s'étendent au delà ont généralement si peu de profondeur qu'ils cachent à peine les sables du fond. L'eau est couverte d'une espèce de varech qui abonde dans ces parages : cette végétation humide arrête les courants. Toute cette mer est peuplée d'énormes poissons qui la sillonnent L'épouvante y habite par la quantité de monstres marins dont elle est remplie ».

Les Phéniciens affrontèrent ces dangers. L'Océan devint bientôt comme leur domaine ; peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'Océan ne vient pas du sanscrit *Ogha* ou *ogh* flux, torrent, eau, ou du grec ὠκυς, rapide, mais du Phénicien *Og* qui signifie mer ambiante (1). Avant Homère ils avaient déjà fondé quelques colonies hors du détroit (2). Ces établissements prirent tout à coup une extension que rien ne pouvait faire prévoir, et plus de trois cents villes phéniciennes

(1) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, I, 33. — PICTET, *Origines Indo-Européennes*, p. 116.
(2) STRABON, XVII, 3, 8. — SCYLAX, p. 2.

s'élevèrent comme par enchantement sur la côte occidentale de l'Afrique. Ce n'étaient pas des villes improvisées ou de simples comptoirs de commerce, mais de véritables cités. L'une d'entre elles, la ville du Lixus, fut même, d'après la tradition, aussi importante que Carthage. De ces ports Africains partirent à la découverte de nombreux vaisseaux. On a conservé le nom des chefs de deux de ces expéditions, Hannon qui longea la côte de l'Afrique et Himilcon qui remonta celle de l'Europe (1). D'autres marins, plus hardis encore, prirent la haute mer dans la direction de l'Ouest, et non seulement abordèrent les divers archipels de l'Atlantique, mais encore parvinrent peut-être jusqu'au continent américain.

Le souvenir de ces voyages en Amérique ne nous a pas été conservé ; les Phéniciens, en vrais commerçants qui n'ignorent pas le prix de la discrétion (2), se taisaient pour mieux assurer leur monopole. Ils ne disaient rien des pays où ils se procuraient les produits précieux qu'ils revendaient ensuite, et, de plus, répandaient mille bruits effrayants sur ces lointaines contrées. Les terribles légendes, répétées et amplifiées par la crédulité grecque, sur les ardeurs de la zone torride ou les froids excessifs du pôle, et sur les monstres gardiens de la mer, ont, sans doute, pour origine des récits phéniciens. Ils ne se contentaient pas d'inspirer la terreur ; ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger qui dépassait les limites réservées (3), ou bien, s'ils n'étaient pas en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier eux-mêmes plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux (4). Entre eux pourtant ils s'aidaient et soutenaient.

(1) Pour le périple d'Hannon, consulter les *Geographi minores*, I, 1. Pour celui d'Himilcon, l'*Ora maritima* d'Avienus, dans les *Pœtæ latini minores*.

(2) Strabon, III, 5, 11. κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν.

(3) Id., XVIII, i, 19. Καρχηδονίους δὲ καταποντοῦν, εἴ τις τῶν ξενων ἐις Σαρδῶ παραπλεύσεῖεν ἢ ἐπὶ Στήλας.

(4) Id., III, 5, 11. Τῶν δὲ Ρωμάιων ἐπακολουθόνντων ναυκλήρῳ τινί, ὅπως καὶ αὐτοὶ νοῖεν τὰ ἐμπορία, φθόνῳ ὁ ναυκληρος ἑκὼν ἐις τέναγος ἔξεβαλε τὴν νᾶον, ἐπαγαγὼν δ'εἰς τὸν αὐτὸν ὄλεθρον καὶ τοὺς ἐπομένους.

Dans le temple de Melcarth, à Carthage, ces habiles négociants déposaient les relations de leurs voyages, ce qu'on pourrait appeler leurs journaux de bord, et ils indiquaient à leurs compatriotes les routes à suivre, les périls à éviter et les marchés à exploiter ; mais ce précieux monument fut détruit par les Romains et disparut avec Carthage elle-même. On sait en effet, avec quel soin jaloux les vainqueurs s'attachèrent à détruire tout ce qui pouvait perpétrer la mémoire de leurs rivaux abhorrés.

Grâce au mutisme volontaire des Phéniciens et à la haine systématique des Romains, nous n'avons donc aucun renseignement exact sur ces voyages transatlantiques ; mais les Grecs, qui n'avaient pas contre les Phéniciens les mêmes motifs de haine que les Romains, nous ont conservé sur ces traversées quelques détails intéressants, et, d'un autre côté, en Amérique même, les traditions indigènes et les souvenirs locaux nous fourniront peut-être sur ce sujet des lumières inattendues.

Le premier problème à résoudre est celui de savoir jusqu'où les Phéniciens se sont avancés dans la direction de l'Ouest, et quels sont les archipels ou les continents par eux découverts (1).

C'est de Palos, sur la côte d'Andalousie, que partirent, en 1492, Colomb et ses compagnons, à la recherche d'un passage direct vers l'Inde : par une singulière coïncidence, un port très voisin de Palos, Gadès, fut le point de départ des Phéniciens pour leurs excursions dans l'Atlantique. Gadès était le grand entrepôt des Phéniciens en Espagne. Lorsque les colonies Mauritaniennes commencèrent à rivaliser d'importance avec cette métropole, de véritables flottes sillonnèrent les flots jusqu'alors indomptés de l'Océan. Guidés par leurs instincts nautiques, servis par leur témérité, les Phéniciens découvrirent les uns après les autres les archipels semés dans l'Océan comme les arches d'un pont gigantesque jeté par la nature entre l'ancien et le nouveau monde.

(1) Ouvrage capital de LELEWEL, *Die Entdeckungen der Carthager und*

Leur première station fut aux Canaries, dans ces îles que l'antiquité connut sous le nom d'îles Fortunées. Les Canaries ne sont éloignées de la terre ferme que de cent trente kilomètres et les Phéniciens exécutaient des voyages bien plus longs et plus dangereux, quand ils allaient par exemple d'Espagne en Irlande, ou s'aventuraient avec de simples barques sur la côte de Mauritanie jusqu'au delà du fleuve Lixus (1). C'est sur les indications des voyageurs Phéniciens que les Grecs connurent ces îles et en firent la demeure des héros après leur mort (2) : mais ils ne paraissent pas y avoir séjourné, tandis que les Phéniciens y fondèrent très probablement de véritables colonies. Lorsque Juba de Mauritanie, avant l'ère chrétienne, composa les nombreux ouvrages, dont l'ensemble formait comme un inventaire des connaissances de l'antiquité (3), il remarqua que ces îles Fortunées avaient jadis été habitées et qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitation humaine, sauf à Ombrios. Ce sont peut-être les débris des colonies Phéniciennes, détruites à la suite de quelque révolution politique, dont on a perdu le souvenir. Une de ces îles se nommait Junonia, ou du moins les géographes grecs et latins, qui ont décrit l'archipel des Canaries, l'ont toujours désignée sous ce nom. Or, Tanith, la grande déesse de Carthage, répond à Junon, et les géographes n'ont probablement fait que traduire la dénomination phénicienne. De plus le poète Avienus (4), dans son *Ora Maritima*, composée

Griechen auf dem Atlantischen Ocean. — Traduction allemande de Karl Ritter, Berlin, 1831.

(1) STRABON, II, 3, 4. Τούτους δὲ πλεῖν μέχρι τοῦ Λίξου ποταμοῦ περὶ τὴν Μαυρουσίαν ἁλιευομένους.

(2) HOMÈRE, *Odyssée*, IV, 563. — HÉSIODE, 168. — PINDARE, *Olympiques*, II, 178 et fragments des thrènes. — Cf. PLUTARQUE, *Vie de Sertorius*, 8.

(3) PLINE, *Hist naturelle*, VI, 37.

(4) AVIENUS, *Ora maritima*, 162.

.... Post pelagia est insula
Herbarum abundans, atque Saturno sacra.
Sed vis in illa tanta naturalis est,
Ut si quis hanc in navigando accesserit,

en grande partie d'après des périples phéniciens, nous a donné, à propos de l'explorateur Himilcon, la description très reconnaissable du volcan de Ténériffe. « En dehors des colonnes d'Hercule est une île consacrée à Saturne. La nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsque un vaisseau s'en approche, les vagues de la mer qui l'environnent se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île, et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'Océan conserve le calme d'un lac ». Il semble donc que les Phéniciens ont considéré les Canaries comme une de leurs stations commerciales.

Nous ne parlerons néanmoins qu'avec la plus grande réserve de prétendues inscriptions Phéniciennes trouvées aux Canaries. En 1862, un allemand, le docteur Karl von Fritsch, avait signalé plusieurs caractères étranges gravés sur un rocher de Belmaco dans l'île Palma. En septembre 1873, don Aquilino Padron, curé bénéficier de la cathédrale de las Palmas, découvrit dans l'île de Fer, au sud de Valverde, dans un site désert dit de los Letreros, de mystérieux caractères gravés sur une ancienne coulée de lave basaltique, très poreuse, mais dont la surface était unie sur une longueur de plus de quatre cents mètres. Vers la fin de 1875, le même curé trouva d'autres inscriptions plus complètes et plus importantes dans le ravin de Candia, non loin de l'emplacement de sa première découverte. Sabin Berthelot, consul de France à Sainte-Croix de Ténériffe, s'empressa de communiquer cette double découverte à la Société de géographie de Paris, et en fit l'objet d'un important mémoire (2). « Je retrouve bien là, écrivait-il, le type des ins-

Mox excitetur prope insulam mare,
Quatiatur ipsa, et omne subsiliat solum
Alte intremiscens ; cœtero ad stagni vicem
Pelago silente.

(1) Karl von Fritsch, *Reisebilder von den Kanarischen Inseln* (Mitheilungen von Petermann, 1857).

(2) Sabin Berthelot, *Notice sur les caractères hiéroglyphiques gravés sur les roches volcaniques aux îles Canaries* (Société de géographie de

criptions hébraïques, Phéniciennes ou Carthaginoises, mais j'y vois aussi beaucoup d'autres signes étranges, inusités : toutes ces variantes, toutes ces nouveautés me déroutent ». Quelques-uns de ces caractères resssemblent en effet aux lettres Phéniciennes, mais ils sont pour ainsi dire jetés au hasard. Quelques-uns, les plus remarquables, sont comme isolés, tandis que d'autres, inscrits à la suite, tantôt horizontalement, tantôt verticalement, sont confondus au milieu de signes irréguliers. Quelles que soient la bonne volonté et la fertilité d'imagination des déchiffreurs d'inscriptions, il est impossible de démêler un alphabet quelconque à travers une pareille confusion. Si nous n'avions que cette preuve du séjour des Phéniciens aux Canaries, il faudrait renoncer tout de suite à soutenir notre opinion, car les inscriptions signalées restent jusqu'à nouvel ordre indéchiffrables. C'est la concordance des traditions antiques et l'unanimité dans les relations géographiques qui nous permettent d'avancer que les Phéniciens ont connu et sans doute colonisé cet archipel ; mais jusqu'à présent les preuves matérielles de leur séjour font absolument défaut.

Même incertitude au sujet de l'archipel de Madère. Ces îles pourtant ne sont guère plus éloignées de la côte que les Canaries, et les courants y poussent également les navires. On a prétendu qu'elles correspondaient aux Hespérides de l'antiquité, c'est-à-dire aux îles du Couchant, à ces îles qui ont si souvent changé de place dans la géographie ancienne, au fur et à mesure que s'étendaient les connaissances et les découvertes ; mais les Phéniciens n'ont jamais été présentés comme les découvreurs, et encore moins comme les colonisateurs des Hespérides : en parlant de la probabilité de leurs voyages à l'île de Madère, nous n'avançons donc qu'une simple conjecture.

Nous serons plus affirmatifs pour les Açores, qui contraire-

Paris, février 1875). — Id., *Nouvelle découverte d'inscriptions lapidaires à l'île de Fer* (Id., sept. 1876). — Id., *Antiquités Canariennes*, p. 129-181.

ment à l'opinion reçue, nous semblent être ces fameuses Cassitérides ou îles de l'Etain, sur la position desquelles on a tant discuté. Hérodote est le plus ancien des auteurs qui ont décrit les Cassitérides. Parlant des extrémites septentrionales de l'Europe, il cite l'Eridan d'où vient l'ambre et les Cassitérides d'où l'on extrait l'étain, mais il avoue qu'il ne sait rien de positif sur ces régions, et ne peut rien affirmer, sinon que l'Eridan est un fleuve, et les Cassitérides un archipel, et que l'ambre et l'étain sont des produits de ces terres lointaines (1). Strabon est bien plus explicite (2) : « Les îles Cassitérides qui suivent sont au nombre de dix, toutes très rapprochées les unes des autres. On les trouve en s'avançant au nord en pleine mer à partir du port des Artabres. Une seule de ces îles est déserte, dans toutes les autres les habitants ont pour costume de grands manteaux noirs, qu'ils portent par dessus de longues tuniques talaires, serrées par une ceinture au dessus de la poitrine, ce qui, joint au bâton qu'ils ont toujours à la main quand ils se promènent, les fait ressembler tout à fait aux furies vengeresses de la tragédie. Ils vivent en général du produit de leurs troupeaux, à la façon des peuples nomades. Quant aux produits de leurs mines d'étain et de plomb, ils les échangent, ainsi que les produits de leurs bestiaux, contre des poteries, du sel, et des ustensiles de cuivre ou d'airain que des marchands étrangers leur apportent. Dans le principe, des Phéniciens de Gadès étaient le seul peuple qui envoyât des vaisseaux trafiquer dans cette île, et ils cachaient soigneusement à tous les autres la route qui y mène... A force d'essayer cependant, les Romains finirent par découvrir la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier et, comme il reconnut le peu d'épaisseur des filons et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes

(1) HÉRODOTE, II, 115. Οὔτε νήσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐούσας, ἐκ τῶν ὁ κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ.

(2) STRABON, III, 5, 11. Traduction Tardieu, t. I, p. 281.

les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne ». Diodore de Sicile (1) se contente de faire remarquer que « les plus riches mines d'étain sont dans les îles de l'Océan, en face de l'Ibérie, et au dessus de la Lusitanie, et qu'on les nomme pour cette raison les îles Cassitérides ». Pline l'ancien (2), dans le chapitre qu'il intitule îles de la mer Atlantique, énumère les îles Fortunées et les îles Cassitérides, en face de la Celtibérie. Les autres géographes, Solin (3), Denys (4), le commentateur d'Eustathe (5), et Nicéphore Blemmydas (6) confirment ces renseignements, et tous, sans exception, décrivent séparément les îles Cassitérides et l'archipel Britannique.

De ces divers textes, il est permis de conclure que les Cassitérides sont des îles, qu'elles sont au nombre de dix, qu'elles se trouvent au nord de l'Espagne et à plusieurs journées de navigation du continent, qu'elles renfermaient jadis des mines d'étain, mais que ces mines sont épuisées. Or, comme on a prétendu retrouver les Cassitérides tantôt en Galicie, tantôt dans la presqu'île Armoricaine ou en Cornouailles, ou bien encore dans les petites îles qui bordent les côtes de France et

(1) DIODORE DE SICILE, V, 38.

(2) PLINE, *Hist. naturelle*, IV, 36. Ex adverso Celtiberiæ complures sunt insulæ, Cassiterides dictæ Græcis, a fertilitate plumbi. — Cf. Id., XXXIV, 47.

(3) SOLIN, 23. Cassiterides insulæ spectant adversum Celtiberiæ latus : plumbi fertiles.

(4) DENYS, *Geographi minores*, t. II, p. 139, v, 561.

ἀυτὰρ ὑπ 'ἄκρην
Ιρὴν, ἣν ἐνέπουσι κάρην ἔμεν Ευρωπείης,
Νήσους, Εσπέριδας, τόθι κασσιτέροιο γενέθλη,
Αφνειοὶ ναίουσιν αγαυῶν παῖδες Ιβήρων.

(5) Le commentateur d'EUSTATHE (Id., p. 337) se contente d'ajouter qu'une des Castérides est déserte, et que l'étain se rencontre, non pas à fleur de terre, mais dans des mines.

(6) NICÉPHORE BLEMMYDAS (*Géographie synoptique*, id., p. 462), reproduit le texte de Denys, mais en détachant avec soin les Cassitérides de l'archipel Britannique.

d'Angleterre, spécialement l'archipel des Sorlingues, nous n'avons qu'à rechercher si ces diverses positions répondent aux descriptions antiques.

Les promontoires de Galicie et d'Armorique doivent tout d'abord être écartés, puisque ce ne sont pas des îles. Il en sera de même pour le Cornouailles, malgré la puissante autorité d'Anville, qui se prononçait pour cette région, sous prétexte que des caps tels que le Bolerium (Lands'end), le Dumnonium et l'Ocrinum (Lizard), séparés par des golfes profonds, pouvaient être pris pour des îles par des étrangers (1). Aussi bien ces promontoires ne sont pas à plusieurs journées du continent, puisqu'ils en font partie, et, aujourd'hui encore, on y trouve de l'étain.

Les îles de la côte française seront également écartées. Sans doute ce sont des îles, et elles se trouvent à plusieurs journées de navigation au nord de l'Espagne ; mais on en compte plus de dix, elles sont éloignées les unes des autres, enfin et surtout elles n'ont jamais produit d'étain.

Les îles Sorlingues forment au contraire un archipel. Elles sont au nord de l'Espagne, très rapprochées les unes des autres ; elles ont produit et produisent encore de l'étain. Aussi, bon nombre de géographes, séduits par ces rapprochements, n'ont pas hésité à conclure que les Sorlingues correspondaient aux Cassitérides. Ils avaient oublié qu'on comptait seulement dix Cassitérides et que les Sorlingues sont bien plus nombreuses ; qu'on ne les abordait qu'après un voyage de plusieurs jours, tandis que les Sorlingues sont en vue des côtes Anglaises. Remarquons enfin que Diodore, énumérant les mines d'étain

(1) D'ANVILLE, *Géographie*, t. II, p. 103 : « On a tout lieu de croire que c'est à la pointe de l'isle Britannique qu'il faut rapporter les Cassitérides, et, sans se borner aux petites îles ou rochers des Scilly ou Sorlingues, comprendre sous ce nom des promontoires qui, séparés par des enfoncements de mer à l'extrémité du continent, pouvaient être pris par des étrangers arrivant dans ces parages pour des terres isolées ».

connues de son temps, cite celles des Cassitérides, puis celles de Grande-Bretagne et particulièrement d'Ictis : aurait-il distingué ces deux centres de production, si les Cassitérides avaient réellement correspondu aux Sorlingues (1)?

Où donc chercher les Cassitérides, sinon aux Açores, comme n'hésitait pas à le faire le grand cosmographe de Nuremberg, Martin Behaim, qui, dans son globe de 1492, désignait cet archipel sous le nom d'Açores ou Catherides ? Les Açores, en effet, sont de tout point conformes à la description des auteurs anciens. On en compte dix (Sainte-Marie, Saint-Michel, les Fourmis, Terceire, Saint-Georges, le Pic, Fayal, Graziosa, Corvo, Florès), rapprochées les unes des autres. Il faut pour y aborder, qu'on parte d'Espagne, de France ou d'Angleterre, plusieurs jours de navigation. Enfin les mines d'étain, dont on retrouve en plusieurs endroits la trace, ont cessé d'être productives, comme elles avaient déjà cessé de l'être au moment où Publius Crassus, lieutenant de César, entreprit de les découvrir. Certains détails caractéristiques se sont même perpétués jusqu'à nos jours : Les Açoréens portent encore le même costume qu'au temps de Strabon, ce costume qui les faisait ressembler « aux furies vengeresses ». Le grand manteau noir dont ils s'enveloppent est même devenu pour eux si important, que les paysans retardent leur mariage jusqu'à ce qu'ils aient acheté cette pièce essentielle de leur habillement (2).

Il paraît que les premiers Européens qui abordèrent aux Açores, à l'époque des grandes découvertes maritimes, rencontrèrent sur le sol quelques traces du séjour des Phéniciens ; mais ces témoignages sont fort discutables. Ainsi, d'après une

(1) Diodore de Sicile.

(2) D'Avezac, *Iles de l'Afrique* (Collection de l'*Univers pittoresque*), p. 52 : « Dans toutes les saisons on porte le manteau. C'est un article si important pour la considération personnelle que l'on voit souvent un paysan différer son mariage jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour acheter cette pièce essentielle de son costume ».

tradition dont rien ne confirme l'authenticité, les découvreurs Portugais auraient trouvé à Corvo, sur le sommet d'une montagne, la statue d'un homme monté sur un cheval sans selle, la tête découverte, la main gauche posée sur la crinière du cheval, la main droite étendue vers l'ouest (1). Cette statue serait-elle d'origine phénicienne? Le cavalier étendant la main dans la direction de l'Amérique serait-il une de ces effigies de l'Hercule Tyrien, que les Phéniciens aimaient à ériger dans leurs plus lointains comptoirs comme une marque de prise de possession? Quelques savants n'ont pas hésité à l'affirmer : Ont-ils donc oublié que les Phéniciens n'aimaient pas à montrer aux peuples rivaux le chemin des pays qu'ils avaient découverts? D'ailleurs aucun des contemporains de Colomb n'a parlé de cette statue, et pourtant ils enregistrent avec soin les troncs d'arbres exotiques ou les cadavres de races inconnues jetés à la côte des Açores. Ni Behaim (2) qui séjourna longtemps dans l'archipel, ni Barros (3), ni Grynœus (4), ni Ortelius (5), ni les cartographes ou cosmographes du XVI[e] siècle ne sont plus explicites à cet égard. Peut-être trouverons-nous le mot de l'énigme dans une description moderne des Açores. D'après Boid (6), un des promontoires de Corvo présenterait la forme d'une personne dont la main est tendue vers l'occident. La statue équestre est donc réduite à un phénomène naturel, et c'est seulement après la découverte de l'Amérique au XV[e] siècle qu'on a imaginé de donner au rocher de Corvo sa signification mystérieuse. Ainsi

(1) Faria y Souza, *Historia del regno de Portugal*, édit. 1730, p. 258 : «... En la cumbre de un monte fue hallada una estatua de un humbre puesto a cavallo en pelo... senalando al poniente ».

(2) Jomard, *Monuments de la géographie*, planche 52, Mappemonde de Behaim.

(3) Barros, *Asia, dos fectos que os Portuguezes fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do oriente* (1552).

(4) Grynaeus, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum, una cum tabula cosmographica* (1532).

(5) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum* (1570).

(6) Boid, *Description of the Azores* (1835), p. 316-318.

tomberait d'elle-même cette prétendue preuve du séjour des Phéniciens aux Açores.

Nous accorderons plus de confiance, mais non pas encore une confiance absolue, au curieux renseignement donné par Thevet, le cosmographe de Henri II, qui visita les Açores en 1554. Il parle, dans sa *Cosmographie Universelle* (1), de grottes situées au bord de la mer dans l'île Saint-Michel. On y pénétrait par une ouverture de cinq à six pieds de diamètre. Les premiers explorateurs s'attendaient à y rencontrer des trésors, « mais on n'y trouva chose quelconque, sinon deux monuments de pierre, dont chacun d'iceux n'estoit moins long que de douze pieds et demy, et large de quatre et demy ou environ. Ceux qui ont veu lesdits monuments, construits assez rustiquement, m'ont assuré n'y avoir apparence ne d'escriture, ne d'autre marque d'antiquité, mais le portraict de deux grandes couleuvres, qui estoient autour desdicts monuments, ensemble quelques lettres hébraïques grandes de quatre doigts et si antiques qu'à grand'peine les pouvoit-on lire : toutesfois un Marainne, natif d'Espaigne, fils de Juif, homme versé aux langues, les peignit telles que je vous les représente icy... et estoirent ces lettres au hault bout desdicts monuments, au bas ces deux aultres mots..., l'interprétation desquels je sursoye, la laissant à ceux qui font profession de ceste langue ». Thevet termine en racontant que plusieurs accidents eurent lieu, et qu'on mura la grotte afin de ne pas les voir se renouveler.

On aura remarqué les invraisemblances de ce récit et regretté que l'auteur de la *Cosmographie* n'ait pas jugé à propos de nous indiquer la position exacte de la grotte, ni l'année où on la mura. Remarquons toutefois que les Phéniciens aimaient à construire leurs tombeaux dans des grottes. Renan, dans sa mission de Phénicie, a retrouvé de véritables nécropoles, creusées dans le roc, à Djebel, à Amrit, et surtout à Mugharet-Ablon. De plus

(1) THEVET, *Cosmographie universelle*, liv. XXII, p. 1022.

les serpents sont un motif d'ornementation tout oriental. Enfin les caractères figurés dans l'ouvrage de Thevet ressemblent à des caractères sémitiques. Humboldt (1) les avait communiqués à un savant orientaliste, Wilken, qui, tout en regrettant que la copie ne fût pas plus exacte, essaya de les interpréter et crut pouvoir lire Taal ou Baal, ben Marthar Baal, ou Mathald Baal. Ce sont des mots Phéniciens bien connus. Combien est-il donc fâcheux que Thevet soit si complètement dépourvu de critique, et qu'on n'ait pas encore retrouvé l'entrée de cette grotte murée si mal à propos !

La découverte en novembre 1749 de monnaies phéniciennes à Corvo soulève peut-être moins d'objections. Le ressac des vagues dans une tempête avait mis à découvert un grand vase brisé contenant une quantité de monnaies. On les porta dans un des couvents de l'île, et les curieux se les partagèrent. Neuf d'entre elles furent envoyées à Madrid : elles étaient en or ou en cuivre et portaient l'empreinte d'une tête de cheval ou d'un cheval tout enlier. Les dessins en furent publiés dans les mémoires de la Société de Gothembourg. Humboldt (2) qui les compara aux monnaies phéniciennes trouvées en grand nombre dans la Baltique et conservées au cabinet des médailles du roi de Danemark, remarquait une grande ressemblance entre ces monnaies de provenance si diverse. Il en concluait presque qu'elles avaient été perdues par l'un des négociants phéniciens, que le commerce de l'étain attirait dans ces parages. Avouons néanmoins que les preuves matérielles du séjour des Phéniciens aux Açores méritent confirmation, et que ce sont surtout les descriptions des auteurs anciens qui nous permettent d'avancer que les Phéniciens ont peut-être connu cet archipel.

Aussi bien ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est qu'ils paraissent s'être avancés beaucoup plus loin. Ils ont, en

(1) HUMBOLDT, *Géographie du nouveau continent*, t. II, p. 243.
(2) HUMBOLDT, id , p. 22.

effet, connu la mer des Sargasses qui commence au large des Açores et s'étend presque jusqu'aux Antilles (1). De bonne heure, ils ont signalé l'existence de ces bancs d'algues flottantes et les Grecs ont eu comme l'écho de ces relations. Scylax de Caryandie en parle dans son *Périple*. « On ne peut naviguer au-delà de Cerné, dit-il, car la mer est embarrassée par de la vase et des herbes (2) ». Aristote était instruit de la difficulté de la navigation dans ces parages, car il la signale dans son *Traité de Météorologie* (3). L'auteur anonyme du *Traité des Merveilles* est très explicite à ce sujet : « Les Phéniciens de Gadès qui naviguaient au-delà des colonnes d'Hercule, écrit-il, furent poussés par un vent d'est, et, après quatre jours de marche, arrivèrent dans des régions désertes, pleines de varechs, où ils trouvèrent des thons en abondance (4) ». Théophraste, dans son *Histoire des Plantes* (5), parle aussi des Sargasses, dont il admire la force et la grandeur : « L'algue, dit-il, croît en pleine mer au-delà des colonnes d'Hercule. Elle atteint, paraît-il, des proportions gigantesques comme longueur et comme largeur ». Avienus, enfin, dans sa tradition du *Périple d'Himilcon* (6), mentionne la mer des Sargasses. « Au-dessus

(1) GAFFAREL, *La Mer des Sargasses* (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) SCYLAX (Geog. minores). Κέρνης δὲ νήσου τὰ ἐπεκείνα οὔκετί ἐστι πλωτὰ διὰ βραχύτητα θαλάττης καὶ πηλοῦ καὶ φύκους.

(3) ARISTOTE, *Météorologie*, II, I, 14.

(4) *De mirabilibus auscultationibus* (Edit. Didot, p. 106). Φόινικας τοὺς κατοικοῦντας τὰ Γάδειρα καλούμενα ἔξω πλέοντας Ηρακλείων στηλῶν ἀπηλιώτῃ ἀνέμῳ ἡμὲρας τέτταρας παραγίνεσθαι εἰς τίνας τόπους ἐρήμους, φυκοῦς πλήρεις, ἐφ'ῶν εὑρίσκεσθαι ὑπερβάλλον θύνων πλῆθος.

(5) THÉOPHRASTE, *Hist. plantarum*, IV, 7. Γίνεταί δε τὸ φῦκος ἐν μὲν τῇ ἔξω τῶν στηλῶν Ηραχλέιων θαλάσσῃ, θαῦμα τί τὸ μέγεθος. ὥς φασι, καὶ τὸ πλάτος, μεῖζον ὡσ παλαιστιαῖον.

(6) AVIENUS, *Ora maritima*, V, 403.

Exsuperat autem gurgitem fucus frequens
Atque impeditur œstus hic uligine.
Sic nulla late flabra propellunt ratem,
Sic segnis humor œquoris jugri stupet.

des flots se dressent des algues nombreuses, qui, par leur entrecroisement, forment mille obstacles. Aucun souffle ne pousse en avant le navire. Les flots restent immobiles et paresseux. Des algues en quantité sont semées sur l'abîme et souvent elles arrêtent la marche des vaisseaux, qu'elles retiennent comme avec des joncs ».

Les Phéniciens ont-ils été réellement arrêtés dans leurs expéditions par la masse des sargasses flottantes, ou bien ont-ils, suivant leur habitude, exagéré les dangers de la navigation dans ces parages pour en éloigner les vaisseaux étrangers? Nous le croirons d'autant plus volontiers que, d'après la tradition, ils auraient dépassé même la mer des Sargasses et auraient abordé l'Amérique.

Deux écrivains grecs, l'auteur anonyme du *Traité des Merveilles*, et Diodore de Sicile, ont en effet parlé d'une grande île, véritable continent situé en dehors des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation de la terre ferme, où les Phéniciens auraient été poussés par la tempête. Comme ces passages sont curieux, nous les citerons dans leur intégralité. Voici le premier (1) : « Dans la mer qui s'étend au-delà des colonnes d'Hercule, on raconte que les Carthaginois ont découvert une ile déserte. Elle était couverte de forêts à essences variées, parcourue par des fleuves navigables, féconde en productions de tout genre et éloignée de plusieurs journées de navigation. Les Carthaginois, attirés par la fertilité du sol, y firent de fréquents voyages. Quelques-uns même s'y établirent; mais le sénat de Carthage menaça du dernier supplice tous ceux qui dorénavant émigreraient dans cette île ». Il voulait à la fois arrêter l'émigration qui prenait de trop fortes proportions et se réserver, en cas de malheur, une retraite assurée ».

Adjicit et illud plurimum inter gurgites
Exstare fucum, et sœpe virgulti vice
Retinere puppim.

(1) *De mirabilibus auscultationibus*, édit. Didot, p. 88, § 84.

Diodore s'exprime en ces termes (1) : « Du côté de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs jours de navigation, et située dans l'occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat et d'une grande beauté. Cette île est traversée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites, et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison de l'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce ; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui contribuent non seulement aux plaisirs des habitants, mais encore à leur santé et à leur force... L'air y est si tempéré que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. Enfin cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes. Jadis elle était inconnue à cause de son éloignement du continent et voici comment elle fut découverte. Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu. Ils établirent un grand nombre de colonies dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des colonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle Océan.... Pendant qu'ils longeaient les côtes de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin dans l'Océan. Battus par la tempête pendant plusieurs jours, ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant pris connaissance de la richesse

(1) Diodore de Sicile, V, 19-20. Traduction Hoefer, II, p. 19-20.

du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants sur mer, voulaient aussi y envoyer une colonie ; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie ; et de l'autre ils la regardaient comme un asile dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage ; car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer, ils pourraient se transporter avec toutes leurs familles dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs ».

Quelle est cette île merveilleuse ? N'a-t-elle jamais eu de réalité que dans l'imagination du philosophe et de l'historien (1) ? Certes l'auteur du *Traité des Merveilles* a enregistré dans son ouvrage bien des légendes absurdes, et Diodore a trop souvent conservé, en guise de faits historiques, des traditions mythiques pour que nous ne pesions pas son témoignage avec la plus grande rigueur ; mais, d'un autre côté, le pseudo-Aristote a donné sur cette île bien des détails précis, et Diodore en a décrit les beautés pittoresques avec un enthousiasme trop sincère pour être de commande. On croirait lire les récits imagés des premiers voyageurs du XVI[e] siècle, qui débarquèrent au Brésil ou au Mexique. Il semble avoir éprouvé les émotions délicieuses dont nos pères furent saisis lorsque Bougainville, au dernier siècle, leur montrait Taïti, la Nouvelle-Cythère, sortant du sein des flots avec sa couronne de palmiers et sa ceinture de fleurs. Sans rien affirmer encore, admettons donc que les Phéniciens découvrirent une grande île au-delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation du continent, qu'ils y faisaient de nombreux voyages et qu'ils étaient fort jaloux d'en conserver la possession exclusive, afin de s'y

(1) Tel était l'avis de Montaigne. *Essais*, I, 30. Des Cannibales : « Ceste narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves ». — Ainsi pensait également Beckman, le commentateur le plus érudit du traité *De mirabilibus auscultationibus*.

transporter, en cas de besoin, eux et leurs familles, de même que les Hollandais songèrent un moment à émigrer à Batavia, lorsque l'armée de Louis XIV menaça Amsterdam : il nous reste à déterminer la position de cette île.

Gosselin (1) prétendait la retrouver dans Fortaventure ou Lancerote, Heeren et Hoefer dans Madère ; mais les raisons qu'ils allèguent sont médiocres (2). Jamais les Canaries ou Madère n'ont eu de fleuves navigables ; jamais ces archipels n'ont été pris pour des continents. Serait-ce donc que la description de cette île, bien que fabuleuse, indique une vague connaissance de l'Amérique (3), ou croirions-nous avec Horn (4), avec Landa (5), Ordonez (6), Cabrera (7), Bochart (8) et quelques autres érudits que cette île correspond exactement au nouveau continent ?

Certes, il serait imprudent d'affirmer, ainsi que l'un de ces savants, Robert Comtaeus (9) que l'Amérique toute entière a été peuplée par les Phéniciens ; nous ne distinguerons pas non plus, comme a cru devoir le faire Horn, trois grandes émi-

(1) GOSSELIN, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens.*

(2) HEEREN, *Commerce de l'antiquité*, trad. de Suckau, t. IV, § 5.

(3) Wesseling, dans son Commentaire de Diodore, s'exprimait en ces termes : « Fabulis adfinia sunt quæ de hac insula produntur ; id tamen indicantia obscuram hujus regionis, quam Americam vocamus, famam in Carthaginiensium navigationibus ad veterum aures dimanasse ».

(4) HORN, *De originibus Americanis*, p. 19.

(5) LANDA, *Relation des choses du Yucatan*, traduction Brasseur de Bourbourg.

(6) ORDONEZ, *Historia de la creacion del cielo y de la tierra.*

(7) CABRERA, *Description of the ruins of ancient city discovered near Palenque.*

(8) BOCHART, *Phaleg vel Canaan*, p, 645 : « Vel nusquam est hæc insula, vel una est ex insulis novi orbis, aut pars aliqua Brasiliæ, quam, littoribus nundum satis peragratis, Phœnices acceperunt pro insula ».

(9) HORN, ouv. cité, p. 19. « Sententia ejus est : Americanos omnes a Phœnicibus ortos, et unam hanc gentem vastum illum orbem et habitare et detexisse, ita ut ex aliis provinciis nulli ante Hispanos præter Phœnices eo venerint ».

grations Phéniciennes en Amérique (1), la première sous la direction d'Atlas, fils du Ciel et frère de Saturne, qui donna son nom au continent, à la mer, et aux habitants du pays ; la seconde telle que la rapportent le pseudo-Aristote et Diodore ; la troisième enfin au temps d'Hiram et de Salomon ; nous n'admettrons pas davantage l'opinion de Cabrera, qui fixe à l'époque de la première guerre punique la date de la première immigration carthaginoise en Amérique (2) : ces affirmations appartiennent au domaine de la fantaisie, et, à force de hardiesse, tombent presque dans le ridicule. Contentons-nous d'énumérer les principaux motifs qui poussaient les Phéniciens dans les mers occidentales et les probabilités de leurs voyages dans la direction de l'Amérique.

On sait déjà que trois cents villes Phéniciennes prospérèrent à la fois sur la côte occidentale d'Afrique (3). Leurs habitants eurent à soutenir de longues et interminables luttes contre les peuplades indigènes, Phérésiens ou Nigritiens, de même que nos colons du Sénégal repoussent les attaques incessantes des Toucouleurs ou des Bambarras, et ils finirent par succomber dans cette lutte inégale. Tous ne périrent pas dans la guerre finale. Les uns restèrent dans le pays à titre d'esclaves ou d'alliés. On a cru retrouver leurs descendants dans cette étrange population des Boobies de Fernandopo, qui vivent à part, sans se mêler aux Européens ou aux nègres et dont la langue ne ressemble à aucune langue voisine et présente des rapports intimes avec les idiômes asiatiques (4). Les autres montèrent sur leurs vaisseaux et cherchèrent une nouvelle patrie. L'Atlantique

(1) Horn, id., p. 20, 92, 94.

(2) Cabrera, cité par l'abbé Domenech (*Revue Américaine*, 2e série, No 2, p. 102).

(3) Strabon, XVIII, 3, 3. Ἐν τοῖς ἑξῆς κόλποις κατοικίας λέγεσθαι παλαιὰς Τυρίων, ἃς ἐρήμους εἶναι νῦν, οὐκ ἐλαττόνων ἢ τριακοσίων πολέων, ἃς οἱ Φαρούσιοι καὶ οἱ Νιγρῖται ἐξεπόρθησαν.

(4) Thiercelin, *Journal d'un Baleinier*, et *Bulletin de la* [illegible] *géographie de Paris* (juin 1867).

s'ouvrait devant eux et leurs marins s'y étaient aventurés à plusieurs reprises. Ils s'y risquèrent à leur tour et s'établirent dans le continent entrevu par leurs explorateurs. Autrement, comment expliquer la disparition soudaine de trois cents villes et l'anéantissement d'une population civilisée qui n'aurait laissé ni traces sur le sol, ni souvenirs dans l'histoire ?

Nous savons d'un autre côté, par le témoignage de Pline (1), que les Canaries étaient désertes lorsque les Romains y abordèrent, et pourtant ils y rencontrèrent des ruines d'édifices. Où donc sont allés ces Phéniciens insulaires ? Il est peu probable qu'ils se soient dirigés vers les côtes Gauloises ou Espagnoles, puisqu'ils fuyaient les Romains, et que la Gaule et l'Espagne étaient déjà en partie terres romaines. Ils n'auraient certes pas cherché un refuge précisément dans le pays de leurs oppresseurs, alors que la mer libre s'ouvrait à eux. Ils durent, eux aussi, s'embarquer sur leurs vaisseaux, et chercher au-delà de l'Océan une autre patrie, qui ne pouvait être que l'Amérique.

L'Amérique était donc le seul asile ouvert aux émigrés Phéniciens de la côte Africaine ou des archipels de l'Atlantique. Il est vrai qu'on ne connaît ni l'emplacement ni le sort de ces nouvelles colonies, et l'exact Polybe (2) ne parle point de ces établissements, lui qui enregistre avec tant de soins tout ce qui intéressait le commerce de Carthage. L'existence de ces colonies transatlantiques était pourtant affirmée par une tradition que les Grecs connaissaient vaguement, de même que nos matelots n'ignorent pas que nous avons jadis possédé le Canada et une partie de l'Hindoustan. Si les Phéniciens n'ont pas été plus explicites, c'est qu'ils en furent empêchés par leur prudence commerciale et surtout par l'acharnement extraordinaire avec lequel les Romains firent disparaître tout ce qui rappelait leur souvenir.

[illegible] *naturelle*, VI, 32.

[illegible] trente-quatrième livre de son histoire, dont il ne reste

Interrogeons l'Amérique elle-même. Peut-être a-t-elle conservé quelque trace du séjour des Phéniciens quelque inscription, quelque monument, quelque débris de leur religion ou de leur langue.

Au XVI[e] siècle, lorsque les Espagnols et les autres Européens abordèrent au Mexique, au Pérou, et dans toutes les contrées du nouveau continent qui jouissaient d'une civilisation relativement avancée, les indigènes les accueillirent avec empressement, presque comme des frères dont il attendaient le retour. Toutes les traditions Américaines en effet, sans exception, indiquaient l'Orient, c'est-à-dire l'ancien monde, et non l'Occident, c'est-à-dire l'Asie, comme le berceau des ancêtres. Ainsi, au Mexique, l'empereur Montezuma, quand il eut sa première entrevue avec Cortès, lui tint le discours suivant, que le Conquistador a soigneusement conservé dans une de ses lettres (1) à Charles Quint : « Depuis longtemps nous savons par les titres que nos pères nous ont laissés, que ni moi, ni aucun habitant de ce pays n'en sommes originaires ; nous sommes des étrangers venus de fort loin sous les étendarts d'un roi, qui s'en retourna dans son pays après la conquête, et qui fut si longtemps à revenir au Mexique, que ses sujets avaient déjà formé une nombreuse population lors de son retour. Ce roi voulut ramener ses sujets avec lui, mais ils ne consentirent pas à le suivre et encore moins à le recevoir pour maître. Il repartit seul, et nous assura qu'il viendrait un de ses descendants pour subjuguer le pays. Suivant le point de l'Orient dont vous dites venir, suivant tout ce que vous nous racontez du roi qui vous a envoyés ici, nous croyons d'autant plus fermement qu'il est notre roi naturel, que vous ajoutez qu'il y a longtemps qu'il a entendu parler de nous. Nous sommes certains que vous ne nous trompez pas : vous pouvez donc être assuré que nous vous reconnaissons pour maître, comme représentant du grand roi

(1) FERNAND CORTÈS, *Lettre II à l'Empereur Charles Quint*. Traduction Vallée.

dont vous nous parlez, et que nous vous obéirons ; vous pouvez ordonner absolument dans tous le pays qui m'appartient, et tout ce que nous avons est à votre disposition ». L'infortuné souverain était tellement persuadé de la légimité des droits des nouveaux arrivants qu'il essaya d'en convaincre ses propres sujets. Quand il se vit forcé de reconnaître son impuissance et de céder à la supériorité des armes Européennes, voici le discours qu'il tint aux Mexicains pour leur proposer d'accepter la suzeraineté de Charles Quint (1). « Aussi bien que moi, vos prédécesseurs vous ont appris à connaître que nous ne sommes pas naturels de cette contrée. Ils vinrent tout d'abord d'une terre lointaine, conduits par un chef auquel ils étaient soumis. Longtemps après ce chef revint et trouva que nos aïeux s'étaient mariés avec les femmes du pays, et avaient bâti des villes qu'ils avaient peuplées de leur nombreuse postérité. Vous savez aussi qu'ils refusèrent de l'accompagner lorsqu'il repartit pour son pays, et même de le recevoir pour suzerain de celui-ci. Alors il s'en alla, en les menaçant de retourner avec des forces ou d'en envoyer de si considérables qu'elles réduiraient notre pays à l'obéissance ».

On aura remarqué la singulière ressemblance que présente ce discours avec la tradition rapportée par le pseudo Aristote, et d'après laquelle les Carthaginois ne devaient pas habiter l'île Merveilleuse, de peur d'oublier leur patrie. Il est vrai que le pseudo Aristote ne rapporte pas que les colons aient refusé d'obéir, et que Montezuma n'indiquait ni le pays d'où venait ce peuple, ni l'époque de son émigration, mais les traditions Mexicaines sont unanimes à déclarer que ces étrangers étaient blancs, barbus, fort industrieux, et qu'ils devaient un jour où l'autre revenir pour soumettre le pays (2). Deux de ces traditions

(1) ANTONIO DE SOLIS, *Conquête du Mexique*, traduction de Thoulza, t. II, p. 187. — Cf. PIERRE MARTYR, *Décades*, IV, 6.

(2) Cf. IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichimèques* (traduction Ternaux-Compans, p. 3) : « D'après ce qu'on voit dans les histoires des Ulmèques et

méritent une mention spéciale : la première est celle de Quetzalcohuatl, et la seconde celle de Votan.

A une époque inconnue, mais fort reculée, une vingtaine de chefs, obéissant au commandement suprême de l'un d'entre eux, nommé Quetzalcohuatl, auraient abordé, montés qu'ils étaient sur plusieurs navires venant de l'est, à Panuco, grand port intérieur, situé sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Tampico. Ils étaient de bonne apparence, vêtus d'habits longs en étoffe noire, qui s'ouvraient par devant, blancs de teint et portant de longues barbes. Bien reçus partout, ces étrangers arrivèrent à Tulan, la capitale du pays, et payèrent l'hospitalité qu'on leur donnait en enseignant aux indigènes mille secrets industrieux pour travailler les métaux et sculpter les pierres. Voici comment parle de Quetzalcohuatl le franciscain Bernardin de Sahagun (1) qui recueillit avec tant de soin, et dans les premières années de l'occupation Espagnole, les traditions mexicaines. « Quetzalcohuatl fut estimé et tenu pour Dieu. On l'adorait à Tulan depuis les temps les plus reculés. Son temple très élevé avait un escalier dont les marches étaient si étroites qu'un pied ne pouvait y tenir. Sa statue était toujours couchée et couverte de mantas. Son visage était fort laid, barbu, et la tête allongée. Ses sujets étaient tous des ouvriers dans les arts mécaniques, très adroits à travailler la pierre verte appelée chalchinitl, à fondre l'argent et à faire bien d'autres choses en ce genre. Ces métiers avaient tous leurs principes et leur origine

des Xicalanques, ils vinrent du côté de l'Orient, dans des vaisseaux ou des canots, et débarquèrent dans le pays de Potouchan, où ils s'établirent, ainsi que sur les bords de la rivière d'Atoyoc, qui coule entre Puebla de los Angeles et Cholulan ». CLAVIGERO, *Storia antigua del Mexico*, I, 146. — VEYTIA, *Historia antigua de Mexico*, XIII. — Ce dernier affirme que ces étrangers, venus de l'Orient, débarquèrent dans la baie de Vera Cruz. Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, a réuni un grand nombre de témoignages concordants à cet égard.

(1) SAHAGUN, *Histoire de la Nouvelle Espagne* (Traduction Jourdanet), III, 3, p. 202.

dans Quetzalcohuatl, lequel possédait des maisons de la pierre précieuse appelée chalchiuitl, ou fabriquées en argent, en nacre rouge et blanche, en turquoises et plumes riches ». Les nouveaux débarqués semblent donc avoir appris les arts industriels aux indigènes. Ce sont eux encore qui leur enseignèrent les procédés variés de la teinturerie, procédés auxquels justement excellèrent toujours les Phéniciens. « On semait et on récoltait, écrit Sahagun, du coton de toute couleur, rouge, écarlate, jaune, brun blanchâtre, vert, bleu, noir, orangé et fauve ». Après avoir séjourné dans diverses régions, Quetzalcohuatl et ses compagnons se disposèrent à renter chez eux, mais on ne leur permit de repartir qu'à condition « de laisser ici l'art de fondre l'argent, de travailler les pierres et le bois, de peindre, de faire des œuvres en plume, ainsi que bien d'autres métiers » (1). Encore durent-ils promettre leur retour (2) et ne partir que par convois successifs.

Telle est la tradition : Des étrangers venus par mer, et du côté de l'est, ont séjourné quelque temps en Amérique, appris aux indigènes des métiers qu'ils ignoraient, et disparu après avoir promis leur retour. Cette tradition se retrouve, avec quelques modifications, dans tous les états de l'Amérique centrale (3). Elle laissa des traces profondes dans l'imagination populaire, car, aux premiers jours de la conquête espagnole, les Mexicains prirent les compagnons de Cortès pour les descendants

(1) SAHAGUN, ouv. cité, Liv. III, § 13, p. 218.

(2) IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichimèques*, traduction Ternaux-Compans, p. 6 : « En quittant cette nation, Quetzalcohuatl leur dit que dans un temps à venir, il reviendrait et que sa doctrine serait reçue ; qu'alors leurs enfants seraient seigneurs et posséderaient le pays, mais qu'eux et leurs descendants éprouveraient beaucoup de calamités et de persécutions ».

(3) TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, IV, 14. — VI, 24. — GOMARA, *Chronica de la Nueva Espana*, § 222. — LANDA, *Relation des choses du Yucatan*, traduction Brasseur de Bourbourg, p. 354 : « La tradition rapporte que la race de ce pays vint partie du couchant, partie du levant. » — COGOLLUDO, *Historia de Yucathan*, liv. IV, § 3, p. 176. — PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, traduction Pichot, t. I, p. 48, 237.

de ce Quetzalcohuatl, dont ils attendaient toujours l'arrivée. Il fallut de longues années et bien des cruautés commises par les conquérants pour détromper les indigènes. Encore ne renoncèrent-ils pas à leurs espérances. Ils se consolèrent de leur oppression, en attendant le retour de ce bienfaiteur de leur race : de même que les Portugais attendirent longtemps leur roi Sébastien tué à Alcazarquivir, de même que les Juifs attendent encore leur Messie. Même à l'heure actuelle, cette croyance est tellement enracinée dans les esprits, que, lors de la royauté éphémère de Maximilien d'Autriche, on exploita leur superstition pour leur représenter ce jeune homme au teint pâle, à la longue barbe, et venant de l'est, comme celui qui devait réaliser leurs chimériques espérances.

Quel est donc le pays oriental d'où sortirent Quetzalcohuatl et ses compagnons ? Ordonez, Juarros, Moraës, Clavigero, Cabrera (1) et plusieurs autres affirment que les immigrants étaient des Phéniciens. Ils font en effet remarquer la couleur noire des vêtements de ces étrangers, et la comparent aux vêtements noirs que portaient les Phéniciens de Gadès et des Cassitérides. Ils rappellent que les grandes industries Phéniciennes furent celles de l'ornementation, de la ciselure, de la teinturerie, et des constructions maritimes, que les Américains apprirent de ces étrangers. Ils démontrent enfin qu'un seul peuple dans l'antiquité, le peuple Phénicien, était capable d'entreprendre d'aussi dangereuses traversées que celle de l'Atlantique. Nous ne nous prononcerons pas aussi catégoriquement, car il est fort

(1) Ces auteurs sont tous cités par Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique* et de l'*Amérique centrale*, I, 17. — Voir également HORN, *De originibus Americanis*, p. 56. — LANDA, *Relation des choses du Yucatan*, p. 354. — TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*. Ce dernier pensait qu'Haïti fut d'abord colonisée par les Phéniciens, qui se répandirent ensuite à Cuba et au Mexique, et il ajoute : « Comme gens de raison et de valeur, ils purent connaître l'art d'édifier de somptueux monuments et d'assujétir les autres nations, mais la communication leur ayant manqué par la suite des temps, ils seraient devenus gens rudes et barbares. »

difficile de démêler la vérité au milieu de ces renseignements vagues et sans précision. Au moins aurons-nous constaté que les Mexicains et tous les indigènes de l'Amérique Centrale croyaient à la venue dans leur pays d'industrieux étrangers, arrivés par mer et originaires de l'orient. Ces étrangers sont-ils des Phéniciens? Certes leurs voyages sont possibles, ils sont même vraisemblables, mais ils ne sont pas authentiques.

La légende de Votan, plus singulière encore que celle de Quetzalcohuatl, confirmera peut-être ces probabilités et ces vraisemblances (1). En 1691 Francisco Nunez de la Vega, évêque de Chiapas de las Indias dans l'isthme de Tehuantepec, ayant appris que l'on conservait avec vénération dans une chétive maison de la vallée du Soconusco un manuscrit en langue tzendale, couvert d'hiéroglyphes, des figures symboliques et des vases en terre cuite de grande dimension, que les Indiens, depuis vingt siècles et plus, se transmettaient pieusement de main en main, se fit livrer le manuscrit et les reliques Indiennes. « Le tout fut brûlé publiquement, écrit l'évêque (2), sur la place publique de Huéhuétan, quand nous fîmes notre visite pastorale en 1691 ». Au moins le pieux iconoclaste eut-il la précaution, avant de détruire ce manuscrit, de s'en faire expliquer le contenu. Nous savons, grâce à lui, qu'il contenait l'histoire d'un certain Votan, qui serait venu en Amérique avec de nombreux immigrants et qui était originaire d'un pays situé de l'autre côté de la mer des Antilles. Il rangea sous sa domination tous les peuples du centre de l'Amérique, et leur enseigna les éléments de la civilisation. Bientôt arrivèrent de nouveaux immigrants. A quatre reprises, Votan rentra dans son pays natal pour y chercher ou des auxiliaires ou de nouvelles méthodes agricoles et industrielles.

(1) De Charencey *Le Mythe de Votan* (Actes de la Société de philologie, 1871). — Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, I, 43.

(2) Nunez de la Vega, *Constituciones diocesanas del obispado de Chiapas*, p. 8. n° 31, § XXVII, p. 10, n° 36, § XXXII.

Ses compatriotes et ses sujets acceptèrent avec plaisir les conseils de son expérience, et il mourut au comble de la puissance en laissant le souvenir de ses réformes civilisatrices.

Cette légende a été racontée en termes un peu différents par Ordonez de Cevallos, le savant auteur du *Viage del Mundo*. Cet écrivain avait composé un traité spécial intitulé *Probanza de Votan*, mais qui est resté inachevé ou qui a disparu. Ses manuscrits sont conservés à Mexico, où l'abbé Brasseur de Bourbourg les consulta. Voici, d'après lui (1), quelle serait la version d'Ordonez. Votan se serait vanté d'être de la race des serpents, de tirer son origine de Chivim « et d'être le premier homme, envoyé par Dieu en cette région, pour partager et peupler ces terres qu'aujourd'hui nous appelons Amérique. Il indique la route qu'il suivit, et ajoute qu'après s'être établi dans ce dernier pays, il fit divers voyages à Chivim, qu'il alla en Espagne, à Rome, à Jérusalem, qu'il vit le grand temple de Jérusalem, et, de là, passa en Babylonie, où il vit les ruines d'un grand édifice, que les hommes construisirent pour s'élever jusqu'au ciel, et que les hommes avec qui il conversa l'assurèrent que cet édifice ou tour fut l'endroit où Dieu donna à chaque famille un idiome distinct. Il fixe l'époque de la transmigration des Indiens en Amérique, nous fait connaître l'endroit où les Mexicains eurent leur premier établissement, etc. ».

Un troisième écrivain, P. de Cabrera, a repris cette légende en la précisant davantage (2), car il donna la description du manuscrit tzendale, brûlé par l'évêque de Chiapas. « Au sommet de la première page les deux continents sont teintés en différentes couleurs, dans deux petits carrés, placés aux angles et parallèlement l'un à l'autre ». Le premier, représentant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, se trouve marqué par deux figures verticales en forme de S, le second représentant l'Amérique par

(1) Brasseur de Bourbourg, cité par Charencey (*Le Mythe de Votan*, p. 11).

(2) Cabrera, *Description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenque*, p. 33, 76.

deux figures horizontales de même forme. L'auteur déclare se nommer Votan Chivim. Il était de race étrangère et conduisit sept familles au continent Américain. « Après leur avoir assigné des terres, il revint dans son pays natal en deçà de la grande mer ». Il retourna par la route que ses frères, les serpents, avaient tracée, y laissa des signes, et passa par la maison des treize serpents. Enfin, il s'établit définitivement au nouveau continent, où les descendants des sept premières familles qu'il avait tout d'abord conduites avec lui, le reconnurent pour leur chef.

Voilà certes un étrange récit. Quel est ce Votan? Que signifient ces voyages? Les interprètes ont le champ libre. Aussi ont-ils donné carrière à leurs hypothèses. Le plus affirmatif est Cabrera. Il reconnaît sans hésitation dans Chivim le Givin ou Hivim de la Bible, descendant de Hétus, fils de Chanaan, et dans les treize serpents les treize Canaries; il va même jusqu'à fixer la date précise du voyage de Votan à Rome, qui aurait eu lieu en 290 avant Jésus-Christ, sous le consulat de P. Cornelius Rufus. M. Onffroy de Thoron (1) affirme que Votan est d'origine Phénicienne, et que son nom signifie serpent. Il croit avoir retrouvé son point de départ, Valoun Chivin, à l'est de Tanger, à la rivière Valoun, et son point d'arrivée Valoun Votan, dans les grandes ruines qui existent encore aux environs de Cindad Real de Chiapas. Il pense que la demeure des treize serpents est Haïti, célèbre par ses cavernes sacrées où l'on entretenait des serpents vivants. Certes ces commentaires sont ingénieux, mais ils le sont peut-être trop et ne constituent pas une preuve sérieuse. Il nous faut avouer que ces traditions américaines sont trop vagues pour nous permettre d'avancer autre chose que la vraisemblance de voyages dans l'Atlantique, entre l'ancien et le nouveau monde, et cela à une époque très reculée. Que nous soyons disposé à ne voir dans Quetzalcohuatl et dans

(1) Onffroy de Thoron, *Les Phéniciens à l'île d'Haïti et sur le continent américain*, p. 21, 23.

Votan que des personnages mythiques, ou que nous les prenions au contraire pour les chefs des immigrants qui arrachaient à la barbarie les tribus sauvages de l'Amérique centrale, un fait incontestable nous paraît se dégager des brouillards de la tradition, c'est que les deux mondes communiquèrent par l'intermédiaire d'une population énergique et hardie; et, s'il nous était permis d'énoncer une conjecture, nous croirions volontiers que le seul peuple capable d'entreprendre à travers l'Atlantique ces voyages hardis et répétés était le peuple Phénicien.

A défaut des traditions, les langues, les mœurs, les religions ont-elles gardé la trace du séjour des Phéniciens en Amérique, et trouverons-nous sur le sol même des preuves matérielles de ces antiques relations des Phéniciens avec le nouveau continent?

La langue Phénicienne est à peu près inconnue. Gesenius évaluait à neuf cent trente seulement le nombre des mots par venus jusqu'à nous (1). En y ajoutant quelques autres mots fournis par les inscriptions récemment découvertes, nous arrivons à un peu plus de mille. Mais le Phénicien ressemblait au syriaque et à l'hébreu (2), et, en comparant ces langues aux langues américaines, nous trouverons quelques ressemblances qui avaient déjà frappé les premiers écrivains qui s'occupèrent de l'Amérique. Il est vrai que ces rapprochements ne sont, la plupart du temps, que des coïncidences fortuites, et qu'aucune des langues américaines, soit par sa grammaire, soit par son vocabulaire, n'a jamais ressemblé aux langues sémitiques.

Si donc on rencontre quelques analogies entre certains mots de quelques-unes des langues américaines et les langues sémitiques, cette coïncidence ne prouve ni même n'indique une commune origine. Ces réserves une fois faites, mentionnons, mais surtout à titre de curiosité, que le préfixe *Car*, que les

(1) Gesenius, *Phœniciæ linguæ reliquiæ ex inscriptionibus et numis*, p. 346-347.

(2) Hoefer, *Phénicie* (Collection de l'*Univers pittoresque*), p. 144).

Phéniciens mettaient volontiers devant le nom de leurs villes, Carthage, Carteja, Cartua, se retrouve dans près de trois cents noms de peuples ou de localités, dont le dictionnaire d'Alcedo donne la nomenclature complète (1). Les mots phéniciens *Queir*, feu, foyer, maison, *Cur*, action de creuser la terre pour en tirer de l'eau, et *Queri*, amas de terre ou de pierres formé par une excavation ont également leurs analogues dans une foule de noms (2) de lieux répandus dans les deux Amériques et spécialement aux alentours de la mer des Antilles ; mais il ne faudrait pas exagérer la portée d'étymologies souvent fort contestables. Si, à la rigueur, on peut retrouver la racine *Pœnus* dans les mots Panucus, un des plus anciens souverains de l'Amérique centrale, Pinoles, les premiers habitants du Guatemala, et Panama qui a survécu à toutes les révolutions politiques, n'est-ce point une exagération manifeste que d'avancer, avec Horn (3), que deux des anciens rois d'Haïti, Magimahe et Magerich, rappellent le nom de Magon ; deux grandes familles indigènes de Guadalaxara, les Barschunza et les Barcimeca celui de Barca, et Bogota, la capitale de la Colombie, celui de Bogud ou Bocchus ? Trouvera-t-on, ainsi que Garcia (4), que les Ciorotegani et le Corribicani du Nicaragua sont les frères des Carthaginois, ou que le mot Cannibale dérive du phénicien Hannibal ? Ces fantaisies philologiques ne sont plus de mise aujourd'hui et il nous faut résolument avouer que, si jamais les Phéniciens ont colonisé

(1) ALCEDO, *Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales d'America* 1786-89). Nom indigène du Vénézuéla Caro ; affluent du Para Caranaca ; affluents de l'Orénoque Caroni et Carabana ; province péruvienne Carabaya sur le confin du territoire des Indiens Carangues ; Caraïbes des Antilles ; villes ou villages de la Colombie Caracollo, Caracoto, Carigayas, Caralmacra, Caraibamba, Caraima, Carainulla, Caramanta ; du Vénézuéla, Caracas, Carabobo, Cariaco, Carora ; du Brésil, Caravello, de Cuba, Cardenas, etc.

(2) Queretaro, Queratoco, Querio, Quero, Querobamba, Querqumaca, etc. — Cural, Curalmara, Curalmari, Curalmasi, Curay, Curampa, Curanari, Curapo, Curaxi, etc.

(3) HORN, *De originibus Americanis*, p. 115, 117.

(4) GARCIA, *Origen de los Indios de el nuevo mundo*, § 63.

l'Amérique, ou bien ils ont tout de suite renoncé à leur idiome national, ou bien cet idiôme n'a laissé que des traces insaisissables (1).

Les religions américaines et phéniciennes ne prouveront pas davantage la communauté d'origine : nous constaterons néanmoins de curieuses analogies. De tout temps et dans tous les pays, les sacrifices humains ont été en honneur, mais ce qu'on n'a retrouvé qu'en Phénicie et en Amérique, ce sont les sacrifices de petits enfants. A Tyr et à Carthage (2), comme au Mexique et au Pérou (3), on n'hésitait pas à jeter au feu ses propres enfants pour apaiser le courroux des dieux. On a même retrouvé dans la Caroline (4) des statues d'airain creuses, dans lesquelles on enfermait ces victimes de la superstition. Cette conformité d'usages est à tout le moins singulière, surtout quand on se rappelle que les Phéniciens ont introduit ces rites sanglants dans toutes leurs colonies ; mais a-t-on le droit de conclure de cette ressemblance, peut-être fortuite, entre les usages à une communauté d'origine absolue entre les Phéniciens et les Américains.

(1) Aussi ne mentionnons-nous qu'à titre de curiosité les étymologies proposées par M. Onffroy de Thoron, dans son livre, d'ailleurs très intéressant *Les Phéniciens à l'île d'Haïti et sur le continent Américain.* D'après lui les mots Aztéques, Kinamès, Chichimèques, Toltéques, Tsendal, Tséquil, Nahuatl, Cuba, Yucatan, Copan, Guatemala, etc., seraient des substantifs Phéniciens, très légèrement altérés. Nous lui laissons la responsabilité de cette théorie. Voir pages 26, 28, 29, 30, 31. Le même auteur prétend encore qu'Haïti fut une colonie Phénicienne, et il essaye de le démontrer en énumérant cent-deux noms empruntés au Taino, c'est-à-dire au dialecte parlé par les anciens Haïtiens, et dont l'étymologie serait Phénicienne, p. 94-105.

(2) DIODORE DE SICILE, passim. — LACTANCE, *Institution Divine,* I, 21. — PLUTARQUE, *De la Superstition*, § 15. — JUSTIN, XVIII, 6. — XXIII, 6, 12. — EUSÈBE, *Préparation évangélique*, IV, 6. — MUNTER, *Religion de Carthage*, XVII.

(3) GOMARA, *Histoire de l'Inde*, IV. — ACOSTA, *Histoire naturelle et morale des Indes*, V, 17. — HERRERA, *Histoire générale des hauts faits des Castillans dans les îles et la terre ferme de l'Océan*, V, 44. — LANDA, *Relation des choses du Yucatan*, p. 165. — PRESCOTT, *La Conquête du Mexique*, I, 3.

(4) HORN, *De Originibus Americanis*, p. 126.

Si ces derniers avaient l'habitude, ainsi que les Phéniciens, d'élever sur les routes des monceaux de pierres pour se concilier les faveurs de la divinité, quand ils étaient en voyage (1) ; si les uns et les autres baisaient l'air en signe d'adoration, et s'ils se saignaient eux-mêmes pour arroser leurs idoles, de bonne foi ces rapprochements ne sont-ils pas quelque peu forcés et ne sommes-nous pas plutôt fondé à reconnaître que, si les Phéniciens ont jamais colonisé l'Amérique, l'influence de leurs religions y fut dans tous les cas à peu près nulle ?

Nous en dirons autant des prétendues ressemblances pour les usages de la vie commune. Il se peut que les cases haïtiennes ressemblent aux mapalia phéniciens (2), ou que la coiffure des Phéniciens qui se rasaient la tête en ne laissant flotter au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux à laquelle ils donnaient ensuite différentes formes, soit reproduite par les habitants du Nicaragua et du Yucatan, c'est-à-dire des pays où l'on croit que les Phéniciens ont surtout séjourné ; mais d'autres peuples habitent des maisons semblables et se coiffent de même, sans que personne se soit avisé d'établir le moindre rapport entre eux et les Américains. Aussi bien la plupart de ces coutumes sont fort naturelles. Si, par hasard, quelques ressemblances curieuses se présentent, ce n'est pas une raison pour conclure à l'identité de races absolument dissemblables sous d'autres rapports.

Il est cependant un point qui mérite un examen attentif : nous voulons parler de la ressemblance qui existait entre les industries phéniciennes et américaines.

On sait que les Phéniciens s'étaient rendus célèbres par leur adresse dans les travaux métallurgiques. Presque toutes les

(1) Paul Marcoy (*Tour du Monde*, n° 149) a retrouvé au Pérou cette coutume prétendue Phénicienne. Les voyageurs indigènes élèvent des tas de pierres, dits *apachectas*, en l'honneur de Pachacamuac, le maître de l'Univers, et ces tas sont toujours grossis par la dévotion des passants.

(2) Horn, ouv. cité, p. 120.

(3) De Férussac, *Bulletin des Sciences historiques*, t. VI, p. 152.

mines de l'Ancien-Monde ont été connues et exploitées par eux (1). A Thasos, à Samothrace, au mont Pangée où les mineurs passaient pour les dieux du pays, les Kabires, en Espagne où l'on retrouve encore la trace de leurs travaux, en Gaule où l'on a cru découvrir dans le Morvan et dans les monts Arrée les procédés qu'ils employaient, partout les Phéniciens ont tiré parti des richesses minérales du sol. Ils savaient aussi donner aux métaux les formes les plus variées et les plus délicates. Qu'on se rappelle les chefs-d'œuvre que Salomon fit exécuter pour le temple de Jérusalem par des ouvriers Phéniciens (2). L'antiquité vantait aussi les coupes Sidoniennes et les bracelets d'or ou d'argent garni d'ambre et de pierres précieuses qu'on fabriquait à Tyr (3). Que si maintenant nous nous transportons en Amérique, nous y remarquerons la même habilité de fabrication et les mêmes procédés ingénieux. Ainsi, les habitants du Darien et du Guatemala, et les Mexicains fondaient des plats en métal de huit faces, chacune d'un métal différent, et sans soudure apparente ; des poissons ou des oiseaux, dont les écailles ou les plumes, tantôt d'or, tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel (4). On trouvait encore chez eux, à l'époque de la conquête, des statues d'un seul jet, vides à l'intérieur, minces et déliées au dehors ; des perroquets et des singes automates, etc. (5). Parmi les présents que fit

(1) DIODORE DE SICILE, passim. — HOEFER, *Phénicie*, p. 55. — SCHULZ et PAILLETTE, *Bulletin de la Société géologique* (Décembre 1849).

(2) Rois, I, 8, 13-50.

(3) HOMÈRE, *Iliade*, XXIII, 741. — *Odyssée*, XV, 459. — VIRGILE, *Eneide*, I, 724. — ATHÉNÉE, XI, 279. — PAUSANIAS, IX, 41, 42.

(4) HERRERA, ouv. cité, II ; 7, 15. — TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, XIII, 34. — OVIEDO, *Historia general de las Indias*, III, p. 124. — F. XÉRÈS, *Conquista del Peru* (traduction Ternaux-Compans), IV. — CARLI, *Lettres américaines*, I, 277, 355. — PRESCOTT, *Conquête du Mexique* (traduction Pichot), t. I. p. 112.

(5) Voir dans l'*Histoire véridique* de BERNARD DIAZ la triomphante énumération des objets d'art et des pièces d'orfèvrerie emportées du Mexique en Europe par les Espagnols. — PIERRE MARTYR, *Décades*, IV, 9 ; V, 10.

l'Inca Atahualpa aux Espagnols de Pizarre, on remarqua une statue de berger avec ses moutons en or, parfaitement travaillée : des pailles d'or massif surmontées d'épis qui faisaient illusion, quatre lances d'or, dix à douze statues de femmes grandeur naturelle, etc. On conserve encore dans les musées d'Amérique et dans quelques collections Européennes des vases à dessins émaillés et des pièces d'orfèvrerie d'un travail exquis. Enfin, les indigènes connaissaient la trempe du cuivre, et l'on retrouve de temps à autre des armes ou des rasoirs en cuivre, admirablement effilés, et qui remontent à une très haute antiquité.

Quel est donc le peuple qui apprit aux Américains à si bien se servir de métaux ? Leurs traditions sont unanimes à ce sujet : Ce fut un peuple étranger, déjà fort avancé dans la civilisation, mais dont le souvenir avait disparu. Ainsi, à l'époque de la conquête espagnole, les Caraïbes étaient incapables de creuser dans le roc les cryptes et les immenses souterrains qu'on trouvait dans leurs îles. Les Haïtiens ne pouvaient même se rendre compte des travaux gigantesques que nécessitaient les mines abandonnées depuis de siècles, et retrouvées jusqu'à seize milles de profondeur, par Barthélemy Colomb (1). Au moins savaient-ils que leurs ancêtres avaient profité des leçons d'étrangers fort industrieux, mais ils avaient oublié à la fois le nom de ces étrangers et le secret de leurs procédés.

Une peuplade américaine, éteinte de nos jours (2), faisait exception. C'était la tribu des Macares, forgerons héroïques qui résistèrent longtemps aux Espagnols, puisque soixante ans après Colomb, les Macaronas des forges de Sainte-Marthe conservaient encore leur indépendance. Ces Macares s'étaient

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 200. « Invenit specus altissimos et vetustissimos ; hæc auri fodina protendebatur ultra milliaria sex decim, ingens profecto argumentum gentes eam olim insulam accessisse metallicas, quales ab omni ævo Phœnices et Hispani fuerunt. »

(2) Brasseur de Bourbourg, *Introduction à la traduction de Landa, Relation des choses du Yucatan*, p. XCVII-XCVIII.

jadis répandus sur une vaste étendue de pays, où leur nom s'est conservé. Une des branches du Mississipi se nomme Macaret. L'île Macare est à l'embouchure de l'Orénoque et un des bras de ce fleuve porte le même nom. Nous retrouvons dans le Cumana Macarapana, dans l'Ecuador Macaro, en Colombie la province de Macarabita et le cap Macarie. Or les Macares, de tout temps réputés pour leur habileté dans les arts métallurgiques, avaient certaines coutumes qui les rapprochaient des Phéniciens. Ils dressaient partout des colonnes gigantesques, parfois de forme humaine, qui, le jour, indiquaient aux voyageurs la route à suivre, et, la nuit, servaient peut-être de phares. N'est-ce point l'usage phénicien des colonnes indicatrices que nous retrouvons à Samothrace, aux détroits de Messine et de Gibraltar, en un mot partout où les Phéniciens se sont établis? Deux de ces colonnes, élevées par les Macares, subsistent encore au confluent du Carare et de la Magdalena. Elles sont sculptées et cannelées, d'une hauteur prodigieuse. On les considère comme les génies tutélaires des montagnes et des fleuves, et on va les visiter en pèlerinage. Les Macares plaçaient à côté des morts, dans les tombeaux, de petits simulacres de ces colonnes. En 1787 Méry de Saint Vincent trouvait encore à Haïti de ces simulacres dans les grottes qui servaient de sépultures aux races disparues. Quand ils se mettaient en route, les Macares emportaient avec eux ces petites effigies qui leur servaient de dieux protecteurs. La conformité de ces usages, et la ressemblance des procédés industriels indiquerait donc que les Macares seraient d'origine Phénicienne, ou tout au moins qu'ils auraient subi l'influence Phénicienne.

On sait encore que les Phéniciens étaient d'habiles céramistes et d'incomparables teinturiers (1). Ces deux industries ont toujours été très florissantes en Amérique. Il suffit de parcourir

(1) Edouard Gehrard, *Ueber die Kunst der Phœnizier*, Berlin, 1848. — Hoefer, *Phénicie*, p. 86-104.

les collections d'antiquités Américaines, celles par exemple du Museum fur Erdkunde de Berlin, disposées avec tant de science et d'ingéniosité par le docteur Bastian, ou celle du duc d'Ossuna à Madrid, pour se convaincre de la prodigieuse habileté des potiers Américains. Telle de leurs statuettes en terre cuite (1), tel de leurs vases peut être comparé aux productions les plus réputées de la céramique grecque ou étrusque. Or, à l'heure actuelle, ils semblent avoir oublié l'habileté d'autrefois. Ils se contentent de formes convenues, ils n'ont plus ni l'invention, ni le génie, qui jadis inspiraient les auteurs des ces vrais chefs-d'œuvre qu'il nous a été donné d'admirer aux congrès américanistes de Madrid, de Berlin et de Paris ; mais tous parlent avec orgueil de leurs anciens maîtres, et, chose curieuse, ils s'accordent à dire que ces maîtres étaient étrangers. Quant aux étoffes teintes, elles ont défié l'action du temps. Les bandelettes qui couvraient les momies retrouvées dans la nécropole d'Ancon, par MM. Reiss et Steubel semblent sortir de l'atelier du teinturier (2). Les conquistadores du XVI[e] siècle s'extasiaient sur la solidité et le brillant des étoffes mexicaines et péruviennes (3). De nos jours les indigènes ont encore conservé le secret de tissus à couleurs variées qui rappellent les *παμποίκιλα πέπλα* des femmes Sidoniennes, tant vantées par Homère (4) : Il semble que ces ouvriers Américains se transmettent ainsi, par hérédité, des procédés, qu'ils n'étaient pas capables d'inventer, mais seulement d'imiter. Qui donc leur a communiqué cette extraordinaire habileté dans la céramique et la teinturerie, sinon le peuple qui dans l'antiquité porta ces deux industries à leur perfection ?

(1) Voir la statuette du musée de Berlin qu'on nomme le bouffon du Yucatan. Elle a été reproduite par le docteur Bastian (*Veröffentlichungen aus dem Königlichen museum fur völkerkunde herausgegeben von der verwaltung*, Berlin, 1888)

(2) REISS ET STEUBEL, *Reisen in sud-america*. Les momies d'Ancon sont aujourd'hui déposées au musée d'ethnographie de Berlin.

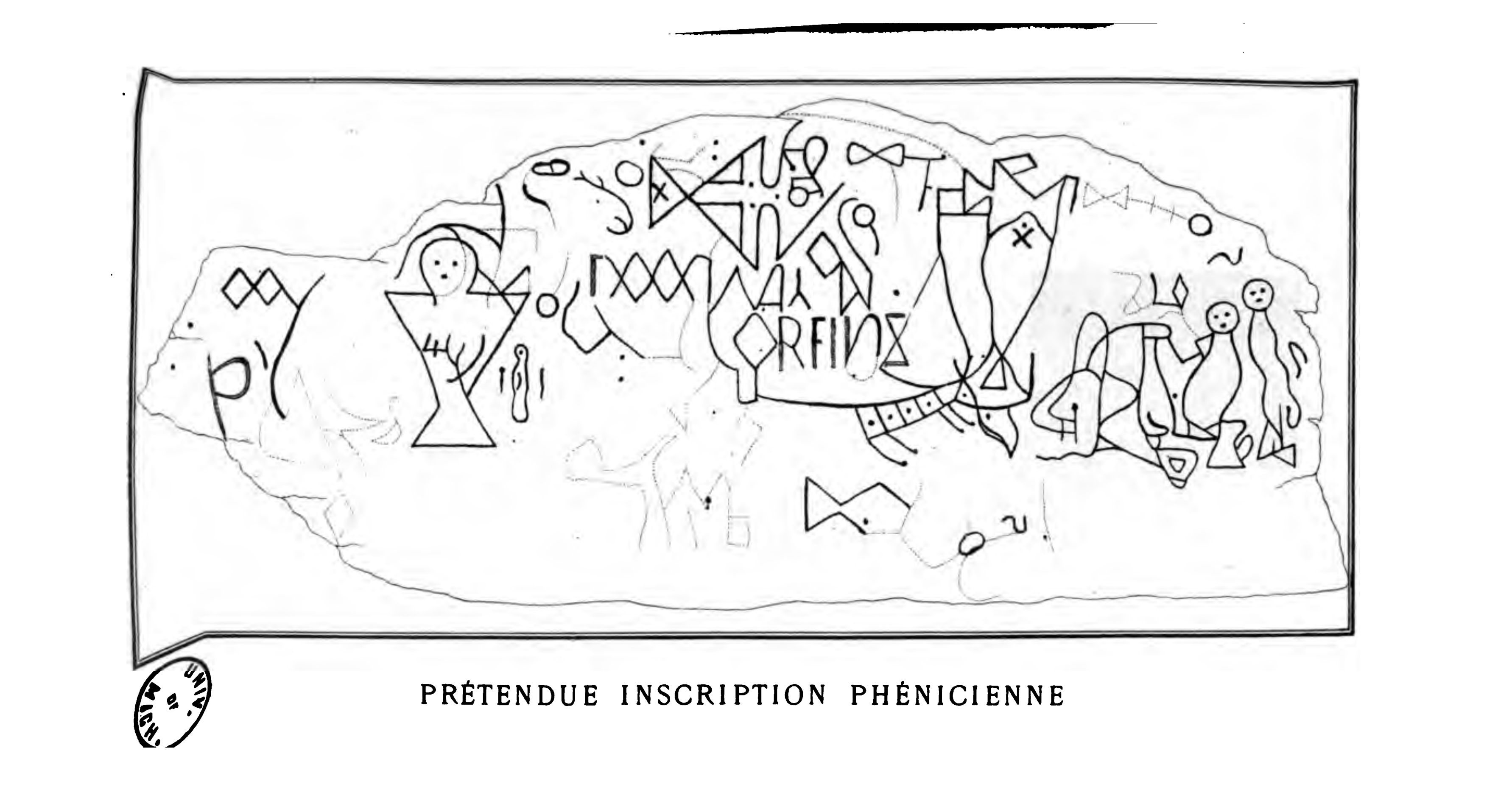
(3) SAHAGUN, ouvrage et passage cité, p. 207.

(4) HOMÈRE, *Iliade*, XXIV, 229.

Une objection se présente : Si les Phéniciens ont réellement connu l'Amérique, pourquoi n'y ont-ils pas affermi leur domination ? Pourquoi, supérieurs comme ils l'étaient aux indigènes, se sont-ils contentés de les initier à la civilisation, sans essayer de les fondre en un grand peuple ? Mais les négociants en général s'occupent peu de politique. De plus ces premiers colons, s'ils ont existé, ont été nécessairement peu nombreux, et bientôt la métropole, au lieu de la protéger, interdit l'émigration dans ce continent nouvellement découvert. D'ailleurs on oublie trop que, lorsque une race s'établit en conquérante dans un pays, elle y rencontre un génie local, invincible, qui réagit bientôt sur les conquérants eux-mêmes. Comme le nombre fait la force, au bout de quelques générations, les vaincus ont conquis leurs vainqueurs. N'est-ce pas ainsi que les Neustriens devinrent les Normands, et que les Tartares se convertirent en Chinois ? Telle fut sans doute l'histoire des colons Phéniciens d'Amérique. Ils devinrent bientôt plus Américains que les Américains eux-mêmes. Ils se mêlèrent à la population environnante, et oublièrent jusqu'à leur origine.

Au moins trouvera-t-on sur le sol Américain quelque trace matérielle du séjour des Phéniciens, quelque monument authentique qui convaincra les plus incrédules ? On a si bien compris cette nécessité que quelques partisans déterminés de la colonisation de l'Amérique par la Phénicie ont créé de toutes pièces de prétendus monuments Phéniciens. Il est vrai que ces diverses supercheries archéologiques ont tourné à la confusion de leurs auteurs.

En 1869 le monde artistique et savant fut mis en émoi par la découverte d'une statue gigantesque, d'origine Phénicienne, trouvée à Onondaga, à plusieurs mètres au-dessous du sol, dans des fouilles pratiquées pour reconnaître un prétendu gisement de pétrole. Voici ce qui s'était passé : Un certain Morton, de Buffalo, poussé par je ne sais quelle étrange fantaisie, s'avisa de faire tailler dans un bloc énorme de pierre, pris dans les



PRÉTENDUE INSCRIPTION PHÉNICIENNE

carrières du fort Dodge, dans l'Iowa, une statue en pied par le sculpteur Fooley. Afin de ne donner l'éveil à personne, on garnit de tapisseries l'intérieur de l'atelier, puis des acides et des couleurs habilement appliquées donnèrent à la statue une apparence de vétusté fort respectable. Quand elle fut terminée, on la déposa dans une caisse immense et on la conduisit à Onondaga. Morton la fit ensuite enfouir à la profondeur où il la retrouva sans peine deux mois plus tard. Bientôt on ne parla plus que du géant Phénicien de l'Onondaga. Mais trop de personnes avaient été mises dans le secret. Quand la fraude fut découverte, Morton fut saisi d'un désespoir si violent qu'il se pendit à un arbre, tout près de l'endroit où il prétendait avoir découvert son géant Phénicien.

Je ne sache pas que fin si tragique ait été réservée à l'inventeur de l'inscription Phénicienne du Parabyba dans le Brésil : aussi bien cet archéologue ultrafantaisiste a gardé un prudent anonyme. Ce fut le 13 septembre 1872 que le secrétaire de l'Institut historique, géographique et ethnographique du Brésil reçut une lettre, signée Joaquin Alves de Costa, accompagnée de la copie d'une inscription en caractères étranges, qui aurait été trouvée sur une pierre cassée en quatre morceaux dans sa propriété de Pouso Alto. Par ordre de l'Institut le savant directeur des musées de Rio de Janeiro, Ladislau de Souza Mello Netto étudia l'inscription et n'eut pas de peine à en déterminer le caractère oriental. Il essaya même d'en donner une traduction. La voici : « Ce monument de pierre a été dressé par des Cananéens Sidoniens qui, pour aller fonder des comptoirs en pays éloigné, montagneux et aride, sous la protection des dieux et des déesses, se sont mis en route dans la dix-neuvième année du règne d'Hiram notre puissant roi. Ils partirent d'Asiongaber dans la mer des Joncs, après avoir embarqué les colons

1. Ladislau Netto, *La vérité sur l'inscription de la Parahyba*, Rio-de-Janeiro, [illegible]. — Schlottmann, *Die Phoenizier u. Brasilien* (Jenaer Litteraturzeitung 1874, nº 30). — Revue critique du 11 janvier 1874.

sur dix navires, et ils naviguèrent ensemble le long de la grande terre pendant deux ans. Ils furent ensuite séparés du commandant de la flotte et entraînés loin de leurs compagnons. Ils sont arrivés ici douze hommes et treize femmes sur cette côte inconnue, dont moi le malheureux Métu-Astarté ai pris possession. Que les Dieux et les Déesses me soient en aide ! » Certes, si l'inscription n'est pas apocryphe, elle constitue un document de premier ordre et prouve le séjour des Phéniciens dans le nouveau monde : mais ce fut justement la précision des détails qui éveilla les soupçons de M. Netto. Il rechercha le signataire de la lettre d'envoi, et ne trouva nulle part ce mystérieux Joaquin Alves de Costa. La propriété de Pouso Alto ne fut pas non plus retrouvée, même quand on la chercha sur les rives de la Parahyba do Sul. Fort excité par sa déconvenue, M. Netto s'avisa d'un stratagème : sous le prétexte d'avoir quelques renseignements scientifiques, il écrivit aux cinq ou six Brésiliens, qui avaient quelque connaissance des langues orientales, et, dans les réponses qu'il reçut, reconnut l'écriture de l'introuvable Joaquin Alves de Costa. La supercherie était démontrée, et l'inscription de la Parahyba ne méritait plus que l'honneur d'être placée à côté du géant de l'Onondaga.

C'est avec la même prudence que nous parlerons d'une galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra sur le Rio Negro, justement dans le pays des Macares, et dont Brasseur de Bourbourg a donné le curieux dessin (1). Même réserve à propos de la communication du docteur Lund, de Lagoa Santa du Brésil, à la Société Royale des antiquaires du Nord, siégeant à Copenhague (2). On aurait découvert, en 1839, dans la province de Bahia, une grande ville abandonnée, de construction fort ancienne, et dont les édifices étaient en pierre de taille. On y

(1) Brasseur de Bourbourg, *Introduction à la traduction du Popol Vuh*, p. LXIX.

(2) Société des antiquaires du Nord, 1839-40, p. 26. — Id. 1840-44, p. 159, 180.

aurait même vu, sur une colonne, une statue humaine, dont le bras droit étendu montrait de l'index la direction du nord. Dès l'année suivante, 1840, la frégate danoise *Bellone* débarqua à Bahia, et les lieutenants Svenson et Schulz, avec le naturaliste Kruger, furent chargés d'examiner les ruines ; mais nul chemin n'était praticable et on ne connaissait même pas l'emplacement exact de la ville. L'archevêque de Bahia, Mgr Romualdo, ordonna bien à un de ses prêtres de lui adresser un rapport préalable sur la situation de cette ville, et promit de se charger de l'exploration, mais rien ne fut exécuté. Nous en sommes encore réduits aux conjectures sur cette antique cité qui peut être Phénicienne tout aussi bien que Chinoise, ou plutôt n'avoir jamais existé que dans l'imagination de ceux qui voulurent bien la découvrir.

C'est avec la même incrédulité que nous examinerons de soi-disant perles Phéniciennes, qu'on a retrouvées un peu partout sur le sol Américain (1), par exemple, dans la province brésilienne de Sao Pedro do Rio Grande do Sul et aux Etats-Unis. Schoolcraft a décrit et représenté quelques-unes de ces perles (2). Au congrès Américaniste de Berlin, en 1888, M. Netto nous a communiqué une de ces perles : mais, loin de penser, avec Morlot et Nilsson, qu'elles prouvent la présence des Phéniciens en Amérique, nous leur attribuons une origine beaucoup plus moderne. Nous croyons, en effet, qu'elles sont de fabrication vénitienne, et qu'elles figuraient au nombre de ces objets que les premiers navigateurs Espagnols, Portugais et Français ont apportés au Nouveau-Monde, pour les distribuer aux indigènes, afin de s'attirer leurs bonnes grâces et leurs sympathies (3). C'est

(1) Ladislau Netto, *Investigacioes sobre a archeologia brasileira* (Archivios do Museo Nacional, p. 441-443) 1885.

(2) Schoolcraft, *Indian Tribes of the United states.*

(3) Ainsi le navire l'*Espoir*, commandé par le capitaine de Gonneville, qui visita les côtes Brésiliennes en 1503 avait des rassades dans son chargement. Cf. Gaffarel, *Jean Ango* (Société de géographie de Rouen, 1889).

ce que nos vieux navigateurs nommaient des *rassades*. On trouvaient de ces rassades à bord de tous les vaisseaux qui s'aventuraient aux terres nouvelles. Dès lors quoi d'étonnant si quelques-uns de ces fragiles ornements ont été conservés par les indigènes? A vrai dire, on n'a jusqu'à présent trouvé en Amérique que deux monuments, dont l'anthenticité est incontestable, et qui méritent un examen sérieux : ce sont, le rocher de Taunton River et l'inscription de Grave-Creek.

Dans l'état de Massachussets, comté de Bristol, territoire de Berkeley, sur la rive orientale du Taunton-River (Cohannet des Indiens), par 41° 45' 30" de latitude nord, s'élève un rocher de couleur rouge, qui a quatre mètres de base et un mètre soixante-dix centimètres de hauteur. Il porte une inscription en caractères mystérieux qui ont exercé la sagacité des épigraphistes. L'explication la plus curieuse est celle de Mathieu qui pensait que les caractères furent tracés par les Atlantes, en l'an 1902 avant Jésus-Christ (1). Moreau de Dammartin voyait dans ce monument un fragment de sphère céleste orientale, ou plutôt un thème astronomique pour un moment donné, qu'il fixait au 25 décembre à minuit (2). Le colonel Wallancey tâche de prouver que l'inscription est Sibérienne (3). Schoolcraft en soumit une copie à l'examen d'un chef Indien, Chingswank qui l'expliqua comme rappelant la victoire d'une tribu américaine (4). Des antiquaires danois, Charles Rafn et Finn Magnusen, ont reconnu, ainsi que Lelewell et M. Gravier, des caractères runiques se rapportant aux aventures des Scandinaves dans le

(1) MATHIEU, cité par Varden, *Recherches sur les Antiquités de l'Amérique septentrionale*, p. 70.

(2) MOREAU DE DAMMARTIN, *La Pierre de Taunton* (Institut historique), t. IX, p. 145-154.

(3) LUBBOCK, *L'Homme avant l'Histoire*, traduction Barbier, p. 228. — Colonel Charles WALLANCEY, *Observations of the American Inscription* (Société des Antiquaires de Londres, 1787), t. VIII, p. 303.

(4) LUBBOCK, *ut. supr.* p. 228.

Massachussets (1). D'autres savants enfin l'attribuent aux Phéniciens (2). En 1783 le révérend Erza Stiles, prêchant devant le gouverneur de Connecticut, citait ce rocher comme la meilleure preuve des voyages Phéniciens au nouveau monde. Court de Gébelin, l'ingénieux auteur du *Monde primitif*, donnait également à cette inscription une origine phénicienne, et essayait de l'interprêter. M. Onffroy de Thoron en a même donné l'explication suivante (3) : « Envieux de la fortune, pour causer les ruines, il pillait en frappant : sa vie voluptueuse s'est écoulée comme l'onde rapide. » Pourtant, si on essaye de suivre ces ingénieux commentateurs sur le fac-simile de l'inscription, on n'y voit rien autre chose que des traits informes, tels qu'en pourrait former un enfant qui, pour la première fois, tient une plume entre ses mains. Il est probable que le rocher de Taunton-River est et restera une énigme indéchiffrable. Ce fut peut-être un signe de reconnaissance pour les marins étrangers qui, les premiers, s'aventurèrent dans ce pays inconnu, et couvrirent à la hâte ce rocher de signes caractéristiques pour eux et pour leurs successeurs; mais, s'il appartient à une civilisation étrangère, nous n'avons pas le droit de conclure qu'il s'applique aux Phéniciens plutôt qu'à tout autre peuple navigateur.

Quant à l'inscription de Grave-Creek, elle a été trouvée dans les montagnes du même nom, à l'ouest des Alleghanys, près de Wheeling, canton de Marshall, en Virginie. On la découvrit dans une sorte de tumulus, décrit par Schoolcraft (4). Après

(1) Leleweel, *Mémoire sur les frères Zeni*, p. 82. — Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands* (avec un fac-simile de l'inscription), p. 94. — Rafn, *The Dighton Roch-Inscription* (Magazine of American history (1879).

(2) Court de Gebelin, *Monde primitif*, VIII, p. 500-509 (avec fac-simile de l'inscription). — Cf. Yates and Moulton, *History of the states of Newyork*, including its Aboriginal and colonial Armals (Newyork, 1824), t. 1, p. 86. — L'un et l'autre soutiennent la même hypothèse.

(3) Onffroy de Thoron, *Les Phéniciens à Haïti*, p. 45.

(4) Schoolcraft, *Travels in the central portions of the Mississipi Valley*.

une première empreinte à la cire, on en fit un estampage en plâtre (1). La pierre sur laquelle est gravée l'inscription est compacte, ovale, assez dure pour résister à la pointe d'un couteau. Elle devait à sa longue inhumation une couleur foncée. Les caractères sont anguleux, sans doute à cause de l'instrument grossier du graveur qui ne lui permettait pas d'arrondir les traits, mais très lisibles, bien que peu profonds. Cette conservation parfaite a même fait douter de l'authenticité du monument, Elle s'explique pourtant par l'enfouissement séculaire au fond du tumulus. En même temps que l'inscription, on exhuma un cadavre qui portait encore un bracelet au bras, des pierres précieuses, des armes, des colliers et des poignets en métal. Dans les autres tumulus du voisinage, on a également trouvé une pierre imagée de forme sphérique, une pierre ornementale sculptée, des anneaux de porphyre et l'image informe d'un être humain. Il semble donc, à première vue, que l'inscription n'a été inventée ni découverte pour les besoins de la cause.

Restait à déchiffrer les caractères : ils sont disposés en trois lignes parallèles, chacune de sept lettres, dont plusieurs sont reconnaissables à première vue comme phéniciennes. Schoolcraft avait renoncé à traduire cette inscription (2), parce qu'il y retrouvait non seulement du phénicien, mais encore de l'étrusque, du runique, de l'ancien gaël, de l'anglo-saxon, de l'apalachien, du creek, etc. Pourtant les érudits qui ont fait de cette inscription l'objet de leur examen s'accordent à lui reconnaître, dans son ensemble, tous les caractères d'une inscription sémitique. Turner, professeur d'hébreu au séminaire de New-York, pensait qu'il fallait y voir un alphabet sémitique, à cause du rapport qui existait entre le nombre de ces caractères et celui des lettres de l'alphabet hébraïque, mais cette supposition tombe d'elle-même,

(1) M. Schwab, *Revue archéologique,* fév. 1857.

(2) Schoolcraft. *Brief of a runic inscripticn foundin North America* (Société des Antiquaires du Nord, 1840-1844), p. 119.

attendu que certaines lettres sont reproduites plusieurs fois et que d'ailleurs on n'a jamais déposé d'alphabet dans une tombe.

Jomard, qui composa deux mémoires à ce sujet (1), prétendait que les caractères de Grave Creek sont identiques à ceux dont se servent les Touaregs du Sahara, que ces derniers avaient reçus des Phéniciens : aussi n'hésitait-il pas à affirmer que l'inscription de Grave Creek était d'origine phénicienne. Plusieurs orientalistes ont pensé de même (2), mais ils n'ont plus été du même avis dans l'interprétation. Voici la traduction de Maurice Schwab (3) : « Le chef de l'émigration qui s'est rendu ensuite dans ces lieux (ou dans cette île) a fixé ces statuts à jamais ». Oppert, partisan de la même théorie, traduit tout différemment : « Sépulture de celui qui a été assassiné en cet endroit. Puisse Dieu, pour le venger, frapper ses assassins en leur tranchant les mains, l'existence ». Pour être complet, il nous faudra mentionner une troisième interprétation, qui ressemble très peu aux précédentes. M. Lévy-Bing en a pris la responsabilité au congrès américaniste de Nancy (4) : « Ce que tu dis, tu l'imposes, tu brilles dans ton élan impétueux, rapide comme le chamois ». Lequel de ces trois orientalistes croire de préférence ? Nous ne tenterons pas de trancher le débat (5).

Nous parlerons avec une égale réserve, d'une autre inscription trouvée le 10 janvier 1877, par le Révérend F. Gass, en présence de témoins sérieux, à la base d'un mound conique situé sur la

(1) Jomard, *Notes sur une pierre gravée, trouvée dans un ancien tumulus Américain, et, à cette occasion, sur l'édition Libyen. — Seconde note,* 1846.

(2) Castelnau, *Voyage dans l'Amérique du Sud,* t. IV, p. 262.

(3) Schwab, ouv. cité.

(4) Lévy-Bing, *Inscription de Grave-Creek* (Congrès Américaniste de Nancy, t. I, p. 219).

(5) Au Congrès Américaniste de Luxembourg en 1877 (t. II, p. 7), après lecture du colonel Chas. Whithleney sur les *Fraudes archéologiques commises aux Etats-Unis*, et après déclaration de trois archéologues éminents, Georges Squier, Daniel Wilson, E.-H. Davis, la question a été tranchée : la fameuse inscription est apocryphe.

ferme de Cork, non loin de Davenport dans l'Iowa (1). C'est une tablette d'argile bitumineuse portant gravée au droit une scène funéraire et au revers une scène de chasse. Dans la scène funéraire, au sommet d'un tumulus est allumé un grand feu, sans doute destiné à brûler trois cadavres déposés sur le sol. Treize hommes grossièrement figurés dansent autour du bûcher en se donnant la main. Le soleil dardant ses rayons, la lune dans son plein et de nombreuses étoiles sont représentées au ciel. Au-dessus de ces astres, fort étonnés de se trouver réunis, deux bandes sont couvertes de signes et tout le haut de la tablette est également rempli de signes. On en compte 98, dont 74 différents et 24 qui se répètent. On est donc en présence d'une inscription. En quelle langue est rédigée cette inscription ? Est-elle phénicienne ? est-elle américaine ? Nous laissons à d'autres plus compétents le soin de se prononcer.

En résumé, il en est des inscriptions de Grave Creek ou de Davenport comme de toutes les traditions que nous venons d'énumérer sur les établissements phéniciens en Amérique. Jusqu'à nouvel ordre on n'a le droit de rien affirmer. Peu de problèmes sont aussi intéressants à discuter, mais, avant d'en donner une solution définitive, il faudrait d'autres preuves et des arguments plus solides, qui manquent encore et probablement manqueront toujours.

(1) R. J. Gass, *Account of the discovery of inscribed tablets, with o description by Dr t. Farquharson* (Procedings of the Davenport Academy of natural science, juillet 1877). (Cf. *Congrès américaniste de Luxembourg*, t. II, p. 158-160).

CHAPITRE III

LES JUIFS EN AMÉRIQUE.

Plusieurs écrivains ont cru sérieusement, et affirmé avec une sorte de conviction passionnée que l'Amérique avait été non seulement découverte, mais encore peuplée par les Juifs. Horn, dans son curieux livre de l'origine des nations Américaines, a dressé, non sans malice, la liste de ces écrivains (1) ; mais c'est de sang froid que Gregorio Garcia qui passa douze années dans les missions Américaines et s'appliqua à l'étude des antiquités, affirme que les Américains descendent des Juifs (2). Montesinos, le visitador de Lima, qui sans doute eut en sa possession les manuscrits du savant évêque de Quito, Luis Lopez, soutient que les dynasties Péruviennes ont une origine hébraïque (3). Ce système a été également défendu, avec un grand luxe d'arguments, par l'anglais Thorowgood en 1650 (4) et par le Suisse Spizelius en 1661 (5). Un Israëlite, Manassé ben Israël, a composé à ce sujet un traité spécial qu'il a pompeuse-

(1) HORN, *De Originibus Americanis*, p. 5 et suivantes.

(2) GREGORIO GARCIA, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo, e Indias Occidentales* (Valence, 1607).

(3) MONTESINOS, *Mémoires historiques de l'ancien Pérou* (Collection Ternam-Compans) 2me série, volume 7.

(4) THOMAS THOROWGOOD, *Iews in America or probabilities that the Americains are of that race.* Londres, 1650. — 2me édition, Londres, 1660.

(5) SPIZELIUS, *Elevatio relationis Montezinianae de repertis in America tribubus israeliticis, et discussio argumentorum pro origine gentium americanarum Israelitica a Manasse ben Israël conquistarum* (Bâle, 1661).

ment intitulé *Esperanza de Israel* (1). Au dix-huitième siècle, Gumilla (2), Adair (3) et Court de Gébelin (4) partageaient encore ces étranges théories. Presque de nos jours, un riche anglais, lord Kingsborough's (5), consacra la plus grande partie de sa belle fortune, tout son temps et toute son intelligence à la coûteuse publication d'une collectiou de documents Américains, imprimés avec luxe, illustrés avec magnificence et distribués avec générosité, pour établir à son tour que les Américains procédaient des Juifs. On se souvient, enfin, que le fondateur d'une religion à tout le moins singulière, mais qui n'a peut-être pas encore dit son dernier mot, Joë Smith, le chef des Mormons, affirmait que l'Amérique avait été peuplée par une colonie sortie de Babel à l'époque de la confusion de langues, et plus tard par un second essaim échappé à la destruction de Jérusalem, sous Sédécias. Ne serait-ce qu'au point de vue littéraire, le problème mérite donc les honneurs d'une discussion sérieuse.

Il est incontestable que les Juifs ont joué et jouent encore un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Leur activité inouïe, leur persévérance, leur génie commercial, et surtout leurs malheurs les ont dispersés dans toutes les directions. Plusieurs siècles avant Benjamin de Tudela, un des enfants d'Israël aurait pu, lui aussi, tracer la triomphante énumération des établissements Juifs répandus dans tous les pays alors connus. Les Juifs sont-ils allés jusqu'en Amérique? Les uns se prononcent pour l'affirmative ; le plus grand nombre est d'un avis opposé. A nous d'examiner les pièces du procès.

(1) MENASSEH BEN ISRAEL, *Origen de los Americanos, esto es esperanza de Israël* (Amsterdam, 1650). Ce curieux ouvrage a été réimprimé, avec un savant commentaire, par Santiago Perès Iunquera (Madrid, 1881).

(2) GUMILLA, *El Orinoco illustrado* (traduction Eidens), 1758.

(3) JAMES ADAIR, *The history of the American Indians*, 1777.

(4) COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif*, t. VIII.

(5) LORD KINGSBOROUGH'S, *Antiquities of Mexico*, 1830-1848. Voir surtout dans le tome VI : Argument to show that the Jews in early ages colonised America.

Assurément nous ne considérons point comme sérieuses les raisons alléguées par le bon Lescarbot dans son *Histoire de la Nouvelle France* (1) : « Quel empêchement, écrit-il, y a-t-il de croire que Noé ayant vécu trois cent cinquante ans après le Déluge n'ait luy-mesme eu le soin et pris la peine de peupler, ou plustot repeupler ces païs-là..... Luy qui avoit la connoissance de mille choses que nous n'avons point par la traditive des sciences infuses en notre premier père, duquel il peut avoir veu les enfans, ignoroit-il ces terres occidentales, où, par aventure il avoit pris naissance ? Certes, en tout cas, il est à présumer qu'ayant l'esprit de Dieu avec luy, et ayant à rétablir le monde par une spéciale élection du ciel, il avoit (du moins par renommée) connoissance de ces terres-là, auxquelles il ne luy a point esté plus difficile de faire voile, ayant peuplé l'Italie, que de venir du bout de la mer Méditerranée sur le Tibre fonder son Ianiculum, si les histoires prophanes sont véritables, et, par mille raisons, y a apparence de le croire ; car, en quelque part du monde qu'il se trouvoit, il estoit parmi ses enfants ».

Nous n'admettons pas non plus l'itinéraire de fantaisie tracé par le père Gumilla qui suppose que, 131 ans après le Déluge, 1788 ans après la création du monde, quelques descendants de Cham passèrent des îles du Cap Vert à Pernambuco, et de là se répandirent sur toute l'Amérique (2). Ces imaginations singulières ne sont excusables que parce qu'elles furent sérieusement débitées.

C'est avec la même réserve que nous nous permettrons d'examiner certaines prophéties, plus ou moins explicites, au moyen desquelles on a essayé de prouver que la découverte de l'Amérique avait été prédite par la Bible. Christophe Colomb (3), dans

(1) LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France* (édition Tross), p. 23.

(2) GUMILLA, *El Orinoco illustrado* (trad. Eidous), p. 179.

(3) NAVARRETTE, *Colleccion de los viajes y descubrimientos*, t. I, p. 392, p. 80 « ...Yo estaba bien seguro que esto no vernia à menos, y estoy de contino, porque es verdad que todo pasara, y no la palabra de Dios, y se complira todo

la relation de son troisième voyage, écrivait au roi et à la reine d'Espagne : « J'étais bien sûr que mes prédictions se réaliseraient, et je continue d'être du même avis, puisqu'il est vrai que tout passera excepté la parole de Dieu..... Or, Dieu parle bien clairement de ces contrées, par la bouche d'Isaïe en plusieurs endroits de l'Ecriture, quand il affirme que c'est de l'Espagne que son saint nom sera répandu ». Les seuls passages de la Bible qui nous aient paru avoir quelques rapports, et encore très éloignés, avec les événements en question sont les suivants : « Voici le nom du Seigneur qui arrive de loin (1). – Voici des hommes qui viendront de loin, ceux-ci du nord et de la mer, ceux-là du continent austral (2).— Le peuple que tu ignorais, tu l'appelleras, et les nations qui ne l'ont pas connu accourront vers toi (3). — Moi je suis attendu par les îles, et les navires sont disposés sur le rivage pour amener tes fils de ces lointaines contrées (4). — Voici que maintenant je crée de nouveaux cieux et une terre nouvelle (5). — Il en est comme des cieux nouveaux et du nouveau continent que le Seigneur a dressés devant lui (6) ». Mais, à part cette mention d'îles et de terres nouvelles qui peut s'appliquer à l'Océan tout aussi bien qu'à l'Amérique, il nous faut avouer que ces prédictions sont conçues en termes si vagues et si généraux qu'elles peuvent s'appliquer également à des faits très divers. On s'étonne vraiment que de

lo que dijo ; el cual tan claro hablô de estas tierras por la boca de Isaias en tantos lugares de su Escriptura, afirmando que de Espana les seria divulgado su santo nombre ».

(1) ISAIE, XXX, 27 : « Ecce nomen Domini venit de longinquis ».

(2) ID., XLIX, 9 : « Ecce isti de longe venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terra australi ».

(3) ID., LV, 6 : « Ecce gentem quam nesciebas vocabis, et gentes quae te non cognoverunt ad te current ».

(4) ID., LX, 9 : « Me enim insulae exspectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longe ».

(5) ID., LXV, 17 : « Ecce enim creo cœlos novos et terram novam ».

(6) ID., LXVI, 22 : « Quia sicut cœli novi et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus ».

grands esprits aient attaché de l'importance à de telles indications; mais les hommes d'autrefois aimaient à se souvenir du temps passé, surtout quand ils y trouvaient d'antiques prédictions, qu'ils croyaient sincèrement voir se réaliser à leurs yeux. N'oublions pas d'ailleurs, pour ce qui regarde Colomb, qu'il vivait à une époque et se trouvait dans un pays où toute théorie nouvelle n'était acceptée que si elle était conforme à la foi reçue, et appuyée sur une ou plusieurs citations bibliques. Toute question étant avant tout une question théologique, on comprendra que les passages que nous venons de citer aient pu à la rigueur être interprétés comme une indication suffisante à la découverte de l'Amérique.

On a cru également retrouver dans la prophétie d'Abdias l'annonce de grandes découvertes géographiques : « et l'armée de ces enfants d'Israël possédera ce qui était aux Chananéens jusqu'à Sarepta et ceux de Jérusalem qui auront été transportés dans le Bosphore possèderont les villes du Midi (1) ». D'après les commentateurs, Sarepta serait la Gaule, le Bosphore répondrait au détroit de Gibraltar et les villes du Midi aux régions Américaines : mais ce ne sont là que des hypothèses à peine sérieuses et auxquelles il est même impossible de s'arrêter. D'autres passages de la Bible nous éclaireront peut-être davantage.

Ce ne sera point le quatrième livre d'Esdras dont on a encore torturé le sens dans l'espoir d'y trouver quelque allusion à la future découverte du nouveau monde. Ce livre appartient à un groupe d'écrits apocalyptiques, forgés aux premiers siècles du christianisme, et qui de bonne heure furent considérés comme apocryphes, à tel point que Luther les comparait aux fables d'Esope (3). Christophe Colomb cite pourtant ce passage d'Esdras,

(1) ABDIAS, V, 20 : « Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israël omnia loca Chananœorum usque ad Sareptam, et transmigratio Jerusalem quæ in Bosphoro est possidebit civitates austri. »

(2) ACOSTA, *Histoire naturelle des Indes* (Traduction Regnault, p. 30).

(3) FABRICIUS, *Codices pseudoveteris Testamenti*, t. II, p. 174-180-191.

et, fort de l'autorité de Roger Bacon (1) et de Pierre d'Ailly, trouve dans le verset suivant comme une annonce de la découverte : « Le troisième jour vous avez ordonné aux eaux de se rassembler dans la septième partie de la terre (2) ». Il cite encore un autre passage : « Il apparaîtra le continent qui est maintenant caché (3) ». De ces deux versets le premier s'explique aisément, quand on se rappelle que les Juifs partageaient la surface de la terre en sept zones ou climats : dès lors il devenait naturel qu'ils rassemblassent les eaux dans une de ces sept zones. Quand au second verset il serait sans doute plus convaincant, mais faut-il y voir autre chose qu'une de ces vagues prophéties, comme on en trouve tant dans la Bible ?

Les saintes Ecritures parlent encore de trois pays mystérieux : Ophir, Tarsis et Parvaïm ou Paruim, dans lesquels on a cru, mais à tort selon nous, retrouver l'Amérique. Voici les passages de la Bible où il est parlé d'Ophir (4) : « Le roi Salomon envoya aussi une flotte à Asiongaber près d'Elath, sur la mer Rouge, en Idumée. Hiram embarqua sur cette flotte ceux de ses serviteurs qui connaissaient les choses de la mer, de concert avec les serviteurs de Salomon. Arrivés à Ophir, ils y ramassèrent quatre cent vingt talents d'or qu'ils portèrent au roi Salomon. La flotte d'Hiram, qui portait de l'or d'Ophir, apporta aussi de ce pays du bois, de l'encens en grande quantité et des pierres pré-

(1) Roger Bacon, *Opus majus* (édit. Londres, 1733, p. 183). « Et ne aliquis impediat hanc auctoritatem dicens quod liber ille est apocryphus, dicendum est quod sancti illum habuerunt in usu, et eo in officio divino utuntur ».

(2) Esdras, IV, 6. « Et tertia die imperasti aquis congregari in septima terræ parte ».

(3) Id., IV, 7. « Et apparescens ostendetur quæ nunc subducitur terra. »

(4) Rois, I, IX, 26, 27, 28 : « Classem quoque fecit rex Salomon in Asiongaber quæ est juxta Ailath, in littore maris Rubri, in terra Idumœa. Misitque Hiram in classe illa servos suos viros nauticos et gnaros maris cum servis Salomonis. Qui, quum venissent in Ophir, sumptum inde aurum quadringentorum viginti talentorum detulerunt ad regem Salomonem. Sed et classis Hiram, quæ portabat aurum de Ophir, attulit ex Ophir ligna, thymica multa nimis et gemmas pretiosas ».

cieuses », et plus loin (1) : « Le roi Josaphat avait mis sur mer des vaisseaux pour chercher l'or d'Ophir ». Où est cette Ophir mystérieuse ? Jamais peut-être problème géographique ne reçut de solutions aussi variées. Les uns se prononcent pour l'Inde (2) et les autres pour l'Arabie (3). Celui-ci place Ophir en Arménie (4), celui-là en Phrygie (5), d'autres enfin, sur les côtes orientales d'Afrique (6), et tous luttent d'ingéniosité et d'érudition pour soutenir leurs hypothèses. Il en est d'autres enfin qui, plus hardis, se déclarent en faveur de l'Amérique et même du Pérou. Christophe Colomb le premier s'imaginait avoir découvert le pays d'Ophir, quand il arriva sur la côte du Veragua (7). « S'il en est ainsi, écrivait-il, je suis certain que les mines de cette île sont les mêmes que celles de Veragua,

(1) Rois, I, XXII, 49. Rex vero Josaphat fecerat classem in mari quæ navigarent in Ophir propter aurum.

(2) Josèphe, *Antiquités Judaïques*, VIII, 6. — Lipenius, *Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata* (1660). — Champollion, *Egypte sous les Pharaons*, I, 68.

(3) Bochart, *Geographia Sacra* (1646), t. II, p. 38. — Michaelis, *Spicilegium geographiæ Hebræorum exteræ* (1768-70), t. II, p. 184. — Vincent, *History of the commerce and navigation of the anciens in the Indian Oceans* (1857). — Tychsen, *De commercio Hebræorum*. — Seetzen, *Mémoire sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie*. — Niebuhr, *Beschreibung von Arabien* (1817), t. III. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, t. II, p. 91.

(4) Calmet, *Dissertation sur le pays d'Ophir* (Collection des traités géographiques, La Haye, 1730), p. 287.

(5) Hardt, *Dissertatio de regione Ophir* (Helmstadt, 1718).

(6) La Martinière, *Dictionnaire géographique*, 1758 (article Ophir). — D'Anville, *Géographie ancienne*. — Bruce, *Travels to discover the sources of the Nilus in the years 1768-1777* (traduction Castera). — Delisle de Sales, ouvrage cité, t. VI, p. 319. — Gesenius, *Scripturæ linguæque Pheniciæ monumenta quotquot supersunt* (Leipzig, 1837). — De Quatremère, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1845), p 349. — Humboldt, *Comsos* (t. II, p. 493).

(7) Navarrette, ouv. cité, t. I, p. 457. « Si asi fuere digo que aguellas minas de la Aurea son unas y se convienen con estas de Veragua, que como yo dije arriba se alarga al Poniente veinte jornadas, y son en una distancia lejos del polo y de la linea. » Cf. Pierre Martyr, Décade I, p. 11.

puisqu'elle est située à vingt journées vers le couchant, et qu'elle se trouve éloignée du pôle et de la ligne équinoxiale ». Toute une légion de commentateurs a pensé, comme lui, retrouver Ophir en Amérique. Ce sont Arias Montanus, Robert Estienne, Jean Becan, Eugubinus, Genebrard, Vatable, Possevinus et Mornæus (1). Ortelius n'hésite même pas à donner le nom d'Ophir à Haïti et au Pérou dans celle de ses cartes qu'il intitule Geographia Sacra Cette opinion fut encore partagée par Montesinos, par Ulloa, et par beaucoup d'autres savants, on pourrait dire presque jusqu'à nos jours (2) : Elle n'est pourtant guère soutenable, comme nous allons essayer de le démontrer.

Les arguments de ceux qui croient à la similitude d'Ophir et de l'Amérique ne sont pas en effet très sérieux, et vraiment Acosta a beau jeu, quand il les énumère pour les tourner en ridicule (3). La principale de leurs raisons n'est-elle pas la prétendue ressemblance des noms d'Ophir et de Pérou ! Or, si l'on en croit Garcilaso de la Vega, ce nom de Pérou serait dû à un accident fortuit : Les premiers Espagnols qui débarquèrent dans cette contrée demandèrent à un pêcheur nommé Béru quel était le nom de la contrée. Ce dernier, ne comprenant qu'à demi, se nomma, et dès lors son nom fut donné au pays qui s'appelait en réalité Tahuantinuyo (4). Il est vraiment par trop puéril de fonder sur un simple rapprochement de mots l'identité de deux pays. D'ailleurs comment supposer que les Juifs aient connu le Pérou plutôt que le Brésil ou toute autre contrée riveraine de

(1) Tous ces auteurs sont cités par HORN, *De Originibus Americanis*, p. 7, MONTANUS pour ses *Antiquités Judaïques*, BECAN pour ses *Origines Antuerpianæ*, EUGUBINUS pour son *De fluxu et refluxu maris*, GENEBRARD pour son *Isagoge rabbinica*, VATABLE pour ses *Annotations au livre des rois*.

(2) Voir de RIVERO, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 192.

(3) ACOSTA, *Histoire des Indes* (traduction Regnault), p. 27, 28, chapitres XIII et XIV.

(4) GARCILASO DE LA VEGA, *Commentaire des Incas* (traduction Baudouin, 1715), t. I, p. 15.

l'Atlantique? Ils auraient donc, en partant de la mer Rouge, traversé l'immense mer Pacifique (1). Mais ce voyage est autrement invraisemblable que la traversée de l'Atlantique.

Ophir n'est donc pas l'Amérique. Nous en dirons autant de Tarsis. La Bible parle en termes fort vagues de Tarsis, comme d'un pays éloigné, très fertile, abondant en richesses agricoles et métallurgiques, mais elle ne fixe point sa position. « La flotte du roi et la flotte d'Hiram allaient par mer à Tarsis une fois tous les trois ans (ou une traversée qui durait trois ans) : Elle en rapportait de l'or, de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons » (2). Il est seulement probable que Tarsis était à l'occident, puisque le prophète Jonas s'embarque à Joppé sur la Méditerranée, et non plus à Elath ou à Asiongaber sur la mer Rouge, pour se rendre à Tarsis (3). Aussi les commentateurs ont-ils donné libre carrière à leur imagination, quand ils ont cherché l'emplacement de Tarsis. Cilicie (4), Asie Mineure (5), Thasos (6), Espagne (7), Carthage (8), tous les pays occidentaux

(1) Il est vrai que rien n'arrête l'imagination des commentateurs. Deux d'entre eux, de Francheville *(Mémoires de l'Académie de Berlin*, t. XVII) et Court de Gébelin *(Monde primitif)* n'ont-ils pas prétendu que les Juifs s'arrêtaient en route dans un certain royaume de Juida, sur les fleuves Jaquin et Phraat, colonie orientale fondée par Salomon pour favoriser le commerce en Afrique ! Ce royaume paraît à tout le moins aussi imaginaire que les prétendus voyages des Juifs au Pérou.

(2) ROIS, t. X, 22 : « Classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat in Tharsim, deferens inde aurum, et argentum, et dentes elephantorum, et simias, et pavos ». Cf. ÉZÉCHIEL, chap. 27, V. 12. — PARALIPOMÈNES, II, 9, 10.

(3) JONAS, I, 4. « Et descendit in Joppem, et invenit navem euntem in Tharsis ».

(4) C'est l'opinion de Josèphe, Anselme, Nicolas de Lyra, et dom Calmet cités par Francheville (ut. supra).

(5) Ainsi pense de Ribera.

(6) Système de Leclerc et de Francheville.

(7) Théorie de Pinedo, Goropius, Bochart et Gesenius. C'est même la théorie que semblent confirmer les travaux les plus récents. Movers dans son histoire Phénicienne (*Geschichte der Colonien*, p. 591-614) a prouvé à peu près complètement l'identité de Tarsis et de l'Espagne.

(8) Les Septante, Théodoret et Vatable se sont prononcés pour Carthage. Voir Calmet, Dissertation sur le partage des enfants de Noé (*Bible*, I, 451).

ont été les uns après les autres désignés par eux. D'après Saint Jérôme, Tarsis répondrait à tous les pays au delà de la mer; d'après Lipenius et Grotius à l'océan ; d'après Horn et Moréri à l'Amérique (1). Cette dernière hypothèse ne paraît guère fondée.

Le principal argument de Horn et Moreri est leur explication de *semel in tres annos*, qu'ils interprètent par un voyage de trois ans, car, avec les moyens nautiques dont on disposait alors, l'Amérique seule, et non pas Carthage ou l'Espagne, était assez éloignée pour n'être abordée qu'après un voyage de trois ans. Mais, comme *semel in tres annos* signifie tout aussi bien qu'on ne faisait ce voyage que tous les trois ans, il faut recourir à d'autres arguments pour prouver l'identité de Tarsis et de l'Amérique, et ces arguments on les cherche encore.

Quant au pays de Parvaïm ou de Paruim, un érudit moderne, Onffroy de Thoron, croit l'avoir trouvé dans la vallée de l'Amazone. La Bible rapporte que Salomon orna sa maison de belles pierres précieuses et que l'or venait de Paruim (2). Or, les deux rivières aurifères de Paru et d'Apu Paru, au pluriel Paruim, qui forment l'Ucayali, et la rivière, également aurifère, de Paru, qui sort des monts Tumucumac, en Guyane, finissent leurs eaux dans le grand courant de l'Amazone. Par une curieuse coïncidence, ce fleuve, dans une partie de son cours, porte le nom de Rio Solimoens, c'est-à-dire de Salomon. Onffroy de Thoron, en conclut que les flottes de Salomon allaient chercher de l'or dans ce pays aurifère de Paruim (3), et il retrouve des étymologies hébraïques dans une cinquantaine de dénominations géographiques de la région. Il a même dressé la carte du Paruim biblique, sur les deux rives de l'Amazone, entre les montagnes

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 94-200. — Moréri, *Grand dictionnaire historique* (article Ophir).

(2) Paralipomènes, II, § 3, v, 6.

(3) Onffroy de Thoron, ouv. cité, p. 74-80.

Guyanaises et les affluents de la rive droite du fleuve. Il est vrai que ces prétendues preuves tirées de la philologie nous inspirent de la défiance. Aussi, tout en rendant justice à l'ingéniosité et à l'érudition du commentateur, suspendrons-nous provisoirement notre jugement, et chercherons-nous ailleurs qu'en Amérique le Paruim de Salomon.

S'il paraît aujourd'hui certain qu'Ophir, Tarsis, et même Paruim doivent être cherchés autre part que sur le continent américain, est-il vrai que les peuples de la Palestine n'ont jamais dépassé la Méditerranée? Est-il vrai que jamais aucun d'eux ne s'est aventuré sur l'Atlantique? Procope a pourtant conservé une fort curieuse légende qui pourrait, à cet égard, modifier nos idées (1). A l'époque de l'invasion de la Palestine par Jésus (Josué), fils de Navé, tous les peuples maritimes de Sidon à l'Egypte, Jébuséens, Gergéséens et autres, abandonnèrent leur patrie, et s'établirent en Afrique, le long de l'Atlantique. Ils y bâtirent des villes, y fondèrent des colonies, et leur langue y était encore en usage au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Sur l'emplacement de Tigisis, près d'une source très abondante, ils avaient construit un château fort et élevé deux stèles de marbre blanc, portant une inscription phénicienne qui signifiait : « Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du

(1) PROCOPE, *De Bello Vandalico*, II, 10 (*Collection de la Byzantine*, 1833, p. 449). Ενταῦθα ᾤκηντο ἔθνη πολυανθρωπότατα, Γεργεσαῖοι τε καὶ Ιεβόυσαῖοι καὶ ἄλλα ἄττα ὀνόματα ἔχοντα, οἷς δὴ αὐτὰ ἡ τῶν Ἑβραίων ἱστορία καλεῖ. Οὗτος ὁ λάος ἐπεὶ ἄμαχόν τι χρῆμα τὸν ἐπηλότην στρατηγὸν εἶδον, ἐξ ἠθῶν τῶν πατρίων ἐξανάσταντες ἐπ' Αἰγύπτου ὁμόρον ὄυσης ἐχώρησαν. Ἔθνα χῶρον οὐδένα σφίσιν ἐνοικήσασθαι εὑρόντες, ἐπεὶ ἐν Αἰγύπτῳ πολυανθρωπία ἐκ παλαιοῦ ἦν, ἐς Λιβύην ἐστάλησαν. Πόλεις τε οἰκὶσαντες πολλάς ζύμπασαν Λιβύην μέχρι στηλῶν τῶν Ἡρακλέων ἔσχον, ἐνταῦθά τε καὶ ἐς ἐμὲ τῇ Φοινίκων φώνῃ χρώμενοι ᾤκηνται. Ἐδείμαντο δὲ καὶ φρούριον ἐν Νουμιδία πόλει, οὗ νῦν πόλις Τίγισίς ἐστὶ τε καὶ ὀνομάζεται. Ἔνθα στῆλαί δυὸ ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημενάι ἀγχι κρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἐγκεκολαμμένα ἐχουσαι τῇ Φοινίκων γλώσσῃ λέγοντα ὧδε : ἡμεῖς ἐσμὲν οἱ φύγοντες ἀπὸ προσόπου Ἰησοῦ τοῦ ληστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.

brigand Jésus, fils de Navé ». Que devinrent ces Chananéens ainsi repoussés jusqu'aux extrémités occidentales de l'Afrique? Hardis marins et commerçants intrépides comme l'étaient leurs ancêtres, et de plus poussés par la nécessité, n'est-il pas probable qu'ils se sont lancés sur l'Océan qui s'ouvrait à eux? Ils eurent bientôt découvert les îles qui le parsèment (1). Ces îles, il est vrai, étaient désertes, quand les Romains les retrouvèrent (2), mais rien n'empêche de supposer qu'elles ont été abandonnées par leurs premiers habitants, émigrés en Amérique, et ces habitants ne seraient autres que les Chananéens dont Procope a raconté l'exode.

On a même pensé retrouver aux Açores les traces de ces Chananéens. Nous avons déjà parlé de la grotte mystérieuse de Saint-Michel, décrite par Thevet dans sa *Cosmographie universelle* (3), et de l'inscription en caractères sémitiques qu'il y avait relevée. Ces caractères, avons-nous dit, ressemblent aux lettres phéniciennes : mais l'alphabet chananéen est identique, et les Chananéens, tout aussi bien que les Phéniciens, peuvent être considérés comme les auteurs de cette inscription.

C'est encore à Saint-Michel que, d'après Manassé ben Israël (5), des Espagnols auraient trouvé une tombe avec des caractères sémitiques, qui signifiaient Mehetabel Sual, fils de Matadhel : mais on ne sait ce qu'est devenue cette prétendue inscription, ni par qui elle a été découverte : en sorte que, jusqu'à nouvel ordre, on est obligé de la considérer comme inventée pour les besoins de la cause.

Nous ne citerons que pour mémoire (5), et par scrupule d'exac-

(1) SUIDAS (*Lexique* (édition Bekker, 1854) au mot Χάνααν raconte cette grande émigration en termes à peu près analogues.
(2) PLINE, *Histoire Naturelle*, V, I, 15.
(3) Voir plus haut, p. 55.
(4) MANASSÉ BEN ISRAEL, *Esperança de Israël,* p. 26-27.
(5) SAMUEL BARLOW et N. ROE BRADNER, *A history of a stone bearing hebrew inscription, found in an American mound* (Congrès Américaniste de Nancy, t. II, p. 192-197).

titude, la prétendue découverte faite par David Wyrick à Newark dans l'Ohio, dans un tumulus qui paraissait remonter à une haute antiquité, puisque des arbres y avaient poussé dont la croissance supposait une durée de cinq siècles, d'un coffre en bois rempli d'ossements (1). Au milieu de l'argile et des cendres d'os calcinés qui remplissaient ce coffre on aurait trouvé un crâne et dans ce crâne une pierre de trois pouces de longueur, couverte de caractères qui ressemblaient à des lettres hébraïques. On avait donc en mains la preuve certaine de la présence de Juifs en Amérique avant Christophe Colomb : mais la découverte était apocryphe. Elle fut dénoncée par le colonel Whittleney (2) dans un factum retentissant, et au Congrès américaniste de Luxembourg, un de ses anciens défenseurs (3) était obligé de faire ce piteux aveu : « La pierre de Newark a fort mal répondu à l'attente publique ». Reconnaissons d'ailleurs, comme on pourra s'en convaincre par l'inspection de cette pierre, que, même d'origine hébraïque, elle demeurerait indéchiffrable.

Il n'en est pas moins probale que des Chananéens, expulsés de leur pays par les Juifs, ont occupé une partie des côtes africaines et colonisé les archipels de l'Atlantique. De là se sont-ils répandus en Amérique ? C'est ce que nous ne pouvons avancer que sous toutes réserves, et vraiment Horn nous semble bien affirmatif quand il prétend retrouver dans le nom de deux Lucayes, Madanina et Guacana, la preuve de l'origine madianite ou chananéenne de leurs premiers habitants. Ce sont là des procédés que réprouve la critique moderne : aussi est-ce plutôt pour ne pas être accusé d'inexactitude plutôt que par conviction que nous avons parlé de ces voyages chananéens.

Nous raconterons avec la même réserve la prétendue émigra-

(1) Foster, *The prehistoric Races of the united States*, 124-126.

(2) Colonel Whittleney, *Archæological Frauds*. — Id. *Inscribed Stones, Licking County, Ohio* (Western Reserve and Northern Ohio Historical Society, n° 53, march, 1881).

(3) Stronck, *Repères chronologiques de l'histoire des Mound Builders* (*Congrès Américaniste de Luxembourg*, I, 313).

tion des Juifs en Amérique, lorsque Salmanasar eut renversé le royaume d'Israël, et emmené les dix tribus en captivité (1). On sait que bon nombre de Juifs plutôt que de suivre leur vainqueur, s'enfuirent alors avec leurs familles et se dispersèrent dans toutes les directions. Quelques uns d'entre eux, avec la vigueur et la promptitude de détermination qui a toujours caractérisé leur race, n'hésitèrent pas à mettre le désert entre eux et leurs oppresseurs, et reprirent les routes tracées jadis par leurs ancêtres dans leur exode d'Égypte. Arrivés sur les bords de la mer, et repoussés comme impurs, ils durent continuer leur pénible chemin et le poursuivre, le long des côtes de la Méditerranée jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent sur l'Atlantique. De telles migrations n'ont rien de bien extraordinaire. N'est-ce pas ainsi que les Phocéens quittèrent volontairement l'Asie Mineure pour se fixer sur les côtes arides et pelées de la Gaule (2)? N'est-ce pas ainsi que les Francs, internés sur le Bosphore, s'échappèrent à travers toute la Méditerranée, et rejoignirent leurs compagnons à l'embouchure du Rhin après avoir doublé l'Espagne et longé la Gaule? (3) De même firent ces Juifs, qu'excitait le double amour de la religion menacée et de la patrie perdue. Une fois en vue de l'Atlantique, la mer leur était ouverte. Il est possible qu'ils s'y soient aventurés et n'aient pas tardé à la franchir.

Lord Kingsborough's leur fait suivre un autre chemin (4). Il prétend qu'à travers toute l'Asie ils remontèrent jusqu'aux glaces Sibériennes et traversèrent le détroit de Behring afin de se soustraire aux horreurs de la famine. En butte aux attaques des sauvages, ils se seraient peu à peu répandus jusqu'au Mexique et au Pérou, et y auraient fondé de grands empires.

Plus encore que la route suivie par les Juifs, ce qu'il nous

(1) Rois, IV, 17.
(2) Hérodote, I, 162-167
(3) Histoire Auguste.
(4) *Tour du Monde*, n° 391 (juin 1867).

importe de connaître, c'est la réalité de leur séjour en Amérique. Existe-t-il en un mot, entre eux et certains peuples de l'Amérique, surtout du midi, des analogies dans les traditions, dans les coutumes, dans la langue, dans les traits du visage ; analogies qui nous permettraient de conclure que les Chananéens et les Juifs se sont peu à peu avancés d'une rive à l'autre de l'Atlantique, en passant par les îles intermédiaires ?

Le souvenir de la double émigration des Chananéens et des Juifs semble avoir été conservé par quelques traditions locales. Un des premiers historiens de la conquête, le froid et consciencieux Herrera (1) écrit « qu'un grand nombre d'Indiens avaient appris de leurs ancêtres que la terre de Yucatan avait été peuplée par des nations venues de l'Orient, et que Dieu avait délivrées de l'oppression en leur ouvrant un chemin vers la mer ». Landa (2), témoin oculaire et l'un des principaux auteurs de la conquête du pays, dit aussi : « Quelques anciens du Yucatan prétendent avoir entendu de leurs ancêtres que cette terre fut occupée par une race de gens qui entrèrent du côté du Levant et que Dieu avait délivrée en lui ouvrant douze chemins vers la mer. Or si cela était vrai, il s'en suivrait que tous les habitants des Indes Occidentales seraient descendus des Juifs ». Des traditions analogues ont été recueillies, tout récemment encore, chez les Montagnais, peuplade de la Nouvelle Bretagne, par un observateur dont on ne saurait récuser la haute compétence ou la froide impartialité, le Père Petitot (3). Quelques écrivains sont encore plus explicites. Lizana et Torquemada tracent avec précision la route de ces tribus errantes d'après les documents indigènes qui étaient en leur possession (4), et affirment que les populations de l'Amérique Centrale venaient

(1) Herrera, *Historia general de las Indias*, IV, x, 8.
(2) Landa, *Relation du Yucatan* (traduction Brasseur de Bourbourg).
(3) Père Petitot (*Nouvelles Annales des Voyages*), février 1869.
(4) Lizana, *Histoire de Notre-Dame de Izamal* (traduction Brasseur de Bourbourg), p. 357. — Torquemada, *Monarquia Indiana* (1723).

de Cuba, mais après avoir habité successivement les Antilles, les Canaries et l'Afrique. Or on sait combien Colomb et les premiers navigateurs ou historiens de l'Amérique avaient été frappés de la ressemblance qui existait entre les insulaires des Antilles et ceux des Canaries. Berthelot, dans sa récente histoire des Canaries, constate la même analogie, et de plus établit que plusieurs noms de personnes et de localités étaient identiques dans les deux archipels. Que si maintenant nous rapprochons ces traditions Américaines de la tradition conservée par Procope et Suidas et de la dispersion des tribus juives sous Salmanazar, nous constaterons entre ces divers récits une grande ressemblance. Reconnaissons pourtant qu'il faut nous défier de la tendance qu'ont toujours eue certains écrivains, et en particulier les historiens de l'Amérique, à forcer les analogies entre l'ancien et le nouveau continent, et que, pour confirmer les traditions que nous avons énumérées, nous avons besoin d'autres preuves.

Ce ne sont pas les ressemblances qu'on a cru trouver entre les coutumes juives et américaines qui triompheront de notre défiance. Manassé Ben Israël (1) rapporte, en effet, que Montesinos, voyageant dans l'Amérique Méridionale, reconnut dans son guide un Israëlite qui l'assura que bon nombre d'Indiens, ayant la même origine que lui, habitaient les Cordillières, mais Manassé était juif lui-même, et l'on connaît l'orgueil national de cette race et son ardent désir d'étendre sa puissance et d'augmenter sa renommée : certes, s'il avait pu prouver son assertion, il n'aurait pas manqué de le faire ; or, non seulement il garda le silence à ce sujet, mais encore il avoue qu'il ne parle que par ouï-dire. En effet les voyageurs qui ont traversé les Andes, depuis Humboldt jusqu'à Castelnau et Paul Marcoy n'ont pas trouvé trace de ces prétendus Juifs.

Il est vrai qu'Adair, voyageur et marchand anglais du XVIIIe

(1) MANASSÉ BEN ISRAEL, ouv. cité, p. 4-6.

siècle (1), qui vécut quatre ans parmi les Indiens, et observa leurs coutumes avec intérêt ; que Gumilla, supérieur des missions de l'Orénoque et recteur du collège de Carthagène en 1748 ; que lord Kingsborough's, le systématique compilateur des antiquités Mexicaines, et que plusieurs autres écrivains ont fait au sujet de la prétendue similitude entre les coutumes juives et américaines de curieuses remarques. Ainsi les Américains du Midi, de même que les Juifs, offrent à Dieu les prémices de leurs récoltes. Ils célèbrent toutes les nouvelles lunes et font au commencement de septembre une grande cérémonie d'expiation. Chez eux, comme au temps de Ruth, le frère du défunt prend la veuve pour épouse ; chez eux la purification, le bain, le jeûne sont en usage à des époques déterminées. Ils ont même une arche sainte, soigneusement enfermée dans un sanctuaire, et la portent devant eux à la guerre, en prenant soin que jamais elle ne touche terre. Adair, Gumilla et Kingsborough's en concluent volontiers que les Américains descendent des Juifs.

Les ressemblances les plus étranges ont été signalées par le Père Petitot chez les Déné-Dindjiés, tribu Américaine qui s'étend sur d'énormes espaces, de la mer d'Hudson aux monts des Cascades (2). Ces barbares, de même que les Juifs, pratiquent la circoncision. Ils imposent à leurs femmes et à leurs filles, à l'époque menstruelle, une séquestration absolue. Ils les relèguent même à ce moment dans des huttes de branchage, où elles doivent vivre la tête et la poitrine couvertes d'un capuchon, sans qu'il leur soit permis de suivre ou de traverser les sentiers frayés, ni de monter en pirogue (3). Après leurs couches, les

(1) Adair, *The History of the American Indians.* — Kingsborough's, *Antiquities of Mexico*, t. IV, p 45. — Gumilla, *op. cit.*, t. I, p. 186.

(2) Père Petitot, *Les Dené-Dindjiés* (Congrès Américaniste de Nancy, t. II, p. 26).

(3) *Lévitique*, XV, 19. Mulier quæ redeunte mense, patitur fluxum sanguinis, septem dies separabitur. — Cf. Plassard (Société de géographie de Paris, juin 1868) constatant que, chez les Guaranos de l'Orénoque, la femme en couches et la femme réglée sont considérées comme impures. On

femmes s'abstiendront de tout commerce charnel pendant quarante jours (1). Elles nourriront leurs enfants au moins pendant trois ans (2). Elles ne se marieront que dans leur tribu, et de préférence avec leurs beaux-frères (3). Les Dené-Dindjiés, de même que les Juifs, éprouvent une grande répugnance à manipuler des cadavres (4), ou même à les toucher (5). Ils brûlent les hardes et les ustensiles (6) des défunts. La viande de chien est par eux considérée comme immonde (7). Jamais ils ne mangent certaines parties du corps des animaux, surtout les nerfs des jambes (8). Lorsqu'il leur arrive de tuer à la chasse quelque gros animal, tel qu'un élan, ils en ramassent le sang dans la panse de la bête, et l'ensevelissent dans la neige. Si c'est un petit animal ils le saignent aussitôt (9). Ils ont même conservé des traditions qui rappellent étrangement certaines croyances bibliques. Ainsi, bien qu'habitant un pays où ne peut vivre aucun serpent, ils connaissent le serpent et en font l'esprit du mal. Ils identifient son nom avec celui du mal et de la mort, et affirment qu'il s'unit à la première femme. Ils croient encore à l'œuvre de la création pendant six jours, à l'unité de l'espèce humaine, au péché originel, au déluge, aux géants antédiluviens et à la diffusion

porte à cette dernière, dans une cabane isolée dont elle ne doit pas sortir, tout ce dont elle a besoin.

(1) *Lévitique*, XII, 2.

(2) *Macchabées*, VII, 27. Lac triennis dedi et alui.

(3) *Nombres*, XXXVI, 7. — *Lévitique*, XVIII, 6. — *Id.*, XXI, 14. Omnes viri ducent uxores de tribu et cognatione sua.

(4) *Nombres*, XIX, 2. Qui tetigerit cadaver hominis propter hoc septem diebus erit immundus.

(5) *Nombres*, XIX, 16 Si quis in agro tetigerit cadaver hominis, sive os illius, sive sepulcrum, immundus erit septem diebus.

(6) *Nombres*, XIX, 14.

(7) *Deutéronome*, XXIII, 18. Non offeres pretium carnis in domo domini tui quia abominabile est apud Dominum tuum.

(8) *Genèse*, XXXII, 32. *Lévitique*, V, 14. Sanguinem universæ carnis non comedatis, quia anima carnis in sanguine est.

(9) *Lévitique*, XVII, 13. Si venatione ceperit avem vel feram, fundat sanguinem ejus, et operiat illum terra.

du langage, dogmes bibliques dont la présence au milieu de ces sauvages dénote, en dehors de toute explication matérielle plausible, à tout le moins une haute antiquité. Notons encore que ces Deni-Dindjiés racontent qu'ils ont longtemps vécu avec des étrangers qui se rasaient la tête, portaient en guerre des vêtements couverts d'écailles (cuirasses), des boucliers de peau, des casques de bois, et des couteaux au bout d'un long manche (lances). Ces étrangers, nommés Kfivi Detelli ou Têtes pelées, maltraitaient les Dené-Dindjiés, et les forcèrent à chercher au loin une autre patrie.

Assurément ces analogies sont frappantes, mais elles n'ont pas été constatées par tous les voyageurs, et d'ailleurs une coutume, même étrange, peut se retrouver dans bien des pays, sans que les habitants de ces pays soient de même race. Pour n'en citer qu'un exemple, la circoncision était pratiquée chez les Ethiopiens, les Arabes, les Phénéciens, les Colchidiens, etc. Elle l'est encore aujourd'hui par tous les Mahométans. Qui donc pourtant s'aviserait de prétendre que ces peuples étaient ou sont tous de même race?

Ce qui nous frapperait plus encore que ces analogies de coutumes qui peuvent n'être qu'accidentelles, c'est la perpétuité de la langue. Les Juifs, encore aujourd'hui, ont fidèlement conservé, comme un dépôt précieux, leur langue nationale : ils ne l'auraient certainement pas oubliée en Amérique si, réellement, ils y étaient allés. Remarquons, néanmoins, que les Juifs doivent la conservation de leur langue à la fréquence de leurs communications, et il peut se faire qu'une petite fraction d'entre eux, isolés et comme perdus au milieu d'un peuple immense, ne recevant aucune nouvelle de leurs compatriotes, et forcés, pour se faire comprendre, d'adopter la langue de leurs voisins, aient, après quelques générations, oublié l'idiome national. Quelques mots hébreux pourtant se seraient conservés. Ainsi, Sagard Théodat (1), prétend qu'il a entendu les Américains du

(1) Sagard Théodat, *Histoire du Canada* (1636), édition Tross, p. 292.

Nord chanter Alleluia ! mais le naïf voyageur entendait probablement de nouveaux convertis à la religion catholique, qui a conservé ce mot hébreu dans sa liturgie. D'ailleurs, comme nous espérons le démontrer plus tard, la région, où fut signalé ce chant de joie chrétien et juif, fut, à diverses reprises, et bien avant Lescarbot, occupée par des colons chrétiens, soit Irlandais, soit Northmans. Il n'y a donc rien d'étonnant à cette continuité dans l'expression des sentiments joyeux.

Les ressemblances signalées par Adair seraient plus importantes (1). Ce voyageur rapporte, en effet, que certaines tribus Péruviennes portent sur la poitrine une coquille blanche où est gravé le mot hébreux Urim. Elles chantent en outre « Je Meschiha, Ho Meschiha, Vah Meschiha », c'est-à-dire les trois syllabes du mot Jéhovah, coupées par trois appels au Messie. Adair affirme encore que les coupables sont nommés Ha Ksit Canaha, c'est-à-dire pêcheurs de Chanaan, et qu'aux offices religieux les prêtres apostrophent les distraits en leur disant : « Tschi Haksit Canaha », c'est-à-dire pécheur de Chanaan. Ces analogies sont étranges, mais ni assez frappantes, ni assez convaincantes pour entraîner la conviction, et d'ailleurs le témoignage d'Adair est trop isolé pour qu'on ait le droit d'en conclure l'identité des langues hébraïque et péruvienne.

Telle fut pourtant l'opinion de quelques savants. Le docteur Heinsius, membre de l'Académie de Berlin, pensait que le Péruvien dérive directement de l'Hébreu (2). La Condamine trouvait aussi des ressemblances, mais il ne citait que six mots Hébreux ayant avec le Péruvien des rapports plus ou moins éloignés (3). Court de Gébelin (4), toujours exagéré dans ses assertions,

(1) ADAIR, ouvrage cité. Voir le cinquième argument (p. 37-74), qui traite de la langue des Indiens.

(2) PELLOUTIER, *Mémoire sur les rapports des Celtes et des Américains* (Académie de Berlin), 1749.

(3) LA CONDAMINE, *Rapport sur les monuments du Pérou au temps des Incas* (Académie de Berlin), 1746.

(4) COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, t. VIII, p. 525.

dressait un dictionnaire de ces mots, et, rien qu'à la lettre A, en énumérait cinquante-quatre : mais la plupart de ses assimilations sont forcées, et il faut pour les admettre plus que de la bonne volonté. Le témoignage de Malouet serait moins suspect (1). Nous lisons, en effet, dans les Mémoires de ce froid et consciencieux observateur, qu'un Juif établi à Surinam, et nommé Isaac Narci, lui aurait affirmé que les substantifs de la langue des Galibis, c'est-à-dire des Indiens de la Guyane, étaient d'origine hébraïque, surtout les substantifs qui désignaient les choses. Enfin, d'après le rapport d'un voyageur moderne, Castelnau, un Israëlite, de Santarem sur l'Amazone, lui aurait indiqué plus de cinquante termes empruntés aux idiomes du pays et tout à fait semblables à ceux des Hébreux (2).

La philologie est une science trop moderne, et ses procédés d'investigations sont déterminés depuis trop peu de temps, pour ne pas avouer notre défiance à l'égard de certaines théories, en vertu desquelles les érudits du dernier siècle, et peut-être même quelques savants contemporains sont portés à conclure de certaines identifications, peut-être accidentelles, à une communauté d'origine entre certaines langues. Les exemples que nous avons allégués à propos de la prétendue ressemblance entre les langues juive et péruvienne ne nous semblent jusqu'à nouvel ordre, ni assez nombreux, ni assez précis pour entraîner notre conviction. Tant qu'on n'aura pas démontré que ces deux langues ont les mêmes procédés soit dans la structure de la phrase, soit dans la formation des mots, et nous ne pensons pas que cette preuve ait jamais été donnée, nous n'hésiterons pas à affirmer que ces ressemblances ne sont dues qu'au hasard, et, par conséquent, que la colonisation de l'Amérique par les Juifs n'est pas établie par la perpétuité de leur langue au nouveau monde.

(1) Malouet, *Mémoires*, t. I, p. 158.
(2) De Castelnau, *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, t. IV (Cuzco).

La perpétuité du type, si réellement elle existe, serait plus remarquable. Quelques voyageurs l'ont constatée, et, comme le type juif n'est pas un de ceux qu'on puisse aisément confondre avec d'autres, s'il s'est conservé en Amérique, c'est que sur ce continent s'est produit un phénomène très intéressant de transmission héréditaire.

L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui a longtemps vécu parmi les Indiens du Guatémala (1), s'exprime en ces termes sur leur compte : « Nous avons eu souvent l'occasion d'admirer parmi les populations Indiennes du Mexique et de l'Amérique centrale des types Juifs ou Egyptiens. Plus d'une fois également nous avons observé dans ces contrées des profils semblables à celui du roi de Juda sculpté parmi les ruines de Karnak. Une foule d'étrangers ont remarqué avec autant de surprise que nous dans certains villages guatémaliens le costume arabe des hommes et le costume juif des femmes de Palin et du lac d'Amatitlan ». Ces observations présentent un vif intérêt. Il serait à souhaiter qu'elles fussent répétées par d'autres voyageurs et conduites avec plus de rigueur scientifique. Si réellement l'Amérique a été peuplée et colonisée par des Juifs, on ne parviendra jamais à le démontrer qu'en étudiant la conformation physique, ou les singularités du type indigène ; mais, à l'heure actuelle, le problème n'a pas été suffisamment élucidé. On peut même dire qu'il n'a pas été posé, puisque l'on ignore si ces Américains, qui ressemblent aux Juifs, descendent d'une émigration plus ou moins considérable qui aurait eu lieu sans laisser de traces authentiques dans l'histoire; ou bien s'ils ont pour ancêtres des Juifs débarqués en Amérique aux premiers jours de la conquête. C'est dans cette direction, et rien que dans cette direction qu'il faut s'engager pour trouver le secret, si longtemps cherché, de la présence des Juifs au Nouveau

(1) BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. I, p. 17.

Monde avant Colomb. Autrement, toutes les ressemblances, ou, pour être plus exact, toutes les analogies que nous avons signalées dans les coutumes, dans la langue, dans les traits du visage, ne nous donnent, jusqu'à nouvel ordre, aucun droit de conclure à la réalité de ces voyages transatlantiques.

CHAPITRE IV

LES GRECS ET LES ROMAINS ONT-ILS CONNU L'AMÉRIQUE ? TRADITIONS. — THÉORIES. — VOYAGES.

Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique ? Cette question, au premier abord, semble toute résolue. Ni les uns ni les autres n'ont jamais eu grand désir de pénétrer dans les régions inexplorées. La terre, pour eux, fut toujours étroitement bornée, et lorsque, par hasard, ils franchirent ces bornes, ils furent arrêtés par les dangers prétendus ou réels de l'Océan. Leurs voyages en Amérique sont donc peu vraisemblables. Pourtant, si le nouveau monde n'a pas été découvert par eux, ils en eurent du moins comme le pressentiment, on dirait presque la réminiscence, car ils en ont parlé à diverses reprises comme on parle d'un pays entre aperçu en songe, dont on s'efforce au réveil de ressaisir par la pensée les contours perdus.

Afin de procéder avec méthode dans ce rapide examen, nous établirons une distinction entre les traditions, les théories et les voyages : les traditions remontent au premiers âges de l'humanité et elles ont été si persistantes qu'il importe d'en suivre la série à travers les siècles. Quelques-unes des théories sont rigoureusement vraies et elles ont conduit les navigateurs à des résultats sérieux. Quant aux voyages, bien que quelques-uns paraissent présenter des garanties d'exactitude, nous ne nous croyons pas le droit d'affirmer qu'un seul d'entre eux soit authentique.

Nous examinerons successivement ces traditions, ces théories et ces voyages.

I. — Les traditions.

Les traditions se groupent autour de trois noms : l'Atlantide, le continent Cronien et la Méropide.

Solon est le premier parmi les anciens qui se soit occupé de l'Atlantide. Il avait beaucoup voyagé et s'était lié avec les prêtres de la ville égyptienne de Saïs (1). Ces dépositaires de la science antique furent interrogés par lui sur l'histoire des temps reculés et « il reconnut qu'on pouvait presque dire qu'auprès de leur science, la sienne et celle de tous ses compatriotes n'était rien ». Un jour, voulant engager les prêtres à parler de l'antiquité, il se mit à leur raconter ce que nous savons de plus ancien, Phoronée dit le Premier, Niobé, le déluge de Deucalion et de Pyrrha, leur histoire et leur postérité, supputant le nombre des années et essayant ainsi de fixer l'époque des événements. Un des prêtres les plus âgés lui dit : « O Solon, Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours enfants, il n'y a pas de vieillard parmi vous ». — « Et pourquoi ? » — « Vous êtes tous, dit le prêtre, jeunes d'intelligence, vous ne possédez aucune vieille tradition ni aucune science vénérable par son antiquité ». Fort étonné de ce discours, Solon conjura les prêtres de lui apprendre exactement ce qu'ils savaient de l'histoire de ses aïeux, et il apprit alors que jadis ses ancêtres avaient glorieusement lutté contre un peuple conquérant, les Atlantes, qui étendait sa domination sur l'univers presque entier, mais dont la patrie disparut en un seul jour anéantie par de grands tremblements de terre et des inondations. Séduit par la beauté tragique du sujet et

(1) Platon, *Le Timée* (traduction Cousin), p. 106. Le meilleur commentaire du Timée est celui de M. Th. Henri Martin.

ant élever un monument à la gloire de ses compatriotes, égislateur athénien résolut d'occuper les loisirs que lui nait la tyrannie de Pisistrate en composant un poème sur guerre des Athéniens et des Atlantes. La vieillesse l'empêcha achever son œuvre, et ce fut un malheur, car, d'après Platon (1) : « Si Solon se fut livré sérieusement à la poésie, s'il eût achevé l'ouvrage qu'il avait rapporté d'Egypte, si les factions et les autres maux qu'il trouva ici ne l'eussent contraint d'interrompre ses travaux, selon moi, ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète n'eût surpassé sa gloire ».

Platon ne se contenta pas d'un hommage stérile. « S'emparant de ce sujet comme d'une belle terre abandonnée, et qui lui revenait par droit de parenté, (2) il se fit un point d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, l'entoura d'une magnifique enceinte et de vastes cours, et y ajouta de si beaux ornements, qu'aucune histoire, aucune fable, aucun poème n'en eurent jamais de semblables. Mais il l'avait commencé trop tard ; prévenu par la mort, il n'eut pas le temps de l'achever, et ce qui manque de cet ouvrage laisse aux lecteurs autant de regrets que ce qui en reste leur cause de plaisir. De tous les temples d'Athènes, celui de Jupiter Olympien est le seul qui ne soit pas fini ; de même, entre tant de beaux ouvrages que la sagesse de Platon a enfantés, son Atlantide est le seul qu'il ait laissé imparfait ». Ainsi s'exprimait Plutarque (3), et, tout en faisant la part d'une certaine exagération laudative, nous ne pouvons que confirmer son jugement, car nous possédons encore cette œuvre inachevée de Platon ; c'est celui de ses dialogues qui est intitulé Critias ou de l'Atlantide. En voici une analyse sommaire.

(1) Platon, *Le Timée*, p. 105.

(2) Platon avait pour mère Périctiéné, fille de Glaucon, fils de Critias, fils de Dropidas, frère de Solon.

(3) Plutarque, *Vie de Solon* (édit. Didot, p. 115, § 32. « . . . ὡς γὰρ πόλις τῶν Ἀθηναίων τὸ Ὀλυμπιεῖον, οὕτως ἡ Πλάτωνος σοφία τὸν Ἀτλαντικ ἐν πολλοῖς καλοῖς μόνον ἔργον ἀτελὲς ἔσχηκεν ».

Neuf mille ans avant l'époque où discouraient ensemble Socrate, Critias, Timée et Hermocrate, « s'éleva une guerre générale entre les peuples qui sont en deçà et ceux qui sont au delà des colonnes d'Hercule. Athènes fut à la tête de la première ligue, et à elle seule acheva toute cette guerre. L'autre était dirigée par les rois de l'Atlantide. Cette île était (1) plus grande que l'Asie et l'Afrique, mais elle fut submergée par des tremblements de terre, et, à sa place on ne rencontre plus qu'un humus qui arrête les navigateurs et rend la mer impraticable ». Les rois Atlantes descendaient de Neptune. Depuis plusieurs générations, ils régnaient sur cette île : « Leur empire (2) s'étendait sur un grand nombre d'îles, et même en deçà du détroit, jusqu'à l'Egypte et à la Tyrrhénie ». La postérité de l'aîné d'entre eux, Atlas, se perpétua toujours vénérée. Le plus âgé de la race laissait le trône au plus âgé, et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans leur famille pendant un grand nombre de siècles. Ils amassèrent d'innombrables richesses grâce au commerce et aux productions du pays : or, métaux, aromates animaux domestiques et sauvages, vignes, blé, fruits de toute sorte et particulièrement « ce fruit ligneux qui offre à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums (3) ». Leurs villes étaient splendides, leurs palais magnifiques. Ils avaient creusé de grands canaux où voguaient les trirèmes. Dans la capitale ils avaient bâti des gymnases, des hippodromes, des bains. Ils n'avaient pas oublié les casernes, ils connaissaient même les corps d'élite. La capitale présentait tous les avantages d'un

(1) PLATON, *Critias*, traduction Cousin, p. 252 (édit. Didot, p, 251) : « οἱ τῆς 'Ατλαντίδος νήσου βασιλεῖς, ἥν δῆ Λιβύης καῖ 'Ασίας μεῖζωμήσον οὖσαν ἔφαμεν εἶναι ποτε, νῦν δ' ὑπὸ σεισμῶν δῦσαν ἄπορον πηλὸν τοῖς ἐνθένδε ἐπλέουσιν ἐπὶ τὸ πᾶν πέλαγος, ὥστε μηκέτι πορεύεσθαι, κωλυτὴν παρασχεῖν ».

(2) ID., p. 262 et p. 256 : « Ἄρχοντες μὲν πολλῶν ἄλλων κατὰ τὸ πέλαγος νήσων ἔτι δὲ μέχρι τε 'Αιγύπτου καὶ Τύρρηνίας τῶν ἐντὸς δεῦρο ἐπάρχοντες ».

(3) ID., p. 263 et 256 : « Καὶ τὸν ὅσος ξύλινος πόματα καὶ βρόματα καὶ ἀλεὶμματα φέρων ».

port de mer, car « le canal et le plus grand port étaient couverts de navires et de marchands qui arrivaient de tous les pays du monde, et dont la foule produisait la nuit et le jour un mélange de tous les langages et un tumulte continuel » (1).

Le reste du pays répondait à la beauté de la capitale. La plaine immense qui entourait la ville, entrecoupée de canaux, fort peuplée, donnait deux récoltes par an. Une armée formidable gardait le pays et deux cents gros vaisseaux défendaient ses approches. Les dix rois Atlantes, maîtres absolus dans leurs états, se rassemblaient à des époques fixes, tous les cinq ou six ans, et réglaient en commun toutes les affaires litigieuses. Ils réalisaient ainsi la république idéale que rêvent pour notre Europe certains théoriciens. Pendant de longs siècles se maintint le bon ordre sur cette terre privilégiée ; mais, soit que les rois ne fussent pas restés fidèles à leurs engagements, soit que les peuples se fussent lassés de cette félicité sans nuage, le désordre et l'anarchie régnèrent à leur tour. Emportés par la passion des conquêtes, les rois Atlantes réussirent d'abord à étendre leur domination, mais ils se brisèrent contre la résistance d'Athènes et de ses alliés. Dès lors commença la décadence et bientôt Jupiter (2) « voyant la dépravation de cette race autrefois si vertueuse, voulut les punir pour les rendre plus sages et plus modérés. Il rassembla donc les Dieux dans le sanctuaire du ciel placé au centre du monde, d'où il domine tout ce qui participe de la génération, et, lorsqu'ils furent tous réunis, il dit..... »

Le Critias s'arrête brusquement ici, mais, dans un autre de ses dialogues, le Timée (3), Platon avait également parlé de l'Atlantide, et nous savons, grâce à lui, que Jupiter ordonna la

(1) PLATON, *Critias*, p. 268 et p. 258 : « Ὅδε ἀνάπλους καὶ ὁ μέγιστος λιμὴν ἔγεμεν πλοίων καὶ ἐμπόρων ἀφικνουμένων πάντοθεν, φώνην καὶ θόρυβον παντοδαπὸν κτύπον τε μεθ' ἡμέραν καί διὰ νυκτὸς ὑπὸ πλήθους παρεχομένων ».

(2) ID., p. 275 et p. 261.

(3) PLATON, *Timée* (traduction Cousin), p. 111.

destruction par l'eau et par le feu de cette terre maudite, et que ses ordres impitoyables furent rigoureusement exécutés.

Ce passage du Timée est trop important pour ne pas être cité en entier : « Parmi tant de grandes actions de notre ville, dont la mémoire se conserve dans nos livres, disaient à Solon les prêtres de Saïs, il y en a surtout une qu'il faut placer au dessus de toutes les autres. Ces livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers la mer Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie ; car cette mer était alors navigable (1), et il y avait, au devant du détroit que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure, car ce qui est en deça du détroit dont nous parlons ressemble à un port ayant une entrée étroite ; mais c'est là une véritable mer, et la terre qui l'environne un véritable continent. Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance ; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En outre, en deça du détroit, ils régnaient encore sur la Libye jusqu'à l'Egypte et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Toute cette puissance se réunit un jour pour asservir d'un seul coup notre pays, le vôtre, et tous les peuples situés de ce côté du détroit. C'est alors qu'éclatèrent au grand jour la vertu et le courage d'Athènes. Cette ville avait obtenu, par sa valeur et sa supériorité dans l'art militaire, le commandement de tous les Hellènes. Mais ceux-ci ayant été forcés de l'abandonner, elle

(1) Platon, *Timée* : « Τότε γὰρ πορεύσιμον ἦν τὸ ἐκεῖ πέλαγος. νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν. ὃ καλεῖται, ὥς φατε ὑμεῖς, Ἡρακλέους στήλας. Ἥδε νῆσος ἅμα Λιβύης ἦν καί Ασίας μεῖζων, Εξ ἧς ἐπιβατὸν ἐπὶ τὰς ἄλλας νήσους τοῖς τότ' ἐγίγνετο πορευομένοις, ἐκ δὲ τῶν νήσων ἐπὶ τὴν καταντικρὺ πᾶσαν ἤπείρον, τὴν περὶ τὸν ἀληθινὸν ἐκεῖνον πόντον. Τὰδε μὲν γὰρ ὅσα ἐντὸς τοῦ στόματος οὗ λέγομεν, φαίνεται λιμὴν στενόν τινα ἔισπλουν ἔχων. Ἐκεῖνο δὲ πελαγος ὄντως, ἥ τε περιέχουσα αὐτὸ γῆ παντελῶς ἀληθῶς ὀρθότατ' ἂν λέγοιτο ἤπειρος ».

brava seule les plus grands dangers, arrêta l'invasion, érigea des trophées, préserva de l'esclavage les peuples encore libres et rendit à une entière indépendance tous ceux qui, comme nous, demeurent en deça des colonnes d'Hercule. Dans la suite de grands tremblements de terre et des inondations engloutirent, en un seul jour et en une nuit fatale, tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers, et l'île Atlantide disparut sous la mer : aussi, depuis ce temps, la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissée à sa place ».

Tel est le double récit du Critias et du Timée. Ce récit est-il authentique dans tous ses parties, et devons-nous l'accepter dans ses moindres détails ? Assurément non. Il est certain que la description de l'île Atlantide, le tableau séduisant qu'en trace Platon, le conseil des rois Atlantes, leurs lois particulières, tout cela nous paraît fictif et allégorique. Les annales des peuples anciens ne comprenaient guère que l'énumération des règnes, des batailles et des généalogies. Les prêtres Egyptiens surtout, habitués qu'ils étaient à l'extrême concision de leurs hiéroglyphes, n'auraient jamais conservé dans leurs histoires, et par conséquent n'auraient pas donné à Solon tous ces détails descriptifs ou moraux. Ils sont dus à la brillante imagination de Platon. Le philosophe, dans le *Timée*, voulait prouver à ses interlocuteurs qu'il existe des Dieux vengeurs du crime et rémunérateurs de la vertu. L'histoire du peuple Atlante comblé de bienfaits tant qu'il est juste, anéanti par une catastrophe soudaine quand il a cessé d'obéir aux lois divines, était parfaitement appropriée à ce sujet, et on comprend qu'il ait brodé quelques fictions sur cette trame ingénieuse, afin de rendre la leçon plus frappante. Au moins le fond du récit est-il vrai ? Assurément oui. « Toutes les fois que Platon avance une pure fiction, écrivait un de ses plus savants commentateurs, Marcile Ficin (1),

(1) Marcile Ficin, *Argumentum in Timaeum*, p. 546 : « Quidam solam

il a grand soin de le dire expressément ». Or, que lisons-nous au commencement du Timée (1). « Ecoute, Socrate, un récit bien étrange, et pourtant parfaitement vrai, tel que Solon, le plus sage des sept sages, l'a fait autrefois ». Et plus loin (2) : « Quelle est donc cette action que le vieillard Critias racontait, non comme une vaine tradition, mais comme un fait réellement accompli par cette république dans les temps anciens, d'après le récit de Solon ? » Remarquons, en outre, que Critias, dans le dialogue qui porte son nom, invoque Mnémosyne, la déesse de la mémoire, « car, dit-il (3), la plus grande partie de ce que j'ai à dire dépend d'elle ». Il a tellement peur des objections qu'il les prévient, et a grand soin de faire remarquer que, si les héros Atlantes portent des noms à tournure hellénique, c'est que les Egyptiens avaient traduit ces noms dans leur propre langue, et que Solon n'a fait que les imiter. Si donc Platon revenait avec tant d'insistance sur la réalité et l'authenticité de son récit, c'est qu'il en était persuadé lui-même et voulait faire passer cette persuasion dans l'esprit de ses interlocuteurs. N'avons-nous pas le droit de conclure, abstraction faite des ornements poétiques dont nous parlions tout à l'heure, que le fond du récit est rigoureusement vrai, c'est-à-dire que réellement il a existé une grande île, au-delà des Colonnes d'Hercule, dont les habitants ont joué pendant plusieurs siècles un rôle prépondérant, mais qui a disparu en quelques heures dans un cataclysme ?

allegoriam dixerunt, sed hos redarguunt probatissimi quique Platonicorum, affirmantes quidem historiam, quia dixerit Plato factum esse valde mirabile sed ommimo verum. Sensum præterea Platoni nihil usque temere molienti allegoricum existimat adhibendum. » Cf. *Argumentum in Critiam*, p. 601.

(1) PLATON, *Timée*, édition Didot, p. 199. Ἄκουε δὴ, ὦ Σώκρατες, λόγου μάλα μὲν ἀτοπου, παντάπασι δε ἀληθοῦς, ὡς ὁ τῶν ἕπτα σόφων σοφώτατος Σόλων ποτ' ἔφη.

(2) ID. Ἀλλὰ δὴ ποῖον ἔργον τοῦτο Κρίτιας οὐ λεγόμενον μὲν, ὡς δὲ πραχθὲν ὄντως ὑπὸ τῆςδε τῆς πολέως ἀρχαῖον διηγεῖτο κατὰ τὴν Σόλωνος ἀκοήν ;

(3) ID., p. 254. Σχεδὸν γὰρ τὰ μέγιστα ἡμῖν, τῶν λόγων ἐν ταύτῃ τῇ θεῷ, πάντ' ἐστὶ.

Le récit de Platon a pourtant soulevé bien des contradictions. Dès l'antiquité, certains philosophes se prononcèrent contre l'Atlantide. Les Néoplatoniciens surtout combattirent son existence. Longin ne voyait en elle qu'un simple développement littéraire sans portée historique. Amelius retrouvait, dans le récit de l'effondrement de l'Atlantide, le combat des étoiles fixes et des planètes ; Numérius, la lutte du bien et du mal ; Origène celle des bons et des mauvais génies. Proclus, qui nous a fait connaître ces diverses opinions dans son *Commentaire sur le Timée*, cite encore, mais sans les nommer, d'autres philosophes pour lesquels l'Atlantide n'était qu'une allégorie, sans liens avec l'histoire réelle, mais qui cachait de profondes doctrines sur la nature de l'univers.

Le moyen âge ne souleva point cette question ; mais, lorsque les découvertes de Colomb eurent, en quelque sorte, renouvelé le problème, l'existence de l'Atlantide fut de nouveau et résolument niée. Acosta, le consciencieux historien des Indes (1), Bernard de Malin Kroot, le savant commentateur (2), Fabricius, l'éditeur de la *Bibliotheca Græca* (3), n'hésitaient pas à se prononcer contre Platon. Le géographe Cellarius (4) essaya de discuter l'existence de l'Atlantide, mais il ne parvint à prouver que sa disparition, ce qui n'avait jamais été contesté. Tiedemann (5),

(1) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (traduction Regnault, 1598), p. 45 : « Je ne porte point tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent divin, qu'il me semble difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'isle Atlantique, pour une vraye histoyre, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables ».

(2) B. de Malin Kroot, *Paralipomena de historicis græcis*, p. 95.

(3) Fabricius, *Bibliotheca Græca*, liv. iii, § 3, p. 98.

(4) Cellarius, *Notitia orbis antiqui, sive geographia plenior*, t. II, p. 164, « Obstant alia : vicinitas ostii ad columnas Herculis, ante quod dicitur sita fuisse, a quo longissime abest America.... deinde regum illius insulæ imperium, et bellum cum Atheniensibus gestum, et insulæ ulteriores in quas ex Atlantide navigatio instituta fuerit. Quid plura ? ait ἠφανίσθη, disparuit insula, nusquam superest ».

(5) Tiedemann, *Dialogorum Platonis argumenta*, p. 399.

l'abbé Creyssent (1), Hismann (2), d'Anville (3) lui-même n'apportent point contre la réalité du continent englouti d'arguments décisifs. Bartoli fait du récit de Platon un poème allégorique et satirique dans lequel il croit reconnaître les principaux événements de la guerre du Péloponnèse (4). Au XIX[e] siècle, Gosselin (5), Uckert (6), Malte Brun (7), Letronne (8), A. Rhinne (9), Ploix (10), s'accordent à soutenir que l'Atlantide n'a jamais existé que dans la brillante imagination du philosophe athénien. Th. H. Martin (11) pense que l'Atlantide n'est qu'une fiction ingénieuse des Egyptiens pour se concilier les sympathies grecques. Nicklés (12) enfin attribue cette croyance à une illusion d'optique, à une sorte de mirage.

Sans se prononcer aussi ouvertement, plusieurs écrivains se sont contentés d'émettre des doutes. Ainsi Montaigne énonce

(1) CREYSSENT, *Observations critiques sur l'Atlantide* (Journal des Savants, février 1779.

(2) HISMANN, *Neue Welt und Menschengeschichte* (appendice), t. I, p. 175-186.

(3) D'ANVILLE, *Géographie ancienne*, t. III, p. 123 : « Le narré de Platon est le récit d'un Athénien qui veut illustrer sa patrie, et on voit dans ce qu'il débite sur la patrie des Atlantes un philosophe occupé de spéculations plus magnifiques que vraisemblables ».

(4) BARTOLI, *Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les sciences et les arts ont fait dans le* XVIII[e] *siècle en Europe*, liv. I. Il n'est cependant guère probable que Platon ait caché les Spartiates sous le nom des Atlantes, et, si la petite île Atalanta, au nord de l'Euripe, fut, au rapport de Thucydide, séparée du continent lors de la guerre du Péloponnèse, est-ce une raison pour confondre la grande Atlantide et la petite Atalanta ?

(5) GOSSELIN, *Géographie des anciens*, I, 141.

(6) UCKERT, *Geographie der Griechen und Romern*, I, p 59. — II, p. 192.

(7) MALTE-BRUN, *Géographie universelle* (édition 1840), I, 26.

(8) LETRONNE, *Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas* (Bulletin universel des sciences), mars 1831.

(9) A. RHINNE, article Amérique dans l'Encyclopédie nouvelle.

(10) PLOIX (Revue d'anthropologie), mai 1887.

(11) TH. H. MARTIN, ouv. cité. I, 330.

(12) NICKLÈS, Mémoires de l'Académie de Stanislas (1864), p. 308.

le fait, mais sans l'accompagner de réflexions (1). Buffon (2), Mentelle (3) et Raynal (4) n'affirment ni ne nient. Le jésuite Lafitau distingue avec soin les opinions contraires mais ne se prononce pas (5). Voltaire semble tantôt croire à l'Atlantide et tantôt la rejeter (6). Le marquis de Saint-Simon tour à tour nie et affirme (7). Humboldt reste indécis (8), car « les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive ; ils offrent comme des images voilées à contours indéterminés ». Stallbaum, un des derniers commentateurs de Platon, croit que le fond du récit est vrai, mais qu'il a été singulièrement modifié (9). Beudant enfin touche avec réserve à cette question (10) : « Nous ne saurions nier positivement l'existence de l'Atlantide, ensevelie sous les eaux, suivant les traditions égyptiennes, en un jour et une nuit ».

(1) MONTAIGNE, *Essais,* I, 30. « Platon introduit Solon racontant avoir appris des presbtres de la ville de Saïs.... Il est bien vraisemblable que cest extrême ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, mais il n'y a pas grande apparence que ceste isle soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir ».

(2) BUFFON, *Histoire naturelle* (édition de 1749), t. I, p. 313.

(3) MENTELLE, *Encyclopédie méthodique aux mots Atlantis et Atlantica*, t. I, p. 259.

(4) RAYNAL, *Histoire philosophique des deux Indes*, t. X, p. 45.

(5) LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, t. I, 2, 27.

(6) VOLTAIRE, Œuvres complètes (édition 1784), t. XXXVIII, p. 450. « L'engloutissement de l'Atlantide peut être regardé avec au moins autant de raison comme un point historique que comme une fable ; le peu de profondeur de la mer Atlantique jusqu'aux Canaries pourrait bien être une preuve de ce grand événenent, et les îles Canaries pourraient bien être les restes de l'Atlantide ».

(7) SAINT-SIMON, *Nyctologues de Platon*, *4e nuit*, p. 27. — *Dissertation sur un passage de Platon et sur l'ile Atlantide*, p. 20 et 74.

(8) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 169.

(9) STALLBAUM, *Commentaire du Critias*. Critiam censeamus simillimum fabulæ alicui romanensi, historiæ veritate non omnino destitutæ.

(10) BEUDANT, *Eléments de géologie*, p. 19.

Après ceux qui nient et ceux qui doutent, passons à ceux qui croient. Leur nombre est considérable, surtout dans l'antiquité, et la presque unanimité de ces témoignages est même une preuve sérieuse de l'existence de l'Atlantide. Ainsi l'astronome Eudoxe de Cnide, contemporain et disciple de Platon, regardait comme véritable l'histoire racontée à Solon par les prêtres de Saïs (1). Strabon, dont le scepticisme scientifique s'affirme en tant d'endroits, n'hésite pas à proclamer que l'opinion de Posidonius est plausible (2). Pline l'Ancien se prononce dans le même sens (3) : « La nature, dit-il, a retranché totalement certaines régions, témoin premièrement cette Atlantide où est aujourd'hui la mer du même nom, et qui, s'il en faut croire Platon, avait une étendue immense. Le platonicien Philon le Juif (4) adopte purement et simplement l'opinion du maître. Un autre platonicien, Crantor (5), aurait retrouvé la tradition de l'Atlantide chez les prêtres de Saïs, qui lui montrèrent des stèles, où toute cette histoire se trouvait écrite. Proclus, à qui nous devons ce renseignement sur Crantor, nous apprend également qu'un certain Marcellus (6), auteur d'un livre perdu intitulé les Ethiopiques, rapportait que des traditions sur l'Atlantide avaient été recueillies par des voyageurs dans une île inaccessible de l'Océan. Un certain Zoticos avait composé un poème sur l'Atlantide (7). Proclus

(1) Diogène Laerce, VIII, 8.

(2) Strabon, II, 3, 6 : « Nous ne pouvons qu'approuver ce que dit Posidonius des soulèvements et des affaissements du sol et en général de tous les changements produits soit par les tremblements de terre, soit par ces causes analogues que nous avons nous-mêmes énumérées plus haut. Nous approuvons aussi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide, que la tradition relative à cette île pouvait bien ne pas être une pure fiction ».

(3) Pline, *Histoire naturelle*, II, 92. In totum abstulit terras, primum omnium ubi Atlanticum mare est, si credimus Platoni, immenso spatio.

(4) Philon le Juif, *De l'Indestructibilité du monde*, p. 963.

(5) Proclus, *Commentaire de Timée*. p. 24.

(6) Id., id.

(7) Porphyre, *De vita Plotini* (édition Didot), p. 106. Συνῆν δὲ καὶ

lui-même, ainsi que son maître Syrianus, et Iamblique, tout en conjecturant que Platon avait choisi ce fait historique pour en faire l'emblème de la lutte éternelle de l'esprit contre la matière, ne mettaient nullement en doute sa réalité. Ce témoignage a d'autant plus d'importance que Proclus enregistre avec soin les opinions contraires (1). En dehors de l'école d'Alexandrie, dont on pourrait suspecter les attaches platoniciennes, la croyance naïve à l'existence de l'Atlantide se retrouve dans Ammien Marcellin (2). Deux apologistes du christianisme n'éprouvent pas plus de scrupules que l'ami de Julien l'Apostolat à affirmer l'existence de ce continent englouti. Arnobe va même jusqu'à fixer l'époque de l'invasion de l'Europe par les Atlantes (3) ; quant à Tertullien, il parle à diverses reprises de l'Atlantide, mais sans douter un seul instant de son existence (4).

L'antiquité croyait donc à l'Atlantide. Philosophes, poètes, historiens racontaient à l'envi ses merveilles et ses malheurs. Peut-être même le souvenir de l'île mystérieuse s'était-il conservé directement dans la religion Athénienne, puisque, dans la fête des petites Panathénées, on portait en procession un péplum brodé, où l'on voyait comment les anciens Athéniens, élevés et soutenus par Minerve, avaient été victorieux des Atlantes (5). Pendant le moyen âge au contraire la croyance à

Ζώτικος, κριτίκος τε καὶ ποιήτικος, ὅς τὸν Ατλαντικὸν εἰς ποίησιν μετέβαλε πάνυ ποιητικῶς.

(1) Proclus, ouvrage cité, p. 24, 52-59, 61.

(2) Ammien Marcellin, XVII, 7. Sunt et chasmatiæ, qui, grandiori motu patefactis subito voratrinis, terrarum partem absorbent, ut in atlantico mari Europæo orbe spatiosior insula.

(3) Arnobe, *Adversus gentes*, liv. I. Il croyait que cet évènement était contemporain de l'invasion des Assyriens sous Ninus.

(4) Tertullien, *De pallio*, 25. — *Apologétique*, 40, Memorat et Plato majorem Asiæ vel Africæ terram Atlantico mari ereptam.

(5) *Scholiaste de Platon* (édit. Didot. frag. IV, p. 442) : « N'hésitons pas à reconnaître que cette légende est peu vraisemblable. Proclus, dans son commentaire du Timée, parle bien de ce péplum, et ajoute qu'il représentait la victoire des Athéniens contre les barbares. mais il ne dit pas que ces bar-

l'Atlantide se trouva à peu près interrompue (1). C'est surtout dans les temps modernes, au moment où furent de nouveau agitées en Europe les questions qui jadis avaient passionné l'antiquité que la croyance à l'Atlantide rencontra de nombreux partisans. Colomb fut un de ses plus chauds défenseurs. Oviedo (2), l'historien des Indes, l'orientaliste Genebrard (3), Christophe Becman, le père Kircher (4), croient tous à l'Atlantide et expliquent sa disparition par le déluge biblique. Rudbeck (5), Eurenius (6), Baer (7), Tournefort (8), Van Eys (9), Olivier (10), Samuel d'Engel, Fabre d'Olivet, Carli, (11), de la Borde, Cadet, Bailly (12) et Delisle de Sales (13), pensent de même. Citons

bares étaient les Atlantes, et plus loin il ajoute que, dans cette même fête, les Athéniens célébraient aussi leur victoire contre les Perses et leurs autres victoires historiques. Les barbares représentés sur le peplum étaient donc, très probablement, des Perses et non des Atlantes ».

(1) Au sixième siècle, Cosmas Indicopleustes, *dans sa Topographie chrétienne* (Montfaucon, Nova collectio patrum et scriptorum graecorum, t. II, p. 114-125, 131, 136, 138, 186-192, 340-342) parle encore de l'Atlantide, mais pour l'accommoder à son système cosmographique. Avec ce singulier commentateur de Platon, on ne peut citer pour toute cette période qu'une carte de l'Atlantide qui figure dans un Macrobe du x[e] siècle. Cf. SANTAREM, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge*, II, 42.

(2) OVIEDO, *La historia general de las Indias.*

(3) GENEBRAD, *Chronographia sacra* (1580), liv. I. — BECMANN, *Historia, orbis terrarum* (1680). De insulis, § 5.

(4) KIRCHER, *Exercitatio de Atlantide Platonis. — Mundus subterraneus.*

(5) RUDBECK, *Atlantica sive Manheim vera Iapheti posterorum sedes ad patria.* Upsal, 1675.

(6) EURENIUS, *Atlantica Orientalis* (traduit du Suédois en latin par Renhorn), 1764.

(7) BAER, *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762. — Avignon, 1835.

(8) TOURNEFORT, *Voyage du Levant*, lettre XV, t. II.

(9) VAN EYS, *Dissertatio de Platone Mozaizante*, Francfort, 1715.

(10) OLIVIER, *Dissertation sur le Critias de Platon*, 1726.— SAMUEL D'ENGEL, *Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* 1762.

(11) CARLI, *Lettres Américaines* (traduction Lefebvre de Villebrune) 1788. — DE LA BORDE, *Histoire abrégée de la mer du Sud* (1791).

(12) BAILLY, *Lettres sur l'Atlantide et sur l'histoire ancienne de l'Asie*, 1779.

(13) DELISLE DE SALES, *Histoire nouvelle de tous les peuples du monde, réduite aux seuls faits qui peuvent instruire et piquer la curiosité.*

encore au XIX[e] siècle Graves (1), Daviès, Latreille (2), Bory de Saint-Vincent, (3) de Fortia d'Urban, Bunsen, Villemain, Jolibois (4), Roisel (5), Deniset, Novo y Colson (6), de Botelha (7), les docteurs Ameghino et Lagneau (8), le professeur Borsari, qui reconnaissent la réalité historique de l'Atlantide. Il est vrai que leurs raisons ne sont pas toujours très sérieuses, et qu'ils prêtent le flanc aux attaques de leurs adversaires, mais nous ne voulions pour le moment que constater, dans les temps modernes, le grand nombre des croyants à l'Atlantide et la continuité de cette croyance à travers les âges.

Ce n'est pas tout que d'avoir pour soi la tradition historique : il faut encore que les données de la science ne combattent point cette tradition. Or, en s'en tenant au texte même de Platon, une grande île existait : elle a disparu. Ce phénomène est-il possible d'après les données de la géologie et de la physique générale du globe ?

Quand la terre se formait, de soudains cataclysmes, analogues à celui qui fit disparaître l'Atlantide, bouleversaient la face du monde. Ainsi que l'écrivait un de nos plus illustres contemporains, Darwin (9) : « Le temps viendra où les géo-

(1) GRAVES, voir plus loin, p. 131.

(2) CADET, *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de la Corse*, 1785. — LATREILLE, *Mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle des insectes, de géographie et de chronologie*, 1810.

(3) BORY DE SAINT-VINCENT, *Essai sur les iles Fortunées*. — FORTIA D'URBAN, *Essai sur quelques-uns des plus anciens monuments de la géographie*, 1802, t. I, p. 5. — BUNSEN, *Egyptes place in universal history*, t. IV. p. 421.

(4) JOLIBOIS, *Dissertation sur l'Atlantide*. — VILLEMAIN, *Histoire de la littérature française au* XIII[e] siècle, lettre XIV.

(5) ROISEL, *Les Atlantes*, 1874.

(6) NOVO Y COLSON, *la Ultima teoria de la Atlantide* (Société de géographie de Madrid).

(7) DE BOTELHA, *Puebras geologicas de la existencia de la Atlantida*, 1881.

(8) D[r] AMEGHINO, *La Antiquedad del Hombre en el Plato* (1880). — D[r] LAGNEAU (Société d'anthropologie, 1864, p. 748. — 1880, p. 459).

(9) DARWIN cité par RECLUS (*La Terre*), p. 808. — Cf. Le préambule des

logues considéreront le repos de l'écorce terrestre pendant toute une période de son histoire comme aussi improbable que le serait le calme absolu de l'atmosphère pendant toute une saison de l'année ». Dès l'antiquité on peut citer de nombreux phénomènes qui présentent une grande analogie avec celui qui amena la ruine de l'Atlantide. « Démoclès, dans ses histoires, écrit Strabon (1), raconte que de terribles tremblements de terre furent autrefois ressentis en Lydie, en Ionie, et jusqu'en Troade, qui engloutirent des villages entiers, convertirent des marécages en lacs et submergèrent Troie sous les eaux de la mer. Par une cause analogue, l'île de Pharos, la Pharos d'Egygte, située naguère en pleine mer, n'est plus à proprement parler qu'une presqu'île ; Tyr et Clazomènes pareillement. Nous-même, lors de notre voyage à Alexandrie en Egypte, nous avons vu la mer, aux environs de Péluse et du mont Casius, se soulever tout à coup, inonder ses rivages, et faire de la montagne une île..... Démétrius de Callatis, dans son relevé des tremblements de terre ressentis en Grèce, nous apprend qu'une portion notable des îles Lichades et du Cenoeum fut engloutie, que Phalares même fut en quelque sorte rasée tout entière jusqu'au niveau du sol, qu'un même désastre eut lieu à Lamia et à Larissa, etc... Enfin, l'on rapporte que l'île Atalanta, près de l'Eubée, s'ouvrit juste par le milieu et livra passage aux vaisseaux, et qu'en certains endroits l'inondation y couvrit la plaine jusqu'à une distance de vingt stades ». Il serait facile de multiplier les exemples (2) : ainsi l'Acarnanie et l'Achaïe sont couvertes presque entièrement par les eaux des golfes d'Ambracie et de Corinthe. La Propontide

Epoques de la Nature de Buffon : « La nature s'est trouvée dans différents états, et la terre a pris successivement des formes différentes. Les cieux eux-mêmes ont varié, et toutes les choses de l'univers physique sont, comme celles du monde moral, dans un mouvement continuel de variations successives ».

(1) Strabon, I, 3, 17.

(2) Id., I, 3, 20.

et le pont Euxin submergent de vastes plaines en Asie et en Europe. Tantôt la mer se creuse un chemin à travers l'Hellespont et le Bosphore de Thrace (1), tantôt elle sépare la Sicile de l'Italie, Chypre de la Syrie, Eubée de la Béotie, l'Afrique de l'Espagne, la Gaule de la Grande-Bretagne, ou bien elle engloutit Pyrrha et Aulissa, Helice et Bura dans le golfe de Corinthe, la majeure partie de l'île de Cos et la moitié de Tyndaris en Sicile. Quelquefois c'est au milieu des terres que s'affaissent le mont Cybotus et la ville de Curète, ainsi que Sipylus de Magnésie. Un continent tout entier disparaît même, au grand effroi des contemporains, la terre Lyctonienne ou Lycaonienne.

Tous ces phénomènes se sont produits à l'époque historique. Ils sont tout aussi prouvés que l'affaissement, au VIe siècle de notre ère, de la ville d'Herbadilla que recouvre aujourd'hui le lac de Grandlieu (2), ou que la brusque séparation des îles Jersey, Guernesey et autres d'avec le Cotentin (3) ; ou que la formation du Zuydersée en 1170 (4) ; du Dollartsée en 1277 et 1287 ; du Biesboch en 1421 ; ou que le tremblement de 1663, qui causa de si terribles ravages au Canada et changea en un espace immense, entrecoupé de lacs et de ruisseaux, près de cent lieues de pays autrefois occupées par des montagnes et des rochers ; ou que le tremblement de 1566 qui abîma sous les eaux plus de soixante lieues carrées dans la province chinoise de Chansi ; ou que la disparition sous les eaux, en 1819, sur une étendue de quatre-vingt-quatre lieues carrées, de la plaine de Sindrée aux bouches de l'Indus (5) ; ou que l'effroyable éruption du Krakatau en 1882, dont on ressentit les secousses sur

(1) ORPHÉE, *Poème des Argonautes* (édit. Tauchnitz), V. 128-169.
(2) PEUCHET et CHANLAIRE, *Description topographique et statistique de la France.*
(3) ÉLISÉE RECLUS, *La France*, p. 593, 639-649.
(4) ID., *L'Europe septentrionale*, p. 222-224.
(5) ZURCHER et MARGOLLÉ, *Le Monde sous-marin*, p. 271.

d'énormes espaces (1). Ce n'est donc pas une exagération poétique (2) ou une fantaisie d'artiste qui a inspiré ces beaux vers à Ovide (3) :

Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum ; vidi factas ex æquore terras,
E procul a pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis :
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit, et eluvie mons est deductus in æquor,
Eque paludosa siccis humus aret arenis.

Le grand cataclysme qui détruisit l'Atlantide ne ressemble-t-il pas à tous ceux que nous venons d'énumérer? Sans doute, un tel bouleversement ne s'est pas accompli à l'époque historique ; Platon lui-même en fixe la date à neuf mille ans avant lui ; mais ce n'est pas une raison pour le nier. Sans qu'il soit besoin de recourir aux milliers de siècles de la chronologie chinoise ou indoue, nul aujourd'hui n'ignore que l'univers existait bien avant les six mille ans de la chronologie classique. Par conséquent, puisque la tradition historique et la science sont d'accord pour reconnaître l'existence de l'Atlantide, n'hésitons pas à nous ranger parmi ceux qui croient à l'authenticité du récit Platonicien.

L'Atlantide a existé : mais quelle était sa position ? Les opinions varient à l'infini. Les uns ont pensé, avec Rudbeck (4),

(1) EDMOND COTTEAU, *Krakatau et le Détroit de la Sonde* (Tour du Monde, 1886).

(2) Plusieurs savants : président de Brosses, Forster, Dumont d'Urville, Broca, Moerenhout, Martin de Moussy, etc., pensent que jadis existait dans le Pacifique un grand continent, déterminé par les îles Havaï, les Marquises et la Nouvelle-Zélande, qui ne seraient que les sommets des terres englouties. Ce n'est qu'une hypothèse, mais fort légitime ; à plus forte raison pouvait jadis exister dans l'Atlantique un continent dont les Antilles, les Açores, etc., seraient comme les dernières arêtes. — Cf. DE BROSSES, *Navigations aux terres Australes*. — GABRIEL LAFOND, *Bulletin de la Société de géographie* (juin 1867).

(3) OVIDE, *Métamorphoses*, liv. XV.

(4) Voir pour l'exposé de ces divers systèmes et leur réfutation GAFFAREL, *L'Atlantide* (Revue de géographie, 1880).

que l'Atlantide était l'ancienne Suède, et les autres, avec Hœfer, les provinces septentrionales de l'Allemagne baignées par la Baltique. Bailly retrouvait l'Atlantide dans le Spitzberg, et Delisle de Sales dans la Méditerranée. Kirchmaïer la plaçait en Afrique, dans l'ancien lac Triton, et Jolibois dans les régions de l'Atlas et du Sahara. Un savant contemporain, dont il est difficile de résumer la compétence, Berlioux (1), a cru retrouver dans l'Afrique Septentrionale l'emplacement de l'Atlantide, et a même essayé de raconter l'histoire des rois Atlantes. C'est encore une opinion peu commune que celle du Flamand Grave (2) et de l'Anglais Davies qui prétendaient découvrir l'Atlantide en Hollande. D'autres savants, également étranges dans leurs conceptions, Van Eys en 1715, l'avocat Marseillais Claude Olivier en 1726, le Suédois Eurénius en 1754, et Baër en 1762, dirigeaient leurs recherches vers la Palestine, Latreille vers la Perse, Moreau de Jonnès (3) en Crimée. Tous ces écrivains n'ont, de parti pris, voulu tenir aucun compte du texte de Platon. Ils ont placé l'Atlantide soit en Europe, soit en Asie, en deçà, par conséquent, des colonnes d'Hercule, et presque tous ont voulu la reconnaître dans des contrées encore existantes. C'en est assez pour démontrer le mal fondé de leurs théories.

(1) Berlioux, *Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif*, 1883.

(2) Voici le titre exact de l'ouvrage de Grave : nous le citons à cause de la rareté du livre et de son étrangeté : « *République des Champs-Elysées ou Monde ancien, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Elysées et l'Enfer des anciens sont les noms d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les iles du Bas-Rhin... que les Elyséens, nommés aussi sous d'autres rapports Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, ont civilisé les anciens peuples, y compris les Egyptiens et les Grecs, que les dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Elysée, que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs Atlantes*, etc. » — Davies soutint la même thèse dans ses *Antiquæ linguæ Britannicæ rudimenta*.

(3) Moreau de Jonnès, *Géographie préhistorique, l'Atlantide*, p. 103-137.

D'autres savants, mieux inspirés, ont, conformément aux indications Platoniciennes, cherché l'Atlantide au-delà des colonnes d'Hercule, mais ils ont eu le tort de la placer en Amérique, oubliant qu'elle n'existait plus.

Dès 1553 Gomara affirmait que l'Atlantide correspondait à l'Amérique (1) ; en 1561 Guillaume de Postel, le savant orientaliste, alléguait une prétendue étymologie mexicaine pour proposer d'appeler Atlantis le nouveau continent (2). Wytfliet, un des meilleurs géographes du XIVe siècle, établissait l'identité de ces deux continents (3). Bacon y croyait aussi, mais dans un ouvrage de pure fiction et qui est resté inachevé (4). Le Suisse Bircherodius essayait de prouver qu'il fallait chercher du côté de l'Amérique la position de l'ancienne Atlantide (5). Lamothe Levayer (6), le sceptique et érudit auteur de la *Géographie du Prince*, voyait « dans le Timée et le Critias quelque petite apparence de l'Amérique ». Sainte-Croix (7) et Carli (8) étaient du même avis. Ce dernier, dans ses *Lettres américaines*, a même dépensé beaucoup de science et d'imagination pour prouver sa thèse. Il est vraiment singulier que ni lui ni ses devanciers n'aient été arrêtés par le texte de Platon, bien affirmatif sur ce point, que l'Atlantide a disparu en une seule nuit à la suite d'un effroyable cataclysme et qu'il est par conséquent inutile de la chercher dans une région encore existante. Emportés par leur désir de retrouver l'Atlantide au Nouveau-Monde, ils ont oublié que l'Atlantide n'existait plus. Quelques cartographes

(1) GOMARA, *Historia de las Indias*, fol. 119.

(2) POSTEL, *Cosmographicæ disciplinæ compendium cum synopsi rerum toto orbe gestarum*, p. 13 et 57.

(3) WYTFLIET, *Histoire universelle des Indes orientales et occidentales*, p. 60.

(4) BACON, *Nova Atlantis*, 1638, p. 364.

(5) BIRCHERODIUS, *De orbe novo non novo*, Altorf, 1683.

(6) LAMOTHE-LEVAYER, *Géographie du prince*, p. 21.

(7) SAINTE-CROIX, *De l'état et du sort des anciennes colonies*, p. 24.

(8) Tout le deuxième volume de l'ouvrage de CARLI (traduction Lefebvre de Villebrune.

ont partagé ces illusions. A la fin du XVIIe siècle, Guillaume Sanson (1) publiait dans son grand atlas une carte de l'Amérique partagée entre les fils d'Atlas, et il intitulait gravement cette fantaisie géographique : *Novus orbis, potius altera continens, sive Atlantis insula a M. Sanson antiquitati restituta, nunc demum majori forma delineata, et in decem regna juxta decem Neptuni filios distributa, præterea insulæ nostræque continentis regiones quibus imperavere Atlantis reges, aut quas armis tentavere.* Le croirait-on ? Un autre cartographe, Robert de Vaugondy (2), partageait encore l'Amérique entre la postérité d'Atlas dans son *Orbis Vetus in utroque continente juxta mentem Sansonianam distinctus nec non observationibus astronomicis redactus.* Tout récemment, au congrès des Américanistes de Copenhague, qui eut lieu en 1883, un fantaisiste, M. Stephens Blackett (3), n'affirmait-il pas que l'on retrouve les races qui habitaient les différentes parties de l'Amérique lors de la conquête espagnole en les comparant avec les races que les anciens auteurs ont nommées comme habitant l'Atlantide. Ainsi les Titanides correspondent aux Totonaques, Iapetus aux Zapotèques, Atlas aux Aztlans, Maia aux Maïas, Typhaeus aux Tapys, indiens de l'Amérique du Sud, etc. Ces singularités géographiques, pour ne pas les qualifier plus sévèrement, ne sont qu'un jeu d'esprit, et c'est décidément hors de l'Amérique qu'il nous faut chercher l'emplacement de l'Atlantide.

Nous avons essayé plus haut d'établir que l'Atlantide se trouvait jadis dans l'immense espace que déterminent les Açores, les Canaries, la mer des Sargasses et les Antilles. Nous n'avons

(1) Carte 82 de l'atlas de 1689.

(2) Editions de 1748 et 1762. Les Etats-Unis formaient la part de Gadeiros et le Mexique celle d'Atlas, dont la capitale s'élevait sur l'emplacement de Mexico. Amphères avait pour lui le Venezuela et la Guyane. Le Pérou appartenait à Evemon, la Bolivie et le Paraguay à Mnésée, la Confédération Argentine à Mestor. Plus modestes ou moins bien partagés, Azaes, Elasippes et Diaprepes se contentaient du Chili et de la Patagonie.

(3) BLACKETT, *The lost history of America* (Congrès de Copenhague, p. 139.

pas à revenir sur cette démonstration, que nous nous sommes efforcé de rendre probante. On nous pardonnera d'avoir insisté sur ce problème historique, non seulement à cause de son importance, mais aussi parce qu'il se rattachait directement à notre sujet. Il est certain que la croyance à l'Atlantide ne fut pas sans avoir une grande influence sur la découverte de l'Amérique. Colomb y croyait. Tous ses contemporains y crurent également, et, dans l'antiquité, ce fut certainement la tradition que l'on conserva avec le plus de soin, et que l'on se transmit avec le plus d'exactitude de génération en génération. Il était donc nécessaire d'en parler longuement et de prouver comment à travers les âges, et par un travail inconscient de l'esprit humain, ces vagues notions se transformèrent peu à peu, et aboutirent aux merveilleuses découvertes maritimes du XV[e] et du XVI[e] siècle.

La tradition de l'Atlantide n'est pas la seule que nous ait léguée l'antiquité relativement à l'existence d'un continent au-delà des mers connues et dans la direction de l'ouest. Plutarque a conservé le souvenir du continent Cronien, et Elien celui de la Méropide.

Le continent Cronien est mentionné dans le traité de Plutarque intitulé *De facie in orbe lunæ* (1). C'est un résumé dogmatique des opinions de l'antiquité sur notre satellite. Un certain Sylla raconte à Lamprias, frère de Plutarque, qu'il a rencontré à Carthage un étranger fort au courant de toutes les sciences. Cet étranger venait d'acquérir du renom en découvrant des parchemins sacrés qu'on avait transportés secrètement hors de l'ancienne ville, quand elle avait été détruite. Il arrivait d'une île mystérieuse située dans les profondeurs de l'Océan Atlantique. Il y était resté trente années, remplissant les fonctions de prêtre de Saturne, et la décrivit en ces termes à Sylla : (2)

(1) PLUTARQUE, *De facie in orbe lunæ* (édition Didot), p. 1151-1153, § 29.
(2) Traduction BÉTOLAUD (*Œuvres morales*), t. IV, p. 179.

« Rien ne s'oppose à ce que je débute à la façon d'Homère : Ogygie est une île éloignée en la mer, à cinq journées de navigation de la Grande Bretagne et à l'ouest (1). Trois autres îles, à égales distances de cette île et entre elles, sont placées en avant et tout à fait vers le point où le soleil se couche pendant l'été. Dans une de ces îles, suivant les traditions mythologiques des Barbares, Saturne fut emprisonné par Jupiter. Sous la surveillance de son fils, il résidait dans la plus reculée et au delà de la portion de mer qu'on appelle mer Saturnienne. Les barbares ajoutent (2) que le grand continent qui entoure en cercle la grande mer, un peu moins éloignée des autres îles, est à environ cinq mille stades d'Ogygie, et que l'on ne peut y aborder qu'avec des bâtiments à rame. Les eaux en effet ne permettent qu'une lente navigation, et sont rendues bourbeuses par la quantité de vase qu'y déposent de nombreux affluents venus de terre ferme. Il en résulte de tels atterrissements que la mer en est épaissie : elle prend une sorte de consistance, à ce point qu'on l'a cru glacée. La partie de ce continent qui longe la mer est occupé par des Grecs (3). Ils s'étendent sur un golfe qui n'a pas moins d'étendue que les Paludes Méotides, et dont l'embouchure répond précisément en ligne droite à celle de la mer Caspienne. Ils s'appellent et s'estiment des continentaux, et ils donnent le nom d'insulaires (4) à ceux qui habitent notre sol, attendu qu'il est entouré par la mer de tous les côtés.

D'après eux, aux peuples de Saturne se mêlèrent plus tard

(1) Ὠγυγίη νῆσος... δρόμον ἡμερῶν πέντε Βρεττανίασ ἀπέχουσα πλέοντι πρὸς ἑσπέραν. Ἕτεροι δὲ τρεῖς ἴσον ἐκείνης ἀφεστῶσαι καὶ ἀλλήλων, προκεῖνται μάλιστα κατὰ δυσμὰς ἡλίου θερινάς.

(2) Τὴν δὲ μεγάλην ἤπειρον, ὑφ᾽ ἧς ἡ μεγάλη περιέχεται κύκλῳ θάλαττα, τῆς Ὠγυγίας περὶ πέντα κισχιλίους σταδίους κωπήρεσι πλοίοισ κομιζομένῳ.

(3) Τῆς δὲ ἠπείρου τὸ πρὸς τῇ θαλάττῃ κατοικεῖν Ἑλλήνας περὶ κόλπου οὐκ ελαττόνω τῆς Μαιώτιδος.

(4) Καλεὶν δὲ καὶ νομίξειν ἐκείνους, ἠπειρώτασ μὲν άυτούς, νησιώτας δὲ τοὺς ταύτην τὴν γὴν κατοικοῦντας.

ceux qui, venus avec Hercule, furent laissés dans cette contrée ; et l'élément grec, déjà éteint et dominé par l'influence de la langue, des lois et du régime barbares, se trouva comme ranimé grâce à cette adjonction qui lui donna une nouvelle puissance et un nouveau développement. Voilà pourquoi chez eux les premiers honneurs sont pour Hercule et les seconds pour Saturne.

Quand l'étoile de Saturne, par nous appelée Phémon, et par eux Nyctouros (gardien de la nuit), est arrivée au signe du Taureau, ce qui exige une révolution de trente ans, ils procèdent à un sacrifice préparé longtemps d'avance, On organise aussi une expédition maritime dans les conditions suivantes : Des habitants désignés par le sort montent chacun sur un nombre égal d'esquifs ; là ils ont soigneusement ménagé tout ce qui est nécessaire pour un voyage à rame sur une mer aussi étendue, et pour un aussi long séjour en pays étranger. Une fois partis, nos navigateurs éprouvent, on le conçoit bien, des fortunes diverses. Ceux qui ont échappé aux hasards de la mer commencent par aborder dans les îles opposées, où habitent des Grecs. Là ils voient le soleil se dérouler moins d'une heure durant trente jours. C'est là ce qui constitue la nuit. C'est une espèce de crépuscule léger, entre chien et loup comme on dit, et qui régne après le coucher du soleil. Ils restent là durant quatre-vingt-dix jours, au milieu d'hommages, de soins affectueux, et estimés, proclamés personnages saints ; après quoi les vents les remportent de nouveau au delà de la mer. Nuls autres n'habitent leurs îles, à l'exception d'eux mêmes et de ceux qui y furent envoyés avant eux. Il leur est permis de retourner dans leur patrie, quand ils ont été voués treize ans au culte du Dieu ; mais ils préférèrent naturellement, pour la plupart, terminer là leur séjour ; les uns par habitude, les autres parceque, sans travail et sans embarras, tout leur est fourni en abondance pour les sacrifices et les cérémonies du culte, ou bien en raison de ce qu'ils s'occupent toujours de certaines études savantes et de philosophie.

Rien de plus merveilleux que la nature de cette île. L'air y est d'une douceur charmante. Quelques uns pensaient à la quitter. Le Dieu les en empêcha en venant se présenter à eux comme on ferait à des familiers et à des amis... Pour ce qui est de Saturne lui-même, il réside dans une grotte profonde. Il y est endormi sur un rocher étincelant comme de l'or, et c'est le sommeil que Jupiter a imaginé de lui donner pour lien. Des oiseaux qui ont établi leur demeure sur le haut d'un rocher viennent en voltigeant apporter au Dieu l'ambroisie. L'île entière est parfumée d'une odeur délicieuse qui s'exhale de ce rocher comme d'une source.... ».

Strabon (1) n'aimait pas le genre bâtard qui consiste à mêler, non par ignorance, mais comme simple ornement poétique, le mythe à l'histoire.. Ces mythes pourtant ne sont pas un simple divertissement de l'esprit. Ils tiennent à un système d'opinions antiques, dont certaines parties sont parvenues jusqu'à nous. La légende, conservée par Plutarque, est sans doute un de ces fragments. On pourrait, en effet, dans cette légende, distinguer deux parties : la première toute mythique et la seconde géographique. Nous ferons bon marché de la partie mythique Elle se rattache vraisemblablement au culte mystérieux de Saturne, de cette vieille divinité toujours refoulée vers l'ouest et le nord-ouest, comme si les brouillards et les glaces de ces contrées avaient pu la faire disparaître. Le nom de mer de Saturne, en effet, ne s'appliqua-t-il pas d'abord à l'Adriatique (2), puis aux mers qui baignent l'Europe au nord-ouest (3) et enfin à l'Océan septentrional (4) ? La seconde partie au contraire est plus réelle. Elle se rattache à la géographie des temps historiques et nous fait comme entrevoir les régions boréales, dont on soupçonnait

(1) STRABON, I, II, XI.
(2) *Scholiaste d'Apollonius*, IV, 327.
(3) *Argonautiques*, V, 1029. — DENYS LE PERIÉGÈTE, V, 32.
(4) PLUTARQUE, ut supra. — CREUZER, *Symbolique* (traduction Guigniaut), t. II, p. 213, 215, 225.

l'existence. Essayons de dégager ce qu'il peut y avoir de vrai ou tout au moins de vraisemblable dans ce récit.

Dans la direction de l'ouest-nord-ouest, et au-delà de la Grande-Bretagne, s'étendent donc un certain nombre d'îles, dont la plus reculée est éloignée de vingt jours de navigation. Il serait assez difficile de préciser la situation de ces îles : remarquons néanmoins que de l'extrémité de l'Ecosse aux Féroë, des Féroë à l'Islande et de l'Islande au Groenland, même avec les faibles moyens de navigation dont disposaient les anciens et en tenant compte du peu de précision des renseignements de ce genre, on pouvait aller facilement en vingt ou vingt-cinq jours de la Grande-Bretagne au Groenland en passant par ces îles intermédiaires. De plus, l'Ecosse, les Féroë, l'Islande et le Groenland sont à peu près à égale distance les unes des autres et toutes dans la direction indiquée de l'ouest-nord-ouest. Enfin on avait déjà observé dans ces parages les phénomènes météorologiques, qu'on y étudie encore aujourd'hui. Ne sait-on pas en effet que, sous le cercle polaire, au solstice d'été, le soleil est presque toujours sur l'horizon ? Le 21 juin, au moment de son coucher, il l'effleure, pour ainsi dire, sans disparaître entièrement, et remonte tout de suite après. Le moine Dicuil, dans son naïf et grossier langage, disait que « cette nuit était assez claire pour qu'on pût enlever les poux de sa chemise » (1).

Ainsi donc, au delà de la Grande-Bretagne, et dans une région où le soleil, pendant près d'un mois, est presque toujours au dessus de l'horizon, c'est-à-dire dans la région boréale, les Grecs auraient découvert quelques îles. Ils seraient même allés plus loin, et auraient abordé un grand continent, qui entourait l'Océan (2). Cinq mille stades, environ deux cent cinquante

(1) Dicuil, *De mensura orbis*, § VIII, 2 : « ita ut nihil tenebrarum in minimo ipso spatio fiat, sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in praesentia solis potest. »

(2) Ne serait-ce point les îles dont Pline parle en ces termes *Histoire naturelle*, IV, 15 : « Timaeus historicus a Britannia introrsus sex dierum navi-

lieues, séparaient ce continent de l'île Ogygie. Les côtes, et surtout celles d'un golfe aussi grand que le Palus Méotides étaient habitées par des Grecs. On ne se servait dans ce pays que de bateaux à rames, car la navigation était lente et difficile, à cause de la grande quantité de vase déposée par les cours d'eau, ou bien encore de la glace qui embarrassait la surface des flots. Quel est ce continent entouré par l'Océan? Quel est ce golfe dont la navigation est si dangereuse? Certes nous ne nous chargerons pas de résoudre le problème. Quelques géographes ont été plus affirmatifs. Horn se déclare en faveur du Groenland (1). Ortelius se prononce pour l'Amérique (2). On est même allé jusqu'à prétendre que le golfe, aussi grand que le Palus Méotis, correspondait à la mer d'Hudson ou au détroit de Baffin. Nous ne pouvons qu'enregistrer ces opinions, et constater que les Grecs croyaient à l'existence d'un continent au delà de ces îles boréales, dont la situation correspondrait en effet assez exactement à celle de l'Amérique.

Est-ce à dire qu'il faille prendre à la lettre les indications de Plutarque? Assurément non. Dans cette description des îles et du continent Cronien, il a donné libre carrière à son imagination. Si, comme il le prétend, des Grecs étaient établis depuis des siècles sur les rivages de ce golfe, s'ils se considéraient comme habitants d'un continent, et traitaient leurs compatriotes d'insulaires, si en un mot ils avaient conservé le souvenir de leur origine, ils ne se seraient pas abâtardis au contact de leurs

gatione abesse dicit insulam Mictim... ad eam Britannos navigiis vitilibus, coris circumsutis, navigare. Sunt qui et alias prodant, Scandiam, Dumnam, Bergos, maximanque omnium Nerigen, ex qua Thulen navigetur ».

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 155 : « Gronlandiæ nomen etiam antiquissimis geographis notum. Quid illud mare, quod supra Rubeas et Scandiam est, Cronium dixerunt ab ei adjacente Cronia, sive Saturni insula, quam etiam Ogygiam vocarunt, ut ex Plutarchi libro de imaginibus in Luna patet ».

(2) Ortelius, *De orbe terrarum :* « Ego quoque hujus (*Americæ*) mentionem fieri a Plutarcho, in facie de orbe lunæ, sub nomine magni continentis, puto ».

voisins, ils n'auraient oublié ni leur langue, ni leurs usages ; ils auraient en un mot laissé des traces visibles et durables de leur séjour. Peut-être le philosophe de Chéronée a-t-il simplement cherché à flatter l'amour-propre de ses vaniteux concitoyens ; mais, tout en faisant la part de la fantaisie, nous croyons que le fond même du récit n'a pas été inventé. Les Grecs ont réellement entendu parler d'îles et de continents situés au delà de l'Atlantique, et dans la direction de l'ouest. Peut-être même quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils aventurés dans ces lointains parages, car il est telle circonstance du récit de Plutarque qu'il est difficile d'inventer, par exemple la permanence du soleil au dessus de l'horizon à certaines époques de l'année et la difficulté de la navigation dans ces mers. Or les mêmes phénomènes physiques se reproduisent encore aujourd'hui dans les mêmes contrées, et, si Plutarque dans son récit a précisément indiqué le seul endroit de notre hémisphère où s'accomplit ce singulier phénomène, et une des rares mers où la glace entrave la navigation, c'est sans doute qu'il les connaissait, vaguement peut-être, mais enfin d'une façon quelconque. Les ornements de style et les fantaisies mythiques tiennent, il est vrai, trop de place dans son récit, mais les inventions grecques n'anéantissent pas la réalité du fond. Plutarque s'est fait comme l'interprète d'événements réels, qu'il peut avoir arrangés à sa guise. Ayant entendu parler d'îles lointaines, de grandes terres découvertes dans un pays étranger, au delà de l'Atlantique, il trouva l'occasion excellente pour associer la vraisemblance géographique aux mythes religieux. Il lui fallait pour servir de résidence cachée à Saturne quelque Ogygie Homérique, quelque île lointaine dont tous soupçonneraient l'existence et personne ne connaîtrait la position précise. Cette île sera le pays d'où jadis, d'où peut-être hier, revenaient les marins dont il écoutait les récits merveilleux. Aussitôt il brodera sur ce thème, en respectant autant que possible la vraisemblance, et c'est ainsi que des brouillards de la fable ou des récits obscurs de quelque grec anonyme sortirent le continent Cronien et les îles qui l'avoisinaient.

La Méropide, dont Elien (1) a raconté l'histoire, n'a peut-être pas plus existé que l'Atlantide ou que le continent Cronien, ou du moins il est tout aussi difficile d'assigner une position exacte à ce nouveau continent qu'aux terres décrites par Platon et par Plutarque, mais le récit d'Elien, dont nous allons donner une rapide analyse, prouve, de même que les traditions conservées par le philosophe et l'historien grecs, la perpétuité de la croyance à l'existence d'une grande terre occidentale.

Silène, roi de Carie ou de Mélos suivant les uns, de Nysa en Afrique suivant les autres, joyeux compagnon et gai buveur, avait mis en pratique, plusieurs siècles avant Epicure, la philosophie du bonheur. Jupiter l'avait pourtant choisi comme précepteur de son fils Bacchus, car Silène cachait sous une apparente bonhommie une science profonde, et, quand il discutait quelque question morale ou philosophique, on l'écoutait avec respect et admiration. Seulement ce n'était pas chose aisée que de l'arracher à ses plaisirs habituels. Il fallait user de ruse et de violence. Midas, roi de Phrygie, le fameux Midas dont les longues oreilles ne sont peut-être qu'un symbole de son ardeur à l'étude, attira Silène à sa cour, et, usant du même subterfuge que le Chromis et le Mnasyle de Virgile, parvint à lui arracher quelques-uns de ses secrets. Dans un de ses savants entretiens, son hôte lui décrivit, en détail, un continent mystérieux, la Méropide, et ce sont les fragments de cette description, jadis écrite par Théopompe, qu'Elien nous a transmis.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique sont des îles, autour desquelles circule l'Océan (2). En dehors de ce monde existe un continent unique, d'une immense étendue. Il est peuplé de grands animaux. Les hommes qui l'habitent ont une stature double de la nôtre, et la durée de leur vie s'allonge dans la même proportion,

(1) ELIEN, *Histoires variées*, III, 3 (édition Didot, p. 329).

(2) ID., id. « Τὴν μὲν Εὐρώπην καὶ τὴν Ασίαν καὶ τὴν Λιβυήν νήσους εἶναι, ἃς περιῤῥεῖν κύκλῳ τὸν Ὠκεανόν, ἤπειρον δὲ εἶναι μόνην ἐκείνην τὴν ἔξω τούτου τοῦ κόσμου, κ. τ. λ ».

Ils ont beaucoup de grandes villes et sont régis par des mœurs et des usages tout à fait différents des nôtres. Silène rapportait que deux de ces villes surtout étaient importantes. Elles ne se ressemblaient en rien. L'une se nommait la guerrière (Makkimos) et l'autre la pieuse (Eusebès). Les Eusebiens vivent toujours en paix. Ils ont de grandes richesses. Ils n'ont pas besoin pour récolter les productions de la terre de charrues et de bœufs ; ils n'ont l'habitude ni de cultiver leurs champs ni de les ensemencer. Ils sont exempts de toute maladie, et passent de la vie à la mort le sourire sur les lèvres et le cœur joyeux. Ils sont si vertueux, si ennemis de toute dispute que les Dieux eux-mêmes résident souvent parmi eux. Les Makkimiens, au contraire, sont très belliqueux. Ils naissent avec leurs armes, et sont toujours en guerre. Ils ont soumis à leur domination les peuples voisins. Cette seule cité est la maîtresse d'un nombre considérable de peuples. Près de deux cents myriades d'habitants vivent dans cette ville. Ils meurent quelquefois de maladie, mais c'est un accident fort rare : c'est dans les combats surtout qu'ils périssent, à coups de massue ou de pierres, car ils ne peuvent être blessés par le fer. Ils possèdent une quantité considérable d'or et d'argent, à tel point que l'or est chez eux moins estimé que chez nous le fer. Silène racontait que les Makkimiens avaient eu autrefois l'intention de conquérir nos îles. Ils passèrent l'Océan au nombre de mille myriades de soldats, et arrivèrent jusque chez les Hyperboréens ; mais quand ils apprirent que nous regardions comme heureux ces peuples, dont la vie s'écoulait obscure et sans gloire, ils méprisèrent une telle conquête et dédaignèrent d'aller plus loin.

La plus étonnante partie du récit de Silène était la suivante : « Des hommes appelés Méropes habitaient dans ce continent des îles nombreuses et peuplées. Cette région se terminait à une sorte d'abîme, appelé Anostos, ou sans retour. Il n'était ni ténébreux, ni lumineux, mais rempli d'une amosphère opaque, sombre et rougeâtre. Dans la contrée coulaient deux fleuves,

… s'appelait *Volupté* et l'autre *Tristesse*. Ils étaient l'un … bordés d'arbres qui ressemblaient à de grands platanes. …its qui poussaient sur les arbres du fleuve *Tristesse* …t une singulière propriété : celui qui les goûtait fondait …mes, passait le reste de sa vie dans les pleurs, et finissait …ourir de chagrin. Les fruits cueillis sur les rives du fleuve …*upté* produisaient un effet tout contraire. Celui qui en …tait perdait le désir de ce qu'il avait le plus recherché. Il …bliait ce qu'il avait le plus chéri, et, rajeunissant graduel…ment, repassait tour à tour de la vieillesse à l'âge viril, à la …eunesse, à l'adolescence et au premier âge, jusqu'à ce qu'enfin …il retournât au néant ».

Elien n'accordait aucune confiance à Théopompe. Il le considérait comme un simple mythologue et non comme un historien. « Si quelqu'un trouve vraisemblable le récit de l'écrivain de Chio, dit-il (1), libre à lui. Pour moi, sur ce point comme dans ses autres ouvrages, c'est un insigne arrangeur de fables ». Pas plus qu'Elien, nous ne croyons aux fleuves merveilleux, aux arbres étranges et à l'abîme sans issue de la Méropide. Nous n'admettons pas davantage l'existence des Eusebiens et des Makkimiens. Le récit de Théopompe est sans doute un roman sentimental. Il a voulu, comme Morus ou Cabet, décrire les merveilles d'une terre idéale, ou bien encore, comme Swift, faire la satire de ses contemporains : mais, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les ouvrages de fiction, cette histoire, dont les héros portent des noms de fantaisie, et dont l'action se passe dans un pays imaginaire, n'en est pas moins réelle par quelque point. N'a-t-on pas retrouvé dans le grand Cyrus de Mlle de Scudéry un récit détaillé et fort exact de la bataille de Rocroy ? Il en est peut-être de même de la Méropide de Théopompe. C'est une allégorie, mais, malgré les ornements ridicules

(1) Elien, *ut supra*. Καὶ ταῦτα εἴ τῳ πίστος ὁ Χῖος λέγων πεπιστεύσθω, ἐμοὶ δὲ δεινὸς εἶναι δοκεῖ μυθόλογος καὶ ἐν τούτοις καὶ ἐν ἄλλοις δέ.

et les fabuleux récits qui la déparent, elle repose probablement sur quelque fait authentique. On peut, par conséquent, sous les voiles qui la recouvrent, trouver un fond de réalité.

Quelle est cette vérité ? Nous ne prétendons pas, avec Lefebvre de Villebrune, le traducteur de Carli, que le passage d'Elien nous transporte au Pérou ou au Mexique, surtout si, au lieu de Makkimoi, on lisait Makkikoi (1) ; nous ne croyons pas non plus avec Perizonius (2), un des plus savants commentateurs d'Elien, que les anciens avaient eu quelque vague connaissance de l'Amérique : on peut néanmoins affirmer que l'auteur de ce fragment s'est emparé d'une vieille tradition, et l'a transformée en allégorie, en satire ou en roman. L'indication de cette contrée occidentale, la singulière conformité que l'on a pu constater entre les Atlantes et les Makkimiens, qui eux aussi se dirigent de l'ouest à l'est pour conquérir le monde, toutes ces coïncidences ou plutôt toutes ces analogies nous démontrent que les anciens n'ont jamais cessé de croire à l'existence de vastes continents au-delà des mers.

Atlantide, continent Cronien et Méropide, tels sont donc les trois noms autour desquels on a bâti d'audacieuses théories, mais qui du moins affirment la perpétuité des traditions relatives à l'existence d'un grand continent occidental.

Avec le progrès des temps peu à peu les notions se précisent. Aux vagues traditions succèdent les conjectures, dont quelques-unes seront marquées d'un caractère scientifique, et frayeront la voie aux prochaines découvertes.

II. — Les Théories.

Parmi ces conjectures, il en est une très familière à l'antiquité,

(1) Carli, *Lettres Américaines*, t. II, p. 41.

(2) Elien, édition Perizonius (1701), p. 217 : Non dubito quin veteres aliquid sciverint, quasi per umbram et caliginem, de America ».

et qui exerça une grande influence sur l'esprit des voyageurs et des géographes. Colomb l'invoquait encore quand il cherchait à faire approuver ses projets. Elle est relative à l'existence d'un continent au-delà de l'Atlantique, d'une terre opposée à la nôtre, ou, pour employer l'expression consacrée, d'une antichtone.

Ainsi que le remarque Humboldt (1), « l'idée de l'existence probable de quelque autre masse de terre, séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mer, devait se présenter dès les temps les plus reculés. Il paraît si naturel à l'homme de rêver à quelque chose au-delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était considérée comme une surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au-delà de la ceinture de l'Océan homérique il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le lokaloka des mythes indiens ». Sans doute divers préjugés empêchèrent longtemps les anciens de croire qu'ils pouvaient directement connaître ces terres mystérieuses, mais ils en eurent toujours comme le pressentiment. Les plus grands esprits sont unanimes sur ce point. Un passage obscur d'Anaxagore, conservé par Simplicius (2), est relatif à un autre monde, non pas imaginaire, ni perçu uniquement par l'intelligence, mais réel et tombant sous les sens. Pythagore (3) croyait aux antipodes, et son disciple Philolaüs (4) supposait que la terre et son antichtone se mouvaient parallèlement dans un orbite commun autour du soleil. Platon (5) et Aristote (6) étaient persuadés de l'existence des antipodes;

(1) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 116

(2) SIMPLICIUS, édition Schaubach, p. 89, 93, 110.

(3) DIOGÈNE LAERCE, VII, 26. Εἶναι δὲ καὶ ἀντιπόδας καὶ τὰ ἡμῖν κάτω ἐκείνοις ἄνω.

(4) PHILOLAUS, édition Boeckh, p. 115-117.

(5) DIOGÈNE LAERCE, III, 24 : Καὶ πρῶτος ἐν φιλοσοφίᾳ ἀντιπόδας ὠνόμασε.

(6) ARISTOTE, *De cœlo*, II. 14 : Ἡ τῆς γῆς ἂν εἴη περιφερέια τοῦ σχήματος αἰτία σφαιροειδὴς οὖσα. Ἔτι δὲ διά τῆς τῶν ἀστρῶν φαντασίας οὐ μόνον φανερὸν ὅτι περιφερής, ἀλλὰ καὶ τὸ μέγεθος οὐχ οὖσα μεγάλη... Ἔνιοι γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ μεν ἄστερες ὁρῶνται καὶ περὶ Κύπρον, ἐν τοῖς πρὸσ ἄρκτον δὲ χωρίοις οὐχ ὁρῶνται.



MACROBII IN SOMNI

BRIX

ce dernier prouvait la sphéricité de la terre par ce fait que, dans une éclipse de lune, l'ombre de la terre se montrait circulaire sur le disque lunaire, et aussi parce que, quand on voyageait vers le sud, on découvrait de nouvelles étoiles. Or, si la terre est sphérique, ajoutait-il, faut-il supposer que l'autre partie de la sphère est uniquement couverte d'eau, ou bien, plutôt, qu'il s'y trouve d'autres terres dont le climat vaut le nôtre, d'autres masses continentales dans lesquelles se répètent les mêmes phénomènes climatériques que chez nous ? Cicéron (1) n'hésitait pas à se prononcer en faveur de la seconde hypothèse. Il comprenait, avec l'instinct du génie, quelle était la vraie forme de la terre, et il avait, par une merveilleuse intuition et dans un magnifique langage, prouvé la nécessité des antipodes et la continuité de l'Océan autour de notre continent : « Tu vois sur la terre les habitations des hommes disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace ; tu vois même entre ces petites taches qui forment les points habités de vastes déserts interposés ; tu vois enfin ces peuples divers tellement séparés que rien ne peut se transmettre de l'un à l'autre ; tu les vois jetés çà et là, sous d'autres latitudes dans un autre hémisphère, trop éloignés de vous pour que vous puissiez attendre d'eux aucune gloire », et plus loin : « Deux zones sont habitables, la zone australe dont les peuples sont vos antipodes, race étrangère à la vôtre ; enfin cette zone septentrionale que vous habitez, et encore dans quelle

(1) Cicéron, *République*, liv. VI, 12, 13, traduction Villemain, p. 382 : « Vides habitari in terra raris et angustis in locis ; et in ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines interjectas ; nosque, qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit sed partim obliquos, partim etiam adversos stare vobis : a quibus exspectare gloriam certe nullam potestis ». — « Duo sunt habitabiles, quorum australis ille est, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus ; hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod Magnum, quod Oceanum appellatis in terris ; qui tamen tanto nomine quam sit parvus vides ».

faible proportion vous appartient-elle ? Toute cette partie de la terre occupée par vous, resserrée vers les pôles, plus large vers le centre, n'est qu'une île de toutes parts baignée par une mer qui s'appelle l'Atlantique, la Grande Mer, l'Océan, comme vous dites sur la terre, et pourtant, avec tous ces grands noms, tu sais quelle est sa petitesse ». Macrobe (1), le commentateur de Cicéron, reprenait cette théorie en l'amplifiant. Il divisait le globe en quatre masses continentales, deux pour l'hémisphère boréal, deux pour l'hémisphère austral, de telle sorte qu'un navigateur, en allant de l'est à l'ouest, devait forcément rencontrer sur sa route le continent des antipodes qui n'avait pas encore été découvert à cause des chaleurs de la zone torride.

Il exise donc, d'après Cicéron, deux continents habitables, et d'après Macrobe quatre. Ces continents il est vrai n'ont pas encore été reconnus, mais, forcément, on les découvrira, lorsqu'on aura réussi à surmonter les obstacles de la zone torride. Telle était la théorie courante. Elle a été généralement adoptée par les géographes de l'antiquité. C'est ainsi que Strabon (2) se prononce en faveur de l'antichtone. « Qu'appelons-nous en effet terre habitée? Uniquement cette portion de terre que nous habitons, et qu'à ce titre nous connaissons. Or il peut se faire que, dans la même zone tempérée, il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à proximité de ce parallèle qui, passant par Athènes, coupe toute la mer Atlantique ». Pomponius Mela (3), adopte également cette théorie. « Y a-t-il

(1) MACROBE, *Commentaire du songe de Scipion*, II, 9 : « Ab oriente vero duos sinus refundit, unum ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus. Omnem terram quadrifidam dividunt, et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superficie insulas facit ».

(2) STRABON, I, 4, 6. Καλοῦμεν γὰρ οἰκουμένην ἣν οἰκοῦμεν καὶ γνωρίζομεν. Ἐνδέχεται δὲ ἐν τῇ αὐτῇ εὐκράτῳ ζώνῃ καὶ δύο οἰκουμένας εἶναι ἢ καὶ πλείους.....

(3) POMPONIUS MELA, *De situ orbis*, I, 9 : « Quod si est alter orbis,

un autre monde, écrit-il, et; dans la direction du midi, des continents opposés au nôtre, ce système ne me semble pas éloigné de la vérité (1) ».

On nous pardonnera d'avoir cité, malgré la monotonie de cette énumération, tous ces passages empruntés aux philosophes et aux savants de l'antiquité. Ne démontrent-ils pas en effet que les anciens avaient l'idée bien arrêtée d'une antichtone ou continent opposé ? Or, et c'est ici que nous rentrons dans notre sujet, c'est surtout dans la direction de l'ouest qu'ils ont cherché à découvrir cette antichtone. Il est vrai que la description qu'ils en donnent manque de précision, et que poètes ou philosophes ont ouvert, à propos de ces mystérieuses contrées, libre carrière à leur imagination, mais ils les ont toujours cherchées du côté où le soleil se couche. N'est-ce point au-delà de l'Atlantique qu'Homère a placé ses Champs-Elysées (2), « ce pays où l'on ne connaît ni les tempêtes, ni l'hiver, où murmure toujours un doux zéphyre, et où les élus de Jupiter, arrachés au sort commun des mortels, goûtent une éternelle félicité ? » C'est encore au-delà de l'Occident qu'il nous faudra chercher le pays des Cimmériens (3) « ce peuple

suntque oppositi nobis a meridie antichtones, ne illud quidem a vero nimium abscesserit. »

(1) Ce ne sont point les seuls témoignages qu'on puisse alléguer en faveur de la croyance des anciens à la sphéricité de la terre. Voir Manilius, *Astronomica*, I, 373-377.

Quod si plana foret tellus, semel orta per omnem
Deficeres, pariter toti miserabilis orbi.
Sed quia per teretem deducta est terra timorem,
His modo, post illis apparet Delia terris,
Exoriens simul atque cadens.

Cf. Id., II, 220-224. — Virgile, *Georgiques*, I, 247-251. — Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 65 : « Ingens hic pugna litterarum, contraque vulgi, circumfundi terræ nudique homines, conversisque inter se pedibus stare, et cunctis similem esse cæli verticem, ac simili modo ex quacumque parte mediam calcari ; illo quærente cur non decidant contra siti : tanquam non ratio presto sit, ut nos non decidere mirentur illi. »

(2) Homère, *Odyssée*, VI, 41, 542.

(3) Id., XI, 14-19.

malheureux qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais des rayons du soleil, ni quand cet astre monte aux cieux, ni quand il descend sur la terre ». A l'Occident encore les merveilles du palais d'Alcinoüs et les jardins enchantés de Schéria (1), ainsi que la contrée charmante dont parle Hésiode (2) : « Jupiter Saturnien leur permet de vivre et d'habiter à l'écart des hommes et il les établit aux extrémités de la terre, loin des immortels, sous le sceptre de Saturne. Ces héros fortunés jouissent de la quiétude, au milieu de l'Océan tempétueux, dans les îles des Bienheureux, où la fertilité du sol fait fleurir trois fois chaque année l'arbre aux fruits suaves ». La contrée mystérieuse où l'auteur du Prométhée enchaîné place ses Gorgones (3), la terre bénie du ciel que Pindare assigne comme séjour à ses héros (4) sont aussi dans la direction de l'ouest. Que dire de cette étrange contrée dont parle Lucien dans son *Histoire Véritable* (5), et que décrivait sans doute Antonin Diogène, dans un ouvrage aujourd'hui perdu, intitulé : *Des choses incroyables qu'on voit au-delà de l'Océan* (6) ? C'est parce que le héros de ce roman voudra connaître la limite de l'Océan et les hommes qui en habitent le bord opposé que, suivi de cinquante jeunes gens de son âge, il se lancera dans l'Atlantique (7).

Ce ne sont pas seulement les poètes et les romanciers, mais

(1) HOMÈRE, *Odyssée*, ID., IV, 507. — VII, 188. Cf. WELKER, *Die Homerischen Phoeaken und die Inseln der Seliger*. — VINET, *Les Paradis profanes* (Revue de Paris, 1855.

(2) HÉSIODE, *Travaux et jours*, 167-173. — Cf. ID., *Théogonie*, V, 274 276.

(3) ESCHYLE, *Prométhée enchainé*, Conseils à Io.

(4) PINDARE, *Olympiques*, II, fragments des Thrénes.

(5) LUCIEN, *Histoire véritable*, traduction Talbot, I, 340-417.

(6) PORPHYRE, *Vie de Pythagore* (édit. Didot), p. 89). Διογένους δ' ἐν τοῖς ὑπὲρ Θούλην ἀπίστοις τὰ κατὰ τὸν φιλόσοφον ἀκριβῶς διελθοντος.

(7) LUCIEN, ouv. cité. Καὶ τό βούλεσθαι μαθεῖν τί τό τέλος ἐστι τοῦ Ὠκεανοῦ — καὶ τίνες οἱ πέραν κατοικοῦντες ἄνθρωποι.

les savants eux-mêmes qui croient à l'existence de terres éloignées dans la direction de l'ouest. Aristote sait qu'il existe des îles dans l'Atlantique (1), les unes plus grandes, les autres plus petites que notre continent, mais il n'en connaît ni le nombre, ni la position exacte et assure qu'il ne les a pas visitées. Eratosthène (2), plus affirmatif, mentionne dans cette direction une ou plusieurs îles au-delà de celles qu'on y avait déjà reconnues. En effet, le savant bibliothécaire d'Alexandrie, qui recevait de tous côtés tant de documents divers, eut sans doute entre les mains quelque relation aujourd'hui perdue. Sa hardiesse lui valut les critiques de Strabon, qui ne trouvait nulle part les îles signalées par son prédécesseur, mais croyait pourtant qu'elles pouvaient exister. Il citait même à l'appui de ce système la curieuse opinion de Cratès de Malle, qui affirmait l'existence d'un continent au-delà de l'Atlantique et prétendait que, sur ses côtes, devaient se trouver d'autres Ethiopiens. « Il s'appuyait (3) sur ce que ce nom d'Ethiopiens désigne pour nous toutes les populations méridionales répandues le long de l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée ; il conclut que, par analogie, on doit concevoir au-delà de l'Océan l'existence d'autres Ethiopiens occupant, par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée, et sur les bords dudit Océan, la même situation extrême. » Pline, Mela, tous les géographes latins ou byzantins sont du même avis, et c'est

(1) Aristote, *De mundo*, III (édit. Didot), t. III, p. 629 : « Πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας νήσους εἰκὸς τῆςδε ἀντιπόρθμους ἄποθεν κεῖσθαι, τὰς μὲν μείζους αὐτῆς, τὰς δ' ἐλάττους, ἡμῖν δὲ πάσας πλὴν τῆςδε ἀοράτους. »

(2) Strabon, I, iii, 2. « Πεπίστευκε δὲ καὶ περὶ τῶν ἔξω Ἡρακλείων στηλῶν πολλοῖς μυθώδεσι, Κέρνην τε νῆσον καὶ ἄλλους τόπους ὀνομάζων τοὺς μηδαμοῦ νυνὶ δεικνυμένους. »

(3) Strabon, I, 11, 14. « Ὥσπερ οὖν οἱ πὰρ ἡμῖν Αἰθίοπες οὗτοι λέγονται οἱ πρὸς μεσημβίαν κεκλίμενοι παρ' ὅλην τὴν οἰκουμένην ἔσχατοι τῶν ἄλλων παροικοῦντες τὸν Ὠκεανόν, οὕτως οἴεται δεῖν καὶ πέραν τοῦ Ὠκεανοῦ νοιεισθαί τινας Αἰθίοπας ἐσχάτους τῶν ἄλλων τῶν ἐν τῇ ἑτέρᾳ εὐκράτῳ, παροικοῦντες τὸν αὐτὸν τοῦτον ὠκεανόν. »

toujours du côté de l'ouest qu'ils cherchent les îles et les terres nouvelles, dont ils affirment l'existence.

L'hésitation n'est donc pas possible. Sauf de rares exceptions, l'antiquité tout entière a cru à l'existence d'une ou de plusieurs antichtones et elles les a cherchées dans la direction de l'ouest et au-delà de l'Atlantique. Il est vrai que rien n'est précis dans ces indications, et que ces îles ou ces continents, dont on parlait sur la foi des poètes ou des philosophes, personne ne les avait visités. Bien plus, on regardait comme inutiles tous les voyages qu'on entreprendrait dans cette direction : « Au-delà d'Ierné (c'est-à-dire l'Irlande) se trouvent peut-être d'autres îles, mais il n'y a pas grand intérêt à les chercher, écrit Strabon (1), car les hypothèses suffisent à la science... Ajoutons qu'au point de vue politique, il n'y aurait également aucun avantage à connaître ces contrées lointaines avec leurs habitants, surtout si ce sont des îles qui, faute de communication facile, ne peuvent rien pour nous, soit en bien, soit en mal ». Nous reconnaîtrons encore que ces contrées transatlantiques ont été choisies par les romanciers d'alors, par Lucien et par Antonin Diogène par exemple, dont nous citions tout à l'heure les œuvres, comme le théâtre des exploits de leurs héros imaginaires ; nous avouerons enfin que les descriptions les plus étranges se sont mêlées à cette idée vraie et que l'antichtone ou le pays des antipodes sont devenus le séjour des peuples extraordinaires, Astomes, Acéphales, Tétrapodes, Monocoles, Sciapodes, et des animaux fantastiques, dont les bestiaires du moyen âge ont précieusement conservé le souvenir (2). Mais, de nos jours, les notions les plus étranges prennent encore naissance avec une merveilleuse facilité. Ainsi sait-on pourquoi les progrès des Espagnols aux Philippines furent si rapides ? C'est que les indigènes, en

(1) STRABON, II, v, 8. « Τό δ' ἐκεῖθεν ἐπὶ τὴν 'Ιέρνην οὐκέτι γνώριμον, πόσον ἄν τις θείη, οὐδ', εἰ περαιτέρω ἔτι οἰκήσιμα ἐστιν, οὐδὲ δεῖ φροντίζειν τοῖς ἐπανω λεχθεῖσι. Πρός δὲ τε γαρ ἐπιστήμην ἀρκεῖ τὸ λαβεῖν. »

(2) BERGER DE XIVREY, *traditions tératologiques*.

voyant les Espagnols se nourrir de biscuits de mer, fumer du tabac et porter une longue épée, les prirent pour des monstres redoutables qui mangeaient des pierres, vomissaient du feu et avaient une queue pointue (1). A plus forte raison devait-on, à une époque d'ignorance générale et de crédulité universelle, forger les contes les plus incroyables sur ces pays que, d'ailleurs, on ne connaissait pas.

Donc, tout en faisant la part des préjugés et des superstitions, de l'indifférence et de l'ignorance, des erreurs et des confusions, il n'en reste pas moins établi que la croyance à l'existence de continents opposés au nôtre était, bien que vague encore, universellement répandue.

Un grand philosophe, Sénèque, s'est fait comme l'interprête de cette croyance quand il a prédit, en termes si clairs, qu'on y a vu comme l'annonce certaine d'évènements contemporains, la découverte du Nouveau-Monde. Voici cette prophétie, fort remarquée par Colomb, et citée après lui par Pierre Martyr, Oviedo, Herrera, et plusieurs des historiens de l'Amérique : « Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde ; à tous s'ouvrira le grand continent ; Typhis découvrira de nouvelles régions, et Thulé ne sera plus la terre la plus reculée ».

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Typhisque novos delegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule (2).

Faudrait-il ne voir dans cette prophétie que l'expression poétique de la théorie des hémisphères inconnus (3) ? Il y a pourtant dans ces vers un tel cachet de précision ; ils annoncent

(1) Ameilhon, *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne de Ptolémée,* p. 92.
(2) Sénèque, *Médée*, II, 371.
(3) Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1867, p. 296.

si bien les futures découvertes, qu'on est plutôt tenté de croire, avec Leibniz, que Sénèque a réellement annoncé la découverte de l'Amérique (1). L'enflure même et la majesté du style contribuent à donner à ce morceau une couleur prophétique, dont aurait été dénuée une simple hypothèse géographique. Ortelius (2), rappelant que Sénèque était Espagnol, pensait que, de préférence à tout autre, il pouvait ainsi pressentir et annoncer le nouveau continent; mais n'est-il pas plutôt vrai que l'idée de cette découverte flottait alors confusément dans les esprits? On s'occupait beaucoup de lointains voyages. Les centurions de Néron tâchaient de découvrir les sources du Nil (3). L'intérieur de l'Afrique s'ouvrait aux ardentes investigations de Cornelius Balbus (4) et le roi Juba, dépouillant les rares ouvrages Carthaginois qui avaient été épargnés, écrivait ses commentaires sur l'Afrique. La carte de l'Empire, dressée par ordre d'Agrippa, avait besoin de nombreuses corrections (5), depuis que les légions, dans leurs courses victorieuses, avaient parcouru la Germanie et la Grande-Bretagne (6). Est-il besoin de supposer, comme le fit Gronovius, un des commentateurs de Sénèque, que ce dernier avait beaucoup voyagé et était devenu un des plus savants géographes de son temps? Mais, à certaines époques, tout le monde s'occupe de voyage. Ainsi, quand Henri de Viseu s'établissait à Sagres et lançait à la découverte ses hardis pilotes, l'Europe entière s'intéressait à leurs travaux. Quand eurent lieu les grandes découvertes maritimes du XVI[e] siècle, lorsque deux

(1) LEIBNIZ, édition de Genève, 1768, t. VI, p. 317 : « Sénèque, dans le Médée, a prédit la découverte de l'Amérique ».

(2) ORTELIUS, *Theatrum mundi.*

(3) SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, VI, 8, 3 : « Ego quidem centuriones duos, quos Nero Caesar, ut aliarum virtutum, ita veritatis amantissimus, ad investigandum Nili caput miserat, audivi narrantes ». — Cf. PLINE, *Histoire naturelle*, VI, 29.

(4) PLINE, ID., V, 5. — BERLIOUX, *Les Anciennes explorations et les anciennes découvertes de l'Afrique centrale* (Revue de géographie, V, 7)

(5) AMMIEN MARCELLIN, XXII, 12.

(6) PLINE, *Histoire naturelle*, III, 3.

cents ans plus tard Cook et Bougainville appelèrent l'attention sur l'Océanie, lorsque de nos jours toute une légion d'intrépides découvreurs s'abattit en quelque sorte sur l'Afrique et en prit possession au nom des droits supérieurs de la civilisation, une véritable fièvre de curiosité s'empara de tous les esprits. De même, au premier siècle de l'ère chrétienne, quand les Romains, maîtres de l'univers connu, se hasardèrent dans les pays inexplorés, prédomina un semblable désir d'augmenter les connaissances géographiques. Sénèque, par sa fortune, sa réputation, sa position auprès de l'Empereur, était, plus que personne, à même d'être un des premiers et des mieux renseignés. De plus, il était un des savants les plus érudits de son temps. Les vieilles traditions Phéniciennes et Grecques se confondirent dans son esprit avec les données nouvelles, et c'est ainsi que, mêlant les formules inexactes de la science antique aux tâtonnements encore obscurs des récentes découvertes, il composa sa fameuse prédiction.

Le grand bruit qui se fit autour de cette prédiction, dès que les faits en eurent constaté la réalité, engagea un Portugais, un certain Jacobo Navarcho, à commettre une supercherie archéologique, dont Ortelius a conservé le souvenir (1). En 1500, il fit graver sur un marbre de méchants vers latins, auxquels il affecta de donner une forme archaïque, et un sens énigmatique; puis, quelques années plus tard, en 1508, supposant le marbre suffisamment détérioré, il feignit de le découvrir et le montra à des curieux enthousiastes comme une inscription sibylline. Sibylline était-elle, en effet, pour la difficulté de l'interprétation : « Les rochers auront roulé sur cette inscription et ces caractères réguliers, lorsque tu verras, Occident, les richesses de l'Orient. Le Gange, l'Indus, le Tigre, vraiment ce spectacle sera merveilleux, échangeront entre eux leurs productions ».

(1) Ortélius, *Theatrum orbis terrarum*, pl. 2. — La Popellinière (*Histoire des Trois Mondes*, I, § 5, p. 13) croyait encore, quand il écrivait son ouvrage, en 1582, à la réalité de cette inscription.

Volventur saxa litteris et ordine rectis,
Quum videas, Occidens, Orientis opes.
Ganges, Indus, Tigris, erit mirabile visu,
Merces commutabit suas uterque sibi.

Ce jargon emphatique éveilla les soupçons d'un savant jurisconsulte, César Orlando, qui n'eut pas de peine à découvrir la fraude, et, dès lors, fut oubliée la prétendue prophétie.

Aussi bien la prophétie de Sénèque pouvait induire un antiquaire peu scrupuleux à la tentation d'en fabriquer une semblable, puisque, le 4 juillet 1866, le congrès des États-Unis de Colombie, réunis à Bogota (1), en déclarant qu'il acceptait le don fait par le général président Mosquera d'une statue de Christophe Colomb, a décidé que cette statue serait érigée à Colon dans l'isthme de Panama, et que le piédestal porterait sur une de ses faces la prédiction de Sénèque (2). Il était difficile à la fois de rendre un plus bel hommage à celui qui retrouva l'Amérique, et de mieux reconnaître la profonde impression laissée par les vers du tragique latin ?

Les Grecs et les Romains n'ont pas cru seulement à l'existence d'un continent opposé, d'une antichtone, au delà de l'Atlantique. Ils ont essayé d'en trouver le chemin sinon directement, au moins par leurs hypothèses scientifiques. Une de ces hypothèses est remarquable par son caractère d'absolue précision, et c'est en la faisant passer de la théorie dans la pratique que Colomb a trouvé l'Amérique.

Les anciens croyaient en effet à la possibilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes. Homère (3) parle

(1) Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1867, p. 295.

(2) Cette statue existe. Elle a été donnée par l'impératrice Eugénie au général Mosquera, parent éloigné de la famille Montijo : « Colomb, droit et fier, protége de la main droite une toute petite femme, nue, craintive et courbée, mais fort jolie, si jolie qu'elle rappelle plutôt une charmante parisienne costumée en source, qu'une indienne trapue, lourde, aux traits écrasés » A. Reclus, *Tour du Monde*, 1880.

(3) Homère, *Iliade*, VII, 422. — VIII, 485.

à plusieurs reprises de l'Océan qui entoure la terre, et dont les flots facilitent les relations entre les peuples les plus éloignés. Cette idée, soutenue et reprise par d'autres poètes (1), est confirmée par le témoignage d'Hérodote (2). « Toute la mer que parcourent les Hellènes, dit-il, et celle qui est hors des colonnes d'Hercule, à laquelle on donne le nom d'Atlantique, et la mer Erythrée ne forment qu'une mer ». Ce que le grand historien avait compris pour ainsi dire par intuition, d'autres écrivains plus versés dans les connaissances positives l'affirmèrent avec plus d'autorité. « Ceux qui supposent, écrit Aristote (3), que le pays autour des colonnes d'Hercule n'est pas éloigné de l'Inde, et qu'il n'y a qu'une seule mer, ne me paraissent pas s'être beaucoup trompés ». Il se fonde, en effet, sur une ingénieuse conjecture, dont les récents voyages ont démontré l'exactitude, à savoir qu'aux deux extrémités du monde alors connu, c'est-à-dire aux Indes baignées par la mer Erythrée et sur les rivages de l'Afrique Occidentale baignés par l'Atlantique se trouvaient les mêmes animaux (4), singes, éléphants, crocodiles, et les mêmes plantes, palmiers, roseaux gigantesques, etc. Donc, le pays intermédiaire, bien qu'inexploré, non seulement devait exister, mais encore avoir les mêmes produits. Cratès de Malle croyait aussi à la communication de l'Atlantique et de la mer des Indes, puisqu'il admettait la réalité du périple de l'Afrique par Ménélas (5). Eratosthène, le grand géographe

(1) Orphée, *Jupiter et Junon*, édition Hermann, 1865.

(2) Hérodote, I, 202. « Τὴν μὲν γὰρ Ἕλληνες ναυτίλλονται πᾶσαν, καὶ ἡ ἔξω στηλῶν θάλασσα ἡ Ἀτλαντὶς καλουμένη, καὶ ἡ Ἐρυθρὴ μία τυγχάνει ἐοῦσα. »

(3) Aristote, *De cœlo*, II, 24 : « Διὸ τοὺς ὑπολαμβάνοντας συνάπτειν τὸν περὶ τὰς Ἡρακλείους στήλας τόπον τῷ περὶ τὴν Ἰνδικὴν, καὶ τοῦτον τὸν τρόπον εἶναι τὴν θάλατταν μίαν, μὴ λίαν ὑπολαμβάνειν ἄπιστα δοκεῖν. »

(4) Id., II, 14 : « Λέγουσι δὲ τεκμαιρόμενοι καὶ τοῖς ἐλέφασι, ὅτι περὶ ἀμφοτέρους τοὺς τόπους τοὺς ἐσχατεύοντας τὸ γένος αὐτῶν ἐστιν, ὡς τῶν ἐσχάτων διὰ το συνάπτειν ἀλλήλοις τοῦτο πεπονθότων. »

(5) Cratès de Malle, cité par Strabon, II, i, 9.

dont nous ne connaissons plus les œuvres que par fragments, pensait de même : « Toute la mer extérieure, disait-il, ne forme qu'un seul et même courant, ou, en d'autres termes, la mer Hespérienne ou Occidentale et la mer Erythrée n'en font qu'une (1) ». Il est plus explicite encore dans un autre passage : « On pourrait, dit-il, aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde, en suivant le même parallèle, n'était l'immensité de l'Atlantique (2) ».

Il est vrai que cette théorie soulevait parfois d'ardentes contradictions. Hipparque, par exemple, soutenait que l'Océan ne formait pas une seule mer, mais qu'il était comme coupé par de grands isthmes qui le partageaient en plusieurs bassins particuliers (3). Après lui Marin de Tyr, Ptolémée et leurs disciples croyaient à la séparation des Océans, et leurs opinions furent acceptées par un bon nombre de savants jusque dans le moyen-âge ; mais, après Aristote et Eratosthène, Posidonius proclama à son tour la continuité des Océans (4) et la prouva par son récit du voyage d'Eudoxe de Cyzique, depuis les bords de la Mer Rouge jusqu'à l'Ibérie. Il la démontra encore en faisant remarquer qu'on avait trouvé dans la Mer Rouge les débris d'un navire de Gadés qui y avait été entraîné par les flots. Strabon, lui-même, malgré sa réserve ou plutôt malgré son scepticisme scientifique qui ne lui permet de croire qu'à ce qui lui semble surabondamment prouvé, adopterait volontiers cette théorie de la proximité de l'Espagne et de la mer des Indes. Partout où les

(1) STRABON, I, III, 13. « Τὴν ἐκτὸς θάλατταν ἅπασαν συῤῥοῦν εἶναι, ὥστε καὶ τὴν Ἑσπέριον καὶ τὴν Ἐρύθραν θάλατταν μίαν εἶναι. »

(2) ID., I, IV, 6. « Ὥστ᾽ εἰ μὴ τὸ μέγεθος τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους ἐκώλυε, κἂν πλεῖν ἡμᾶς ἐκ τῆς Ἰβερίας εἰς τὴν Ἰνδικὴν διὰ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου ».

(3) STRABON, II, I, 9.

(4) ID., II, III, 4. — GAFFAREL, *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité* (Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1873). — ABBÉ LEPITRE, *De his qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt.*

hommes atteignirent l'extrémité de la terre, dit-il, ils ont trouvé l'Océan (1), « et pour les parties où le fait n'a pu être vérifié exactement par les sens, le raisonnement l'a établi de même ». Il affirme même (2) « que l'espace encore fermé à nos vaisseaux faute de relations établies entre nos marins et ceux qui exécutent en sens contraire des périples analogues, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues ». Les géographes latins reprennent la même idée en termes à peu près identiques. « Toute la mer qui s'étend entre l'Inde et Gadès, écrit Solin, (3) on peut, d'après Juba, la parcourir pour peu qu'on soit poussé par le vent d'est ». « Le spectateur curieux, ajoute Sénèque, (4) fait fi de l'étroitesse de son ancien domicile. Quel est, en effet, l'intervalle qui sépare les Indes de l'extrémité de l'Espagne ? C'est un espace qui peut être franchi en quelques jours par un navire que pousserait un vent favorable ». Ces divers passages étaient connus de Colomb. Il aimait à les citer, et les appliquait à ses propres projets. Ne sait-on pas aujourd'hui qu'en se dirigeant vers l'Occident, il cherchait non pas un continent nouveau, mais une route plus sûre et plus courte pour se rendre d'Espagne aux Indes ?

Donc ces deux croyances de l'existence d'un continent au delà de l'Atlantique et de la continuité des Océans existaient dans l'antiquité, mais elles flottaient confusément dans les esprits. (5)

(1) **Strabon**, I, I, 8 « Καὶ ὅπου δὲ τῇ αἰσθήσει λαβεῖν οὐχ ὑπῆρξεν, ὁ λόγος δείκνυσι. »

(2) **Id.** « Τὸ δὲ λειπόμενον ἄπλουν ἡμῖν μέχρι νῦν τῷ μὴ συμμῖξαι μηδένας ἀλλήλοις τῶν ἀντιπεριπλεόντων οὐ πόλυ, εἴ τις συντίθησιν ἐκ τῶν παραλλήλων διαστημάτων τῶν ἐφικτῶν ἡμῖν. »

(3) **Solin**, § 56 : « Omne illud mare ab India usque ad Gades voluit Juba intelligi navigabile Cori tantum flatibus »

(4) **Sénèque**, *Questions naturelles*, V, 56 : « Tunc contemnit curiosus spectator domicilii prioris augustias. Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet ? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit.

(5) Les théories antiques paraissaient si bien fondées au baron de Zach qu'il écrivait qu'au temps de Sénèque les voyages d'Espagne en Amérique

Repoussées par les uns, adoptées par le plus grand nombre, elles laissaient entrevoir la possibilité de naviguer depuis l'extrémité occidentale de l'Europe et de l'Afrique jusqu'aux Indes, Aussi est-il hors de doute que, perpétuées à travers le moyen âge, elles entraînèrent Colomb à la découverte du nouveau monde, ou du moins à entreprendre le voyage dans lequel, sans qu'il s'en doutât, il découvrit le nouveau monde.

III. — LES VOYAGES.

Strabon nous apprend que, de son temps, d'assez nombreux navigateurs se hasardaient dans la mer extérieure, autrement dit dans l'Océan Atlantique : sans doute ils étaient obligés de rebrousser chemin, mais encore avaient-ils fait quelques pas en avant et donné l'exemple (1). Il est probable que, sur leurs traces, s'aventurèrent de hardis compagnons, de même que sur les pas des Portugais au xv[e] siècle s'élancèrent bientôt de nombreux compétiteurs. Ce fut ainsi que s'étendirent et se précisèrent les connaissances géographiques.

Quelles furent en effet les connaissances précises et positives des Grecs et des Romains dans la direction de l'ouest, au delà des colonnes d'Hercule? (2) Deux groupes d'îles paraissent avoir été particulièrement visitées par eux. Ils les nommaient les Fortunées et les Hespérides.

Lorsque Sertorius, fuyant la tyrannie de Sylla jusqu'aux

devaient être fréquents. Sans partager l'enthousiasme scientifique de l'éminent auteur de la *Correspondance astronomique* (1826, t. XIV, p. 386) reconnaissons au moins que les Grecs et les Romains s'étaient avancés dans l'Atlantique au delà des Colonnes d'Hercule, et que leurs voyages dans cette direction étaient fréquents.

(1) Strabon, II, V, 8.

(2) Lelewell, *Die Entdeckungen der Carthager und Griechen auf dem atlantischen Ocean* (traduction allemande de Ritter), Berlin, 1831.

extrémité de l'Espagne, arriva à Gadès, il y rencontra des pirates qui venaient de visiter deux îles situées dans l'Atlantique à environ dix mille milles de Gadès. Ils lui en vantèrent beaucoup le sol fertile et le climat admirable. Ces pirates étaient sans doute Espagnols d'origine. Écrasés par les envahisseurs de leur pays, et disposés par leur caractère à tout supporter, sauf la privation de leur indépendance, les Espagnols étaient alors, plus que tout autre, habitués aux lointains voyages. Séduit par leurs récits enthousiastes, espérant trouver au milieu de l'Océan la liberté et le repos qui lui manquaient en Europe, le général Romain eut un instant la pensée de s'embarquer pour ces îles mystérieuses, mais il ne put décider ses compagnons à le suivre (1).

Après Sertorius cet archipel fut mieux connu. Les Grecs l'avaient nommé Bienheureux, les Latins le désignèrent sous le nom de Fortuné. C'est à ces îles qu'Horace (2) faisait allusion :

> Nos manet Oceanus circum vagus : arva, beata
> Petamus arva, divites et insulas,
> Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis.

C'est d'elles encore que parle Pline en racontant, d'après Statius Sebosus, qu'à 750 milles à l'ouest de Gadès, on trouvait successivement Junonia, Pluvialia, Capraria, Planaria et Convallis (3). Le roi de Numidie Juba, qui avait établi des teintureries de pourpre sur les îles voisines de la côte des Autololes, s'était informé dés îles Fortunées (4), mais il leur donnait des noms différents : Ombrios, Junonia, Capraria, Nivaria et Canaria; il avait sur leurs productions et leur climat des renseignements étendus. Ptolemée en énumérait six qui se succédaient du nord

(1) Plutarque, *Vie de Sertorius*, VIII.—Cf. Salluste, édition Gehrlach. 1832, p. 196.
(2) Horace, *Epodes*, XVI, 41.
(3) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 31.
(4) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 32.

au sud dans l'ordre suivant : Ninguaria, Canaria, Capraria, Pluvialia, Junonia, Aprositos (1). Ces îles étaient donc connues et des communications régulières existaient entre elles et le continent. Jadis même elles furent habitées. Le roi Juba racontait qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitations humaines (2). Le nom de Canaries qui a survécu, le nombre des îles, la distance qui les sépare du continent, tout donc nous porte à croire que les anciens ont réellement connu l'archipel des Canaries.

Nous serons moins affirmatif pour un autre groupe d'îles dont le nom se rencontre fréquemment chez les auteurs anciens, les Hespérides. On sait que le nom d'Hespérie désigna d'abord tous les pays du couchant. En Europe il passa de la Grèce à l'Italie, puis à l'Espagne. En Afrique l'Hespérie désigna d'abord la partie du grand désert où se perdit l'armée de Cambyse (3) ; plus tard nous le retrouvons au midi de la Cyrénaïque (4); le périple d'Hannon (5) le reporte sur les bords de l'Atlantique, près du fleuve Lixus, dans ce pays où Hercule alla cueillir des pommes d'or. Lorsqu'enfin le Samien Colaeos (6), sans se laisser effrayer par les contes d'Hésiode sur les Gorgones, et sans craindre la rivalité des Phéniciens, franchit les colonnes d'Hercule et prit possession de l'Atlantique au nom de ses compatriotes, l'Hespérie recula une seconde fois. Elle quitta le continent et se refugia dans les îles. Il est difficile d'assigner à ces îles une position précise. Tantôt on les nomme Hespérides, tantôt Gorgades ou Atlantides ; mais les renseignements sont si confus et tellement contradictoires, les récits des voyageurs si tronqués, si défigurés par des dépositions ignorantes ou des

(1) Ptolémée, IV, 6.
(2) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 32. — Cf. Id., VI, 37.
(3) Hérodote, III, 26.
(4) Strabon, Livre sur l'Afrique.
(5) Pline, *Histoire naturelle*, VI.
(6) Hérodote, IV, 152.

mensonges intéressés, qu'il est impossible d'établir la concordance de cet archipel avec les îles du Cap-Vert, ou de Madère, ou tel autre groupe de l'Atlantique. Il demeure seulement prouvé que les Grecs et les Romains connaissaient vaguement, dans la direction de l'ouest, d'autres îles que les Fortunées.

Un seul auteur, Pausanias, a parlé d'un autre archipel, celui des îles Satyrides, dont l'emplacement est encore plus problématique. « Euphémos de Carie, a-t-il raconté, se rendait en Italie. Les vents le détournèrent de sa route et le poussèrent jusque dans cette mer extérieure, qui n'est pas encore fréquentée. Il y trouva de nombreuses îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. Les matelots ne voulaient pas approcher de ces dernières, ayant abordé précédemment dans quelques-unes, et sachant de quoi leurs habitants étaient capables ; ils s'y virent cependant encore forcés. Les matelots donnèrent à ces îles le nom de Satyrides. Leurs habitants sont roux et ont des queues aussi longues que celles des chevaux. Ils accoururent vers le vaisseau dès qu'ils l'aperçurent. Ils ne parlaient point, mais ils se jetèrent sur les femmes pour les violer. A la fin, les matelots épouvantés leur abandonnèrent une femme barbare, et les Satyres, peu satisfaits des jouissances naturelles, assouvirent leur brutalité sur toutes les parties de son corps (1) ».

L'exactitude et la bonne foi de Pausanias sont universelle-

(1) **Pausanias**, I, 23 : « Ἔφη δὲ Ἔυφημος, Κὰρ ἀνὴρ, πλέων ἐς Ἰταλίαν, ἁμαρτεῖν ὑπὸ ἀνέμων τοῦ πλοῦ καὶ ἐς τὴν ἔξω θάλασσαν, ἐς ἣν οὐκέτι πλέουσιν, ἐξενεχθῆναι. Νήσους δὲ εἶναι μὲν ἔλεγεν ἐρήμους πολλὰς, ἐν δέ ταύταις οἰκεῖν ἄνδρὰς ἀγρίους. Ταύταις δὲ οὐκ ἐθέλειν νήσοις προσίσχειν τοὺς ναύτας, οἷα πρότερόν τε προσχόντας καὶ τῶν ἐνοικούντων οὐκ ἀπείρως ἔχοντας. Βιασθῆναι δ'οὖν καὶ τότε. Ταύτας καλεῖσθαι μὲν ὑπὸ ναυτῶν Σατυρίδας, εἶναι δὲ τοὺς ἐνοικοῦντας καῖ πυῤῥους, καὶ ἵππων οὐ πολὺ μείους ἔχειν ἐπὶ τοῖς ἰσχίοις οὐράς. Τούτους, ὡς ᾔσθοντο, καταδραμόντας ἐπὶ τὴν ναῦν φωνὴν μὲν οὐδεμίαν ἵεναι, ταῖς δέ γυνάιξιν ἐπιχειρεῖν ταῖς ἐν τῇ νηί. Τέλος δὲ, δείσαντας τοὺς ναύτας βάρβαρον γυναῖκα ἔκβαλειν ἐς τὴν νῆσον. Ἐσ ταύτην οὖν ὑβρίζειν τοὺς Σατύρους, οὐ μόνον ᾗ καθέστηκεν, ἀλλὰ καὶ τὸ πᾶν ὁμοίως σῶμα.

ment reconnues et appréciées. Il a donc certainement entendu raconter le voyage d'Euphemos de Carie, et ce voyage, selon toute vraisemblance, a dû être exécuté. Il nous reste à déterminer dans quelle direction, et à essayer de retrouver les Satyrides. Certains auteurs ont pensé que les Satyrides correspondaient aux Antilles. En effet les insulaires des Satyrides avaient la peau rouge, de même que les Américains, et plus particulièrement les Caraïbes des Antilles. Leurs instincts bestiaux et leur luxure frappaient d'étonnement les Grecs, de même que les premiers conquistadores espagnols ne trouvèrent pas d'expressions assez énergiques pour déplorer les débauches et les mœurs honteuses des Américains. Quant à la queue des Satyrides, il est fort possible que les matelots d'Euphemos aient été trompés, ainsi qu'il arrive aux voyageurs qui se contentent d'un examen superficiel, et qu'ils aient pris pour un appendice naturel ce qui n'était qu'un ornement. Un des missionnaires qui purent encore étudier sur place les mœurs des Caraïbes, le père Lafitau, dit expressément qu'avant d'aller au combat ces insulaires s'ornaient de queues postiches enlevées aux animaux (1). C'est encore ce que font aujourd'hui certains Indiens du Far-West (2). Nous faut-il donc conclure de ces curieuses ressemblances qu'Euphemos a découvert quelqu'une des Antilles? Mais ces ressemblances ne sont que des coïncidences. D'ailleurs le retour d'Euphemos en Europe aurait été tout aussi extraordinaire que son arrivée en Amérique, et il est plus que probable que sa découverte ne serait restée ni isolée, ni stérile. La relation de Pausanias peut donc ne pas être fabuleuse, mais elle s'applique à d'autres îles qu'aux Antilles, et nous n'avons le droit de nous en servir qu'avec la plus extrême prudence.

Nous en dirons tout autant, et avec encore moins d'hésitation, de certains voyages exécutés en Amérique par les Grecs et les

(1) LAFITAU, *Mœurs des sauvages comparées aux mœurs des premiers temps*, I, 29.

(2) DE LANOYE. *Les Mandans* (Tour du Monde, 1869), 165.

Romains, et dont les traces authentiques auraient été conservées au nouveau monde. Il paraîtrait (1) qu'un laboureur déterra aux environs de Montevideo une pierre tumulaire dont l'inscription portait : « Sous le règne d'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, dans la soixante-cinquième olympiade, Ptolemaios ». Que d'invraisemblances accumulées ! Ainsi donc un grec du nom de Ptolemaios aurait été jeté par la tempête ou conduit par un autre motif que nous ignorons sur la côte d'Amérique, dans l'estuaire de la Plata, et ses compagnons auraient érigé en son honneur un monument funéraire, dont une seule pierre aurait été conservée ! Remarquons tout d'abord que les inscriptions de ce genre sont toujours trop convaincantes, et pourtant qui veut prouver trop ne prouve rien (2). De même qu'on n'a conservé dans les chants basques ou bretons que les chants relatifs aux événements les plus connus, dont l'Eskuara ou l'Armorique furent le théâtre, ainsi, c'est au temps d'Alexandre, c'est-à-dire de celui de tous les Grecs qui a laissé le plus grand nom, et dont on connaît, en effet, les projets de voyage et de circumnavigation que ce monument fut construit, et il fut construit en l'honneur d'un Ptolemaios, c'est-à-dire d'un grec qui portait le même nom que le fondateur de la dynastie des Lagides. Alexandre, le conquérant de l'Asie, le vulgarisateur des idées helléniques à travers tout l'ancien continent, et Ptolemaios, le fondateur de cette dynastie grecque qui valut à l'Egypte trois siècles de prospérité, certes les deux noms sont habilement choisis pour augmenter l'effet. Rien ne manque à l'inscription, pas même la

(1) *Journal de l'Instruction publique,* juin 1833.

(2) A. de Barthélemy, *Manuel de numismatique ancienne* (Roret), 1886, p. 419 de l'appendice : « Il y a quelques années que l'on parle de la découverte, en Amérique, d'un trésor dans un tombeau. Ce trésor était composé de monnaies grecques de l'époque d'Alexandre-le-Grand, et permettait aux archéologues, trop peu circonspects, de divaguer à perte de vue sur la découverte plus ou moins ancienne du Nouveau-Monde. Ce ne fut que quelque temps après que l'on découvrit la supercherie, et même le marchand qui avait vendu les pièces transportées au delà de l'Océan ».

date exacte. C'est justement la précision de ces détails qui nous inspirera des doutes. Il faut toujours se défier des paysans qui trouvent à point nommé un débris antique sous le soc de leur charrue et des savants qui, par hasard, se présentent toujours à temps pour apprécier la valeur du monument et empêcher l'ignorant de le détruire. Les supercheries archéologiques rappellent les prétendues découvertes que ne manquent pas de faire les ouvriers, lorsqu'un souverain étranger ou quelque voyageur de distinction visite les ruines de Pompeï. Aussi bien que prouve un monument unique et qui a vu ce monument ? Quel est le musée qui renferme l'inscription de Montevideo, ou tout au moins sa reproduction ?

Les inventeurs anonymes de la trouvaille ont si bien compris la nécessité de ne pas avoir un unique témoignage de la présence des Grecs en Amérique qu'ils en ont bien vite trouvé de nouveaux, à tel point que, pendant quelque temps, le serpent de mer et les prétendues inscriptions grecques de la Plata ont défrayé les faits divers de maint journal. On ne s'est pas, en effet, arrêté en si beau chemin. Bientôt on trouva des armes de guerre avec des inscriptions grecques, des paniers avec ornementations grecques. Bien plus, « on a trouvé dans les fouilles exécutées aux environs de Panama un vase en terre cuite, contenant un nombre considérable de monnaies romaines en bronze, frappées dans le IIIe et IVe siècles de notre ère. On pourrait toutefois supposer, à défaut d'autre preuve positive de communication entre les anciens Romains et l'Amérique méridionale, que ces monnaies avaient été enfouies par quelque numismate ou archéologue espagnol, qui habitait l'ancienne ville de Panama, lorsque celle-ci a été saccagée et détruite en 1670 par le boucanier irlandais Morgan (1) ». En pareille occasion, pourquoi trouve-t-on toujours du bronze, rarement de l'argent, jamais de l'or ? Il est rare pourtant que l'on thésaurise de la monnaie de

(1) MARCEL DE SERRES, *La Cosmogonie de Moïse*, p. 321.

billon. Si un Romain du IVe siècle est venu en Amérique, il a dû prendre avec lui de l'or plutôt que de l'argent ou du cuivre. Le vase où était renfermé cette monnaie, qu'est-il devenu? On sait aujourd'hui déterminer l'âge exact de tous les objets en argile. Comment donc a-t-on sacrifié si légèrement une preuve décisive à l'appui de la thèse qu'on voulait soutenir? Quant au prétendu numismate que la crainte du boucanier Morgan aurait poussé à enfouir son trésor, son existence est tout aussi problématique que celle du Romain voyageur du IVe siècle. Celui-là seul a vécu qui eut la prudence de ne confier à la terre que des monnaies de peu de valeur et la chance inespérée de les trouver au moment favorable.

Ce n'est pas au reste la première fois que pareille découverte fut signalée (1). Au commencement de l'occupation espagnole on trouva dans une mine américaine une pièce de monnaie à l'effigie d'Auguste. L'archevêque de Cosenza, Johannes Rufus l'envoya au souverain Pontife (2) ; mais que prouvent dix, quinze, vingt pièces de monnaies antiques ? C'est seulement quand on en rencontre un grand nombre, et en divers endroits, qu'il est conforme aux règles de la critique historique de conclure à la réalité de certains rapports entre le pays où l'on trouve la monnaie et le pays où elle est fabriquée : d'autant plus qu'en pareil cas ce ne sont pas les monnaies seules, mais aussi les monuments, les usages, la langue qui attestent le séjour et l'établissement d'un peuple. Les prétendus monuments grecs, n'hésitons pas à le dire, sont donc complètement apocryphes.

On s'est encore avisé d'établir une certaine identité entre les

(1) La Popellinière, *Histoire des Trois Mondes*, I, 5.

(2) Horn, *De originibus Americanis*, p. 13 : « Romanos in Americam venisse Marinæus Siculus putabat argumento nummi antiqui effigiem Augusti repræsentantis, et in Americæ fodina reperti ; quem summo pontifici Johannes Rufus, archiepiscopus Consentinus, misit : sed nummum illum vel suppositum fuisse, vel ab Hispanis illatum et casu amissum putat ». — Cf. Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, planche 2.

langues grecque ou latine et américaine; mais les analogies qu'on s'est efforcé de découvrir sont tellement arbitraires qu'on peut les considérer comme non avenues. Ainsi Court de Gébelin rapprocha la racine Γῆ, terre, des mots virginiens okké, okkeil, okkekonit, okketanganish, okkekontou qui signifient terre, monde, champ, jardin, pays (1). Horn trouvait une certaine ressemblance entre le virginien ome et le latin homo (2), entre les mots brésiliens anga, ara, patia, pi, aya qui signifient âme, air, poitrine, pied, désert et les mots latins correspondants anima, aer, pectus, pes, avia; entre les mots péruviens paula, mamaty, gœnali, tonimerou qui signifient pugilat, mamelle, genou, tonnerre, et les mots latins correspondants pugilatus, mammae, genu, tonitru. Bradfort cite aussi quelques mots analogues (3). Il paraît que neuf mots grecs se retrouvent dans l'idiome chilien (4). Enfin un érudit américain, Lopez de Montevideo, élevant ces singularités à la hauteur d'une théorie scientifique, a prétendu que la langue Quichua dérivait du grec ou plutôt de l'Arien, et a dressé un vocabulaire Aryo-Quichua (5). Nous citerons quelques-unes de ces étymologies. Elles ont à tout le moins le mérite de l'étrangeté. Ainsi Quito, la ville de l'Equateur, viendrait du grec Κόττος, arc-en-ciel; korak, le corbeau, dériverait de Κόραξ; akallu, le bec des oiseaux de Ἄγκω; akatanka, grattoir à chair de Ἄκανος ou Ἄκανθος; anakomel, impitoyable, de Νεκός; ankayllini, se plaindre, de Ἄγχω; antes, les andes, de Ἀντί; aratihua, fermier, de Αροίω, Ἄρατηρ; kapulu, bouton de fleurs, de Κεφαλή; kakallu, langue, de Γλῶσσα; hirka, muraille, de Πύργος; chanka, genou, de Γόνυ; hammi, marcher, de Βαίνω; huttius, rouge, de Ἔδω; kokkea, ordure,

(1) COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, VIII, 515.

(2) HORN, *De originibus Americanis*, p. 32.

(3) BRADFORT, *American antiquities and Researches in to the origin and history of the red Race* (1841).

(4) CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, p. 266.

(5) V.-F. LOPEZ, *Les Races Aryennes du Pérou ; leur langue, leur religion, leur histoire* (1871).

de Κάκκη; kokori, place chaude, de Κάω, Καύω; kokou, jonchée, de Χείω ou Χεῦρω; kokori, or, de Χρύσος; slakka, maigre, de Ἐλαχύς; totopius, forger, de Τύπτω; mati, front, de Μῆτις; muka, sarigue, de Μῖος; onkoni, être malade, de Ὄγκος; rimani, parler de Ρῆμα, etc.

On sait que les philologues ne reculent jamais devant les conséquences de leurs systèmes, mais nous ne les suivrons pas sur ce terrain dangereux. Libre à eux d'admettre toutes les bizarreries que bon leur semblera! Nous n'en concluerons pas moins, avec Rivero, que, pour un mot étranger analogue par le sens et par le son avec un autre mot américain, on trouve neuf mille termes américains, pour lesquels aucune analogie n'existe. Il en est donc des preuves philologiques du séjour des Grecs et des Romains en Amérique comme des preuves empruntées aux monuments et aux monnaies, c'est-à-dire qu'elles n'ont jamais eu de réalité que dans l'imagination ou la bonne volonté de ceux qui les ont mises en circulation.

De tout ce qui précède semble résulter que jamais ni les Grecs ni les Romains ne mirent le pied en Amérique. Ce sont au contraire les Américains qui, au premier siècle avant l'ère chrétienne, parvinrent peut-être en Europe. Nous voulons parler du voyage forcé de quelques américains jetés par la tempête sur les côtes européennes, voyage qui a été fort contesté, mais qui nous paraît sinon prouvé, du moins vraisemblable.

Cornelius Nepos, cité par Pomponius Mela, raconte que Metellus Celer, étant proconsul en Gaule, reçut en présent d'un roi des Boïens quelques Indiens, arrachés par la tempête à leurs rivages et entraînés jusqu'en Germanie (1). Pline rapporte le

(1) POMPONIUS MELA, III, 5, VIII. « Testem rei Q. Metellum Celerem adjicit (C. Nepos) eum que retulisse commemorat. Quum Galliæ pro consule præesset, Indos quosdam a rege Boiorum dono sibi datos, unde in eas terras devenissent requirendo cognovisse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosque quæ intererant, tandem in Germaniæ littora exiisse ».

même fait en termes à peu près identiques, sauf qu'il nomme le roi des Suèves (1) au lieu du roi des Boïens (2). Ce qui ressort de ce double témoignage, c'est que, peu après la conquête de la Gaule par les Romains, des Indiens étaient venus par mer sur les côtes de Germanie. Au temps de Mela et de Pline, on croyait encore que la Caspienne communiquait directement avec l'Océan Septentrional et la Baltique (3). La traversée de ces Indiens s'expliquait naturellement par la circumnavigation de l'Asie Boréale (4). Rabelais, qui s'intéressait à ces Indiens, accomoda cette supposition aux découvertes géographiques : « Et suys en ceste opinion, dit-il, sauf meilleur jugement, que telle routte, de fortune, fut suyvie par ces Indiens, qui navigèrent en Germanie, et feurent honorablement traictez par le roy des Suèdes, en temps que Q. Metellus Celer estoit proconsul en Gaule (5) ». Huet, le savant évêque d'Avranches, crut également que ces Indiens étaient parvenus en Germanie par l'Océan, la Caspienne, et le Palus Méotis (6) : mais un pareil itinéraire est tout aussi fabuleux que celui des Argonautes. Pelloutier soutenait que ces Indiens étaient des Africains, mais il n'alléguait aucune preuve sérieuse (7). Vos-

(1) PLINE, *Histoire naturelle,* II, 67. « Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit Q. Metello Celeri, L. Afranii in consulatu collegæ, sed tum Galliæ pro consuli, Indos a rege Suevorum dono datos, qui, ex India, commercii causa, navigantes, tempestatibus essent in Germaniam abrepti ».

(2) Les manuscrits donnent diverses leçons ; Boiorum, Botorum, Betorum, Bætorum, Lidorum, Lydorum, Getorum, Gotonum. M. de Ceuleneer, le dernier écrivain qui se soit occupé avec une rare compétence de ce curieux problème géographique, pense qu'il faut lire Rætorum, et qu'il s'agit d'un de ces chefs Rhétiens, dont plusieurs cohortes avaient été cantonnées le long du Rhin. — Cf. SCHOENEMANN, *De Cohort. Romanis auxiliariis*, 1883, p. 26.

(3) On le croyait encore au temps des Arabes : ainsi Edrisi fait communiquer ces deux mers.

(4) Mentionnons pourtant l'opinion de Hansen (*Die Chrorographie des Pomponius Mela*) et de Bunbury (*A history of ancient geography*, 1883), qui nient la réalité du voyage.

(5) RABELAIS, édition Jeannet, t. IV, p. 33.

(6) HUET, *Histoire du commerce des anciens*, p. 358.

(7) PELLOUTIER, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1745, p. 186.

sius pensait que c'étaient des Bretons (1), mais on aurait reconnu leur langage, et d'ailleurs, les communications devaient être trop fréquentes entre la Germanie et la Grande-Bretagne pour que l'arrivée sur le littoral Germain de marins bretons fût signalée comme un fait extraordinaire. Vivien de Saint-Martin en fait des Slaves, des Vendes ou Vinidi, qui, depuis les temps les plus reculés, habitaient les côtes de la Baltique (2). Un érudit Scandinave, Schiern, n'a-t-il pas prétendu que le mot Indus n'étant pas un mot ethnologique mais bien géographique, et les Indiens existant tout aussi bien dans l'Asie Boréale que dans l'Asie Méridionale, les Indiens de Metellus Celer ne pouvaient être et n'étaient que des Lapons (3) !

Reste une dernière hypothèse : Pourquoi ces Indiens ne seraient-ils pas des Américains, des pêcheurs ou des matelots, surpris par la tempête et jetés au large ? De tels événements sont plus fréquents qu'on ne le supposerait au premier abord. Le cardinal Sylvius Aeneas Piccolomini (4) raconte, dans sa *Description du Monde*, que des navires et des négociants Indiens, en 1160, sous le règne de Frédéric Barberousse, furent jetés par la tempête sur les côtes de Germanie. Bembo (5)

(1) VOSSIUS, *Observationes ad Pomponius Melam*, p. 219.

(2) VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la géographie*, 1873, p. 176.

(3) SCHIERN, *Une énigme ethnographique de l'antiquité* (Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord, 1881), p. 245-288.

(4) SYLVIUS ÆNEAS, *Asiæ Europæ que elegantissima descriptio* (1531), II, 8. « Nos apud Othonem legimus sub imperatoribus Teutonicis Indicam navem et Indos negotiatores in Germanico littore fuisse deprehensos, quos ventis agitatos ingratis ab orientali plaga venisse constabat ». — On ne trouve aucune allusion à un fait semblable ni dans la Chronique d'Othon de Freysingen, que citait Piccolomini, ni dans sa relation des exploits de Barberousse, ni dans l'œuvre de ses continuateurs Ragewin et Otto de Saint-Blaise. Il est probable que Piccolomini citait une Histoire d'Autriche, attribuée à Othon de Freysingen, et qu'on croit perdue.

(5) Bembo cité par HORN (*De originibus Americanis*, p. 14). « Navis Gallica, dum in Oceano iter non longe a Britannia faceret, naviculam ex mediis abscissis viminibus arborum que libro solido contextis ædificatam cepit ; in qua homines erant septem, mediocri statura, colore subobscuro.

rapporte, dans son *Histoire de Venise*, qu'un vaisseau français, en 1508, rencontra non loin des côtes anglaises un bateau fait en écorce et en joncs. Il était monté par sept hommes de médiocre stature, de couleur rouge, à la face longue et étendue. On ne pouvait comprendre leur langage. Six d'entre eux moururent. Le septième, un jeune homme, survécut, et fut présenté au roi Louis XII, qui se trouvait alors dans le Maine. Ces inconnus ne pouvaient être que des Américains. Tout indique leur origine, la construction de leur barque, les traits de leur figure, la couleur de leur peau. Aussi bien de pareils voyages, de plus difficiles même, ne sont pas impossibles. En 1682, un Esquimau fut jeté, avec son kayack, au sud de l'île Eday (1), et en 1684 un autre échoua à Westray, la plus occidentale des Orcades. Un de ces bateaux fut exposé à Edimbourg et l'autre conservé dans l'église de Burray aux Orcades. En 1738 quelques Indiens, occupés à la pêche aux îles Juan Fernandez, se dégoûtèrent de leur genre de vie, et, avec un simple canot, sans provisions, sans agrès, abordèrent à Valparaiso (2). Les résidents Européens de Yokohama (3) ont tous connu l'interprété José Hico, un Japonais entraîné avec son frêle esquif et porté juqu'à San-Francisco par le grand courant équatorial qui baigne les côtes de Niphon et décrit vers la Californie une courbe de quelques milliers de kilomètres. Il se peut donc que le vent ait jadis jeté à la côte européenne quelques américains; car la distance n'est pas

lato et patente vultu ; eorum sermo intelligi non poterat : Ex iis sex mortem obierunt ; unus adolescens in Aulercos, ubi rex erat, vivus est perductus ».

(1) JAMES WALLACE, *An account of the islands Orkney*.

(2) ULLOA, *Mémoires philosophiques, historiques, physiques, concernant la découverte de l'Amérique*, etc. (traduction Lefebvre de Villebrune), t. II, p. 327.

(3) AIMÉ HUMBERT, *Voyage au Japon* (Tour de Monde, 1863, 35) : « Depuis 1782, quarante et une barques japonaises sont venues échouer à la côte américaine, et vingt-huit de ces naufrages ont eu lieu postérieurement à l'année 1850. Ces quarante et un naufrages sont simplement ceux dont il a été pris note ». — F. ALLEN, *La très ancienne Amérique* (Congrès Américaniste de Luxembourg, I, 81. — On cite, au siècle dernier, cinquante et un cas de navires japonais poussés par les courants sur les côtes Américaines. — Cf. O. LOEW, *Mittheilungen von Petermann*, 1877, p. 138.

tellement grande, ainsi que nous l'avons déjà démontré, qu'elle ne puisse être franchie en quelques jours. Cette conjecture est si vraisemblable qu'elle avait frappé les premiers historiens de la conquête au XVIe siècle. « Qui sait, dit l'un d'entre eux, Gomara (1), si les Indiens de Metellus Celer n'étaient point des Américains du Labrador ! » — « Je crois, écrit un autre, le géographe Wytfliet (2), que ces Indiens ne venaient point, comme l'on cru certains auteurs, des extrémités de l'Orient ou de l'Occident, mais que c'étaient des Américains du Labrador, de l'Estotiland ou de tout autre pays voisin, et tous ceux qui se rendent compte des différences de climat penseraient comme moi ». Sans affirmer, comme Wytfliet, que ces Indiens étaient originaires du nord de l'Amérique, nous croyons avec lui que, réellement, ils venaient du nouveau monde.

Il paraîtrait même, mais cette conjecture semble bien hasardée, que nous possédons le portrait d'un de ces Américains. Il existe en effet au musée du Louvre une tête en bronze antique (3), ou plutôt une situla de bronze ayant la forme d'une tête d'homme, vigoureusement moulée, dans laquelle un savant critique et connaisseur, Egger, croyait reconnaître un des indiens de Celer (4). Nous pensons pourtant que cette histoire aurait eu un tout autre retentissement, et que d'autres écrivains que Mela ou Pline en auraient parlé, si la réputation de ces étrangers se fut étendue au point qu'on gravât sur le bronze l'empreinte de leurs traits (5). Mais si la situla n'est pas le portrait d'un de ces

(1) GOMARA, *Historia general de las Indias*. p. 7, édit. 1553. Ca tambien dizen como en tiempo del emperador Federigo Barbaroxxa aportaron a Lubec ciertos Indios in una canoa.

(2) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum*. « Indos non ex ultimis Orientis et Occidentis partibus, uti quibusdam visum est, sed ex hoc Laboratoris et Estotilandiæ aut vicinis terris venisse constanter teneo, mecumque sentiet quicumque climatis rationem expenderit. »

(3) Ce bronze, dont l'authenticité est indiscutable, provient de la collection Edmond Durand, que le roi Charles X acquit pour le Louvre en 1825.

(4) EGGER, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (1859), p. 83-89.

(5) M. Leemans, le savant directeur des Musées Hollandais, pense que la

Indiens au moins est-elle le portrait d'un Américain ? Ce bronze classé sous le numéro 826 est ainsi décrit dans le catalogue de Longpérier (1) : « Buste d'esclave entièrement rasé ; ses oreilles sont grandes et tombantes. Le haut du crâne s'ouvre au moyen d'une charnière et forme couvercle. Au dessus des oreilles sont placés des anneaux dans lesquels s'ajuste une anse mobile figurant une branche d'arbre avec des nœuds ». Il suffit de jeter les yeux sur ce bronze pour se convaincre que tout en lui rappelle la race rouge du nouveau monde. Le crâne est dolichocéphale, le front fuyant, les oreilles longues et basses, les sourcils fortement arqués, le nez aquilin, les lèvres grosses, le maxillaire inférieur arrondi. L'impression d'ensemble est saisissante. Pour la rendre plus sensible, M. de Ceuleneer (2) a imaginé de représenter quelques types d'Indiens actuels (3), et de les rapprocher de la situla du Louvre. La ressemblance est extraordinaire. C'est bien le type d'un Américain, et d'un Américain des États-Unis qu'on a sous les yeux.

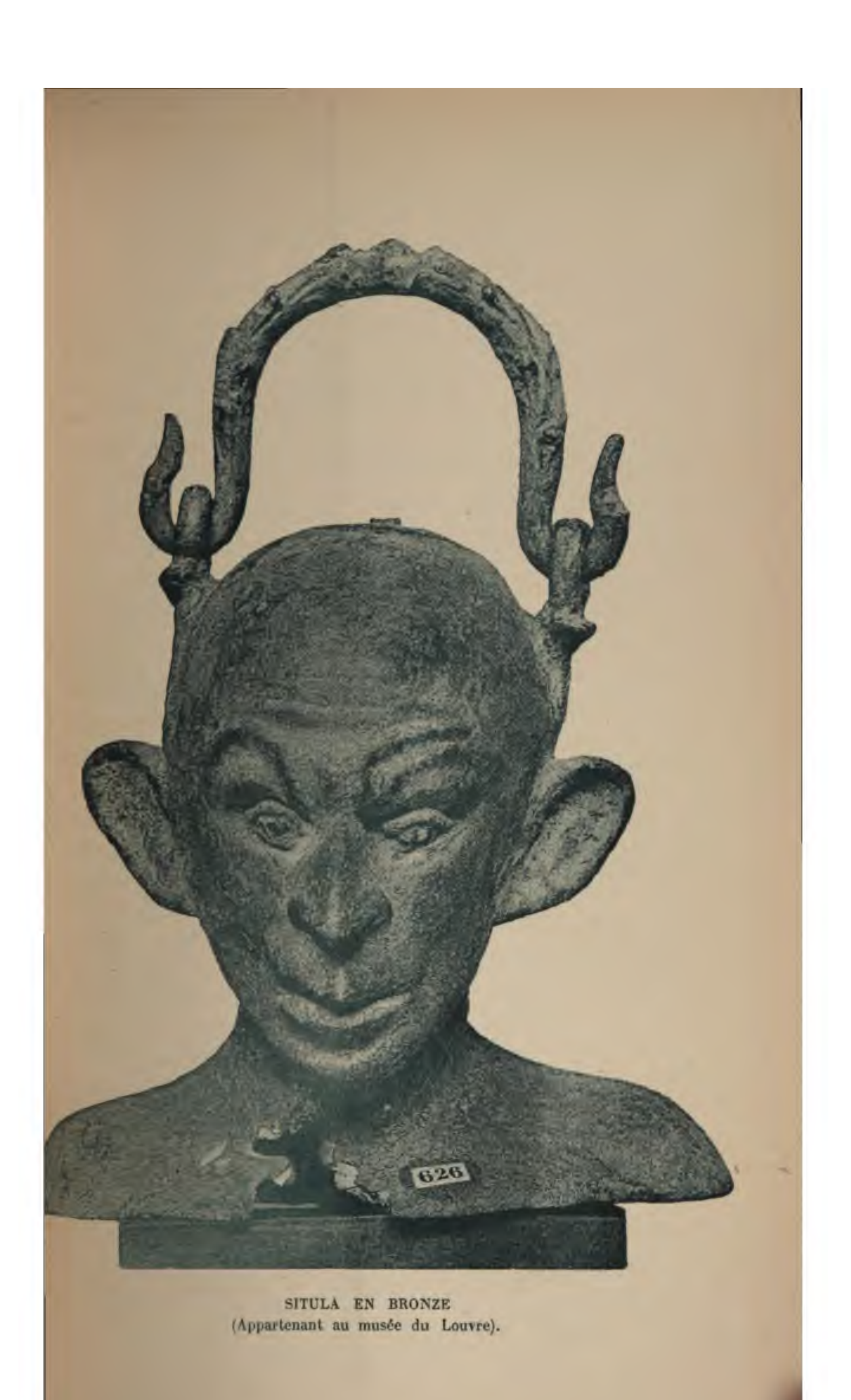
La réalité du voyage des Indiens de Metellus Celer nous paraît donc établie ; et c'est la seule traversée de l'Océan Atlantique, mentionnée par les écrivains de l'antiquité classique, qui nous semble rigoureusement démontrée. Nous pensons néanmoins que la notion d'un continent transatlantique, bien que confuse, ne se perdit jamais, et, si les voyages des Grecs et des Romains en Amérique sont imaginaires, au moins ont-ils eu comme le pressentiment de ce nouveau monde, qu'il était donné à une autre époque de retrouver définitivement.

situla est une caricature Romaine, mais les caricatures se présentent surtout sur les vases et les terres cuites, et sont d'ordinaire bien plus petites que le bronze du Louvre. En outre le travail n'est jamais si soigné.

(1) De Longpérier, *Notice des bronzes antiques exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, 1868, p. 143.

(2) De Ceuleneer, *Type d'Indien du Nouveau Monde représenté sur un bronze antique du Louvre*, 1890.

(3) Ces types sont empruntés à la collection Catlin, conservée à l'United States National Museum de Washington.



SITULA EN BRONZE
(Appartenant au musée du Louvre).

CHAPITRE V

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN MONDE ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES AU MOYEN-AGE ?

Pendant le moyen-âge s'arrêtent les progrès de la science géographique (1). Après les grandes guerres qui suivirent l'invasion des Barbares, quand l'esprit de séparation et d'isolement succéda à l'union romaine, chaque peuple désormais concentra son activité dans ses propres frontières. On renonça à peu près complètement aux relations extérieures, et, par suite, au commerce, à la navigation et aux découvertes. Les Vandales eurent il est vrai une flotte importante, mais ce n'étaient que des pirates. Les Angles et les Saxons ne savaient, avec leurs barques légères, que courir d'une rive à l'autre, piller une ville ou remonter un fleuve. Goths de l'est ou de l'ouest, Lombards et Francs n'eurent pas d'autre marine. Les successeurs dégénérés des Césars romains pouvaient à peine garantir Constantinople des attaques de ses ennemis (2). Charlemagne, dont le génie prévoyant ne négligeait aucun détail, ouvrit des relations avec les pays alors connus, mais, après lui, tout disparut, et de son œuvre gigantesque il ne resta que d'impuissants débris (3). Ce n'est que beaucoup plus tard que les Républiques italiennes au midi, les pêcheurs norwégiens, danois et islandais au nord, ainsi que

(1) DAUNOU, *Histoire de la géographie.* — VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire des découvertes géographiques.*

(2) DRAPEYRON, *L'Empereur Héraclius.* — RAMBAUD, *Constantin Porphyrogénète*

(3) GAFFAREL, *De Franciæ commercio regnantibus Karolinis.*

les moines irlandais, se lancèrent de nouveau dans d'aventureux voyages ; mais, pendant cinq siècles, faute de marine, les connaissances géographiques diminuèrent au lieu de s'étendre, et de regrettables erreurs furent commises. Il semble parfois qu'effrayés par les ténèbres qui s'épaississent, épouvantés par les opinions étranges et contradictoires qui se pressent autour d'eux, les hommes aient oublié la terre. Ils se croient dans une immense tombe, dont la trompette du dernier jour pourra seule soulever la lourde pierre.

Aussi, sauf de rares exceptions, le *De mensura provinciarum orbis terræ*, de Dicuil (1), le *Traité de l'administration de l'Empire*, par Constantin Porphyrogénète, la *Description du Danemark*, par Adam de Brême, les *Relations d'Other et de Wulfstan*, insérées dans la traduction de Paul Orose par le roi Alfred, l'*Itinéraire*, de Benjamin de Tudela, nous ne trouvons plus au moyen-âge de monument géographique original. Ou bien on se contente de copier ou de traduire à peu près textuellement un ouvrage ancien, ainsi que le fera par exemple, au XIIIe siècle, Blemmydas, dont la *Géographie synoptique* n'est que la paraphrase poétique de Denys-le-Périégète ; ou bien, au fond de quelque cloître ignoré, on réunira sans la moindre critique, comme l'*Anonyme de Ravenne*, des fragments empruntés à divers auteurs, et rédigés avec tant d'ineptie qu'on ignore jusqu'à l'époque géographique qu'a essayé de décrire ce compilateur (2). Ce ne sont pas seulement les enfants et les paysans de

(1) DICUIL, *De mensura provinciarum orbis terræ*. Edition princeps par Walkenaër en 1806, édition critique par Letronne en 1814. — ADAM DE BRÊME, *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura*, éditions de 1615 et de 1629. — CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *Traité de l'administratiou de l'Empire*, éditions de Meursius (1610-1617) et de Banduri (1711). — ALFRED LE GRAND, *Histoire de Paul Orose*, édition de 1773. — BENJAMIN DE TUDELA, édition Edouard Charton, insérée dans les *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 156-222.

(2) D'AVEZAC, JEAN et GABRIEL GRAVIER, *Le Ravennate* (Société normande de géographie, 1888).

la première croisade qui s'imaginent que Jérusalem est tout près d'eux (1); un abbé de Cluny, prié par le comte Bourcard de fonder un monastère de son ordre à Saint-Maur-des-Fossés, n'osera pas se rendre à cette invitation, parce que les environs de Paris lui semblent trop éloignés de son couvent(2). Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, donnera la même excuse au duc de Normandie, qui le priait de fonder une abbaye dans ses états (3). Les Northmans établis en Neustrie oublièrent bientôt la position de leur ancienne patrie (4). En 1095, les moines de Saint-Martin-de-Tournay cherchèrent, sans y parvenir, à découvrir l'abbaye de Ferriéres (5). Même à une époque plus avancée, les représentants en quelque sorte officiels de la science commettront de pareils erreurs (6). Ainsi Vincent de Beauvais ne connaîtra pas la Baltique, et son contemporain Albert-le-Grand ne lui attribuera l'importance que d'un simple golfe !

Cette ignorance tenait à des causes multiples : au culte des Universités pour tout ce qui venait de l'antiquité, et à une aveugle confiance dans les légendes chrétiennes. Toutes les cartes, jusqu'à la fin du xv[e] siècle, figurent au nord de l'Europe le pays des Amazones. On y trouve également comme villes florissantes, Troie, Ninive ou Carthage. Quant au Paradis Terrestre, bien qu'il change de situation, il est toujours représenté avec un grand luxe d'enluminures, de dorures et de feuillages verdoyants. L'amour du merveilleux était une nouvelle cause d'erreurs. On ne saurait croire à quel point nos pères aimaient les récits fantastiques de voyages dans des pays merveilleux. Pour n'en citer qu'un exemple, Giraud de Cambrai obtint un tel

(1) Guillaume de Nogent, II, 6.
(2) Sprengel, *Histoire des découvertes*, § 28.
(3) *Bollandistes*, 1[er] janvier. — *Chronique de Saint-Bénigne.*
(4) Guillaume de Jumiéges, I, 2.
(5) Achery, *Spicilegium*, t. II. p. 90.
(6) Daunou, *Histoire de la géographie*, § 3.

succès par le récit de son voyage en Irlande que, dans toutes les villes où il passait, il était obligé de donner une triple lecture de sa description (1). Le premier jour était réservé aux pauvres, le second aux docteurs, aux clercs et aux étudiants, et le troisième aux bourgeois. Et pourtant il racontait qu'en Irlande les oiseaux poussaient sur les arbres (2), les poissons avaient les dents dorées, et des monstres couraient la campagne, moitié hommes, moitié taureaux. Les crapauds et les serpents mouraient en touchant le sol (3), et les femmes ne pouvaient accoucher dans une île de la côte (4). Il était certes bien facile de le convaincre d'imposture, mais de véritables multitudes se pressaient autour de lui. On eût dit que ses contemporains aimaient à être trompés.

La cause la plus fréquente et la plus sérieuse de l'ignorance géographique au moyen-âge fut la persistance de certains préjugés dont le clergé se fit comme l'interprète trop complaisant. Les prêtres, en qui résidait alors toute la science, avaient conçu d'étranges systèmes sur la position et la forme de la terre. Eminents par leurs vertus, mais peu familiarisés avec la réalité des choses, ils imposaient leurs opinions préconçues à des populations d'ailleurs trop ignorantes pour les discuter. Ainsi ils ne croyaient pas à la sphéricité de la terre. Il est certain que, si on s'en tient à la lettre des Saintes-Ecritures, la première idée qu'elle suggère est celle de la platitude de la terre, entourée

(1) GIRALDUS CAMBRENSIS (Barry), *Topographia Hiberniæ* (édition Camden, Francfort, 1602).

(2) ID., p. 47 : « Sunt et aves hic multæ, quæ bernacæ vocantur; quas mirum in modum contra naturam natura producit, aucis quidem palustribus similes, sed minores... Ex succo ligneo marinoque occulta nimis admirandaque seminii ratione, alimenta simul incrementaque suscipiunt. Vidi multoties oculis meis plusquam mille minutis hujusmodi avium corpuscula in littore maris ab uno ligno dependentia, testis inclusa et jam formata. » Voir l'histoire des croyances sur la bernache dans BUFFON (*Histoire naturelle des oiseaux*), édit. 1783, t. IX, p. 93.

(3) ID., § 30, 31, 32.

(4) ID., § 14, p. 82.

Septima figura.

Hec figura seruit .xiiii. capitulo et pluribus aliis pro diuisione terre in tres partes et si militer pro distinctione maris ac quorūdam fluminū et regionū hic grā exempli posito rium quia particularior distinctio maiorē figurā requirit. Mare mediterraneū erit ab oceano per strictum meatū circa hispaniā prope gades herculis. Mare vero rubrū erit ab oceano circa mediū oriētis et meridiei id est versus meridiē circa mediū oriētis et occi dentis ā cuius litore vix in āno terminus indie oceani nauigatione attingitur.

Polus septētriōal.

Yperborei | Arūphi

Pars cliata vsq ad Circulus | articus. Regio inhabi tabil propter algorē

Circulus | ātartic

Polus australis.

L'IMAGE DU MONDE DE PIERRE D'AILLY (1483).

de tous côtés par la mer, et aux extrémités de laquelle le ciel forme comme une voûte solide, qui soutient la couche des eaux supérieures. Avec un pareil système, la théorie des Antipodes est, en effet, inadmissible. D'ailleurs, s'il existe au-delà des mers des êtres ayant une nature semblable à la nôtre, que devient le dogme de l'unité humaine ? Ces doutes, non résolus, avaient conduit la plupart des Pères de l'Eglise à rejeter l'existence des Antipodes comme une fiction aussi contraire à la foi qu'à la raison. « Y a-t-il quelqu'un, écrivait Lactance (1), d'assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes dont les pieds seraient en haut et la tête en bas ; que tout ce qui est couché en ce pays soit suspendu là-bas ; que les herbes et les arbres y croissent en descendant et que la grêle et la pluie y tombent en montant ? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent ainsi des champs, des mers, des villes et des montagnes ? ». De même saint Augustin démontrait (2) « qu'il n'y a pas de raison de croire à cette fabuleuse hypothèse d'hommes qui, foulant cette partie opposée de la terre, où le soleil se lève quand il se couche pour nous, opposent leurs pieds aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique... Mais fût-il démontré que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'après avoir franchi les immensités de l'Océan, quelques hommes aient pu, hardis navigateurs, passer de cette partie du monde dans l'autre pour y implanter un rameau détaché de la famille du premier homme ». Isidore de Séville (3) ne

(1) LACTANCE, *Institution divine*, III, 24 : « Quid ? Illi qui esse contrarios vestigiis nostris antipodas putant, num aliquid loquerentur ? Aut est quisquam tam ineptus qui credat esse homines, quorum vestigia sint superiora quam capita ? »

(2) SAINT AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XVI, 9.

(3) ISIDORE DE SÉVILLE, *Origines*, IX, 2 : « Jam vero his, qui antipodæ dicuntur, eo quod contrarii esse vestigiis nostris putantur, ut, quasi sub

croit pas, lui non plus, aux Antipodes : « Ceux qu'on nomme les Antipodes, parce que on croit qu'ils marchent en sens inverse de nous, et que, placés qu'ils sont au-dessous de nous, leurs pieds sont opposés aux nôtres, il n'y a pas de raison pour croire à leur existence ». Telle est encore l'opinion de saint Justin, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostôme, de saint Césarée, de Procope de Gaza, de Severianus de Gabala et de Diodore de Tarse (1). L'exposé le plus complet de la doctrine de l'époque est la *Topographie Chrétienne*, de Cosmas Indicopleustes (2). Ce voyageur Egyptien revient naïvement aux traditions anciennes. Non seulement il nie la rotondité de la terre en s'appuyant sur toutes sortes de raisons tirées d'une physique passablement étrange , mais encore « si nous passons aux Antipodes, dit-il, nous verrons aussitôt combien sont ridicules ces contes de bonne femme. Si les pieds d'un homme sont opposés à ceux d'un de ses semblables, que ce soit dans la terre, l'eau, l'air, le feu, ou tout autre corps, comment tous deux peuvent-ils rester debout, comment l'un et l'autre peuvent-ils vivre la tête en bas ? C'est là, certainement, une hypothèse absurde. Et quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie tombe sur les deux ? Elle tombe bien sur l'un, mais sur l'autre ne monterait-elle pas plutôt ? » Ces raisonnements enfantins de Cosmas sont à la hauteur de sa cosmogonie. Ne prétend-il pas démontrer

terris positi, adversa pedibus nostris calcant vestigia, nulla ratione credendum est. »

(1) Tous ces pères et docteurs sont cités, avec les passages correspondants de leurs œuvres, par LETRONNE, *Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise* (Revue des Deux-Mondes, mars 1834). — On peut consulter également JOURDAIN, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde* (Journal général de l'instruction publique, année 1861).

(2) La meilleure édition de l'ouvrage de Cosmas Indicopleustes a été donnée par MONTFAUCON, *Collectio nova patrum et scriptorum graecorum*, t. II, p. 43 (1706) Voir E. CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 1-30

que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée et renfermée avec le soleil, la lune et les autres astres dans une sorte de cage oblongue, dont la partie supérieure forme un double ciel (1)?

Sans doute quelques hommes se rencontraient qui répugnaient à accepter comme articles de foi ces affirmations sans fondement, mais ils étaient forcés de s'y conformer sous les peines les plus graves. Eusèbe de Césarée s'étant hasardé, dans son *Commentaire sur les psaumes*, à dire que la terre était ronde, se repentit bientôt de sa témérité et revint à l'opinion commune (2). Photius, analysant les ouvrages de Cosmas et de Diodore de Tarse (3), laisse voir qu'il ne partage pas leurs erreurs, mais de combien de précautions n'use-t-il pas pour envelopper une aussi téméraire pensée ! L'Irlandais Virgile fut moins prudent (4). Il exposa publiquement la théorie des antipodes et soutint qu'il y avait un autre monde et d'autres hommes. Dénoncé comme hérésiarque par son rival de gloire et d'éloquence, Boniface, il fut déféré par le pape Zacharie à la juridiction du duc de Bavière, Odilon (748). On ne sait trop quel fut le résultat de l'enquête (5). D'après la tradition, Virgile aurait du rétracter ses

(1) Cette opinion se perpétua : Au temps de Philippe-Auguste, Alain de Lille, dans son *Anticlaudianus*, sera le seul à soutenir que la terre n'est pas carrée, mais ronde. Voir FERDINAND DENIS, *Monde Enchanté*, p. 23.

(2) *Collectio nova patrum*, etc., I, 460 : « Cujus in finibus antipodes fabulosæ habitare creduntur ».

(3) PHOTIUS, *Bibliotheca Græca*, VII, 2, liv. XIV.

(4) D'ACHERY ET MABILLON, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa* (Sæculum, III) p. 72. Lettre du pape Saint Zacharie, t. XV, inter Bonifacianas epistolas. Le pape l'accusait d'avoir dit : « Quod scilicet alius mundus et alii homines sub terra sint, aliusque sol et luna ».

(5) On peut consulter sur Virgile de Salzbourg, X..., *Nouvelles remarques sur Virgile, Homère, et le prétendu style poétique de l'Ecriture sainte* (1710). — BERGER DE XIVREY, *Traditions tératologiques*, p. 186-188. — ALFRED WEBB, *A compendium of Irish Biography, comprising Sketches of distinguished Irishmann*, 1878. — Notons d'ailleurs qu'il n'est question de ces controverses ni dans la *Vie anonyme de Saint Ebehrard de*

opinions et les rejeter sur un certain Virgile d'Arles, favori de Childebert II, et mort en 624. Il serait même allé se justifier à Rome, et, bien qu'il eût prouvé que les Irlandais étaient en communication régulière avec un monde transatlantique, se sentant incapable de résister à la plus grande force du temps, il se serait résigné à une rétractation. La soumission de ce nouveau Galilée fut bien accueillie, puisque, peu d'années après l'enquête, il fut sacré évêque de Salzbourg (764) et plustard canonisé (1243).

Les savants se le tinrent pour dit et la théorie des antipodes fut dès lors condamnée. Raban Maur, par exemple, en parle à peu près dans les mêmes termes que Lactance ou Saint-Augustin (1). Au x[e] siècle, un interprète de Boèce déclare que cette théorie est contraire à la foi. (2). « Loin de nous, s'écrie-t-il, la pensée de croire à l'existence des antipodes: c'est une vance de tout point contraire au christianisme ». Guillaume de Conches qui pourtant se signale plus d'une fois par ses opinions hardies (3), se range en cette occasion au sentiment général et incline à penser que, s'il y a des antipodes, nous n'en avons pas la certitude, faute de communiquer avec eux. Ces opinions étranges persisteront jusqu'au xv[e] siècle, car les conseillers de la reine Isabelle à Salamanque et à Grenade, opposeront encore à Colomb, pour le détourner de ses projets, des considérations analogues sur les antipodes (4).

Salzbourg, ni dans le *Livre des miracles de Virgile*, l'un et l'autre publiés dans le *Acta Sanctorum ordinis Sanctis Benedicti.*

(1) Raban Maur, *De universo*, l. XII, § 2.

(2) *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus*, t. IV, p. 353 (Rome, 1831) : « Absit ut nos quisquam antipodum fabulas recipere arbitretur, quæ sunt fidei christianæ omnino contrariæ ! »

(3) Guillaume de Conches, *Philosophia minor*, IV, 3 : « Nullus tamen nostrum ad illos neque illorum ad nos pervenire potest ».

(4) Geraldini, *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas*, Romæ, 1631, fol. 204. « Multi antistites patriæ Hispanæ manifestum ream penes eos esse plane asserebant, eo quod Nicolaum a Lyra totam terræ humanæ compaginem ab insulis Fortunatis in orientem usque supra mare extentum nulla latera habere per inferiorem partem sphæræ obtorta dicit. Et Divus Aurelius Augustinus nullos esse antipodas affirmat ».

On avait aussi conservé au moyen-âge les préjugés antiques sur la zone torride. Dès le ve siècle, Paul Orose, Philostorge et Moïse de Khoren se prononçaient en faveur de la théorie de l'inhabitabilité de la zone torride (1). Jean Philoponus, grammairien alexandrin du vi^e siècle, écrivait : « Quelques personnes ont soupçonné, se conformant à une tradition absurde, que l'Océan Atlantique va se réunir dans la partie orientale avec la mer Erythrée, ce qui est évidemment faux, car il faudrait que l'Océan se prolongeât tout au travers de la Libye et dans la zone torride même, où il est impossible que des hommes puissent naviguer à cause de la chaleur brûlante qui y règne (2) ». Cette erreur était acceptée par les savants les plus réputés qui la propageaient dans leurs écrits. Ainsi nous la retrouvons dans Isidore de Séville (3), Marcianus Capella (4), Grégoire de Tours (5) et Bède le Vénérable (6). Le manuscrit 4830 de la Bibliothèque Nationale donne trois cartes insérées à la suite du *Liber rotarum sancti Isidori*, qui prouvent toutes les trois qu'on ne croyait pas qu'il fût possible de pénétrer dans la zone torride (7). Au xiie siècle, Honoré d'Autun, l'abbesse Herrade de Landsberg, Geoffroy de Saint-Victor (8), Hugues Metellus et le poète philosophe Bernard de Chartres renouvellent ces vieilles

(1) Tous cités par Santarem, *Cosmographie et Cartographie du moyen-âge*, I, 310.

(2) Philoponus, *De creatione mundi* (cité par Letronne, Journal des Savants, 1831. p. 547.

(3) Isidore de Séville, *Origines*, XIV, 5 : « Extra tres partes orbis, quarta pars trans Oceanum est, quæ nobis ardore solis incognita est ».

(4) Marcianus Capella, *Satyritrcon* (édit. Kopp, 1836), p. 503 : « Media vero flammis atque anhelis ardoribus torridata propinquantes animantium comburit occasus ».

(5) Jacob, *Géographie de Grégoire de Tours*.

(6) Bède le Vénérable, *Mundi constitutio* (édit 1612), t. I, p. 324 : « ... quædam mundi partes temperie sua incoluntur, quædam immanitate frigoris ant coloris existunt inhabitabiles ».

(7) Santarem, ouv. cité, p. 24, 50, 69.

(8) Geoffroy de Saint-Victor, *Microcosmus*, f. 18. « Mediam vero zonam caloris intemperie, propter perpetuam solis præsentiam, inhabitabilem ».

théories. Au milieu du siècle suivant, et malgré le progrès des connaissances nautiques, Nicéphore Blemmydas (1) affirmera encore que la chaleur de cette zone est un obstacle insurmontable à la navigation (2). Sacrobosco, le fameux cosmographe anglais dont la *Spæra mundi* fit pendant quatre cents ans autorité dans les écoles, Vincent de Beauvais lui-même partageait cette erreur et avec lui pensaient les chefs de l'Eglise ou les représentants les plus autorisés de la science. L'un d'entre eux, Albert de Saxe, prétendra même que nous sommes séparés de ces régions par ces déserts coupés de hautes montagnes, qui ont la propriété d'attirer la chair humaine comme l'aimant attire le fer (3). Pierre d'Albano répétera ces fables ridicules sans les combattre (4), malgré sa réputation méritée de savoir et de ferme jugement. Jusqu'au XIV[e] siècle, fidèles à l'antique tradi tion, Brunetto Latini (5) et son illustre élève le Dante, Ranulf de Hygeden, Nicolas Oresme, Mandeville et Boccace (6) croient encore que les chaleurs excessives empêchent de connaître une partie de l'univers (7).

Ce double préjugé de la non-existence des antipodes et de

(1) Nicéphore Blemmydas, cité par LETRONNE, *Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise*, p. 19, 20.

(2) SACRO BOSCO, *De Sphæra mundi* (édition de Lyon, 1531) : « Illa igitur zona quæ est inter duos tropicos dicitur inhabitabilis propter calorem solis discurrentis super illam ». Cet ouvrage eut 24 éditions au XV[e] siècle, et plus de quarante de 15o1 à 1647.

(3) ALBERTUS SAXONIUS, *Quæstiones de cœlo et nundo*, l. II, p. 26 : « Sunt quidam montes, qui habent naturam attrahendi carnem humanam, sicut magnes attrahit ferrum, et hæc est causa quare nullus transit ».

(4) PETRUS DE ALBANO, *Conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur*, Diff. 67.

(5) BRUNETTO LATINI, *Il Tesoro* (édit. Venise, 1533). Il affirme qu'en Afrique, au-delà du pays des Garamantes, il n'y a que des déserts où personne n'habite jusqu'à l'Arabie (ove nulla persona habita in fino in Arabia), et cela à cause de la trop grande chaleur du soleil.

(6) BOCCACE, *De montibus et diversis nominibus maris*.

(7) Tous cités par SANTAREM, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge*, I, 76, 78, 108, 137, 139, 141, 147.

l'inhabitabilité de la zone torride devait, pour de longues années encore, accréditer de fatales erreurs et empêcher tout progrès géographique. Plus encore que l'ignorance ou que les scrupules théologiques, une autre raison s'opposait encore à ce que les marins s'aventurassent hors des mers connues. L'Océan, en effet, passait pour l'asile des monstres (1). C'est là que vivaient l'odontotyramus, assez gros pour avaler un éléphant entier, et le serpent qui se dressait du sein des flots et poussait de lugubres gémissements avant de se jeter sur les matelots pour les dévorer. C'est là que le barca engloutissait les navires, là surtout que le kraken, en respirant au soleil, étreignait de ses bras multiples les imprudents qui n'avaient pu fuir à temps. Cosmas exprime en ces termes la frayeur que lui faisait éprouver à lui et à ses compagnons la vue de l'Océan (2) : « Les matelots et les passagers les plus expérimentés disaient que nous approchions de l'Océan et tous criaient au pilote : retourne à gauche dans le golfe, de peur qu'emportés par le courant dans l'Océan, nous ne périssions ; car l'Océan, entrant dans le golfe, soulevait de vastes flots et la vague nous entraînait vers la pleine mer. C'était là un spectacle pénible qui nous glaçait de frayeur ».

A ne considérer que les apparences, il semble donc que la notion d'un continent opposé au delà de l'Atlantique ait été, pendant tout le moyen-âge, comme anéantie ? Il semble surtout qu'aucun navigateur n'ait osé s'aventurer sur cette mer de l'ouest, si féconde en dangers et en catastrophes. Pourtant, malgré cette ignorance à peu près générale, et malgré ces causes d'immobilité, quelques savants avaient conservé de justes notions sur la forme de la terre, et de hardis marins se risquaient de temps à autre sur l'Océan.

Dans le chaos qui suivit les invasions barbares, la science géographique avait été fort compromise, mais, peu à peu, grâce

(1) Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*. — Landrin, *Monstres marins*.

(2) Cosmas Indicopleustes, ouv. cité (édition Charton), p. 12.

à l'étude attentive des textes, grâce aux sources nouvelles que le zèle des traducteurs ouvrit en Occident à l'érudition, grâce surtout aux efforts généreux de quelques esprits d'élite pour secouer le joug du passé et s'engager résolument dans la voie du progrès, une sève plus abondante circula dans les écoles chrétiennes et vivifia la géographie comme les autres connaissances humaines. Une partie des erreurs anciennes disparut, les vérités déjà connues furent confirmées, et la Bible ne resta plus l'autorité unique et exclusive. Quelques docteurs, et parmi eux celui dont la parole faisait autorité, Saint Thomas, allèrent même jusqu'à prétendre que l'écrivain sacré avait parfois accommodé son langage à l'inexpérience de ceux auxquels il s'adressait, que les expressions dont il se servait pouvaient être entendues de diverses façons, et que tout passage en contradiction avec des faits certains devait être écarté (1). Aussi quelques savants rompirent-ils sans plus tarder avec les préjugés de l'école, en affirmant hardiment non seulement que la terre était sphérique et la zone torride habitable, mais aussi qu'un grand continent existait dans l'autre moitié du globe et qu'on le découvrirait en s'avançant dans la direction de l'Atlantique.

Isidore de Séville avait déjà parlé de la sphéricité probable de la terre (2), mais il ne l'avait admise que sous toutes réserves. Béda, plus affirmatif, en donna la preuve (3) : C'est que, du

(1) S. Thomas, *Summa theologiæ*, II, I, 68 : « Nihil auctoritate scripturæ derogatur, si diversimode exponatur, dummodo hoc firmiter teneatur, quod sacra scriptura nihil falsum contineat. Constat tamen in scriptura sacra multa metaphorice tradita esse, quæ secundum planam superficiem litteræ intelligi non valent. — Duo sunt observanda : primo quidem ut veritas scripturæ inconcusse teneatur ; secundo, quum scriptura divina multipliciter exponi queat, quod nulli expositioni aliquis ita præcise adhæreant, ut si certa ratione constiterit hoc esse falsum, quod aliquis sensum scripturæ esse credebat, id nihilominus asserere præsumat ».

(2) Isidore de Séville, *Etymologicon*, XIV, 5.

(3) Béda, *De natura rerum*, § 46 : « Orbem terræ dicimus, non quod absoluti orbis sit forma, in tanta montium camporumque disparitate, sed cujus amplexus, si cuncta linearum comprehendantur ambitu, figuram abso-

point que nous occupons, nous apercevons les astres qui sont au nord sans voir ceux qui sont au midi, et que, réciproquement, si nous habitions les régions méridionales, nous ne verrions pas ceux du nord, la convexité du sol ne permettant pas, dans ce cas ni dans l'autre, d'embrasser à la fois les deux pôles ». Nous trouvons la même doctrine chez Scot Erigène et Remi d'Auxerre, ainsi que chez Raban Maur (1) et plus tard chez Adelhard de Bath, Honoré d'Autun et Guillaume de Conches (2). A partir du treizième siècle c'est pour ainsi dire une opinion courante, dont il serait superflu de rechercher la trace dans les écrits du temps. Qu'on en juge plutôt par le grand nombre des ouvrages composés dès cette époque, sous le titre de Traité de la Sphère. Tel d'entre eux, celui de Jean de Sacrobosco, eut jusqu'à soixante-cinq éditions, et au moins autant de commentaires (3) !

La théorie de l'habitabilité de la zone torride ne triompha que plus tard. Le fameux comte de Bollstadt, Albert le Grand, que ses contemporains, effrayés par l'universalité de son savoir, prirent pour un sorcier, dit expressément, dans son *Liber Cosmographicus de natura locorum*, que toute la zone torride est habitable (4). Pierre d'Albano, au commencement du XIVe siècle, se fit l'ingénieux propagateur de cette doctrine : « Ptolémée, dit-il, a seulement fait remarquer qu'aucun témoignage direct ne lui avait fourni la preuve que les contrées équinoxiales fussent habitées, et, en ce point, beaucoup de cosmographes, dont l'hésitation n'est pas excusable, puisqu'ils

luti orbis efficiat. Inde enim fit ut septentrionalis plagæ sidera nobis semper appareant, meridianæ nunquam ».

(1) RABAN MAUR, *De Universo*, XII, 2. « Formam terræ ideo scriptura orbem vocat, eo quod respicientibus extremitatem ejus circulus semper appareat, quem Græci orizonta vocant ».

(2) Cités par JOURDAIN, *Mémoire sur l'influence d'Aristote*, etc., p. 7.

(3) Les plus connus de ces traités furent composés par Campanus de Novarre mort en 1300, par Cecco d'Ascoli (1257-1327) et par Nicolas Oresme.

(4) ALBERT LE GRAND, *Liber Cosmographicus de natura locorum* (Strasbourg, 1515), fol. 14b et 23a.

pouvaient invoquer le témoignage de Saint Jean Damascène, ont imité sa réserve. Aujourd'hui l'incertitude n'est plus possible, et il n'y a que les gens peu instruits, capables de croire que les régions équinoxiales sont inhabitables et que l'Océan occupe partout l'espace compris entre les deux tropiques » (1). Nicolas Oresme, grand maître du collège de Navarre, mort évêque de Lisieux en 1382, auteur d'un Traité de la Sphère dédié à Charles V, s'exprimait en ces termes (2) : « Aucuns dient que la tierce plage, qui est soubz la voye du soleil entre les deux tropiques est inhabitable ; mais les autres dient que c'est très noble et très atrempée habitacion, especialement vers le milieu, soubz l'equinocial, et ce fut l'opinion d'Avicenne. Et ceulx qui maintiennent ceci arguent ainsi : que si elle estoit inhabitable, ce seroit pour trop grant chaleur, mais il n'en est pas ainsi. » Cette théorie fut dès lors acceptée, et même enseignée. Ainsi que la précédente elle devait contribuer à étendre les connaissances géographiques.

La croyance la plus utile au redressement des erreurs sur la forme véritable de la terre fut celle de l'existence d'un ou de plusieurs continents au-delà de l'Atlantique. Les savants, qui se firent les interprètes de cette théorie, renouvelaient une doctrine ancienne. Nous avons déjà vu que Cicéron, Macrobe et d'autres écrivains pensaient que les deux hémisphères que l'Océan sépare l'un de l'autre sont, en outre, coupés à deux reprises par les eaux, de manière que la surface de la terre se trouve partagée en quatre continents, deux dans l'hémisphère boréal et deux dans l'hémisphère austral. Ce singulier système nous le retrouvons chez Guillaume de Conches (3), et chez un écrivain du commencement du treizième siècle, Geoffroy de Saint-Victor, qui s'exprime ainsi (4) : « Les philosophes éta-

(1) Petrus de Albano, *Conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur*, fol. 100.

(2) Nicolas Oresme, *Traité de la Sphère*, § XXIX.

(3) Guillaume de Conches, *Philosophia minor*, IV, 3.

(4) Geoffroy de Saint-Victor, *Microcosmus*, cité par Jourdain, p. 8 :

blissent par des raisons très plausibles l'existence en quatre points du monde de quatre portions de terre ferme non seulement habitables, mais encore habitées. En effet, selon les philosophes, la terre est partagée, ainsi que le ciel, en cinq zones..... Comme le grand Océan divise deux fois chaque zone tempérée, elle est partagée en deux continents, ce qui, pour les deux zones, donne quatre continents, deux dans l'hémisphère supérieur et deux dans l'hémisphère inférieur. Les deux continents qui ont la même longitude dans un hémisphère différent se font face, non pas, il est vrai, directement, et leurs habitants s'appellent anthètes, c'est-à-dire placés les uns en face des autres ; les deux continents qui ont une longitude différente, celui-ci dans l'hémisphère du nord, celui-là dans l'hémisphère du midi, se trouvent aux deux extrémités d'une ligne qui passe par le centre de la terre ; aussi leurs habitants sont-ils appelés Antipodes ». Albert-le-Grand, sans être aussi explicite, admettait également l'existence de ce continent opposé (1). « Les mêmes climats, dit-il, se répètent dans l'hémisphère inférieur, de l'autre côté de l'équateur, où il existe deux races d'Ethiopiens, ceux du tropique boréal et ceux du tropique austral. L'hémisphère inférieur, Antipode du nôtre, n'est pas tout à fait couvert d'eau ; il est en grande partie habité, et, si les hommes de ces régions éloignées ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à cause des vastes mers interposées ».

Le contemporain d'Albert-le-Grand, Vincent de Beauvais,

« Naturalis philosophus probabili valde ratione in quatuor locis mundi quatuor partes aridas asserit apparuisse, et singulas non solum habitabiles sed et habitatas esse. Docet enim quinque esse cœli terras vel cœli zonas.... Magno Oceano utramque zonam (temperatam) bis dividente et sic quatuor aridas faciente, ita ut duæ quæ in eadem zona sunt, altera in inferiori, altera in superiori hemispherio, indirecte quidem, sibi contra positæ sunt. Quarum et habitatores anthetos, id est contra positos vocant. Quæ vero in diversis zonis sunt, altera sursum, altera deorsum, quæ per medium terræ se respiciunt, directa sibi contra positione opponuntur, unde et earum habitatores antipodes vocant. »

(1) ALBERT-LE-GRAND, ouv. cité, fol. 23a.

chargé par saint Louis de composer une sorte d'encyclopédie, put, dans son *Speculum Quadruplex*, qui se rattachait étroitement à la religion, hasarder quelques idées nouvelles. Ainsi parlera-t-il des terres situées au delà de l'Océan, et de la quatrième partie du monde. « Après les trois parties du monde, dit-il, et au delà de l'Océan s'étend vers le Midi une quatrième partie. Les ardeurs du soleil nous empêchent de le connaître ». Comme on le voit, Vincent de Beauvais n'est pas encore dégagé des vieux préjugés. Il confond les idées justes et les erreurs, les théories savantes et les mythes géographiques, mais il cherche pourtant des explications scientifiques. Ce fut le Pline de son époque (1).

Un autre savant du XIII[e] siècle, Roger Bacon, fut bien supérieur à Vincent de Beauvais comme érudition et comme intuition scientifique. Le docteur admirable, comme l'avaient si bien surnommé ses contemporains, eut, en effet, la gloire d'affirmer hardiment que, d'après les lois de la nature, une grande terre inconnue devait exister en Occident, mais il ne prétendit jamais que cette terre fût inaccessible : « La mer, dit-il (2), ne couvre pas, comme on le prétend, les trois quarts de la terre. Déjà il est évident qu'une grande partie de ce quar doit se trouver au-dessous de nos régions habitées, car l'Orien est rapproché de l'Occident et la mer qui les sépare est petite.

(1) VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum quadruplex naturale*, liv. XXXII, § 15, p. 2411 : « Extra tres autem partes orbis quarta est trans Oceanum : Interior est in meridie, quæ solis ardore incognita nobis est ».

(2) ROGER BACON, *Opus majus* . « Hoc igitur mare non cooperit tres quartas terræ, ut œstimetur.... Jam patet quod multum de quarta illa sub nostra erit habitatione, propter hoc quod principia Orientis et Occidentis sunt prope, quia mare parvum ea separat ex altera parte terræ, et ideo habitatio inter Orientem et Occidentem non erit medietas æquinoctialis circuli, nec medietas rotunditatis terræ. Quantum autem hoc sit, non est temporibus nostris mensuratum, nec invenimus in libris antiquorum, ut oportet, certificatum ; nec mirum quoniam plus medietatis terræ, in qua sumus, nobis ignotum. Manifestum est igitur quod a fine Occidentis usque ad finem Indiæ supra terram erit longe plus quam medietas terræ ».

Aussi, la terre habitée entre l'Orient et l'Occident ne dépasse-t-elle pas la moitié du cercle équinoxial, ni le milieu de la sphère céleste. Mais quelle est cette distance? On ne l'a pas mesurée de notre époque, et les livres anciens ne nous donnent à cet égard aucun renseignement. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si plus de la moitié de la terre que nous habitons nous est inconnue? Il est donc manifeste que, depuis l'extrême Occident jusqu'à l'extrême Inde, il doit y avoir une surface comprenant plus de la moitié de terre ».

Ainsi donc, par la seule force du raisonnement, Roger Bacon (1) avait compris qu'il devait exister, en opposition à notre continent, une autre grande terre jusqu'alors inconnue, et cette terre il affirmait qu'on la découvrirait dans l'espace qui sépare l'extrémité occidentale de l'Europe de l'extrémité orientale de l'Inde. Il était impossible de mieux indiquer la position de l'Amérique. Malheureusement, hors des cloîtres et des universités, personne ne connaissait les conclusions du docteur admirable. On s'efforçait même de les cacher, car ce don de prophétie effrayait, et il fallut la toute puissante protection du pape Clément IV pour rendre à la liberté le pauvre moine, jeté en prison parce qu'il avait été supérieur à son siècle.

Le terrain n'en était pas moins bien préparé, et bientôt s'imposèrent ces doctrines, qui d'abord n'avaient excité que des défiances. Ce qui surtout contribua à répandre ces théories nouvelles, ce fut la persuasion où l'on était que la distance qui séparait l'Europe de l'Inde dans la direction de l'Atlantique n'était pas considérable. Nous savons déjà que les anciens croyaient à la proximité de ces deux continents (2). Aristote

(1) Roger Bacon fut un véritable réformateur. Ce puissant génie, le véritable fondateur de la science expérimentale, annonce et prépare, pour ainsi dire, les inventions des siècles postérieurs : ballons, leviers, lunettes, cloches à plongeurs, armes à feu, paquebots et chemins de fer. Voir dans la *Biographie universelle* de Didot Hœfer l'article Roger Bacon, et surtout l'*Étude sur Roger Bacon*, par CHARLES.

(2) Voir plus haut, chapitre IV, p. 154-157.

s'était à ce propos, et à diverses reprises, expliqué très clairement. Or Aristote fut le grand éducateur du moyen âge (1). Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues de l'Europe, formèrent comme le fonds commun de la philosophie et de la science. Ses principes furent aveuglement acceptés et commentés avec passion. Il suffit de parcourir les œuvres des maîtres les plus autorisés de la scholastique pour se rendre compte de l'influence qu'il exerça. Souvent on se contente de le traduire, parfois on le paraphrase, jamais on ne le discute. Voici comment Averroës le plus célèbre de ses interprètes Arabes, s'exprime au sujet de sa conjecture sur le peu d'étendue de l'Atlantique (2) : « Aristote donne la preuve suivante de la petitesse de la terre : c'est que l'horizon des lieux où les statues d'Hercule sont placées, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la mer habitée, est proche de son extrémité orientale, et qu'entre les deux régions il existe une seule mer continue..... Aristote ajoute que ces deux contrées sont peu éloignées, parce qu'elles produisent l'une et l'autre des éléphants. En effet les animaux qu'on ne rencontre pas dans tous les pays, mais dans un seul, sont particuliers à ce pays, par la raison que c'est là le climat approprié à leur nature. Dès lors les régions qui les produisent ne sauraient être à une distance bien éloignée, car l'éloignement suppose en général la dissemblance ».

Les écrivains du treizième siècle les plus familiers avec le péripatetisme et la philosophie musulmane, Albert le Grand, Saint Thomas, Roger Bacon, s'expriment en termes à peu près identiques. Le premier, dans son *Commentaire du traité du ciel et du monde*, dit expressément qu'entre l'horizon de ceux qui habitent près de Gadès, et l'horizon des Indiens, il ne peut exister qu'une mer de médiocre étendue (3). Saint Thomas

(1) JOURDAIN, *Recherches sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*. — ID., *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde*.

(2) JOURDAIN, ouv. cité, p. 17.

(3) ALBERT LE GRAND, *De cœlo et mundo*, liv. II, Tract. IV, § 11, t. II,

revient à deux reprises sur cette théorie. Dans son *Exposition des livres du ciel et du monde*, il reproduit l'hypothèse de la proximité du continent oriental et de l'extrémité des côtes d'Espagne et d'Afrique (1). Dans son *Commentaire des Météores*, il indique seulement que l'Océan Atlantique a deux rivages opposés, l'un aux colonnes d'Hercule, l'autre à l'extrémité orientale de l'Asie (2). Roger Bacon reprend, en les développant, les arguments d'Aristote (3), et, avec la netteté ordinaire de son esprit, démontre la possibilité de la navigation entre les deux continents. Il semble dès lors que cette croyance soit admise par tous, car nous la trouvons enseignée par les professeurs de l'université de Paris, par exemple par Nicolas Oresme et par Pierre d'Ailly (4).

Ces diverses théories dénotent chez les savants qui les mirent en circulation une singulière connaissance de la forme générale de la terre. Que si nous changeons les noms, et faisons disparaître quelques erreurs qui sont comme le signe de l'époque, la plupart des passages que nous avons cités ne seraient pas déplacés dans les ouvrages modernes. Il est certain qu'Albert le

p. 146 : « Inter enim orizontem habitantium in climate illo juxta Gades Herculis, et orizontem habitantium in India, non est in medio, ut dicunt, nisi quoddam mare parvum ; sed mare oceanum meta est climatis illius ex occidentali parte ».

(1) Saint Thomas, cité par *Jourdain*, p. 21 : « Et ideo non videntur valde incredibilia opinari qui volunt coaptare, secundum similitudinem et propinquitatem, locum in extremo occidentis situm..... loco qui est circa mare Indicum in extremo Orientis, et dicunt unum esse mare Oceanum quod continuat utraque loca ».

(2) Id., p. 22 : « Quod est circa terminum Indicum, ex parte Orientis, et quod est circa columnas Herculis, ex parte Occidentis, non videntur posse copulari ad invicem, ut sit reditus ex alia parte, et sic tota ista portio terræ sit habitabilis continue, quia impeditur accessus propter mare. »

(3) Roger Bacon, *Opus majus* (édit. 1750), p. 137 : « Et vocatur Oceanus, ut principium Indiæ possit esse multum extra medietatem equinoctialis circuli sub terra, accedens valde ad finem Hispaniæ. »

(4) Nicolas Oresme, *Traité de la sphère*, tout le chapitre des climats. — Pierre d'Ailly, *Imago mundi*, § 49.

Grand, que Vincent de Beauvais, Saint Thomas et Roger Bacon ont devancé leur siècle, qu'ils exercèrent une puissante influence sur leurs contemporains et qu'ils confirmèrent dans leurs audacieux projets les marins qui déjà s'aventuraient sur l'Océan.

Parmi les savants dont les œuvres eurent à travers les âges comme un long retentissement, Dante mérite une place à part. Cet Homère chrétien dont les poèmes étaient déjà vivement goûtés par ses contemporains, parle à diverses reprises des étoiles de l'autre hémisphère et des continents inconnus. « O frères, dit son *Ulysse*, vous qui à travers mille périls êtes parvenus jusqu'à cet Occident, si peu qu'il vous reste encore à jouir de vos sens éveillés, ne vous refusez pas à la gloire de découvrir par delà le soleil un monde encore inhabité ».

O fratti, dissi, che per cento millie
Perigli siète giunti all Occidente,
A questa tanto picciola vigilia
De vostri sensi, che del rimanente,
Non vogliate negar l'esperienza
Diretro al sol, del mundo senza gente.

Quand les hardis marins se sont décidés à suivre leur capitaine, « notre poupe au levant et le gouvernail prenant à gauche, nous fîmes des ailes à ce vol insensé. Déjà la nuit voyait se déployer devant elle toutes les étoiles de l'autre hémisphère ; l'astre polaire ne se montrait plus qu'à l'extrémité de l'horizon : nous avions vu cinq fois reparaître le globe argenté de la lune, depuis que nous entreprenions ce grand voyage, quand nous aperçumes une montagne que la distance rendait encore obscure, et qui était la plus haute que j'eusse encore observée. Nous nous livrâmes à une joie qui bientôt se changea en douleur. Il s'éleva de cette terre nouvelle un tourbillon qui vint frapper la proue du vaisseau; trois fois la

(1) DANTE, l'*Enfer*, chant XXVI, terzo 45 et suiv.

tempête fit tourner le navire, puis elle fracassa la poupe, et, comme il plut à Dieu, l'Océan se referma sur nous ».

Tutte le stelle qua dell' altro polo
Videa la notte, el nostro, tanto basso
Che non surger à fuor del marin suolo...
..... Quando m'apparve una montagna bruna
Per la distanzia, e pervenni alta tanto
Quanto veduta non n'avero alcuna.....

Ce passage a singulièrement préoccupé les commentateurs de Dante. Les uns, Grangier, Moutonnet, Venturi et Lombardi, croient que le poète entend par cette montagne la montagne du Purgatoire, au haut de laquelle il place le Paradis Terrestre. Rivarol rappelle que, du temps de Dante, « il courait déjà quelques bruits qu'il existait un autre monde au-delà des mers ». Ginguéné l'auteur trop dédaigné d'une excellente histoire de la littérature italienne (1), remarque avec raison que Dante était un des savants de son époque le plus au courant des traditions antiques et des théories nouvelles, et il ajoute : « Ne serait-il pas possible que Dante eût eu quelque connaissance ou quelque idée de la grande catastrophe de l'île Atlantide, qui paraît avoir été placée dans l'Océan qui porte son nom ; que cette montagne d'où s'élève un tourbillon destructeur fut le volcan de Ténériffe qui, depuis longtemps éteint, domine sur les Canaries, anciens débris de la grande île, et qu'enfin le poète eût voulu consigner cette tradition dans son ouvrage?...

(1) Ginguené, *Histoire de la littérature Italienne*, t. II, p. 108-109. — Voici l'appréciation de Cantu dans son *Histoire universelle :* « Nous placerons parmi les hommes de science Dante Alighieri, qui sut tout ce que l'on connaissait de son temps, et pressentit quelques-unes des connaissances ultérieures. Il indique clairement les antipodes et le centre de gravité de la terre. Avant Newton il assigna à la lune la cause du flux et du reflux ; avant Galilée, la maturation des fruits par la lumière qui en fait évaporer l'oxygène ; avant Linné il déduisit de leurs organes sexuels la classification des végétaux.....; avant Leibniz il signala le principe de la raison suffisante ; avant Bacon il indiqua l'expérience comme la source d'où dérivent nos arts humains».

Ne pourrait-on pas croire aussi, et peut-être avec plus de vraisemblance, que, quoique l'Amérique ne fût pas encore découverte, il courait déjà des bruits de l'existence d'un autre monde, au-delà des mers, et que Dante, attentif à recueillir dans son poème toutes les connaissances acquises de son temps, ne négligea pas même ce bruit si important par son objet, tout confus qu'il était encore? »

Cette explication nous semble très plausible. On peut à bon droit considérer la *Divine Comédie* comme le résumé des connaissances de l'époque. Sans doute les indications du poète manquent de précision, mais Strabon, ce juge sévère, accordait à Homère la foi la plus absolue. Pourquoi traiter Dante avec plus de rigueur? Son ouvrage est de pure fiction, et ce n'est pas à un poète qu'il faut demander toute la rigueur d'un raisonnement scientifique. Que ce soit de sa part de l'érudition ou de l'intuition, un écho des voyages contemporains ou une création poétique, Dante, dont Colomb aimait et appréciait le génie, a dû exercer sur son esprit une certaine influence, et, plus d'une fois, dans ses longues méditations, le futur amiral dut relire les merveilleuses aventures de l'Ulysse Dantesque.

Aussi bien ce n'est pas le seul passage de la *Divine Comédie* qui prouve que son auteur avait des notions plus étendues que les cosmographes de son temps, et comme le pressentiment des futures découvertes. Souvent il fait allusion à la sphéricité de la terre, et le Paradis, qui surmonte la cime de la montagne du Purgatoire, est situé selon lui dans les mers de l'hémisphère austral, aux antipodes de Jérusalem (1). Il parle aussi plus d'une fois des étoiles nouvelles, et mentionne même la plus brillante des constellations australes, la fameuse croix du Sud (2) : « Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle; j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais observées que par

(1) DANTE, *Purgatoire*, chant IV, XXI.
(2) ID., *Purgatoire*, I, 22.

les premiers habitants de la terre. Le ciel paraissait se réjouir de leur éclat. O contrée du nord, toi qui ne peux contempler ces astres éblouissants, que je te plains dans ton veuvage! »

Io mi volsi a man destra, e posi mente
All'altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'alla prima gente,
Goder pareva l'ciel di lor fiammelle.
Oh! settentrional vedovo site,
Poi che privato se di misar quelle!

Ces quatre étoiles sont-elles imaginaires? Telle est l'opinion de Streckfuss, commentateur allemand de la Divine Comédie (1), mais il est bien peu probable que Dante, qui vient d'énumérer plusieurs étoiles sur le nom et la position desquelles aucun doute n'est possible, ait de lui-même inventé la Croix du Sud? Aurait-il prophétisé son apparition (2), ou bien, comme le croit un autre de ses commentateurs, Lombardi, ces quatre étoiles ne sont-elles qu'un symbole des vertus cardinales? Sans avoir l'esprit prophétique, et surtout sans faire de la théologie astronomique, Dante entendit sans doute parler de cette brillante constellation. La Croix du Sud est visible dans le sud de l'Egypte et dans l'Hindoustan (3). C'est peut-être de cette constellation que parlait déjà Aristote, quand il faisait remarquer qu'on voyait en Egypte des étoiles qui ne brillaient point dans notre hémisphère (4). En tout cas, à l'époque à laquelle écrivait Dante, de 1310 à 1314, les négociants Pisans ou Vénitiens fréquentaient déjà ces contrées, et, par conséquent, avaient observé la constel-

(1) STRECKFUSS, *Die Goettliche Comœdie*, p. 179, 228 (1834).

(2) Ainsi le croyait un des plus anciens commentateurs du Dante, Andrea Corsali. Voir sa lettre à Codius, du 6 janvier 1515, insérée dans la *Raccolta di Viaggi de* RAMUSIO (I, 177).

(3) *Lettre de l'amiral Rossel à Artaud de Montor* (traduction de Dante, p. 178). — HUMBOLDT, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 323.

(4) ARISTOTE, *De cœlo*, II, 14 : « Ἔνιοι γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ μὲν ἀστέρες ὁρῶνται καὶ περὶ Κύπρον, ἐν τοῖς πρὸς ἄρκτον δὲ χωρίοις οὐχ ὁρῶνται ».

lation de la Croix du Sud. Les Arabes, qui se sont répandus dans toutes les directions, et dont les connaissances scientifiques démontrent qu'ils furent les véritables héritiers de l'école d'Alexandrie, avaient également signalé cette constellation. Quelques-uns de leurs planisphères avaient peut-être passé sous les yeux du poète. Il existe un globe dressé en Egypte par Caïssar ben aben Cassem, en 1225, longtemps conservé en Portugal, acquis en 1784 par le cardinal Borgia, et qui a été l'objet d'un savant travail d'Assemani de Tripoli, en 1790 (1). Ce globe, où l'on distingue la Croix du Sud, ou tout autre globe analogue, fut peut-être consulté par Dante. D'ailleurs, si l'on admet que Dante a connu ces étoiles, grâce aux négociants Italiens venant de l'Orient ou aux planisphères arabes, il n'est pas tellement contraire au bon sens de supposer que ces renseignements peuvent lui avoir été donnés par des voyageurs ou des cosmographes qui avaient vu la Croix du Sud dans les mers Occidentales. Les Vénitiens et les Gênois, dès les premières années du XIVe siècle, s'étaient déjà fort avancés dans l'Atlantique et le long des côtes d'Afrique, les Gênois surtout qui avaient donné à l'archipel de Madère des dénominations Italiennes (2). Il est donc possible que ce soit par des rapports occidentaux que Dante ait eu connaissance de la Croix du Sud, et même ce devait être une notion fort répandue, car le poète n'en parle que par allusion, comme s'il devait être compris de tous. La vision de Dante n'offre donc rien de singulier, et, si les commentateurs se sont émerveillés de sa science, c'est, comme le remarque avec esprit un de ses traducteurs, Artaud de Montor, que les lecteurs de vers ne lisent pas les livres des savants, ou bien que les lecteurs des ouvrages des savants ne lisent pas les écrits des poètes.

(1) Simon Assemani, *Globus cœlestis Cufico Arabicus Musei Borgiani illustratus*, Padoue, 1710.

(2) D'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'Océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations Portugaises du* XVe *siècle* (Nouvelles annales des Voyages, 1845).

Il nous faudra cependant faire une exception pour Colomb. Il lisait Dante, et ne négligeait pas pour autant la lecture des ouvrages scientifiques. Il est vrai que c'est à ces derniers ouvrages qu'il réservait sa prédilection et particulièrement aux travaux d'un de nos compatriotes, Pierre d'Ailly (1), qu'il cite sans cesse, et qu'il semble considérer comme un maître infaillible. Bien que Pierre ne soit qu'un simple compilateur, souvent dépourvu de critique, ce fut, en effet, dans les écrits du cardinal archevêque de Cambrai, et spécialement dans son *Imago Mundi*, que l'amiral puisa ses principaux arguments et s'initia aux théories antiques. On conserve encore à Séville (2) un exemplaire imprimé en 1490, avec des caractères gothiques, de l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly. Sur les feuillets de garde sont dessinées et très habilement coloriées des sphères armillaires. Les marges sont couvertes de notes rédigées en latin, d'une écriture fine et serrée, tracée de la même main qui a pareillement annoté le Marco Polo édité par François de Pepuris et l'histoire d'Æneas Silvius. Toutes ces notes sont attribuées à Colomb (3). Il avait, en effet, beaucoup pratiqué Pierre d'Ailly, et aimait à le citer, parce qu'il lui fournissait les sources anciennes dont il avait besoin, et que de plus il était reconnu et approuvé par l'Eglise. Dans une lettre de 1498, adressée d'Haïti aux monarques Espagnols, Colomb cite ou plutôt traduit textuellement toute une page de l'*Imago Mundi* (4). Il y trouvait non seulement l'énumération des auteurs anciens qui croient à

(1) DINAUX, *Notice historique et, littéraire sur P. d'Ailly* (Cambrai, 1824),

(2) HARRISSE, *Bibliotheca americana vetustissima*, Additions, p. XV.

(3) Ce livre porte aujourd'hui la rubrique G. G. 178-21. Las Casas avait déjà signalé ce volume (Liv. I, § 28, t. I, 313) : « Yo hallé, en uno libro viejo de Cristobal Colon, de las obras de Pedro de Aliaco..... escritas estas palabras en la margen del tratado de imagine mundi ».

(4) NAVARRETE, ouv. cité, t. I, p. 409. « El Aristotel dice que este mundo es pequen oy es el agua muy poca, y que facilmente se puede pasar de Espanâ a las Indias, y esto confirma el Averoys y le alega el cardenal Pedro de Aliaco, autorizando este dicir y aqual de Seneca, etc. ».

la facilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes, mais encore l'opinion du cardinal qui l'encourageait dans ses propres idées (1). « En allant d'un pôle à l'autre, écrivait Pierre d'Ailly, la mer s'étend entre les dernières limites de l'Espagne et le commencement de l'Inde ; l'eau couvre les trois quarts de la terre. Donc les parties extrêmes de l'Occident et de l'Orient sont très rapprochées (2), attendu qu'une petite mer les sépare » ; et plus loin (3) : « Il y en a qui disent que la région située entre le tropique d'hiver et le cercle antarctique est d'un climat tempéré, et aussi bien habitable que la région où nous sommes. Ils disent aussi qu'il y a des Antipodes qui peuvent occuper des régions et des habitations comme nous, et qui ont l'hiver quand nous avons l'été, et réciproquement le printemps quand nous avons l'automne ; mais il n'y a pas de communication entre les Antipodes et nous, à cause de la zone torride et des chaleurs tropicales..... Au reste pour des questions de ce genre, ce n'est pas tant sur l'imagination que sur l'expérience et les probabilités qu'il faut fonder sa croyance (4) ».

Assurément ces théories sont fort discutables : mais que signifient et cette affirmation, si souvent répétée, de la petitesse relative de la mer qui sépare l'Espagne de l'Inde, et ces vagues pressentiments d'un monde nouveau ? Est-ce un simple écho des traditions antiques ? Est-ce plutôt prescience de l'avenir ? On comprend qu'un esprit mystique et exalté, comme l'était Colomb, ait été singulièrement impressionné par cette lecture. La parole de l'Evangile : et in omnem terram exivit sonus eorum (5), ne s'est pas encore accomplie, avait écrit Pierre

(1) Pierre d'Ailly, *Explicit Ymago mundi de scriptura et ex pluribus auctoribus recollecta, anno Domini* 1410, *sans date.*

(2) Id., Quià principium Orientis et Occidentis sunt prope, quum mare parvum ea separet ex altera parte terræ.

(3) Id., Voir tout le chapitre VII de l'Imago mundi, intitulé : *de Varietate opinionum circa habitationem terræ.*

(4) Id., « In his rebus non tam imaginationibus quam experimentis et probabilibus historiis reputo certitudinaliter adhaerendum ».

(5) Psaume XIX.

d'Ailly : aussi Colomb quand il aura découvert l'Amérique, s'imaginera avoir prouvé, par ses voyages, les paroles du psalmiste : à tel point que l'auteur du premier psautier polyglotte, imprimé à Gênes, en 1516, par l'évêque de Nebbio, Giustiniani, donnera, dans les notes de son ouvrage, une courte biographie de Colomb, en guise de commentaire à ce verset (1).

Pierre d'Ailly est donc un de ceux qui exercèrent la plus grande influence sur les détermination de Colomb, et son ouvrage jette le jour le plus vif sur les connaissances de l'époque. On était alors, pour ainsi dire, dans l'attente d'un monde nouveau. De nombreuses cartes témoignent à la fois des progrès de plus en plus marqués de la géographie et de la croyance persistante à une terre transocéanique. On n'avait donc pas encore retrouvé l'Amérique, mais la notion de ce continent flottait confuse et inconsciente dans tous les esprits, aussi bien que de nos jours, bien que personne n'ait encore pénétré au pôle Nord, on sait vaguement que le jour de cette découverte ne tardera plus.

Les savants et les érudits n'étaient pas les seuls à prévoir le subit agrandissement des connaissances géographiques. Les marins ne manquaient pas, qui, par instinct ou par vaillance, s'engageaient dans ces mers, au-delà desquelles les attendaient tant de merveilleuses découvertes. Les courageuses populations qui, sur les côtes de l'Océan, se livraient à la grande pêche, s'aventuraient parfois si loin, ou bien étaient poussées par la tempête à de telles distances, que parfois elles découvraient des terres jusqu'alors ignorées. Ce sont les pêcheurs de baleines dont les courses extraordinaires méritent surtout notre attention. La baleine aime les eaux profondes et la haute mer. Rarement elle se hasarde jusqu'en vue des côtes. Attirés par l'espoir d'une si riche proie, les pêcheurs mettaient à la mer leurs frêles

(1) Giustiniani. *Psalterium Hebraeum, Græcum, Arabicum et Chaldæum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis.* Gênes in-5° 1516. — Note marginale sur le psaume xix.

canots et les dirigeaient vers cette montagne vivante, qui fuyait devant eux. Entraînés au large et comme enivrés par le danger, ils oubliaient la distance, et passaient, sans s'en douter, d'une île à l'autre. Ainsi, sans doute, furent découvertes les îles jetées entre la Scandinavie, la Grande-Bretagne et le Groënland, ainsi le Groënland lui-même et peut-être l'Amérique. Sans parler des pêcheurs qui contribuèrent ainsi, au moyen-âge, à étendre les connaissances géographiques, tous les peuples du nord qui se firent pirates, entassés qu'ils étaient dans un pays glacial, où ils ne pouvaient donner libre carrière à leur activité dévorante, cherchèrent de leur côté de grandes aventures sur l'Océan. Au moment où les autres peuples de l'Europe avaient à peine quelques navires, les pirates du Nord prenaient, pour ainsi dire, possession de l'Océan et des terres nouvelles, qu'il cachait dans ses mystérieux lointains.

Un autre mobile, plus puissant encore, fut l'ardeur religieuse. Mus par une force étrange, obéissants à un esprit de propagande, dont ils ne se rendaient peut-être pas compte, les missionnaires chrétiens montaient sur leurs vaisseaux et marchaient droit devant eux, se fiant au hasard qui les conduisait où Dieu avait décidé qu'ils iraient, et, dans leurs courses hardies, initiaient à la civilisation des peuples jusqu'alors inconnus (1). Avant Boniface connaissait-on la Germanie, avant Anschaire les pays du Nord, avant Rubruquis et Plan de Carpin l'Asie Centrale? Quelles indications précieuses pour la géographie fournissent encore les *Lettres Edifiantes* et les *Annales de la Propagation de la Foi !* Et cet apôtre de l'Afrique, ce grand et héroïque Livingstone, n'était-il pas lui aussi un missionnaire?

(1) Roger Bacon (*Opus majus*, p. 189) avait déjà remarqué l'importance des découvertes géographiques dont on était redevable aux missionnaires : « Cognitio locorum mundi valde necessaria est reipublicæ fidelium et conversioni infidelium..... qui loca mundi ignorat nescit non solum quo vadat, sed quo tendat, et ideo, sive pro conversione infidelium proficiscatur, aut pro aliis Ecclesiæ negotiis, necesse est ut sciat ritus et conditiones omnium nationum. »

On peut donc l'affirmer, sans crainte d'être démenti, quelques-uns des missionnaires, non seulement chrétiens, mais aussi musulmans ou boudhistes, furent d'intrépides voyageurs, et, par leurs explorations, ils contribuèrent singulièrement à étendre le cercle des connaissances géographiques.

Ce n'étaient pas seulement la nécessité, l'amour de la gloire ou la ferveur religieuse qui lançaient ainsi dans l'Océan barques de pêcheurs, flottilles de pirates et vaisseaux de missionnaires. De tout temps ce fut comme un instinct de l'humanité de rêver au-delà de l'horizon. L'enfant voudrait savoir ce que lui cachent les montagnes qui bornent sa vue ; il cherche à deviner les terres inconnues dont il soupçonne l'existence par delà la ligne bleue formée par la mer. Les grossiers pêcheurs, les pirates ignorants ou les missionnaires enthousiastes du moyen-âge se laissaient, eux aussi, aller à la pente des rêveries. Ils se demandaient si, peut-être, au-delà de l'horizon, n'existaient pas des îles ou des continents. Sans doute ces conjectures étaient pour la plupart sans consistance, mais une idée qui simplement a traversé l'esprit suffit souvent à mettre sur la voie d'importantes découvertes. Aussi rangerons-nous ces désirs inconscients, de même que les courses des pêcheurs, des pirates et des missionnaires, au nombre des principales causes qui amenèrent les grandes découvertes du quinzième siècle.

Il est vrai que l'histoire de la géographie, pendant le moyen-âge, ne présente sur ces voyages à travers l'Atlantique que de confuses traditions, mais encore nous faut-il étudier ces traditions, car nous n'avons pas le droit de conclure que, pendant ces longs siècles d'ignorance, les relations étaient matériellement impossibles entre l'ancien et le nouveau continent.

CHAPITRE VI

LES ILES FANTASTIQUES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE : SAINT-BRANDAN.— LES SEPT CITÉS.— ANTILIA.— BRASIL

Les anciens avaient placé à l'occident la Terre des Bienheureux, les îles Fortunées ou le dernier asile de Saturne. Lorsque le christianisme eut partout remplacé les anciens cultes, ce fut le Paradis Terrestre qui occupa les imaginations (1) ; ce furent aussi ces archipels mystérieux, dont parlaient les livres sacrés, et où les saints persécutés devaient trouver le repos et le bonheur (2). Or quand il s'agit de fixer la position soit du Paradis Terrestre, soit de ces îles reculées, presque toujours, soit simple hasard, soit prescience singulière, les spéculations des théologiens ou des érudits se dirigèrent de préférence au-delà de l'Océan. Il est vrai que les commentateurs sont loin de s'accorder sur la position du Paradis Terrestre. A mesure que s'étendront les connaissances géographiques, il s'éloignera dans un vaporeux lointain, comme ces terres merveilleuses qu'on aperçoit dans les mirages ; mais tout le monde croit à son exis-

(1) D. Calmet, *Commentaires sur la Bible* (Dissertation sur le Paradis) t. I, p. 331. — Santarem, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge.*

(2) Esdras, IV, 6, 7. — *Psaume* 96. Latent insulæ multæ ; fili hominis, loquere ad habitatores insulæ. — Cf. Saint Prosper, *De vocatione*, liv. iii : « In extremis mundi partibus sunt aliquæ nationes, quibus nondum illuxit gratia Salvatoris, quibus tamen illa mensura generalis auxilii, quæ desuper hominibus est, non negatur ».

tence, et c'est en général dans la direction de l'ouest que le cherchent les savants de l'époque.

Les Esséniens croyaient déjà que les justes allaient jouir de la félicité parfaite dans des lieux de repos situés au milieu de l'Océan (1). Saint Clément de Rome pensait qu'au-delà de l'Océan existaient d'immenses terres parmi lesquelles se trouve le Paradis (2). Saint Ephrem, Tertullien dans son poème de *Jugement du Seigneur*, saint Basile dans son *Hexameron*, saint Ambroise dans son traité sur le *Paradis* sont du même avis (3). Ceux-là même qui ont énoncé les théories les plus bizarres sur la forme de la terre ont parfois à ce sujet comme des éclairs de raison qui illuminent leurs œuvres. Ainsi le cosmographe anonyme du XIII[e] siècle, édité par Pertz, n'hésite pas, malgré ses fabuleux récits, sur la position du Paradis Terrestre (4). Isidore de Séville le place dans les îles Fortunées (5). Saint Avitus lui consacre tout un poème, et, reprenant les données antiques, l'installe bien loin au-delà des mers connues (6). Cosmas Indicopleustes lui-même n'écrira-t-il pas (7) : « La terre est divisée en deux parties par la mer que l'on nomme Océan : l'une est la partie que nous habitons ; et l'autre, au-delà de l'Océan, est celle qui se réunit au ciel. C'est dans cette terre qu'habitaient les hommes avant le déluge ; c'est là aussi qu'était situé le Paradis ».

Ces recherches pieuses et ces naïves conjectures nous lais-

(1) JOSÈPHE, *De bello Judaico* (II, XI, 8, 9[a]). Ἀποφαίνονται τὴν ὑπὲρ Ὠκέανον διαίταν ἀποκεῖσθαι.

(2) SAINT CLÉMENT DE ROME, *Ep. I ad Corinthios*. (*Collectio patrum qui tempore apostolorum vixerunt*) vol. I, p. 158-159.

(3) Tous ces auteurs sont cités par LETRONNE (*Journal des Savants*), 1831. — Cf. du même auteur, *Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise* (*Revue des Deux-Mondes*), 1884.

(4) A. MAURY, article Paradis de l'*Encyclopédie moderne*.

(5) ISIDORE DE SÉVILLE, XIV, p. 193.

(6) AVITUS, *De initio mundi*. Edition Sirmond, 1643, V. 523.

(7) COSMAS INDICOPLEUSTES, *Topographie chrétienne de l'Univers*, traduction Charton (Voyageurs anciens et modernes), t. II, p. 10.

sent aujourd'hui à peu près indifférents ; mais reportons-nous à ces époques de foi ardente et non raisonnée, et ce charme de mystère alors si puissant se révèlera à nous. Serfs courbés sous la glèbe, soldats mourant sous le sabre des infidèles, moines rêveurs et méditatifs, tous alors élevaient leurs pensées vers un monde meilleur qu'ils disposaient à leur guise, et ce monde inconnu ils l'aimaient comme on aime l'espérance. Longtemps en effet se maintint la croyance à l'existence du Paradis dans notre univers. Saint Bonaventure et saint Thomas d'Acquin le décrivaient avec enthousiasme ; le premier le plaçait même sous l'équateur, au-delà des lieux habités, et c'est la position qui lui est encore assignée dans la fameuse carte catalane de 1375-8(1). Dante croyait le trouver aux antipodes de Jérusalem(2). Colomb pensait que la vaste masse d'eau qu'il rencontra dans le golfe de Paria sortait de l'immense fleuve du Paradis dont parlent les Pères de l'Église (3). Vespucci partageait cette opinion (4). Acosta y souscrivait également (5). Certes cette croyance ne fut pas la cause des découvertes postérieures, mais elle contribua à encourager les voyageurs, et il nous a fallu la mentionner pour prouver la singulière perpétuité des croyances relatives à un monde transatlantique.

Les cartographes du moyen-âge ne se contentaient pas de placer à l'ouest le Paradis Terrestre ; ils semaient encore dans

(1) MAURY, article cité.

(2) DANTE, *Purgatoire*, IV, 22. — XXI, 20.

(3) COLOMB, *Lettre d'Haïti à Ferdinand et Isabelle*, édition NAVARETTE, I, 408. Grandes indicios son estos del paraiso terrenal, porquel sitio es conforme a la opinion de estos santos è somos teologos, y asimismo los senales son muy conformes, que yo jamas lei ni oi que tanta cantitad de agua dulce fuesce asi adentro é vicina con la salado ; y si de alli del paraiso no sale, parece aun major maravilla, porque no creo que se sepa en el mundo de rio tan grande y tan fondo.

(4) VESPUCCI, *Relation de 3e voyage*. Edit. Hylacomylus : « Et certe si Paradisus terrestris in aliqua sit terræ parte, non longe ab illis regionibus distare existimo ».

(5) ACOSTA, *Historia général* 69-71.

l'Océan un certain nombre d'îles imaginaires, qu'ils plaçaient sous le patronage de quelque saint renommé, et associaient ainsi leur désir d'étendre les connaissances géographiques et de les concilier avec les données religieuses. Parmi les îles fantastiques, inventées par la crédulité des cartographes, une des plus célèbres est l'île de Saint Brandan (1). Ce n'est pas en effet seulement dans la légende que s'est conservé le souvenir du saint irlandais ; nous en trouvons la trace persistante dans la géographie du moyen-âge, et même dans la géographie contemporaine. Vincent de Beauvais est à peu près le seul écrivain sérieux qui, au XIIIe siècle, ait protesté contre la réalité des découvertes de Brandan. « Cette légende est remplie de détails apocryphes, écrivait-il, je la crois fausse de tout point (2) ». Ses contemporains au contraire l'ont acceptée, sans même en discuter l'authenticité. Tous les traités géographiques de l'époque, toutes les cartes mentionnent l'île découverte par le saint voyageur. Dans un manuscrit du Xe siècle, conservé à la bibliothèque de Turin, sont déjà marquées sur l'Océan des îles encore anonymes, mais qui seront bientôt désignées par le nom du saint, qui passait pour les avoir découvertes (3). Honorius d'Autun, dans son *Imago Mundi* composée en 1130, en parle en ces termes : « Il y a dans l'Océan une certaine île agréable et fertile entre toutes les autres, inconnue aux hommes, découverte par quelque hasard, puis cherchée sans qu'on pût la retrouver et appelée Perdue. C'était, dit-on, celle où vint jadis Saint Brandan ». La mappemonde de Jacques de Vitry et l'*Imago Mundi* de Robert d'Auxerre (1265) mentionnent l'île du Saint Irlandais. Dans le

(1) GAFFAREL, *Les Voyages de Saint-Brandan* (Société de géographie de Rochefort), 1881. p. 11. — PESCHEL, *Zeitalter der Entdeckungen*, p. 39.

(2) VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum historiale*, liv. XXI, § 81. « Eam peregrinationis historiam, propter apocrypha quædam deliramenta, quæ circa videntur contineri, mendacem existimo ».

(3) Le manuscrit est cité par SANTAREM, dans son *Essai sur la Cosmographie et la cartographie du moyen-âge*. Il est reproduit par JOMARD, *Monuments de la géographie*, n° 58-59, I.

Portulan du XIVe siècle que l'on conserve à la bibliothèque de Saint Marc à Venise (1), non loin de la côte occidentale de l'Irlande, une île relevée d'enluminures et d'or est désignée par cette légende : « La montagna de Sto Brandan ». La carte de Pizzigani (2) (1367) représente le saint tendant les bras vers les îles qui portent son nom, Isole Brandany. Ce sont trois îles, dont la plus méridionale, de forme ronde, est appelée Isola Marirniga, la seconde, très échancrée, Isola Canaris, et la troisième, toute petite, Isola Brandani. Le Portulan de la Bibliothèque municipale de Dijon (3), qui paraît avoir été composé au commencement du XVe siéle, a conservé le nom de cette île. La carte ancônitaine de Weimar (1424), la carte gênoise de Beccaria (1454), la mappemonde de Fra Mauro (1457), celle de Benincasa (1480), enregistrent soigneusement l'île de Saint Brandan, et toujours dans la direction de l'ouest. Nous la trouvons aussi marquée sur la carte de Behaim (4), c'est une grande île occidentale placée près de l'équateur, avec l'inscription suivante : « L'an 565 après Jésus-Christ, Saint Brandan arriva avec son navire dans cette île, où il vit beaucoup de choses merveilleuses, et, après sept ans écoulés, il s'en retourna dans son pays ». Sur la magnifique mappemonde peinte sur parchemin par ordre de Henri II, l'île de Saint Brandan est marquée entre l'Islande et Terre-Neuve. Elle conserva cette place dans la carte de Sébastien Cabot (6) (1544), dans l'atlas de Mercator (7) (1569),

(1) Matkowitz, *Handschriftliche Schifferkarten in den Bibliotheken zu Venedig* (Société de géographie de Vienne), 1882.

(2) Jomard, ouv. cité, pl. 44, 45.

(3) Gaffarel, *Portulan inédit de la bibliothèque de Dijon* (Commission des Antiquités de la Côte-d'Or), 1876.

(4) L'île est marquée à l'ouest des Açores. Elle est fort échancrée et porte cette légende : « Nach Christe Geburth 565 Kahm S. Brandon mit seinen Schiffe auf diese Insul der daselbs vil wunders besahe, und uber sieben Jahr darnach wieder in seni haudzoge ». Jomard, ouv. cité, pl. § 2, 52 *bis*.

(5) Jomard, Monuments de la géographie, planche 23, 24.

(6) Id., pl. 66-67.

(7) Id., no 76. Mercator la nomme S. Brandani.

dans la *Cosmographie Universelle* de Thevet (1) (1576). Ortelius la rapprochait de l'Islande (2). Le Dijonnais Morisot, auteur d'une *Historia orbis maritimi*, se gardait bien de l'oublier. Nous la retrouvons encore au XVIIIe siècle. En 1755 Gautier la plaçait au cinquième degré ouest de l'île de Fer, sous le 29° de Lat. N. (3) Au XIXe siècle enfin, elle existe encore : seulement elle a voyagé et ne cesse de voyager ; car on désigne sous ce nom une île dont la position varie singulièrement, puisque on la place même dans la mer des Indes, tantôt au nord, tantôt au sud ou à l'est des Mascareignes (4).

Une singulière et persistante illusion géographique a contribué à faire croire à l'existence de cette île errante. De temps à autre les habitants de Madère croyaient voir à l'horizon se profiler les contours de cette île : aussitôt ils s'embarquaient, mais au moment où ils distinguaient les sinuosités de la côte et les moindres détails de la campagne, soudain elle disparaissait en s'abîmant dans les flots et les vapeurs de la mer. La curiosité fut si vivement excitée par cette île imaginaire et l'on crut si fermement à sa réalité qu'en 1484 un insulaire de Madère, Domingues do Arco, se faisait concéder par la couronne de Portugal, une île qu'il voyait chaque année, et qu'il s'engageait à aller chercher (5). Trois ans plus tard, en 1487, un véritable traité était signé entre le Portugal et le Terceiran Fernando de Ulmo qui voulait la conquérir à ses frais (6). Même après Christophe Colomb, on la cherchait encore. Les Portugais, quand ils arrivèrent en Amérique, croyaient l'avoir retrouvée.

(1) THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 903.

(2) ORTELIUS, *Theatrum orbis terrarum*, carte 5.

(3) GAUTIER, carte 4 annexée à ses *Observations sur l'Histoire naturelle*.

(4) Voir les atlas de MONIN (1831), DRIOUX et LEROY (1861), STIELER (1867), et les cartes générales de l'Afrique.

(5) HARRISSE, *Les Cortereal*, p. 42.

(6) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique* (Univers Pittoresque), p. 21. — WASHINGTON IRVING, *Vie de C. Colomb*, appendice N° 23, traduction Defauconpret, t. IV, p. 258.

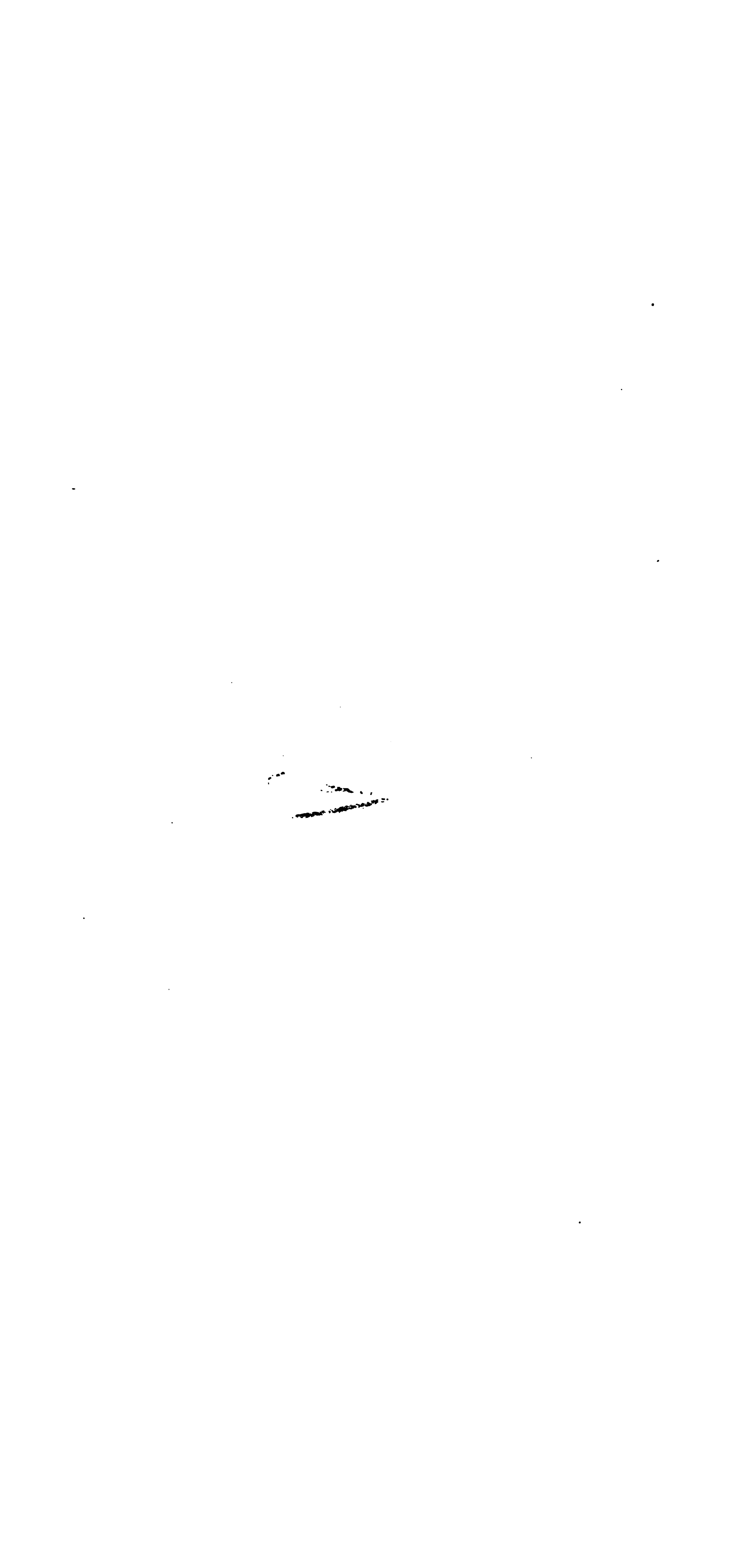
En 1517, lorsque Emmanuel de Portugal abandonna ses prétentions sur les Canaries, il y comprit expressément l'île cachée. En 1526 une expédition partit des Canaries à sa recherche, sous le commandement de Fernando de Troja et de Fernando Alvarez, mais elle ne fut pas plus heureuse que les précédentes (1). En 1570 un certain Pedro Velha affirma qu'il avait débarqué dans cette île, et même qu'il y avait remarqué des traces de pas humains doubles de l'ordinaire. Il avait même trouvé une croix clouée à un arbre voisin et les restes d'un feu probablement allumé pour faire cuire des poissons à écailles. Aux environs paissaient de nombreux troupeaux. Au moment où les matelots s'apprêtaient à les poursuivre, une tempête s'éleva qui les força de regagner leur navire. En un instant ils perdirent la terre de vue, et, lorsque la tempête fut passée, ils ne purent jamais retrouver l'île mystérieuse (2). La véracité de ce récit fut confirmée par une enquête solennelle dirigée par Pedro Ortez de Funez, inquisiteur de la Grande Canarie, et, sur la foi de ces renseignements pourtant bien vagues, Fernando de Villalobos, régidor de Palma, voulut encore tenter l'aventure, mais il ne réussit pas davantage. Comme pourtant les apparitions se multipliaient, et que toutes les fois elles étaient constatées par un grand nombre de témoins, une véritable fièvre de curiosité s'empara des Canariens. En 1604 départ de Lorenzo Pinedo et G. Perez de Acosta. En 1721 don Juan de Mur, gouverneur de l'archipel, confie à Gaspard Dominguez un navire qui part de Santa-Cruz et y rentre après plusieurs mois de courses inutiles sur l'Océan. L'île était toujours en vue, mais nul ne pouvait se vanter d'y avoir débarqué. Le 3 mai 1759 près de quarante personnes l'apercevaient encore distinctement. Elle paraissait consister en

(1) VIERA Y CLAVIJO, *Noticias de la historia general de las islas de Canaria* (1777-1783), liv. I.

(2) NUNEZ DE LA PENA, *Conquista y antiquedades de las Islas de la Gran Canaria*, 1676.



LES SEPT CITÉS
(Extrait de la Géographie d'E. Reclus, Hachette et Cie, éditeurs).



deux grandes montagnes séparées par une vallée, et, avec un télescope, la vallée semblait remplie d'arbres (1).

Si donc cette tradition est fausse, au moins fut-elle persistante. En vain essaya-t-on de l'expliquer. Les uns ont prétendu que cette île servait de séjour au roi Visigoth Roderik, le vaincu de Xérès la Frontera, ou au roi de Portugal Sébastien, la victime d'Alcazarquivir; les autres y ont cherché le Paradis terrestre, où Elie et Enoch, avec d'autres sages, attendent le jugement dernier (2). Peut-être ne faut-il y voir qu'un phénomène physique, quelque mirage analogue à la Fata Morgana du détroit de Messine. Cette explication est d'autant plus plausible que les dessins de cette île fantastique la représentent comme allongée du nord au sud avec deux cimes inégales séparées par une dépression : ce qui rappellerait tout à fait l'île de Palma quand on l'aperçoit du large en venant de Ténériffe ou de la Gomera. Aussi bien sans rappeler ici que, du sommet du Taygète, on aperçoit les éruptions de l'Etna (3), et que, par un beau temps, on découvre la Corse de Nice ou de Cannes, sans même enregistrer les curieuses observations de Biot dans son mémoire sur les *Réfractions extraordinaires*, (4) contentons-nous de rappeler qu'on peut, du cap Bojador, surtout pendant les éruptions et grâce au reflet des nuages qui planent au-dessus du volcan, apercevoir Ténériffe. Il se pourrait donc que, des Canaries, grâce à la réfraction, on découvrit Palma ou toute autre île de l'archipel.

Saint Brandan n'était pas le seul des saints du christisanisme sous le patronnage duquel avait été placée quelque contrée imaginaire. Une autre légende chrétienne, celle de l'île de Sept Cités, eut un grand retentissement au moyen âge (5), et contribua

(1) VIERA, ouv. cité, t. I, § 28.
(2) D. CALMET, *La Bible commentée*, I, 354.
(3) ROSS, *Hellenica*, I, 2.
(4) BIOT (*Mémoires de l'Institut*, 1810), t. I, p. 267.
(5) GAFFAREL, *L'île des Sept Cites et l'île Antilia* (Congrès des Américanistes de Madrid), t. I, p. 198-214.

à tourner l'attention publique vers les mers occidentales, où déjà quelques savants s'accordaient à trouver l'emplacement du Paradis Terrestre. On racontait qu'à l'époque de la conquête de l'Espagne par les Arabes, après la défaite de Xérès la Frontera et la disparition du roi Roderik, sept évêques, sous la direction de l'un d'entre eux, l'archevêque de Porto, s'embarquèrent, suivis de leurs ouailles, et poussèrent droit devant eux sur l'Océan. Après une longue navigation, ils abordèrent une île inconnue et s'y fixèrent après avoir brûlé leurs vaisseaux. Comme ils étaient sept et que chacun d'eux se construisit une demeure particulière, l'île prit le nom d'île des sept Cités. Elle a depuis figuré sur un certain nombre de cartes. Martin Behaim sur sa fameuse carte de Nuremberg (1492) la dessinait avec la légende suivante (1) : « Quand on se reporte à l'année 741 après la naissance du Christ, lorsque toute l'Espagne fut envahie par les mécréants d'Afrique, alors l'île nommée Sette Citade, ci-dessus figurée, fut peuplée par un archevêque de Porto ou Portugal, avec six autres évêques et des chrétiens, hommes et femmes, lesquels, s'étant enfuis d'Espagne sur des vaisseaux, y vinrent avec des bestiaux et leur fortune ». Même après la découverte de l'Amérique, Fernand Colomb croyait à l'existence de cette île, et en racontait l'histoire en termes à peu près identiques : « On racontait qu'au huitième siècle de l'ère chrétienne, sept évêques Portugais, suivis de leurs ouailles, s'étaient embarqués pour gagner cette île, où ils avaient bâti sept villes, et qu'ils n'avaient plus voulu quitter, ayant d'ailleurs brûlé leurs vaisseaux et leurs agrès pour s'interdire la possibilité du retour » (2).

(1) JOMARD, ouv. cité, planches 52, 52 bis.

(2) FERDINAND COLOMB, *Vie de l'amiral,* § 4. Ruysch, dans la carte intitulée universalior cogniti orbis tabula ex recentibus confecta observationibus, qu'il a ajoutée à son édition de Ptolemée (Rome, 1508), mentionne cette, légende, et inscrit sur sa carte, entre les Açores et Espagnula, une île Antilia avec la légende suivante : « Tempore regis Roderici qui ultimus in Hispania terra Gothos rexit ad ham insulam a facie barbarorum qui tunc Hispaniam invase-

Sans discuter ici la réalité ou la fausseté de cette légende, nous reconnaîtrons cependant que l'instinct de tous les peuples conquis est de rêver un jour de restauration. Les Juifs ne croient-ils pas encore à leur Messie libérateur et triomphant? Les Gallois ont longtemps espéré le retour de leur héros national, Arthur. Les Irlandais d'Amérique sont attendus par leurs compatriotes d'Europe pour tenter le grand œuvre de la restauration nationale. Quand les Incas furent renversés par les Espagnols, leurs sujets se racontèrent entre eux que les descendants d'Ataunalpa reviendraient un jour relever l'antique monarchie des fils du soleil. De même dans la péninsule espagnole où, d'après la tradition, un grand nombre de Goths s'étaient soustraits à la domination arabe et avaient trouvé un refuge dans l'île des Sept Cités. Aussi comprend-on que cette légende se soit fidèlement conservée dans les souvenirs populaires, et même qu'avec le temps elle ait été embellie et augmentée. Bientôt, en effet, on ne se contenta plus de mentionner l'île mystérieuse, on prétendit l'avoir retrouvée. En 1447, un Portugais, poussé par la tempête dans l'Atlantique, aurait débarqué dans une île inconnue où il trouva sept villes, dont les habitants parlaient le portugais (1). Ces derniers auraient voulu le retenir, car ils se refusaient à toute communication avec leur ancienne patrie, mais il parvint à s'échapper et revint en Portugal, où il raconta à don Henri de Viseu ses étonnantes aventures (2). Ce prince réprimanda vivement le

rant fugisse creduntur. Habent archiepiscopum cum 6 aliis episcopis..... quare a multis insula septem civitatum appellatur. » L'île des Sept Cités figure encore sur la carte de Gérard Mercator (Rupelmonde, 1538) et sur celle de Mercator (1587).

(1) HORN, *De Originibus Americanis*, p. 7 : « Année MCCCXLVII, Portugallus quidam navigans extra fretum Heracleum adversis ventis in remotam insulam, occidentem versus, abreptus fuit, et in ea invenit septem civitates, quæ Portugallorum lingua loquebantur, et interrogabant an Mauri adhuc vexarent Hispaniam, unde, amisso Roderico, fugati suit ».

(2) Ce détail est confirmé par FERDINAND COLOMB, ouv. cité, § 9 : « Le capitaine et les marins reprirent la mer en toute hâte et firent voile vers le

capitaine pour s'être enfui sans avoir complété ses renseignements, et le marin effrayé ne reparut plus. Néanmoins cette histoire fit du bruit : les érudits de l'époque identifièrent la prétendue découverte avec l'île phénicienne mentionnée par Aristote et par Diodore de Sicile. Dès lors elle prit place sur les cartes, sous le nom que nous lui connaissons, île des Sept Cités. On n'avait même pas perdu l'espoir de la retrouver. Le 10 novembre 1475, don Fernando Telles, un Portugais, se faisait donner l'investiture des îles qu'il pourrait découvrir dans l'Océan (1), et il était expressément stipulé que cette donation pourrait s'étendre au Sette Cidades, dont on avait perdu la trace. Le 3 mars 1486 un autre Portugais, de Terceira, Fernando Ulmo, se faisait donner une autre île qu'il supposait être celle de Sette Cidades, et le contrat de cession était enregistré par devant notaire. Même après la découverte de l'Amérique, l'île mystérieuse ne disparut pas Elle figurait encore sur le planisphère de Henri II, et jusque sur la carte de Mercator en 1569.

On a cru retrouver cette île à Saint-Michel, une des Açores (2). A l'extrémité orientale de cette île s'étend une vallée d'environ trois lieues carrées ; c'est un ancien cratère, semblable à une immense chaudière. Il est entouré de montagnes escarpées, avec

Portugal, certains que l'infant les louerait de leur conduite. Le prince, au contraire, les en blâma sévèrement, et leur ordonna de retourner vers cette île, d'y séjourner et de venir lui rapporter ce qu'ils y auraient vu. Ces gens, pris de frayeur, s'en allèrent avec leur navire et ne reparurent plus en Portugal. Entre autres détails, ils avaient dit que les mousses du navire, ayant ramené sur le rivage du sable pour nettoyer leurs ustensiles, avaient reconnu que ce sable était pour les deux tiers d'or fin »: Cf. HERRERA, *Historia general*, liv. I : « En tiempo del infante D. Enrique de Portugal conformenta corrio in navio que habia solido de Portugal, i no parô hasta dar as ell a, paro que los marineros terminendo que no los quemasen el navio ilos detuviessen de bolvieron a Portugal muy alegres confiando de receberi mercedes del infante, el qual los maltratô por naverse venido sus mas raçom, i los mundô bolver, pero que el mæse i los marineros no la osaron haver isoldes de el reino numa mas bolvieron ».

(1) JOMARD, ouv. cité, pl. 23-24, 76.

(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 74.

deux petits lacs dans le fond. Le sol est de lave et de pierre ponce, mais recouvert d'un humus fertile. Quelques misérables chaumières répandues dans la vallée composent un hameau qui porte, en effet, le nom de Sept Cités. Serions-nous en présence des sept villes jadis bâties par les proscrits ? Mais, à première vue, plusieurs milliers d'entre eux n'auraient pas pu vivre et prospérer dans un espace aussi étroit. Sans doute les tremblements de terre sont fréquents aux Açores (1). Ils peuvent avoir détruit les villes et transformé le sol ; mais au moins trouverait-on encore les débris des maisons et rien de semblable n'existe. Le nom seul s'est conservé et encore jurerait-on qu'il est d'origine moderne et que le hameau actuel des Sept Cités a été ainsi dénommé par quelque érudit en quête de souvenirs rétrospectifs. Ce n'est donc pas aux Açores qu'il faut chercher l'île des Sept Cités.

Ce ne sera pas non plus sur le continent américain. On le croyait pourtant au XVI[e] siècle. Le Père franciscain Marcos de Niza, sur la foi de vagues récits, s'enfonçait en 1539 dans l'Amérique du Nord, du côté de la Californie, avec l'espoir de trouver dans une contrée, nommée Cibola par les indigènes, les sept cités de la légende. Accompagné de trois franciscains et d'un nègre qui prétendait connaître la route, il atteignit des régions inexplorées et raconta, à son retour, qu'il avait vu dans le lointain sept villes resplendissantes, dont il avait pris possession au nom du roi d'Espagne (2). Ses récits enthousiastes décidèrent le départ d'une expédition considérable, commandée par un gentilhomme de mérite, Francisco Vasquez de Coronado ; mais la petite armée, après avoir supporté bien des fatigues,

(1) CORDEIRO, *L'Amérique et le Portugais* (Congrès des Américanistes de Nancy), t. I, p. 264.

(2) La relation de ce voyage est insérée dans la collection TERNAUX-COMPANS, *Voyages, relations et mémoires pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, 1re série, vol. IX, p. 256-284. Cf. Dans le même volume, p. 247-255, *Instructions données par Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, au père Marcos de Niza.*

arriva au pied d'un rocher aride, sur lequel s'élevait en effet Cibola, village si peu considérable « qu'il y a des fermes de la Nouvelle Espagne qui ont meilleure apparence » (1).

Le Cibola du XVI[e] siècle, ce Tombouctou américain, comme l'appelle ingénieusement Humboldt ne réalisa donc point les rêves des premiers conquérants (2). On n'y trouva ni sept cités chrétiennes, ni peuple ayant gardé de vieilles traditions, mais Cibola n'en existait pas moins, dans un pays voisin du Rio Gila, non loin des sources du Rio del Norte, et, chose singulière, la région comprenait soixante-dix bourgades réparties en sept provinces. Il paraîtrait même qu'aujourd'hui à Zuni, ville principale de l'ancien Cibola, se rencontrent des Indiens à cheveux blonds et à visage clair. « A leur aspect, s'écriait Catlin, on est tenté de s'écrier : Ce ne sont pas là des Indiens ! Il y en a beaucoup parmi eux, dont le teint est aussi clair que celui des sang-mêlés. Parmi les femmes en particulier, plusieurs ont la peau presque blanche, et les yeux gris, bleus ou couleur noisette ». Il est vrai que ces indications n'offrent rien de précis et nous ne devons pas oublier que Cibola est le pays des mirages, puisque, en 1540, Vasquez de Coronado (4) prit pour des hommes vêtus de blanc et semblables à des religieux de la Merci quelques-uns de ces grands hérons blancs que les Espagnols nomment

(1) TERNAUX-COMPANS, p. 364-382, *Relation du voyage fait à la Nouvelle Terre sous les ordres du général Francisco Vasquez de Coronado, rédigée par le capitaine J. Jaramillo.* — Cf. même volume, p. 349-363, *Lettres de Vasquez Coronado, gouverneur de la Nouvelle Galice*, et (ID., p. 1-246), PEDRO DE CASTANEDA DE NAGERA, *Relation du voyage de Cibola entrepris en 1540, où l'on traite de toutes les peuplades qui habitent cette contrée, de leurs mœurs et coutumes.*

(2) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, II, 204. Cf. J.-H. SIMPSON, *Coronado's march in research of the seven Cities of Cibola, and discussion of their probable locution* (Smithsonian Institution, 1869, p. 209-240). — VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Année géographique*, 1872, p. 239.

(3) CATLIN, *Letters and notes and the manners, customs and conditions of the nort American Indians*, I, 93.

(4) VASQUEZ DE CORONADO, ouv. cité.

encore soldados, parceque, vus de loin et à contre-jour, ils ressemblent à des sentinelles ; mais l'existence de ces Indiens à teint pâle et dans une région rigoureusement divisée en sept cantons, n'en est pas moins singulière, surtout si on la rapproche d'une curieuse légende rapportée par Sagahun, historien sans grande critique, mais qui eut le mérite de rapporter fidèlement les traditions indigènes (1). Il s'agit de l'origine des Nahuatl. « La relation qu'en donnent les anciens, dit-il, est qu'ils vinrent par mer du côté du Nord... On conjecture que ces naturels sortirent de sept grottes et que ces sept grottes sont les navires ou galères dans lesquels arrivèrent les premiers colons ». Ces premiers colons étaient-ils les diocésains des sept évêques visigoths et le Cibola où l'on rencontre encore aujourd'hui des Indiens à teint blanc correspond-t-il au pays des Sept Cités, nous n'oserions l'affirmer, car ce nombre fatidique de sept peut n'être dû qu'au simple hasard, tout aussi bien que la présence d'une race blanche dans les régions de Cibola : nous devions toutefois mentionner ces analogies, sans nous permettre pour autant d'établir une concordance absolue entre le Cibola et l'île des Sept Cités.

Une autre île que les cartographes du moyen âge mentionnent encore fréquemment, et parfois même confondent avec l'île des Sept Cités, est l'île Antilia. Les uns trouvent un certain rapport entre Antilia et l'Atlantide (2) ; les autres, versés dans la connaissance des langues orientales, ont pensé qu'Antilia correspondait au Gezyret-el-Tennyn ou île des serpents des cosmographes arabes (3) ; en effet, sur quelques cartes du XIVe et

(1) SAHAGUN, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, I, 18.

(2) D'AVEZAC (*Iles de l'Afrique*), p. 28), cite un document géographique de 1455 portant la désignation suivante : « Ceste isle est appelée de Antillis. Platon asseure que ceste isle estoit presque aussi grande que l'Afrique, et il dit que dans ceste mer se veoient de grands heurtements des courants, qui passeraient sur ceste isle sablonneuse, à raison desquels sables la susdite isle s'est presque effondrée par la volonté de Dieu, et ceste mer est appelée mer de Batture ».

(3) BUACHE, *Mémoire sur l'île Antilia* (Mémoires de l'Institut, 1806).

du xve siècle est figurée une île près de laquelle un homme est dévoré par des serpents. Cette île s'appelle Antilia, ce qui pourrait bien être la traduction de l'Arabe Tennyn. On a encore prétendu que l'étymologie d'Antilia était ante insula, île antérieure, et, dans ce cas, Antilia ne serait qu'une réminiscence de cette île mystérieuse de l'Océan qu'Aristote nommait ἀντιπόρθμος et Ptolémée ἀπροσίτος (1). Quelle que soit l'origine de cette dénomination, elle existe, et c'est à nous de suivre sa fortune à travers les cartes et les traités géographiques.

Pedro de Médina, écrivain espagnol du XVI siècle (2), rapporte que, dans un Ptolémée offert au pape Urbain VI, qui régna de 1378 à 1389, il remarqua l'île Antilia qui portait la légende suivante : « *Ista insula Antilia, aliquando a Lusitanis est inventa, sed modo quando quæritur, non invenitur* ». Il est probable qn'il ne s'agit ici que d'une de ces cartes supplémentaires que les savants ajoutaient aux manuscrits de Ptolémée, au fur et à mesure des découvertes géographiques, afin de mettre en quelque sorte au courant leur auteur favori, car nous ne trouvons l'île Antilia marquée sur aucune des cartes datant du XIVe siècle. Il est vrai qu'on a encore voulu trouver l'Antilia sur la carte dressée en 1367 par Pizzigani (3). On distingue en effet sur une île très à l'ouest dans l'Atlantique deux statues figurées avec la mention suivante : « *Hæ sunt statuæ quæ stant ante ripas Antilliæ, quarum quæ in fundo ad securandos homines navigantes, quare est fusum ad ista maria quousque possint navigare, et foras porrecta statua est mare sorde quo non possint intrare nautæ* ». Mais la carte de Pizzigani est d'une lecture difficile. *Ad ripas Antilliæ* se lit tout aussi bien

(1 ARISTOTE, *De mundo*, III.

(2) Pedro de Medina, cité par d'Avezac (Iles de l'Afrique, p. 27), est l'auteur du *Regimiento de navegacion* (1563) et de l'*Arte del navegar* (1555).

(3) JOMARD, ouv. cité, planches 44-45. — Cf. HUMBOLDT, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 177. — BUACHE, *ut supra*. - ZURLA, *Viaggi Venezziani*, t. II, p. 374.

que *Ad ripas Atullio*, et même *Ad ripas istius insulæ*. Ce n'est donc pas au XIV[e] siècle qu'on trouve l'Antilia mentionnée avec précision.

A vrai dire la première indication certaine de l'Antilia ne peut être fixée qu'à l'année 1414, époque à laquelle, d'après Behaim, un navire espagnol s'approcha pour la première fois de cette île et la fit connaître à l'Europe (1). Dès lors l'Antilia figure en effet sur presque toutes les cartes. On la retrouve sur le Portulan Ancônitain de 1474, conservé à la bibliothèque grand-ducale de Weimar, et sur celui du Génois Beccaria ou Becclaria conservé à la bibliothèque de Parme (2). La carte du Vénitien Andréa Bianco, dressée en 1436, et publiée par Formaleoni en 1789 (3), celle du Gênois Bartolomeo Pareto, dressée en 1455 et publiée par Andrés (4), la mappemonde de Fra Mauro en 1457 et la carte d'Andrea Benincasa dressée en 1476 mentionnent pareillement l'Antilia. Le mathématicien florentin Toscanelli, qui fut le correspondant de Colomb et le confirma dans sa résolution de chercher à l'occident la route des Indes, avait dessiné avec soin une carte du voyage à entreprendre dans cette direction, et l'Antilia y figurait comme station intermédiaire sur la route de Lisbonne aux Indes par l'ouest. Dans la lettre qui accompagnait cette carte, il parle de l'Antilia comme d'un pays connu : « Depuis l'île Antilia que vous connaissez, jusqu'à la très noble île de Cippangu, etc. » (5). Malheureusement la carte de Toscanelli est perdue, et il est à peu près impossible d'évaluer avec précision les distances fixées par l'érudit florentin.

(1) JOMARD, ouv. cité, pl. 52 : Remarquons toutefois d'après Herrera (*Historia general*) que « en las cartas de marear antiguas se pintabam algunas islas por aquelles mares, especialmente la isla que decian de Antilia ».

(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 24. — HUMBOLDT, *ut supra*, t. II, p. 190.

(3) FORMALEONI, *Saggio sulla nautica antica dei Veneziani*.

(4) ANDRÉS, *Note sur une carte géographique de* 1455.

(5) TOSCANELLI, *Lettre à Colomb*, publiée d'après l'original, par HARRISSE. (*Don Fernando Colon, historiador de su padre*). « Ab insula Antilia vobis nota ad insulam nobilissimam Cippangis, etc. ».

Il est vrai que nous possédons le globe dressé quelques années plus tard par Behaim, et qui n'est à ce qu'on croit qu'une reproduction de la carte de Toscanelli. Or l'Antilia y est marquée sous le 33° de longitude occidentale. Ortelius et Mercator la dessinent encore dans leurs atlas (1). En général toutes ces cartes lui donnent une forme rectangulaire, et en font un pays à peu près aussi grand que l'Espagne. Les côtes sont décrites avec une grande apparence d'exactitude. On y retrouve les mêmes détails que dans ces terres imaginaires du pôle nord ou du pôle sud qu'on dessina avec tant de soin dans les atlas jusqu'au XVIIIe siècle. Donc à partir de XIVe siècle tous les marins ont cru à l'existence de l'Antilia : il nous reste à déterminer la position qu'ils lui assignaient.

Chercherons-nous l'Antilia dans l'archipel des Canaries? Mais ces îles avaient été visitées dès le XIIIe siècle, vers 1275, par le Génois Lancelot Maloisel, et en 1291 par Tedisio Doria et les frères Vivaldi, d'autres Génois. Pétrarque, né en 1304, nous affirme qu'une flotte de guerre génoise avait pénétré aux Canaries toute une génération avant lui. Au XIVe siècle, cet archipel fut encore reconnu et visité en 1341 par Angiolini del Tegghia, en 1360, par deux navires espagnols expédiés par Luis de Lacerda, en 1377 par le Biscayen Ruys de Avendano, en 1342 par F. Lopez, en 1386 par le Castillan Ureno (2). L'atlas catalan de 1375 édité par Buchon, la carte de Mecia de Viladestes et le Portulan de la bibliothèque municipale de Dijon marquent ces îles. Au commencement du XVe siècle, lorsque Jehan de Bethencourt partit de Normandie avec le dessein bien arrêté de conquérir les Canaries, non seulement il emmenait avec lui de France des interprètes canariens, mais encore la chronique rédigée par ses aumôniers nous apprend que ces îles étaient

(1) ORTELIUS, carte 5. — MERCATOR, carte 3.

(2) GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique* (Congrès de géographie de Pari en 1878, p. 459-497).

depuis longtemps fréquentées par les marins (1). Si donc la première notion authentique de l'Antilia date seulement de 1414, comme nous l'avons établi plus haut, les Canaries étant connues depuis bien plus longtemps, ce n'est pas dans cet archipel que nous devons chercher l'Antilia.

L'archipel de Madère, depuis longtemps visité par les Arabes, avait aussi, dès le XIV[e] siècle, été signalé par les Européens, et particulièrement par les Italiens (2), car toutes les cartes maritimes de l'époque donnent aux îles des dénominations italiennes, Insula di Legnano, Deserte, Salvage, Porto-Santo, etc. Ce n'est donc point là encore qu'il nous faut chercher l'Antilia.

Les îles du Cap-Vert ont été découvertes à une époque bien plus récente (3). C'est en 1456 que le Vénitien Ca da Mosto et le Génois Antonio Usodi Mare reconnurent les premiers ces îles, mais elles sont peu éloignées de la côte, tandis que toutes les cartes du temps représentent l'Antilia au milieu de l'Océan et ne cessèrent jamais de la représenter en même temps que l'archipel du Cap-Vert.

Où donc trouver cette Antilia fantastique ? Buache se prononçait en faveur des Açores (4), bien que les Açores fussent connues et dessinées dès le milieu du XIV[e] siècle, si du moins on en croit le Portulan Médiceen de 1351 (5). Aussi bien si l'Antilia eût correspondu à Saint-Michel ou à toute autre île du groupe açoréen, on ne l'aurait plus figurée sur les cartes de l'époque, qui, au contraire, représentent simultanément, ainsi que celles de Bianco ou de Behaim, l'Antilia et les Açores.

L'Antilia serait-elle l'Amérique ? A propos de la carte de Bianco, qui marque deux îles séparées par un détroit, Antilia

(1) GRAVIER, *Le Canarien*, p. 22-46.
(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*. — GRAVIER, ouv. cité.
(3) J. LOPEZ DE LIMA, *Ensayo sobre a statistica das possessoes portuguezas*, Lisboa, 1844.
(4) BUACHE, ouv. cité.
(5) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*. — CORDEYRO, *Historia insulana das ilhas a Portugal suageytas no Oceano occidental*, Lisboa, 1717.

et la Man Satanaxio, un géographe allemand, Hassel, prétend que ces deux îles correspondent aux deux parties du continent américain que l'on croyait en effet, aux premiers temps de la découverte, séparées par un détroit. Formaleoni n'hésite pas à l'affirmer (1), mais cette hypothèse n'est soutenue par aucun argument sérieux. Il est probable qu'inspirés par je ne sais quelle réminiscences antiques et par de vagues traditions, les cartographes du moyen-âge confondirent sous le nom unique d'Antilia les côtes de plusieurs îles récemment découvertes. Ainsi Beccaria, dans sa carte de 1435, appelle Antilia et l'archipel qui l'entoure Insulæ de novo repte (repertæ) (2). Puis, à mesure que ces îles furent mieux connues, que leurs contours, leur grandeur et leur position furent déterminés avec précision, on se contenta d'éloigner dans la direction de l'ouest cette île imaginaire, qui servit désormais à désigner toutes les découvertes encore incertaines. L'Antilia fut l'Hespérie du moyen-âge : elle recula toujours, comme celle de l'antiquité, devant les explorateurs hardis et les voyageurs aventureux.

Antilia disparaîtra en effet des cartes, dès que le Nouveau-Monde sera découvert. Si aujourd'hui ce nom s'applique encore à tout un archipel, c'est l'effet d'un pur hasard géographique. Colomb, Oviedo, Acosta, Gomara et les premiers historiens espagnols de l'Amérique ne parlent jamais de l'Antilia. Les mappemondes ajoutées suivant l'usage aux éditions de Ptolémée ne la mentionnent pas davantage. Sur les cartes de Juan de la Cosa ou de Ribeira il n'y a pas trace du nom des Antilles. Dans le recueil italien de *Toutes les îles du monde* par Benedetto Bordone (3), dans *l'Isolario* de Porcacchi (4), dans la *Cosmo-*

(1) FORMALEONI, ouv. cité.

(2) JOMARD, ouv. cité, planche 8.

(3) BORDONE *Libro nel qual si ragiona de tutte l'Isole del mondo*, Venise, 1534.

(4) THOMASO PORCACCHI, l'*Isole piu famose del mondo*, Venise, 1590.

graphie d'André Thevet (1), dans la *Description des Indes occidentales* par Herrera (2), jamais ne figure le nom d'Antilles. L'archipel qui porte aujourd'hui ce nom est désigné sous la dénomination de Lucayes, Caraïbes, ou bien encore de Camercanes (3). Sans doute Pierre Martyr avait déjà proposé ce nom dans ses *Décades* (4), et Amerigo Vespucci, la seule fois qu'il cite Colomb, parle aussi d'Antilia (5), mais, malgré cette double autorité, le nom d'Antilles, pendant encore tout un siècle, devait être inconnu. C'est seulement à partir du XVII[e] siècle que la grande célébrité des cartes de Wytfliet (6) et d'Ortelius (7), qui, sans doute par souvenir d'érudition, avaient fait revivre cette appellation, fixa pour toujours sur les cartes d'Amérique le nom d'Antilles.

L'Antilia n'a donc été qu'un mythe géographique, mais auquel on cessa de croire beaucoup plus vite qu'on ne l'avait fait pour l'île de Saint Brandan. Seulement, par un singulier hasard, aucune terre ne porte aujourd'hui le nom du saint Irlandais, tandis que le magnifique archipel de la mer du Mexique a conservé le nom qui ne lui fut définitivement attribué que longtemps après sa découverte. Ce mythe, quelle qu'ait été sa fortune, nous prouve donc, une fois de plus, combien était profondément gravée dans les esprits la croyance à l'existence d'îles ou de continents dans l'Océan Atlantique,

(1) THEVET, *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575.

(2) HERRERA, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del mar Oceano.*

(3) HUMBOLDT. *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent,* t. II, p. 109-200.

(4) PIERRE MARTYR, *Décades*, I, p. 11 : « In Hispaniola Ophiram insulam se reperisse refert Columbus, sed, cosmographorum tractu diligenter considerato, Antiliæ insulæ sunt illæ et adjacentes aliæ ».

(5) HYLACOMYLUS, *Cosmographiæ introductio* : « Venimus ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit ».

(6) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum*, 1597, carte 5, Novi Orbis pars Boræalis.

(7) ORTELIUS. Toutes les cartes de son atlas relatives à l'Amérique.

Nous avons encore à enregistrer d'autres îles, dont l'existence est tout aussi problématique, mais auxquelles on croyait au moyen-âge, avant la date officielle de la découverte de l'Amérique. Un récit quelconque de voyage, même invraisemblable, se répandait-il, quelque marin prenait-il pour une terre la trompeuse apparence d'un nuage à l'horizon, il annonçait au retour sa prétendue découverte. Aussitôt les cartographes se mettaient à l'œuvre. Associant leurs désirs à de confuses notions, ils créaient quelque terre nouvelle, qui ne disparaissait des cartes qu'après des découvertes bien authentiques. Telles furent les trois îles que, d'ordinaire, on trouve marquées à côté de l'Antilia sur la plupart des cartes et portulans que nous citions plus haut : la première, à vingt lieues environ à l'ouest d'Antilia, et parallèlement à elle, est de forme carrée ; elle a nom Royllo : la seconde est à soixante lieues au nord ; on la nomme La Man Satanaxio ou San Atanagio ; la dernière, enfin, au nord de la seconde, complète le groupe et s'appelle Tanmar ou Danmar.

De ces trois îles celle qui se retrouve sur le plus grand nombre de cartes est l'île de la Man Satanaxio ou de la Main de Satan. Cette dénomination est singulière. Devons-nous y voir quelque vague reflet de la légende de saint Brandan, ou quelque nouveau conte sur les dangers de l'Océan ? Formaleoni (1), en consultant à la bibliothèque Saint-Marc, de Venise, l'atlas d'Andrea Bianco, sur lequel Danse de Villoison venait d'appeler l'attention de l'Europe savante, avouait naïvement qu'il avait longtemps cherché l'explication de ce nom. A force de consulter les vieux auteurs, il découvrit un roman de Christoforo Armeno, intitulé *Il Pellegrinaggio di tre giovanni*, dans lequel on parlait d'une certaine contrée de l'Inde, où, tous les jours, une grande main sortait de l'eau, saisissait les matelots, et les entraînait dans l'abîme avec leurs navires. Cette main ne pouvait être que la main de Satan, d'où le nom donné à l'île mystérieuse : Nous

(1) FORMALEONI, ouv. cité.

croyons, au contraire, que Chistoforo Armeno s'est inspiré de cette légende, mais qu'il ne l'a pas inventée. Elle existait bien avant lui. Pendant tout le moyen-âge on a placé l'enfer dans ces régions Septentrionales de l'Atlantique, où, tout justement, les cartographes avaient l'habitude de placer l'île en question. Ainsi, la carte de l'Atlantique insérée dans la *Raccolta di Viaggi* de Ramusio (1) plaçait au nord de Terre-Neuve l'île des Diables, dont on voyait, en effet, voltiger à l'entour toute une cohorte; Ruysch, dans son atlas de 1507-1508, insérait dans cette région de l'Océan, une insula dæmonum (2); Cortereal donnait également à une île sur la côte de Labrador le nom d'Isola de los Demonios (3); Thevet, enfin, dans sa *Cosmographie universelle* (4) (1575), raconte avec candeur les souffrances et les persécutions qu'endurent les malheureux indigènes ou les navigateurs européens conduits par leur mauvaise fortune dans l'archipel des Démons (5). Mais, quelle que soit l'explication donnée, l'existence de l'île en question demeure toujours problématique. S'il nous était permis d'aventurer une hypothèse, nous croirions volontiers que les navigateurs de l'époque rencontrèrent, en s'aventurant dans l'Atlantique, quelques-uns de ces gigantesques icebergs, ou montagnes de glace, arrachés aux banquises du pôle et entraînés au sud par les courants, dont la rencontre assez fréquente est, même aujourd'hui, si redoutée par les capitaines. Ces icebergs, quand ils se heurtent contre un navire, le coulent à pic, et, comme ils arrivent à l'improviste, escortés par d'épais brouillards, ils paraissent réellement sortir du sein des flots, comme sortait la main de Satan, pour précipiter au fond de l'abîme matelots et navires.

Une autre explication, beaucoup plus naturelle, consiste à

(1) Ramusio, *Raccolta di viaggi*, t. II, 336.
(2) Ruysch, édition de Ptolemée, 1508.
(3) Harrisse, *Les Cortereal*
(4) Thevet, *Cosmographie Universelle*.
(5) Voir encore les cartes de Lafreri (Venise, 1566) et de R. Mercator (1587).

lire San Anatagio au lieu de Man Satanaxio. Le déchiffrement des portulans du moyen âge qui sont parvenus jusqu'à nous, est très difficile, et, pour un lecteur dont les connaissances paléographiques seraient médiocres, comme l'étaient, par exemple, celle de Formaleoni, le premier éditeur de l'Atlas de Bianco, on peut lire indifféremment l'une et l'autre leçon. En ce cas, la prétendue île de Satan serait tout simplement l'île placée sous l'invocation de saint Athanase, ce qui était plus conforme aux habitudes des marins de l'époque.

Quelle que soit l'origine de cette appellation, nous ne sommes pas fixés sur la position de l'île, pas plus que sur la position des deux îles voisines, Royllo et Tanmar. Elles disparurent successivement des cartes, même avant l'Antilia, qui, du moins, a laissé son nom à un immense archipel, tandis que ces îles fantastiques sont rentrées dans l'obscurité. Elles n'en seraient même jamais sorties sans le singulier et très persistant pressentiment des marins et des érudits de l'époque, relativement à l'existence de terres à l'occident.

Nous en dirons autant pour l'île de Bracie, Berzil ou Brasil que les cartes du moyen âge dessinaient au milieu de l'Atlantique. On les trouve, par exemple, sur le portulan médicéen de 1381. La carte catalane de 1375 (1) en mentionne même deux sous le même nom et la carte des frères Pizigani (1367) (2) en compte jusqu'à trois : la première au sud sous le parallèle de Gibraltar, la seconde au sud-ouest de l'Irlande, accompagnée de deux navires et d'un homme dont on ne voit plus que la tête, car il est dévoré par des serpents ; la troisième au nord de la précédente avec une bête fantastique qui enlève un homme dans sa gueule : elle porte l'inscription I[a] de Mayotus seu de Bracir. Elle est dénommée Brazil sur le portulan de Mecia de Viladestes (1413), les cartes d'Andrea Bianco (1430) et Fra

(1) TASTU ET BUCHON *Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an 1375, conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale.*

(2) JOMARD, ouv. cité, planches 41-45.

trésorier Moralès et Ximenes de Bribiesca étaient en effet chargés de repartir 9438 marcs entre les matelots de Christobal Guerra et de Nino. C'était le produit de la vente des perles (1).

Vincent Yanez Pinzon se devait à lui-même et à la grande réputation qu'il avait acquise dans ses voyages, de tenter de nouveau la fortune. Ses amis l'engageaient vivement à profiter de l'expérience qu'il avait si chèrement acquise, en retournant dans ces contrées qu'il n'avait pour ainsi dire qu'entrevues. Lui-même, moitié par amour-propre, moitié par désir de réparer les brêches faites à sa fortune, ne demandait qu'à repartir. Il proposa donc à deux de ses neveux, aux fils de Martin Alonso, Aria Peres et Diego Fernandez, ainsi qu'à plusieurs matelots, et à trois des pilotes de Colomb, alors inoccupés, Juan Quintero, Juan de Umbria et Juan de Xerez, d'associer leurs efforts et d'aller tous ensemble à la découverte de pays nouveaux. Vincent Yanez rencontra partout un accueil empressé. Quatre caravelles et un nombreux équipage furent bientôt à sa disposition, mais les armateurs se montrèrent plus défiants. Ils ne consentirent à approvisionner ses navires et à lui livrer à crédit ces marchandises qu'à quatre-vingt et même à cent pour cent au-dessus de leur valeur réelle (2). C'était un vrai marché de dupes qu'il contractait, mais le temps pressait. Vincent Yanez fut obligé d'accepter et se réserva de réclamer plus tard contre cette scandaleuse extorsion.

Les navires mirent à la voile en décembre 1499. Ils touchèrent successivement aux Canaries et aux îles du Cap-Vert, et franchirent l'équateur. A peine furent-ils engagés dans l'hémisphère austral, qu'ils furent assaillis par une tempête. Les flots

(1) NAVARRETE, III, 101. « Apunte de una Real cedula en que se manda pagar el valor de perlas tomadas para SS. AA. a algunas personas de la nao de Cris tobal Guerra ».

(2) ID., III, 82. « Las cuales mercaderias diz que le fueron cargadas en mucho mas de lo que valian, è que algunas dellas diz que le cargaron la meitad mas del justo precio de lo que valian è que en otros les cargaron ochenta por ciento, è otros ciento por ciento ».

de la mer venaient de s'apaiser, quand les Espagnols, à leur grande surprise, n'aperçurent plus l'étoile polaire. Déconcertés par l'aspect étrange du firmament, ils voguaient à peu près au hasard, mais toujours dans la direction de l'ouest, lorsque le 28 janvier 1500, ils découvrirent une terre qu'ils nommèrent Santa-Maria de Consolacion. C'est aujourd'hui le cap Saint-Augustin. La mer était troublée et décolorée, comme à l'embouchure d'un grand fleuve. Vincent Yanez débarqua et prit possession de la contrée au nom de la couronne de Castille. Aucun indigène ne se présenta pour lui disputer cette facile conquête, mais les Espagnols remarquèrent sur la plage des traces de pas gigantesques, et, pendant la nuit, toutes les collines de l'horizon parurent comme embrasées de feux. Sans se laisser effrayer, Pinzon envoya à la découverte une petite troupe de quarante hommes bien armés qui rencontra à l'improviste une grosse bande d'Indiens tout prêts à combattre. Les deux partis s'observèrent avec méfiance. Les Espagnols leur montrèrent de loin des miroirs et des sonnettes, mais les indigènes repoussèrent eurs avances et finirent par battre fièrement en retraite. On suppose qu'ils appartenaient à une tribu nomade, cherchant fortune en même temps que les Espagnols, et qu'ils furent aussi surpris de l'arrivée imprévue des Européens, que pouvaient l'être de leur côté les Européens.

Pinzon se décida à remonter au nord-ouest, et arriva bientôt à l'embouchure d'un fleuve dont l'eau était trop basse pour recevoir ses vaisseaux. Il y envoya ses barques avec des soldats bien armés. Un de ces soldats s'avança tout seul, avec son sabre et son bouclier, vers les Indiens qu'on apercevait sur une colline voisine. Il leur faisait des signes d'amitié, et jeta à leurs pieds des sonnettes de faucon. Les indigènes jetèrent à leur tour une baguette dorée ; mais au moment où le soldat se baissait pour la ramasser, il fut assailli par les sauvages. Il se défendit très bravement, blessa plusieurs Indiens, et donna à ses compagnons le temps d'accourir à son aide. Alors s'engagea

une bataille générale, mais dans laquelle les Espagnols eurent le dessous. Huit à dix d'entre eux furent tués, et un bien plus grand nombre blessés. Ils furent vivement poursuivis dans leur retraite, jusque sur leurs barques. Les indigènes saisissaient les rames à pleines mains et empêchaient les matelots de manœuvrer. Malgré la défense désespérée des Espagnols, ils durent laisser une de leurs barques au pouvoir de ces forcenés, et eurent la douleur de voir leurs compagnons d'armes entraînés dans la forêt pour y être massacrés. C'était la première défaite sérieuse qu'éprouvaient les Européens dans le Nouveau-Monde.

Pinzon, désespéré de ce désastre, abandonna ce rivage inhospitalier, et remonta une quarantaine de lieues vers le nord. A sa grande surprise, il trouva tout à coup l'eau de mer si douce, qu'il en fit remplir des tonneaux pour la consommation du bord. Il se rapprocha aussitôt de la côte et reconnut l'embouchure d'un fleuve immense, d'au moins trente lieues de large, dont l'eau s'avançait dans la mer à plus de quarante lieues. C'était l'Amazone que venaient de découvrir les Espagnols. A peine s'était-il engagé dans le labyrinthe des îles qui en obstruent l'embouchure, et avait-il noué des relations avec les insulaires, qui paraissaient pacifiques et de bonne composition, que s'éleva un ras de marée épouvantable, le terrible prororoca, qui exerce encore tant de ravages dans la région du bas Amazone. Pinzon se dégagea non sans danger et réussit à gagner la haute mer. Il paya les sauvages de leur hospitalité en prenant comme captifs trente-six d'entre eux.

Les Espagnols revirent à leur grande satisfaction l'étoile polaire. Ils venaient en effet de rentrer dans l'hémisphère boréal. Ils continuèrent à longer la côte, celle de l'Orénoque, celle de Paria où ils firent des provisions de bois de Brésil, et arrivèrent le 13 juin à Hispaniola. Ils s'y ravitaillèrent et firent voile de là vers l'archipel des Bahama. Ils s'y trouvaient en juillet, et même avaient jeté l'ancre quand ils furent surpris

par un de ces terribles typhons, si redoutables dans les Antilles, et dont l'expérience ne leur avait pas encore appris à se défier. Deux des caravelles furent englouties avec leur équipage. La troisième fut poussée en pleine mer et la quatrième jetée à la côte. Les deux vaisseaux restant se rallièrent pourtant et retournèrent à Hispaniola pour réparer leurs avaries. Ils en repartirent promptement et arrivèrent à Palos vers la fin de septembre.

L'expédition n'avait pas réussi. La plupart des victimes sur les deux caravelles avaient à Palos ou aux environs leurs parents ou leurs amis. Aussi le deuil fut-il général. Quant aux commanditaires, lorsqu'ils virent revenir Pinzon en si piteux équipage, ils crurent leurs avances à tout le moins compromises, et profitèrent de son départ pour Grenade, où il était allé rendre compte de son voyage pour saisir les carvavelles et la cargaison. Pinzon dut s'adresser directement au gouvernement pour obtenir la permission de vendre lui-même 350 quintaux de brésil, ce qui, affirmait-il, suffirait pour payer ses dettes. L'autorisation lui fut accordée (5 décembre 1500) (1). Il échappait ainsi à ses créanciers, mais n'en était pas plus riche, puisque, l'année suivante (15 octobre 1501), une ordonnance royale l'autorisait à exporter certaine quantité de grains, et ce, en considération des services rendus et des pertes subies (2). A vrai dire, Pinzon partageait le sort des navigateurs. Riche d'espérances, mais très pauvre en réalité, il avait acquis beaucoup de gloire, mais avait compromis sa fortune.

Aussi bien Pinzon ne se tint pas pour battu. Le 5 septembre 1501 il recevait l'autorisotion de coloniser et de gouverner les terres découvertes entre les Amazones et le cap Saint-Augustin.

(1) NAVARRETE, III, 82. « Real provision para que a Vicente Yanez Pinzon y a sus sobrinos Arias Perez y Diego Fernandez, se le haga justicià en la villa de Palos en el pleito que les han puesto los que le dieron mercaderias al fiado para el viage que un ano antes habian emprendido con cuatro carabelas à descubrir por las Indias ».

(2) ID., III, 102. « Real permiso para extraer de las costas de Andalucia 400 cahices de trigo y venderlo donde les conviniese concierta excepcion ».

Il paraît que ce gouvernement lui avait été concédé surtout avec l'arrière pensée d'empêcher les Portugais de profiter de la découverte que venait de faire l'un d'entre eux, Alvares Cabral : mais un arrangement survint entre les deux cours, et Vincent Yanez resta en Espagne. La cour le protégeait ouvertement comme pour le dédommager de n'avoir pu utiliser ses service. Le 28 février 1503 (1) le roi Ferdinand lui accordait une gratification de dix mille maravédis « *por merced* ». Le 28 septembre (2) de la même année la reine Jeanne se prononçait en sa faveur contre un habitant de Palos, Alvaro Alonso Ruscon, qui lui avait loué une caravelle et hésitait à tenir ses engagements. Le 24 mars Ferdinand le nommait alcade de la forteresse dont il avait résolu la construction à San Juan de Porto-Rico (3). Il était déjà capitaine et corrégidor de cette île. Les faveurs royales ne lui firent donc jamais défaut, et il s'efforça de les mériter. En 1506 il partait avec Juan de Solis pour découvrir le passage qui devait conduire dans l'Océan méridional, mais l'expédition n'eut aucun succès. En 1508 il repartait dans la même direction et revenait sans avoir davantage réussi. Aussi Charles I ne faisait-il que rendre justice à cet intrépide navigateur, auquel il ne manqua pour arriver à une grande renommée que la chance d'attacher son nom à une découverte importante, lorsqu'il lui concédait la noblesse, sans titre spécial il est vrai, mais avec des armes significatives, une cotte d'armes sur laquelle trois caravelles étaient dessinées voguant à voiles déployées vers des îles pleines de sauvages.

Malgré les malheurs et les désastres éprouvés par les pre-

(1) Navarrete, III, 112. « Real cedula para pagar a Vicente Yanez Pinzon 10 Dmrs. por merced ».

(2) Id., III, 113. « Real provision paraque el alcade major de la villa de Palos sentencie y concluya el pleito que aquel tenia con otro vecino de alli sobre una carabela que le habio fletado, y cuya indecision le impedia salir a un viage ».

(3) Id, III, 112. « Real nombramiento expedido a Vicente Yanez Pinzon de Alcaide de la fortaleza que debia construir en San Juan de Puerto-Rico ».

miers navigateurs, comme de grandes espérances avaient été surexcitées, il suffisait pour ainsi dire d'annoncer un voyage aux terres nouvelles, pour qu'aussitôt matelots et armateurs offrissent leur concours. On eût dit qu'il s'agissait de marcher à la conquête d'une nouvelle terre promise. C'est ainsi qu'à la fin de décembre 1499, presque en même temps que Pinzon, partirent de Palos deux caravelles commandées par Diego de Lepe, un de ces explorateurs improvisés par les circonstances, qui surent se montrer à la hauteur de la mission qu'ils se donnaient. On a du reste très peu de détails sur son voyage. On sait seulement qu'il doubla le cap Saint-Augustin au Brésil, et qu'il vit le continent méridional s'étendre bien loin au sud-ouest. A son retour en Espagne (juin 1500), il traça une carte de la côte découverte et la donna à Fonseca. Ce dernier lui en sut gré. C'est sans doute par son intervention directe que Diego de Lepe fut une première fois exempté de faire juger à Palos un procès qu'il soutenait (1) (10 novembre 1506), et reçut quelques jours plus tard l'autorisation de partir avec trois caravelles au pays même qu'il avait découvert (2). Rien ne prouve qu'il ait usé de la permission, mais, pendant de longues années, il passa pour s'être avancé au sud plus que tout autre voyageur.

Rodrigo de Bastidas (3) et Juan de la Cosa ne partirent qu'en octobre 1500, mais ils ne revinrent que deux ans plus tard et leur voyage fut fécond en péripéties dramatiques. Rodrigo de Bastidas était notaire à Triana, faubourg de Séville, habité par des marins. Il aurait pu, comme tant d'autres, jouir d'une fortune honorablement acquise, mais il fut pris de la passion des voyages et voulut à son tour tenter la fortune au delà des

(1) Navarrete, III, 80. « Real provision para hacer justicia en Palos a Diego de Lepe en las demandas con sus dendores ».

(2) Id., III, 81. « Carta de los Reyes al Obispo de Cordoba para que de licencia Diego de Lepe para ir con tres carabelas a descubrir por donde fué anteriormente ».

(3) Oviedo, III, 8.

mers ; seulement, comme il avait conscience de son ignorance, il associa son ardeur à l'expérience d'un vieux pilote de Biscaye, Juan de la Cosa, qui se reposait alors de ses fatigues, mais n'attendait qu'une occasion de reprendre la mer. Ayant obtenu l'agrément du souverain, moyennant le quart des profits éventuels, il équipa deux caravelles et partit à la recherche de l'or et des perles. Parmi les embarqués était un jeune homme destiné à une grande célébrité, Vasco Nunez de Balboa, le futur découvreur de la mer du Sud.

Les Espagnols poussèrent jusqu'à la pointe de Vela, limite occidentale des découvertes faites jusqu'alors sur la terre ferme. Ils s'avancèrent jusqu'au havre de la Retraite, où fut plus tard fondée Nombre de Dios. S'ils avaient débarqué, et s'ils avaient gravi les montagnes qu'on distinguait à l'horizon, ils seraient arrivés au grand Océan. Il est probable que Balboa n'oublia jamais cette partie de son voyage, et que plus tard même il s'en inspira quand il vint débarquer sur cette même côte. Rodrigo de Bastidas avait recommandé de traiter avec humanité les indigènes. Aussi recueillit-il beaucoup d'or et de perles contre des babioles européennes que recherchaient avec avidité les Indiens. Ses vaisseaux furent par malheur attaqués par des tarets. Des voies d'eau se déclarèrent qu'on ne put aveugler. Il fallut renoncer à pousser plus loin les découvertes, et revenir en toute hâte à Hispaniola. Ils n'y arrivèrent que pour voir couler leurs caravelles, que les tarets avaient mises hors d'état de reprendre la mer, mais ils eurent le temps de débarquer la cargaison, et de détruire les armes et les munitions qu'ils ne voulaient pas voir tomber entre les mains des Indiens. Bastidas et Juan de la Cosa ne perdirent pas courage. Ils se divisèrent en trois bandes, car il était difficile de pourvoir à l'alimentation d'une troupe trop nombreuse, et, par trois voies différentes, se donnèrent rendez-vous à Santo-Dominguo. Chaque bande était munie d'un coffre rempli de miroirs, de sonnettes, de perles en verre, etc., qu'ils échangeaient sur leur chemin avec les indigènes pour se

procurer des vivres. Le soupçonneux Bobadilla était toujours dans l'île. Il feignit de croire que Bastidas cherchait à recruter des partisans sur son chemin, et le fit, à son arrivée à Santo-Domingo, jeter en prison avec ses officiers, puis conduire en Espagne avec les dépositions écrites et l'interrogatoire. Bastidas et ses compagnons, après avoir échappé à une affreuse tempête, arrivèrent à Cadix en septembre 1502, passèrent tout de suite en justice et furent acquittés. Le voyage avait été si lucratif que, malgré les pertes causées par le naufrage des deux caravelles, le capitaine paya à la couronne une somme considérable pour le quart des bénéfices, et en garda une très forte pour lui. Les souverains lui témoignèrent plus tard leur reconnaissance en lui accordant une pension annuelle et viagère sur les revenus de la province d'Uruba. Une pension analogue fut donnée à Juan de la Cosa, nommé en outre alguazil major de la même province (1).

Le plus célèbre des aventuriers, Hojeda, n'avait pas attendu le retour de Bastidas et l'heureuse nouvelle de son succès pour une seconde expédition. Il n'avait jusqu'alors gagné que peu d'argent. Il avait même fallu lui permettre de vendre trente quintaux de brésil à tirer d'Hispaniola ou de toute autre île, dont vingt pour le récompenser de ses services, et dix en paiement d'un cheval que lui avait prêté Colomb : mais, à défaut de fortune, il jouissait d'une immense popularité (2). Les Espagnols étaient fiers de ce héros, qui ne savait pas reculer devant le danger, et qu'une chance extraordinaire avait jusqu'alors préservé de toute blessure. Il est vrai que son protecteur Fonseca lui avait fait présent d'une statuette de la Vierge, à laquelle il attribuait une vertu miraculeuse. Il la portait avec

(1) Voir lettre d'Isabelle aux officiers de la Casa de Contractacion (NAVARRETE, III, 109) : « Concediendo a Juan Vizcaino, que pues no queire ir con Cristobal Guerra, pueda armar y vaya el con tres navios al golfo de Uraba y provincia de las Perlas; sobre cuyo punto y otros que habian consultado a S. A. le trace ciertas advertencias ».

(2) NAVARRETE, III, 84.

lui dans tous ses voyages, et l'invoquait dans toute circonstance. Ses compagnons avaient fini par le croire sous la protection particulière de la Vierge. Aussi se présentèrent-ils en foule dès qu'Hojeda manifesta l'intention de retourner aux terres nouvelles. Fonseca (1) lui avait fait accorder six lieues de terrain dans le sud d'Hispaniola, et avait obtenu pour lui la patente de gouverneur de la province de Coquibacoa qu'il avait découverte (10 juin 1501). En outre, il lui donna l'autorisation d'équiper à ses frais tel nombre de vaisseaux qu'il voudrait, au dessus de dix, et de continuer l'exploration de la Terre-Ferme. Moyennant le cinquième des bénéfices, réservé à la couronne, il pourrait coloniser la province de Coquibacoa, et on lui assurait comme récompense la moitié des revenus de la province, pourvu qu'ils ne dépassassent point 300,000 maravédis. Certes ces avantages étaient considérables, et jamais encore aventurier Castillan n'avait obtenu de semblables privilèges : mais Hojeda avait une grande et méritée réputation de fermeté et de bravoure. Le bruit s'était répandu que des Anglais avaient été signalés sur divers points de la Terre-Ferme (2). Il était nécessaire de les prévenir et de placer, en quelque sorte, à l'avant-garde, un brave comme Hojeda. Au moins était-on sûr avec lui que le pavillon de Castille serait partout arboré, maintenu et défendu.

Avec de pareilles instructions et des privilèges aussi étendus, les associés ne devaient pas faire défaut. Le 5 juillet 1501, par l'intermédiaire des notaires Alonso de Fornicedo et Sanchez de Porras, Hojeda signait en effet un acte d'association (3) pour

(1) Navarrete, III, 85. « Reales cedulas en que se contiene el asiento hecho con Alonso de Hojeda para que vuelva con diez navios a hacer descubrimientos en atencion al poco provecho que tuvo en el viage anterior ». — Id., III, 89. « Real nombramiento de Gobernador de la isla de Coquivacoa, expedio a Hojeda a consecuencia de la capitulacion precedente ».

(2) Voir plus loin le chapitre relatif à Jean et Sébastien Cabot.

(3) Navarrete, III, 91. « Escritura de associacion entre Alonso de Hojeda, Juan de Vergara y Garcia de Campos para el viage concedido al primero ».

deux ans avec Juan de Vergara et Garcia de Campos ou Ocampo. Les associés devaient partager les frais et les profits. Ils équipèrent aussitôt quatre caravelles : la *Santa Maria de la Antigua* commandée par Ocampo, la *Santa Maria de la Grenada* sous les ordres de Juan de Vergara qui venait de recevoir sa nomination d'écrivain royal (6 septembre 1501), la *Magdalena* dirigée par Pedro de Hojeda neveu d'Alonso, et la *Santa Anna* dont le capitaine était Hernando de Guevara. Alonso avait le commandement général (1).

Ils partirent au printemps de 1502, et, suivant l'usage, touchèrent aux Canaries pour se ravitailler. Avant d'arriver à la côte de Paria, en pleine mer par conséquent, Hojeda rassembla ses officiers et tint conseil pour savoir quelles étaient les limites de son gouvernement, afin de ne pas empiéter sur les terres concédées à d'autres qu'à lui (14 mars 1502) (2). Ils étaient en vue de la Margarita lorsque une des caravelles, la *Santa Anna*, s'égara. On perdit plusieurs jours à la chercher (3). Les Espagnols arrivèrent enfin à la côte de Cumana et tout de suite se signalèrent par d'odieux abus de la force. Ils tendirent une embuscade à de malheureux Indiens, dont ils convoitaient les dépouilles, tuèrent ou blessèrent beaucoup d'entre eux, brûlèrent leurs cabanes, et firent prisonnières leurs femmes et leurs filles, dont ils gardèrent pour eux les plus jeunes et les plus jolies. C'était une singulière façon de jeter les fondements d'une colonie nouvelle !

Les Espagnols furent bientôt punis de leurs cruautés. Le vide se fit autour d'eux, et, comme le pays était pauvre, ou du moins peu cultivé, la famine devint menaçante (4). Hojeda fut obligé

(1) NAVARRETE., III, 101.

(2) ID., III, 103. « Actuaciones para asegurarse de cual era la tierra en que no debia tocar ».

(3) ID., III, 105. Instruccion a Pedro de Hojeda, para que, en conserva de Juan de Vergara, vaya en busca del carabelon Santana, que se habia perdido de vista estando sobre la isla Margarita.

(4) ID,, III, 106. Orden de Hojeda à Juan de Vergara para que con celeridad vaya à traer pan de Jamaica.

d'envoyer Vergara à la Jamaïque avec la *Santa Maria de la Grenada*, afin de se procurer des provisions, même à main armée (12 avril 1502). Un mois plus tard le pilote Juan Lopez était envoyé à la recherche de Vergara (1), dont le retour n'était pas annoncé. L'un et l'autre avaient reçu pour instruction de rejoindre les autres caravelles soit à Maracaïbo, soit à la pointe de Vela. Poursuivant de son côté sa route, Hojeda arriva bientôt à Coquibacoa, mais il trouva le pays trop pauvre pour y tenter un établissement, et suivit la côte jusqu'à la baie de Santa Cruz ou Bahia Henda. C'est là qu'il fut rejoint par un Espagnol abandonné treize mois auparavant par Bastidas, et qui avait appris la langue Indienne. Hojeda trouva la place bonne et s'occupa de fonder la colonie dont il était nommé le gouverneur. Les arbres furent coupés, la place déblayée et bientôt sortit de terre une citadelle improvisée. Les Indiens, qui ne tenaient pas à voir les Européens se fixer chez eux, les attaquèrent à l'improviste, mais ils furent repoussés avec perte, et les Espagnols achevèrent en toute sécurité la construction de leur fortesse, où ils déposèrent leurs provisions et leurs munitions ainsi que le trésor produit par les échanges, les pillages ou les rançons.

Aussitôt installés, les Espagnols ne songèrent plus qu'à de misérables questions d'amour-propre. Les vivres étaient rares et Vergara n'était pas encore revenu de la Jamaïque. Les mécontents, au lieu de s'en prendre à leurs préjugés et à leur paresse, accusèrent Hojeda de la famine et des maladies qui commençaient à les décimer. Ne prétendaient-ils pas, ces redresseurs de torts, qu'Hojeda n'était pas dans les limites de son commandement et qu'il fallait au plus tôt rentrer dans la légalité ! Au fond, ils avaient peur des tarets qui menaçaient les navires et craignaient d'être comme prisonniers dans leur conquête. Vergara, lorsqu'il revint de la Jamaïque, eut le tort d'écouter les mécontents, et de s'entendre avec Ocampo pour

(1) NAVARRETE, III, 107.

tendre une embuscade au commandant en chef. Il le pria de passer à son bord sous prétexte d'examiner les provisions qu'il ramenait de la Jamaïque, et lui déclara qu'il était prisonnier. Les rebelles le traitèrent d'abord assez bien, mais, craignant sa vengeance, ils lui mirent les fers aux pieds et partirent avec lui.

Arrivés sur la côte occidentale d'Hispaniola, Vergara et Ocampo se disposaient à débarquer, lorsque Hojeda essaya de leur échapper. Malgré les fers qu'il portait aux pieds, il se laissa pendant la nuit glisser dans l'eau. Il espérait gagner le rivage à la nage, mais le poids de sa chaîne l'entraîna, et il allait périr, lorsqu'on l'entendit et on le sauva. Il fut aussitôt ramené à ses impitoyables associés, qui, fort embarrassés de leur prisonnier, le remirent entre les mains du gouverneur de la partie occidentale d'Hispaniola et retournèrent en Espagne. En septembre 1502, le juge suprême de Santo-Domingo rendit contre Hojeda une sentence qui le dépouillait de tout ce qu'il possédait, et le déclarait débiteur envers la couronne de la part à laquelle elle avait droit. Hojeda en appela aussitôt au souverain, et fut honorablement acquitté de toutes les accusations lancées contre lui, Une ordonnance de 1502 prononça la restitution de tous ses biens (1), mais les frais de justice absorbèrent tous ses bénéfices. Il fallut un ordre exprès du roi pour le tirer des mains du gouverneur Gallego, en sorte que, comme beaucoup de plaideurs, il triompha mais fut ruiné.

Ce ne devait pas être la dernière aventure d'Alonso de Hodeja. Il retourna encore sur le théâtre de ses exploits ; mais, moins heureux cette fois, échoua dans son entreprise et entraîna dans son désastre de nombreux compagnons (2).

Hojeda, Vincent Pinzon, Nino, Lepe, Bastidas, Juan de la

(1) NAVARRETE, III, 3. Real cedula mandando no se impida a Alonso de Hojeda el viage que debe repetir à las Indias ; y que las dendas por las arales receban ser detenidos se paragan en los terminos ya prevenidos a los oficiale de la Casa de la Contractacion.

(2) GAFFAREL, *Histoire de Vasco Nunez de Balboa.*

Cosa, tels sont les aventuriers dont l'histoire a retenu les noms, et qui, sur la foi des promesses royales, partirent en même temps que Colomb et malgré Colomb, à la découverte du nouveau monde, qui s'ouvrait à leurs ardentes convoitises ; mais ils ne furent pas les seuls. Qu'était par exemple ce Juan Dormelos, (1) ou Dorvelo, à qui les souverains d'Espagne écrivaient, le 6 mai 1500, pour l'engager à leur envoyer un représentant qui traiterait avec eux le projet de découverte dont il les avait fait entretenir par le frère Juan del Puerto ? Et ce Gonzalo Gomez de Cervantes (2), qui, le 12 juillet 1501, recevait pleins pouvoirs pour équiper une flotte qui devait aller en Barbarie, aux Canaries, et sur d'autres points de l'Océan (3) ? Sans parler de tous ces aventuriers qui, dans les premières années du XVI[e] siècle, exploitaient, sans autorisation (4), les côtes d'Hispaniola, du Paria, et contre lesquels la cour était obligée de prononcer la confiscation immédiate de leurs biens ? Le nombre de ces découvreurs anonymes fut sans doute considérable, mais les documents officiels qui relataient leurs voyages ont été dispersés, leurs journaux de bord, leurs lettres,

(1) NAVARRETE, III, 77. « Nos hizo relazion de vuestra parte como vos queriades ir à descubrir con ciertos navios por nuestras mares para que vos mandasémos hacer el partido que cerca dello fuese convenible ».

(2) ID., III, 515. « Armada que debia ir a Berberia, Canarias, y otros puntos del Oceano ».

(3) ID., III, 518. « Ordenancas e mandamos que ninguna ni alguna persona ni personas nuestros suditas, naturales, vecinos é morandores de nuestros reinos é senorias de las dichas islas e tierra firme, ni otras cualesquier personas de reinos o provincias estranos no sean o sados de buscar ni descubrir ni llevar a vender a los Indios de la dicha isla Espanola, ni a otras partes los dichos guanines, ni otros metales, ni mineras de las dichas islas de la Paria è Coquibacoa, ni de otras algunas de las dichas islas, sin tener para ello nuestra licencia é mandado ».

(4) Par exemple Francisco Riverol et Juan Sanchez, contre lesquels le comte de Cifuentes reçut ordre d'instrumenter (NAVARRETE, III, 153), « con embargo de bienes hasta en cantidad de doscientos mil maravedis que costaria la habilitacion de tres buques para ir en busca de dos carabelas conque habian salido sin licencia ».

les cartes qu'ils avaient dessinées, tout a été égaré ou a disparu ; leurs voyages sont pourtant réels. Nous n'en voulons donner qu'une preuve. Ce sont des Espagnols qui, dans les premières années du XVIe siècle, ont découvert, exploré et nommé la partie du littoral des États-Unis actuels qui, des environs de la baie de Pensacola, borde le golfe du Mexique jusqu'à l'extrémité de la Floride, contourne cette péninsule, puis s'étend le long de l'Atlantique jusque vers la baie de la Chesapeake. Toutes les cartes dressées à cette époque, toutes celles par exemple qui accompagnent les diverses éditions de Ptolémée, dessinent une partie de l'Amérique du Nord et toujours avec des dénominations espagnoles (1).

Il est donc certain que de nombreux découvreurs Espagnols ont, en même temps que Colomb, voyagé dans la direction qu'il avait indiquée, et que leurs découvertes, pour être moins retentissantes, n'en sont pas moins authentiques.

(1) HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 139-252.

CHAPITRE VIII

LES PORTUGAIS AU NOUVEAU MONDE. — LES CORTEREAL. — ALVARÈS CABRAL. — VESPUCCI.

Les Espagnols ne furent pas les seuls qui se lancèrent sur les traces de Colomb, et cherchèrent non pas à lui ravir l'honneur de ses découvertes, mais à en profiter pour exploiter à leur aise les richesses des contrées où les aurait portés leur audace servie par le hasard. Les Portugais, leurs rivaux de gloire et leurs voisins immédiats, furent les premiers à chercher ainsi fortune sur l'Atlantique, mais, comme s'ils redoutaient d'engager une lutte économique qui ne tournerait sans doute pas à leur avantage, ils concentrèrent leurs efforts dans une autre direction, celle du nord-ouest. C'est à une famille portugaise, probablement d'origine française (1), celle des Cortereal, que revient l'honneur principal de ces explorations. Si même on ajoute foi à une tradition, qui d'ailleurs ne repose sur aucun document sérieux, un des membres de cette famille, Joao Vaz Cortereal, aurait été le précurseur immédiat de Colomb, et, dès 1464, aurait abordé le continent Américain.

(1) D'après Harrisse (*Les Cortereal*, I, 9), les de la Coste seraient venus en Portugal dès 1147 avec la maison de Bourgogne. En 1384 l'un d'entre eux, Vasqueanes, aurait mérité le surnom de Cortereal pour avoir affronté deux chevaliers, français ou allemands, qui étaient venus défier les Portugais. Il devint Alcade de Tavira, gouverneur des places frontières de l'Algarve, se distingua au siège de Ceuta en 1405, et obtint du roi Jean Ier la permission d'ajouter à ses armes un bras armé d'une lance d'or saisie d'un pennon flottant.

Joao Vaz Cortereal (1), huissier major (porteiro m'or) de Fernand, duc du Viseu, frère du roi Alphonse V, devint le 2 avril 1474 capitaine donataire de la partie méridionale de Terceire, fut confirmé dans cette possession le 5 avril 1488, épousa Marie de Abarca et mourut à Angra dans l'île de Terceire le 2 juillet 1496. Ce sont les seuls actes de sa vie prouvés par des documents authentiques. On lui attribue encore un voyage important qu'il aurait fait dès l'année 1464 (2). Un de ses amis Alvaro Martins Homen et lui, envoyés à la découverte par le roi de Portugal, auraient, dans la direction du nord, trouvé l'île des Morues. A leur retour ils abordèrent à Terceire, et, trouvant la capitainerie de cette île vacante par la mort de Jacomo de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante D. Brites, veuve de l'infant D. Fernand, et tutrice de l'infant D. Diogo, qui la leur accorda en récompense de leurs services, mais à condition qu'ils la partageraient entre eux (3). Remarquons tout d'abord que Dona Brites ne perdit son mari que le 18 septembre 1470, et que, par conséquent, elle ne pouvait dès l'année 1464, agir en qualité de veuve et de tutrice de son fils. En second lieu aucun des historiens d'Alphonse V et de Jean II, ni Garcia de Resende, ni Antonio Galvam, ni Damian de Goës

(1) HARRISSE, *Cortereal*, Appendices. II, III, IV, VI, XXIII.

(2) CORDEIRO, *Historia Insulana*, p. 250,311. « Estando pois vaga a capitania de Terceira pela falta do primeiro capitão Jacomo de Bruges, succeden aportarem à Terceira dos fidalgos que vinham da Terra dos Bacalhaus que por mandado del Rey de Portugal tinham ido descobrir, hum se chamava João Vas Cortereal e o outro Alvaro Martins Homem, e informando se da terra lhes contenton tanto que em chegando a Portugal a pedirao de mercè por seus servicios. . . . . Alvaro Martins Homem não era de menos qualidade e fidalguià que seu companheiro João Vas Cortereal pois egualmente a ambos tinha el rey mandado a descobrir a terra dos Bacalhaus ». Cf. récit de FRUCTUOSO, *Saudades de Terra* (édition Azevedo, 1873), liv. VI, § 9.

(3) La donation de D. Brites existe ; elle est datée d'Evora, mais seulement du 2 avril 1464, et il n'y est fait allusion qu'à ses fonctions et nullement à ses découvertes : « En considerando os servicios que João Vas Cortereal, fidalgo da casa do dito senhor, meu filho, tem feito ao infante meu senhor, seu padre. que dem haja, e depois a mime a ella... »

n'a fait allusion à un fait pourtant si honorable pour le Portugal, et des deux seuls écrivains qui en ont parlé, l'un, Fructuoso, manque de critique et écrivait cent vingt ans après le voyage en question, l'autre, Cordeiro, a composé son livre plus tard encore, seulement en 1717, et en grande partie d'après des traditions locales. Enfin et surtout, si le voyage de 1464 était authentique, est-il probable que le Portugal n'aurait élevé aucune réclamation contre les bulles pontificales qui attribuaient aux Espagnols des terres découvertes par les Portugais? Est-il possible que Martin Behaim qui vécut à Fayal de 1486 à 1490, qui était allié à la famille des Cortereal, et qui enregistre si soigneusement toutes les récentes découvertes, n'ait pas indiqué sur son fameux globe la prétendue terre entrevue par Joas Vas Cortereal? Notons encore que, lorsque le roi de Portugal voudra récompenser les services de Gaspard, le fils de Joao Vas, il ne sera même pas fait mention, dans l'acte de donation, des découvertes de son père. C'est que ces découvertes n'ont pas eu lieu! Sans doute elles auraient pu se faire, et Joao Vas fut un de ces marins, comme le Portugal en a tant compté, qui ne craignaient pas de se risquer sur des mers inconnues, et étaient parfaitement capables de découvrir des terres nouvelles, mais ce n'est pas à lui, c'est à son fils Gaspard que revient l'honneur d'avoir entrevu le continent Américain.

Gaspard Cortereal était le plus jeune des trois fils issus du mariage de João Vas et de Maria de Abarca. Il était né vers 1450. Nous le trouvons en 1497 établi à Angra. Il administrait cette capitainerie, en qualité de lieutenant d'abord de son père, puis de son frère aîné Vasqueanes (1). La nouvelle des succès obtenus par ses compatriotes dans leurs aventureuses expéditions sur l'Océan semble lui avoir inspiré une salutaire émulation. Il voulut lui aussi, comme il n'avait rien à espérer de l'héritage paternel, se tailler des principautés dans ces terres vierges, dont

(1) Harrisse, *Les Cortereal*, p. 39.

il ne s'agissait que de prendre possession, et, à diverses reprises, aidé par de hardis compagnons, se lança sur l'Atlantique. Ces expéditions ne réussirent pas. Autrement il eût été fait mention de ces découvertes dans les lettres patentes (1) qui lui furent plus tard délivrées par le roi Manoël (12 mai 1580). Mais Gaspard ne se découragea pas et organisa de nouvelles entreprises. Trouvant avec raison qu'on avait tort de négliger les régions septentrionales, il se proposa soit de trouver dans cette direction des terres nouvelles, soit de découvrir un passage qui conduirait aux Indes. Muni de lettres royales (2), par lesquelles le roi Manoël lui accordait la donation des îles ou de la terre ferme qu'il découvrirait, il partit avec un navire de Lisbonne au commencement de l'été de l'année 1500, relâcha à Terceire, où il prit deux autres navires, et arriva jusqu'au 50e de longitude nord, où il découvrit une terre très froide, mais couverte d'arbres (3). Il lui donna le nom de Terra Verde. C'est ainsi que l'Islandais Eric Rauda, cinq siècles auparavant, avait dénommé la terre qu'il rencontra. Gaspard Cortereal venait pourtant de découvrir non pas le Groenland, mais plutôt Terre-Neuve ou le Labrador. Comme les caravelles de l'Europe ne pouvaient emporter de vivres que pour trois à quatre mois au plus, et que le ravitaillement était difficile dans ces régions

(1 Ces lettres patentes enregistrent seulement les voyages entrepris « Por quanto Gaspar Cortereall, fidalguo da nossa casa, os dias pasados se trabalhon per sy e a sua custa, con navyos e homes, de buscar e descubrir e achar con muyto seu trabalho e despesa de sua fazenda e perygoo de sua pesoa algunas ilhas e terra firme ».

(2) DAMIANO DE GOES, *Chronica do Serenissimo Rey D. Emmanuel* (1566), § 67. « Pelo que propos de ir descobrir terras pera banda do Norte, porque pera do Sul tinham ja outros descuberto muytos ». — OSORIO, *De rebus Emmanuelis Regis* (1571). « Et quia videbat omnia ferme litora, quæ ad austrum spectabant, esse jam nostrorum navigationibus exploratione cognita, animum ad ea perlustranda, quæ ad septentrionem pertinebant, applicuit ».

(3) ID., ouv cité. « Nesta viagem descobrio pera quella bande do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes arvoredos, como são todas as que jazem pera aquella banda lhe pos nome terra verde ».

deshéritées, Gaspard se contenta d'un examen superficiel, et rentra en toute hâte à Lisbonne pour annoncer sa découverte et préparer une expédition plus sérieuse,

Les rois de Portugal avaient été durement punis de ne pas avoir accepté les offres de Colomb. Désirant réparer le temps perdu, ils ne repoussaient d'ordinaire aucune des propositions que leur adressaient leurs sujets, et, dans la mesure du possible, hâtaient les préparatifs des expéditions projetées. Ainsi s'explique la rapidité avec laquelle Gaspard organisa un nouveau voyage (1). Non seulement ses frères l'aidèrent de leur bourse à condition que la moitié des profits et des découvertes leur serait acquise, mais encore le roi intervint directement pour faciliter le départ de l'explorateur. On a conservé un ordre donné par le roi Manoël, à la date du 15 avril 1501, au directeur de la manutention de remettre à Gaspard tous les biscuits qu'on pouvait fabriquer avec dix muids de blé. Six jours plus tard Gaspard accusait réception desdits biscuits (2). On a conservé ce reçu. C'est même le seul document écrit et signé par lui que l'on connaisse. Quelques jours plus tard, le 15 mai, il partait de Lisbonne avec trois navires et s'enfonçait dans la direction du nord-ouest (3).

Le 8 octobre 1501, un des trois navires rentrait à Lisbonne et apportait les premières nouvelles de l'expédition. L'ambassadeur de Venise à la cour de Portugal, était alors un certain Pedro Pasqualigo. Comprenant l'importance de la découverte, il interrogea le capitaine et les matelots du navire qui venait de rentrer à Lisbonne, et, suivant l'usage des diplomates ses com-

(1) Harrisse, *Gaspard Corte Real, la date exacte de sa dernière expédition au Nouveau Monde* (1883).

(2) Voici le reçu de Gaspard : « He verdade que receby do almoxarife Jacome Dias setenta e dous quintaes e meio (de bizcoito) por dez moyos de triguo do campo que de mym recebeo. Feito a xxj dias d'abrill de 1501. Gaspar Corte Reall ».

(3) D'après Goes : « No anno de MDI partio de Lisboa ahoz XV dias do mes de Maio ».

patriotes, s'empressa d'adresser, sous forme de lettre, un rapport détaillé à la Seigneurie. Ce rapport, daté du 18 octobre 1501, nous est parvenu. Nous le donnons tout entier, non seulement à cause de l'intérêt qu'il présente, mais parce que c'est le premier document authentique relatif aux découvertes Portugaises dans l'Amérique du Nord (1). « Le 8 de ce mois est arrivée ici une des deux (*sic*) caravelles que ce roi Sérénissime envoya l'année dernière, sous le commandement du capitaine Gaspard Cortereal, à la découverte d'une autre terre vers la tramontane. On rapporte qu'ils ont trouvé à deux mille milles d'ici, entre le nord-ouest et l'ouest, un pays jusqu'alors complétement inconnu. Ils ont parcouru environ six à sept cents milles de la côte de cette terre sans en trouver la fin, ce qui les porte à croire que c'est la terre ferme. Cette terre fait suite à l'autre terre découverte l'année passée au septentrion. Les caravelles n'ont pu arriver jusque là à cause de la mer qui était gelée et de la grande quantité de neige. Leur opinion sur l'existence d'un grand continent se trouve confirmée par la multitude de grands fleuves qu'ils y ont trouvés, car, assurément, une île ne saurait en contenir un nombre aussi considérable et de si importants. Ils disent que ce pays est très peuplé et que les maisons des habitants, construites en bois, sont de grande dimension, et recouvertes en dehors de peaux de poissons. On a amené ici sept indigènes, hommes, femmes et enfants. L'autre caravelle qu'on attend d'heure en heure, doit en amener cinquante autres. Ils sont tous de même couleur, de même figure,

(1) Cette lettre de Pasqualigo, publiée dans les *Diarii* de MARINO SANUTO, (Venise, 1880-81, t. IV, p. 200-201), a été de nouveau éditée par HARRISSE (*Les Cortereal*, appendice, XVII) et traduite par lui (p. 50). Pasqualigo, le 23 octobre 1501, adressa une seconde lettre à ses frères sur le même sujet. Elle a été publiée dans la fameuse collection des *Paesi novamente ritrovati* (Vicence, 1507), et reproduit la première lettre en termes à peu près identiques. Dès 1508 la lettre de Pasqualigo était traduite en latin par Arcangelo Madrignano, en allemand par Jost Ruchamer, et vers 1515 en français par Martin de Redouer.

de même taille et de même aspect, très semblables à des tziganes et vêtus de peaux de différents animaux, surtout de loutres, dont ils portent le poil en dehors l'été, et en dedans l'hiver. Ces peaux ne sont ni cousues ensemble, ni tannées, mais telles qu'elles sont détachées de l'animal. Ils s'en couvrent les épaules et les bras. Ils se lient les parties honteuses avec des cordes faites de forts nerfs de poisson, et ressemblent ainsi à des hommes sauvages. Ils sont très craintifs et doux. Ils ont les bras, les jambes et les épaules remarquablement bien conformés. Leur visage est peint à la manière des Indiens, quelques-uns avec six signes, d'autres avec huit au moins. Ils parlent, mais personne ne les comprend, quoique on leur ait, à ce que je crois, adressé la parole dans toutes les langues possibles. Leur pays ne contient pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux et des flèches avec certaines pierres. Ils ont aussi apporté un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriqué en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise. Ceci me porte à croire qu'il s'agit d'une terre ferme, car il n'est pas probable qu'un navire soit jamais parvenu jusque là sans qu'on en ait eu connaissance. Ils ont une grande quantité de saumons, de harengs, de morues et autres poissons semblables. Ils ont aussi beaucoup de bois, des hêtres, et surtout des pins bons à faire des mâts et des vergues pour les navires. Il résulte de tout cela que le roi Sérénissime espère tirer beaucoup de profit de ce pays, soit à cause des bois pour les navires dont il a besoin, soit par les hommes qui seront d'excellents manœuvres, et les meilleurs esclaves qu'on ait jamais eus. J'ai cru très utile de vous informer de tout cela, et je ferai de même si, à l'arrivée de la caravelle capitaine, j'apprends quelque chose de nouveau ».

Ce ne fut pas la caravelle capitaine, mais le second navire qui rentra à Lisbonne trois jours plus tard, le 11 octobre. Pasqualigo n'informa pas son gouvernement de son arrivée, ou

du moins, s'il rédigea un rapport à cette occasion, ce rapport n'a pas été conservé : mais un de ces négociants italiens, dont nous avons déjà signalé la présence à Lisbonne, Alberto Cantino, homme d'affaires d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, s'empressa de faire part à son illustre correspondant du résultat et des incidents de cette traversée. Voici sa lettre, au moins aussi curieuse que la lettre de Pasqualigo (1).

« Neuf mois se sont déjà écoulés depuis que ce roi Sérénissime envoya vers le Nord deux navires bien équipés, dans le but de chercher s'il était possible qu'on découvrît dans ces lieux des terres ou des îles, et maintenant, 11 de ce mois, un de ces navires est de retour sain et sauf et avec un chargement. Il a rapporté des gens et des nouvelles que je n'ai pas cru devoir laisser passer sans en informer Votre Excellence, et ainsi j'écris exactemnet et distinctement ci-dessous ce que le capitaine a exposé au roi en ma présence (2). D'abord ils racontent que, lorsqu'ils eurent quitté le port de Lisbonne, ils naviguèrent pendant quatre mois de suite toujours dans la même direction et vers le même pôle, et pendant tout ce temps ils n'ont jamais rien vu, et, dans le cinquième mois, voulant toujours avancer, ils dirent qu'ils trouvèrent des masses démesurées de neiges congelées surnageant sur la mer et s'avançant sous l'impulsion des vagues. Du sommet de ces blocs coulait une eau douce et limpide produite par la chaleur du soleil, laquelle descendait à travers les petits canaux qu'elle se creusait elle-même. Les navires ayant déjà besoin d'eau, ils s'approchèrent avec les canots et en prirent pour leurs besoins. Craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du

(1) Cette lettre, conservée aux Archives d'Etat de Modène (Dispacci della Spagna), a été publiée en appendice et traduite par HARRISSE, ouv. cité, p. 204-209.

(2) Ce détail semble prouver que Cantino jouissait d'un certain crédit, puisqu'il était présent lorsque le capitaine de la seconde caravelle rendit compte au roi des incidents du voyage.

danger, ils pensèrent à s'en retourner, mais, soutenus par l'espoir, ils résolurent de pousser dans la même direction pendant quelques jours encore autant que possible, et ils recommencèrent leur voyage. Le deuxième jour ils rencontrèrent la mer gelée, et, forcés de renoncer à l'entreprise, ils retournèrent vers le nord-ouest et l'ouest. Ils voyagèrent pendant trois mois dans cette direction, toujours favorisés par le beau temps. Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent entre ces deux directions, un très beau pays d'où ils s'approchèrent avec joie, et plusieurs grands fleuves d'eau douce coulant de ce pays vers la mer. Ils remontèrent un de ces fleuves pendant environ une lieue, et, étant descendus à terre, ils trouvèrent une grande quantité de fruits excellents et variés, des arbres et des pins d'une telle dimension en hauteur et en grosseur qu'ils seraient trop grands pour servir de mât au plus grand navire qui soit en mer. Aucune espèce de blé ne pousse dans cette contrée, et les indigènes affirment ne vivre que de pêche et de chasse aux animaux, qui sont en grande quantité dans le pays, tels que cerfs très grands couverts d'un poil très long. Ils se servent de leurs peaux pour s'habiller et pour construire des habitations et des bateaux. Il y a des loups, des renards, des tigres, des zibelines. Ils assurent qu'il s'y trouve, chose miraculeuse à mon avis, autant de faucons voyageurs que de moineaux chez nous. J'en ai vu et ils sont très beaux. Ils se sont emparé d'environ cinquante de ces indigènes, hommes et femmes, et les ont amenés au roi. Je les ai vus, touchés, observés, et, commençant par leur taille, je dirai qu'ils sont un peu plus grands que nous, avec des membres bien proportionnés et bien formés. Les cheveux des mâles sont longs, selon notre usage, et flottants en boucles. Ils ont le visage peint de gros dessins à la façon des Indiens. Leurs yeux, de couleur presque verte, donnent à toute leur physionomie, quand ils vous regardent, un air de grande fierté. Leur langage ne se comprend pas, cependant il n'a aucune âpreté. Au contraire, il est plutôt

humain. Leurs façons et leurs gestes sont très doux ; ils rient beaucoup et montrent grand plaisir. Voilà pour les hommes. Les femmes ont les seins petits, une très petite taille et leur visage est fort gentil. Leur couleur est plutôt blanche. Les mâles au contraire sont beaucoup plus foncés. En résumé, sauf le terrible regard de l'homme, ils nous ressemblent, selon moi, tout à fait et en toute chose. Ils sont complètement nus, excepté dans les parties honteuses qu'ils cachent sous une peau des cerfs susdits. Ils n'ont point d'armes, ni de fer : ainsi tout ce qu'ils travaillent et ce qu'ils font, c'est avec des pierres pointues très dures, dont ils se servent pour tailler toutes choses, même les plus dures.

Ce navire a fait le voyage de retour ici en un mois, et l'on assure qu'il y a 2,800 milles de distance. L'autre navire a résolu de longer cette île en naviguant jusqu'à ce qu'il réussisse à établir s'il s'agit d'une île ou d'un continent. Le roi les attend lui et les autres avec impatience. Quand ils seront arrivés, s'ils rapportent quelque chose digne de Votre Excellence, je l'en avertirai immédiatement ».

Gaspard Cortereal et ses compagnons ne devaient jamais rentrer à Lisbonne (1). Soit qu'ils aient fait naufrage, soit qu'ils n'aient pu revenir en Europe, on n'entendit plus parler d'eux, et les seuls renseignements authentiques sur la découverte portugaise nous les devons aux documents italiens que nous venons de reproduire.

De ces documents, quelle conclusion avons-nous le droit de tirer ? Gaspard Cortereal s'est avancé dans les mers du Nord jusqu'au point où il a rencontré soit des icebergs, soit des côtes

(1) Gomara (*Historia general de las Indias* (Ed. Vedia, p. 177) est l'écrivain le plus ancien qui parle des Cortereal, et sa seule autorité est la traduction latine de la lettre de Pasqualigo. Ramusio (*Raccolta*, III. 417) se contente de reproduire les renseignements donnés par Pasqualigo. Les historiens Portugais, Galvam ou Goës, ne sont pas mieux informés. Osorio en sait encore moins que Goës : « Sed quid illi acciderit, aut quo fato absumptus fuerit numquam sciri potuit ».

bordées de glaciers, c'est-à-dire dans les régions de l'Atlantique que l'on a désignées depuis sous le nom de détroits ou de mers de Baffin, de Davis et d'Hudson. Ces côtes, remarquables par les arbres gigantesques qui les bordaient, sont probablement celles du Labrador. Quant aux habitants, leur description répond assez à celles qu'ont données plus tard Cartier ou Champlain des Canadiens ; mais il est impossible de déterminer avec plus de précision la région découverte ou les indigènes avec lesquels les Portugais entrèrent en relations. On aura pourtant remarqué qu'ils connaissaient déjà les Européens, puisqu'ils avaient entre les mains des objets de fabrication européenne, et spécialement vénitienne. Mais quels étaient ces Européens ? Étaient-ce les Vénitiens et les Frislandais de Zeni, ou simplement les Anglais de Gabotto, dont nous raconterons bientôt l'histoire ? Ici encore nous avouerons notre ignorance. Certes il serait facile d'avancer des hypothèses plus ou moins plausibles ; mais n'est-il point préférable de reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien affirmer, sinon la réalité de ce double voyage entrepris par les Portugais et Gaspard Corteral dans l'Amérique du Nord (1).

La catastrophe qui anéantissait brusquement tant d'espérances eut un grand retentissement dans tout le Portugal (2). Miguel Corteral, le second des fils de Joaô Vaz, ne voulut pas croire à la disparition de son frère, et partit à sa recherche. Divers documents attestent qu'il remplissait à la cour de Lisbonne d'importantes fonctions. En 1495, le roi Jean II lui accordait une pension pour le récompenser de ses services. En 1501, le roi Manoël l'avait auprès de lui en qualité de porteiro major.

(1) Harrisse, *Les Cortereal*, appendice XIV et XIX.

(2) Colomb avait été en rapport avec les Cortereàl, et il s'intéressait à leur sort. Voir Las Casas, *Historia de las Indias*. I, XIII : « Y anidio maïs (Colon) que habia visto dos hijos del capitan que descubrio la dicha isla Terceira, que se llamaban Miguel y Gaspar Cortereal, ir en diversos tiempos a buscar aquella tierra, y que se perdieron en la demanda, el uno en pos del otro, sin que supiese cosa dellos ».

Miguel profita du crédit dont il jouissait et de l'impression causée par la mort de son frère pour obtenir l'autorisation de partir.

Les historiens ont prétendu que Miguel avait entrepris deux voyages à la recherche de son frère (1). Le premier voyage aurait eu lieu en mai 1501 ; mais tout était étrange dans les détails de cette expédition. Ainsi les trois navires, *Figa*, *Santa-Barbara* et *Santa-Cruz*, en quittant Lisbonne, avaient relâché à Malaga, ce qui est au moins singulier pour des explorateurs qui songent à parcourir le nord de l'Atlantique. En outre, l'équipage était nombreux, et on ne s'expliquait pas la présence à bord d'un mandataire spécial du roi, Fernaô d'Alcacova ; mais on sait aujourd'hui que ces trois navires faisaient partie de l'escadre envoyée par le roi Manoël contre les Turcs au secours de Venise (2). C'était Joaô de Menezes qui avait le commandement général de la flotte ; mais, comme les Turcs n'attaquèrent pas, les Portugais rentrèrent à Lisbonne. Ils étaient de retour en novembre 1501, et le roi récompensait Miguel en lui accordant une pension de 300,000 reis, pour ses services passés et à venir (3).

Ce fut alors seulement que Miguel Cortereal organisa une expédition à la recherche de son frère. Il fit valoir auprès du roi les conventions intervenues entre la couronne et Gaspard Cortereal, et, par lettres patentes du 15 juillet 1501(4), obtint la confirmation de tous les privilèges accordés à son frère, et notamment la propriété de la moitié des terres à découvrir. Le

(1) Les documents relatifs à cette expédition sont les suivants : 1° Demande à l'écuyer du roi, Christovam Lopez, de deux pipes de vin et d'un bœuf (6 août 1501). — 2° Reçu de Michel Cortereal (7 août 1501). — 3° Reçu de deux douzaines de merlans pour approvisionnement de la *Figa* (7 août). — 4° Reçu du capitaine Jao Leite de la *Santa Barbara*. — 5° Reçu du capitaine Diogo d'Alcaçover de la *Santa Cruz*.

(2) Damiano de Goës, ouv. cité, § 48, 51, 52, 62.

(3) « E aos que ao deamte delle esperamos receber ».

(4) Harrisse, *Les Cortereal*, appendice XX.

10 mai 1502, deux ou trois navires (1) (on n'est pas bien fixé sur le nombre), partaient de Lisbonne et prenaient la direction du nord. Lorsque Miguel arriva à la côte que son frère avait découverte, à la Terre-Verte, et qu'il reconnut un grand nombre d'estuaires et de ports, afin de faciliter les recherches [illegible] la besogne. Chacun des navires [illegible] une région [illegible]ment, on fixa un rendez-vous commun pour le 20 août. Deux navires seulement arrivèrent à la date fixée. [illegible] Miguel ne reparut jamais. On l'attendit [illegible] lorsqu'on [illegible] que tout espoir était perdu, on se décida à reprendre le chemin de Lisbonne. Depuis on n'entendit jamais plus parler de Miguel. Il [illegible] victime [illegible] de ces mers dangereuses.

Le roi se montra très affecté de la mort de Miguel (2) et expédia [illegible] deux navires à sa recherche, mais ils [illegible] sans avoir rien trouvé. Soit qu'il ait [illegible] contre l'impossible, soit qu'il ait été distrait par d'autres affaires, le roi ne voulut plus autoriser de nouveaux voyages à la recherche des frères Cortereal (3). Lorsque l'aîné de la famille, le capitaine d'Angra, Vasqueannes, demanda l'autorisation de partir sur des navires équipés à ses frais, le roi lui en refusant justice [illegible]

(1) D'après Damiam de Goes [illegible] [illegible] commune [illegible] Voir le [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] que se ajuntassem [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Miguel Corterreal [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] memoria [illegible] [illegible] [illegible] Corte Real [illegible]

(2) Damiam de Goes, § 66 : Que pela grande [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

(3) Id., « Movido [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] naos armadas [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nunca [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] provincia da terra verde [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] a terra dos Corte Reaes. »

zèle, lui défendit de tenter une entreprise qui paraissait désespérée : mais il le confirma, par lettres patentes du 17 septembre 1506 (1), dans la capitainerie des terres nouvelles accordées à ses frères. Il n'avait donc pas entièrement abandonné l'idée d'un voyage d'exploration dans les mers septentrionales, mais il se réservait de choisir le moment qui lui semblerait opportun.

Aussi bien ce fut comme une tradition, ou plutôt comme un héritage de famille chez les descendants des frères Cortereal que de songer à explorer les mers du nord. Le 12 juillet 1574 (2), le roi don Sébastien, et, le 26 mai 1579, le roi Henri confirmaient les privilèges accordés à la famille Cortereal, et en 1574, Vasqueanes Cortereal envoyait à la découverte du passsage nord-ouest un navire qui se crut un moment à l'entrée du détroit. Ce n'était qu'une illusion. D'ailleurs le manque de vivres força les matelots à rebrousser chemin. Cette fois encore la tentative avait échoué. Au moins devions-nous la mentionner à l'honneur de cette race héroïque, qui ne s'est jamais laissée arrêter, ni par le malheur, ni par l'insuccès, et qui résolument a porté le pavillon Portugais dans des régions qui auraient mérité de rester Portugaises.

L'exemple donné par les Cortereal ne fut pas stérile. De nombreux Portugais s'engagèrent dans la voie tracée par eux, et la région de la Terre-Verte, de la Terre de Cortereal, ainsi que la désignent presque toutes les cartes du XVIe siècle, fut longtemps parcourue et exploitée par les Portugais. C'était dans les parages de Terre-Neuve, attirés sans doute par les profits de la pêche, qu'ils se rendaient de préférence. En 1500 ou 1501, une véritable colonie, composée d'habitants de Vianna, d'Aveiro et de Texera, alla même s'établir à poste fixe dans l'île, et il paraît que leurs opérations réussirent, car, dès l'année 1506, le roi de Portugal ordonnait à ses représentants, et spécialement à un

(1) HARRISSE, appendice XXIII.
(2) ID., Appendices, XXXVII et XLI. — Voir FERDINAND DENIS. — *Biographie générale Hoefer.*

certain Diogo Brandeo, de faire percevoir, dans les ports de la province de Minho, une dîme sur les produits de la pêche à Terre-Neuve (1). Seulement, comme ce n'étaient pas des gentilshommes, tels que l'avaient été les Cortereal, qui se livraient à ces fructueuses entreprises, on n'en a plus gardé le souvenir que par la tradition. Elles avaient pourtant excité la curiosité d'un savant Portugais, Francesco de Souza, qui avait composé un livre sur cet intéressant sujet Ce livre existait encore à Lisbonne, lors du tremblement de terre de 1755, mais il disparut alors avec bien d'autres trésors. En voici le titre, qui seul a été conservé : « Tratado das ilhas novas e descobrimentos dellas et outras cousas... e dos Portuguezes que firaô de Viana, e das ilhas dos Açores a poroar a terra nova de Bacalhaô vae en 70 anòs, de que suceden oque adiante se trata. Anno de Senhor, 1570 ». On sait aussi, par divers documents anglais, qu'en 1501 (2), le 19 mars, Henri VII Tudor octroyait des lettres patentes à des marchands de Bristol associés à Joao Fernandez, Francisco Fernandez et Joao Gonzalès, gentilshommes des Açores (3). En 1502, le 9 décembre, d'autres lettres étaient accordées à d'autres négociants anglais, et aux mêmes Joao Gonzalez et Francisco Fernandez. Dans l'un et dans l'autre cas (4), il s'agissait de voyages à entreprendre dans les parages de Terre-Neuve (5). En 1505, nouvelle expédition Anglo-Portugaise et toujours dans les «Terres-Neuves », ainsi que le démontre la gratification accordée par le roi Henri VII (6), à des Portugais qui lui avaient rapporté

(1) Botelho de Lacerda, *Sobre a decadencia das pescarias de Portugal* Mémoires de l'Académie de Lisbonne), vol. VIII, p. 338.

(2) Biddle, *Memoir of Cabot*, p. 312-320.

(3) Armigeris in insulis de Surry (*sic*) sub obediencia Regis Portugaliæ oriundis.

(4) Rymer, *Foedera*, t. V, p. 186.

(5) C'est sans doute à cette expédition que se rapporte l'émargement suivant : « 1503, sept. 30. To the merchants of Bristol that have bene in the Newefounde Lannde, L. 20 ». — Hakluyt, *Principall Navig.* I, 219.

(6) *Excerpta historica*, *Privy purse expenses of Henry VII*, p. 133.

« of the Newfound Island » des piverts et des chats sauvages. Mentionnons encore le voyage d'un gentilhomme Portugais, Joao Alvares Fagundes, tel qu'il résulte d'une charte de donation du roi Manoël, en date du 13 mars 1521 (1), dans laquelle il est fait allusion à des découvertes antérieures. Le roi, pour le récompenser, lui accorde « la terre dite ferme à partir de la démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du sud, jusqu'à la terre découverte par les Cortereal, en plus la baie d'Angoada, sur la côte nord-est et sud-est des îles auxquelles Faguades a donné son propre nom ».

La meilleure preuve de la fréquence et de la continuité de ces expéditions Portugaises dans l'Amérique septentrionale nous est donnée par les cartes du temps. La plupart d'entre elles, pour toute la région du nord-ouest, portent en effet des dénominations Portugaises. La terre dite de Cortereal désigne d'ordinaire les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Dominion. Les noms des ports, des rivières, des caps depuis le Labrador jusqu'à la côte actuelle des Etats-Unis, sont tous Portugais. Le plus singulier c'est que, même dans les cartes dressées notoirement soit par des Espagnols, soit par des Français ou des Italiens dans la première moitié du XVIe siècle, les appellations Portugaises ont été soigneusement conservées : preuve évidente des voyages entrepris et des découvertes faites par des Portugais dans ces parages du nord-ouest. Telle est la mappemonde d'Alberto Cantino (2), l'auteur de la lettre au duc Hercule d'Este sur le voyage de Gaspar Cortereal; la mappemonde de 1503-1504 attribuée à Salvat de Palestrina (3) ; la carte de Pedro Reinel de

« 1505, sept. 25. To Portyngales that brought popyngais and catts of the mountaigne with other stuf to the Kinges grace, L. 5 ».

(1) BETTENCOURT, *Descobrimentos, guerras et conquistas dos Portuguezes em terras do Ultramar nos seculos XV e XVI* (1881), t. I, p. 132-135.

(2) Cette carte a été reproduite par Harrisse en appendice à son ouvrage sur les Corte Real. C'est le monument le plus important pour l'histoire des premières navigations transatlantiques. Il fut dressé de 1501 à 1503.

(3) KUNSTMANN, *Die Entdeckung Americas*, p. 129.

1505 (1): la mappemonde de Johannes Ruysch de 1508 (2) : le portulan du vicomte de Maggiolo dressé en 1511 (3) où l'on distingue au sud de la Terra de Lawrador de rey de Portugall une terre plus grande encore, dénommée Terra de Corte Reale de Rey de Portugall, suivie de la légende Terra de Pescaria. Dans la carte Portugaise anonyme de 1520 (4), la contrée du Lavrador porte la légende suivante : Terram istam Portugalenses viderunt, tamen non intraverunt, et dans le pays des Bacalnao (sic) placé parallèlement à l'île de Terre-Neuve, encore soudée au continent, se trouvent mentionnés les voyages des Cortereal (5). Qu'est-il besoin de poursuivre plus loin cette énumération qui risquerait de devenir fastidieuse ? N'en avons-nous pas assez dit pour établir que les Portugais découvrirent et explorèrent ces régions, et qu'ils s'y attribuèrent pendant de nombreuses années le monopole du commerce ?

Les Portugais, en dehors de l'Amérique Centrale réservée aux Espagnols, se sont établis de bonne heure dans le continent méridional. Si même on ajoute foi à un curieux document (6), ils y seraient venus avant même que Colomb eût fait sa découverte. Voici ce document, autour duquel on a bâti des théories bien hasardées, et que nous ne reproduirons que sous toutes réserves.

Lorsque Martins Affonso Sousa (7), conquérant et premier

(1) Kunstmann, *Atlas zur Entdeckungen geschihte Americas*, pl. I.

(2) Voir le fragment de cette carte que nous avons reproduit.

(3) D'Avezac, *Atlas hydrographique de 1511*.

(4) Kunstmann, ouv. cité, p. 129-135.

(5) « Terram istam Gaspar Cortercalis Portugalensis primo invenit et secum tulit homines silvestres et ursos albos. In ea est maxima multitudo animalium et avium nec non et pescium. Qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam rediit. Sic et fratri ejus Micaele anno sequenti contigit ».

(6) Ce document est emprunté à un manuscrit daté de Santos 3 juillet 1784, et conservé dans les archives de saint Benoît, dans la ville de Saint-Paul. Le docteur Manoel do Amaral Gurgel en a pris une copie qui a été publiée par le docteur F. Gaspar da Madre de Deus, dans le *Jornal do Inst. hist. e geog. Brasileiro*, t. II, p. 427.

(7) L. Cordeiro, *L'Amérique et les Portugais*, p. 49.

gouverneur de la capitainerie de Saint Vincent, plus tard appelée de Saint Paul, s'établit dans ce pays dans les premiers mois de 1532, il y reçut un accueil empressé de la part du maître de la région, un certain Tiberéça, ou Taybireça, le chef le plus puissant de la tribu des Guaynazes, qui possédait les plaines de Piratiningua. Les Portugais avaient jeté les fondements d'une citadelle dans la petite île de Guaïbe, ainsi nommée d'un arbre qui y croît en abondance, mais toutes les tribus voisines s'étaient d'abord liguées contre eux, et se disposaient à jeter à la mer ces étrangers dont elles redoutaient le voisinage. Ce fut sur les instances d'un Portugais, depuis longtemps établi dans la région, et qui même était devenu le gendre de Taybireça, que ce dernier se déclara le protecteur des nouveaux venus, et, par son exemple, entraîna les autres tribus. Bientôt une alliance perpétuelle fut conclue entre Brésiliens et Portugais, et la colonie fit de rapides progrès. Le principal et à vrai dire l'unique intermédiaire de cette heureuse négociation se nommait Joao Ramalho. Or le testament authentique de ce Ramalho existe (1). Il fut rédigé le 3 mai 1580, à San-Paolo, par le notaire Lourenço Vaz, en présence du juge ordinaire, Pedro Dias et de quatre témoins. Dans ce testament il est dit à deux reprises que Ramalho résidait au Brésil depuis quatre-vingt-dix ans, ce qui nous reporte à la date de 1490, par conséquent à deux ans avant la découverte de Colomb. Aucun des témoins ne s'est inscrit en faux contre cette assertion de Ramalho, d'où il résulte que, quelques années avant l'époque officiellement fixée pour la découverte du Brésil, quelques Portugais s'étaient établis au Brésil. Jetés par la

(1) Cordeiro, ouv. cité, p. 50. « Eu tenho uma copia do testamento original de João Ramalho, escrito nas notas da villa de S. Paulo pelo Tabellião Lourenço Vaz, aos de Maio de 1580. A factura do dito testamento, alem do referfdo Tabellião, assistiram o juiz ordinarie Pedro Dias e quatro testemunhas os quaes todos ouvirao as disposições do testador. Elle duas vezez repetiu que tinha alguno noventa annos de assistencia nesta terra sem que alguns dos circumstantes lhe advertisse que se enganava, o que certamente fariam se o velho por caduco errase o conta ».

tempête, ou venus de leur plein gré, mais par contrebande, sur cette côte, ils s'y seraient fixés, et même auraient contracté alliance avec les indigènes, ainsi que le firent au seizième siècle quelques interprètes Normands, (1) qui s'établirent au milieu des Tupinambas. On a même conservé le nom d'un de ces compagnons de Ramalho, un certain Antonio Rodriguez (2), qui aurait épousé la fille de Piquirobis, cacique des villages de Hururay. Si plus tard, lorsque se firent à grand bruit les voyages de découvertes, Ramalho et ses amis ne revendiquèrent point pour eux l'honneur de la première découverte, c'est sans doute qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux vengeances rétrospectives de leur souverain, pour avoir tenté sans son autorisation une expédition de ce genre, ou bien encore préférèrent-ils tout simplement la tranquillité à la gloire. Bien plus, ils paraissent avoir resserré les liens qui les unissaient aux indigènes, et n'avoir consenti à se rapprocher de leurs compatriotes que quarante-trois ans après leur arrivée.

Tout en reconnaissant que la seule preuve du voyage de Ramalho est un simple document qu'il est facile d'altérer ou de mal interpréter, et rien qu'une date peu vraisemblable qui attribuerait à ce Portugais plus d'un siècle d'existence, au moins sommes-nous en droit de penser que des expéditions analogues se sont sans doute accomplies. L'histoire ne se compose pas

(1) Léry, *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, édition Gaffarel, § 7. « Sur quoy, à mon grand regret je suis obligé de réciter icy que quelques truchemens de Normandie qui avoient demeuré huit à neuf ans dans ce pays-là pour s'accomoder à eux, menans une vie d'athéiste, ne se polluoyent pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles, etc. » Léry (§ 18) a même conservé le nom d'un de ces interprètes, Goset, qui devint chef de la tribu qui l'avait adopté.

(2) Cordeiro, ouv. cité, p. 50. « Resulta que no Brazil assistirão Portuguezes, 8 annos pouco mais ou menos, antes de se saber na Europa que existia o mundo novo : digo Portuguezes no plural porque das memorias do Padre Jorge Moreira, escriptas no meio do seculo passado, consta que com João Ramalho veio Antonio Rodrigues, o qual casara com una filha do Piquirobi, caccique da Aldea de Hururay ».

seulement des faits enregistrés et reconnus, mais aussi des faits probables bien qu'ignorés. Nous n'avons conservé ni le nom ni le souvenir de ces prédécesseurs anonymes de Colomb, mais n'est-ce pas assez d'avoir établi qu'ils ont pu exister?

Aussi bien la meilleure preuve que nous puissions alléguer de leur existence probable c'est que la découverte officielle du Brésil, en l'an 1500, est le fait du hasard, et que si Colomb, huit ans auparavant, n'avait pas abordé à Guanahani, l'honneur d'avoir le premier foulé le sol du continent reviendrait au Portugais Alvarès Cabral, jeté par la tempête sur le littoral Brésilien. On sait que les navigateurs Portugais avaient eu l'heureuse chance de doubler le cap de Bonne-Espérance et d'arriver aux Indes en faisant le tour de l'Afrique. Le roi Manoël le Fortuné conçut aussitôt le projet de conquérir les Indes Orientales, et, malgré l'épuisement des finances, malgré les dangers et les dépenses de ces lointaines expéditions, les Portugais se présentérent en foule pour aider leur souverain à réaliser ses rêves ambitieux. En mars 1500 une flotte de treize vaisseaux, montée, sans parler des équipages, par quinze cents hommes de troupes, était déjà équipée et prête à partir. Le roi en avait confié le commandement à un des premiers seigneurs du Portugal, don Pedro Alvarès Cabral (1), gouverneur de la province de Beira et alcade major de Belmonte. On ne sait ni le lieu ni la date de la naissance de Cabral. On sait seulement qu'il était allié à l'une des plus nobles familles du royaume et qu'il avait épousé Isabelle de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille de Jean III. L'histoire a perdu le souvenir des services qu'il avait rendus pour mériter l'honneur de diriger cette flotte; mais Vasco de Gama faisait grand cas de lui, et l'avait spécialement recommandé au roi comme le plus capable de recueillir les fruits de son mémorable voyage. Rien ne fut négligé pou-

(1) J. DE BARROS, *Decada primeira de India*, I, 30. — FARIA, *Asia Portugueza*. — SOLORZANO, *De jure Indiarum*, I, 3, Nos 31, 32, 33. — ROCCA PITTA, *America Portugueza*.

la réussite de cette vaste entreprise. Des marins déjà célèbres, et dont plusieurs auraient mérité de commander en chef furent donnés comme auxiliaires à Cabral : Sanchez de Thoar, un Espagnol intrépide jusqu'à la témérité, et qui ne reculait jamais devant le danger, Nicolao Coelho, qui s'était déjà distingué lors du premier voyage de Vasco de Gama, et surtout Bartolomeo Diaz, le fameux pilote, celui dont l'expérience consommée valait une escadre. Deux négociants, ou plutôt deux administrateurs distingués, Ayres Barbosa et Pero Vazde Caminha, lui avaient été adjoints pour règler toutes les affaires commerciales, et pour fonder des factoreries sur la côte du Malabar. Maître Joaô, le physicien, ou, si l'on préfère, le médecin du roi, avait aussi demandé à faire partie de l'expédition. A bord des navires avaient été entassés de magnifiques présents, destinés à faire oublier par leur somptuosité ceux que Gama avait naguère offerts au rajah de Calicut, et dont la mesquinerie avait failli compromettre le succès de l'expédition.

Le 8 mars, tous les préparatifs étant achevés, et la flotte étant mouillée au Rastello, devant la plage où l'on creusait les fondations du couvent de Belem, le roi Manoël, qui voulait signaler par une grande solennité le départ de son escadre, rassembla le peuple dans la cathédrale de Lisbonne. L'évêque de Ceuta officia pontificalement, bénit l'étendard aux armes du Portugal qui avait été déposé sur l'autel pendant la cérémonie, et le donna au roi qui le remit à Cabral, en même temps qu'il lui couvrait la tête d'un chapeau béni par le pape. La bannière fut alors élevée et portée en grande pompe au rivage, où le roi en personne voulut être témoin de l'embarquement de Cabral. Le Tage était alors couvert de bateaux remplis de spectateurs. « Toutes ces chaloupes, lisons-nous dans le récit d'un témoin oculaire, l'historien Barros (1), étaient chamarées de livrées, de banderoles, d'armoiries, et donnaient au fleuve l'aspect d'un jardin orné de

(1) Barros, ouvrage cité.

fleurs diverses dans un des plus beaux jours du printemps. Mais ce qui exaltait le plus les esprits, c'était le bruit sonore et harmonieux des flûtes, des tambourins, des hautbois, des trompettes, auquel s'unissait le son plus doux de l'agreste chalumeau, qui jusque là n'avait retenti que dans des prairies et des vallons, et qui, pour la première fois, se faisait entendre sur les eaux salées du vaste Océan ».

Cabral mit à la voile le 9 mars et arriva en treize jours aux îles du Cap Vert. Jusqu'alors, aucun accident n'avait troublé sa navigation. Il s'aperçut à ce moment qu'un vaisseau lui manquait, celui que commandait Vasco d'Athayde. On ne l'attendit que peu de temps et les douze autres navires continuèrent leur route après avoir perdu l'espérance de le rallier. Afin d'éviter les calmes de la côte de Guinée, et conformément à une tradition Portugaise en vertu de laquelle pour doubler l'Afrique il fallait s'élever très au large, Cabral ordonna de prendre la direction du sud-ouest. On a prétendu que, battu par une tempête, il se laissa pousser vent arrière, et arriva tout à fait par hasard en vue d'une terre inconnue, qui n'était autre que le Brésil. Nous avons pourtant peine à croire que cette belle découverte soit l'effet d'un pur hasard. On connaissait à la cour de Lisbonne les découvertes de Colomb, et bien des Portugais non seulement avaient déjà demandé à être investis des îles ou des terres qu'ils découvraient dans l'Océan, mais encore plusieurs d'entre eux étaient déjà partis à la découverte. Il se peut donc qu'Alvarès Cabral, lorsqu'il se dirigeait invariablement vers le sud-ouest, ait été poussé soit par une louable curiosité, soit par une légitime espérance de faire à son tour quelque importante découverte.

Entraîné par les vents, ou poussé volontairement dans cette direction, Alvarès Cabral arriva le 22 avril, mercredi de l'octave de Pâques, en vue d'une montagne de forme arrondie, à laquelle il imposa le nom de Monte Pascoal. Bientôt on découvrit une côte dont la merveilleuse fertilité frappa de surprise

ceux qui ne connaissaient que les plages africaines ou les terres basses du Malabar (1). Ce fut seulement le 23 avril que Nicolas Coelho fut chargé d'explorer la côte. Il aperçut quelques sauvages au teint cuivré, entièrement nus, et qui, armés d'arcs et de flèches, s'approchèrent des Portugais, mais sans démonstration hostile. Deux d'entre eux, surpris dans leur canot, furent amenés devant Cabral. « Les naturels de ce pays, lisons-nous dans la relation de Pedro Vaz de Caminha, sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge ; leur figure n'est pas désagréable, et ils sont pour la plupart d'une taille assez avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable... L'un des deux que nous conduisions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée plume à plume aux cheveux avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire ; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête. Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil. Il était vêtu avec magnificence et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sanchez de Thoar, Simam de Miranda, Nicolao Coelho, Ayres Correa et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied du fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches (2), entrèrent

(1) La relation de Pedro Vaz de Caminha, longtemps renfermée dans les archives de la Torre de Tombo à Lisbonne, fut signalée en 1790 par Munoz. Le P. Manoel Ayres de Cazal la publia en 1817 dans le premier volume de la *Corographia Brasilica*. Ferdinand Denis l'a traduite en français en 1821 et d'Olfers en allemand 1878. Elle a été reproduite dans le *Journal des Voyages* de Verneur et dans la *Colleccão de noticias para la historia et geografia dos Nacões oultramarinas*.

(2) Sans doute les calumets que les Brésiliens fabriquaient avec la feuille roulée du palmier, et dans lequel ils introduisaient du petun. Voir la planche de la page 113.

et ne firent aucune salutation, pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou. Il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite, mais en apercevant une poule ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plus tôt portés à leurs lèvres qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin, et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté ».

On aura remarqué que ces indigènes ne regardaient pas les Européens comme des êtres d'une nature supérieure. Ils ne s'inclinaient pas devant eux comme devant des Dieux, ainsi que le firent les insulaires des Antilles ou même les peuples civilisés du Mexique. Ils semblaient appartenir à une race plus forte et plus fière. Quelques heures après leur entrevue, ayant éprouvé le besoin du sommeil, ils s'étendirent sans plus de façon sur le tillac et s'endormirent au milieu de ces étrangers, n'ayant d'autre souci que de ne pas endommager leur coiffure de plumes. Les Portugais de leur côté, traitèrent avec ménagement leurs futurs sujets. Cabral ne voulait à aucun prix que les indigènes emportassent un mauvais souvenir de leur première entrevue avec les Européens. Il les combla de présents, bracelets de laiton, clochettes, miroirs, et décida que, dès le lendemain, on les reconduirait à terre.

La mer était grosse, et on n'avançait qu'avec précaution sur cette île inconnue. Ce ne fut que le samedi 25 avril que les

Portugais arrivèrent, par 46° 30' de latitude centrale, à un hâvre qui leur parut très sur. Ils le nommèrent Porto Seguro. Deux officiers furent envoyés à terre afin de remettre les deux indigènes à leurs compatriotes qui du rivage suivaient tous les mouvements de la flotte. En même temps furent débarqués deux jeunes gens, condamnés au bannissement pour leurs crimes. Ils appartenaient à la classe de ceux qu'on nommait les Degradados, et avaient obtenu de se fixer en qualité d'interprètes au milieu des premiers sauvages qu'on rencontrerait. De leur zèle et de leur exactitude à donner toute sorte de renseignements sur les ressources de la région, dépendrait leur sort futur. L'un de ces degradados, Affonso Ribeiro, devait rendre de grands services aux Portugais et devenir un agent intelligent et précieux de la colonisation. Il fut pourtant accueilli tout d'abord avec défiance par les Tupiniquins, tel était le nom des indigènes qu'on venait de découvrir, mais il ne se rebuta pas, pénétra jusqu'à leurs villages, et, quand il eut montré les brillantes bagatelles dont il était porteur, se joua l'éternelle comédie des premières relations entre civilisés et barbares, les uns exploitant les autres, et ceux-ci charmés d'être pris pour dupes.

Le jour suivant, c'était le dimanche de Pâques, Cabral descendit à terre avec ses principaux officiers et une partie de ses équipages. On célébra la messe dans un îlot de l'anse, qui fut alors désigné sous le nom de Coroa Vermelha. Un moine qui plus tard devint évêque de Ceuta, Fr. Henrique de Coïmbre, prêcha devant les Portugais et devant les Indiens, dont l'attitude fut pleine de convenance. Ils suivaient avec exactitude tous les signes d'adoration ou d'humilité du prêtre et des assistants, se jetant à genoux, ou se relevant, se frappant la poitrine, imitant en un mot les Portugais dans tous leurs gestes. Quelques jours plus tard, le 1er mai, Cabral prit solennellement possession du pays, au nom de la couronne de Portugal. Il fit dresser une croix en pierre, planter un poteau aux armes du roi Manoël et distribua aux indigènes de nombreux cadeaux. Il donna à la

contrée le nom de Terre de Santa-Cruz, qu'elle a en effet porté quelques années, mais qui depuis a été remplacé par le nom d'une des principales productions du pays, le bois de teinture depuis longtemps nommé Brésil.

Voici comment un témoin oculaire, Vaz de Caminha, rendait compte à son maître de cet acte important, qui allait assurer un empire à la dynastie régnante : « Aujourd'hui vendredi 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix. Nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et, quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à plus de deux cents, La croix a été placée avec les armes et la devise de votre Altesse ; on a élevé au pied un autel, et le P. Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait. Lorsque on vint à dire l'Evangile, et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux, que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés... Ils nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont adopté aucun genre d'idolâtrie ».

Jusqu'au jour du départ de Cabral, et grâce à ses ordres

aussi remplis d'humanité que d'intelligence, il n'y eut entre Portugais et Tupiniquins que de cordiales relations. Tantôt les Indiens réunis aux sons de la janubia, exécutent autour de l'autel des danses sacrées, tantôt l'almochérif de l'expédition, Diego Dias, « homme d'un caractère gai », raconte le chroniqueur Caminha, prie un joueur de guitare de le suivre au milieu des Indiens, danse à son tour devant eux, et organise des rondes. « Nous remarquâmes qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite sur le sable une foule de tours, et entre autres le saut royal, ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration ». Avant de repartir pour les Indes, et de poursuivre sa mission, Cabral résolut de profiter de ces bonnes dispositions des naturels pour étudier les ressources du pays. Il voulait surtout s'informer des richesses métallurgiques que recélait le sol, mais le temps lui manqua pour obtenir des renseignements sérieux, Au moins chargea-t-il les degradados, qui devaient rester au Brésil, de prendre toutes les informations nécessaires. D'après la tradition, un prêtre serait volontairement resté avec les déportés, et deux mousses (grumetes) séduits par l'attrait de la vie sauvage, disparurent au moment de l'embarquement, mais les relations contemporaines gardent le silence à ce sujet. Quand la flotte s'éloigna, les deux exilés, versant des larmes amères, s'abandonnèrent à leur désespoir, mais leurs nouveaux amis se pressèrent autour d'eux et essayèrent de les consoler.

Cabral avait eu soin d'expédier en Portugal, pour y porter la bonne nouvelle de la découverte, un de ses vaisseaux, commandé par Gaspard de Lemos. Il lui avait donné, sans parler de ses rapports officiels, deux documents d'une grande valeur, une sorte de chronique de la découverte, rédigée avec un grand charme d'expression par le second secrétaire de la factorerie de Calicut, Pedro Vaz de Caminha, et une note astronomique composée par le physicien ou médecin Joaô. Il n'aurait pas mieux demandé que de joindre à ces rapports, suivant l'usage

des navigateurs de l'époque, un ou deux indigènes qui auraient été comme la preuve vivante de la découverte, mais, par un scrupule qui l'honore, bien accueilli par les indigènes, il défendit qu'on s'emparât par surprise de quelques uns d'entre eux. Il ne voulait pas que la lettre qui devait apprendre au roi Manoël une heureuse nouvelle lui annonçât en même temps la violation de l'hospitalité. Lemos fut moins humain. Lors de son voyage de retour, il ravit deux Indiens sur une autre partie de la côte et présenta à son souverain les deux premiers Brésiliens qui aient mis le pied en Europe.

Nous n'avons pas à suivre Cabral dans la suite de son voyage. Rappelons seulement qu'il doubla le cap de Bonne-Espérance, noua des relations avec les souverains Hindous de la côte du Malabar, mêlant avec habileté les négociations aux combats, et qu'il eut l'heureuse chance de rentrer à Lisbonne le 23 juillet 1501. Dans les mers d'Afrique, à Benezegue, non loin du Cap Vert, il rencontra même une flottille Portugaise dont la vue lui prouva qu'on se hâtait de mettre à profit l'avis qu'il avait donné avec tant de prévoyance, et qui faisait tomber entre les mains de son roi une des plus riches provinces de ce nouveau monde que Colomb avait vainement proposé à Jean II. Un heureux concours de circonstances accordait ainsi au roi Manoël ce qu'avait refusé le génie le plus pénétrant. Aussi bien les Portugais comprirent tout de suite l'importance de la découverte. Le roi se hâta d'en prévenir les souverains d'Espagne, afin d'éviter toute contestation possible, et de bien établir ses droits de premier occupant. Voici même la lettre qu'il leur écrivit à ce sujet, de Santarem, le 29 juillet 1501 (1). « Alvarès Cabral, capitaine à mon service, est parti de Lisbonne avec treize navires le 9 mars de l'an passé. A l'octave de la Pâques suivante, il a débarqué sur une terre qu'il venait de découvrir,

(1) NAVARRETE, III, 95... « La cual parece que nuestro Senor milogrosamente quiso que se hallase, porque es muy conveniente y necessaria para la navegacion de la India, porque alli reparo sus navios é tomo agua... ».

et à laquelle il a donné le nom de Santa-Cruz. Il y a trouvé des peuplades sans vêtements, comme au temps de la primitive innocence. Elles sont douces et pacifiques. Il semble que c'est par un miracle que notre Seigneur a bien voulu qu'il fît cette découverte, car cette terre convient admirablement et même est nécessaire à la navigation des Indes. On peut y réparer ses navires et renouveler ses provisions d'eau. Comme Cabral avait un grand chemin à faire pour arrriver aux Indes, il n'est pas resté longtemps pour s'informer des productions de cette terre ; il s'est contenté de m'expédier un navire et de me notifier sa découverte ».

C'était un grand événement que cette découverte du Brésil : pourtant il passa à peu près inaperçu dans le fracas des expéditions Portugaises aux Indes orientales. Les Portugais ne paraissent pas tout d'abord s'être doutés de l'importance de leur nouvelle acquisition. Ils la négligent presque et se contentent d'y envoyer de loin en loin quelques vaisseaux, plutôt pour affirmer leur droit de possession que pour s'établir à titre définitif dans le pays. Tel paraît avoir été le voyage entrepris dès 1501 par Christovam Jaques ; et encore ce voyage n'est-il pas bien authentique. On l'a peut-être confondu avec l'expédition, très réelle, conduite en 1523 par le même Christovam Jaques contre les établissements fondés par les Français au Brésil. Nous parlerons avec la même réserve de l'expédition dont le souvenir a été gardé par un opuscule conservé à la Bibliothèque de Dresde (1), et intitulé *Copia des Newen Zeytung auss Pressilig Land*. C'est la version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la Copia des Zeitung ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible

(1) Humboldt dans son *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent* (t. v, p. 239-258), et Ternaux-Compans dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (1840, t. II, p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par Varnhagen (*Historia general do Brasil*, I, 435).

de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du XVIe siècle.

A vrai dire il n'y a de bien prouvés, pour les commencements de la découverte du Brésil, que les deux voyages auxquels prit part Amerigo Vespucci, et dont il a composé la relation. Vespucci n'était plus au service de l'Espagne. Voici comment il rend compte lui-même de sa nouvelle détermination (1) : « J'étais à Séville. Je m'y reposais un peu des nombreuses fatigues et des travaux que j'avais supportés dans mes précédents voyages. J'avais pris la résolution de retourner à la terre des Perles (2), lorsque la Fortune, qui trouva que je n'avais pas assez fait, inspira, je ne sais pourquoi, au seigneur Manoël, roi de Portugal, la pensée de m'envoyer par un messager spécial des lettres royales m'enjoignant de le rejoindre auplus vite à Lisbonne. Il me promettait de nombreux avantages. Ma délibération ne fut pas longue à ce sujet. Je lui répondis par le même messager que je n'étais pas bien disposé, et que ma santé était mauvaise ; que néanmoins, si quelque jour je revenais à la santé, et s'il plaisait à Son Altesse d'user de mes services, je me mettais entièrement à sa disposition. Le roi comprenant que, pour le moment, je ne voulais pas me rendre près de lui, m'envoya Julien Barthélemy del Giocondo, qui se trouvait alors à Lisbonne, avec mission de me ramener à tout prix. Ledit Julien arriva donc à Séville. Sa venue et ses prières m'imposèrent la nécessité de le suivre. Tous ceux qui me connaissaient désapprouvaient ce départ. C'est ainsi que je quittai la Castille où j'avais été accueilli avec beaucoup de faveur, et dont le souverain m'avait en haute estime. Ce qu'il y eut de pire c'est que je partis sans aller rendre mes devoirs à mon hôte. Bientôt je me présentai en personne au roi Manoël. Ce prince parut très joyeux de mon arrivée. Il eut avec moi

(1) AMERIGO VESPUCCI. *Quatuor navigationes.*
(2) C'est-à-dire à la côte de Paria, et aux îles qui la bordent.

plusieurs entretiens et me pressa de m'embarquer sur un des trois navires qui étaient en partance, et équipés pour la découverte des terres nouvelles. Comme les prières des rois sont des ordres, je me rendis à ses vœux ».

L'escadre en armement dans le port de Lisbonne était destinée à la terre de Santa-Cruz (1). Elle se composait de trois navires On ne sait pas quel en était le commandant. Ce n'était pas à coup sûr Vespucci, car il l'aurait dit dans sa relation, et il ne s'en est jamais vanté. Partis de Lisbonne le 10 ou le 14 mai 1501 (2), les Portugais, après avoir passé en vue de l'archipel des Canaries, s'arrêtèrent au port de Bezenegue ou Bezelica, au sud-est du Cap-Vert, non loin de Gorée. Ils y restèrent onze jours, et renouvelèrent leurs provisions de bois et d'eau. Puis ils prirent la direction du sud-ouest. La traversée fut longue et pénible. « Pour tout dire en un mot, vous saurez que pendant nos soixante-sept jours de navigation continue, nous en avons eu quarante-quatre avec de la pluie, du tonnerre et des éclairs. L'obscurité était telle que, pendant le jour, nous ne vîmes jamais le soleil, ni pendant la nuit l'éclat des étoiles. Aussi une telle frayeur nous avait-elle envahis que nous avions perdu presque tout espoir de vivre ». Vespucci traversait alors cette région de l'Atlantique à laquelle nos marins donnent un nom familier, le Pot au Noir. C'est le Doldrums des Anglais, le Cloud Ring de Maury, autrement dit l'anneau nébuleux de notre planète, oscillant au gré des saisons entre le nord et le sud. C'est la région des calmes équatoriaux, des poissons volants et du scorbut. Au moment où les Portugais désespéraient de voir jamais la terre,

(1) Amerigo Vespucci a composé trois relations de ce troisième voyage. La première est insérée dans les *Quatuor navigationes*, la seconde fut écrite sous forme de lettre à Soderini, gonfalonnier de la République de Florence, et la troisième sous forme de lettre à Lorenzo Pietro de Médicis. Elles ne diffèrent que par les détails.

(2) Les deux dates sont en effet données : mais rien n'est moins certain que la chronologie de Vespucci.

le 15 août 1501, elle leur apparut enfin (1). Ils se hâtèrent d'en prendre possession au nom de leur souverain, et comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient sur un continent et non pas sur une île, car « le rivage s'étendait au loin sans faire le tour de cette terre et elle était fort peuplée ». Les Portugais lui donnèrent le nom qu'elle a depuis conservé, cap Saint-Roch.

Les indigènes n'avaient osé se montrer que de loin ; mais ils indiquaient par signes aux étrangers qu'ils n'avaient qu'à s'enfoncer avec eux dans l'intérieur des terres. Deux Portugais demandèrent la permission de débarquer. On la leur donna, mais à condition qu'ils ne prolongeraient pas leur exploration au-delà de cinq jours. Comme ils ne revinrent pas, un autre Portugais demanda à les rejoindre. À peine était-il sur la plage que les femmes l'entourèrent, et l'une d'elles l'assomma par derrière d'un grand coup d'épieu. Aussitôt ses compagnes le prirent par les pieds et le traînèrent dans la montagne, pendant que les hommes, sortant de la forêt, coururent au rivage en lançant leurs flèches. Les Portugais étaient tellement épouvantés, qu'ils ne songèrent pas à faire usage de leurs armes, et ne se dégagèrent que lorsque les caravelles eurent déchargé leurs bombardes. Au bruit de l'explosion les indigènes s'enfuirent tous vers les montagnes (2). « Les femmes avaient déjà mis en pièces notre compatriote, et le faisaient rôtir à un grand feu qu'elles avaient allumé à portée de notre vue. Elles montraient de loin les lambeaux de sa chair et les dévoraient, pendant que les hommes nous faisaient comprendre par leurs gestes qu'ils avaient tué et mangé nos deux autres compagnons ».

(1) On trouve également la date du 7 août : mais la date du 16 août est bien plus probable, puisque les Portugais donnèrent le nom de Saint-Roch au cap qu'ils découvrirent et que la fête de ce saint tombe justement le 16 août.

(2) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes*. « Mulieres juvenem nostrum, quem trucidaverant, nobis videntibus in frustra secabant, nec non frustra ipsa nobis ostentantes ad ingentem quem succenderant ignem torrebant, et deinde post hæc manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes geminos Christicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant ».

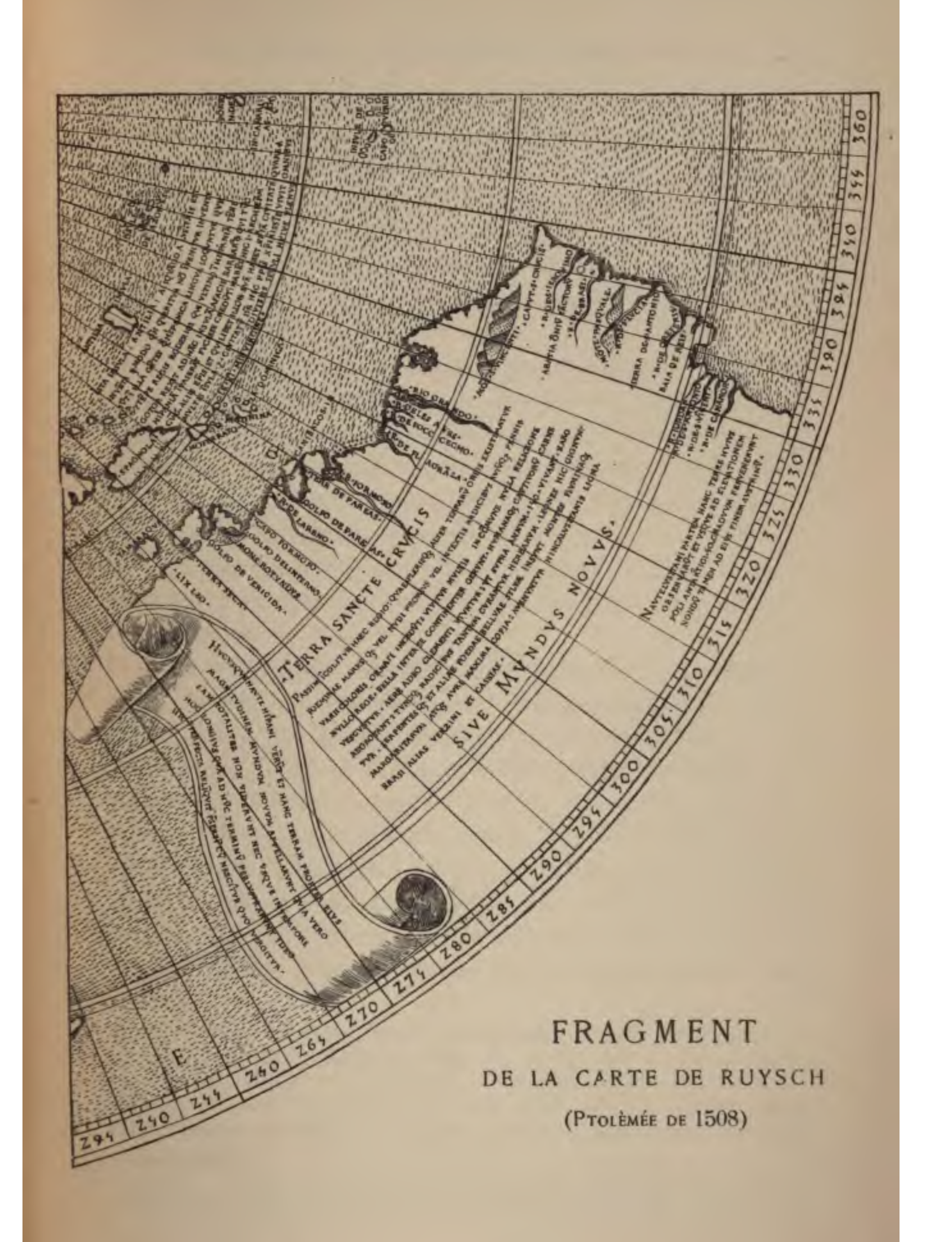
Les Portugais voulaient tirer une vengeance éclatante de cet odieux guet-apens. Plus de quarante d'entre eux demandaient à débarquer, mais « le chef de la flotte ne voulut jamais y consentir, et nous restâmes sous le coup de cet outrage (1) ». De fait cette prudence n'était que sagesse. La traversée avait été pénible, les provisions étaient presque épuisées, et ce n'était pas en massacrant quelques indigènes qu'on pouvait explorer le pays et remplir les instructions du roi Manoël. Les Portugais continuèrent donc à longer la côte, ils suivirent les détours et les sinuosités, mais sans jamais rencontrer une seule peuplade qui ait consenti à entrer en relations avec eux. Ils arrivèrent bientôt à un cap situé à cent cinquante lieues au sud du précédent, et qu'ils nommèrent Saint-Vincent ou Saint-Augustin. Ce dernier nom a été conservé. Dans ce difficile voyage, le long d'un rivage inconnu, Vespucci rendit à ses compagnons de grands services. Il s'en vante dans sa relation, car la modestie n'était pas sa qualité dominante. « Aucun de nos pilotes et de nos capitaines, a-t-il écrit, n'était capable, à cent lieues près, de déterminer notre position. Nous errions au hasard sur les flots, et nos instruments ne pouvaient que nous indiquer grossièrement la hauteur des astres..... mais quand j'eus prouvé à mes compagnons que, grâce à la connaissance des cartes marines, j'étais plus avancé dans l'art de la navigation que tous les pilotes de l'univers, ils me comblèrent d'honneur ».

Lorsque, à partir du cap Saint-Augustin, les Portugais virent la côte continuer dans la direction du midi, d'un commun accord ils prirent la résolution de la suivre encore, et d'étudier les régions qu'ils rencontreraient. Bien que les renseignements de la relation manquent de précision, il est probable qu'ils découvrirent alors Bahia, le cap San Tomé, la baie de Rio de Janeiro, l'île Saint Sébastien et la rivière Saint Vincent. De temps

(1) AMERIGO VESPUCCI, id., « Sed hoc ipsum nobis navium prætor non permisit, et ita tam magnam ac tam gravem injuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro impunitis illis abscessimus ».

à autre ils descendaient à terre, et entraient en relations avec les naturels qui se montraient bien plus traitables que ceux de Saint-Roch ou de Saint-Augustin. Dans une de ces stations, près d'un exeellent port que l'on croit être celui de Bahia, les Portugais réussirent à se faire des amis. Trois indigènes se décidèrent en effet, de bonne volonté, à les suivre en Portugal. Les stations se prolongeaient parfois jusqu'à quinze et vingt jours, et alors les Portugais se hasardaient dans l'intérieur des terres. Vespucci faisait volontiers partie de ces reconnaissances. Il en profitait pour étudier les mœurs extraordinaires et les usages des naturels. Il examinait aussi les productions du pays, et prenait beaucoup de notes qui lui servirent ultérieurement à rédiger ses relations. Aussi bien ce qui assura plus tard le succès de ces relations et contribua à répandre dans le grand public le nom de leur auteur, ce sont justement ces peintures de mœurs étranges, parfois licencieuses, ces descriptions d'oiseaux et de plantes, en un mot ces renseignements curieux et véridiques, donnés par un témoin oculaire, sur les pays nouveaux dont tout le monde parlait. Les écrits de Vespucci frappèrent d'autant plus les imaginations déjà surexcitées que les explorations du narrateur avaient embrassé d'immenses espaces dans les latitudes australes. En outre ils furent traduits dans toutes les langues. Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement à son nom. Les traductions de la relation, propagées dans les pays savants de l'Europe, lui donnèrent le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande partie des terres nouvelles, et, pour ainsi dire, prédisposèrent l'opinion à lui faire les honneurs de la découverte.

Le voyage durait depuis dix mois. Les Portugais étaient dans un autre hémisphère, dont les constellations étaient par eux étudiées avec un soin extrême : mais ils n'avaient, malgré leurs recherches, trouvé ni or, ni métaux précieux, et ils commençaient à se fatiguer de leurs courses toujours renouvelées. Le retour fut décidé. Au lieu de revenir sur leurs pas, et de



FRAGMENT
DE LA CARTE DE RUYSCH
(PTOLÉMÉE DE 1508)

suivre de nouveau toutes les sinuosités de la côte qu'ils venaient de reconnaître, ils résolurent de se lancer en pleine mer, et de se frayer à travers l'Atlantique et vers l'Europe un chemin tout nouveau. C'était pour l'époque une opération bien hardie, mais Vespucci, dont l'autorité n'avait cessé de grandir, leur avait promis de les guider sûrement à travers ces océans inconnus. Ils le crurent, et, sous sa direction, reprirent le chemin du Portugal.

Le départ eut lieu le 13 février 1502. Au 3 avril on était déjà à plus de cinq cents lieues du dernier port qui les avait abrités lorsque commença une furieuse tempête. « Ce jour-là s'éleva une tempête si violente (1) que nous fûmes obligés de carguer toutes nos voiles et de ne naviguer rien qu'avec l'aide de nos mâts. Le vent qui soufflait avec tant de force était celui du sud-est. Il soulevait les flots, et les éléments étaient en convulsion. La violence irrésistible de ce trouble atmosphérique épouvanta nos compagnons ».

Le 2 avril apparut une terre âpre et inculte. Elle était inhabitée. « Nous étions alors exposés à un si grand danger (2), et le déplorable état de l'atmosphère nous accablait tellement, que c'est à grand peine si nous parvenions à nous voir à cause des tourbillons de grêle ». Les Portugais ne s'arrêtèrent pas longtemps dans leur nouvelle découverte, et bien firent-ils, car la tempête dura cinq jours, sans qu'ils pussent se servir d'une seule de leurs voiles, et ils étaient perdus s'ils avaient essayé de prendre terre. Bougainville a cru que le pays, alors entre-aperçu par les Portugais, correspondait à l'archipel des Ma-

(1) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes*. « Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo nudoque malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente, et aere turbulentissimo exstante. Propter quem turbinis violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore ».

(2) Id. « Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis importunitate nosmet tunc reperimus, ut vix alteri alteros præ grandi turbine videremus ».

louines. Navarrete se demandait si ce n'était pas plutôt le groupe de Tristan d'Acunha. Humboldt se prononçait pour la côte Patagonique. Nous croyons, avec Duperrey et Varnhagen, que Vespucci venait de découvrir la Nouvelle Géorgie ou Géorgie du Sud. Cook, qui crut avoir le premier visité cette terre de désolation, en janvier 1775, en donne une description qui rappelle celle de Vespucci : « L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage ni moins affreux ; on ne voyait pas un arbre. Il n'y avait pas le plus petit arbrisseau. L'aspect de la terre est à peu près le même partout. Le temps clair fut de courte durée : bientôt la brume fut aussi épaisse que jamais et accompagnée de pluie. Nous passâmes ainsi notre temps, enveloppés dans un épais brouillard, continuel, et entourés de rochers dangereux ».

Quand ils arrivèrent sous la ligne, les Portugais retrouvèrent le beau temps. Le 10 mai l'Afrique était en vue. Ils débarquèrent à Sierra-Leone, où ils firent une première halte de quinze jours, passèrent de là aux Açores, où ils arrivèrent à la fin de juillet, et se reposèrent une seconde fois, puis, le 7 septembre 1502, rentrèrent à Lisbonne. Ils n'avaient plus que deux navires. Le troisième était en si mauvais état qu'il avait été abandonné et brûlé à Sierra-Leone.

Dans ce long voyage de seize mois, de mai 1501 à septembre 1502, Vespucci et ses compagnons avaient découvert quantité de terres nouvelles. Du cap San-Roque à la rivière Saint-Vincent, ils avaient reconnu toute la côte, et établi des relations avec les indigènes. Ils avaient signalé la richesse en bois de teinture des forêts du littoral et de la sorte ouvert à leurs compatriotes de nouvelles sources de richesses. Ils avaient reconnu les constellations australes, et s'étaient les premiers, pour leur voyage de retour, lancés dans des mers inexplorées. « J'ai tenu un journal des événements digne d'être notés, écrivait Vespucci, afin de rassembler ces singularités et ces merveilles, si quelque jour je pouvais jouir du repos, et de composer un voyage

géographique. Je désire transmettre mon souvenir à la postérité, et faire connaître cette œuvre immense de notre souverain maître que les anciens ignoraient en partie, et qui nous a été révélée ». A défaut du livre qu'il comptait écrire, Vespucci n'a composé que la relation de son voyage. Au moins son vœu a-t-il été exaucé. Son nom a passé à la postérité, et il méritait d'être conservé : car ses découvertes furent réelles, et il faut lui savoir gré de l'énergie qu'il a déployée, de la science très réelle dont il a donné tant de preuves, et aussi de l'heureuse réussite de ses explorations.

Aussi bien Amerigo Vespucci allait bientôt reprendre la mer. Au moment où il composait pour ses amis Lorenzo Médicis ou Soderini la relation de son troisième voyage, le roi Manoël organisait une nouvelle expédition, dont il devait faire partie. « Je songe à effectuer un quatrième voyage, écrivait Vespucci, et je m'y prépare. On m'a déjà promis deux navires tout équipés. Je me dispose à visiter les pays nouveaux, situés vers le midi, mais dans la direction de l'Orient. J'y serai poussé par le vent que nous appelons Africus.. En ce voyage j'espère accomplir beaucoup de choses à la louange de Dieu, à l'utilité de ce royaume et à l'honneur de ma vieillesse. Je n'attends plus que le consentement du roi Sérénissine ». Manoël songeait en effet à utiliser l'expérience du pilote Florentin, mais en l'envoyant cette fois non pas à la Terre de Santa-Cruz, mais aux Indes Orientales. C'est en effet vers l'Asie, vers ses trésors et ses nations civilisées que se concentrait alors toute l'attention du gouvernement Portugais. On commençait à comprendre que les épices et les métaux précieux de l'Orient venaient d'un pays dont on trouverait facilement la route, en faisant le tour du monde par l'Occident, pensée primitive de Colomb, que mettra bientôt en œuvre Fernand de Magellan. Le roi de Portugal avait formé le projet d'envoyer une flotte à Melcha, c'est à dire à Malacca, dont on vantait beaucoup l'importance et l'heureuse situation. Six vaisseaux furent équipés, dont on confia le commandement

à un capitaine, dont Vespucci paraît n'avoir goûté ni les connaissances théoriques ni surtout le caractère. Il se nommait Gonzalo Coelho. C'est à lui qu'il faut attribuer en partie la non réussite de l'expédition.

Vespucci comptait pourtant sur le succès. S'il est vrai que le roi de Portugal ait voulu découvrir un passage aux Indes par le sud du Brésil, comme Vespucci s'était avancé précédemment très au sud dans l'hémisphère austral, il aurait bien pu trouver le passage, et par conséquent donner son nom à la découverte qui devait bientôt immortaliser Magellan. Mais le résultat trompa les espérances des navigateurs. Ils quittèrent Lisbonne le 10 mai 1503, se ravitaillèrent, selon l'usage, aux îles du Cap-Vert, et, malgré l'opinion de Vespucci, cherchèrent à s'approcher de la côte de Sierra-Leone. La terre était déjà en vue, lorsque s'éleva une tempête qui les rejeta en pleine mer. Poussés par le vent du sud-est, ils se trouvèrent tout à coup et à leur grande surprise, en vue d'une île de médiocre grandeur, contre les rochers de laquelle Coelho perdit le meilleur de ses navires. Vespucci fut envoyé pour prendre possession de l'île, qui paraît correspondre à celle que l'on nomma plus tard Fernando de Noronha. Cette île était déserte, mais très boisée et fréquentée par une multitude d'oiseaux, si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. On y trouvait aussi de très grands rats, des lézards et quelques serpents. Tous ces détails ont été depuis confirmés par les navigateurs qui ont visité Fernando de Noronha (1). Vespucci attendit pendant huit jours que le capitaine Coelho vînt le relever de son poste. Il s'y croyait abandonné, et il l'était presque, car un seul navire le rejoignit, et on n'avait plus aucune nouvelle des autres.

(1) GONNEVILLE, *Campagne du navire l'Espoir* (édition d'Avezac). « Sept à huit jours après le débarquement virent un islet, inhabité, couvert de bois verdoyant, d'où sortoient des milliasses d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à jucher sur les mats et cordages de la navire et s'y laissoient prendre ». — Cf. LÉRY, *Histoire d'un voyage faict au Brésil* (édition Gaffarel), t. II, p. 151.

Fidèle aux instructions qu'il avait reçues, et sans plus se soucier du commandant dont l'incapacité avait causé ce désastre, Vespucci prit sur lui de continuer sa route vers les pays qu'il avait déjà parcourus dans son précédent voyage. En dix-sept jours il arriva à un port qu'il nomma Baie de tous les Saints, mais que l'on croit correspondre au port de Bahia. « Bien que nous ayons séjourné dans ce port deux mois et quatre jours pour y attendre le chef de l'escadre, nous n'avons vu ni lui ni personne de ses compagnons. Voyant que personne ne venait, et après cette longue halte, le soin de nos intérêts particuliers nous fit prendre la résolution unanime d'avancer plus loin, en continuant de suivre la côte » (1). A deux cent soixante lieues de l'endroit où ils avaient fait leur première halte, et non loin d'un cap que l'on croit être le cap Frio, Vespucci résolut de s'arrêter de nouveau. L'emplacement en effet lui paraissait favorable pour construire et un fort et une factorerie. Il y laissa vingt-quatre hommes qui faisaient partie de l'équipage du navire naufragé de Coelho. Cet établissement du cap Frio était le premier que tentaient les Portugais sur la côte Brésilienne. Il dura quelque temps, car les nombreux navires français (2) qui, dans les premières années du XVI[e] siècle, allèrent chercher en contrebande des bois de teinture sur le littoral, avaient grand soin d'éviter le Cap Frio. Vespucci, du reste, avait pris toutes ses précautions pour que l'établissement prospérât ; car il resta cinq mois au cap Frio, contracta des alliances avec les indigènes, et, à plusieurs reprises, pénétra très avant dans l'intérieur. Il ne se décida à retourner au Portugal, que lorsqu'il eut perdu tout espoir d'être rallié par Coelho.

(1) AMERIGO VESPUCCI, *Quatuor navigationes*. « In quo quidem portu nec præfectum nostrum nec quemquam de turba alium reperimus, etsi tamen in illo mensibus duobus et diebus quatuor exspectaverimus : Quibus effluxis, viso quod illuc nemo veniret, conservantia nostra tunc et ego concordavimus, ut secundum latus longius progrederemur ».

(2) GAFFAREL, *Histoire du Brésil Français au* XVI[e] *siècle*. D'après la relation de voyage de Duarte Fernandez, le navire *la Bretonne*, commandé par Christovam Pires, était allé en 1515 charger du bois de teinture à ce port.

Le voyage de retour ne fut signalé par aucun incident. Le 28 juin 1504 les Portugais rentraient à Lisbonne où on les reçut avec des honneurs extraordinaires, car on les croyait tous perdus. Vespucci affirme dans sa relation (1) que tous ceux qui étaient restés avec Coelho ne reparurent plus, car « c'est ainsi que Dieu, juste appréciateur du mérite, punit toujours l'orgueil ». Il se pourrait cependant que Gonzalo Coelho ait continué son voyage, et même qu'il ait découvert le Rio de la Plata, croyant entrer dans le détroit qui le conduirait à Malacca. Il se serait même avancé jusqu'à la baie de Saint-Mathias et y aurait planté une borne aux armes de Portugal (2). Encore aurait-il longtemps séjourné dans la baie du Rio de Janeiro qui, en effet, figura quelque temps sur les cartes, par exemple sur le globe de Schoner de 1513 avec cette désignation : G° Coelho Detectio. Les deux navires dont il est question dans la *Copia des Newen Zeitung,* que nous avons déjà citée, pourraient bien être les deux navires égarés à Fernando de Noronha, et que Vespucci avait attendus avec tant d'impatience, d'abord à Bahia, puis au cap Frio : mais ce n'est ici qu'une hypothèse que nous avançons, et sous toutes réserves.

Quoiqu'il en soit, dès l'année 1503, et grâce aux navigateurs portugais, grâce surtout à Cortereal, à Cabral et à Vespucci, dont il serait injuste de rabaisser le mérite, une énorme étendue de côtes avait été reconnue dans le continent méridional. On était entré partout en relations avec les indigènes. On avait même fondé un établissement sur la côte. Assurément la gloire de Colomb n'est en rien obscurcie par ces découvertes portugaises, mais ce sont des découvertes réelles, très authentiques, et nous aurions vraiment très mauvaise grâce à les passer sous silence dans cette histoire de la prise de possession du Nouveau-Monde par les Européens.

(1) AMERIGO VESPUCCI, *Quatuor navigationes.* « Quo superbiam modo justus omnium censor Deus compensat ».

(2) VARNHAGEN, *Nouvelles recherches sur les derniers voyages d'Americ Vespucce*, p. 11.

CHAPITRE IX

VOYAGES DES ANGLAIS. — LES CABOT

Les Anglais se sont de bonne heure aventurés sur l'Atlantique. Ce n'est pourtant ni l'esprit guerrier ni l'esprit religieux qui les poussèrent ainsi en dehors des voies battues. On ne rencontra que rarement chez eux ces chevaliers de l'Océan, que l'attrait magique de l'inconnu entraînait au delà des mers et ces missionnaires qui, si vaillamment, cherchaient en dehors de l'Europe des infidèles à convertir ou des néophytes à amener à la foi du Christ. Ce fut surtout l'esprit mercantile qui prédomina chez eux. De bonne heure ils comprirent que les combats ou les aventures n'engendrent le plus souvent que des ruines, et que la vraie source de la richesse c'est le travail. Aussi se préoccupèrent-ils de trouver de nouveaux débouchés pour leurs négociants, des marchés encore inexploités et des terres vierges, où, sans concurrents possibles, ils pourraient bâtir l'édifice de leur fortune.

Les guerres civiles, qui pendant le xve siècle, firent tant de mal à l'Angleterre, arrêtèrent, il est vrai, l'essor de la navigation, mais, avec la tyrannie salutaire et le règne réparateur de Henri VII Tudor, recommencèrent les entreprises maritimes. Les négociants anglais s'efforcèrent de regagner le temps perdu. Un traité de commerce signé avec les Pays-Bas en 1496 stipula liberté pleine et entière des échanges entre les deux pays. Un autre traité de commerce avec le Danemark, en 1498, ouvrit la

Baltique aux navires anglais et leur assura le trafic exclusif jusqu'en Islande. C'est surtout vers l'ouest, à la recherche de l'île mystérieuse de Brasil, que se lancèrent les voyageurs anglais. Bristol était alors le grand port de commerce de l'Angleterre. De Bristol partirent, dans les dernières années du xve siècle, de nombreuses expéditions de découvertes. On a conservé le souvenir d'un voyage entrepris dans la direction de l'ouest dès 1480, mais la relation de ce voyage est tronquée, et pourrait bien être apocryphe. Aussi ne l'admettrons-nous que sous toutes réserves.

« Au mois de juillet de l'année 1480, (1) le navire de... et de John cadet, jaugeant quatre-vingts tonneaux, partit de Bristol en Cornouailles, à la recherche de l'île de Brasil, à l'occident de l'Irlande. Ils parcoururent l'Océan à travers... Thlyde est le capitaine marin le plus savant de toute l'Angleterre. Le neuvième jour de la lune, le dix-huitième jour de septembre, ils revinrent à Bristol. Leur navire avait erré à travers l'Océan, sans trouver d'île. La tempête l'avait rejeté jusque dans un port d'Irlande, où les matelots s'arrêtèrent pour le réparer et se reposer ».

Quelques années plus tard, le 25 juillet 1498, Pedro de Ayala, coadjuteur de l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, adressait aux souverains catholiques une dépêche (2) où il était dit que, depuis sept années, les négociants de Bristol équi-

(1) *Itinerarium Willelmi Botoner*. Manuscrit de la bibliothèque du collège de Corpus Christi à Cambridge, n° 210, p. 195. « 1480 die jully navis... et Joh (ann) is junioris ponderis 80 dolorium, inceperunt viagium apud portum Bristolliæ de Kingrode usque ad insulam de Brasylle in occidentali parte Hiberniæ, sulcando maria per... et... Thlyde est magister scientificus marinarius totius Angliæ. Et nona venerunt Bristolliæ die lunæ 18 die septembris, quod dicta navis velaverunt maria per circa... menses, nec invenerunt insulam, sed per tempestas maris reversi sunt usque portum in Hibernia pro reposicione navis et mariniorum ».

(2) Dépêche des archives de Simancas citée par Harrisse, *Cabot*, p. 329 : « Los de Bristol ha siete anos que cada ano an armado dos, tres, cuatro caravelas para ir a buscar la isla del Brasil y las siete Ciudades... ».

paient tous les ans deux, trois ou quatre caravelles pour découvrir l'île de Brésil et les Sept Cités. Il semble donc établi qu'une sorte de courant s'était formé, qui poussait les navires anglais dans les mers de l'ouest, mais il n'y avait rien de régulier ni rien de sûr dans ces navigations. Il leur manquait en quelque sorte l'autorité d'un grand nom et la consécration du succès. Ce fut une famille Italienne au service de Henri VII Tudor, les Gabotto ou Cabot, qui, résolument et décidément, lança l'Angleterre dans ces voies nouvelles, et, pour de longs siècles, assura de la sorte sa prospérité et sa grandeur.

L'aîné de la race, Jean Cabot (1), n'était pas né à Venise, comme on l'a souvent écrit; il était Génois. Le 21 janvier 1496, le docteur Puebla, ambassadeur des rois catholiques en Angleterre, leur faisait part en effet des efforts tentés par « un individu comme Colomb » (2) et les souverains d'Espagne, en lui répondant, parlaient de leur côté d' « uno como Colon ». En 1498, le même Puebla, racontant à Ferdinand et à Isabelle le voyage que venait d'entreprendre Cabot, ne dit pas son nom, mais précise sa nationalité. « Cinq navires, écrit-il, ont été confiés à un autre Génois comme était Colomb »(3). Pedro de

(1) L'ouvrage capital sur Jean et Sébastien Cabot est celui d'HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*. Paris 1882 : mais on peut également citer : RICHARD BIDDLE, *A memoir of Sebastian Cabot with a review of the history of maritime discovery*, Philadelphia, 1831. — MAJOR, *The true date of the english discovery of the American Continent under John and Sebastian Cabot*, 1870. — D'AVEZAC, *Les navigations Terreneuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, 1869. — DESIMONI, *Sugli scopritori genovesi del medio evo* (Giornale Ligustico, 1874).— ID., *Intorno a Giovanni Caboto genovese scopritore del Labrador e di aitre regione dell' alta America settentrionale* (Alti dello societa Ligure, 1881). — KIDER, *The discovery of America by John Cabot*, 1878. — BARRERA PEZZY, *Di Giovanni Kaboto rivelatore del settentrionale emisfero d'America*, Venezia, 1881. — BULLO, *La vera patria di Nicolo de' Conti e di Giovanni Caboto*, Chioggia 1880.— RICHARD CORTAMBERT, *Jean et Sébastien Cabot* (Exploration, 1882).

(2) HARRISSE, p. 19.

(3) ID , p. 316. « Cinco naos armadas con otro genoves como Colon ».

Ayala, coadjuteur à Londres du docteur Puebla, et très bien informé, car il vivait dans la société de divers Italiens établis en Angleterre (1), parle aussi de ce Génois : « J'ai vu dit-il, la carte dressée par cet inventeur, un Génois comme l'était Colomb » (2). Jean Cabot naquit donc sur le territoire de la République de Gênes, mais il se fixa de bonne heure à Venise, et, le 28 mars 1476, fut même déclaré citoyen Vénitien, à l'unanimité de 149 votants, par le doge Andrea Vendramerio (3). Il épousa une Vénitienne, et eut trois fils, Lewes, Sebestyan et Sancte, ainsi que les nomment les lettres patentes du roi Henri VII, à la date du 5 mars 1496, tous les trois nés en Vénétie (4). On ne sait pas grand chose sur sa vie antérieure. D'après un passage d'une lettre écrite par Raimondo di Soncino, il aurait visité la Mecque, et s'y serait informé auprès des négociants arabes de la provenance des épiceries, mais comme le séjour de cette capitale religieuse de l'islam était rigoureusement interdit aux chrétiens, il est bien plus probable qu'il se contenta de visiter les échelles du Levant. Dans les dernières années du quinzième siècle, il paraît avoir abandonné sa patrie d'adoption et s'être fixé en Angleterre, soit à Londres, soit plutôt à Bristol, alors le centre du commerce de l'Angleterre avec les pays du Nord, et le point de départ des expéditions tentées par les Anglais dans la direction du nord-ouest.

Quelques-uns des biographes de Cabot ont voulu en faire un disciple de Toscanelli, un innovateur. Ils lui attribueraient

(1) Raimondo di Soncino ambassadeur de Ludovic le Maure, les frères Spinola, Jean-Baptiste de Tabia, médecin du roi Henri VII Tudor, Cipriano de Fornari, tous chargés par le roi d'Angleterre de missions diplomatiques auprès du pape et du roi de France.

(2) Harrisse, p. 329. « Yo he vista la carta que ha fecho el inventador que es otro genoves como Colon ».

(3) Id., p. 309. « Quod fiat privilegium civitatis de intus et extra Joanni Caboto per habitationem annorum xv juxta consuetum ».

(4) Id., p. 39. « Dilectis nobis Johanni Cabotto, civi Venetiarum, ac Lodovico, Sebastiano et Sancto, filiis dicti Johannis, et eorum ac cujuslibet eorum hœredibus et deputatis ».

volontiers la grande idée qui a fait la gloire de Colomb, mais leur enthousiasme n'est justifié par aucun document précis. Jean Cabot fut sans doute un marin distingué, un explorateur audacieux et surtout heureux, mais il se contenta d'imiter Colomb. Ce ne fut pas un devancier, mais un successeur. A ce rôle secondaire doit se borner sa gloire. Aussi bien tout est mystérieux en lui. On discute non pas précisément l'authenticité mais la date exacte de ses voyages transatlantiques ; on ne sait comment il vécut, ni où il mourut. Cabot, en un mot, est un de ces personnages énigmatiques, auxquels on prête volontiers plus qu'ils n'ont fait ; et, tant qu'on n'aura pas retrouvé un document décisif qui éclaircisse sa vie, on ne pourra la raconter que sous toutes réserves.

Nous pensons néanmoins que le premier voyage entrepris par lui, de concert avec son fils Sébastien, le fut en l'année 1494. On conserve en effet dans la galerie géographique de la bibliothèque nationale de Paris une carte dressée en 1544 par Sébastien Cabot, alors pilote major de l'Espagne (1). Cette carte porte des légendes tantôt latines, tantôt espagnoles. Or dans la partie qui correspond dans l'Amérique du nord au Labrador et au Canada on lit : « Cette terre qui nous était autrefois fermée fut découverte par Jean Cabot Vénitien, et par Sébastien Cabot son fils (2), en l'année de la rédemption 1494, le 24 juin, à cinq

(1) Cette carte est en effet signée : Sebastian Caboto capitan, y piloto major de la S. c. c. m. del imperador don Carlos Quinto deste nombre, y Rey nuestro sennor hizo esta figura extensa en plano, anno del nascimo de nro Salvador Jesu Christo de MDXLIIII annos.

(2) « Terram hanc olim nobis clausam aperuit Joannes Cabotus Venetus, nec non Sebastianus Cabotus ejus filius, anno ab orbe redempto 1494, die vero 24 Junii, hora 5 sub diluculo, quam terram primam visam appellarunt, et insulam quandam magnam ei oppositam insulam divi Joannis nominarunt, quippe quæ solenni die festo divi Joannis aperta fuit. Hujus terræ incolæ pellibus animalium induuntur ; arcu in bello, sagittis, hastis, spiculis, clavis ligneis, et fundis utuntur. Sterilis incultaque tellus fuit, leonibus, ursis albis, procerisque cervis, piscibus innumeris, lupis scilicet, salmonibus, et ingentis (*sic*) soleis unius ulnæ longitudine, aliisque diversis piscium generibus abundat ;

heures dans la matinée. On l'a appelée Terre première vue. A une grande île qui est à l'opposite de ce continent, on a donné le nom d'île de Saint-Jean, parce qu'elle a été découverte le jour de la fête de ce saint. Les indigènes se couvrent de peaux d'animaux. A la guerre ils se servent d'arcs, de flèches, de lances, de massues en bois et de frondes. Le pays est stérile et inculte. On y trouve en abondance des lions, des ours blancs, de grands cerfs, beaucoup de poissons, à savoir des loups, des saumons, de grandes soles d'une aune de longueur et plusieurs autres espèces de poissons. Les plus nombreux sont ceux qu'on appelle communément Bacallios. Il y a encore dans ce pays des faucons noirs, semblables à des corbeaux, des aigles, des perdrix de couleur foncée, et divers autres oiseaux ».

On a sans doute prétendu que ce chiffre de 1494 était controuvé, et qu'il fallait lire 1497, MCCCCXCVII au lieu de MCCCCXIIII, étant donnée la facilité de confondre le signe V avec le signe II. On a encore allégué que les divers auteurs qui ont consulté cette carte, ou du moins des exemplaires de cette carte, ne sont pas d'accord sur les chiffres, et que, si les uns ont lu 1494, d'autres se sont prononcés pour 1497 (1) : mais il est facile de consulter la carte : elle présente tous les caractères d'un document officiel. Or elle marque 1494, nullement 1497, et c'est cette première date que nous croyons la vraie.

Donc en 1494, Jean Cabot et son fils ont découvert un pays, au-delà de l'Atlantique, qui leur a paru être un grand continent, et une île qu'ils ont nommée île de Saint-Jean. Bien que leur examen de la contrée ait été superficiel, ils sont entrés en rela-

horum maxima copia est, quos vulgus Bacallios appellat. Ad hæc insunt accipitres nigri, corvorum similes, aquilæ, perdicesque fusco colore, aliæque diversæ vo lucres ». La légende espagnole est une reproduction de la légende latine

(1) Ainsi Nathan Kochhaf (Chytraeus), dans son *Variorum in Europa itinerum Deliciœ* (Herborn, 1594) lisait 1494, mais d'après un exemplaire aujourd'hui perdu et datant de 1544. Hackluyt (*Principall navigations*, 1589, p. 511) et Samuel Purchas (*His Pilgrimaye*, 1627, t. III, p. 807) lisaient 1497, mais d'après des exemplaires aujourd'hui perdus et consultés en Angleterre.

tions avec les indigènes, vêtus de peaux de bêtes et porteurs d'armes variées. Ce qui les a le plus frappés, c'est le grand nombre des animaux et surtout des poissons, particulièrement des baccallios ou morues. Il est certes bien difficile de préciser l'emplacement de cette terre première vue et de cette île Saint-Jean, mais ne semble-t-il pas qu'on les retrouve aux environs du golfe de Saint-Laurent, dans ces mers où foisonnent les morues ? D'ailleurs, autant qu'il est permis d'établir une identification entre la carte de 1544 et les cartes actuelles, ce n'est que dans cette direction qu'on peut chercher les terres entrevues par les Cabot.

Le voyage de 1494 n'était qu'une reconnaissance hâtive de la région. Pour que la découverte fût sérieuse, une nouvelle exploration était nécessaire. De là un second voyage qui paraît avoir été entrepris en mai 1497. De graves événements avaient eu lieu dans l'intervalle. Non seulement Colomb avait continué ses découvertes, mais encore le pape avait promulgué la célèbre bulle qui adjugeait le nouveau monde à l'Espagne, et, sur les protestations du Portugal, les deux couronnes avaient, par le traité de Tordesillas, du 7 juin 1494, partagé entre elles les terres nouvelles. Jean Cabot ne pouvait, simple particulier, protester contre ce partage, mais en intéressant la royauté anglaise à ses découvertes, il pensait du moins échapper aux prétentions exclusives de l'Espagne et du Portugal. On ne connait pas au juste les négociations qui eurent lieu à ce propos. On sait pourtant que l'ambassadeur de Castille à Londres fut officiellement chargé de s'opposer à toute entreprise de ce genre. Le 28 mars 1496, Ruy Gonzalez de Puebla recevait de sa cour une dépêche où on le priait d'informer Henri VII qu'il était parfaitement libre d'accepter les propositions de Cabot (1), mais à

(1) Harrisse, p. 315. « Y estas cosas semejantes son casas muyynciertas y tales que para agora no conviene entender en ellas, y tambien mirad que aquellas ne se puede entender en esto syn perjuicio nuestro o del Rey de Portogal ».

condition qu'elles ne porteraient préjudice ni à l'Espagne ni au Portugal. Il est vrai qu'Henri VII n'avait ni attendu ni demandé l'autorisation d'agir, car, dès le 4 mars 1496, il avait, par lettres patentes accordées à Jean Cabot et à ses trois fils (1), organisé et encouragé une expédition au nouveau monde. Il leur donnait à eux, à leurs héritiers ou à leurs représentants « toute licence de naviguer aux contrées, régions et golfes de la mer orientale, occidentale et septentrionale, sous la bannière, l'étendard et les insignes de l'Angleterre » (2). Cinq navires leur seraient confiés, de la grandeur qu'ils jugeraient convenable, avec des équipages aussi nombreux qu'ils le voudraient, mais à leur frais, le tout « pour trouver, découvrir et explorer toutes les îles, contrées, régions ou provinces, appartenant à des gentils ou à des infidèles, dans n'importe quelle partie du monde jusqu'alors non visitée par des peuples chrétiens » (3). On leur permettait de planter partout la bannière anglaise. Ils seraient lieutenants du roi dans toutes les terres nouvelles, à condition de réserver à la couronne le cinquième des profits. Exemption des droits et coutumes pour toutes les marchandises qu'on rapportera des terres nouvelles. Défense de commercer sans l'autorisation de Jean et de ses héritiers « sous peine de confiscation du navire, des marchandises et de tous les biens de tous ceux que l'on soupçonne d'avoir visité les terres nouvelles » (4). Ordre à tous les fonctionnaires et sujets du royaume de venir en aide à Cabot pour l'armement de l'escadre et pour le voyage. Comme on le voit, Henri VII n'avait pas hésité à accorder à ces étrangers les

(1) HARRISSE, p. 313. — RYMER, *Fœdera*, t. V, p. 89. Ces lettres patentes furent signées à Westminster.

(2) « Ad omnes partes, regiones et sinus maris orientalis, occidentalis et septentrionalis, sub banneris, vexillis, et insigniis nostris ».

(3) « Ad inveniendum, discooperiendum et investigandum quascumque insulas, patrias, regiones sive provincias gentilium et infidelium in quacumque mundi parte positas, quæ christianis omnibus ante hæc tempora fuerunt incognitæ ».

(4) « Sub pœna amissionis tam navium sive navigiorum quam bonorum omnium quorumcunque ad ea loca sic inventa navigare præsumentium ».

privilèges les plus étendus. On eût dit qu'il avait comme le pressentiment que l'Angleterre trouverait sur l'Océan et au delà des mers sa vraie grandeur, et qu'il favorisait de tout son pouvoir ceux qui voulaient l'aider à élever le superbe édifice de la grandeur nationale.

Ainsi protégés par la couronne, Jean Cabot et ses fils, sans plus se soucier de l'opposition de l'Espagne et du Portugal, se mirent en mer aux premiers jours de mai 1497. Ils n'avaient qu'un petit navire monté par dix huit hommes d'équipage, dont un Bourguignon et un Génois. Dès le commencement d'août de la même année, ils étaient déjà de retour, car, le 10 août, le roi donnait sur sa cassette une gratification de dix livres sterling « à ceux qui ont trouvé l'île Nouvelle (1) ». Quelques jours plus tard, le 23 août, un marchand vénitien, Laurent Pasqualigo, mandait de Londres à ses frères établis à Venise ce qu'il avait appris des résultats de cette campagne (2) : « Il est revenu ce Vénitien notre compatriote qui est allé avec un navire de Bristol à la découverte d'îles nouvelles. Il prétend avoir trouvé à 700 lieues d'ici le continent qui fait partie des états du grand Khan (3). Il a longé la côte pendant trois cents lieues : elle est mauvaise. Il n'y a pas trouvé un seul indigène ; mais il a porté là bas au roi certains filets tendus pour prendre des bêtes sauvages, et une flèche avec pointe en fer. Il a encore remarqué certains arbres entaillés, ce qui lui permet de conjecturer que les hommes ne manquent pas. A l'aller et au retour il est resté trois mois : ceci est certain. Au retour il a aperçu deux îles à droite, mais n'a pas voulu descendre pour ne pas perdre de

(1) « To hym that founde the new isle ». HARRISSE, p. 59.

(2) La lettre de Pasqualigo, conservée dans la Bibliothèque Marciana, et dans les Diarii de Marino Sanuto, à la date du 11 octobre 1497, a été imprimée pour la première fois par RAWDON BROWN, *Pagguagli*, I, 99. — Cf. HARRISSE, p. 322.

(3) « Lha venuto sto nostro Venetiano che ando con uno naviglio de Bristo a trovar Ixole nove, e dice haver trovato lige 700 lontam de qui Terraferma el paexe del Gram Cam ».

temps, car les vivres lui manquaient..... Le roi lui a promis pour la saison prochaine dix navires équipés à sa guise (1). Il lui accordera, d'après sa demande, tous les prisonniers qui voudraient l'accompagner. Il lui a donné de l'argent pour faire bonne chère jusqu'à ce moment, à Bristol, lui, sa femme qui est de Venise et ses enfants, Il s'appelle Zuam Talbot (2). On le surnomme le grand amiral. On lui accorde de grands honneurs. Il est vêtu de soie... L'inventeur de ces choses a planté sur la terre qu'il a découverte une grande croix avec une bannière anglaise et un étendard de Saint-Marc, car il est Vénitien ; en sorte que notre gonfalon a été arboré dans cette contrée (3) ». Pasqualigo ne donnait, comme on le voit, que le résumé de la découverte. Il avait hâte d'informer ses frères de la grande nouvelle, et réservait les détails à une autre lettre. On ne l'a pas retrouvée.

Ce fut sous la même impression et avec la même hâte que Raimondo di Soncino, ambassadeur à Londres de Ludovic le More, informa son maître, presque le même jour que Pasqualigo, le 24 août (4). « Depuis quelques mois avait été envoyé par Sa Majesté un Vénitien, marin distingué, et qui a beaucoup de capacité pour la découverte des îles nouvelles. Il est revenu sain et sauf. Il a dans la même traversée retrouvé les Sept Cités à quatre cents lieues de l'Angleterre, dans la direction de l'occident. Sa Majesté a l'intention de renvoyer tous ces étrangers avec quinze ou vingt bâtiments ». Quatre mois plus tard, le 18 décembre 1497, ayant recueilli des renseignements plus complets, et étant même entré en relations avec Cabot, Raimondo di Soncino expédiait à son maître une dépêche

(1) « El re le ha promesso a tempo novo navil X e armati come lui vora ».

(2) « El qual se chiama Zuam Talbot e chiamasi el gran Armirante e vienti fato grande honor e va vestito de seda ».

(3) « Si che el nostro confalone se stero molto in quo ».

(4) La première dépêche de Raimondo di Soncino a été publiée par RAWDON BROWN, *Calendar of state papers and manuscrips relating to english affairs, existing in the archives and collections of Venise*, London, 1864-1869, t. III, p. 210. — Cf. HARRISSE, p. 324.



beaucoup plus explicite (1), que nous reproduirons malgré sa longueur, car elle constitue à vrai dire le principal document sur la découverte de l'Amérique du Nord par les Anglais (2).

« Malgré les grandes occupations de Votre Excellence, il ne lui sera peut-être pas désagréable d'apprendre comment, sans donner un coup d'épée, le roi d'Angleterre a gagné une partie de l'Asie (3). En Angleterre résidait un citoyen Vénitien, appelé maître Jean Cabot. C'est un homme de grande capacité, fort habile en navigation qui, en apprenant que les rois de Portugal puis d'Espagne avaient pris possession d'îles inconnues, forma le projet de faire, au nom de ladite Majesté, semblable acquisition. Ayant obtenu des lettres royales qui, sauf les droits réservés de la couronne, lui attribuaient la possession de tout ce qu'il trouverait, Cabot s'embarqua sur un petit bateau monté par dix-huit hommes d'équipage et s'abandonna à la fortune. Il partit de Bristol, port situé à l'occident d'Angleterre, dépassa l'Irlande qui est située encore plus à l'occident, puis, poussant au nord, commença à naviguer vers les pays orientaux. Il navigua ainsi quelques jours, laissant le nord à main droite, et trouva enfin la terre ferme, où il planta la bannière royale, et dont il prit possession au nom de ladite Altesse. Après avoir pris quelques points de repère, il est retourné (4).

(1) « Oltre a cio alcuni mesi dopo S. Maestà mando un Veneziano chè un distinto marinajo, e che aveva molta capacità nelle scoperte di nuove isole, ed è ritornato salvo, ed ha scoperto due isole fertili molto grandi, avendi del pari scoperto le sette città quatrocento leghe dall' Inghilterra dalle parte verso occidente. Questi tosto estorno a S. M. l'intenzione di mandarlo con quindia o venti bastimenti ».

(2) La dépêche de Raimondo de Soncino a é'é publiée dans l'*Annuario scientifico*, Milan, 1866, p. 700 et par HARRISSE, p. 374.

(3) « Intendere como questa Maiesta ha guadagnato una parte de Asia senza colpo de spada ».

(4) « E partitosi de Bristo porto occidentale de questo regno e passato Ibernia piu occidentale, e poi alzato si verso el septentrione, comencio ad navigare ale parte orientale, lassandosi, fra qualche giorni, la tramontana ad mano drita, et havendo essai errato, in fine capitoe in terra ferma, dove posto la

» Ledit maître Jean en sa qualité d'étranger et d'étranger peu fortuné n'aurait pas été cru, si ses compagnons, tous Anglais et de Bristol, n'avaient attesté l'authenticité de la découverte. Ledit maître Jean possède une carte où se trouve figuré l'univers et une sphère terrestre qu'il a fabriquée, et dont il se sert pour montrer où il est arrivé, et comment, en poussant au Levant, on finirait par arriver au pays baigné par le Tanaïs. Ses compagnons disent que la région découverte est bonne et tempérée. Ils pensent qu'elle produit le brésil et la soie. Ils assurent que la mer est remplie de poissons qui se prennent non seulement au filet, mais aussi à la corbeille. Il suffit de descendre dans l'eau la corbeille lestée avec une grosse pierre. Cela je l'ai entendu raconter par maître Jean. Lesdits Anglais, compagnons de Cabot, prétendent que dans ces parages ils pourraient pêcher des poissons en telle quantité qu'on n'aurait plus besoin en Angleterre de l'Islande, pays d'où s'exporte en effet une très grande quantité de ces poissons qu'on nomme stockfish.

» Maître Jean s'est haussé à de plus grands projets. Il pense que, depuis l'endroit ou il a débarqué, il pourra, en suivant toujours la direction du Levant, arriver jusqu'à la rive opposée de l'île qu'il nomme Cipangu. Cette île est située dans la région équinoxiale(1). C'est là, d'après son avis, que poussent toutes les épices du monde, et aussi dans les Indes. Car étant jadis allé à la Mecque, où sont apportées par caravanes les épices des lointains pays, et ayant demandé aux négociants qui les vendaient quel était le lieu de production, il lui fut répondu qu'on l'ignorait, mais que ces épices étaient apportées chez eux, et qu'eux-mêmes les portaient encore dans d'autres régions très éloignées. Ce qui

bandera regia, e tolto la possessione per questa Alteza, e preso certi segnali, se ne retornato ».

(1) « Ma messer Zoanne ha porte l'animo ad magior cosa perche pensa, da quello loco occupato andarsene sempre a Riva più verso el Levante, tanto chel sio al opposito de una isola da lui chiamata Cipangu, posta in la regione equinoctiale ».

semblerait prouver que, si les orientaux affirment aux méridionaux que ces productions arrivaient de fort loin, et passent ainsi de main en main, la terre est ronde, et, par conséquent, il est nécessaire que les peuples les plus reculés dans le nord soient rapprochés de l'occident. Aussi Cabot croyait-il que ces denrées baisseraient de prix : ce que je crois aussi volontiers.

» Ce qui est beaucoup plus important, c'est quele roi d'Angleterre, souverain prudent et peu prodigue, lui accorde une grande confiance. Depuis son retour il lui a donné de bonnes provisions. Maître Jean me l'a affirmé. Il dit encore que, dans quelque temps, ladite Majesté équipera quelques navires et lui concédera des malfaiteurs pour aller fonder une colonie dans ce pays. Au moyen de cette colonie, on espère faire de Londres un marché pour les épiceries plus important que celui d'Alexandrie (1). Les principaux bailleurs de fonds sont de Bristol ; ces marins expérimentés, qui savent maintenant où ils doivent aller, disent que la navigation ne durera pas plus de quinze jours, et ils ont comme abandonné le commerce avec l'Hibernie.

» J'ai encore causé avec un Bourguignon, compagnon de Maître Jean, qui confirme tous ces propos, et veut retourner vers l'amiral, tel est le titre que se donne Maître Jean, parce qu'il lui a donné une île. Il en a donné également une autre à son barbier, un Génois. Aussi se prennent-ils tous pour des comtes, et Monseigneur l'Amiral ne s'estime pas moins qu'un prince. Je crois qu'au prochain voyage partiront quelques pauvres Italiens, qui tous ont promesse d'être évêques. Comme je suis devenu l'ami de l'amiral, si je voulais l'accompagner, j'aurais un archevêché ; mais je crois plus sûrs les bénéfices que Votre

(1) « Mediante la quale speramo di fare in Londres magior fondaco de speciarie che sia in Alexandria. Et li principali dell' impresa sono de Bristo, grandi marinari li quali hora che sanna dove andare, dicono che là non è navigatione de piu chè XV giorni. »

Excellence m'a réservés. Aussi la supplierai-je de me les accorder, s'ils venaient à vaquer en mon absence....» (1).

Quelle est la terre découverte par Cabot dans ce voyage de 1497? Où placer ces trois cents lieues de côtes signalées par l'intrépide Vénitien? Deux documents, très authentiques l'un et l'autre, nous permettront de la retrouver. Le plus ancien comme date est la fameuse carte dressée avant l'an 1500 par Juan de la Cosa. On y remarque au nord de la Floride une série de pavillons significatifs accompagnés à l'estdu nom de Cabode Ynglaterra et à l'ouest de la légende Mar descubierta por Yngleses. Le second est la carte que nous avons déjà signalée, et qui fut dressée par Sébastien Cabot en 1544. Dans ces deux cartes le littoral dessiné correspond dans toute son étendue à une partie des Etats-Unis, au Canada et au Labrador. C'est en effet cette région que reconnurent les Anglais en 1497, mais il est impossible, bien qu'on ait essayé de le faire, de marquer avec précision les points où ils débarquèrent.

Le roi Henri VII, Pasqualigo et Soncino nous l'avaient déjà appris, avait accueilli avec plaisir les découvreurs Vénitiens. Ce souverain, très pratique et très soucieux des intérêts matériels, avait tout de suite compris l'importance de ces découvertes, entreprises en dehors de toute dépense royale, et il ne demandait qu'à en encourager de nouvelles exécutées dans les mêmes conditions. Aussi, le 3 février 1498, signait-il à Westminster des lettres patentes (2) autorisant Jean Cabot ou son représentant dûment autorisé à prendre dans les ports d'Angleterre six navires de deux cents tonneaux de jauge au plus, avec tous leurs apparaux, et ce aux mêmes prix et conditions que pour le service royal. Il pourra embarquer autant de monde qu'il s'en présentera de bonne volonté, mais il ne cachera pas qu'il s'agit de passer

(1) Le reste de la lettre est rempli par des considérations étrangères au sujet : Nous ne l'avons pas traduit.

(2) Ces lettres patentes ont été découvertes et publiées par BIDDLE, *Memoir of. Sebast. Cabot*, p. 76-77. — Cf. HARRISSE, p. 329.

aux terres et aux îles récemment découvertes au nom et par le commandement de Sa Majesté. Cabot se mit tout de suite en mesure de profiter des bonnes dispositions du roi. Cinq navires furent promptement équipés, deux à ses frais, d'après le témoignage de Pierre Martyr (1), et trois par des marchands de Bristol, dont les noms ont été conservés par les comptes de la cassette du roi, Lancelot Thirkiel, Thomas Bradley et Jean Carter (2) : mais il ne put, au moment décisif, prendre le commandement de l'expédition qu'il avait préparée : tout en effet fait présumer qu'il mourut subitement. Par bonheur les lettres patentes avaient prévu le cas, et son fils Sébastien, en qualité de représentant dûment autorisé, put, malgré sa jeunesse, prendre le commandement de l'escadre, et donner le signal du départ (juin 1498).

Les représentants de l'Espagne à la cour de Henri VII suivaient d'un œil jaloux les préparatifs de l'expédition. Ils redoutaient la concurrence anglaise et étaient disposés à ne pas laisser empiéter sur leurs prétendus domaines. A la même date, au 25 juillet 1498, Pedro de Ayala et Ruy Gonzales de Puebla expédiaient une dépêche à leurs souverains (3). Le premier se contentait de rappeler les voyages antérieurs, annonçait qu'il avait pris toutes ses précautions, et qu'il tiendrait leurs Majestés au courant. « D'ailleurs, ajoutait-il, le Génois est en chemin, on croit qu'il sera de retour en septembre (4) ». Ruy Gonzales était plus précis, mais donnait encore moins de détails. (5) « Le roi d'Angleterre envoie cinq navires équipés

(1) PIERRE MARTYR, *Décades*, III, VI, p. 233. « Duo is sibi navigia propria pecunia in Britannia ipsa instruxit, et primo tendens cum hominibus tercentum ad septentrionem... ».

(2) *Excerpta historica* (London, 1831), p. 116, III. To Lanslot Thirkill of London upon a Prest for his shipp going towoads the new Islande, 20 liv. — Id. au même encore 20 liv. — Thomas Bradlay et Lancelot Thirkill going to the new Isle, 30 liv. — Id. à John Carter, 40 liv. 5.

(3) HARRISSE, 328, 329.

(4) « El ginoves tiro su camino... Sperase seran veindos para el setiembre ».

(5) « El Rey de Inglaterra embio cinco naos armadas con otro Genoves

sous le commandement d'un autre Génois, comme était Colomb, afin de découvrir l'île de Brasil et terres circonvoisines. On attend leur retour pour le mois de septembre. J'ai pris connaissance de la route qu'il suivrait. Elle est différente de celle qui conduit aux pays découverts et appartenant à vos Altesses. Le roi m'a parlé à diverses reprises de ce voyage dont il espère maints profits. Je crois qu'il n'y a pas plus de quatre cents lieues qui séparent l'Angleterre de ce pays ».

Pendant ce temps, Sébastien Cabot s'élançait sur les traces paternelles. On a peu de détails sur ce voyage. On sait seulement qu'un coup de vent assaillit les navires au départ, et que l'un d'entre eux, sur lequel était monté un moine nommé Buil, fut obligé de faire relâche en Irlande (1). Les autres continuèrent leur route. Pierre Martyr, qui devint plus tard l'ami de Cabot, est celui de tous les contemporains qui a donné la relation la plus claire et la plus étendue de ce voyage. Il la tenait sans doute de la bouche même de Sébastien. « Il arma deux navires à ses frais, en Angleterre même, avec trois cents hommes d'équipage, et se dirigea d'abord au nord (2). Bien qu'on fût au mois de juillet, on rencontra d'énormes masses de glaces qui flottaient sur les eaux (3). La lumière du jour ne disparaissait presque pas : sur le continent tout était libre, car la glace avait fondu. Aussi Cabot fut-il obligé de virer de bord et de prendre la direction du sud-ouest, car le littoral se recourbait toujours, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la hauteur du détroit de Gibral-

como Colon a buscar la isla de Brasil y las vicinidades... Dicen que seran venidos para al el Septiembre. Vista la derrota que llevan allo que lo que buscan es los que vuestras Altezas poseen. El Rey me ha fablado algunas veces sobrello espera haver muy gran interresse. Creo que no hay de aqui alla cccc leguas ».

(1) « Ha veindo nueva, la una en que iva un otro frai Buil aporto en Irlanda con gran tormento rotto el navio ».

(2) Pierre Martyr, *Décades*, III, 6, p. 232.

(3) Id. « Donec etiam Julio mense, vastas repererit glaciales moles pelago natantes et lucem fere perpetuam, tellure tamen libere gelu liquefacto.

ter par une longitude égale à peu près à celle de la pointe de Cuba. En longeant la côte qu'il nomma côte de Bacallaos, il trouva les mêmes courants, mais modérés, que les Espagnols rencontrent quand ils naviguent vers les contrées méridionales. Aussi non seulement est-il vraisemblable, mais encore faut-il conclure forcément qu'il existe dans ces parages encore inconnus de vastes ouvertures, qui ouvrent un passage aux eaux tombant d'orient en occident. Cabot donna à ce pays le nom de Bacallaos, parce qu'il trouva dans la mer qui le baigne une telle quantité de ces poissons, semblables à des thons, et que les indigènes appellent Bacallaos, qu'ils retardaient de temps en temps la marche des navires (1). Les indigènes se couvrent de peaux de bêtes. Ils ne sont pas dépourvus d'intelligence. On trouve dans la région de nombreux ours, qui se nourrissent de poissons. Ils plongent au milieu de ces troupes de poissons, les saisissent avec leurs pattes, introduisent leurs griffes dans les écailles, puis les portent à terre pour les dévorer : aussi ne sont-ils nullement redoutables pour les hommes. On a vu en divers endroits de l'orichalque entre les mains des indigènes ».

Un ami de Cabot, dont Ramusio a rapporté une conversation, a également raconté ce voyage (2), mais il ne donne aucun détail nouveau. Gomara, dans son *Histoire générale des Indes*, (3) et Antonio Galvao dans son traité de 1563 (4), ont aussi raconté

Quare coactus fuit vela vertere et occidentem sequi, tetendit que tamen ad meridiem, littore sese incurvante ut Herculei freti latitudinis fere gradus æquarit, ad occidentemque profectus tantum est, ut Cubam insulam a læva longitudine gradum pene parem habuerit ».

(1) « Bacallos Cabottus ipse terras appellavit, eo quod in earum pelago tantam repererit magnorum quorumdam piscium tynnos æmulantium, sic vocatorum ab indigenis, multitudinem ut etiam illi navigia interdum detardarent ».

(2) Ramusio, *Raccolta delle navigationi e viaggi* (édit. 1550-1553), t. I, p. 44.

(3) Gomara, *Historia general de las Indias* (1552). Part. I, cap. de los Bacallaos.

(4) A. Galvao, *Tratado que compôs o nobre e notavel capitano*, Lisboa, 1563, fol. 12.

cette expédition, mais ils se contredisent pour les dates, et n'apportent aucun élément nouveau à la question. Le récit de Pierre Martyr reste le plus intéressant et le plus complet. Ce récit nous apprend que dans ce beau voyage non seulement Cabot se serait avancé jusqu'aux régions septentrionales, où les icebergs rendent la navigation difficile, mais encore qu'il aurait longé la côte des Etat-Unis jusqu'à la hauteur de la Floride (1). Il est fort étonnant que les Anglais n'aient pas conservé une relation détaillée de cette belle entreprise. Elle a dû pourtant exister. Cabot a dû également dresser la carte de ses découvertes : ce qui le prouve, c'est la carte dressée par Juan de la Cosa avant 1500, et où sont figurées toutes les découvertes récentes. Il est probable que Juan de la Cosa eut alors à sa disposition soit des documents, soit des dessins qui lui furent transmis d'Angleterre, sans doute par l'intermédiaire de Puebla ou d'Ayala. Ces documents et ses dessins ont aujourd'hui disparu. On ne peut donc donner aucun détail précis sur ce troisième voyage.

Sébastien Cabot, lorsqu'il partit pour ce troisième voyage, avait promis monts et merveilles. Dans son juvénile enthousiasme il s'imaginait que le détroit qui conduit au Cathay et au Cipangu s'ouvrirait bientôt devant lui, mais il s'était partout heurté à une barrière infranchissable, il avait perdu la majeure partie de son monde (2), en un mot il n'avait réalisé aucune des espérances qu'on avait fondées sur lui. Quant

(1) Richard Eden, traducteur anglais des *Décades* de PIERRE MARTYR (Londres, 1555) rapportait que d'après le témoignage de Sébastien Cabot, il n'aurait atterri qu'à l'extrémité septentrionale, et à la partie la plus sauvage de la terre de Bacallaos, et encore en fut-il repoussé par les glaces au mois de juillet. « But Cabote touched only in the north. Cornor and most barbarous parte hereof, from whense he was repulsed with Ise in the moneth of July ».

(2) On le sait par le témoignage d'ANDRÉ THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § 74. « Vray est qu'il mist bien trois cens hommes en terre du costé d'Irlande au nort où le froid fist mourir presque toute sa compagnie encore que ce fust au moys de juillet ».

aux pays qu'il prétendait avoir découverts, ils étaient probablement dans les limites assignées aux rois d'Espagne et de Portugal, et le prudent Henri VII, s'il voulait soutenir ses droits, avait une guerre en perspective. Aussi ce souverain pratique et peu sujet à se nourrir d'illusions, n'hésita-t-il pas à témoigner son peu de satisfaction au malencontreux découvreur. Non seulement il ne lui fit pas l'accueil auquel il aurait eu droit, mais encore, avec une impudeur naïve, et sans plus se soucier des lettres patentes de 1496 et de 1498, il révoqua tous les privilèges accordés antérieurement, et favorisa la création de nouvelles associations mercantiles où étaient admis des Portugais des Açores. Ces nouvelles lettres patentes (1), en date du 19 mars 1501 et du 9 décembre 1502 accordaient pour dix ans et pour quarante ans le monopole du commerce dans les pays nouvellement découverts. Elles visaient les privilèges accordés autrefois à un étranger, c'est-à-dire à Cabot, et les révoquaient expressément (2).

Cabot ne se découragea pourtant pas. Réduit à ses propres ressources, et abandonné par le roi, il tenta un quatrième voyage. Le seul document relatif à cette expédition a été conservé par le chroniqueur Fabyan (3). Le voici : « En la dix-huitième année du règne de Henri VII (du 22 août 1501 au 22 août 1502) on annonça au roi trois hommes pris dans les îles nouvellement découvertes par Sébastien Gaboto. Ces hommes étaient vêtus de peaux d'animaux. Ils mangeaient de la viande

(1) BIDDLE, ouv. cité, p. 95, 312, 318. — RYMER, *Fœdera*, t. V, p. 184.

(2) « Seu aliquis extraneus aut aliqui extranei virtute aut colore alicujus concesionis nostræ sibi magno sigillo nostro per antea factæ ».

(3) Chronique de Fabyan citée par STOW (*Chronicle*, 1580, p. 875) et par HAKLUYT (*Principall navigations*, t. III, p. 9) « Thys yeare, were brought unto the king three men taken in the new founde Islands, by Sebastien Gabato, before named in anno 1468 (*sic*), these men were cloted in Beates skinnes, and eat raw flesh, but spach such a language as no. Man could understand them, of the which three men, two of tem were seene in the kings court at Westminster two yeares after, clothed, like Englishmen, and could not bee discerned from Englishmen ».

crue et parlaient un langage que nul ne pouvait comprendre. On revit deux de ces hommes à la cour du roi à Westminster deux ans après, habillés comme des Anglais, desquels on n'eût pu les distinguer ». Il semble résulter de ce passage que Cabot se serait encore avancé jusqu'à des régions très septentrionales, car ce n'est que tout à fait dans l'Amérique du Nord qu'on trouvait des indigènes vêtus de fourrures et se nourrissant de chair crue. Mais on ne peut encore préciser la région découverte. Aussi bien on aura remarqué que tous les documents relatifs aux Cabot sont très confus. Est-ce que l'Angleterre aurait voulu garder le secret de ces explorations ? Est-ce plutôt que les contemporains n'y ont pas attaché une bien grande importance? Le fait qui se dégage est celui de l'exploration d'un certain nombre de pays situés dans l'Amérique du Nord, et l'indication des principales richesses de la région. C'était plus qu'il n'en fallait pour créer un courant commercial vers les pays signalés : et, en effet, dès cette époque, les Anglais ne cessèrent plus leurs voyages à la terre des Cabot.

Sébastien Cabot ne paraît pas avoir tiré grand parti de ses découvertes. Il semble que le roi d'Angleterre lui ait tenu rigueur de ses espérances déçues. Les documents de l'époque ne font plus mention de lui que dix ans après l'expédition de 1502; mais alors il n'est plus en Angleterre. Il a renoncé au service des Tudor, et accepté les offres de l'Espagne (1). C'est en effet à la cour de l'Espagne qu'on le retrouve, tout occupé à de nouvelles entreprises. Mais nous n'avons pas à le suivre sur ce nouveau théâtre.

Les Anglais, malgré l'absence de Cabot, continuèrent à naviguer dans ces mers poissonneuses, dont ils soupçonnaient les richesses. On a conservé les noms de deux négociants de Bristol

(1) PIERRE MARTYR, *Décades* III, VI, p. 233. « Vocatus namque ex Britannia a rege nostro catholico, post Henrici majoris Britanniæ regis mortem, concurialis noster est, exspectatque in dies ut navigia sihi parentur, quibus arcanum hoc naturæ latens jam tandem delegatur ».

qui profitèrent des lettres patentes de Henri VII, pour diriger leurs navires vers les pays signalés par Jean et Sébastien Cabot. Ils se nommaient Hugh Eliot et Nicolas Thorn (1). Le fils de ce dernier, Robert Thorn, dans une supplique adressée en 1527 au roi Henri VIII pour obtenir l'autorisation de tenter un passage au nord-ouest de l'Amérique, rappelait que son père fut un de ceux qui découvrirent Terre-Neuve, alors considérée comme Terre Ferme, « en compagnie d'un autre marchand de Bristol, appelé Hugh Eliot » (2). Il rappelait en outre que les pays découverts à cette époque par ses compatriotes, « constituaient le prolongement extrême des terres nouvelles au nord, et qu'elles répondaient à ce que les Espagnols appellent Terra de Labrador (3) ». Ce voyage eut lieu probablement en 1503, puisqu'on trouve le nom de Hugh Eliot (2) parmi les concessionnaires des lettres patentes accordées par Henri VII en décembre 1502 (4). On a encore conservé le souvenir d'expéditions anglaises en 1503 et 1504, démontrées, la première (5) par la récompense accordée le 17 novembre 1503 par Henri VII à un négociant qui « lui avait apporté des éperviers de l'île nouvellement découverte », et la seconde (6) par la mention d'une gratification de deux livres sterling accordée le 8 avril 1504 à un prêtre qui « se rendait à l'île nouvelle ». En 1505, expédition anglo-portugaise comme il résulte d'une gratification octroyée le 25 septembre (7)

(1) Hakluyt, *Principall Navigations*, t. 1, p. 216. A declaration of the Indies and landes discovered and subdued unto the Emperour.

(2), Id., 219. « This dexie of this discoverie I inherited of my father, which with anot her merchant of Bristowe, name dHugh Eliot, were the disconerers of the newe found lands ».

(3) Id., p. 216. « Which mayne land or coast goeth Northwarde and finisheth in the lande that wee founde, which is called heere, terra de Labrador ».

(4) Rymer, *Fædera*, t. V, p. 186.

(5) Harrisse, *Cabot*, p. 270. « To one that brought hawkes from the Newfounded Island ».

(6) Id., p. 270. « To a preste that gœth to the new Ilande Liv. 2 ».

(7) Id., p. 272. « To Portyngales that brought popyngais and catts of the

par le même Henri VII aux marins portugais qui lui ont donné des pivers et des chats sauvages venant des terres nouvelles, et au nommé Clays qui a conduit à Richmond des chats et des perroquets provenant du même endroit. Dès lors les voyages deviennent de plus en plus fréquents, et on cesse même de les mentionner dans les actes publics.

Aussi bien les Anglais paraissent ne pas avoir dirigé leurs efforts, uniquement dans les parages où les ont conduits les Cabot. Ils ont également, et à diverses reprises, empiété sur les domaines que se réservaient les Espagnols. Dans les premières années du XVI[e] siècle, on retrouve leurs traces jusque dans l'Amérique centrale. En juin 1501, lorsque le roi et la reine d'Espagne se décidèrent à nommer gouverneur de la province de Coquibacoa (1), le fameux Alonso de Hojeda, la cédule royale mentionne expressément que le gouverneur aura grand soin de poser partout des bornes aux armes d'Espagne, attendu que des Anglais ont été signalés, et qu'il importe de s'opposer à leurs empiètements. Si même, dans leur prudence, ou plutôt, dans leur prévoyance, Ferdinand et Isabelle ont choisi Hojeda comme gouverneur de Coquibacoa, c'est qu'ils connaissent son caractère entreprenant, son amour-propre national, et qu'ils sont à l'avance persuadés qu'il ne supportera pas l'établissement d'un seul Anglais dans les limites de sa juridiction.

Ces précautions devaient être inutiles. Dans son voyage à travers l'isthme de Panama, en 1513, Balboa (2) retrouvait encore la trace du passage de certains capitaines, sans nationalité

mountaigne with other Stuf to the Kinges grace ». — « Wylde catts and popyngays of the Newfound Island ».

(1) NAVARRETE, III, 86. « Que vaes e si gent aquella costa que descubrites, que se corre lesto uesce, segun parece, por razon que va hacer la parte donde se ha sabido que descubrian los Ingleses, é vais poniendo las marcas con las armas de S. S. A. A., o con otros senales que sean conocidas, cuales vos pareciera, porque se conozce como vos habes descubierto aquella tierra, paraque atages el descubrir de los Ingleses por aquella via. »

(2) ID., III, 378-9, 80.

et sans mandat. Certes, rien ne prouve que ces aventuriers étaient des Anglais, mais rien non plus n'établit le contraire, et, étant donnée la ténacité anglaise, il est permis de supposer que ces inconnus étaient les compatriotes de ceux qu'Hojeda avait reçu mission de repousser : mission qui, d'ailleurs, ne réussit pas ; car, malgré les défenses de l'Espagne, il en fut de l'Amérique Centrale comme des autres provinces de son immense empire colonial : elle fut, dès le premier jour, parcourue et exploitée par des étrangers, et spécialement par des Anglais.

CHAPITRE X

VOYAGES DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVIe SIÈCLE.

Les Français ne furent ni les derniers ni les moins empressés à se lancer à la découverte des « terres neufves ». Il est vrai que leurs voyages n'ont pour ainsi dire laissé aucune trace dans l'histoire contemporaine, et que pas un de leurs capitaines ne se fit un nom par ses heureuses entreprises. Le commerce et la navigation tenaient alors une place bien secondaire dans la politique française. C'était sur le continent et jamais sur mer que se décidaient tous les conflits internationaux. Nos souverains, qui luttaient avec peine et contre leurs propres sujets, et contre l'Anglais ou l'Allemand, s'étaient complètement désintéressés des questions d'outre-mer. Leur juridiction et leur protection ne s'étendaient pas au-delà des côtes. L'Océan était un domaine ouvert à tous, mais celui qui s'y aventurait le faisait à ses risques et périls. Dès lors on excuse l'indifférence systématique de nos historiens. L'écho de ces courses lointaines ne parvenait même pas à leurs oreilles. Uniquement préoccupés des faits et gestes de nos souverains, de leurs batailles ou de leurs négociations, ils se souciaient vraiment bien peu de tel ou tel voyage entrepris par un obscur négociant ou de telle découverte qui n'agrandissait pas le domaine immédiat de la couronne.

A défaut du témoignage des écrivains contemporains, nos voyageurs et nos négociants auraient au moins dû, semble-t-il,

consigner dans des journaux de bord ou dans des relations spéciales le souvenir de leurs découvertes. Ils ne l'ont pas fait, mais leur silence était prémédité. Nous savons déjà que le 14 mai 1494 le pape Alexandre VI avait, par une bulle célèbre, partagé les continents nouveaux entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, mais ce partage, au moins singulier, n'avait pas été accepté par les autres puissances. Le roi François I demanda un jour, non sans malice, qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui léguait le nouveau monde à ses bons cousins d'Espagne et de Portugal, et, sans plus se soucier de la défense pontificale, envoya coup sur coup plusieurs expéditions au nouveau monde.

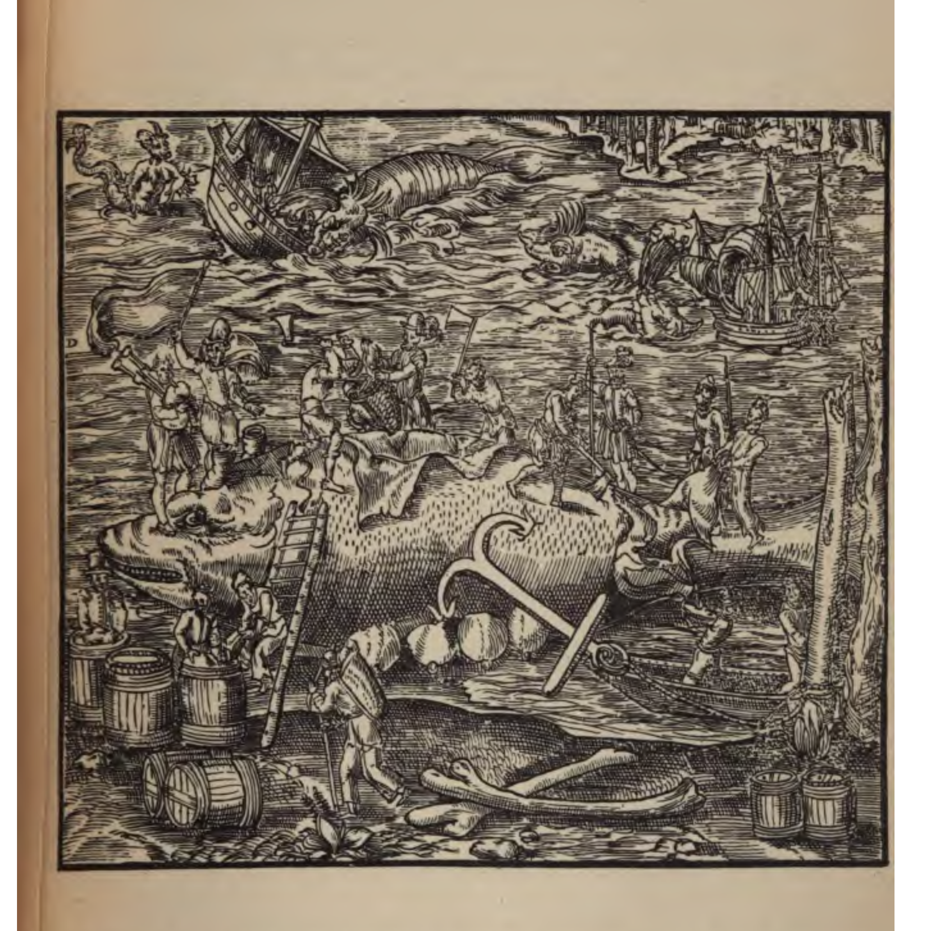
Les rois d'Angleterre de leur côté ne prirent même pas la précaution de protester contre les prétentions du Saint-Siège, et dirigèrent vers les terres nouvelles de nombreux découvreurs; mais la liberté que se donnaient les rois de France ou d'Angleterre était interdite à de simples armateurs. Le fisc Espagnol ou Portugais surveillait attentivement tous les navires, de quelque provenance qu'ils fussent, et malheur à l'imprudent étranger qui se laissait surprendre. Il était considéré comme pirate et traité sans pitié. Les Portugais surtout soutenaient leurs prétendus droits avec une âpreté extraordinaire. Comme l'écrivait avec autant d'esprit que d'énergie le gran capitano Francese (1), dont Ramusio a conservé la relation : « bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans un poing serré ce qu'ils ne pourraient embrasser avec tous les deux ; et il semble que Dieu ne fit que pour eux la terre et la

(1) Ce gran capitano Francese se nommait Parmentier. — Voir GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au* XVI[e] *siècle*, p. 28. — Id., JEAN ANGO, (Société normande de géographie, 1889), p. 42-51.

mer, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer (1) »

Ces prohibitions, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, au lieu de les comprimer, surexcitaient les convoitises ; car, s'il est dans la nature humaine de résister à toute tyrannie, la tyrannie commerciale, plus que toute autre, inspire une profonde répugnance. Aussi une vaste contrebande s'était-elle organisée, et, à côté des voyages officiels, commencèrent les voyages clandestins. Le nombre de ces expéditions anonymes fut considérable, mais nos marins se sont bien gardés d'annoncer bruyamment leurs découvertes, retenus qu'ils étaient par la certitude d'être les seuls à faire des gains énormes dans des pays encore inexploités et d'une richesse merveilleuse, et arrêtés par la crainte d'être poursuivis comme contrebandiers. Ils quittaient mystérieusement la France, après avoir confié à quelques affidés le secret de l'entreprise, évitaient avec soin toute rencontre fâcheuse sur l'Océan et débarquaient en cachette dans quelque anse ignorée, au besoin sur quelque île voisine du rivage, où ils disposaient leurs comptoirs d'échange, et ébauchaient quelques grossiers retranchements. Avec autant de précautions que les Phéniciens ou les Carthaginois lorsqu'ils eurent à lutter contre la concurrence grecque ou romaine, ils abordaient les terres dont leurs rivaux leur interdisaient l'approche. Comme ils connaissaient le prix du silence, ils ne consentaient à le rompre qu'en faveur de leurs amis. De la sorte s'explique, par l'indifférence des historiens et l'abstention volontaire de nos marins, l'absence de renseignements précis

(1) Ramusio, *Raccolta di Viaggi*, t. III, 352. « E quantumque essi siano il piu piccolo popolo del mondo, non li par peroche quello sià davanzo grande per sodisfare alla loro cupidita. Io penso che essi delibano aver bevuto della polvere del cuore del re Alessandro, che li causa una tal alterazione di tanta sfrenata cupidita, e par a loro tenere nel pugno serrato quello che essi con ambadue le mani non potriano abbraciare, e credo che si persuadono che Iddio non fece il mare ne la terra se non loro, e che le altre nazioni non sieno degne di navigare ».



PÊCHE DE LA BALEINE AU MOYEN AGE (d'après THEVET, Cosmographie universelle)

sur nos navigations au Nouveau-Monde dans les premières années du XVI[e] siècle.

Essayons néanmoins de suivre les marins français dans les principales directions qu'ils prenaient de préférence. C'est surtout au Canada, dans l'archipel des Antilles et sur les côtes du Brésil qu'ils ont lutté contre les Espagnols ou les Portugais, et que, tour à tour paisibles marchands ou corsaires déterminés, négociants tout disposés à renoncer à leurs calculs pour brandir la hache d'abordage ou explorateurs audacieux, on retrouve dans cette triple direction le sillage de leurs lourdes carènes.

Dans l'Amérique du Nord ce furent les Basques, d'après une tradition constante, auxquels revint l'honneur d'avoir les premiers foulé le sol du nouveau monde ; non pas seulement les Basques Français, ceux de la terre de Labour ou de Béarn, mais aussi les Basques d'Espagne ceux du Guipuscoa et des provinces littorales. Il serait injuste de n'attribuer qu'aux uns les exploits et les découvertes qu'ils ont exécutés en commun (1). Les Basques français ou espagnols étaient d'intrépides pêcheurs de baleine. Dès le XII[e] siècle (2) on citait pour leur

(1) Sur les voyages et les pêches des Basques, on peut consulter CLEIRAC, *Us et coutumes de la mer*, 1661. — SAINT-MAUR, *Coup d'œil sur Saint Jean de Luz et ses archives*, 1854. — GOYETCHE, *Saint Jean de Luz historique et pittoresque*. — NAVARRETE, III, 176, *Sobre las navegaciones de los Vascongados à los mares de Terranova*. — MARTINEZ DE ISASTI, *Compendio historial de Guipuzcoa*, 1830. — NICOLAS DE SORALUCE, *Introduccion capitulo I, y otras descripciones de la memoria acerca del origen y curso de las pexas y pesquerias de ballenas, y de bacalaos. Asi que sobre el descubrimiento de los bancos è isla de Terranova*, 1878 — L'écrivain moderne qui a traité avec le plus d'érudition cet intéressant problème est le capitaine C. DURO dans son *Arca de Noé* (*Disquisicion decima novena, la Pesca de los Vascongados y el descubrimiento de Terranova*, p. 273-384). — ID., p. 385-432. *El descubrimento de Terranova*. — ID., *Expediciones precolombianas de los Viscainos a Terranova, y à los paises del littoral immediato* (Congrès des Américanistes de Madrid, 1881, t 1, p. 216). — Voir *Le Canada et les Basques*, par M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, MARMETTE et LEVASSEUR, avec préface du comte DE PREMIO REAL (Québec, 1879).

(2) Nous mentionnerons sous toutes réserves une tradition d'après laquelle,

ardeur à ce genre de pêche les habitants de Biarritz, de Cap-Breton et de Saint-Jean-de-Luz (1). Quand on parcourt les côtes du golfe de Gascogne, on aperçoit encore, de loin en loin, des ruines de tours et des fours (2). Les tours étaient des observatoires qui servaient à découvrir au loin les baleines, et, dans les fours, on fondait leur graisse. Dès que le guetteur avait aperçu un de ces gigantesques cétacés, il donnait un signal et la population accourait tout entière, comme au pillage d'une ville (3). Une charte de 1150 mentionne déjà les barbes de baleine, comme étant sur toute la côte Basque l'objet d'un commerce important et ancien. Un passage de la chronique de Mathieu Paris (an 1255) démontre que la chair de baleine entrait dans l'alimentation. Dans le tarif de péage de Castillon (4) en Périgord la baleine figure, à la suite d'une longue liste d'objets de commerce, comme frappée d'un droit de trois deniers par quintal. Du treizième au seizième siècle de nombreux faits attestent que la pêche des baleines était en pleine prospérité (5).

seize cents ans avant le seizième siècle de notre ère, certains Gaulois avaient coutume d'aller à la Terre des Morues, à cause de la richesse des pêcheries : car nous ignorons sur quels documents écrits s'appuyait Postel pour avancer ce fait. « Terra hæc ob lucrosissimam piscationis utilitatem summa litterarum memoria a Gallis adiri solita, et ante mille sexcentos annos frequentari solita est ». — Légende de la carte des Terres-Neuves, citées par LESCARBOT, liv. III, p. 220.

(1) RONDELET, *De piscibus marinis,* p. 479. « Balænæ in Aquitanico littore frequenter capiuntur, maxime ad illa oppida quæ lingua vernacula Biaris, et Capbreton, et S. Jean de Luz nominantur ».

(2) F. MICHEL, *Le pays Basque*, p. 187.

(3) RONDELET, ouv. cité, p. 440. « Illi igitur e turribus speculati, si quas balaenas viderint, tympanorum sonitu omnes convocant; quo signo dato omnes tanquam ad urbis excidium accurrunt, telis et omnibus quæ necessaria sunt instructissimi ».

(4) RYMER, *Fœdera, conventiones, litteræ et acta publica regum Angliæ*, t. XI, p. 11 (Rot. Vasc ; 20, Henri VI, n° 7).

(5) A titre de curiosié on peut citer une charte, donnée par Ducange, d'Alphonse, comte de Boulogne, en 1288 : « Præterquam de piscaria, quam vobis integre concedimus, non de balenatione, quam nobis et nostris successoribus reservamus ».

Dans les fueros de Zaranz, concédés à Burgos (28 septembre 1237) par le roi Fernand III, les habitants promettent, toutes les fois qu'ils tueront une baleine, de donner au roi une bande de chair qui de la tête s'étendra jusqu'à la queue (1). Une charte de 1338, du roi Edouard III d'Angleterre, affecte aux frais de l'équipement d'une escadre le droit seigneurial de six livres sterling par baleine amenée à Biarritz. En 1376 (20 avril), privilège accordé par le roi de Castille à la ville de Guetaria pour la première baleine tuée dans l'année (2). En 1381, constitution d'une société à Lequeltio pour la pêche de la baleine (3). En 1448 (13 juillet), confirmation par le roi Fernand des privilèges de l'association des pêcheurs de baleines de Iciar et Deva (4). En 1469 les villes de Guetaria, de Saint-Sebastien et de Motia gagnent un procès au sujet de la même pêche (5). Au 26 mai 1480 procès entre la ville de Guetaria et le prévot de Saint-Sébastien à propos de la pêche des baleines (6). Le 7 juillet 1489 et le 29 novembre 1491 approbation des statuts de la confrérie des pêcheurs de Saint-Pierre à Saint-Sébastien (7). Il serait facile de multiplier les exemples, mais n'avons-nous pas suffisamment démontré par ce qui précède que la pêche des baleines était depuis plusieurs siècles florissante sur toute la côte Basque, et n'est-il pas à présumer que les pêcheurs basques avaient acquis une grande expérience nautique et beaucoup de courage dans ces difficiles entreprises ?

Il est vrai que les baleines, chassées à outrance, ne se hasardèrent plus que rarement si près de la côte. Elles gagnèrent

(1) *Diccionario geograf. hist. por la Academia de la Historia*, t. II, p. 526. « Si mactaveritis aliquam ballenam, detis mihi unam tiram a capite usque ad caudam sicut forum est ».

(2) *Coleccion Vargas Ponce*, leg V, num. 69.

(3) Antonio Cavanilles, *Lequeitio en* 1857, § 7, p. 93-103.

(4) *Coleccion Vargas Ponce*, leg IV, num. I.

(5) Id., leg V, num. 69.

(6) Id., leg V, num. 2.

(7) Id., leg IV, 2 et 4. — Leg V.

la haute mer, de même qu'elles s'enfoncent aujourd'hui dans les profondeurs mystérieuses de l'océan boréal. Si parfois elles sont encore signalées dans le golfe de Gascogne, c'est surtout à l'état d'épaves (1), comme cette baleine qui, le 11 février 1878, échouait encore entre Guetaria et Zaranz, et dont le squelette, long de seize mètres, est conservé au musée de Saint-Sébastien. Mais les Basques, alléchés par l'esprit du gain, ne renoncèrent pas pour autant à les poursuivre. Ils se hasardèrent à leur tour en pleine mer, et, comme l'expérience leur avait appris qu'ils devaient de préférence se diriger vers l'ouest, ils se portèrent dans cette direction.

Rondelet, le disciple et l'ami de Rabelais, auteur d'un savant ouvrage sur les poissons (2), écrivait en 1554 que les Basques, depuis longtemps, s'aventuraient en pleine mer à la recherche des baleines. Thevet, l'auteur d'une Cosmographie universelle publiée en 1575 (3), remarque que, quatorze ans avant l'arrivée du portugais Cortereal dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire en 1483, « ceste terre avait esté visitée par quelques capitaines Rochelois de la part du golfe de Merosre, lesquels furent fort avant dans ledit goulfe ». En 1661, Cleirac, l'auteur des *Us et Coutumes de la Mer*, écrivait que les grands profits que firent les Basques « leur servirent de lucre et d'amorce à les rendre hasardeux à ce point que de faire la queste des baleines sur l'Océan par toutes les longitudes et latitudes du monde ». De nos jours encore les Basques sont d'intrépides et

(1) Ainsi en 1291 le sire de Lesparre réclame une baleine échouée sur les côtes de sa seigneurie. En 1315 Yolande de Solers, vicomtesse de Fronsac, élève des prétentions analogues. Voir RYMER, *Foedera*, etc., t. I, p. 754. — BEAUREIN, *Variétés Bordelaises*, t. I, p. 341-347.

(2) RONDELET, *De piscibus marinis* (1854), p. 480-481. « Nautæ et piscatores eorum quæ antea dixi oppidorum in balænis admodum solertes et expediti, ut ipsimet mihi narrarunt, ut etiam diligenter rem omnem mihi per litteras explicavit capælanus vir doctissimus et humanissimus clarissimi Navarræ regis medicus, simili in balænarum piscatu ratione utuntur, nisi quod plurimis cymbis opus sit et celerius actis ».

(3) THEVET, *Cosmographie universelle*, t. II, p. 987.

d'infatigables marins. Il leur arrive parfois d'aller à la rame, sans se reposer, de Bayonne à Saint-Sébastien, et même ils poussent jusqu'à Santander. Au quinzième et au seizième siècles, surexcités par les émotions de la pêche, ils perdaient bientôt la côte de vue, et, sans plus de souci de la tempête, risquaient gaiement leur vie. Peu à peu ils passaient d'un pays à l'autre, d'une île à une autre île, et, emportés par quelque coup de vent, ils finirent par aborder en Amérique.

Telle est du moins la tradition unanime du pays basque. C'est même à un certain Jean de Echaïde qu'on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte (1). Mais le seul Echaïde qui ait laissé un nom dans l'histoire vivait au XVIIe siècle, ainsi que le démontre une information juridique faite à Saint-Sébastien en 1697 (2), et d'ailleurs les Espagnols revendiquent l'honneur de la découverte pour un des leurs, Mathias de Echevete (3). Mieux vaut par conséquent ne hasarder aucun nom propre, et se contenter de remarquer que, sur la septième feuille de l'Atlas de Bianco (4), qui remonte à l'année 1436, est marquée, très à l'ouest dans l'Atlantique, une île, Scorafixa ou Stocafixa, dont la position répond à peu près à celle de Terre-Neuve. Le premier éditeur de ce curieux document, Formaleoni, a cru y retrouver le nom de Stockfish ou île des Morues, car ce fut et c'est encore la coutume des navigateurs et des cartographes de désigner les pays découverts par le nom de leurs principaux produits. Or, sur quelle relation Bianco se fondait-il pour désigner ainsi une île dont la

(1) Cleirac, *Us et coutumes de la mer*, 1861, p. 140-141. — Rondelet (ouv. cité, p. 482) parle aussi de ces Rochelois ou autres marins de la côte Charentaise. « Eam Santones belluarum piscatores vocant gibbas, etc. — Cf. Noel, *Histoire générale des pêches anciennes et modernes*, Paris, 1815.

(2) Duro, *Arca de Noé*, p. 309, 312, 313, 334.

(3) Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, etc., t. I, p. 51. « Los Vascongados pretenden tanbien haber descubierto un paisano suyo, que se llamaba Joan de Echaïde, los bancos de Terranova muchos anos antes que se conociese el nuevo mundo ». V. Michelet, *La Mer*, p. 272.

(4) Formaleoni, *Saggio sulla antica nautica di Veneziani* (1784).

principale et à vrai dire l'unique richesse, même de nos jours, est encore la pêche des morues? Peut-être quelque pêcheur Basque avait-il fait part de sa découverte à des étrangers, qui la communiquèrent à Bianco? Toujours est-il qu'à partir du milieu du XVe siècle, toutes les cartes de l'Océan portèrent, dans la direction de l'Amérique du Nord, un grand nombre d' îles désignées sous le nom de Stockfish ou bien de Bacalaos, et bacalaos est justement le mot basque qui veut dire morue. Ce nom de Bacalaos désigna même longtemps, à l'exclusion de tout autre, l'île de Terre-Neuve. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours, car on trouve, à l'extrémité nord de la baie de la Conception, la petite île Bacalaos, rocher isolé sur lequel se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Plusieurs des dénominations géographiques (1) de Terre-Neuve rappellent encore le basque. Rognouse ressemble au bourg d'Ourougne près de Saint-Jean de Luz; le cap de Raye qu'il faut éviter à cause des brisants, a été ainsi nommé du basque arraico, qui signifie poursuite ou approche; le cap de Grats vient de Grata, station pour les travaux de pêche; Ulicillo signifie en basque trou à mouches, Ophoportu vase à lait, Portuchua, petit port. On a même prétendu que le Labrador avait ainsi été nommé à cause du pays de Labour. Pendant longtemps, les indigènes canadiens n'ont su que le basque, et tous les Européens qui naviguaient dans cette direction étaient obligés de connaître cette langue (2).

(1) Cette persistance du langage basque en Amérique est confirmée par un document cité par LÉONCE GOYETCHE (*Saint Jean de Luz historique et pittoreque*, 1856, p. 143). Cf. JOSÉ PÉRÈS (Revue Américaine, VII, 182) citant un certain nombre de mots basques conservés en Amérique. Le Père Charles Lalemant écrivait de Québec (*Relation de la nouvelle France*, année 1626), p. 4 : « Les sauvages de ce pays appellent le soleil Jésus, et l'on tient ici que les Basques, qui y ont ci-devant habité, sont les auteurs de cette dénomination ». Cf. mémoire de JULIEN VINSON (Congrès Américaniste de Madrid, II, 46) sur les affinités du Basque et des langues parlées en Acadie.

(2) PIERRE DE L'ANCRE, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. I, p. 30-31. « Si bien que les Canadois ne traittoient parmi les François en aultre langue qu'en celle des Basques ».

Il semble donc établi que les Basques, dans leurs pêches aventureuses, allèrent de très bonne heure jusqu'à Terre-Neuve et peut-être jusqu'au continent.

Les Bretons se sont également de très bonne heure lancés dans l'Atlantique. Sur presque toutes les cartes qui datent de la première moitié du seizième siècle, les côtes de l'Amérique du nord sont indiquées avec des dénominations françaises, et il est un nom qui se retrouve partout, même sur les cartes qui n'ont pas été composées en France, celui de cap des Bretons, cabo de Bretaos, terre des Bretons, tierra de los Bretones. Ainsi, sur la carte dressée avant 1520, dont l'original est à Munich dans la bibliothèque du Roi, et dont une belle copie est déposée à Paris, on lit dans la contrée qui correspond à la Nouvelle-Écosse : Terra y foy descubierta por Bretonnes (1). Sur la carte que le capitaine Duro a présentée au congrès des Américanistes de Madrid en 1881 (2), figure également le golfo de Bretones à l'embouchure du Saint-Laurent, et, dans l'intérieur des terres, une ville ou du moins une habitation nommée Bretan. Sur la carte dressée en 1524 par le vicomte de Maggiolo (3) est marqué le cap de Bertoni ; sur la mappemonde de Jérôme de Verrazano (1520) (4) la Terra de los Bretones; sur le Portulan de Marlatic (5) composé en 1535 par Baptista Agnese la Terra de los Bretones. Quant à des dates, à des noms, à des détails précis sur ces voyages des Bretons, on n'a encore rien trouvé. Il est pourtant probable que les archives des ports et de l'amirauté de Bretagne recèlent des documents qui porte-

(1) Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 167.

(2) C. Duro, *Progreso de la cartografia Americana*. (Congrès des Américanistes de Madrid, 1881, t. I, p. 218.

(3) Cette carte a été reproduite par Desimoni, *Studio secondo intorno a Giovani Verrazzano* (appendice III, p. 82)

(4) B- F. de Costa (*Verrazano, the Explorer*, New-York, 1880, p. 24) a reproduit cette carte. Cf. huit autres cartes du XVIe siècle reproduites p. 48, et portant toutes la même indication.

(5) Gaffarel, *Le Portulan de Malartic* (Société Bourguignonne de géographie et d'histoire, 1889), p. 11.

ront la lumière sur cette intéressante question. D'après une tradition, dont le capitaine Dieppois Parmentier serait l'interprète, les premiers voyages des Bretons remonteraient à l'année 1504. « Cette terre, écrivait-il en 1539 (il s'agit de l'Amérique du Nord), a été découverte il y a trente-cinq années par les Normands et par les Bretons. C'est pour cette raison qu'on la nomme aujourd'hui le cap Breton (1) ». Ils ont continué à une date postérieure. Une lettre de rémission nous montre les marins de Dahouët pêchant en 1510 à Terre-Neuve et vendant au retour leurs *molues* à Rouen (2). Dès juin 1519, les pêcheurs Malouins faisaient sécher les morues au Sillon, comme ils ont fait longtemps après (3). En 1526, on signalait la présence aux pêcheries « des Bacallaos » d'un Breton, Nicolas Don, avec trente matelots (4). L'année suivante, le 3 août, John Rut, un Anglais, rencontrait dans la baie de Saint-Jean un autre navire breton (5). Rappelons encore à cepropos que les Espagnols, dans leurs premières expéditions à l'Amérique du Nord, employaient toujours des pilotes bretons. Ainsi, en 1511, lorsque Juan de Agramonte prépara son voyage dans l'Amérique du Nord, la reine Jeanne ne lui donna l'autorisation de partir qu'à la condition qu'il emploierait et qu'il irait même chercher des pilotes bretons (6). Voici ce qu'écrivait, le 28 novembre 1564, Fourquevaulx, ambassadeur de France en Espagne, à Catherine

(1) RAMUSIO, ouv. cité, t. III, p. 432. « Detta terra è stata scoperta da 35 anni in qua cioè quella parte che corre levante et ponente per li Bretonni e Normandi, per la qual causa è chiamata questa tierra il capo delli Brettoni ».

(2) DE LA BORDERIE, *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, t. II, p. 153-6.

(3) *Registre des audiences de Saint-Malo.* (Juin 1519).

(4) HERRERA, *Décade* III, X, 9 : « Escrivio al Emperador Nicolas Don, natural de Bretana, que iendo con treinta marineros, a la pesqueria de Bacalaos ».

(5) HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 291.

(6) NAVARRETE, ouv. cité, t. III, p. 123. « Que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje la Bretana ».

de Médicis (1) : « Aussi ne seroit-il raisonnable que sa maiesté catholique voullit tellement empescher, brider et coarcter aux subjets de sa maiesté la liberté de la navigation, qu'ils ne puissent aller naviguer et s'acommoder à autres lieux, mesme en celluy qui a été descouvert passé cent ans par ses subjets, et qui est dès ce temps, en témoignage de la découverte faiste par les François, appelée la terre et coste aux Bretons ». Donc, bien que de ces voyages de nos Bretons aucune preuve authentique ne nous soit parvenue, les plus fortes présomptions nous engagent néanmoins à croire que de simples pêcheurs ou d'humbles négociants ont fait silencieusement ce que refirent plus tard, à grand bruit, les expéditions officielles. Leur gloire est anonyme, mais paraît vraisemblable.

Avec les Normands, mais seulement en 1506, commencent les voyages certains. Un grand nom domine ici tous les autres, celui de l'armateur Dieppois Jean Ango. Ce fut un des personnages les plus sympathiques du XVI[e] siècle, un vrai Français par l'intelligence et le cœur tout aussi bien que par la hardiesse et l'esprit d'initiative. Fils unique d'un homme de pauvre extraction, mais qui s'était enrichi sur mer, il reçut une excellente éducation, et fut de bonne heure associé à toutes les entreprises de son père. Une légion de hardis capitaines se pressait alors autour de l'entreprenant armateur. On a conservé le nom de quelques-uns d'entre eux, Pierre Crignon et Thomas Aubert de Dieppe, Gamart de Rouen, Jean Denys de Honfleur, Parmentier, etc. Ce n'est pas dans les relations françaises que nous avons retrouvé leurs noms : ils ont été conservés dans le recueil italien de Ramusio (2). « Il y a environ trente-trois ans qu'un navire de Honfleur, dont Jean Denys était capitaine et

(1) THEVET, *Singularitez de la France antarctique* (édition GAFFAREL, p. 339.

(2) RAMUSIO, ouv. cité, t. III, p. 423. « Sono circa 33 anni che un navilio d'Onfleur, all quale era capitano Giovanni Dionisio, e il pilotto Gamarto di Roan primante vando ».

le Rouennais Gamart, pilote, arrivèrent les premiers dans cette région (le Canada). — Vers l'année 1508 (1), un navire de Dieppe, nommé la *Pensée*, appartenant à Jean Ango, père de Monseigneur le capitaine et vicomte de Dieppe, et commandé par Thomas Aubert y aborda également. Ce fut le premier qui ramena des indigènes ».

Voici donc deux voyages bien constatés : celui de Denys en 1506, et celui d'Aubert deux ans plus tard. Il paraît même que Denys avait dressé la carte de la région, et que nous lui devons la première description du golfe dans lequel se jette le Saint-Laurent. On lit en effet sur le catalogue de la bibliothèque du parlement Canadien, en 1858 (2), « carte de l'embouchure du Saint-Laurent, faite et copiée sur une écorce en bois de bouleau, envoyée du Canada par Jehan Denys en 1508 ». C'était un calque d'une carte conservée en 1854 au dépôt des cartes et plans du ministère de la guerre à Paris. La carte a disparu, mais on peut encore étudier le calque qui représente une bonne carte de la Gaspésie, non pas comme on la connaissait au XVI[e] siècle, mais telle qu'elle figurait sur tous les atlas du XVIII[e] siècle. Aussi peut-on conclure sans hésitation que ce prétendu calque est un document apocryphe (3).

Quant à Thomas Aubert, que certains écrivains ont présenté,

(1) RAMUSIO, id. « Nel l'anno 1508 un navilio di Dieppa, detto la Pensée, il quale era già di Giovan Ango, padre del monsignor lo capitano e Visconte di Dieppa vando, sendo maestro ova patron di detta nave maestro Tommaso Aubert, e fu il primo che condusse qui le genti del detto paese ».

(2) HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 249.

(3) Jean Denis paraît avoir ou bien rédigé un certain nombre de cartes ou bien avoir donné son nom à quelques parties du nouveau continent. On lit en effet dans un manuscrit du XVI[e] siècle de notre Bibliothèque nationale (*Manuel normand d'Hydrographie*) (Ms. fr. 24, 269) : Soit fait mémoire de la mercque de mes basteaux et barques que je laisse en la terre neufve au havre de Jeh Denys ». — LE CORBEILLER, *Société de géographie de Paris*, 1889, p. 346. — Les archives de sa ville natale n'ont jusqu'à présent donné que son nom. — Voir C. et P. BRÉARD, *Documents relatifs à la marine normande*, p. 44, 45.

très à tort, comme chargé d'une mission par Louis XII, mais qui n'était, en réalité, qu'un capitaine aux ordres d'Ango, il amena en France des sauvages canadiens qui excitèrent une vive curiosité. Ce sont sans doute les indigènes dont il est parlé dans la continuation d'Eusèbe de Césarée, par Prosper et Mathieu Paulmier, en 1512 (1). « En 1509, sept sauvages originaires de cette île qu'on appelle le Nouveau-Monde, furent amenés à Rouen avec leur barque, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur foncée, ont de grosses lèvres ; leur figure est couturée de stigmates ; on dirait que des veines livides, qui partent de l'oreille et aboutissent au menton, dessinent leurs mâchoires. Ils n'ont jamais de poils au visage, ou ailleurs, sauf les cheveux et les sourcils. Ils portent une ceinture avec une espèce de bourse pour cacher leurs parties honteuses. Ils parlent avec les lèvres. Ils n'ont aucune religion. Leur barque est d'écorce : un seul homme peut avec ses mains la porter sur l'épaule. Ils ont pour armes des arcs très tendus, dont la corde est faite de boyaux ou de nerfs d'animaux. Leurs flèches sont en roseau, et terminées par des pierres ou des arêtes de poissons. Ils mangent de la chair desséchée, et boivent de l'eau. Ils ne savent ce qu'est le pain, le vin ou l'argent. Ils marchent nus ou recouverts de la peau d'animaux, ours, cerfs, veaux marins et autres semblables ».

(1) Eusèbe de Césarée, *Chronicon*, 1512, p. 172 : « Anno MDIX septem homines sylvestres, ex ea insula, quæ terra nova dicitur, Rothomagi adducti sunt cum cymba, vestimentis et armis eorum. Fuliginei sunt colorum, grossis labiis, stigmata in facie gerentes ab aure ad medium mentum instar lividæ venulæ per maxillas deductæ. Barba per totam vitam nulla, neque pubes, neque ullus in corpore pilus, præter capillos et supercilia. Balteum gerunt in quo est bursula ad tegenda verenda ; idioma labiis formant. Religio nulla. Cimba eorum corticea, quam homo una manu evehat in humeros. Arma eorum arcus lati, chordæ ex intestinis aut nervis animalium. Sagittæ cannæ saxo aut ossis piscis acuminatæ. Cibus eorum carnes tostæ, potus aqua, panis, et vini, et pecuniarum nullus omnino usus. Nudi incedunt aut vestiti pellibus animalium, ursorum, cervorum, vitulorum marinorum et similium ».

Nous citerons encore, en 1524 (1), le voyage d'un navire rouennais chargé de morues, capturé au retour par le capitaine anglais Christophe Coo. En 1527 (2), un autre Anglais, John Rut, rencontrait dans la baie de Saint-Jean jusqu'à onze navires normands. La même année 1527 (3), un capitaine castillan signalait dans cette baie jusqu'à cinquante navires, soit espagnols, soit français, soit portugais. Enfin (4) on a retrouvé dans les greffes de Normandie divers actes notariés, où sont relatés les voyages de la *Bonne-Aventure*, commandée par le capitaine Jacques de Rufosse, de la *Sibille* et du *Michel*, appartenant à Jehan Blondel, de la *Marie des Bonnes Nouvelles*, appartenant à Guillaume Dagyncourt, Nicolas Duport et Luys Luce, et commandée par Jehan Dieulois (5). Si donc nous résumons ces premières notions, bien que confuses et incomplètes, il demeure établi que, depuis longtemps, des pêcheurs français, surtout Basques, et des négociants, surtout Bretons et Normands, fréquentaient le banc de Terre-Neuve, les îles et les côtes voisines, et leur avaient imposé des noms qui rappelaient la patrie absente. On peut, il est vrai, s'étonner que nos compatriotes n'aient pas songé à s'organiser en puissantes compagnies, et à fonder des colonies, mais, dans les idées du temps, commercer, c'était métier de marchand, coloniser, c'était métier de roi. Or, nos souverains se désintéressant de toute question maritime, et ne songeant pas à créer des colonies, nos négociants se contentè-

(1) Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 281.

(2) Hakluyt, *Principall Navigations*, etc., t. III, p. 129.

(3) Cesare Duro, *Arca de Noé*, p. 316. « Cuyo capitan declaro que habia ido a reconecer los bacallaos y halli alli unas cincuenta naos castellanas, è francesas, è portuguesas, que esteban pescando ».

(4) Rappelons également, mais sous bénéfice d'inventaire, d'après Lescarbot (*Histoire de la Nouvelle France*, 1621, p. 22), le seul auteur qui en ait parlé, qu'en 1578 un certain baron de Léry et saint Just, vicomte de Gueu, aurait débarqué à l'île de Sable, au sud de Cap Breton, et y aurait séjourné avec ses hommes ».

(5) Gosselin, *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande pendant le* XVIe *et* XVIIe *siècles*, Rouen, 1876.

rent de visiter, mais non de coloniser les régions dont ils exploitaient les richesses. C'était déjà pour eux bien assez d'audace que d'aventurer sur l'Océan et leurs fortunes et leurs personnes, malgré les hostilités des Espagnols et des Portugais.

Avec François I[er] tout change. Non seulement le commerce prend son essor en plein jour, mais encore le roi intervient personnellement dans les affaires d'outre-mer, et se décide à envoyer un homme à lui faire un voyage de découvertes, qui serait comme l'annonce de plusieurs autres. Cet homme fut le florentin Jean Verrazzano, et il découvrit la côte actuelle des Etats-Unis ; mais nous n'avons pas à raconter ce voyage qui dépasse les limites du sujet que nous traitons. C'est maintenant dans une autre direction, c'est dans l'Amérique Centrale que nous allons essayer de découvrir les traces de nos compatriotes.

Cette recherche sera fort difficile, car la région des Antilles était directement exploitée par les Espagnols, et il eût été par trop dangereux de s'aventurer dans des parages sillonnés par leurs vaisseaux et de chercher fortune dans des contrées où ils étaient solidement établis. Quelques Français s'y hasardèrent pourtant. Balboa, dans son fameux voyage à travers l'Amérique Centrale, signalait des incursions antérieures faites par des capitaines dont on ignorait la nationalité (1); c'étaient peut-être des Français. En tout cas c'était bien un Français ce vaillant lieutenant d'Ango, ce Jean Parmentier, qui voyagea à plusieurs reprises dans les Antilles et débarqua même sur le continent. La seconde partie de sa relation de voyage est consacrée à la description de Saint-Domingue (2), mais elle n'a jamais été achevée, car on n'y trouve que l'indication d'un chapitre sur « les monts, vallées, campagnes, prairies, bois, rochers, ruines, sortes et diversitez d'hommes, tant sauvages, Indiens, Espagnols, François, qu'autres estans dans la dicte isle, etc ». Divers chapitres

(1) NAVARRETE, ouv. cité, t. II, p. 367, 379, 380.
(2) *Navigation de Jean et Raoul Parmentier*, édition SCHEFFER, p. 87.

traitent de la côte de Paria, de Carthagène, de Nombre de Dios et de Panama. Tout près de Nombre de Dios, Parmentier signalait « une rivière qu'on appelle Rivière Françoise, là où il y a une petite playa : les grands navires y mouillent l'ancre quelquefois». Et, de fait, le capitaine Dieppois donne tant de détails sur les ports, sur les distances, même sur les endroits où l'on peut renouveler ses provisions d'eau, qu'il est difficile de ne pas croire que ces parages ont été fréquentés par ses compatriotes. Il est seulement à craindre que les Français aient paru dans ces mers plutôt en qualité de corsaires que de commerçants. Ainsi le fameux pilote Jean Alfonse, l'auteur des *Voyages aventureux* (1), et de la *Cosmographie avec espére et régime du Soleil et du Nord,* décrit avec force détails les îles et les côtes du golfe du Mexique, mais il n'avait appris à les connaître qu'en les pillant. « Depuis cet aage, lisons-nous dans le *Grand Insulaire,* de Thevet, à propos du pillage de Porto-Rico, les barbares et chrestiens ont souffert beaucoup de maux de l'invasion des corsaires qui ont souventes fois mouillé l'ancre, bruslé et saccagé les habitants de l'isle. Jean Alfonse, s'il était en vie, il scauroit bien qu'en dire, suivant le récit qu'il m'en a fait jadis ». Aussi bien ce devaient être des pirateries pour ainsi dire régulières qu'entreprenaient nos marins. Ne lisons-nous pas dans le *Discours de la Navigation* de Jean et Raoul Parmentier, que, lorsque leurs deux navires abordèrent à l'île de Saint-Jacques, dans l'archipel du Cap-Vert, pour y renouveler leurs provisions d'eau, les matelots, pour expliquer leur présence sur la côte d'Afrique « dirent que nous estions de l'armée des navires de France, esquipez en guerre pour aller aux Entilles» (2). Donc nos compatriotes fréquentaient ces parages, mais, comme aucun d'eux n'ignorait les dangers auxquels ils s'exposaient

(1) Publié à Poitiers, en 1559, par Jean de Marnef. Pierre Margry, dans ses *Navigations françaises du* XIV° *et* XVIe *siècle,* a donné de ce travail une très intéressante analyse.

(2) Edition SCHEFFER, p. 14.

en bravant ainsi la puissance espagnole, et en compromettant le nom de la France, ils gardaient prudemment le secret de leurs opérations, et c'est ainsi que s'explique le silence des contemporains au sujet de ces courses dans l'Amérique Centrale.

Dans l'Amérique Méridionale au contraire, les explorations se firent au grand jour, car les immensités de ce continent s'ouvraient à peine aux convoitises et aux espérances des navigateurs, et les Portugais n'avaient qu'un droit de possession fort contesté sur le pays qu'ils nommaient alors Terre de Santa Cruz, et qui devait bientôt porter le nom de Brésil. Ce fut le Brésil que fréquentèrent de préférence nos marins, et c'est avec les peuples de cette région qu'ils eurent les relations les plus nombreuses, on dirait presque les plus régulières. Si même on en croit de respectables traditions, non seulement aucun Européen ne les aurait précédés dans cette direction, mais encore l'un d'eux, le Dieppois Jean Cousin, aurait reconnu la côte Américaine avant Colomb. Ne serait-ce qu'à titre de curiosité historique, il importe de discuter le bien fondé de cette tradition ; car, tout en reconnaissant que les preuves de la priorité de ce voyage ne sont pas très solides, au moins avons-nous le droit de chercher à remettre en lumière le hardi marin, auquel reviendrait peut-être la gloire d'avoir, le premier dans les temps modernes, mis le pied sur le sol Américain (1).

Jean Cousin appartenait à une bonne famille du pays Dieppois. Tout jeune il s'était adonné à la navigation. Tour à tour soldat et négociant, il s'était distingué dans un combat contre les Anglais et il avait fait ses preuves aux côtes d'Afrique et dans

(1) DESMARQUETS, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française*. — 2 vol. in-12, 1785. — ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs Normands*. — VITET, *Histoire des anciennes villes de France, Dieppe*. — MARGRY, *Les Navigations françaises et la Révolution maritime du* XIVe *au* XVIe *siècle*. — GAFFAREL, *Rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Colomb*, p. 314-324. — ID., *Article de la Revue politique et littéraire* du 2 mai 1874. — ID., *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle*.

plusieurs voyages au long cours (1). On était alors en 1488. Les grandes guerres contre l'Angleterre étaient achevées. Louis XI, en réprimant la turbulente activité des seigneurs féodaux ou apanagés, semblait avoir clos l'ère des guerres civiles. Le commerce extérieur renaissait. Au bruit des découvertes Portugaises en Afrique, à la pensée des mondes nouveaux qui s'ouvraient aux convoitises mercantiles, il y eut comme une recrudescence dans le commerce Dieppois. Quelques gros négociants de cette ville s'associèrent et proposèrent à Jean Cousin de partir pour un voyage d'exploration. Il devait s'engager dans la voie déjà frayée par ses compatriotes et s'efforcer, tout en suivant leurs traces, de prévenir les Portugais aux Indes Orientales. Bien qu'il lui fallût, avec de bien mauvais navires, s'avancer au sud de l'équateur et affronter les courants qui rendent si dangereuses, même aujourd'hui, les approches de la côte Africaine, il accepta les offres des armateurs Dieppois, et mit à la voile en 1488.

Il est impossible de préciser davantage la date de son départ, puisque la tradition seule a conservé le souvenir de ce voyage. Pourtant jamais expédition maritime n'aurait été plus féconde en résultats inespérés. Afin d'éviter les tempêtes toujours fréquentes dans ces parages, et de ne point échouer sur les écueils et les bancs de sable si nombreux sur la côte occidentale d'Afrique depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap des Palmes, Cousin avait profité des vents du large et s'était lancé en plein Océan. Arrivé à la hauteur des Açores, il fut entraîné à l'ouest par un courant marin et aborda une terre inconnue près de l'embouchure d'un fleuve immense. Il prit possession de ce

(1) Desmarquets, ouv. cité, t. I, p. 92 : « Un jeune capitaine de cette flotte s'étoit distingué par les habiles manœuvres qu'il avoit faites, et par la bravoure avec laquelle il s'étoit battu contre quelques vaisseaux anglois, qu'il avoit pris. Le compte qu'on en rendit aux armateurs de Dieppe ne resta point sans une distinction méritée. Il étoit trop de leur intérêt d'avoir d'habiles capitaines pour ne pas accueillir ceux qui donnoient des preuves de leur capacité ».

continent, mais, comme il n'avait ni un équipage assez nombreux, ni des ressources matérielles suffisantes pour fonder un établissement, il se rembarqua. Au lieu de revenir directement à Dieppe pour y rendre compte de sa découverte, il cingla dans la direction du sud-est, c'est à dire de l'Afrique Australe, découvrit le cap qui depuis a gardé le nom de cap des Aiguilles, prit note des lieux et de leur position, remonta au nord le long du Congo et de la Guinée, où il échangea ses marchandises, et revint à Dieppe en 1489.

Tel aurait été le voyage de Cousin ; c'est-à-dire que, dans la première partie de cette traversée, précurseur immédiat de Colomb, il aurait découvert en Amérique le Brésil et l'embouchure des Amazones ou de tout autre grand fleuve du continent méridional, et, dans la seconde moitié, devancier direct de Vasco de Gama, il aurait presque doublé l'Afrique et indiqué le chemin de l'Hindoustan. Si de pareilles prétentions étaient fondées, certes ce ne serait pas un médiocre honneur pour la France que d'avoir donné le jour à un explorateur qui augmenta si démesurément le domaine de l'humanité. Essayons par conséquent de discuter la validité ou la fausseté de la tradition Dieppoise, en nous occupant seulement de la première partie du voyage, c'est-à-dire de la découverte réelle ou prétendue de l'Amérique.

La plus grave des objections est qu'il n'existe aucune preuve authentique de ce voyage de Cousin. Nul document officiel n'en a conservé le récit. Les titres sur lesquels on s'appuie pour déposséder Colomb de sa vieille gloire n'ont donc aucune valeur. En effet le seul souvenir qui nous soit parvenu de la découverte de Cousin a été conservé dans un ouvrage écrit avec trop peu de critique pour faire autorité. Cet ouvrage, composé par Desmarquets en 1785, est intitulé « *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation française* ». Il est plein d'erreurs et de négligences, mais il a été composé sur des manuscrits officiels, sur des relations extraites des dépôts de

l'Amirauté et de l'Hôtel-de-Ville de Dieppe, et il pèche plutôt par les détails que par le fond. Jusqu'à nouvel ordre cet ouvrage est notre seule autorité, et par conséquent l'objection subsiste. Les Dieppois, il est vrai, assurent que Cousin, d'après le vieil usage des capitaines Normands, avait consigné au greffe de l'amirauté le récit de son expédition, mais que, lors du bombardement et de l'incendie de la ville par les Anglais en 1694, cette relation fut anéantie avec toutes celles qui s'y trouvaient conservées depuis trois siècles au moins. L'incendie des archives Dieppoises en 1694 n'est que trop réel, et la relation de Cousin a sans doute été brûlée avec les autres, en sorte qu'il ne nous faut plus compter que sur le hasard qui nous rendrait un jour ou l'autre ce précieux document. Ce jour-là seulement disparaîtra tout à fait cette première objection.

Seconde objection : est-il vraisemblable que Cousin se soit tellement avancé dans l'Atlantique qu'il ait rencontré le Gulf Stream qui le jeta sur les côtes Brésiliennes? Mais, depuis de longues années, les Dieppois fréquentaient les rivages africains (1) ; ils y avaient même fondé des comptoirs ; aussi connaissaient-ils les dangers de la navigation dans ces parages ; ils savaient combien la côte occidentale de l'Afrique est peu hospitalière, surtout quand souffle le vent du nord-ouest. Les Portugais, avec lesquels ils étaient en rapports constants, les avaient confirmés dans leurs appréhensions, et c'était pour ainsi dire une notion courante chez les pilotes Dieppois que, pour atteindre aux côtes africaines, il fallait s'élever au large jusqu'à la hauteur du point précis où l'on désirait aborder. Dès lors quoi d'étonnant que Cousin se soit conformé aux présomptions généralement reçues, et que, voulant aborder beaucoup plus au nord que ses compatriotes n'en avaient l'habitude, il se

(1) GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique, en dehors des navigations portugaises du XVe siècle.* — GAFFAREL, *Les Découvreurs français du XIVe au XVIe siècle*, p. 1-35.

soit avancé beaucoup plus à l'ouest dans l'Atlantique jusqu'à ce qu'il ait rencontré, sans s'en douter, le Gulf Stream, au courant duquel il s'abandonna. Il n'y a là rien que de très probable. Cousin a suivi l'exemple de ses devanciers, et il a profité d'un courant dans les eaux duquel il était entré par hasard.

Une troisième objection, toute contemporaine, est relative au prétendu maître de Cousin, à l'abbé Desceliers (1). Cet abbé était né à Dieppe. Il entra dans les ordres et fut attaché à une des églises de la ville. Les mathématiques et surtout l'astronomie devinrent son étude favorite. Le voisinage de la mer et la fréquentation des marins l'engagèrent à appliquer aux progrès de la navigation les sciences qu'il aimait et à distribuer les trésors de son expérience à tous ceux qui voulurent en profiter. Il obtint de tels succès dans cette œuvre patriotique, et l'école d'hydrographie qu'il avait fondée devint si importante, que les bourgeois de Dieppe lui assurèrent des ressources pour acheter des livres et des instruments, et des loisirs pour perfectionner son enseignement. Il est vrai que sa réputation ne s'étendit pas au loin, parce qu'il vivait dans un temps d'ignorance et craignait de se compromettre en exposant au grand jour ses théories; mais ses compatriotes lui rendaient justice (2). Ils la lui ont encore rendue tout récemment, en donnant son nom à une des rues de leur ville (3). Desceliers ne se contentait pas d'enseigner les principes de la navigation : il dressait des sphères et des cartes nautiques qu'il distribuait à ceux de ses élèves qui entreprenaient des voyages au long cours, ou même à ceux qui les lui

(1) Le nom se retrouve sous les formes Descaliers, Des Cheliers, Des Celiers, Deschaliers.

(2) Desmarquets, ouv. cité, t. I, p. 92 : « Desceliers étoit le meilleur mathématicien et astronome de son temps. Sa mémoire jouiroit de la plus grande réputation, s'il fût né deux siècles plus tard, où s'il y eût eu depuis sa mort quelque historien qui l'eût fait connaître. C'est lui qui a donné les premiers éléments de la science hydrographique ».

(3) Malte-Brun, *Un géographe français au* XVI*e* *siècle. — Pierre Desceliers* (Bulletin de la Société de géographie de Paris, sept. 1876).

commandaient. Deux de ces cartes marines existent encore. Elles sont datées la première d'Arques, l'an 1550 (1), et la seconde également d'Arques, l'an 1553 (2). Or, Desmarquets et les biographes normands qui l'ont copié font naître Desceliers vers 1440. Il aurait donc eu 110 et 113 ans quand il composa ses cartes de 1550 et 1553. Si donc Desceliers composait des cartes en 1550, il n'était pas né en 1440, et ne pouvait en 1488 donner des leçons à Cousin. Le maître ne professant pas à cette époque, l'élève n'a pu profiter de ses leçons, et, par conséquent, la tradition est fausse.

Au premier abord, cette objection paraît à peu près insoluble. Peut-être deux abbés Pierre Desceliers ont-ils existé ? Peut-être les deux cartes de 1550 et 1553 sont-elles des copies de cartes réellement exécutées par Desceliers, et auxquelles on aurait conservé, comme ce fut longtemps et comme c'est encore l'usage, le nom de leur auteur? Nous ne pouvons nous dissimuler la faiblesse de cette argumentation, d'autant plus que le même abbé dressa, sur la demande de François de Guise, son contemporain, une carte des forêts de France (3) et qu'on a retrouvé son nom dans un acte de 1537 (4). L'objection subsiste donc dans toute sa force. On ne peut à vrai dire essayer de la réfuter qu'en supposant une erreur de date commise par

(1) Cette carte appartenait à M. Christoforo Negri. Il la vendit au ministre d'Angleterre à Turin, Hudson, qui la déposa au Bristish Museum, où elle se trouve aujourd'hui. Elle a 2m 15 de longueur sur 1m 35 de hauteur. Elle porte la mention suivante : Faicte à Arques par Pierre Desceliers, p.bre, l'an 1550.— Voir de CHALLAYE (Bulletin de la Soctété de géographie de Paris, sept. 1852, p. 235).

(2) Cette carte appartient à M. l'abbé Bubicz de Vienne. Elle mesure 2m 50 carrés. Elle porte la mention suivante : Faicte à Arques par Pierre Desceliers prebstre, 1553. On a pu l'admirer en 1875, à l'Exposition internationale de géographie de Paris (section d'Autriche-Hongrie, n° 147).

(3) GUIBERT, *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes illustres de la Seine-Inférieure*, t. I, p. 303.

(4) DE BEAUREPAIRE, *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant* 1789, t. III, p. 197.

Desmarquets. Nous savons déjà que Desmarquets est fort sujet à caution, et qu'il confond aisément les dates et les époques. Peut-être cette date de 1440, attribuée par lui à la naissance de Desceliers, est-elle fausse. Ce qui nous porterait à le croire, c'est qu'un autre annaliste Dieppois, plus consciencieux et plus complet que Desmarquets, David Asseline, parle de Cousin comme du contemporain et nullement comme de l'élève de Desceliers. Il le cite même comme travaillant avec lui à la confection de cartes et d'instruments nautiques : « J'ajouterai cela, dit-il, à la louange de nos Dieppois que le sieur Pretot, surnommé le savant, excellait en la pratique des globes, et que le capitaine Coussin (Cousin) qui étoit habile à les construire, ne l'étoit pas moins à fabriquer des sphères. On tient qu'il en fit une dans un œuf d'autruche, avec tant d'industrie et de justesse, que cet ouvrage imitoit le mouvement des cieux » (1). Dès lors tout s'expliquerait : Desceliers et Cousin étaient à peu près du même âge. Ils ont pu se communiquer le résultat de leur expérience et leurs connaissances positives. De la sorte, l'existence des deux cartes de 1550 et 1553 n'infirmerait en rien l'authenticité du voyage de Cousin au Brésil.

Reste une dernière objection : en 1500, le Portugais Alvarès Cabral, qui voulait, lui aussi, tourner l'Afrique et s'était avancé très à l'ouest de l'Atlantique, fut entraîné par un courant, et, le 22 avril, arriva en vue d'un continent qu'il désigna sous le nom de Santa-Cruz. C'est le Brésil actuel. Il en prit possession au nom du Portugal, et jamais les Dieppois ne lui contestèrent ce droit de premier occupant. Donc Cousin n'a pas découvert le Brésil en 1488, douze ans avant Cabral.

Il est vrai que les Dieppois n'ont jamais protesté, mais, en vrais et habiles commerçants, ils gardaient soigneusement le secret de leurs découvertes. Ainsi que le remarque Desmar-

(1) David Asseline, *Les Antiquités et Chroniques de la ville de Dieppe* (édition Hardy, Guérillon et Sauvage), t. II, p. 335.

quets (1), « les armateurs de cette ville était convenus pour leur intérêt, de garder le secret des découvertes que feraient leurs navires, ils cachèrent celle que Cousin venait de faire du bout de l'Afrique. Ils crurent être les seuls qui pourraient, à ce moyen, pénétrer jusqu'aux Indes et en tirer un parti immense ». Aussi ne se hasardèrent-ils ni à revendiquer pour l'un d'eux l'honneur de la découverte du Brésil, ni à braver à la fois la puissance pontificale et la marine Portugaise. Ils laissèrent donc Cabral prendre possession, au nom de son maître, du pays qu'il croyait avoir découvert, et se contentèrent de continuer à explorer les richesses de la contrée.

Nous avons cité les témoins à charge. C'est maintenant le tour des témoins à décharge. Leurs preuves s'enchaînent plus rigoureusement et apportent une vraisemblance plus complète.

Tout d'abord le voyage de Cousin est-il possible ? Il l'est géographiquement et historiquement. La tradition Dieppoise ne se fonde-t-elle pas sur le hasard d'un courant qui aurait porté Cousin sur le continent américain ? Or, ce courant existe. C'est le Gulf Stream, dont nous avons parlé plus haut. Ses eaux sont animées d'un mouvement constant de translation. Un navire qui a pénétré dans ce courant n'a pour ainsi dire qu'à se laisser aller à la dérive pour arriver des Açores au Brésil. On connaît si bien la force et l'impétuosité de ses eaux que les navires, même à vapeur, qui font le trajet d'Europe au Brésil, s'engagent volontiers dans ce fleuve océanique qui leur épargne du combustible et du temps, et l'évitent au contraire, quand ils reviennent du Brésil en Europe. Cousin le rencontra et se laissa conduire. Il se fia au hasard qui le servit, et ses compagnons n'hésitèrent pas à le suivre quand il s'engagea dans cette direction nouvelle. On sait d'un autre côté que les Dieppois, à la fin du xve siècle, étaient les meilleurs de nos marins. Ils ne reculaient devant aucune entreprise, même hasardeuse. Aussi, dans

(1) Desmarquets, ouv. cité, t. I, p. 94.

un pareil milieu, l'expédition confiée à Cousin devenait-elle non seulement possible, mais encore probable. Le commerce étant pour Dieppe une question de vie ou de mort, il fallait répondre à la concurrence étrangère par une activité plus fiévreuse et une audace plus grande. Les Dieppois se montrèrent à la hauteur de leur vieille réputation, et de la sorte s'explique l'expédition projetée par quelques négociants de la ville, qui en confièrent la direction à leur compatriote Jean Cousin.

Le lieutenant de Cousin était un Castillan nommé Pinzon. Jaloux de son capitaine, cet étranger avait essayé de soulever l'équipage contre lui. Cousin aurait eu besoin de sa fermeté et de son éloquence pour contenir les mutins ; au lieu de punir le traître, il lui conserva son commandement, mais ne tarda pas à se repentir de sa générosité (1). Au retour, sur la côte d'Angola, il avait envoyé son lieutenant à terre pour y échanger des marchandises. Les Africains demandèrent une augmentation de prix. Pinzon la leur refusa, et s'empara par force des objets de leur négoce. Les Africains voulurent se venger et assaillirent les Dieppois. L'expédition faillit échouer et la réputation de la probité Dieppoise fut compromise sur la côte. Pinzon avait donc manqué à ses devoirs de lieutenant et il s'était maladroitement comporté comme négociant. Cousin le cita à l'hôtel-de-ville de Dieppe, où se tenait le conseil, devenu plus tard tribunal de l'Amirauté, le fit casser et déclarer impropre à servir désormais dans la marine Dieppoise. Pinzon accepta le jugement qui le frappait et se retira à Gênes, puis en Castille. Or tout porte à croire que ce Pinzon est le même auquel Colomb confia, trois ans plus tard, le commandement d'un des trois bâtiments de sa petite escadre, et dès lors, quel jour sur la découverte de notre capitaine Dieppois !

De fréquents rapports existaient entre Dieppois et Castillans. Les matelots des deux nations étaient réciproquement exemptés

(1) Desmarquets, ouv. cité, t. I, p. 94, 96.

de certains droits. On a conservé une ordonnance de 1364 qui dispense les Castillans de payer toute rétribution pour le feu entretenu au cap de Caux. Depuis que les marins Français et Espagnols avaient appris à s'estimer en combattant ensemble les Anglais sous les règnes de Charles V et de Henri de Transtamare, ils avaient entretenu des relations suivies. Les Dieppois faisaient fortune en Castille, comme Robert de Braquemont qui devint amiral de Castille, ou Jehan de Béthencourt qui obtint le titre de roi des Canaries sous la suzeraineté de la Castille (1). Les Castillans de leur côté s'étaient établis en assez grand nombre à Dieppe. Pas un navire dieppois ou castillan ne prenait la mer qu'il n'eût à son bord un interprète ou un pilote castillan ou dieppois. Il est donc naturel que Cousin ait choisi pour lieutenant un Castillan réputé pour sa science nautique.

Si, d'un autre côté, nous nous rappelons que Colomb avait perdu tout espoir, lorsque tout à coup il fut accueilli par trois marins de Palos, habiles, prudents, renommés, qui devinrent ses amis, ses confidents, et bientôt ses associés, est-ce donc que ces trois marins, égoïstes et calculateurs, auraient été séduits par l'enthousiasme communicatif de Colomb ! Rien n'est moins probable. La réflexion et non la passion, le souvenir d'un voyage antérieur ou la conformité des plans et des vues, nullement la confiance aveugle en un seul homme, décidèrent ces froids et avisés navigateurs. Or ces trois obscurs Castillans qui donnaient ainsi à Colomb ce que lui avaient refusé des souverains étrangers, étaient les trois frères Pinzon, et l'un d'eux, Martin, était probablement l'ancien lieutenant de Cousin, qui avait déjà entrevu le Nouveau-Monde. Pour le retrouver, il manquait un homme d'action. Colomb se présenta, et des intérêts confondus naquit l'association.

Plus encore que l'accueil fait à Colomb, ou que la conformité du nom, ce qui semblerait indiquer dans l'un des trois Pinzon,

(1) G. Gravier, *Le Canarien*, passim.

Martin, la connaissance antérieure d'un autre continent, ce fut sa conduite pendant le voyage. Bien que sous les ordres de l'amiral, puisque Colomb avait reçu ce titre de la couronne de Castille, Pinzon agit toujours à sa guise. Le fils de Colomb, dans la *Vie de son Père*, n'essaie seulement pas de contester que, dans les circonstances difficiles, Colomb consulta toujours Martin Pinzon (1). Ce n'était pas à titre de marin, car Colomb avait navigué toute sa vie et n'avait besoin des leçons de personne ; ni en qualité de lieutenant, car Colomb l'eût fait venir à son bord pour tenir conseil avec lui, tandis que souvent il passe sur la *Pinta*, que commande Pinzon, s'enferme de longues heures avec son prétendu subordonné, lui communique des cartes, et ne décide rien sans l'avoir consulté (2). On eût dit qu'il s'adressait moins à sa science qu'à ses souvenirs. Lorsque Pinzon insistait à plusieurs reprises, notamment les 8 et 10 août, 18 et 25 septembre, et le 6 octobre, pour qu'on cinglât vers le sud-ouest afin de trouver terre, n'était-ce pas qu'il se rappelait le grand courant équatorial, et voulait le retrouver pour être porté par ses eaux ? Lors du procès qui s'éleva après la mort de Colomb entre son fils Diego et la couronne de Castille, dix témoins déposèrent dans l'instruction que l'amiral demandait à Pinzon si l'on était dans la bonne voie, et que Pinzon avait toujours répondu négativement jusqu'à ce qu'on eût

(1) *Journal de Colomb* (Navarrete I. 165) : 25 septembre : « Iba hablando el Almirante con Martin Alonzo Pinzon, capitan de la otra carabela Pinta, sobre una carta que lo habia enviado tres dias hacia à la carabelo, donde segun parece tenia pintadas el Almirante ciertas islas por aquella mar, y decià Martin Alonso que estaban en aquella Comarca ».

(2) *Journal de Colomb* (Navarrete, 1, 157). — 8 août. « Hobo entro los pilotos de ias tres carabelas opiniones diversas donde estaban, y el Almirante solio mas verdadero. — Cf. 9 août (I, 157). — 18 septembre (I, 163). Este Dia Martin Alonso con la Pinta, que era gran velera, no esperô, porque dijo al Almirante desdo su carabela que habio visto gran multitud de aves ir hacia el Poniente, e que aquella noche esperabo ver tierra. — 25 septembre (I, 165). — 6 octobre (I, 169) : Esta noche dijo Martin Alonso que seria ben navigar à la cuarta del oueste, à la parte del suduesta ».

pris la direction du sud-ouest (1). Colomb marchait en homme qui n'a fait que rêver ce qu'il exécute, et Pinzon comme s'il cherchait un chemin autrefois parcouru par lui. Il était si convaincu, si sûr de lui-même, que Colomb finit par l'écouter. Quelques jours plus tard on touchait à San-Salvador.

Martin Pinzon était donc un associé plutôt qu'un subordonné. Le 6 octobre, quand les équipages découragés demandèrent à grands cris le retour, et que Colomb assembla les capitaines à son bord afin de prendre une détermination décisive, ce fut Martin Pinzon qui prit la parole et raffermit les esprits ébranlés. Il y avait dans cette ferme volonté de conserver la même direction autre chose qu'un effet de pur hasard et d'heureux entêtement. Cette affirmation répétée de découvrir la terre ne reposait pas sur une simple conjecture. Pinzon n'aurait pas autrement agi s'il avait été certain de l'existence d'un continent, et il l'était, comme le prouve l'issue du voyage.

Sa conduite ultérieure, après la découverte, prouva jusqu'à l'évidence qu'il agissait avec réflexion. Une première fois il abandonna Colomb (2), comme s'il ne pouvait supporter la pensée de servir sous ses ordres, et, pendant quarante-cinq jours, découvrit lui seul de nombreuses îles. Quand il eut par hasard rejoint l'amiral, il essaya de l'abandonner une seconde fois (3) et de porter le premier en Europe la nouvelle de la découverte. On a prétendu que la jalousie l'excitait : sans doute ce sentiment haineux dictait en partie sa conduite, mais l'amer regret de n'être qu'en seconde ligne à profiter d'une découverte antérieure n'entra-t-il pas pour beaucoup dans sa défection ?

Le Pinzon lieutenant de Colomb est-il le même que le Pinzon lieutenant de Cousin ? En 1489 le Pinzon de Cousin fut renvoyé

(1) *Journal de Colomb* (NAVARRETE, I, 166) 25 septembre. « On quitta la route de l'ouest pour prendre celle du sud-ouest, du côté de cette terre que l'on croyait être à vingt-cinq lieues ».
(2) ID., 21 novembre 1492 et 6 janvier 1493.
(3) ID., 14 février 1493.

de Dieppe, et, deux ans et demi plus tard, l'escadre de Colomb entrait dans l'Atlantique. Pinzon avait donc eu le temps de revenir en Castille, de s'entendre avec ses frères et de préparer son expédition. Sans insister sur la similitude absolue du nom, à tout le moins fort probante, nous remarquerons encore que les caractères présentent une grande analogie : hauteur, emportement, duplicité, mais aussi fermeté et persévérance. Si donc la chronologie, si les noms, si les caractères, si tout s'accorde à prouver l'identité des Pinzon, l'authenticité de la tradition Dieppoise n'est-elle pas par cela même confirmée ?

Peut-être objectera-t-on que, si réellement Pinzon avait découvert l'Amérique avant Colomb, il aurait revendiqué pour lui cet honneur lors du procès qui s'éleva à la mort de l'amiral. Mais Pinzon avait été renvoyé fort ignominieusement de Dieppe ; il ne voulait sans doute pas rappeler cette mauvaise affaire et s'exposer à l'affront d'être publiquement démenti par les Dieppois, s'il réclamait pour lui la gloire d'avoir aperçu le premier la terre nouvelle. Aussi bien ce fut toujours comme un héritage de famille chez les Pinzon que de voyager dans la direction du Brésil. En 1499 le neveu de Martin, Vincent Yanez Pinzon, entreprenait à ses frais une expédition en Amérique, et se dirigeait précisément vers le point de la côte que Cousin est censé avoir découvert en 1488 en compagnie de son lieutenant castillan, c'est-à-dire entre Pernambuco et l'embouchure de l'Amazone. Était-ce pur hasard, coïncidence fortuite ou dessein prémédité, on l'ignore. Yanez Pinzon voulait sans doute profiter pour son compte des indications de son oncle Martin. Son voyage fut heureux. Le 20 janvier 1500, avant Cabral auquel on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte, il découvrit la côte Brésilienne. La même année 1499 sortait encore de Palos, c'est-à-dire de la ville des Pinzon, un de leurs matelots, Diego de Lepe, qui observait le delta de l'Orénoque et côtoyait le Para. Il y avait donc à Palos, dans la famille et dans l'entourage des Pinzon, une tradition véritable, dont l'origine remontait à l'ancien lieutenant de notre Cousin.

La couronne de Castille reconnut en partie les droits de cette famille à la découverte de l'Amérique lorsque, en 1519, Charles-Quint lui concéda des lettres de noblesse avec des armoiries parlantes : trois caravelles voguant en pleine mer et une main étendue vers une île pleine de sauvages. Les Pinzon étaient tellement persuadés de la légitimité de leurs droits qu'ils s'emparèrent à cette occasion de la devise même de Colomb, et substituèrent leur nom à celui de l'amiral.

A Castilla y a Leon
Nuevo mundo dio Pinzon.

De tout ce qui précède, n'avons-nous pas le droit de conclure que notre compatriote Cousin fut peut-être le précurseur immédiat de Colomb ?

La meilleure preuve de la probabilité de ce voyage, c'est le grand nombre des expéditions maritimes entreprises par les Normands, dès les premières années du seizième siècle, dans la direction du Brésil. Elles dénotent de la part de ceux qui s'y risquaient une connaissance réelle du pays où ils s'engageaient. Il semble que Cousin avait tracé la voie, et que ses compatriotes s'y engagèrent avec ardeur. Dès l'année 1503, plusieurs d'entre eux avaient déjà débarqué au Brésil (1). Nous lisons en effet dans la Relation du voyage entrepris en 1503 par le capitaine normand Gonneville (2) : « Or passez le tropique Capricorne, hauteur prinse, treuvèrent estre plus esloignez de l'Afrique que du pays des Indes Occidentales, où d'empuis aucunes années en çà, les Dieppois, les Malouins et autres Normands, vont quérir du bois à teindre en rouge, coton, guenons et perroquets, et autres denrées ». Assurément l'expression géographique d'Indes Occidentales manque de précision,

(1) GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle*. — ID., *Les dé couvreurs français au* XIVe *et* XVIe *siècle.*

(2) AVEZAC (D'), *Déclaration de voyage du capitaine Gonneville et ses compagnons aux Indes.* — *Relation du voyage de Gonneville* (Nouvelles annales des voyages, 1869).

et s'applique tout aussi bien à l'Amérique du Nord qu'à celle du Midi, mais ce n'est que dans l'Amérique du Midi, et spécialement dans le Brésil, qu'on trouvait alors des bois de teinture, des guenons et des perroquets. Les Français voyageaient donc au Brésil plusieurs années avant Gonneville, et c'étaient justement des Normands et des Bretons, c'est-à-dire ceux de nos compatriotes qui avaient dû être les premiers informés de la découverte de Jean Cousin, qui s'élançaient sur ses traces et exploitaient les richesses encore inconnues de la région. Nous ne pouvons, il est vrai, préciser aucune date, mais la réalité historique de ces voyages nous semble indiscutable, et nous nous associerons de tout cœur à la fière protestation de La Popellinière, qui, frappé de l'insouciance des Français en matière de navigation, revendiquait hautement pour les siens, l'honneur d'avoir précédé tous les autres peuples de l'Europe dans la découverte du Brésil. « Les Français toutefois, Normands surtout et les Bretons, maintiennent avoir premiers découvert ces terres et d'ancienneté trafiqué avec les sauvages du Brésil... mais, comme en d'autres choses, mal advisez en cela, ils n'ont eu ny l'esprit ny discrétion de laisser un seul escript public pour assurance de leurs desseins..... tellement que le Portugais se veult attribuer l'advantage d'en estre paisible seigneur, par le moyen de Pedralvarez » (1).

Ce passage, bien qu'il soit l'écho d'une tradition perdue par notre négligence, ne suffirait pas pour appuyer nos prétentions nationales, car l'auteur des *Trois Mondes* ne cite pas ses autorités, et les procédés de la critique historique répudient un tel genre de preuves ; mais cette justice que nos compatriotes se refusent à eux-mêmes, les étrangers, plus impartiaux ou plus soucieux de la vérité, n'hésitent pas à la leur rendre. On conserve à la bibliothèque de Dresde un opuscule intitulé : *Copia des Neuwen Zeytung auss Pressilig Land* (2). C'est la

(1) LA POPELLINIÈRE, *Les trois mondes*, liv. III, p. 21.

(2) HUMBOLDT (*Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. V,

version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la *Copia des Zeitung* ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du seizième siècle. Ce document n'a pour nous d'importance que parce qu'il y est parlé des arrivages antérieurs répétés sur la côte brésilienne de marins, dépeints de telle façon qu'on ne peut méconnaître en eux des Français, et principalement des Normands. « Les habitants de cette côte rapportent que, de temps en temps, ils voient arriver d'autres navires, montés par des gens qui sont habillés comme nous ; d'après ce que disent les indigènes, les Portugais jugent que ce sont des Français. Ils ont généralement la barbe rousse ». Les Portugais, rivaux et ennemis naturels de nos matelots, étaient les meilleurs juges de la question. S'ils croyaient que ces étrangers étaient des Français, il faut nous incliner devant leur perspicacité commerciale. Ils nous jalousaient, ou plutôt nous détestaient, et, puisqu'ils se prononcent si nettement, leurs soupçons valent une certitude.

Dès les premières années du seizième siècle et même dès la fin du quinzième, nos compatriotes fréquentaient donc la côte brésilienne, et, malgré la jalousie ou les hostilités Portugaises, ils n'ont pas cessé de la fréquenter. En 1503, le capitaine normand Paulmier de Gonneville aborda d'une façon authentique le continent Américain, en prit possession, et, comme témoignage de sa découverte, ramena avec lui quelques Brésiliens. Le hasard des temps nous a conservé la relation de son voyage. Gonneville, poussé par la tempête sur les côtes Brési-

p. 239-258) et TERNAUX-COMPANS (*Nouvelles annales des voyages*, 1840, t. II, p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par VARNHAGEN, *Historia geral do Brasil*, t. I, p. 435. — Cf. D'AVEZAC, Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1857.

liennes, débarqua le 6 janvier 1504 dans une des provinces méridionales du Brésil, et entra en relations avec les naturels. Ils se nommaient les Carijos. Nos Français reçurent d'eux un accueil cordial, aussi jouirent-ils avec délices des beautés naturelles du sol et de la douceur du climat (1). Ils ne se lassaient pas de parcourir les grands bois dont les paysages variés les charmaient. Ils observaient avec une curiosité naïve les poissons, les coquillages, les animaux et les oiseaux qui différaient si étrangement de ceux du pays natal. Les perroquets surtout excitaient leur admiration par la beauté de leur plumage et leur grand nombre. Aussi, dans leur candide étonnement, avaient-ils donné à la région le nom de Terre des Perroquets, qui fut longtemps conservé sur les cartes. Gonneville, après avoir décidé à le suivre quelques Indiens, reprit la mer le 3 juillet, mais fut obligé, par le scorbut et le manque de vivres, de débarquer une seconde fois. Le 10 octobre 1504, il prenait terre dans le pays des Tupinambas et Margaiats. Ces indigènes avaient déjà vu des Européens, « comme estoit apparent par les denrées de chrestienté qu'ilsavoyent » (2). L'aspect des navires ne les étonnait pas. Ils connaissaient l'usage de divers instruments ou ustensiles. Ils avaient même éprouvé les redoutables effets des armes à feu, dont ils avaient une grande terreur. Il paraîtrait même qu'ils avaient déjà eu à se plaindre des Européens, car ils attaquèrent nos compatriotes à l'improviste, en firent prisonniers deux, qu'ils entraînèrent dans les bois sans doute pour les dévorer, et en blessèrent quatre autres. Gonneville leva aussitôt l'ancre, pour la jeter de nouveau cent lieues plus au nord, sans doute près de Bahia. Après un court séjour dans cette nouvelle station, il mit à la voile pour la troisième fois, découvrit en passant l'île qui plus tard s'appellera Fernando de Noronha, traversa la mer des Sargasses, toucha aux

(1) Gaffarel, *Les Découvreurs Français*, p. 79-113.
(2) *Relation du voyage*, édit. d'Avezac, p. 105.

Açores, en Irlande, et arriva en vue des côtes de France, mais pour être attaqué par des pirates anglais, et s'échoua sur le rivage de Jersey.

A peine débarqué, Gonneville déposa sa plainte au conseil de l'Amirauté ; mais la police des mers n'était alors qu'un vain mot, et cette absence de sécurité faisait de la piraterie une véritable profession. Les gens de l'Amirauté ne purent offrir aux malheureuses victimes des pirates anglais que de stériles consolations, mais ils eurent une heureuse inspiration, et, sans le savoir, préparèrent pour Gonneville la plus splendide des réparations. Ils le requirent en effet « pour la rareté dudit voyage jouxte les ordonnances de la marine portant que à la justice seront baillez les journaux et déclarations de tous voyages au long cours que le dit capitaine et compaignons fissent ainsi » (1). Les journaux de bord avaient été perdus pendant le combat avec les pirates. Gonneville ne put rédiger qu'une déclaration, conservée par le hasard des temps, et qui démontre d'une manière bien authentique la réalité de ce voyage au Brésil, puisqu'on peut en confirmer la véracité et reconnaître, du moins dans leurs traits principaux, les pays décrits par l'aventureux capitaine.

Après Gonneville, d'autres Normands, et, d'après la tradition, des capitaines au service d'Ango, visitèrent la même région. « En 1504, lisons-nous dans un document portugais, c'est-à-dire rédigé par des ennemis, et dont le témoignage, par conséquent, ne peut être suspecté, les Français arrivèrent au Brésil, pour la première fois au port de Bahia. Ils entrèrent dans la rivière Paraguaçu, qui se trouve dans la même baie, y firent leurs échanges, et, après de bonnes affaires, retournèrent en France d'où vinrent depuis trois navires. Or, tandis que ceux-ci étaient dans le même endroit occupés à trafiquer, il entra quatre bâtiments de la flotte du Portugal qui leur brûlèrent deux

(1) *Relation du Voyage* (édit. d'Avezac, p. 110).

navires et leur prirent le troisième après leur avoir tué beaucoup de monde. Quelques hommes cependant s'échappèrent dans une chaloupe et trouvèrent à la pointe Itapurama, à quatre lieues de Bahia, un navire des leurs qui les rapatria » (1). Il y avait donc, dès 1504, au moins quatre navires français qui naviguaient en même temps et sur le même point de la côte brésilienne. En 1506, le Honfleurois Jean Denys, dont nous avons déjà cité la présence dans les eaux canadiennes, visitait le Brésil par ordre de son armateur Ango, et Ramusio, qui nous a conservé le souvenir de ce voyage, ajoute : « Depuis cette époque, beaucoup d'autres navires français ont abordé au Brésil sans y rencontrer aucune trace de la domination portugaise. Aussi les habitants sont parfaitement libres et ne reconnaissent ni puissance royale ni lois. Ils ont un penchant marqué pour les Français, qu'ils préfèrent à tous les autres peuples qui fréquentent leurs côtes. On pourrait comparer ces peuples à une table blanche, sur laquelle le pinceau n'a pas encore laissé de trace, ou à un jeune poulain qui n'a pas encore de frein » (2).

De ces navires français qui, dans la première moitié du XVIe siècle, visitèrent en si grand nombre la côte brésilienne, nous n'avons retrouvé, dans les documents de l'époque, que la trace des voyages entrepris en 1523 par Jacques de Saint-Maurice ; en 1539, par Nicolas Guimestre, de Fécamp, sur la *Madeleine*; en 1541, de Guillaume Houzard, sur la *Perrine*; de Richard Buisson de la Bouille, sur la *Madeleine ;* de Jean Laurenz, de Honfleur, sur la *Marye ;* de Jean Hardy de Honfleur

(1) *Enformaçao do Bresil e de suas capitanias* (1584), document cité par VARNHAGEN, *Historia geral do Brasil*, I, 412-414.

(2) RAMUSIO, *Raccolta di viaggi*, t. III, p. 355-356 : « Di poi molti altri navili di Francia vi sono stati, e mai non travarono Portoghesi in terra alcuna che lo tenessero per il re de Portogallo, et quelli della terra son liberi, et non sogetti ne al re ne al legge, ed amano piu le Francesi che qualcumque altra gente che vi pratichi : detti popoli sono come la tavola bianca nella quale non v'é encora stato posta il penicillo, ne designato cosa alcuna, over come sia un poledro giovanni, il quale non ha mai portato ».

sur la *Fleurye* ; de Geffroy Penne, de Rouen, sur la *Bonne-Adventure ;* de Martin Cavalier, de Rouen, sur la *Marye ;* de Gérard Mallet, de Rouen, sur la *Loyse ;* en 1543, de Robert Michel et Christophe Lioneys, sur la *Catherine ;* en 1544, d'Olivier Vasselin, de Granville, sur l'*Autruche ;* en 1546, de Nicolas Lemarinier, sur la *Bonne-Adventure ;* en 1549, de Rogné et Jean Ferré, sur la *Salamandre ;* de Tomassin Auber, sur la *Trinité* et de Morel, sur la *Blanche*. Tous ces noms figurent dans des contrats du temps, mais nous n'avons aucun détail ni sur ces capitaines, ni sur les diverses épisodes de leurs voyages (1). A vrai dire, nous ne connaissons bien que la relation du voyage entrepris, en 1529, par Jean Parmentier, capitaine de la *Pensée*, au service d'Ango. Parmentier avait en effet composé le récit de l'expédition. Ramusio en avait donné une traduction, ou plutôt une paraphrase, dans sa *Raccolta di Viaggi* (2), mais n'avait pas cité le nom de celui qu'il se contentait d'intituler il gran capitano francese (3). Par un heureux hasard, la relation originale a été retrouvée récemment et publiée avec soin (4). On y trouve la première description du Brésil par un

(1) Les noms des capitaines et des bateaux ont été donnés par GOSSELIN, ouv. cité, p. 143 et suiv.

(2) RAMUSIO, ouv. cité, t. III, p. 355. Voici le titre exact de la relation : « *Navigazioni d'uno gran capitano del mare francese, del luogo di Dieppa, sopre le navigazione fatte alla terra nuova dell' Indie occidentali chiamate la nuova Francia... e sopre la terra del Brasil, Guinea, isola di San Lorenzo et quella di Sumatra, fino alle quali hanno navigato le caravele e navi francese* ».

(3) Ramusio ne connaissait d'ailleurs pas le nom de Parmentier : voir ouv. cité, p. 354 « Ma ben adolemo di non sapere il nome dell' autore, perciocchi, non ponendo il suo nome, ci' parei fare ingiuria alla memoria di cosi valente gentil cavaliero ».

(4 Vers 1830, Estancelin découvrait à Brest, et publiait, en 1832, dans ses *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes Orientales et en Amérique*, le « mémoire que nous issismes du havre de Dieppe, le jour de Pasques, 18e jour de mars 1529, environ deux heures après-midi, etc. ». M. Scheffer a publié (1883) le *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe*, composé par P. Crignon.

Français. Les détails sont précis et les observations exactes. Ou bien Parmentier avait fait un long séjour dans le pays, ou bien il y était revenu à plusieurs reprises.

Nous accepterions volontiers cette seconde hypothèse, car un véritable courant de relations semble avoir à cette époque été établi de France au Brésil et de Brésil en France. Ce qui le prouve c'est la nature des articles d'importation et d'exportation échangés entre les deux pays. Les marchandises importées d'Europe étaient des pièces de toile et de drap, de la quincaillerie, de la verroterie, des peignes, des miroirs, etc. « Les sauvages, lisons-nous dans la relation d'Hans Staden (1), ajoutaient que les Français venaient tous les ans dans cet endroit et leur donnaient des couteaux, des haches, des miroirs, des peignes et des ciseaux...». « On leur donnait, écrit Ramusio (2), des bêches, des coins, des couteaux, d'autres ferrailles, car ils estiment plus un clou qu'un écu ». Ces marchandises sont encore mentionnées dans les contrats passés entre armateurs et capitaines, que le temps a respectés. Mieux avisés, quelques Brésiliens réclamaient des armes. Dès qu'ils connurent le terrible effet des armes à feu, et se rendirent compte de la supériorité que ces armes assuraient aux Européens, ils voulurent en avoir (3). Dès 1503 le cacique Arosca ne consentait à laisser partir pour l'Europe son fils Essomeric qu'à la condition que le

(1) Hans Staden. *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages*, etc. (Collection Ternaux-Compans), 1re série, t. III, p. 110.

(2) Ramusio, ouv. cité, t. III, p. 335. « E li barattano con le dette manare cunei, e coltelli, ed altri ferramente, a tal che stimano molto piu caro un chioda che uno scudo ». Cf. Léry. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, § 18 : « Or, parce que nous n'allions point par païs, que nous n'eussions chacun un sac plein de mercerie, laquelle nous servoit au lieu d'argent pour commercer parmi ce peuple : au departir de là nous baillasme ce que il nous pleut : assavoir cousteaux, ciseaulx, et pincettes aux bons vieillards ; des peignes, mirouers et bracelets, des boutons de verre aux femmes, et des hameçons à pescher aux petits garçons ».

(3) Gaffarel, *Les Découvreurs français du* XIVe *au* XVIe *siècle*, p. 103.

capitaine Gonneville lui « apprendroit l'artillerie ». En général on eut la sagesse de refuser ces armes aux Brésiliens. Quelques négociants moins scrupuleux ou plus imprudents consentirent à leur en livrer. Il est vrai que les sauvages n'osèrent pas ou ne surent pas s'en servir. Hans Staden (1) rapporte que le cacique Quoniambebe possédait une arquebuse dont il était très fier, mais, dans les moments de danger ou sur un champ de bataille, il la lui confiait, en lui ordonnant de s'en servir contre les ennemis.

Quant aux articles Brésiliens, ils étaient encore peu nombreux : à peine quatre ou cinq. Voici par exemple quelles étaient les marchandises brésiliennes rapportées en 1530 par le navire la *Pèlerine* (2) : 5,000 quintaux de bois précieux, 300 de coton, 300 de graines de coton, 600 perroquets sachant déjà quelques mots de français, 3,000 peaux de léopards et autres animaux, 300 singes et guenons, du minerai d'or, des huiles médicinales, le tout pour une valeur de 602,300 ducats. Les animaux surtout étaient fort recherchés, surtout les singes et les perroquets. Parmi les singes on préférait les sagouins à cause de leur rareté et parmi les perroquets les aras parleurs (3). Les toucans étaient aussi fort appréciés à cause de leurs plumes éclatantes, dont on garnissait des épées ou des toques de cérémonie (4), et les oiseaux mouches pour leurs robes splendides, qu'utilisaient pour leurs riches toilettes les dames de la cour (5). Chaque navire

(1) HANS STADEN, ouv. cité, p. 93-105.
(2) Document cité par VARNHAGEN (*Historia geral do Brazil*, I, 441) : « Et inter alias merces de quibus navem oneravit fuerunt quinque mille quintalla ligni brasilii, et trecenta quintalla bombicis, et tantumdem grani illius, et sexcentos psittacos jam linguam nostram conatos, et ter mille pelles leopardorum, et aliorum animalium diversorum colorum, et tres centas simias seu melius aguenones, et de mina auri purificata, et de oleis medicabilibus ».
(3) LÉRY, ouv. cité, § 10, 11, 12. — THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 939.
(4) THEVET, *Singularités de la France antarctique*, § 47. — Cf. DE CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. I, p. 447.
(5) FERDINAND DENIS, *De arte plumaria*, passim.

qui revenait en France rapportait une provision de ces frêles et magnifiques ornements, et leurs propriétaires étaient assurés d'en retirer des bénéfices inespérés. Le coton, les épices, les minerais et les huiles médicinales ne figuraient encore qu'à titre de curiosité parmi les objets d'importation brésilienne. Il n'en était pas de même pour les bois précieux (1), surtout pour les bois de teinture qui formaient le chargement essentiel de nos navires. En effet, dès que nos négociants se furent rendu compte des richesses que leur offraient les forêts du Nouveau Monde, l'exploitation des bois précieux commença pour ne plus s'arrêter. Ce ne fut même plus une exploitation, mais une destruction.

Le commerce assurait donc à nos compatriotes dans le Brésil des ressources et une influence immense. Si le gouvernement français, mieux éclairé sur ses véritables intérêts, avait consenti à détourner sur le Nouveau-Monde la minime partie de la richesse et de l'énergie qu'il dépensait à de stériles expéditions en Europe, il est hors de doute que les Brésiliens auraient accepté facilement notre domination. Ils accueillaient avec empressement nos compatriotes. Dès qu'un navire français était signalé au large, ils couraient au rivage. Ils s'empressaient autour de nos matelots, leur apportaient des vivres frais, leur prodiguaient tous les soins de l'hospitalité et s'ingéniaient à leur plaire. Nos compatriotes voulaient-ils s'enfoncer dans le pays : aussitôt des guides indigènes se proposaient pour les accompagner. Quelques-uns les portaient même sur leurs épaules pour leur épargner la fatigue du chemin. A peine étaient-ils arrivés dans les villages indiens que les femmes les entouraient pour laver leurs pieds, leur présenter de la farine fraîche et des viandes boucanées. Elles poussaient même parfois la prévenance jusqu'à leur offrir des membres humains soigneusement rôtis ou bouillis (2). Ce bon accueil contrastait avec

(1) THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 950-954.

(2) LÉRY, ouv. cité, § 18 : « Ce qu'on peut appeler lois et police entre les

la haine que les Brésiliens semblaient avoir vouée aux Portugais. Ces derniers en effet fiers, emportés, cruels, ne cachaient aux indigènes ni leur mépris, ni leurs convoitises. Ils ne se contentaient pas de les exploiter : ils les maltraitaient. Aussi la comparaison était-elle tout à notre avantage.

Entre Brésiliens et Français les meilleurs intermédiaires furent les interprètes Normands. C'étaient de hardis aventuriers qui n'hésitaient pas à se fixer au milieu des indigènes, apprenaient leur langue et se conformaient à leurs usages. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité que rien ne lassait, ils gagnaient à cette vie difficile une incomparable énergie. Les Brésiliens, grands appréciateurs de la bravoure, les aimaient aussi pour leur adresse, pour leur complaisance, pour la facilité avec laquelle ils se conformaient aux usages nationaux. Ces interprètes paraissent même, en certaines circonstances, avoir outrepassé leurs instructions, ou même les avoir exécutées avec un zèle mal entendu, car bon nombre d'entre eux poussèrent l'oubli de leur origine jusqu'à renoncer à leur religion et même à prendre part aux plus horribles festins du cannibalisme (1). Ils devenaient en quelque sorte les compatriotes d'adoption des Brésiliens. Ils se créaient même une famille, car tous prenaient femme dans le pays. Aussi leur influence grandissait-elle de jour en jour, ainsi que l'écrivait le capitaine Parmentier : « Si le roi François Ier voulait tant soit peu lâcher la bride aux négociants français, en moins de quatre à cinq ans ceux-ci leur auraient conquis l'amitié et assuré l'obéissance des peuples de ces nouvelles terres, et cela sans employer d'autres armes que la persuasion et les bons procédés. Dans ce court espace de temps, les Français auraient pénétré plus avant dans l'intérieur du pays que n'ont fait les Portugais

sauvages : comment ils traitent et reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : et des pleurs et discours joyeux que les femmes font à leur arrivée et bienvenue ».

(1) Ramusio, ouv. cité, t. III, p. 317.

en cinquante ans, et probablement les indigènes chasseraient ces derniers comme leurs ennemis mortels ». Nos souverains ne comprirent pas leurs véritables intérêts : Ce fut une faute et un malheur.

Une preuve qui, pour être philologique, n'en a pas moins sa valeur, peut encore être alléguée à propos de la fréquence des voyages de nos compatriotes au Brésil. Les Français n'ont jamais cessé de désigner le Brésil sous le nom qui depuis a prévalu. Or, que signifie le mot Brésil? Il a de tout temps été employé pour indiquer les bois de teinture exotique. En Italie, dès le douzième siècle, bresill, brasilly, brezilzi, braxilis, brasile étaient appliqués à un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton. Muratori (1) l'a prouvé en citant les tarifs de la douane de Ferrare en 1193, et ceux de Madère en 1306. Marco Polo parle également du berzi « qu'ils ont en grant habondance du meillor don monde (2) ». En Espagne, le bois de teinture ou brasil fut introduit de 1221 à 1223 (3). En France nous lisons dans le livre des Métiers (4), rédigé sous le règne de Saint-Louis : « Li barillier puvent fere baris de fus de tamarie et de bresil », et plus loin : « nul tabletier ne puet mettre avec buis nule autre manière de fust qui ne soit plus chier que buis; c'est à sçavoir cadre, benus, bresil et cipres ». A la fin du même siècle le brésil est mentionné, comme article d'importation, dans « les droitures, coustumes et appartenances de la visconté de l'eaude Rouen » (5). En 1387 la coutume d'Harfleur élève les droits sur le brésil à quatre deniers et demi les cent livres (6). En 1396, les droits sur cette précieuse denrée étaient

(1) MURATORI, *Antiquités italiennes*, t. II, Dissertation, XXX, p. 894-899.
(2) MARCO POLO (*Edition de la Société de géographie de Paris*), t. I, p. 99.
(3) CAPMANY, *Memoria sobre la antigua marina, comercio y artes de Barcelona*, t. II, p. 4, 17, 20.
(4) *Le livre des métiers* (Collection des documents inédits de l'histoire de France), p. 104, 177.
(5) Bibliothèque nationale, Ms., 1039-13.
(6) *Archives de la Seine-Inférieure* (Registre des droits et coutumes de la prévôté d'Harfleur).

fixés pour Dieppe à « la carche de bresil VII deniers, la balle III deniers (1) ». Le poète Chaucer dit quelque part : « Il n'avait pas besoin de se faire des couleurs avec du brazil ou avec le grain du Portugal ». Il est donc certain que toute l'Europe occidentale pendant le moyen-âge appelait bresil les bois de teinture (2). Par le plus curieux des hasards, le nom de la production fut appliqué au pays producteur, et, comme on ne connaissait pas exactement la situation de ce pays, la terre de Brésil, au fur et à mesure des découvertes, voyagea comme avaient déjà voyagé dans l'antiquité l'Hespérie, le mont Atlas ou les colonnes d'Hercule. Nous avons suivi ailleurs la fortune de ce mythe géographique.

A peine l'Amérique fut-elle découverte que les voyageurs ou plutôt les négociants s'imaginèrent qu'ils venaient de retrouver le pays originaire du bois de brésil. Pierre Martyr Anghiera (3) raconte que Colomb, dans son second voyage, trouva à Haïti des forêts de ce bois que les Italiens nomment verzino et les Espagnols brazile. Dans son second voyage, il chargea sur la côte de Paria, trois milles livres de brésil supérieur à celui d'Haïti (4). A mesure que les découvertes s'étendirent au sud du cap Saint-Augustin, le commerce de bois rouge devint de plus en plus actif. Ainsi Amerigo Vespucci, dans sa quatrième expédition (1504), en prenait un chargement entier à la baie de tous les Saints (5). Dès 1516, le gouvernenement Espagnol défendait l'importation de tout brésil qui ne proviendrait pas des Indes Occidentales, appartenant aux domaines de Castille (6). On s'em-

(1) *Archives de la Seine-Inférieure*, Coutumes de Dieppe, fol. 28 et 32.

(2) Chaucer cité par Gravier, *Le globe Lennox de* 1511, p. 22.

(3) Pierre Martyr, *Décades*, I, IV. « Sylvas immensas, quæ arbores nullas nutriebant alias præterquam coccineas, quarum lignum mercatores Itali verzinum, Hispani brazilum appellant ».

(4) Id., id., I, IX, 21.

(5) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes :* « In eo portu bresillico puppes nostras onustas efficiendo quinque perstitimus mensibus ».

(6) Navarrete, ouv. cité, t. II, p. 339. Ordenenzas hechas el 15 de junio 1516.

pressa de ne pas obéir à ces prescriptions intempestives, et, plus que jamais, les côtes de l'Amérique Méridionale continuèrent à être exploitées, surtout à cause de leurs bois de teinture. Aussi l'usage prévalut-il peu à peu de les désigner sous le nom de cette précieuse denrée, et c'est ainsi qu'à la dénomination de Terre de Santa Cruz, imposée par Cabral, se substitua celle de Terre de Brésil, « changement inspiré par le démon, écrit avec une naïve terreur, l'historien Barros (1), car le vil bois qui teint le drap en rouge, ne vaut pas le sang versé pour notre salut ».

Bien des années avant que les Portugais et les autres peuples de l'Europe eussent accepté une dénomination consacrée par l'usage, nos compatriotes ne nommaient jamais que terre du brésil le pays où ils trouvaient le brésil. Gonneville, dans la relation de son voyage (1503-1504), emploie presque à chaque page le mot brésil. Il cite même le cap Saint-Augustin, que venait à peine d'entrevoir ou de retrouver Amerigo Vespucci. « Dempuis après, lisons-nous dans le procès-verbal de retour, le Brésil connu, firent une traversée de plus de huit cens legues sans ver auchune terre avec la plus mauvaise aire du monde, toujours démenés par la pluie, la tempeste, dans de grandes ténèbres, et furent forcés de doubler le chapo d'Augoustin (2) ». Que signifient ces mots de Brésil et de chapo d'Augoustin, employés par Gonneville dans la relation d'un voyage entrepris en 1503, par conséquent bien avant que les Portugais eussent changé la dénomination officielle de Terre de Santa-Cruz, si ce n'est que la région décrite par l'intrépide marin était déjà depuis quelque temps, visitée par les Français, et qu'ils connaissaient, même dans ses particularités physiques, le pays qu'ils désignaient par le nom même de sa principale production ? N'avons-nous donc pas le droit d'affirmer que ce sont des Français qui ont donné au Brésil le nom qui ne lui fut définitivement attribué que plus tard ?

(1) Barros, *Asia*, Déc. I, liv. v, § 53.
(2) D'Avezac (Nouvelles Annales des voyages), juillet 1869.

Ce qui prouverait encore la réalité de ces voyages ou clandestins, ou ignorés, c'est le grand nombre des mots brésiliens qui ont passé directement dans notre vocabulaire. Dans tous les autres pays Américains, où nous avons été précédés par un autre peuple Européen, par les Espagnols par exemple, nous avons toujours désigné les productions du nouveau monde par le nom que leur donnaient les Espagnols, chocolat, tomate, cabane, etc. Nous reconnaissions par cela même que nous n'avions pas été les premiers à découvrir ces contrées. Dans le Brésil, au contraire, nous n'avons emprunté, ni aux Espagnols, ni aux Portugais, les dénominations locales ; c'est aux indigènes eux-mêmes que nous avons demandé les noms du tapir, du sagouin, de l'ara, du toucan, de l'acajou, de l'ananas, du manioc, et de plusieurs autres animaux ou productions, qui sont passés directement dans notre langue. N'est-ce pas la meilleure preuve que, dès l'origine, nos négociants ont été en contact direct avec les tribus Brésiliennes ? Si les Portugais ou tout autre peuple avaient occupé, avant eux, cette belle région, nous n'aurions pu que traduire en français leur traduction du brésilien, et le mot indigène eût été à peu près méconnaissable, tandis que, les empruntant de première main aux Brésiliens nos alliés, nous n'avons eu qu'à les habiller à la française pour leur donner tout de suite droit de cité.

De tout ce qui précède, ne résulte-t-il pas que, pour avoir laissé peu de traces dans l'histoire, les voyages des Français au Canada, dans la région des Antilles et au Brésil, pendant que Colomb et les autres descubridores menaient à grand bruit leurs expéditions officielles, n'en sont pas moins prouvés ?

CHAPITRE XI

QUATRIÈME VOYAGE ET MORT DE COLOMB.

Depuis que Colomb était rentré en Espagne, malgré les honneurs qu'on continuait à lui rendre, et les marques extérieures de déférence qu'on lui accordait, il était dans une sorte de demi-disgrâce, dont il se rendait très bien compte, et qui l'affligeait sans le surprendre. On aurait dit que Ferdinand et Isabelle se repentaient d'avoir accordé tant de pouvoir et de si importants privilèges à un étranger. Le roi surtout, égoïste et intéressé, était tout disposé à éluder l'exécution du traité de Santa-Fé. Malgré les droits légitimes et reconnus de l'amiral, il avait permis à une foule d'aventuriers d'aller chercher fortune au nouveau monde, pendant que celui qui leur avait ouvert la route restait dans une inaction forcée. Colomb découragé occupa d'abord ses loisirs involontaires à rédiger ses notes de voyage et à composer quelques-unes de ces belles cartes qu'admiraient tant les contemporains. Voici comment un Italien qui séjournait alors en Espagne, et qui entra en relations avec l'amiral, parle de ses travaux. Cet Italien se nommait Angelo Trivigiano (1). Il était secrétaire de la légation Vénitienne en Espagne, et en corres-

(1) Il existe trois lettres de Trivigiano. Elles ont été signalées par FOSCARINI, dans son *Histoire de la littérature Vénitienne* (Padoue, 1752, p. 427). MORELLI dans son édition de la *Littera rarissima* (Bassano, 1810) a publié la partie importante de la plus longue de ces lettres. ZURLA dans son *Marco Polo* (t. II, p. 362) et HARRISSE dans son *Christophe Colomb* (t. II, p. 110) l'ont reproduite intégralement.

pondance active avec son ancien chef, l'amiral Domenico Malipieri. A la demande de ce dernier, il s'informa auprès de Colomb de ses voyages et se procura une carte copiée par les marins de Palos sur la propre carte de l'amiral. « J'ai eu tant de rapports avec Colomb, écrivait-il à Malipieri, de Grenade, le 21 août 1501, que nous sommes maintenant sur un pied de grande amitié. Il est en ce moment dans une très mauvaise veine, en défaveur auprès de ces rois, et avec peu d'argent. Par son entremise j'ai fait exécuter à Palos, lieu habité seulement par des marins et par des gens au courant de ce voyage de Colomb, une carte, à la demande de Votre Magnificence; carte qui sera extrêmement bien faite, ample et détaillée en ce qui concerne les pays qui ont été découverts. Il n'y a ici qu'une seule carte de ce genre laquelle appartient à Colomb, et personne capable de la faire. Je serai obligé d'attendre quelques jours avant de l'avoir, parceque Palos, où on doit l'exécuter, est éloigné d'ici de sept cent milles, et, quand elle sera terminée, je ne sais comment je pourrai vous l'envoyer, attendu que je l'ai commandée de grandes dimensions pour qu'elle soit plus belle. Je pense que Votre Magnificence sera obligée d'attendre mon retour, lequel forcément ne saurait être éloigné, car il y aura bientôt un an que nous sommes à l'étranger. Quant à l'ouvrage sur le voyage dudit Colomb, il a été composé par un homme de mérite, et c'est une très longue histoire. Je l'ai copié et possède la copie, mais elle est si volumineuse, qu'il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, excepté par fragments. J'envoie aussi à Votre Magnificence le premier livre que j'ai traduit en langue vulgaire pour plus de facilité. Si elle est mal écrite, Votre Magnificence me pardonnera, car c'est le brouillon, et je n'ai pas le temps de le recopier, voulant aller jusqu'au bout. L'auteur de cet ouvrage (1) est l'ambassadeur de ces rois

(1) Pierre Martyr d'Anghiera, dont parle Trivigiano, fut en effet envoyé en ambassade auprès du Soudan d'Egypte. Il a raconté cette mission dans un très curieux ouvrage : *De legatione Babylonica libri* III.

Sérénissimes, qui se rend auprès du Soudan et qui part d'ici avec l'intention de le présenter à notre prince Sérénissime, qui, je le pense, le fera imprimer, et alors Votre Magnificence aura un exemplaire parfait (1)... Colomb m'a promis de me laisser recopier toutes les lettres qu'il a écrites à ces rois Sérénissimes au sujet de ses voyages, et ce sera une chose très volumineuse (2). De toutes façons, je me livrerai à ce travail par affection pour Votre Magnificence ».

Ce qui surtout préoccupait l'amiral, plus encore peut-être que le désir de rassembler ses notes ou de composer la relation de ses voyages, c'était l'idée de la croisade à conduire en Terre-Sainte. Rendre aux chrétiens les lieux consacrés par les prédications et la mort du Christ lui avait toujours paru le complément nécessaire de la découverte des terres de l'ouest. Si même il avait tant insisté pour obtenir des gains considérables de ses découvertes, c'était surtout pour consacrer ces richesses à l'équipement d'une armée qu'il voulait mener en personne à la délivrance du Saint-Sépulcre. C'etait même un projet nettement arrêté et presque une idée fixe. Mais, loin d'être en état de lever

(1) Trivigiano revenait sur le même sujet dans une lettre datée de Grenade, septembre 1501, et ainsi résumée par Zurla (II, 363-4) : « Je vous envoie un autre fragment de voyage de Colomb, et successivement je vous enverrai le tout, bien que je croie qu'à l'heure actuelle la relation soit complètement terminée ».

(2) On aura remarqué l'allusion de Trivigiano à la fécondité de Colomb. L'amiral, en effet, avait beaucoup écrit. Le bouffon de Charles V, Francesillo de Zuniga, disait dans une lettre au marquis de Pescara : « Je prie Dieu que Guttierez ne manque jamais de papier, car il écrit plus que Ptolémée et que Colomb, celui qui découvrit les Indes — Porque escribe mas que Tolomeo y que Colon, el que halli las Indias ». Collection Rivadeneyra, *Curiosidades bibliographias*, p. 59. HARRISSE (*Colomb*, t, II, appendice II) a dressé la liste de ses écrits. On a de lui 64 lettres, mémoires ou relations, dont vingt-trois en manuscrits autographes. On a perdu les commentaires qu'il avait adressés au pape Alexandre VI, une Declaracion de la tabla navigatoria, de nombreuses lettres et cartes marines, une relation du quatrième voyage, des vers, et de nombreux écrits qu'il avait laissés entre les mains des hiéronymites de la Mejorada près de Valladolid.

une armée à ses frais, il se voyait sans biens et sans emplois. Qu'importe ! N'a-t-il pas déjà triomphé de difficultés autrement sérieuses ? Le roi et la reine d'Espagne ne sont-ils pas les conquérants de Grenade, et ne voudraient-ils pas assurer le triomphe définitif du christianisme en chassant les infidèles des pays qu'ils ont usurpés ? Les Espagnols ne sont-ils pas tout disposés à se ruer de nouveau contre ces mécréants qui pendant de longs siècles ont profané le sol de la patrie ? C'est donc aux souverains espagnols que l'amiral s'adresse, et tous les patriotes, tous les vrais chrétiens, répondront à son appel.

Avec son activité ordinaire, Colomb s'occupa tout aussitôt de rassembler les divers arguments en faveur de l'entreprise qu'il méditait, et il les chercha surtout dans l'Ecriture sainte et dans les ouvrages des pères de l'Église (1). Un savant chartreux, théologien de Séville, le père Gorricio reçut communication du manuscrit (3 septembre 1501) et échangea à ce sujet une intéressante correspondance avec l'amiral (2). Il reconnut que tous les passages importants avaient été signalés, et engagea vivement Colomb à présenter son travail à Ferdinand et à Isabelle. Ce précieux manuscrit s'est perdu. Il était intitulé *Recueil des Prophéties sur la récupération de Jérusalem et la découverte des Indes*. Il n'en reste aujourd'hui qu'une informe esquisse, ébauche informe de la pensée, simple assemblage de matériaux. Humbold a qualifié cette esquisse d'extravagante (3). Il est certain que lorsque Colomb essaie de déterminer la date de la fin du monde, et la fixe à cent cinquante cinq ans, nous ne nous associerons pas à ses fantaisies théologiques, mais ses calculs pour l'équipement de la future armée chétienne ne sont point tellement extravagants, et ses raisonnements politiques sont au-

(1) NAVARRETE, I, 478-480.

(2) Le manuscrit était intitulé : « Incipit liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis, ac sententiis et prophetiis circa materiam recuperandæ Sanctæ Civitatis, et montis Dei Syon ».

(3) HUMBOLDT, *Géographie du Nouveau Continent*, t. I, p. 102.

contraire fort raisonnables. Ce qu'il y a seulement de singulier, nous dirions volontiers de touchant dans cet écrit, c'est que Colomb, au moment où il dispose ainsi de véritables trésors pour la délivrance des lieux saints, était à peu près sans ressources. Non seulement il ne trouvait pas toujours « de quoi payer son écot » (1), mais même « il n'avait pas une pièce de monnaie pour donner à l'offrande quand il était à l'Église » (2).

En même temps qu'il composait son recueil de Prophéties, l'amiral, devenu poète sur le tard, essayait de rendre en vers les sentiments de sa piété. On n'a conservé de ses effusions poétiques que six strophes développant la fameuse maxime *Memorare novissima tua, et non peccabis in æternum*, le commencement d'une ode sur la naissance de Saint Jean Baptiste, une stance sur le devoir des chrétiens, et quelques vers épars sur les feuillets du livre des Prophéties. Les connaisseurs assurent que Colomb était arrivé à manier la prose espagnole avec un étonnant coloris. La perte de ses poésies est d'autant plus regrettable ; car, dans cette langue brillante et sonore, trouvant en lui-même des sources d'inspiration féconde, Colomb aurait peut-être ajouté à la gloire du découvreur celle du poète.

L'amiral ne tarda pas à comprendre que, seul peut-être en Espagne, il songeait sérieusement à continuer la croisade ; au moins ne voulut-il pas rester plus longtemps dans une inaction dont il avait honte, et résolut-il de consacrer à un nouveau voyage les restes d'une ardeur qui s'affaiblissait par le repos. Vasco de Gama venait d'arriver aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, Alvarès Cabral avait découvert le Brésil, et, par ce double coup de fortune, le Portugal voyait s'ouvrir devant lui d'abondantes sources de richesses. Colomb, au récit de ces entreprises, se sentit animé d'une noble émulation. Il forma l'idée d'un voyage dans lequel se surpassant lui-même,

(1) Lettre de Christophe Colomb aux rois catholiques, du 7 juillet 1503. « Y las mas de las veces falta para pagar el escote ».

(2) Id. « No tengo solamente una blanca para el oferta ».

il trouverait la vraie route des Indes en poursuivant ses découvertes toujours plus avant dans l'ouest. Ses propres voyages, et le récit des entreprises de Pinzon et de Rodrigo de Bastidas l'avaient confirmé dans l'idée que, quelque part dans la Terre Ferme, sans doute derrière Cuba, s'ouvrait un détroit qui communiquait à la mer des Indes. S'il découvrait ce passage, s'il unissait aux terres nouvelles trouvées par lui les régions orientales de l'ancien monde, quelle ne serait pas sa gloire, et combien lui serait-il plus facile d'accomplir enfin son vœu et de ne pas mourir avant d'avoir délivré la Terre Sainte (1) !

Ferdinand et Isabelle pouvaient ne pas avoir grande confiance dans Colomb comme administrateur, mais ils rendaient justice à ses talents de marin. D'ailleurs, l'espoir d'être bientôt les maîtres d'une route vers les Indes, plus sûre et plus courte que celle que Gama venait de découvrir, les avait comme enfiévrés (2). Certes, si le détroit dont parlait Colomb existait réellement, personne n'était plus capable que lui de le découvrir. Ils acceptèrent donc sa proposition et le prièrent de se rendre à Séville pour faire les préparatifs nécessaires (automne 1501). Les artifices et l'opposition systématique de Fonseca et de ses créatures retardèrent ces préparatifs . Habitué à lasser ses ennemis par sa patience, Colomb se résigna à ces lenteurs (3), et, tout en ne perdant pas de vue le voyage projeté (4),

(1) Il le dit expressément dans sa lettre de février 1502 (Navarrete, II, 282): « Esta empresa se tomo con fin de gastar lo quo della se hobiese en presidio de la Casa Santa ».

(2) Voir la lettre de Trivigiano datée de Séville, en 1502 : « Colomb se prépare à aller à la découverte, et dit qu'il fera un voyage plus beau et plus utile qu'aucun de ceux qu'il a faits. Je crois qu'il partira au printemps prochain. Avec lui vont beaucoup de mes amis qui, lors de leur retour, me raconteront tout. On prépare à Cadix un grand nombre de caravelles, qui, de jour en jour, doivent partir pour l'île d'Hispaniola avec 3,000 hommes ».

(3) Il s'en plaignait pourtant Voir sa lettre du 4 avril 1502 au Père Gaspard Gorricio « Las cosas de mi despacho me han cargado tanto que he dejado el resto ».

(4) Voir les instructions royales données le 14 mars 1502 à Valencia de la Torre. NAVARRETE, I, 427-429.

s'occupa de donner une forme à son livre des Prophéties, et écrivit directement au pape Alexandre VII pour le mettre au courant de ses entreprises (1). Il s'excusait dans cette lettre de ne pas être encore allé à Rome pour y rendre compte de ses découvertes, et parlait du vœu qu'il avait formé de délivrer le Saint Sépulcre. « Mais, ajoutait-il, Satan a tout dérangé (2). Il a mis en jeu tous ses efforts pour qu'en ce moment rien encore n'ait été réalisé. Il est pour moi certain que c'est une malice de l'éternel ennemi, craignant qu'un si pieux dessein ne vînt à s'accomplir ». Il terminait sa lettre en promettant au souverain pontife de se rendre à Rome aussitôt après son retour, et de lui présenter la relation de ses voyages, « qu'il avait écrite depuis le commencement jusqu'à ce jour, à la manière des Commentaires de César (3) ».

Pendant ce temps, s'armaient péniblement à Séville les quatre caravelles que la prudence égoïste de Ferdinand confiait à l'amiral. Le plus grand de ces navires ne jaugeait pas plus de soixante et dix tonneaux, et le plus petit cinquante seulement. Il n'y avait que cent cinquante hommes d'équipage. Accoutumé à braver le danger et à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, Colomb accepta le commandement de cette misérable escadre, mais, averti par l'expérience, et craignant qu'on ne profitât de son absence ou de sa mort pour ajouter aux spoliations des violences ouvertes, il fit faire une copie double de tous ses privilèges (4), et la confia par des intermédiaires différents à son ami, le jurisconsulte Nicolas Oderigo (5), ambassadeur de

(1) Navarrete, II, 311 (février 1502).

(2) Id. « Satanas a destorbado todo esto, y con sus fuerzas ha puesto esto en termino que non traya efecto... por muy cierto se ve que fue malicia del enemigo, y porque non venga à luz tan santo proposito ».

(3) Id. « con mi escriptura, la cual tengo para ello que es en la forma de los comentarios é uso de Cesar ».

(4) Une de ces copies, retrouvée en 1816 dans la bibliothèque du sénateur génois Cambiaso, fut achetée par le roi de Sardaigne et déposé en 1821 dans une colonne de marbre blanc, érigée à Gênes en l'honneur de Colomb.

(5) Lettre de Colomb à Nicolas Oderigo (21 mars 1502), (Navarrete, II, 314).

Gênes. Il y joignit même (1) une lettre fort affectueuse que les souverains venaient de lui adresser le 14 mars 1502, de Valencia de la Torre, pour lui renouveler la promesse que toutes les conventions seraient exécutées à la lettre, qu'il jouirait, à titre héréditaire, de toutes les dignités stipulées, et qu'il pourrait même compter, à son retour, sur d'autres récompenses encore plus éclatantes. Colomb aurait préféré moins de promesses et plus de concessions réelles. Il aurait voulu par exemple qu'on lui accordât la permission de prendre à Hispaniola les approvisionnements nécessaires, mais les souverains la lui refusèrent, sauf à son retour (2). Ils l'autorisèrent à prendre avec lui son frère l'Adelantado, qui avait été enveloppé dans sa disgrâce, son fils Fernando, alors dans sa quatorzième année, et deux ou trois interprètes arabes, au cas où il arriverait dans les domaines du grand Khan ou de tout autre prince oriental connaissant cette langue.

Le plus grand des quatre navires, la *Capitane*, avait pour commandant un excellent marin, Diego Tristan, pour premier lieutenant, Juan Sanchez, pour pilotes, Martin Cabrera, Pierre d'Umbria et Martin de los Reyes (3). Quatre bas officiers, quatorze matelots, vingt novices, le maître canonnier Mateo, un maître charpentier d'origine française, le tonnelier Arriero, le calfat Dominique et quatre trompettes complétaient l'équipage. A bord de la *Capitane* se trouvaient encore un Indien d'Hispaniola, trois Espagnols, interprètes pour la langue arabe, un certain médicastre, qui, au dire de l'amiral, aurait cent fois mérité d'être écartelé (4), maître Bernal, deux aides de camp, Guiller-

(1) Colomb se défiait tellement de la cour qu'il avait voulu renfermer ses titres dans un coffre imperméable de liège, doublé en cire, qu'on aurait caché dans la citerne de la Chartreuse das Cuevas à Séville. Lettre au Père Gorricio « Y esos privilegios querria mandar hacer una caja de corcha enforrada de cera ».

(2) NAVARRETE, I, 425-427.

(3) Relacion de la gente é navios que llevo a descubrir el Almirante D. Cristobal Colon. NAVARRETE, I, 437

(4) Lettre de l'amiral à son fils Diego (29 décembre 1504) « Fue preso e

el almirante mayor del mar oceano y viso rey
y gobernador general de las yslas y tierra firme
de Asia e yndias del rey e de la reyna mis señores y su
capitan general de la mar y del su consejo

.S.
.S. A .S.
X M Y
Xpo FERENS

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE COLOMB.

mo Ginovez et Francesco Ruys, et probablemeut un parent de l'amiral, Jean Antoine Colomb, son fils le jeune Fernand et l'amiral lui-même.

Le second navire, le *Saint-Jacques de Palos*, avait pour commandant nominal l'aîné des frères Porras, mais pour commandant effectif l'homme de confiance de Colomb, son écuyer Diego Mendez, qui devait dans le cours de cette campagne rendre de glorieux services. Des officiers dévoués à l'amiral, Andrea et Battista Ginoves, Francesco de Favrias, Jean Jacome, Pierre Gentil, Francesco Bermudez, Pero Gomez, onze matelots, quatorze novices, un maître calfat, le tonnelier Juan de Noya, un charpentier, le canonnier milanais Bartolomeo composaient un équipage d'élite. Diego de Porras, nommé notaire royal de l'escadre, avait pris place à bord de son frère.

Le capitaine Pierre de Torreros commandait le troisième navire nommé le *Galicien*. Il avait sous ses ordres les deux maîtres Juan Quintero et Alonso Ramon, tous deux de Palos, neuf matelots, quatorze novices, et un officier d'occasion, Camacho, en tout trente hommes.

La dernière caravelle, la plus petite, nommée la *Biscaïenne*, était destinée à sonder les passages, et à suivre les sinuosités de la côte. Elle n'avait en tout que vingt-cinq hommes d'équipage, mais choisis avec soin, et tous à l'épreuve, à commencer par le capitaine Bartolomeo Fieschi, avec le lieutenant Jean Pasan, les bas officiers Juan Perez et Martin de Fontarabie, et le seul prêtre qui ait consenti à faire partie de l'expédition, le Franciscain Alexandre, embarqué non pas à titre d'aumônier, mais d'écuyer.

La petite flotte mit à la voile de Cadix le 9 mai 1502 (1). Elle

accusado de muchos casos, que por cada una dellos merecia ser fecho cuartos ». NAVARRETE, I, 494.

(1) La relation de ce quatrième voyage avait été composée par Colomb. Il avait envoyé de la Dominique aux rois catholiques son journal de bord, et il l'avait adressé par trois ou quatre voies différentes. Il avait également écrit à

débuta par un acte hardi. Ercilla, sur la côte du Maroc, était assiégée par les Maures. L'amiral y courut. Il apprit en arrivant que le siège était levé. Après un échange de politesses entre les officiers de l'escadre et ceux de la garnison, les quatre caravelles continuèrent leur voyage. Le 21 mai elles arrivaient à la Grande-Canarie et y séjournaient quatre jours pour renouveler leurs provisions de bois et d'eau. Le 25 on entrait en plein Océan. Les vents alizés furent si favorables, que, sans changer une seule voile, on arrivait le 15 juin à l'une des Caraïbes, Mantinino, aujourd'hui la Martinique. L'escadre passa ensuite à la Dominique, à Porto-Rico et, malgré les ordres formels de la cour, à Hispaniola. Si l'amiral prenait ainsi sur lui de violer ses instructions, c'est que le plus grand de ses navires était mauvais marcheur, et qu'il espérait pouvoir l'échanger contre un des navires qui venaient de conduire Ovando dans son gouvernement. Le 29 juin il se présentait à Santo Domingo et envoyait son lieutenant Pedro de Torreros demander la permission d'entrer dans le port. Il prévenait en même temps, le gouverneur, bien que le ciel fût d'une admirable pureté, qu'une effroyable tempête allait éclater, et qu'il n'était que prudent de retenir dans le port les dix-huit vaisseaux qui s'y trouvaient à la

l'ambassadeur de la République de Gênes, mais ces journaux de bord et cette lettre ont disparu. Il ne reste de lui qu'une seconde lettre, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, adressée au roi et à la reine. Cette lettre traduite par un Italien de Brescia, Constantino Bagnero, et imprimée à Venise en 1505, fut reproduite par l'abbé Morelli en 1810. Elle est connue sous le nom de *Lettera rarissima*. Elle a été depuis fréquemment rééditée. Le style de cette lettre est empreint d'une profonde mélancolie. Les faits y sont jetés comme pêle-mêle et au hasard. On se trouve transporté sans transition, tantôt après et tantôt avant le voyage. Aussi l'analyse de ce document est-elle difficile. Il est heureusement complété par deux lettres de Colomb à Escobar pour Ovando (*Las Casas*, III, 173) et au père Gorricio (7 juillet 1503), par la *relation de Diego Porras*, par le *testament de Mendez*, par les dépositions, lors du procès de 1513, de *Diego Barranco*, *Juan de Noya ou Moya*, *Martin de Arrieran*, *Pedro de Ledesma*, *Juan de Quejo* (Navarette I, 314, 329, 332, II, 277-296, III, 555-558), les derniers livres de FERNAND COLOMB, PIERRE MARTYR (Decad. III, liv. 4 et 5), OVIEDO (III, 7-9).

veille de partir pour l'Espagne (1). Ces vaisseaux portaient des sommes énormes extorquées aux insulaires, et tous les ennemis de Colomb, parmi lesquels Bobadilla. Entraîné par une mesquine jalousie, non seulement Ovando refusa l'entrée du port à l'amiral, mais encore, méprisant un avis dicté par la prudence, donna l'ordre du départ aux dix-huit vaisseaux. A peine l'escadre avait-elle quitté le port qu'elle fut assaillie par l'ouragan. Des dix-huit vaisseaux, trois seulement échappèrent, parmi lesquels le plus petit, et le plus usé de tous, l'*Aguja*, celui qui portait les débris de la fortune de Colomb. Tous ses ennemis furent noyés. C'était un pur hasard, mais on accusa l'amiral d'avoir, pour se venger, déchaîné par ses maléfices cette horrible tempête (2).

Colomb, pendant l'ouragan, avait trouvé un refuge dans un hâvre inexploré. Il le quitta bientôt pour s'arrêter encore aux ports Formosa et Jacquemel, et ne se décida à se diriger vers la terre ferme que le 19 juin. On aurait dit qu'il avait comme le pressentiment des dures épreuves qui l'attendaient à la fin du voyage.

Après avoir longé la côte méridionale de Cuba, il découvrit le 30 juillet une île qu'il nomma île des Pins. C'était l'île Guanaga sur la côte du Honduras. Les Indiens paraissaient beaucoup plus civilisés que tous ceux qu'on avait encore rencontrés sur la terre ferme. Ils avaient de vrais navires, qu'ils manœuvraient avec aisance, et possédaient des instruments perfectionnés, haches et cloches de cuivre, épées de bois avec entailles de chaque côté de la lame et cailloux aigus insérés dans ces entailles, vêtements de coton teints de diverses couleurs, fèves de cacao qui servaient à la fois de nourriture et de monnaie. Les deux sexes avaient le sentiment de la pudeur, et ne témoi-

(1) Herrera, Déc. I, liv. v, § 11. — Oviedo, III, 7-9.

(2) Fernand Colomb, § 88. « Por cuyo motivo podian culparle los que le aborecian de que havia tramado aquella borrasca por arte magia, para vengarse de Bobadilla y de los demas enemigos suyos que iban en su compania ».

gnaient vis-à-vis des étrangers qu'un étonnement respectueux. Colomb les interrogea avidement. Ils lui parlèrent avec emphase du grand empire dont ils étaient les sujets, et des étonnantes richesses de la région. C'étaient en effet des Mexicains. Si Colomb, bien inspiré, les avait écoutés, il aurait découvert le Mexique. La grande mer du Sud se serait ouverte devant lui, et, au lieu de passer ses dernières années à se débattre contre de misérables intrigues, et même contre la misère, une série de brillantes découvertes aurait illustré la fin de sa vie : mais il ne prêta qu'une oreille distraite aux récits enthousiastes des Mexicains, et, toujours possédé par cette grande idée de découvrir le détroit dans le voisinage duquel il croyait être, il donna l'ordre de continuer le voyage en longeant la côte dans la direction du Sud. Cette erreur de l'amiral allait être la cause de bien des déceptions et de bien des catastrophes.

Le 14 août l'escadre arrivait en vue d'un cap que Colomb nommait Caxinas, à cause des arbres fruitiers dont il était couvert, et que les naturels appelaient ainsi. C'est le cap Honduras de nos jours. Bartolomeo Colomb descendit à terre, et fit célébrer la messe. Trois jours plus tard, il débarquait encore sur les bords d'une rivière qu'on appela de la Possession, parce que les Espagnols déployèrent sur ses rives la bannière Castillane et prirent possession du pays. Le temps était devenu mauvais. Non seulement on avait à lutter contre les orages, mais encore on ne s'avançait qu'avec précaution le long de cette côte inconnue (1) ; la nuit on jetait l'ancre, et la violence des courants rejetait souvent les caravelles en pleine mer (2). En soixante jours, les Espagnols ne franchirent que soixante-dix

(1) *Relation de Diego de Porras*. « Nunca de la costa desta tierra se aparto dia, é todas las noches venia à surgir junto con tierra ».

(2) On luttait contre le Gulf stream, et telle était sa violence qu'on put à peine avancer de soixante-dix lieues en soixante jours. « Combati con ellos, a écrit Colomb, sesenta dias, y en fin no le pude ganar mas de setenta leguas ».

lieues : « J'ai vu bien des tempêtes, écrivait Colomb, mais jamais de si longues ni de si violentes » (1). A maintes reprises, on crut tout perdu. Les matelots se confessèrent les uns aux autres et s'apprêtèrent à mourir. Colomb, épuisé de fatigue, et tourmenté par la goutte, se trouva si mal qu'il crut que sa mort approchait. Enfin, le 14 septembre, la côte tourna tout à coup au sud, le vent devint favorable et la navigation facile. Les Espagnols doublèrent aussitôt le cap qu'ils nommèrent Gratias a Dios. Ils avaient fini de longer la côte du Honduras et filaient le long de celle des Mosquitos.

Après avoir navigué une soixantaine de lieues le long de cette côte, ayant besoin de renouveler leurs provisions d'eau, ils jetèrent l'ancre près d'une grande rivière que les chaloupes remontèrent (16 septembre). Tout à coup la mer s'enfla et le reflux dans la rivière fut si violent, qu'une des chaloupes fut submergée. Colomb désolé donna à cette rivière le nom de Rio del Desastro. Quelques jours plus tard, le 25 septembre, les Espagnols débarquaient de nouveau en face d'un village indigène nommé Cariari. Toute la région était verdoyante. Dans les forêts les arbres atteignaient une telle hauteur que, d'après Las Casas, ils semblaient toucher les nuages. De part et d'autre on s'observa quelque temps avec une égale défiance. Les Indiens, voyant le notaire de l'escadre rédiger le procès-verbal de la prise de possession de pays, crurent à un sortilège et s'enfuirent avec terreur. Les Espagnols, de leur côté, les voyant revenir avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante dont ils poussaient la fumée contre eux, appréhendèrent quelque sorcellerie. L'amiral lui-même n'était pas éloigné d'y croire. Il écrivit plus tard aux rois d'Espagne que les naturels de Cariari et des environs étaient de grands enchanteurs (2).

(1) Lettre de Colomb aux Rois catholiques (La Jamaïque, 7 juillet 1503) : « Otras tormentas se han visto, mas ne durar tanto ni con tanto espanto ».

(2) « *Lettre de la Jamaïque* (février 1503). « En Cariay, y en esas tierras de su comarca son grandes fechiceros y muy medrosos ».

On finit cependant par s'entendre. Bartolomeo Colomb put s'enfoncer dans l'intérieur, et recueillir quelques renseignements sur les productions et sur les mœurs des indigènes. Ce fut là que, pour la première fois, les Espagnols virent des cadavres embaumés, parés des ornements qui leur avaient été les plus chers pendant leur vie, et déposés dans des tombeaux grossièrement ornés.

Le 5 octobre les caravelles partirent de Cariari, emmenant à bord, à leur grand désespoir, quelques indigènes, dont on voulait faire soit des guides, soit des interprètes. L'escadre longeait alors ce qu'on appela depuis la Côte-Riche, Costa-Rica, à cause des métaux précieux qu'on trouvait dans les montagnes. Les Espagnols s'arrêtèrent dans la baie de Caribaro, dite depuis Baie de l'Amiral, et virent avec plaisir que les naturels avaient des plaques ou des colliers d'or pur. Ils les interrogèrent sur la provenance de ce précieux métal, et apprirent qu'on trouvait l'or en abondance à vingt-cinq lieues de là, dans la province de Veragua.

Le 17 octobre, l'amiral arrivait dans le Veragua. Partout où il débarquait, les naturels, un moment surpris par la brusque arrivée de ces étrangers, entraient néanmoins en relation avec eux, et leur donnaient sans hésiter les plaques d'or dont ils ornaient leur poitrine. Les Espagnols n'auraient eu qu'à s'arrêter pour amasser en peu de temps de vraies richesses (1). Plusieurs des compagnons de Colomb n'auraient pas mieux demandé que de terminer leur voyage dans cette région fortunée, mais Colomb ne pensait pas uniquement aux richesses : ce qui le préoccupait surtout c'était l'espoir d'arriver bientôt à ce fameux détroit, à l'existence duquel il croyait plus que jamais. Tous les indigènes qu'il avait interrogés lui avaient parlé d'un pays situé à l'ouest, nommé Ciguare, dont les habitants étaient fort

(1) Colomb écrivait plus tard à propos des richesses du Veragua (Lettre de la Jamaïque) : « Yo tengo en mas esta negociacion y minas con esta escala y senorio, que todo lo otro que esta hecho en las Indias ».

riches, très civilisés, avaient de grandes foires, des vaisseaux et des ports de mer. C'étaient sans doute de vagues traditions, répandues de peuplade en peuplade, sur les empires du Mexique ou du Pérou ; mais Colomb, prenant ses désirs pour des réalités, supposa que Ciguare était une province dépendant du grand Khan, et située de l'autre côté d'une péninsule, dont il longeait alors une des rives. En continuant à suivre la même direction, il pensait bientôt arriver à un détroit, comme celui de Gibraltar, qui le conduirait non seulement à la mer qui baignait l'autre rive de Ciguare, mais jusqu'aux rives du Gange. Donc, au lieu de s'arrêter à explorer l'opulente région de Veragua, il résolut de se porter en avant pour rencontrer enfin le détroit tant espéré.

Le 2 novembre l'escadre jetait l'ancre dans un hâvre commode, à l'entour duquel s'étendaient de fertiles plaines qui présentaient des traces de culture, Colomb, ravi par la beauté du paysage, donna à ce port le nom qu'il a depuis gardé, Puerto-Bello. Les Espagnols remirent à la voile le 9 novembre, et arrivèrent à la pointe célèbre depuis sous le nom de Nombre-de-Dios et à un petit port qu'ils nommèrent Puerto-de-Bastimentos ou port des Provisions. Ils y restèrent jusqu'au 23, car les caravelles, percées à jour par les tarets, faisaient eau de toutes parts, et n'avançaient plus qu'à grand peine. Le mauvais temps durait toujours, et les matelots épuisés par la manœuvre, commençaient à murmurer. Emporté par son désir, Colomb continuait à marcher en avant, mais le détroit ne se présentait pas, la tempête durait toujours, et, à de nombreux indices, il était visible que les indigènes étaient déjà entrés en relations avec les Européens, et que, par conséquent, d'autres découvreurs avaient précédé Colomb dans la région qu'il croyait explorer le premier. Après une nouvelle station dans un port qu'ils nommèrent la Retraite, El-Retrete, et où de fâcheux dissentiments avec les indigènes amenèrent des combats presque quotidiens, les Espagnols, découragés par la persistance du mauvais temps, finirent par remontrer à leur

chef l'impossibilité de prolonger la luttre contre les éléments avec des vaisseaux délabrés. Colomb de son côté se savait arrivé au delà de l'endroit qu'avaient déjà visité Bastidas et d'autres navigateurs. Ayant relié son itinéraire aux leurs, il comprenait que le détroit tant cherché n'existait pas, et que le but principal de l'exécution était manqué. Au moins lui restait-il à prendre possession effective des mines d'or, dont il avait vu tant d'indices. Il se résigna donc à renoncer à la recherche du détroit, et donna l'ordre de revenir au Veragua. (5 décembre).

Depuis trois mois, le vent soufflait de l'est et s'opposait à la marche de l'escadre. Le 6, il sauta brusquement à l'ouest, et devint par conséquent contraire. Colomb eut un instant la pensée de profiter de ce changement imprévu pour reprendre la direction primitive, mais il n'eut pas le loisir de songer à autre chose qu'au salut de ses navires, car une affreuse tempête s'éleva qui dura huit grandes journées. « Jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume... La mer semblait être du sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Le ciel avait un aspect effrayant. Il brûla un jour et une nuit comme une fournaise » (1). Aux détonations de la foudre, chaque navire croyait que les autres caravelles tiraient leurs canons pour demander des secours au moment de sombrer. Il est vraiment incroyable que des navires en aussi mauvais état aient pu résister à un tel ouragan. Ce n'était rien encore. Le 13 décembre 1502, une trombe se forma, qui approcha rapidement des vaisseaux en menaçant de les engloutir. Jamais encore les matelots n'avaient observé ce phénomène. Ils se croyaient perdus. L'amiral, arraché de son lit de douleur par les cris de l'équipage, fit

(1) Lettre de Colomb. « Ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha espuma ..... alli me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardio como forno ».

allumer dans les fanaux des cierges bénits, ceignit son épée, fit déployer l'étendard royal de l'expédition, et, soupçonnant dans ce cataclysme quelque manœuvre satanique, essaya de la conjurer en récitant l'évangile de Saint Jean. La trombe passa entre les caravelles sans les toucher, et les Espagnols, tremblants, attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Évangile (1).

Ce fut seulement le 6 janvier 1503, après avoir été près d'un mois à faire les trente lieues qui séparent Puerto Bello de Veragua (2), que les Espagnols réussirent enfin à jeter l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, nommé Yebra par les indigènes, et que Colomb baptisa rivière de Bethléem. Les indigènes obéissaient à un cacique nommé Quibian, qui ne vit pas sans déplaisir des étrangers débarquer sur son territoire, et, tout en feignant une grande cordialité, chercha à leur être aussi désagréable que nuisible. Les Espagnols ne se souciaient alors que des mines d'or. Sans s'inquiéter autrement du cacique, ils explorèrent le pays dans tous les sens et trouvèrent en effet de nombreuses traces de l'existence du précieux métal. C'était l'adelantado Bartolomeo qui d'ordinaire commandait ces reconnaissances. Un jour il s'avança jusqu'au sommet d'une montagne où on lui montra à l'extrême horizon une terre où vivaient, lui dit-on, des hommes vêtus et armés comme les Espagnols. C'étaient sans doute des bruits vagues qui se rapportaient au grand empire des Incas. Dans ces rapides excursions, il trouvait à chaque pas la preuve de l'abondance de l'or dans la région, et aussi de la fertilité du sol. Colomb, avec sa féconde imagination, se crut dans une des provinces les plus

(1) De là ce préjugé longtemps répandu parmi les marins qu'on se garantissais des trombes en les coupant avec un couteau et en lisant l'Evangile de saint Jean.

(2) Aussi Colomb appela-t-il cette partie du littoral la Costa de los Constrates ou Côte des Contrariétés. — Cf. FERNAND COLOMB, § 94. — Cf. HERRERA, Déc. I, liv. v, § 9.

favorisées du continent Asiatique, dans cette Chersonèse d'or tant vantée par les anciens, et résolut d'y fonder une colonie et d'y établir un marché, qui servirait d'entrepôt aux richesses recueillies dans les environs. L'adelantado consentit à diriger le nouvel établissement. Colomb lui laissa quatre-vingts hommes, un vaisseau, toutes les provisions et munitions dont il pouvait disposer, et s'engagea à lui ramener d'Europe de prompts renforts. Une petite ville s'improvisa sur les bords du Bethléem, et, tous les arrangements nécessaires étant achevés, l'amiral s'apprêtait à partir, quand il fut arrêté par un obstacle imprévu. Les eaux de la rivière avaient baissé, et il était impossible aux navires de franchir la barre. Colomb fut donc obligé d'attendre avec patience le retour de ces pluies qui lui avaient été si désagréables.

Pendant ce temps le cacique Quibian, furieux de la présence des Espagnols, essayait, par un stratagème bien combiné, de les détruire tous. D'après ses ordres, tous les guerriers des environs se rassemblèrent à sa résidence, sous prétexte de guerre à porter sur les terres d'un cacique voisin. Étonné par les allées et les venues des Indiens, Mendez soupçonna une trahison (1). Il fit part de ses doutes à l'amiral et lui offrit de partir en reconnaissance. A peine avait-il remonté la rivière, qu'il rencontra l'armée indienne. Son arrivée inattendue déconcerta les naturels qui, se sentant surveillés, suspendirent leur marche. Diego Mendez courut rendre compte à l'amiral de ce qu'il avait observé, et, avec un héroïsme qui touche presque à la folie, partit aussitôt pour une seconde reconnaissance. Il eut cette fois l'audace de s'aventurer jusqu'à la case du cacique, auquel il s'offrit comme un chirurgien venu pour panser une blessure qu'il venait de se faire à la cuisse. Les indigènes ne laissèrent pas Mendez approcher jusqu'auprès de Quibian, mais

(1) Voir l'intéressante et dramatique *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del ultimo viage del Almirante don Cristobal Colon.*

il en avait assez vu pour se convaincre qu'on n'attendait que la nuit pour se précipiter sur la cité naissante, la brûler et exterminer les Espagnols. Colomb prit aussitôt toutes les précautions nécessaires, mais son frère l'Adelantado, persuadé qu'un coup de vigueur couperait court à tout danger, proposa de prendre les devants et d'aller, au milieu même de ses hommes, saisir le cacique. Prenant avec lui soixante-quatorze hommes bien armés, et parmi eux Mendez, l'Adelantado partit aussitôt, disposa ses hommes en embuscade, et, avec quatre officiers seulement, alla saisir Quibian dans sa case. Le cacique résista longtemps, mais il fut garrotté et jeté dans un canot qui devait le conduire au camp espagnol. Juan Sanchez, le pilote, répondit sur sa tête du prisonnier Il ajouta même que, s'il s'échappait de ses mains, il consentait à avoir la barbe arrachée poil par poil. Cette rodomontade fut punie. Quibian se plaignit de douleurs que lui causaient ses liens. Sanchez eut la faiblesse de les relâcher, et le cacique, profitant d'un moment d'inattention, se laissa couler entre deux eaux et parvint à gagner le rivage à la nage.

Colomb le croyant mort et espérant que les indigènes n'oseraient rien entreprendre contre la nouvelle colonie, se décida à donner le signal du départ (5 avril). Les caravelles, bien que déchargées de la plus grande partie de leur cargaison, eurent grand peine à franchir la barre. Comme le vent était toujours contraire, l'amiral se décida à envoyer une chaloupe, commandée par Diego Tristan, pour faire de l'eau et apporter de nouvelles instructions à son frère. Diego Tristan arriva au moment où des nuées de sauvages, conduites par Quibian, couraient à l'assaut de la petite citadelle espagnole. Grâce à la valeur de l'adelantado, ils furent repoussés avec perte. Diego Tristan crut pouvoir profiter de cette nouvelle victoire pour remonter la rivière jusqu'à l'endroit où les eaux devenaient douces, mais il fut assailli par les pirogues des indigènes, et, malgré sa résistance, tué avec tous ses matelots. Le seul Jean de Noya parvint à s'échapper à la nage, et porta la nouvelle du massacre à l'Adelantado. Bar-

tolomeo Colomb se trouvait alors dans une situation presque désespérée. Entouré d'ennemis exaltés par leur victoire, abandonné par l'amiral qui ignorait sa détresse, il ne pouvait même pas, à cause de la baisse des eaux, monter sur la caravelle qui lui restait et rejoindre son frère. Jugeant avec raison que la situation n'était plus tenable, il s'installa sur un emplacement découvert, et y improvisa avec la chaloupe, des caisses et des tonneaux de misérables retranchements, derrière lesquels il réussit néanmoins à repousser les attaques des Indiens, mais la famine était menaçante, les munitions diminuaient à vue d'œil. L'extermination des Espagnols n'était plus qu'une question de temps.

Par bonheur les vents contraires avaient retenu l'amiral à l'embouchure du fleuve. Inquiet de ne pas voir revenir la chaloupe de Diego Tristan et de ne recevoir aucune nouvelle de son frère, il craignait en outre l'attaque des Indiens, dont il ne pouvait plus se dissimuler les sentiments hostiles. Un de ses matelots, Pedro Ledesma, lui offrit de franchir la barre à la nage, en dépit des vagues et des brisants, et d'aller chercher des nouvelles. Il réussit en effet à gagner le rivage et apprit la catastrophe. Colomb, aussitôt averti, prit la seule résolution que lui commandaient les circonstances, celle de remonter le fleuve, de prendre à bord de l'escadre tous les Espagnols qui étaient restés avec l'Adelantado, et de revenir à Hispaniola d'abord, puis en Espagne, pour y rendre compte de ses découvertes. Mais le mauvais temps durait toujours, et, pendant neuf mortelles journées, malgré ses angoisses, l'amiral fut obligé de rester à l'ancre sans communication avec son frère. Ce fut à ce moment qu'abattu par la souffrance, et durement secoué par l'inquiétude, il connut toutes les amertumes du découragement ou du désespoir. Il a raconté plus tard qu'à ce moment critique, il entendit une voix mystérieuse prononcer de consolantes paroles (1) : « Tu es abattu, et tu demandes à grands cris du

(1) Lettre de Colomb aux souverains d'Espagne.

secours. Réponds : qui a causé tes afflictions, tant de peines si vives, si réitérées ? Est-ce Dieu ou le monde ? Les promesses que Dieu t'a faites, il ne les a jamais violées ; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services, que telle n'avait pas été son intention, et qu'il avait été mal compris. Il accomplit tout au pied de la lettre, il tient tout ce qu'il promet et au-delà. Telle est son habitude. Je t'ai montré ce que ton créateur a fait pour toi et ce qu'il fait pour tous. Ce qui t'arrive aujourd'hui est la récompense des fatigues et des travaux que tu as subis en servant d'autres maîtres ».

Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le plus ou moins de réalité de cette vision (1). Un pareil débat nous entraînerait hors de notre sujet : il nous suffira de constater qu'aussitôt après le temps s'adoucit, et les communications avec la terre furent rétablies. Grâce à Diego Mendez qui avait imaginé une sorte de radeau supporté par deux chaloupes, on put transporter aux vaisseaux tout ce qui avait quelque valeur. Il ne resta que la carcasse de la caravelle qu'on laissa pourrir dans la rivière. Diego Mendez resta le dernier à terre, et ne s'embarqua que lorsque tous les chargements furent terminés. L'amiral le récompensa des services rendus, en lui confiant la direction d'un des vaisseaux, vacante par la mort de Diego Tristan.

Les Espagnols étaient donc de nouveau réunis, mais, après tous les malheurs qu'ils avaient éprouvés sur cette funeste côte de Veragua, il ne leur restait plus qu'à retourner au plus vite en Europe ; mais l'état déplorable des vaisseaux et la diminution des provisions le forcèrent à relâcher à Hispaniola. L'amiral craignant d'être emporté par les courants, s'il se dirigeait en droiture vers Hispaniola, se mit de nouveau à longer la côte vers l'est, au lieu de cingler vers le nord. Les marins furent très surpris de sa détermination, mais l'amiral qui voulait, au-

(1) Roselly de Lorgues, ouv. cité, II, p. 251, n'hésite pas à croire à un miracle.

tant que possible, garder pour lui le secret de ces parages, ne communiqua point ses raisons aux pilotes. Il leur ôta même les cartes qu'ils avaient à leur disposition, ne voulant pas, disait-il, qu'aucun d'entre eux retrouvât sans lui la route de Veragua. Ce fut seulement le 1er mai, après avoir paru de nouveau à Puerto Bello, à El Retrete et sur la côte de Darien, que l'amiral porta le cap au nord. Un mois plus tard, tant la marche de ses navires était lente, il arrivait dans l'archipel, au sud de Cuba, qu'il avait nommé Jardin de la Reine. A peine avait-il jeté l'ancre, qu'éclata une tempête, si violente que, d'après l'énergique expression de l'amiral (1), on eût dit « que le monde allait se dissoudre ». Au bout de six jours, le temps étant devenu plus calme, les Espagnols se dirigèrent à l'est, vers Hispaniola ; mais ils étaient abattus et sans courage ; il ne leur restait comme provisions qu'un peu de biscuit, d'huile et de vinaigre, et « leurs vaisseaux étaient percés de trous, autant qu'un rayon de miel » (2). Une sorte de fatalité s'acharnait après eux. Les vents et les courants étaient toujours contraires, la cale des navires était pleine d'eau, et, malgré le jeu continuel des pompes, ils menaçaient de sombrer (3). Le 24 juin, on arriva dans un port de la Jamaïque, que l'amiral nomma Santa Gloria, et qu'on appelle aujourd'hui la baie de Saint-Christophe. Il était impossible d'aller plus loin. L'amiral fit échouer ses navires à une portée d'arc du rivage. Ils furent aussitôt remplis d'eau jusqu'au tillac (4) Il fallut construire sur la poupe, pour l'équipage, des cabines couvertes de chaume, et, sur ces débris flottants, organiser un semblant de défense. A vrai dire, on était à la merci des élé-

(1) Lettre de Colomb aux souverains d'Espagne. « Y à la medio noche que parecia que el mundo se ensolvia ».

(2) Id. id.

(3) Fernand Colomb, § 100. « Di giorno e di notte non lasciavamo di seccar l'acqua in ciascuno di essi con tré trombe ; delle quali se si rompeva alcuna era di mestiere, mentre si acconciara, che le caldiere supplissere, e l'ufficio delle trombe facessero ».

(4) Herrera, Déc. I, liv. vi, § 2.

ments, et les Indiens n'avaient qu'à étendre la main pour s'emparer de l'amiral et de ses compagnons d'infortune.

Cette fois encore ce fut Diego Mendez qui sauva la situation. Cet intrépide Castillan se fit débarquer à la Jamaïque et s'enfonça dans l'intérieur de l'île, visitant les uns après les autres tous les caciques, et concluant avec eux, surtout avec le cacique Ameyro, qui se prit d'amitié pour lui, des marchés pour la fourniture de vivres à l'escadre (1). Lui seul, par la fermeté de son attitude, et son étonnante activité, réussit à assurer à ses compagnons les ressources matérielles qui leur faisaient complètement défaut. Ce fut lui encore qui proposa à Colomb de s'embarquer sur une des chaloupes, et de franchir la distance qui séparait la Jamaïque d'Hispaniola, pour aller demander du secours (2). L'amiral accepta son offre, et le chargea de ses dépêches, mais elles ne devaient pas, cette fois du moins, arriver à destination. Mendez fut, en effet, attaqué par les Indiens et fait prisonnier. Il réussit à s'échapper, retrouva son chemin jusqu'au canot, s'y embarqua et retourna seul au port après quinze jours d'absence. Sans se laisser rebuter par ce premier insuccès, Mendez offrit de repartir. On lui donna cette fois deux grands canots avec douze Espagnols et vingt Indiens qui devaient servir de rameurs. Bartolomeo Fieschi lui fut adjoint comme compagnon, et l'Adelantado les convoya tout le long de la côte, sans être inquiété par les insulaires, jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue à l'horizon.

Colomb n'avait pas encore lassé la mauvaise chance : Il lui restait à connaître la perfidie et la trahison de ceux en qui il mettait sa confiance. Francisco et Diego de Porras (3) ces deux créatures du trésorier Moralès, que Colomb n'avait pris sur son

(1) *Relation de Mendez* : « Al tiempo que yo llegué à las naos no habia en ellas un pan que comer ».

(2) Testament olographe de Diego Mendez, fait à Valladolid le 19 juin 1536.

(3) Lettre de Colomb à son fils Diego (Séville, 21 novembre 1504) : « Y que eran tales que merecian otro castigo que reprension de boca ».

escadre que pour lui complaire, et qui n'étaient ni l'un ni l'autre à la hauteur de leurs fonctions, résolurent de profiter de la maladie de l'Amiral, et de l'irritation des équipages, énervés par l'attente du retour de Mendez et de Fieschi, pour s'emparer de l'autorité suprême et agir à leur guise. Ils eurent bientôt réunis autour d'eux les mécontents, et, le 4 janvier 1504, Francisco de Porras somma insolemment l'Amiral de retourner en Espagne, et sur son refus lui déclara qu'il se séparait de lui. Quarante-huit Espagnols se joignirent à lui. Ils s'emparèrent de canots que l'Amiral avait achetés aux Indiens et se mirent en mer pour gagner Hispaniola. Chemin faisant, ils commettaient d'affreux désordres, enlevant aux Indiens non seulement leurs provisions mais aussi tout ce qui tentait leur cupidité. Arrivés à l'extrémité orientale de la Jamaïque, ils essayèrent, à deux reprises, de franchir la distance qui séparait cette île d'Hispaniola (1), mais repoussés par les vents contraires et désespérant de jamais réussir dans leur folle entreprise, ils retournèrent à la Jamaïque, errant de village en village comme une bande de brigands, et semant partout la haine de l'Espagne. Le contrecoup de ces dévastations systématiques se produisit bientôt.

Colomb fut considéré par les insulaires comme l'inspirateur de ces crimes sans excuse. Les Indiens l'abandonnèrent à ses propres ressources, et la famine menaça d'enlever les derniers Espagnols restés fidèles à leur devoir. Par bonheur l'amiral réussit à inspirer aux indigènes une terreur superstitieuse en leur annonçant une éclipse de lune comme la juste punition de leur indifférence. Dès lors les Indiens traitèrent Colomb comme un être divin (2), et s'empressèrent de se le rendre propice par des offrandes de toute espèce. Les Espagnols n'eurent plus rien à craindre de la famine.

Pendant ce temps Mendez et Fieschi avaient accompli leur

(1) FERNAND COLOMB, *Vie de l'Amiral*, § 102.

(2) ID., § 103. « Essi rendevano molte gratie all' Ammiraglio, e lodavana il suo Dio... lodando continuamente il Dio di cristiani ».

mission, non sans courir de graves dangers (1). Ils n'avaient pas emporté une provision d'eau suffisante, et les rameurs, épuisés par la fatigue, mouraient les uns après les autres dans les tourments d'une affreuse agonie. Par bonheur ils découvrirent dans une petite île rocheuse, Navasa, de l'eau de pluie conservée dans les creux, et eurent la force de naviguer jusqu'à Hispaniola. Fieschi avait promis de revenir aussitôt à la Jamaïque, mais il ne put décider aucun Espagnol ni même aucun Indien à refaire en pirogue cette terrible traversée (2). Quant à Mendez, toujours intrépide, il côtoya péniblement les côtes d'Hispaniola, et, apprenant que le gouverneur Ovando se trouvait à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur, à Xaragua, il partit à sa recherche. Ovando l'accueillit avec bonté, et promit de secourir l'amiral, mais, sous prétexte qu'aucun navire n'était assez grand pour le voyage de la Jamaïque, il laissa passer les semaines et les mois sans tenter la moindre démarche. Lassé de ces interminables délais, Mendez partit encore tout seul pour Santo-Domingo afin d'acheter à ses frais un navire. Ce fut alors qu'Ovando se décida à envoyer non pas une caravelle, mais un petit navire avec mission de s'informer de la véritable situation de l'amiral. Par un raffinement de cruauté, le commandement de ce navire était confié à un ennemi particulier de Colomb,

(1) En mémoire des services rendus par Mendez, le roi Ferdinand lui permit de porter un canot dans ses armes. Colomb lui promit de le faire nommer alguazil en chef à Hispaniola, mais cette promesse ne fut jamais tenue. Mendez finit par mourir dans la misère. Son testament est daté de Valladolid (19 juin 1536). Il demandait qu'une grande pierre fut placée sur son tombeau avec cette inscription : « Ci gît l'honorable cavalier Diego Mendez, qui servit loyalement la couronne royale d'Espagne dans la conquête des Indes, avec l'amiral don Christophe, de glorieuse mémoire, qui en fit la découverte, et ensuite par lui-même avec des vaisseaux frêtés à ses frais ». Il recommandait qu'au milieu de cette pierre on gravât un canot indien avec ces mots en grosses lettres, canoa. Il demandait en outre que sa famille conservât sa bibliothèque qui se composait d'un petit nombre de volumes, et qui l'avait accompagné dans tous ses voyages. Ce testament, conservé dans les archives de la maison de Veragua, a été reproduit par Navarrete.

(2) FERNAND COLOMB, *Vie de l'Amiral*, § 105.

Diego de Escobar, un des complices de Roldan. Ovando pouvait être assuré que ses ordres seraient exécutés.

Huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Fieschi et de Mendez. Colomb n'avait reçu de ses fidèles serviteurs aucune nouvelle. Avaient-ils donc péri ? Avaient-ils échoué dans leur mission ? Un affreux découragement s'empara de nouveau des Espagnols. Quelques uns d'entre eux, exaspérés par la souffrance, formèrent le projet de rejoindre les frères Porras. C'était l'apothicaire Bernardo, Alonso de Zancorra et Pedro de Villatoro qui étaient à la tête de la nouvelle conspiration, La révolte était sur le point d'éclater, quand on signala le navire d'Escobar. Ce dernier ne voulut même pas entrer en communication avec ses compatriotes. Il se contenta de leur expédier, avec quelques provisions, les dépêches d'Ovando, et leur annonça que de prompts secours allaient être expédiés, puis il repartit avec précipitation. Certes rien ne saurait excuser l'odieuse conduite de ce subalterne, mais que penser de l'insouciance du gouverneur Ovando ! On l'a taxée de prudence exagérée : mais ne serait-ce pas plutôt honteuse jolousie ! On sait qu'Ovando n'était gouverneur qu'à titre provisoire. N'aurait-il pas cherché à se débarrasser d'un compétiteur aussi redoutable que l'amiral en l'abandonnant à une mort à peu près certaine ? En tout cas lui seul est responsable de cette trahison, qui d'ailleurs excita l'indignation de ses compatriotes, et qui a laissé sur sa mémoire une tache ineffaçable.

En attendant l'arrivée encore hypothétique des vaisseaux de secours, l'amiral et l'adelantado essayèrent de rappeler les révoltés au sentiment de leurs devoirs. Une première tentative de reconciliation échoua, car Francisco de Porras eut l'art de persuader à ses complices que Colomb était un grand nécromancien qui, par ses enchantements, avait réussit à faire croire à l'arrivée du navire d'Escobar, mais que ce navire n'était qu'une ombre puisqu'il avait disparu. Ces malheureux égarés le crurent sur parole, et il profita de leur aveuglement pour tenter un coup

hardi. Il les conduisit à l'attaque des vaisseaux de l'amiral. Ce dernier était sur ses gardes, L'Adelantado avait rassemblé tous ceux auxquels l'épuisement de leurs forces permettait encore de soutenir une arme ; mais ils avaient pour eux le bon droit et la justice. Six des plus robustes parmi les assaillants furent tués, les autres dispersés, et Francisco de Porras fait prisonnier par Bartolomeo Colomb en personne. Le lendemain (20 mai) les fugitifs suppliaient humblement l'amiral de les prendre en pitié et se remettaient à sa discrétion. Avec sa magnanimité ordinaire il se rendit à leurs instances, et se contenta de retenir prisonnier le chef de la rebellion.

Quelques jours plus tard, deux bâtiments étaient signalés. L'un des deux était envoyé par le fidèle Mendez, et le second par Ovando. Un ancien écuyer de Colomb, Salcedo, les commandait. L'opinion publique s'était soulevée à Hispaniola contre le gouverneur. Même du haut de la chaire, on s'élevait contre l'odieux abandon de l'amiral. Ovando voulut ou éviter la honte de l'abandon ou se faire un mérite de la délivrance, et il se décida à expédier ce navire de secours. Depuis une année l'amiral attendait ce tardif secours ! Frappé au cœur par ces indignes traitements, Colomb ne voulut pas prolonger son séjour dans une île où il n'avait semé des bienfaits que pour récolter la plus noire ingratitude. Il y avait été pourtant accueilli par les témoignages les plus touchants du respect et de la sympathie, mais il ne se dissimulait pas la haine cachée d'Ovando. Il ne pouvait non plus assister sans douleur à la ruine de la colonie, et à l'extermination des indigènes décimés par le dur travail des mines et déjà distribués en lots, comme des bêtes de somme, aux nouveaux possesseurs du sol. Après avoir réglé diverses questions pécuniaires, l'amiral prit place avec ses amis et ses officiers à bord d'une caravelle qu'il avait achetée. Dans un second navire, celui qu'il ramenait de la Jamaïque, il eut la magnanimité de recevoir les complices de la révolte de Porras. Il ne voulut plus se souvenir que de ce qu'ils avaient souffert

avec lui dans l'exploration de la Terre Ferme, et crut que c'était un cas de conscience de les abandonner. (1).

Le malheur s'acharnait après Colomb. Le 12 septembre, il sortait de Santo Domingo et était encore en vue du port lorsqu'une rafale subite brisa le grand mât de son navire. Il passa aussitôt avec sa maison sur l'autre caravelle et renvoya le navire maltraité à Santo Domingo. A peine avait-on perdu de vue les Antilles, que la lutte recommença contre les vents et les courants. Le 9 octobre, le grand mât se brisait en quatre morceaux. Quelques jours plus tard, on perdait le mât de misaine, et on n'était encore qu'au travers des Açores. L'amiral ne voulut point s'arrêter dans cet archipel, car il lui tardait de rentrer en Espagne, pour y recueillir les derniers soupirs de sa protectrice, la reine Isabelle, que l'on disait fort malade; mais ce ne fut que le 7 novembre que, poussé de tempête en tempête, il put enfin aborder au port de San Lucar de Barrameda.

Tel fut ce quatrième voyage, si fécond en incidents dramatiques. « Qui pourra croire ce que j'écris ici », disait Colomb dans sa lettre aux rois catholiques (2), et il ajoutait aussitôt après : « Je dis que dans cette lettre je n'ai pas rapporté la centième partie de ce qui m'est arrivé. Ceux qui furent avec l'amiral peuvent l'attester ». En effet, dans cette lutte constante avec les éléments, assailli par les indigènes, trahi par ses propres matelots, abandonné par ses compatriotes, réduit par la maladie à la plus extrême faiblesse, Colomb n'avait à vrai dire récolté que des amertumes et des déceptions. Le détroit qu'il avait tant cherché s'était dérobé à ses ardentes investigations. Le pays de l'or, le Veragua, dont il avait voulu assurer la possession à la Castille, avait vu périr les meilleurs et les

(1) Lettre de Colomb à son fils Diego (1er décembre 1505) : « Porque fuero gran cargo de conciencia a los dejar y desampararlos ».

(2) Lettre aux rois catholiques du 7 janvier 1503. « Quien creyera lo que yo a qui escribo ? Digo que de cien partes no he dicho la una en esta letra. Los que fueron con el Almirante lo attestigüen ».

plus dévoués de ses compagnons. Il n'avait pas la satisfaction de rapporter en Espagne les trésors qu'il avait promis; mais, ainsi qu'il l'écrivait dans une de ses lettres, « je n'ai voulu ni piller ni dévaster le pays, puisque la raison exige qu'on y établisse d'abord une administration; après quoi on peut se procurer de l'or sans recourir à la violence ». Pendant ce temps, en Europe, ses ennemis avaient gagné du terrain, et le nombre de ses envieux n'avait fait qu'augmenter. Il espérait recueillir sinon des honneurs, au moins de la reconnaissance : il ne devait obtenir que des déboires et des humiliations! N'est-ce pas l'histoire éternelle du génie en lutte avec la médiocrité haineuse, et l'indifférence pire encore que l'hostilité déclarée!

Diego Mendez était arrivé en Europe avant l'amiral. Il portait à la reine et à son époux la lettre que Colomb leur avait écrite, alors qu'il attendait impatiemment, à la Jamaïque, les secours d'Ovando. C'est lui qui donna les premiers détails sur la découverte du Veragua, et aussi sur les troubles d'Hispaniola. La reine, toujours bonne et compatissante, n'avait pas attendu l'arrivée du brave Mendez pour témoigner sa bienveillance à l'amiral. Elle avait nommé son fils Diego garde du corps (15 novembre 1503) (1), et accordé des lettres de grande naturalisation à son frère l'abbé don Diego (2) (8 février 1504). Elle avait également écrit à Ovando (3) pour qu'il sauvegardât les droits de l'amiral (27 novembre 1503). Elle n'attendait à vrai dire que son retour pour lui accorder directement d'autres faveurs : mais la mort impitoyable ravit à Colomb le bonheur de revoir sa protectrice. Isabelle mourut le 26 novembre 1504. Colomb venait à peine de débarquer. Dans son empressement à courir auprès de la reine, ne pouvant supporter ni le pas du cheval, ni la rigueur de la saison, il avait obtenu des chanoines

(1) Navarrete, II, 378. Nombramiento de contino a D. Diego Colon.
(2) Id., II. 333. Naturaleza de Reinos à D. Diego Colon, hermano del Almirante.
(3) Id., II, 329, 331.

de Séville l'autorisation de se faire transporter dans la litière funèbre où l'on avait placé les restes du cardinal Mendoza (1). Les chanoines lui avaient accordé cette autorisation, mais, toujours soigneux de leurs intérêts, ils avaient expressément stipulé que la litière leur serait rapportée en bonne condition (2). Colomb se disposait à partir, malgré l'agravation de ses souffrances, et il allait envoyer à l'avance son frère l'Adelantado, son fils Fernand et le zélé Carvajal, quand il apprit le malheur qui le frappait. C'était la ruine de toutes ses espérances. Avec la reine il perdait son dernier appui. Personne ne restait pour récompenser ses services, pour le dédommager de ses souffrances, pour réparer les injustices qu'il avait subies. Le roi Ferdinand avait toujours traversé ses projets, et s'était parfois montré inique à son égard. Aussi l'amiral était-il à l'avance persuadé que des sollicitations auprès de lui seraient aussi désagréables qu'inutiles. Ce fut pourtant à cette triste besogne que Colomb consacra le reste de ses jours.

Depuis son débarquement, l'amiral ne pouvait plus ni quitter son lit, ni se servir de ses mains, sauf pendant la nuit (3). Son activité, malgré ses douleurs, était pourtant prodigieuse. Tantôt il écrit au roi Ferdinand sur l'administration des Indes (4), et, ne recevant aucune réponse, lui adresse un nouveau rapport (12 décembre). Tantôt apprenant que, sans l'avoir consulté, on va créer un archevêché et deux évêchés à Hispaniola, il demande qu'on retarde le départ des nouveaux évêques jusqu'à ce qu'il ait parlé au roi, et adresse au pape un long mémoire sur la création projetée (5) ; ou bien il recommande à toute la sollicitude des bureaux ceux de ses compagnons de voyage dont

(1) Archivo de la contraduria de la Santa Iglesia de Sevilla.

(2) Id. « E se toma una cedula de Francisco Pinelo que asegure de las volver a esta iglesia sanas ».

(3) Lettre du 1er décembre, à son fils Diego. « Mimal no consiente que escriva salvo de noche, porque el dia me priva la fuerza de las manos ».

(4) Lettre du 1er décembre.

(5) Lettre du 28 novembre 1504.

la solde est arriérée. Bien qu'il se trouve parmi eux d'anciens complices de Porras « qui mériteraient plutôt des châtiments que des récompenses » (1), il leur donne une lettre pour l'archevêque de Séville, et prie son frère Diego de les appuyer de tout son pouvoir : « Ce sera, ajouta-t-il, une œuvre de miséricorde, car personne n'a gagné de l'argent en essuyant tant de souffrances et en s'exposant à de si grands dangers, et n'a rendu de si grands services (2) ». On le voit organiser à Rome le voyage de son frère l'adelantado, et, comme il n'a pas d'argent disponible, il est obligé de recourir au crédit de ses amis Ribarol, Grimaldi, Doria, Pantaleone et Agostino Italian.

Aujourd'hui il recommande à son fils ainsi qu'à Diego Mendez de tâcher d'obtenir la grâce de deux hommes poursuivis pour crimes commis (3) ; demain il lui parle en faveur d'Amerigo Vespucci qui est venu prendre ses commissions, c'est-à-dire lui demander quelques lettres d'introduction. Voici cette dernière lettre, que recommande à l'attention le nom du navigateur Florentin (4) : « Mon cher fils, Diego Mendez est parti d'ici 3 de ce mois. Depuis son départ j'ai causé avec Amerigo Vespuchy qui va à la cour, où il est appelé pour des affaires de navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable. C'est tout à fait un homme de bien. La fortune lui a été contraire comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas été aussi profitables qu'ils auraient dû l'être naturellement. Il se rend à la cour pour moi, et dans le vif désir de faire, si l'occasion s'en présente, quelque chose qui puisse m'être utile. D'ici je ne sais pas lui spécifier en quoi il peut nous servir, puisque je ne sais pas ce

(1) Lettre du 29 décembre 1504. « Bien que entrellos hay que may merescian castigo que mercedes ».

(2) Lettre de Colomb à son fils Diego (29 décembre 1504). « Y ayuda le todo lo que pudieredes que es razon, y obra de misericordia porque jamas nadie gano dineros con tantos peligros y penas que haya fecho tan grande servicio como estas ».

(3) Lettre du 25 février 1505.

(4) Lettre du 5 février 1505.

qu'on lui veut là-bas ; mais il est bien résolu de faire en ma faveur tout ce qu'il lui sera possible de faire. Tu verras de ton côté en quoi tu peux l'employer, car il parlera et mettra tout en œuvre. Je veux que ce soit secrètement afin que l'on ne soupçonne rien. Quant à moi, je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire sur mes intérêts ». Certes Vespucci ne s'était pas toujours conduit d'une façon délicate à l'égard de Colomb, puisqu'il s'était servi de ses cartes et avait essayé de découvrir en même temps que lui des terres nouvelles ; mais il avait été mal traité, et, en homme qui connaissait l'adversité, Colomb ne voulait plus voir en son compatriote un rival, mais un savant cosmographe, un capitaine distingué qui pourrait devenir son homme de confiance et un utile auxiliaire. Cette magnanimité honore l'amiral, en même temps qu'elle défend Vespucci contre des accusations, d'ailleurs fort vagues, de tromperie et de trahison.

Jusqu'alors non seulement on n'avait pas fait droit aux requêtes de l'amiral, mais encore on ne lui avait pas même accusé réception de ses rapports et de ses lettres. Pensant que sa personne était le seul obstacle, il imagina de présenter et de faire agréer au roi son fils Diego comme l'unique héritier de ses charges et privilèges (1). Le roi ne daigna pas répondre à la demande de Diego. L'amiral revint à la charge et supplia le roi de nommer à sa place Diego gouverneur et vice-roi des Indes (2). Cette fois encore, la lettre resta sans réponse. Colomb, se flattant que de vive voix il avancerait ses affaires, résolut alors de se rendre à la cour. L'état de sa santé lui permettait de renoncer au voyage en litière, mais il ne pouvait encore supporter le cheval (3). Or, d'après une ordonnance de 1494, il était interdit à tout autre qu'à des femmes ou à des prêtres de se servir de mules. Le roi lui-même se soumettait à cette interdiction, amenée par la néces-

(1) LAS CASAS, ouv. cité, II, 37, p. 115. — NAVARRETE, III, 526.
(2) NAVARRETE, III, 527.
(3) BERNALDEZ, *Los Reyes catolicos*, § 134.

sité d'améliorer en Espagne la race chevaline. Dès le 29 décembre (1), Colomb avait prié son fils de demander pour lui l'autorisation de se servir d'une mule. Il n'obtint cette légère faveur que le 23 février (2), et encore ne put-il en profiter tout de suite, car un nouvel accès de goutte le retint à Séville pendant tout le carême. Il ne put se mettre en route qu'au mois de mai, tomba de nouveau malade à Salamanque, où du moins il put recevoir les soins dévoués de Mendez, et arriva enfin à Ségovie où résidait alors le roi.

Ferdinand le reçut avec une politesse froide, l'amusant par de belles paroles, lui promettant de punir ses oppresseurs et de lui restituer tous ses privilèges ; mais ce n'était qu'un leurre. En réalité il laissait clairement voir son intention de ne jamais finir cette affaire, et la santé affaiblie de Colomb lui permettait d'espérer qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun. Ainsi que l'écrivait Las Casas (3) « Je ne sais ce qui pouvait causer cette froideur et cet éloignement du roi pour un homme qui lui avait rendu des services si éminents, si ce n'est que son esprit était égaré par les faux témoignages qui avaient été rendus contre l'amiral, et j'ai eu occassion d'en apprendre quelque chose de personnes fort en faveur auprès du souverain ». Le roi Ferdinand était en outre poussé par une misérable jalousie. Il regrettait les privilèges et les honneurs qu'il avait jadis accordés à l'amiral, et ne cherchait qu'à les reprendre ou qu'à les annihiler. « Quant aux actions, observe encore Las Casas, le roi non seulement ne lui donna aucune marque de faveur, mais au contraire il lui opposa toutes les entraves possibles ; et pourtant il ne manquait jamais de lui prodiguer les compliments ». Jugeant le moment opportun et croyant que Colomb, doublement accablé par l'affaiblissement de ses forces et par ses

(1) Lettre de Colomb à son fils (29 décembre 1504).

(2) NAVARRETE, II, 338. « A causa de ciertas enfermedades que habeis tenido e teneis ».

(3) LAS CASAS, *Hist. Ind.*, II, 37.

embarras pécuniaires, n'était plus à ménager, il lui fit proposer de renoncer à ses privilèges et d'accepter en dédommagement le fief de Carrion de las Condes en Castille (1), auquel on ajouterait une pension sur les fonds de la couronne. C'est à cette offre dérisoire qu'aboutissaient des promesses tant de fois renouvelées ! Telle était la récompense de l'homme qui avait si démesurément agrandi le domaine royal. Au moins Colomb ne répondit-il à cette suprême insulte que par le silence du dédain. Il ne céda rien de ses droits méconnus, et se contenta d'en appeler au jugement de la postérité.

Aussi bien la postérité lui a donné raison. Rien ne peut excuser la duplicité et l'ingratitude du roi Ferdinand. Ses apologistes auront beau alléguer la raison d'État et démontrer par des arguments péremptoires qu'un souverain n'a pas le droit de grandir tellement un de ses sujets, le fait brutal n'en subsiste pas moins. On avait promis, et on ne tenait pas la promesse. Colomb avait donné le nouveau monde à l'Espagne, et on lui disputait les misérables débris de sa fortune, on le laissait presque dans le dénuement, on ne lui offrait même pas un asile à la cour quand il était obligé de la suivre dans ses déplacements.

C'est en effet à ce triste métier de solliciteur que l'amiral passa les derniers mois de sa douloureuse existence, bien traité par les grands personnages, particulièrement par le cardinal Ximenès de Cisneros, accablé de compliments par Ferdinand, mais n'obtenant jamais rien, ni du roi, ni de la Junta de Descargos, ou tribunal chargé de veiller à l'exécution du testament d'Isabelle et à l'acquit de ses dettes. « On croyait, écrit Las Casas (2), que si le roi eût pu le faire en sûreté de conscience, et sans nuire à sa renommée, il n'aurait respecté aucun des privilèges que la reine et lui avaient accordés à

(1) Las Casas, *Hist. Ind.* III, 191.
(2) Las Casas, id., II, 37.

l'amiral, et qu'il avait si justement mérités ». Colomb ne tarda pas à comprendre qu'il se heurtait contre un parti pris, et qu'à force d'être traîné de délai en délai, il ne lui restait plus qu'à se résigner. « Il paraît, écrivait-il à son fidèle ami Diego de Deza (1), alors archevêque de Séville, que Sa Majesté ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et de la reine, qui est maintenant dans le sein de la gloire, sous leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire, je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins ».

Pendant ce temps la maladie dont souffrait l'amiral avait fait d'irréparables progrès. Ce fut sur le lit banal d'une auberge publique que s'alita, pour ne plus se relever, le vice-roi des Indes, le grand amiral de l'Océan. Un dernier espoir l'avait soutenu. La fille de sa protectrice, la reine Jeanne, venait de débarquer en Espagne avec son mari Philippe d'Autriche pour prendre possession de sa couronne de Castille. Retenu par la maladie, Colomb envoya son frère l'Adelantado plaider sa cause auprès de la nouvelle reine (2). Les nouveaux souverains accueillirent avec grâce le mandataire de l'amiral, et lui promirent bonne et prompte justice, mais, pendant ce temps, la maladie avait fait de rapides progrès. Colomb était condamné. Il le savait et se prépara à bien mourir.

Avant de partir pour son quatrième voyage, Colomb avait, de sa propre main, écrit son testament, le 1er avril 1502, et l'avait déposé entre les mains de son ami, le chartreux Gaspar Gorricio. En preuve de la constance de ses volontés, il le reproduisit de sa main, le 25 aout 1505. Le 19 mai 1506, sentant sa fin approcher, il le déposa dans les formes légales (3)

(1) NAVARRETE, III.

(2) HERRERA, *Decad*, I, liv. VI, § 54. — Carta del Almirante a los reyes D. Felipe I y Dona Juana ofreciendo sus servicios (NAVARRETE, III, 530).

(3) Testamento y Codicilo del Almirante D. Cristobal Colon otorgado en

entre les mains du notaire royal Pedro de Hinojedo, assisté de deux habitants de Valladolid, Miruena et Gaspard de la Miséricorde, et en présence de sept officiers de sa maison, Bartolomeo Fieschi, Alvaro Peres, Juan d'Espinosa, André et Fernand de Vargas, François Manoel et Fernand Martinez. Il désignait comme exécuteurs testamentaires son frère l'Adelantado, son fils aîné Diego, et Juan de Porras, trésorier général de la Biscaye. Après avoir pourvu aux intérêts de ses fidèles serviteurs et distribué quelques legs à de vieux amis, il revêtit la robe du tiers ordre de Saint François et attendit paisiblement la mort. Quand il sentit sa fin tout à fait proche, il demanda lui-même l'Extrême-Onction, suivit l'office des agonisants et mourut en prononçant les dernières paroles du Christ expirant sur la croix : « Seigneur entre vos mains je remets mon âme (1) ».

La mort de Colomb passa tout à fait inaperçue. L'Espagne était alors tout enfiévrée par les fêtes de la réception de la reine Jeanne et de son brillant époux, Philippe le Beau. Le seul document officiel contemporain qui relate cette mort est une lettre du roi à Ovando, en date du 2 juin 1506, où il est dit: « à l'heure actuelle, l'amiral est mort (2) ». Bernaldez (3) et Oviedo (4), historiographes officiels, se contentent de dire que l'amiral est mort au mois de mai, mais ils ne désignent même pas le jour. La chronique de Valladolid qui, de 1333 à 1539, enregistra tous les évènements, même les plus futiles, ne mentionne pas la mort de l'amiral. Martyr, qui avait été son ami et son flatteur, n'en dit pas un mot dans sa correspondance, et, dans ses Décades, (5) se contente de faire une sèche

Valladolid a diez y nueve de mayo del ãno mil quinientos seis. — NAVARRETE, II, 346.

(1) FERNAND COLOMB, § 108. « Y dicho estas ultimas palabras : in manus tuas Domine commendo spiritum meum ».

(2) NAVARRETE, II, 316. « E agora el dicho Almirante es fallecido ».

(3) BERNALDEZ, *Reyes catolicos,* t. II, p. 82.

(4) OVIEDO, *Historia*, etc., t. II, p. 80.

(5) MARTYR, *Décades*, II, 1. « Colono jam vita functo, regi cura ingens



INDIA ſuperior
Cathay
Q uinſaſ
Exteriores
Hiſpania
Medera
Archipelagus 7448
inſularū
Zipangri
Fortunatæ inſ.
Inſ. Heſperidum
APRICAE
pars
S. Iacobi
inſ. pdonum
Sinus
Atlanticus
Inſ. infortu
natæ
Calenſuan

allusion à la disparition de l'homme à qui l'Espagne devait la découverte de tout un continent. Les contemporains semblent avoir ignoré son décès. Fracanzano de Montalboddo, dans sa *Collection de Voyages*, écrit qu'à ce jour, 1er juin 1508, « Christophe Colomb et son frère, délivrés de leurs fers, vivent en honneur à la cour d'Espagne ». Les écrivains postérieurs commettent sur son compte les plus grossières erreurs. Pour ne parler que des Espagnols, qui pourtant avaient dû être les mieux informés, Vallès (1), le continuateur de la chronique des Rois catholiques de Pulgar, attribue la découverte de l'Amérique non pas à un homme, mais à une caravelle poussée par le vent. D'après Marinaeus Siculus (2), Pierre et non Christophe Colomb fut envoyé en Amérique de propos délibéré, avec trente-cinq vaisseaux et une véritable armée par les rois d'Espagne. Mariana (3) pense que la découverte du nouveau monde fut une œuvre collective où il vante le courage de « ces hommes intrépides qui traversèrent des espaces immenses de mer ». Ferreras (4) fait découvrir l'Amérique par Vespucci, qu'il confond avec le fameux pilote de Huelva, et prétend que c'est avec les notes et les cartes de Vespucci que Colomb s'élança dans l'Atlantique. Ascargota (5) ignore jusqu'au nombre des voyages de l'amiral et affirme qu'il découvrit la terre ferme dans sa seconde tournée. Que dire des historiens qui ne sont pas Espagnols ! Pour ne citer que quelques-uns des plus connus, Montesquieu (6) ne fait-il pas proposer les Indes par

exorta est ut terræ novæ a Christianis habitandæ, religionis nostræ augmentum, occuparentur ».

(1) VALLÈS, *Breve y compendiosa adicion a la chronica de los catolicos y esclarecedos reyes*.

(2) L. MARINAEUS SICULUS, *De Rebus Hispaniæ memorabilibus*, liv. XIV, « Petrum Colonum cum triginta quinque navibus, quas caravellas appellant et hominum magno numero misere ».

(3) MARIANA, *Histoire générale d'Espagne*, XXVI, 11.

(4) FERRERAS, *Histoire générale d'Espagne*, VIII, 129.

(5) ASCARGOTA, *Précis de l'Histoire d'Espagne*, t. II, § 45.

(6) MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, XXI, 18.

Colomb à François I[er], comme si les Indes n'étaient pas découvertes vingt-trois ans avant son avènement ! Alexandre Dumas retient Colomb en prison une partie de sa vie. Granier de Cassagnac lui fait découvrir les îles Vierges dans son dernier voyage, qui aurait eu lieu en 1493 (1). Lamartine lui-même le fait arriver en Espagne dès 1472 (2). Méconnu et maltraité de son vivant, Colomb, après sa mort, n'a pas obtenu justice de la postérité. L'adversité l'a poursuivi jusque par delà la tombe, puisqu'il n'a pas connu le repos de la tombe.

L'amiral n'avait rien stipulé pour l'emplacement de sa sépulture (3). Dans l'acte de 1498 instituant un majorat, il avait simplement exprimé le désir qu'une église fût bâtie dans Hispaniola sous l'invocation de Santa Maria de la Conception, où l'on prierait pour le repos de son âme, mais il n'avait rien dit de plus. Diego, son fils et son exécuteur testamentaire, confia d'abord la dépouille mortelle de son père aux franciscains de Valladolid, et ce fut probablement dans la chapelle du couvent de Saint-François et dans la paroisse de Santa-Maria de la Antigua que l'amiral fut inhumé pour la première fois.

(1) GRANIER DE CASSAGNAC, *Voyage aux Antilles*, 2e partie, p. 118.

(2) LAMARTINE, *Le Civilisateur d'août* 1852, p. 264.

(3) On peut consulter sur cette question des restes de Colomb : MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'isle de Saint-Domingue*, 1796. — LOPEZ PRIETO, *Informe que sobre los restos de Colon presente al Excmo Sr Gobernardor general D. Joaquin Jovellar D. Antonio Lopez Prieto*, Habana, 1878.— P. M., *Où sont vraiment les restes de Christophe Colomb ?* (Revue maritime et coloniale, janvier 1878). — D. ROQUE COCCHIA, *Descubrimiento de los verdaderos restos de Cristobal Colomb*, Santo Domingo, 1877. — HARRISSE, *Les Sépultures de Christophe Colomb* (Société de géographie de Paris), 1878. — HARRISSE, *Los Restos de don Cristobal Colon*, Séville, 1878. — COLMEIRO, *Los Restos de Colon, informe de la Real academia de la Historia al gobierno de S. M. sobre el suppuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristobal Colomb en la iglesia cathedral de Santo Domingo*, Madrid, 1879.— X..., *Les Sépultures de C. Colomb, revue critique du premier rapport officiel publié sur ce sujet*, Paris, 1879. — BELGRANO, *Sulla recente scoperta delle osse di C. Colombe in San Domingo*, Genova, 1878 (Atti della societa Ligure di storia patria, vol. IX).

Quelques années plus tard, en 1513, le roi Ferdinand, pris de scrupules tardifs, ordonna que des obsèques pompeuses seraient faites, aux frais de la couronne, au grand amiral de l'Océan. Les restes de Colomb furent une première fois exhumés, transportés en grand apparat à Séville, et déposés dans la Chartreuse de Santa-Maria de las Cuevas, au fond de la chapelle du Christ que venait de faire construire le prieur Diego de Luxan. Telle est la tradition rapportée par presque tous les historiens : il est pourtant dit dans le testament de Diego Colomb (1), qu'il avait, dès le 16 mars 1509, déjà transporté les restes de son père dans la Chartreuse de las Cuevas. Il est bien difficile de se prononcer entre ces deux assertions contradictoires. Le fait qui subsiste est celui de la première exhumation de Colomb et de son transport de Valladolid à Séville.

Diego Colomb, par son second testament en date du 8 septembre 1523, avait exprimé le vœu de fonder à Santo-Domingo, dans l'île d'Hispaniola, un couvent où ses restes seraient déposé avec ceux de son père, de sa mère et de son oncle l'Adelantado. Dona Maria de Toledo sa veuve adressa à l'empereur Charles Quint une supplique à l'effet d'exhumer de la Chartreuse de las Cuevas et de transporter à Santo-Domingo les restes de l'amiral (2). L'empereur y consentit par ordonnance en date du 2 juin 1537 (3). A quelle époque fut opérée cette nouvelle exhumation, c'est ce qu'il est impossible de préciser : mais l'archevêque de Santo-Domingo, Alonso de Fueumayor, qui fut intronisé en 1547, parlait déjà comme d'un fait accompli de l'ensevelissement dans la cathédrale de Santo-Domingo des restes de l'amiral.

Santo-Domingo fut bouleversé à plusieurs reprises par des tremblements de terre. On en compte onze de 1564 à 1791, et

(1) Testament de Diego Colomb, 8 sept. 1523. « El monasterio à donde yo mande depositar el cuerpo del Almirante mi senor Padre el âno de quinientos nueve ».

(2) Harrisse, *Colomb*, t. II, p. 492.

(3) Ordonnance citée par Colmeiro, *Los Restos de Colon*, p. 154.

celui du 19 mai 1673 détruisit en partie la cathédrale et les tombeaux qu'elle renfermait. En outre, lors du siège de la ville par Guillaume Penn en 1655, afin que les hérétiques ne pussent souiller les tombes, on les bouleversa, et on enterra les morts pêle-mêle dans l'église. Il est probable que les ossements de Colomb furent alors confondus avec ceux de ses descendants. Pourtant, d'après une tradition constante et invariable, les restes de l'amiral avaient été soigneusement enfermés dans un coffre de plomb. Or le 30 janvier 1783, Moreau de Saint-Méry en fit la découverte authentique (1). « On trouva du côté de la tribune où se chante l'évangile, et près de la porte par où l'on monte à l'escalier de la chambre capitulaire, un coffre de pierre creux, de forme cubique, haut environ d'une vare, renfermant une urne de plomb un peu endommagée, qui contenait plusieurs ossements humains ». C'étaient bien réellement les restes de l'amiral que venait de retrouver notre compatriote.

En 1795, lorsque la paix de Bâle céda à la France la partie espagnole d'Hispaniola, l'amiral Aristizabal, par un scrupule patriotique qui l'honore, voulut, avant de remettre l'île à la France, exhumer les glorieux restes du découvreur de l'Amérique, et les transporter sur une terre Espagnole, à Cuba (2). Le 20 décembre 1795 eut lieu la cérémonie. Elle se fit un peu légèrement, dans le chœur de la cathédrale de Saint-Domingue. On ne trouva ni cercueil de pierre de forme cubique, ni urne de plomb, mais seulement « plusieurs lamelles de plomb qui paraissaient provenir d'une caisse de ce métal, des esquilles de tibia, et quelques fragments de squelette ». Ces débris que l'on attribua un peu hâtivement à l'amiral furent transportés solen-

(1) Extrait de la relation de Moreau de Saint Mery, d'après le rapport de D. Joseph Nuguez de Caceres, doyen dignitaire de la cathédrale de Santo Domingo, 20 avril 1783.

(2) Colmeiro (ouv. cité, p. 171) donne l'acte de la exhumacion de los restos de Cristoval Colon en 20 de Diciembre de 1795.

nellement à l'île de Cuba, et déposés le 15 janvier 1796 à la cathédrale de la Havane (1).

Cette troisième exhumation ne devait pas être la dernière. Le 19 janvier 1834 on déterrait en effet ces ossements du chœur de la cathédrale, et on les transférait dans le cimetière général de la ville. Ils y reposent depuis 1834. Est-ce leur dernière et définitive station ?

Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite indécise où se confondent le moyen-âge et les temps modernes, la grande figure de Colomb domine son époque. « O Colomb, s'écriait le Tasse, la renommée se contente d'arrêter sur toi ses regards, et cela suffit à la postérité. La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poème et d'une noble histoire » (2). La vie de l'amiral n'est-elle pas en effet comme une tragédie émouvante? Voici un homme pauvre, inconnu. qui consacre sa jeunesse et son âge mûr au triomphe d'une idée. Il aborde enfin la terre qu'il entrevoyait dans ses rêves. A son retour il est reçu avec enthousiasme. Au second voyage il ne recueille plus que de la froideur. Au troisième il est jeté dans les fers ; au quatrième on lui refuse toute justice, et il meurt dans une auberge, à peine entouré de quelques fidèles amis. Ses ossements sont transportés d'église en église. A peine sait-on où ils reposent aujourd'hui ! Par une dernière ironie du sort, un de ses contemporains, sans le vouloir il est vrai, lui ravit l'honneur de donner son nom au nouveau continent. Malheureux et trahi, presque persécuté, il sema les bienfaits et récolta l'ingratitude. N'est-ce point là comme la consécration du génie?

(1) Navarrete, II, 368. « Y en allo se encontraror unas planchas como de tercia de largo de plomo, indicante de haber habido caja de dicho metal, y pedazos de huesos de canillas, y otras varias partes de algun difunto ».

(2) Torquato Tasso, *Gierusaleme Liberate*, XV, 31, 32.

CHAPITRE XII

DE L'ORIGINE DU MOT AMÉRIQUE.

A la mort de Colomb, en mai 1506, presque toutes les côtes du nouveau continent baignées par l'Atlantique étaient découvertes ou tout au moins signalées. Quatorze années avaient suffi pour cette extension prodigieuse des découvertes géographiques. Sans doute, on ignorait encore qu'un immense océan baignait l'autre rive des terres entre aperçues, mais Balboa, le futur découvreur de la mer du Sud, était déjà à Hispaniola, où il défrichait un petit domaine à Salvatierra, et, comme la fortune ne répondait pas à ses efforts, il songeait à débarquer sur cette terre ferme, dont on parlait tant et qu'on connaissait encore si peu. Les grands empires du Mexique et du Pérou n'étaient encore connus que par de vagues renseignements, mais Fernand Cortès était déjà installé à Hispaniola, où il avait suivi le gouverneur Ovando, et François Pizarre servait obscurément, en qualité de simple soldat, tantôt dans cette île, tantôt à Cuba. L'infatigable Alonzo de Hojeda et son éminent compagnon Juan de la Cosa préparaient une nouvelle expédition. Vespucci, rentré au service de l'Espagne, était nommé pilote-major. Juan Diaz de Solis se disposait à chercher sur les côtes méridionales le passage ignoré qui devait conduire aux Moluques. Magellan recueillait aux Indes et dans l'extrême Orient les renseignements sur lesquels il basa plus tard sa mémorable entreprise. Tous les découvreurs, tous les conquistadores, toute cette héroïque

légion d'explorateurs et d'aventuriers qui allait jeter une telle gloire sur le nom espagnol, et agrandir dans de telles proportions les domaines castillans, tous étaient en quelque sorte prêts à partir, et n'attendaient plus qu'un signal ; mais sans Colomb se seraient-ils seulement aventurés hors des mers d'Europe ? L'amiral n'était-t-il pas comme leur inspirateur, et l'unique initiateur de leurs expéditions ? C'était donc à l'amiral et rien qu'à l'amiral que revenait l'honneur de donner son nom au continent dont il avait montré la route.

Pourtant le Nouveau-Monde ne s'appelle pas Colombie, mais Amérique. Quelle est la cause de cette injustice ?

Ce ne serait pas une injustice pour certains savants qui pensent que le mot Amérique est d'origine américaine. En 1873, un géologue et naturaliste de talent, Thomas Belt (1), remarquait que la chaîne de montagnes qui forme la ligne de partage des eaux entre le lac de Nicaragua et la rivière Blewfields se nomme la Sierra Amérique, et est remarquable par ses gisements aurifères. Frappé de la similitude de ce nom avec celui de tout le continent, il n'y avait pourtant vu qu'une simple coïncidence. Un savant Français établi aux États-Unis, Jules Marcou (2), se demanda si ce nom d'Amérique, qu'avaient dû remarquer les premiers navigateurs, n'avaient pas été plus tard étendu au continent tout entier. De fait, la désinence *ic* ou *ique* se retrouve souvent dans divers noms de lieux de l'Amérique Centrale, et elle signifie toujours grande chaîne, dénudée, battue par le vent (3).

(1) TH. BELT, *The naturalist in Nicaragua*, London, 1873.

(2) MARCOU, *De l'origine du nom d'Amérique* (Société de géographie de Paris, 1875). — ID., *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique* (Id., 1888). — Cf. WIESENER, *Americ Vespuce et Christophe Colomb : la véritable origine du nom d'Amérique* (Revue des questions historiques, 1866). — E. MEAUME, *Recherches critiques et biographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, 1888.

(3) Ainsi Nique, Munchique et Aglasinique dans le Darien ; Tepich, Xoncanich, Caucaltic dans le Yucatan ; Tenosique dans le Tabasco ; Turiric,

Or, il n'y a rien de plus solidement établi que les dénominations locales. Les conquêtes et les invasions passent sur un pays, et changent jusqu'à sa nationalité, mais les lieux dits subsistent toujours. La sierra Amérique s'appelait déjà très probablement sierra Amérique, lorsqu'elle fut aperçue par les Européens, et ils ne pouvaient pas ne pas l'apercevoir, car elle occupe une position importante. Elle sépare les eaux qui coulent directement dans l'Atlantique, de celles qui vont dans le lac de Nicaragua. Elle divise le pays en deux versants distincts et différents par le climat : d'un côté, à l'est, forêts impénétrables et pluies continuelles ; de l'autre, à l'ouest, pays aride et sec. Il est donc probable que Vespucci, lors de son premier voyage avec Pinzon et Solis, plus probable encore que Colomb, lors de son quatrième voyage, ont connu le nom d'Amérique, et l'ont à leur retour répandu en Europe comme celui du pays producteur de l'or. Il est vrai que cette dénomination ne se rencontre dans aucun des documents anciens sur l'Amérique Centrale (1) mais, dans tous ces documents, qu'il s'agisse d'explorations, de concessions de privilèges ou de délimitations de propriétés, ne figure jamais un seul nom de montagnes (2). On n'y rencontre

Tuyotique, Berbazick, Izquizhik, Chirique, Tucurrique, Bruzhick, Brunhick dans le Costa Rica ; Cerro de Cunchique en Salvador ; Tucarique et Amerrique en Nicaragua ; Amatique, Manabique, Chapparistique, Lepaterique, Llotique et Ajuterique dans le Honduras ; Tactic et Polochic dans le Guatemala ; Zapotitlic, Tepic, Acotic, Mesquitic dans le Jalisco ; Atenquique, Mizquique au Mexique ; Tagique au nouveau Mexique, et jusqu'au Groenland Ameralick.

(1) Peralta, *Costa Rica, Nicaragua y Panama en el siglo,* XVI, Paris, 1883.

(2) On aurra remarqué la fausseté de cette assertion. Il suffit de parcourir les premières cartes de l'Amérique pour se convaincre que les montagnes sont au contraire fréquemment citées. Voir l'Atlas fac-simile de Nordenskïold. — En outre, parmi les contemporains de la conquête, Martyr (*Décades*, III, 7, 8), ne cite-t-il pas montes dicti Mahaytin, Hazua, Neibaguas, Imizni, Hybahanio ; Oviedo (XLII, 4), parle des monts Masaya, Baornio, Hernia, Oppon, etc. Assurément, si la sierra Amérique avait été alors découverte, on l'aurait désignée par son nom.

que des noms de provinces, de villes, de ports ou de cours d'eau. Ainsi s'expliquerait cette omission du mot Amérique. La sierra Amérique n'en était pas moins connue, et, de port en port, de marché en marché, son nom se répandit rapidement jusque dans le centre de l'Europe. On l'accepta sans difficulté, non pas comme celui d'un homme, mais comme celui d'une région indéterminée, riche en or, et c'est ainsi que le nouveau continent reçut une dénomination indigène.

Telle est l'hypothèse : elle est séduisante, d'abord parce qu'elle n'enlève rien à la gloire de Colomb et qu'elle défend Vespucci contre toute accusation de plagiat, et aussi parce que ce nom paraît bien choisi, qu'il est harmonieux, qu'il s'étend du centre aux extrémités du continent, qu'il rayonne pour ainsi dire, sans autre signification que celle d'un pays très riche en or, mais ce n'est qu'une hypothèse ingénieuse, comme nous allons essayer de le démontrer. Nous ne mentionnerons qu'à titre de curiosité l'explication de Th. H. Lambert de Saint-Bris (1). D'après lui, Amarca était le nom sacré des Péruviens. Il cite en effet le Cundin-Amarca, le Pult-Amarca, le Caj-Amarca, le Yan-Amarca, le Cheupi-Amarca, le Vin-Amarca et le Patinamit-Amarca : mais nous pensons que ce n'est là qu'une coïncidence ; d'ailleurs la philologie américaine est encore trop peu développée pour qu'on puisse déjà fonder sur elle un système sérieux. Cette hypothèse a été récemment reprise par le même auteur (2). Il fait remarquer que Cundinamarca, Maracaïbo, Americo capana, Amaraca, Maraca ou Tamaraka, veulent dire terre d'Amérique. Ce serait la ressemblance de ces noms avec le prénom de Vespucci qui aurait déterminé les géographes à donner au continent nouveau l'un des prénoms de Vespucci. Lambert Saint-Bris

(1) T.-H. LAMBERT, *The origin of the name of America from the national history of the Peruvians* (Bulletin of the American geographical society), New-York, 1883.

(2) TH. LAMBERT DE SAINT-BRIS, *The Empire of Amaraca (Origin of the national name) Or thrilling adventures of the Spanish pioneers*, 1888.

a oublié que l'Amérique était déjà désignée sous le nom d'Amérique, alors que l'on ne connaissait encore aucun des noms indigènes qu'il cite comme ressemblant au mot Amérique. Ainsi, pour n'en citer que deux exemples, le Cundinamarca, un des états de la confédération colombienne, ne fut visité par les Espagnols que lorsqu'ils s'enfoncèrent dans l'intérieur du continent, vers 1530 ou 1540. Le pays de Maracaïbo, signalé pour la première fois par Hojeda en 1503, s'appelait alors côte de Coquibacao. On ne répandit que beaucoup plus tard le nom de Maracaïbo, sans doute lorsque fut fondée en 1571 la ville du même nom. Voici en réalité comment s'est formé et a été adopté le nom d'Amérique.

Les lettres adressées par Amerigo Vespucci à ses correspondants avaient eu un grand succès. Ils prirent sur eux, très probablement sans le consulter, de les publier. La première livrée à l'impression fut la lettre à Pierfrancesco de Médicis, contenant le récit du troisième voyage (1). Riche en détails curieux et en vives peintures de mœurs, cet opuscule était le premier qui, sous une forme vive et amusante, donnait des nouvelles sur les singularités des pays nouvellement découverts. Aussi l'impression produite fut-elle profonde. Le nom de Vespucci se trouva ainsi associé intimement, dans l'opinion publique à celui du nouveau monde, du vaste continent qui devenait la quatrième partie de la terre. C'est en Italie que paraît avoir été publiée pour la première fois la lettre de Vespucci. La langue

(1) Cette lettre, traduite en italien, puis de l'italien en latin par le Véronais Giocondo fut imprimée à Paris, avant 1502, par Jehan Lambert. Onze éditions de cette même traduction latine ont suivi de près celle de Jehan Lambert. Elles sont intitulées les unes *Mundus novus*, les autres *Mundus novus de natura et moribus et ceteris id generis gentisque in novo mundo opera et impensis serenissimi Portugallie regis superioribus annis invento.* Parallèlement aux éditions latines, il parut un grand nombre de traductions allemandes (Augsbourg, 1504, Strasbourg, 1505, Nuremberg, 1505, etc.) Il circulait donc en Europe bon nombre d'exemplaires de la relation de Vespucci, lorsqu'on s'avisa, à Saint-Dié, d'en donner une nouvelle édition.

latine lui servit de passe-port pour les pays au-delà des Alpes, et fournit le type de nombreuses traductions françaises et allemandes. Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement au nom d'Amerigo Vespucci. Ces traductions (1) répandues dans les pays savants de l'Europe donnèrent au Florentin le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande étendue des terres nouvelles, et prédisposèrent l'opinion, pour ainsi dire, à lui faire les honneurs de la découverte.

C'est tout à fait par hasard, et dans une petite ville lorraine, Saint-Dié, que fut baptisé le nouveau continent. Quelques savants, prêtres ou professeurs, avaient fondé à Saint-Dié ce qu'ils appelaient le Gymnase Vosgien, sorte d'association scientifique et littéraire, ou, si l'on préfère, d'académie, dont les membres non seulement se réunissaient pour échanger entre eux les nouvelles qui les intéressaient, mais aussi pour publier de temps à autre divers traités. Le chef reconnu du Gymnase Vosgien était le chanoine Gaultier Lud (2), qui disposait de fonds considérables. Venaient ensuite le frère ou parent du chanoine, Nicolas Lud, « noble, considérable, magnifique et clarissime bourgeois de Saint-Dié », comme le qualifie un document de l'époque; le médecin Symphorien Champier, le biographe Jean Aluys, Ringmann, surnommé Philesius, le boute en train du Gymnase, professeur de géographie et de

(1) HARRISSE, dans sa *Bibliotheca Americana vetustissima*, et dans ses *Additions*, a donné la bibliographie aussi complète que possible de ces diverses éditions et traductions. Nous ne pouvons que renvoyer à ce savant ouvrage. — Cf. d'AVEZAC, *Martin Hylacomylus, ses ouvrages et ses collaborateurs* (1867). — J. MARCOU, *ouvrage cité* (second mémoire), p. 488 et suiv. — VARNHAGEN, *Amerigo Vespucci*, etc.

(2) RINGMANN, auteur de la *Grammatica figurata* et du poème *Vosagus*. — JEAN ALUYS, auteur de la *Vie de René II, roi de Sicile et duc de Lorraine*. — PIERRE DE BLARRU auteur de *Insigne Nanceidos opus*. — JEAN BASIN, auteur du *Novus elegansque conficiendarum epistolarum ac alias de arte dicendi modus* et traducteur de Vespucci. — LAURENT PILADE, auteur de *Rusticiados* ou de *la Guerre des Paysans*. — D'AVEZAC a fort bien traité cette question du Gymnase Vosgien dans son *Hylacomylus*.

mathématiques, rimailleur à ses heures; les chanoines Pierre de Blarru, Jean Basin de Sandocourt et Laurent Pilade. C'est de cette réunion d'humanistes, assez ignorants des récentes découvertes géographiques, mais disposés à se mettre au courant, qu'est sortie la fameuse *Cosmographiæ Introductio*, où, pour la première fois, on proposa de donner au nouveau monde le nom d'Amérique.

Le Gymnase Vosgien avait en effet résolu de publier une traduction latine de la fameuse plaquette italienne : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole novamente trovate in quattro suoi viaggi. Data in Lisbona di a 4 di settembre 1504*, et de la faire précéder d'une sorte d'introduction, sous forme de généralités cosmographiques et géographiques. Jean Basin se chargea de la traduction et de tous les passages concernant le nouveau monde ; les autres membres du Gymnase se partagèrent le reste du travail (1). La *Cosmographiæ introductio* est donc une réunion de morceaux divers, cousus en quelque sorte à la suite les uns des autres. Ce fut un certain Waltzemüller qui réunit les travaux des membres du Gymnase, et fut chargé de l'arrangement matériel. Ce Waltzemüller, dont on a fait un mathématicien, un « érudit laborieux et infatigable », un professeur et un imprimeur, n'était qu'un simple metteur en page, un prote, un castigator comme il s'intitule lui-même ; mais il était aussi très habile dessinateur de cartes et d'armoiries, et connaissait les mathématiques. C'est lui qui, par une singulière ironie du sort, allait passer pour avoir écrit le fameux passage où l'Amérique est pour la première fois dénommée, tandis qu'en réalité ce fut l'élégant traducteur de Vespucci, Jean Basin de Sandocourt, qui en est l'unique auteur. Waltzemüller, ou pour lui donner le pseudonyme pédantesque

(1) Les cinq premiers chapitres paraissent avoir été écrit par Gaultier Lud, le chapitre VII sur les vents et la description en vers latins de l'ancien monde sont attribués à Ringmann, les chapitres VI et IX à Jean Basin, le prologue et l'appendice aux frères Lud.

dont il avait jugé à propos de s'affubler suivant la mode du temps, Hylacomylus, s'était attribué, avec une impudeur naïve, la paternité de l'œuvre, et, dans la première édition qui parut le 7 mai 1507, s'était donné comme l'auteur principal de la *Cosmographiæ introductio*. Gaultier Lud arrêta aussitôt le tirage, remplaça le nom de Martinus Ilacomilus par le nom collectif de Gynnasium (*sic*) Vosagense, et s'empressa de congédier sur l'heure l'indiscret plagiaire. Les deux éditions qui suivirent l'édition princeps (mai 1507 et septembre 1507) portent en effet le nom collectif de Gymnasium Vosagense. Waltzemüller, fort irrité de la perte de son emploi et de la radiation de son nom se rendit à Strasbourg et y fit réimprimer par Jean Grüniger la *Cosmographiæ introductio* et les *Quatuor navigationes*, et cette fois avec son nom en belle page, et comme unique auteur du travail. Il n'y avait pas en 1509 de lois sur la propriété littéraire, et Waltzemüller, en s'appropriant sans façon l'œuvre du Gymnase Vosgien, était un simple contrefacteur. On a pourtant accepté, sans la discuter, cette audacieuse usurpation. Il s'est même trouvé des savants qui, avec une entière bonne foi, ont renversé les rôles, et n'ont pas été éloignés de plaindre en Waltzemüller une victime des intrigues et de la galousie du Gymnase Vosgien. Il n'était que temps de restituer à chacun sa place, et de ne voir dans le plagiaire de Strasbourg qu'un castigator sans conscience.

Quoiqu'il en soit, voici comment l'auteur de la *Cosmographiæ introductio*, très probablement Jean Basin de Sandocourt (1), fut amené à parler de Vespucci. Opposant aux six climats décrits par Ptolémée dans l'hémisphère boréal six autres climats dans l'hémisphère austral, il place dans le sixième de ces climats le sud de l'Afrique, Zanzibar, Sumatra, Ceylan, et, ajoute-t-il (2), « la quatrième partie du monde qu'il est bien permis d'appeler

(1) Il est dit en effet dans la *Cosmographiæ introductio*, sans doute par Gaultier Lud : « Quarum regionum descriptionem gallico sermone missam... Joannes Basinus latine interpretavit ».

(2) *Cosmographiæ introductio*, 3e feuillet Aiij. « In sexto climate an-

Amerige, c'est à dire terre d'Améric, puisque Americ l'a trouvée ». Un peu plus loin, au verso du quinzième feuillet, se trouve le passage si souvent reproduit (1) : « maintenant ces parties du monde, Europe, Afrique, Asie, ont été explorées dans tous les sens, et, comme le prouvera la suite de l'ouvrage, Amerigo Vespucci a trouvé une quatrième partie. Je ne vois pas de quel droit quelqu'un s'opposerait à ce que d'Amerigo, l'auteur de la découverte, homme d'un génie sagace, on l'appelât Amerige, c'est-à-dire terre d'Amerigo ou Amérique, puisque aussi bien l'Europe et l'Asie ont été redevables de leurs noms à des femmes ».

Le voilà donc ce baptême du monde nouveau-né ! C'est dans une humble cité lorraine que des littérateurs presque inconnus, et qui ne se doutaient pas du succès étonnant de leur proposition, se sont improvisés ses parrains et l'ont inscrit dans la famille classique sous un nom désormais impérissable. Que si en effet nous suivons à travers le vieux monde la fortune de ce nom, nous verrons que cette fortune fut rapide. La *Cosmographiæ introductio* eut une grande vogue et les éditions s'en succédèrent rapidement (2). Dès 1507, c'est-à-dire l'année de la première édition, on imprimait à Strasbourg et on vendait à bas prix des globes et des cartes portant indication des découvertes de Vespucci avec son nom d'Amerigo. En 1509 paraissait à Strasbourg, chez l'imprimeur Grüniger, un *Globus mundi, declaratio sive descriptio mundi et totius orbis terra-*

tarcticum versus, et pars extrema Africæ nuper reperta, et Zanzibar, Java minor et Seula insulæ, et quarta orbis pars (quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet) sitæ sunt ».

(1) *Cosmographiæ introductio*, feuillet 15 Aiiij. « Nunc vero et hae partes (Europa, Africa, Asia) sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro, Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sortita sint nomina ».

(2) G. MARCEL, *Louis Boulangier d'Albi, astronome, géomètre et géographe*, (Bulletin de géographique historique), 1890.

Globus mundi

Declaratio siue descriptio mundi

et totius orbis terrarum, globulo rotundo comparati vt spera soli-
da: Qua cuiuis etiã mediocriter docto ad oculũ videre licet an-
tipodes esse, quoꝝ pedes nostris oppositi sunt. Et qualiter in vna-
quaqꝫ orbis parte homines vitam agere queunt salutarẽ, sole sin-
gula terrę loca illustrante: quę tamen terra in vacuo aere pendere
videtur: solo dei nutu sustẽtata, alijsqꝫ permultis de quarta orbis
terrarũ parte nuper ab Americo reperta.

TITRE DU GLOBUS MUNDI

Publié à Strasbourg en 1509.

rum, etc., où le mot America, pour désigner la quatrième partie du monde, se trouvait dans le chapitre IV : de descriptione terræ. En 1515, Jean Schoner de Bamberg (1), dans son ouvrage imprimé à Nuremberg et intitulé *Luculentissima quædam terræ totius descriptio, cum multis utilissimis cosmographiæ iniciis*, etc., avance que le nom d'America est généralement adopté et employé, et, en effet, on le trouve marqué sur un globe manuscrit, appartenant à la Bibliothèque nationale, et qui lui est attribué (2).



L'AMÉRIQUE

D'après la Cosmographie d'Apianus.

Cinq ans plus tard, Pierre Apianus (Bienewitz) (3), dans son édition de Solin, dit expressément qu'une partie du monde

(1) Chapitre XI, fol. 60. De America quarta orbis pars.

(2) G. MARCEL, *Un globe manuscrit de l'école de Schœner* (Bulletin de géographie historique), 1890.

(3) *Tipus orbis universalis juxta Ptolemei cosmographi traditionem et Americi Vespucii aliorumque illustrationes a* PETRO APIANO LEYSNICO *elucubrata* MDXX.

inconnu des anciens et située à l'occident, a été découverte par Vespucci et nommée Amérique (1). En 1524, le même Apianus (2), dans sa Cosmographie imprimée à Landshut par Jean Weyssenburger, décrivait ainsi la quatrième partie du monde Amérique (3) : « On nomme ainsi la quatrième partie du monde du nom de celui qui l'a découverte, Amerigo Vespucci, et c'est à juste titre. Comme elle est entourée d'eau de toutes parts, on dit que c'est une ile. A cause de son grand éloignement elle resta inconnue à Ptolémée et aux anciens. Elle fut découverte l'an du Christ 1497, par ordre du roi de Castille. A cause de son immensité, on dit encore que c'est un nouveau monde... » et plus loin : « De l'Amérique dépendent de nombreuses îles, telles que le Paria, l'Isabelle qu'on nomme encore Cuba, Hispaniola où l'on trouve le bois de gaiac dont on se sert contre le mal français. Les voisins d'Hispaniola se nourrissent, en guise de pain, de gros serpents et de racines. Les coutumes et les usages de ces insulaires ressemblent à ceux des Américains qui vivent sur le continent ». En 1522 Laurent Phrisius publie à Strasbourg une nouvelle édition de Ptolémée, pour laquelle il met à contribution les cartes dressées par Waltzemüller qui venait de mourir (4). Sur la mappemonde intitulée *Orbis typus*

(1) Addenda tamen veteribus incognita America a Vesputio inventaque occidentem versus.

(2) APIANUS, *Isagoge in typum cosmographicum seu mappam mundi*. Landshut.

(3) Feuillet 69. L'Amérique est également nommée dans ce livre aux feuillets 63, 65 et 183. « America : quæ nunc quarta pars terræ dicitur ab Americo Vespuccio eiusdem inventore nomen sortita est et non immerito : quoniam mari undique clauditur insula appelatur. Ptholomeo autem e antiquioribus p. p. nimiam ejus ditantiam incognita permansit. Inventa quidem est anno Christi 1497. Ex mandato regis Castilliæ : p. p. ejus quoque magnitudinem mundus novus appellatur... Habet autem America insulas adiacentes q. plurimas ut Pariana insulam, Isabellam quo Cuba dicitur Spagnollam in qua reperit lignu' guaiacum quo utuntur nostrates contra morbum gallicum. Accolæ vero Spagnollæ insulæ loco panis vescuntur serpentibus maximis et radicibus. Ritus et cultus istarum circumiacentium insularum par est Americæ accolarum cultui ».

(4) *Claudii Ptolomei Alexandrini mathematicorum principis opus geo-*

universalis justa hydrographicam traditionem s'étale le nom d'America (1), et quel triomphant commentaire dans la préface de l'ouvrage ! « Ils ne sont pas moins dignes d'éloges et méritent tout autant de gloire ceux qui, après Ptolémée, par un incroyable effort de génie, sont parvenus à explorer les terres et les îles nouvelles. Et parmi eux, au premier rang, il a droit à une gloire extraordinaire cet Amerigo Vespucci qui a découvert la terre que nous appelons aujourd'hui Amérique ou Nouveau-Monde, ou quatrième partie du monde. C'est encore lui qui fit la découverte et l'exploration, et qui fut le premier hôte éminent et illustre des autres îles nouvelles adjacentes et circonvoisines ! »

Donc, pour tous ces savants, pas de doute possible. C'est bien Amerigo Vespucci qui a trouvé l'Amérique et on ne lui a rendu que justice en donnant son nom au nouveau monde. Peu à peu cette erreur s'accrédite. Elle prend corps pour ainsi dire et passe à l'état de vérité indiscutable et indiscutée. Dès 1520, l'Italien Alberto Vighi Campere, dans un livre sur la célébration de Pâques, faisait au navigateur Florentin seul l'honneur de la découverte du nouveau monde. Henri Glareanus (2), l'auteur d'un livre de cosmographie souvent réimprimé, Grynœus (3), le compilateur d'une fameuse collection de

graphiæ noviter castigatum et emaculatum additionibus raris et invisis, nec non cum tabularum in dorso jucunda explanatione. — Il ne faut pas confondre ce Laurent Phrisius de Colmar avec le médecin frison Reynier Gemma, de Dokkum, reviseur de la Cosmographie d'Apianus, et qui signe également Phrisius.

(1) Feuillet A. 2. Propterea non minori omnes decorandi sunt ornamento, nec inferiori commendatione digni, qui post eum incredibili ingenii indagine ad novas terrarum et insolarum lustrationes pervenerunt. Quorum omnium in primis et non vulgari celebrandus est honore Americus ille Vesputius, Americæ terræ, quam hodie Americam, novum mundum, vel quartam mundi partem vocant; aliarum que novarum adjacentium appositarum vicinarumque insularum egregius et nobilissimus inventor, visitator et primus hospes ».

(2) Glareanus, *De geographia liber unus*, Bâle 1527. Chapitre XL et dernier, De regionibus extra Ptolemæum. Ce traité fut réimprimé à Bâle, 1528, Fribourg, 1530, 1533, 1536, 1539, 1543 ; Venise, 1538, 1544 ; Paris, 1551.

(3) Grynœus, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, Bâle 1532, 1537 ; Paris, 1551.

voyages, Gemma Phrysius (1), le commentateur du traité devenu classique de Pierre Apianus, Sébastien Munster (2), Joseph Honter (3), André Thevet (4), tous les savants, tous les cartographes, tout le monde en un mot, accepte, sans la discuter, cette appellation. La route de l'erreur ainsi tracée ne fait que s'élargir et s'étendre. Un puissant courant d'opinion se forme en quelque sorte de lui-même et se développe d'une façon irrésistible. Ce fut bientôt un fait accompli. L'Amérique porta pour toujours le nom de celui qui ne l'avait pas découverte.

Comment les amis de Colomb ne protestèrent-ils pas? Comment Amerigo Vespucci laissa-t-il se propager cette erreur? Il y a là un double problème qu'il faut essayer de résoudre.

La gloire de Colomb s'élève aujourd'hui tellement au-dessus de toutes les autres qu'on a peine à comprendre comment ses contemporains lui rendirent si peu justice. Cette ingratitude, cette sorte de conspiration du silence s'expliquent pourtant jusqu'à un certain point. Il en fut lui-même une des causes principales. Les rois d'Espagne, par le traité de Santa-Fé, lui avaient accordé, entre autres privilèges, celui du commerce dans les régions nouvelles. Or, Colomb, qui ne se souciait ni de provoquer ni de faciliter les expéditions, n'avait nullement recherché la publicité. Bien qu'il ait beaucoup écrit, tout ce qu'on imprima de lui de son vivant ce fut la lettre au trésorier Sanchez sur son premier voyage (5) et le récit de son quatrième voyage,

(1) *Cosmographicus liber Petri Apiani mathematici studiose correctus ac erroribus vindicatus per* Gemmam Phrysium. Anvers 1529. Le passage relatif à l'Amérique occupe le f° XXXIV. Autres éditions du même ouvrage à Anvers 1548, 1564, 1574, 1575, 1581.

(2) Seb. Munster, *Cosmographiæ universalis lib.* VI. Bâle, 1559, voir la première et la dernière carte relatives à l'Amérique.

(3) Honterus, *Rudimenta Cosmographica*, Zurich, 1550. Sur la carte intitulée Universalis Cosmographia, on lit Parias et le Continent Américain figure avec le mot Amarica.

(4) A. Thevet, *Cosmographie universelle.*

(5) Cette lettre communiquée par Sanchez à un imprimeur de Barcelone fut

sous forme de lettre à Ferdinand et Isabelle, connue sous le nom de *Lettera rarissima*. Il devint moins communicatif encore lorsque la couronne eut violé ses engagements à son égard. Se taire lui semblait un moyen de défendre son bien légitime ou tout au moins de sauvegarder ses droits. De plus, les éclatants voyages de Gama, de Cabral et des autres découvreurs Portugais, suivis de résultats immédiats, frappèrent l'imagination des contemporains bien autrement que la découverte de Colomb. Bientôt la prise de possession de l'Océan Pacifique par Balboa, la conquête extraordinaire du Mexique et du Pérou, et le voyage de Magellan refroidirent plus encore l'opinion envers celui qui pourtant avait donné l'impulsion à ces prodigieuses entreprises. Colomb fut même frappé d'une réelle déchéance dans l'opinion de ses contemporains. On ne savait plus s'il existait encore. Grynœus (1), dans son Recueil de voyages qui date de 1532, parle de lui comme s'il vivait encore à la cour de Castille. Bientôt même on lui contesta jusqu'à la science nautique. En 1584, un certain Jean Bellert, en réimprimant la cosmographie d'Apianus, ne parlera-t-il pas de lui comme d'un bon marin, mais d'un médiocre cosmographe ? *Nauclerus insignis ac mediocriter cosmographiæ peritus !* Que si, d'un autre côté, on se rappelle que les descendants de l'amiral luttaient péniblement contre la couronne pour conserver avec leurs privilèges les débris de leur fortune et que l'un d'entre eux, indigne de son ancêtre, fut même obligé de se débattre contre une accusation de bigamie, on comprendra qu'ils se soient peu souciés du droit de l'amiral à donner son nom au nouveau monde, et qu'ils aient laissé se commettre, peut-être sans en avoir conscience, cet audacieux déni de justice.

imprimée dès 1493 en caractères gothiques. Il n'en reste qu'un exemplaire à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Leander de Cosco la traduisit en latin, et elle fut aussitôt imprimée à Rome par Flanck, Silbor et Besiken, (1493). Dès l'année suivante elle était reproduite à Paris, Anvers, Bâle, etc. Voir HARRISSE, *Colomb*, t. II, p. 13-36.

(1) GRYNOEUS, ouv. cité.

Est-il vrai maintenant qu'Amerigo Vespucci ait été complice de la proposition du Gymnase Vosgien? Est-il vrai, comme on l'a encore prétendu (1), qu'il abusa de sa position de pilote-major et de son droit de rectifier les cartes pour y insérer lui-même son nom? On sait que Vespucci, dégoûté du service portugais, prêta l'oreille aux propositions du roi Ferdinand, et, avec la facilité de plus d'un de ses contemporains à changer de patron, revint en Castille. En 1506, la cour d'Espagne le mettait à la tête d'une expédition avec Vicente Yanez Pinzon, son ancien chef, mais Ferdinand, lassé de ses dissensions avec son gendre Philippe-le-Beau, renonçait bientôt à son dessein (2). En février 1507, Vespucci préparait avec son ancien associé Juan de la Cosa une nouvelle entreprise, mais elle échouait encore pour des motifs politiques. Fatigué de ces contre temps, et d'ailleurs affaibli par l'âge, Vespucci renonce alors à la vie active. Fort heureusement pour lui, le 22 mars 1508 (3), il est nommé pilote en chef des Indes, et chargé en cette qualité de s'assurer si les pilotes savaient se servir des instruments nautiques, de composer une carte officielle, le Padron Réal, qui seule fixerait la route à suivre en mer, et d'obliger les pilotes, après chaque voyage, à indiquer par devant les officiers de la Casa de Contractacion à Séville la position exacte des terres nouvellement découvertes. Ces fonctions étaient importantes, et Vespucci aurait pu en abuser, puisqu'il n'était contrôlé par personne, pour s'attibuer l'honneur des principales découvertes. Certes personne n'aurait pu le contredire, mais il ne fut jamais accusé de la moindre indélicatesse. Les témoignages contemporains s'accordent au contraire à faire estimer son caractère et écartent de lui tout soupçon de basses et odieuses manœuvres. Colomb lui accordait sa confiance et le qualifiait de grand homme

(1) HERRERA, liv. IV, sect. I, § 2 et 3.

(2) Documents relatifs à Amerigo Vespucci publiés par NAVARRETE, III, II, 352, 293, 294, 114, 115, par VARNHAGEN, ouv. cité, p. 26-40.

(3) NAVARRETE, III, 297.

de bien (1). Sébastien Cabot, digne rival des plus illustres marins de son temps, et qui justement fut appelé d'Angleterre en Espagne pour succéder à Vespucci en qualité de pilote-major, n'a jamais eu que des paroles d'estime à l'endroit de son prédécesseur. En 1524, dans une réunion de pilotes convoqués pour résoudre une question relative aux prétentions portugaises (2), il fondait son avis sur l'autorité de Vespucci, homme très vertueux, disait-il, et fort expert dans la détermination des latitudes. Pierre Martyr (3), qui pourtant ne ménage guère ses contemporains, traite avec faveur le pilote florentin. Ramusio (4) qui employa trente-quatre années de sa vie à préparer et à publier sa fameuse collection de voyages, parle dans les termes de la plus haute estime de l'intelligence singulière de cet excellent Florentin, doué d'un si beau génie, il signor Amerigo Vespucci. Oviedo, ennemi systématique de Colomb, est muet sur la prétention supposée de Vespucci à la priorité de la découverte du Nouveau-Nonde, et il ne s'en serait pas fait faute pour peu que le Florentin eût revendiqué cet honneur. Il y a mieux encore. Lors du procès intenté à la couronne de Castille par le fils aîné de l'amiral, don Diego, procès qui dura dix-neuf ans, et où il importait au fisc de prouver que Colomb avait été devancé sur le continent par quelque autre découvreur, jamais Vespucci ne fut appelé en témoignage, jamais on n'invoqua les cosmographies imprimées à l'étranger en son honneur, jamais enfin le nom de Vespucci ne fut opposé une seule fois à celui du grand persécuté ; aussi, vers 1533, quand Fernando Colomb, second fils de l'amiral, écrivit l'histoire de son père, bien

(1) Navarrete, I, 498. « El siempre tuvo deseo de me hacer placer : es mucho de bien hombre ».

(2) Pierre Martyr, *Décad.* vi, cap. ix. — Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 123.

(3) Pierre Martyr, *Décad.* ii, cap. x. Americus Vespucius Florentinus, vir in hac arte (Chartarum navigatoriarum) peritus.

(4) Ramusio parle de Vespucci à cinq reprises différentes et toujours en termes élogieux.

qu'une pieuse indignation l'anime contre tous ceux qui ont attristé son existence, il ne dit rien de Vespucci. Il n'y avait évidemment rien à venger de ce côté. Un seul contemporain, Las Casas, accuse Vespucci d'avoir falsifié la date de son premier voyage avec le dessein prémédité de spolier Colomb d'une partie de sa gloire, mais cette accusation il ne la démontre pas, et il n'aurait pu la démontrer, car Vespucci ne fut jamais qu'un spoliateur posthume et inconscient.

D'autres preuves démontrent encore la non culpabilité de Vespucci. Il est plus que probable qu'il ne se douta seulement pas de la proposition du Gymnase Vosgien. Si l'on suppose que le bruit en vint jusqu'en Espagne, le silence des contemporains, témoins des faits, serait plus extraordinaire encore que celui de Vespucci. Personne il est vrai ne pouvait pressentir les conséquences de la méprise au plutôt de l'injustice des savants de Saint-Dié. Alors on s'inquiétait peu dans la péninsule Ibérique des discussions qui pouvaient intéresser quelques érudits épars en Europe. On ne dissertait pas, on agissait ; on était entraîné par l'ardeur des expéditions, et on se préoccupait peu de les raconter au public. Très certainement Vespucci ne songea jamais à publier ses voyages. Si les lettres qu'il avait adressées à divers correspondants furent publiées, elles le furent malgré lui. Il est en effet tel détail qu'il n'aurait pas consigné dans un écrit destiné au public, lorsque par exemple dans sa lettre à Soderini il se plaint de ce que la reine Isabelle lui ait pris une coquille à laquelle se trouvaient attachées 120 perles, « aussi, continua-t-il, je me gardais de lui montrer d'autres objets également précieux ». Il avait, il est vrai, l'intention de publier une relation étendue et complète de ses voyages, mais la mort le surprit avant qu'il ait pu réaliser son dessin. D'ailleurs puisqu'il vivait à Seville, au foyer même des découvertes maritimes, entouré de marins qui avaient vu, entendu ou accompagné Colomb, est-il possible qu'il ait formé le projet de s'attribuer à la face de tous l'honneur que chacun savait appartenir à

l'amiral, et, s'il l'avait osé, comment l'aurait-il tenté sans qu'un cri d'indignation eût retenti dans l'Europe entière ?

Mais, dira-t-on, si Vespucci n'a pas menti à Séville, n'aurait-il pas chargé les savants du Gymnase Vosgien de mentir en son lieu et place ? En un mot n'est-ce pas lui qui leur aurait suggéré de lui décerner les honneurs de la découverte ? C'est encore là une hypothèse que rien ne justifie. Rien en effet n'autorise à supposer qu'il y ait eu de relations directes ou même indirectes entre Vespucci et les auteurs de la *Cosmographiæ introductio*. Aussi bien pourquoi Vespucci aurait-il choisi pour complices les très obscurs savants d'une cité lorraine plus obscure encore, tandis qu'il ne manquait pas d'amis dans les grandes villes italiennes auxquels il eut été plus naturel de s'adresser, et qui, par amour propre national, auraient contribué à propager cette erreur ? Pourquoi encore ces savants Lorrains auraient-ils participé si lestement à une action deshonnête, qui ne devait rien leur rapporter ? Il est probable, eu égard à l'extrême difficulté des communications à cette époque, que l'enthousiasme du Gymnase Vosgien fut spontané, et que Vespucci ignora toujours le dangereux honneur qu'on lui avait décerné.

Il y a mieux : non seulement Vespucci ne fut pas l'usurpateur volontaire de la gloire de Colomb, mais encore, étant données les idées et les connaissances de son temps, il ne pouvait pas le devenir, et voici pourquoi : Quand nous parlons aujourd'hui du nouveau monde, nous attachons à cette dénomination un sens précis. C'est uniquement du continent Américain que nous parlons. Sans y penser, pour ainsi dire, nous nous représentons cette digue colossale, jetée d'un pôle à l'autre, entre deux océans, et séparant à d'énormes distances, d'un côté l'Europe et l'Afrique, de l'autre côté l'Asie ; mais, si nous nous dégageons de ces idées préconçues, et si nous nous transportons par la pensée aux derniers jours du xve siècle, on ne pensait pas de même. On s'imaginait alors que l'Asie était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Si on se rapporte aux mesures

de l'époque et qu'on les compare à la grandeur absolue de notre globe, il faudrait étendre l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au méridien des îles Sandwich, au beau milieu du Pacifique ; et encore prolongeait-on le continent Asiatique, en semant à pleines mains, dans les mers limitrophes, des îles immenses et de nombreux archipels. Colomb, quand il osa s'aventurer sur les profondeurs encore mystérieuses de l'Atlantique, croyait sérieusement qu'il rencontrerait sur son chemin ces archipels asiatiques, et, quand il planta l'étendard Castillan à Guanahani, il ne douta pas qu'il ne fût un instant dans une de ces îles. A chacun de ses voyages, il croyait avoir touché l'Asie. Cuba ne fut longtemps pour lui qu'une grande presqu'île du continent, voisine du Cathay et du Cipangu. A son troisième voyage, lorsque la masse des eaux de l'Orénoque lui suggéra l'idée, d'ailleurs très rationnelle, qu'un pareil fleuve devait appartenir à une terre considérable, il en fit l'Inde du Gange. A son quatrième voyage, il citait encore les provinces de l'empire du grand Khan dans le voisinage desquelles il croyait être. Il vécut et mourut dans cette conviction.

Cette erreur, Amerigo Vespucci la partageait (1). Lors de son second voyage, quand il longeait la terre qui devait porter son nom, il la prenait pour le continent Asiatique. Il s'attendait à rencontrer d'un jour à l'autre le cap Cattigara dont parle Ptolémée, comme étant la pointe la plus orientale de l'Asie. « Mon expédition a duré treize mois, écrit-il, pendant lesquels nous avons couru les plus grands périls, et découvert à l'infini la terre d'Asie, ainsi qu'une foule d'îles ». Passe-t-il au service du Portugal, c'est avec l'espoir de poursuivre ses investigations, et de découvrir Taprobana, c'est-à-dire Ceylan. Prépare-t-il une dernière expédition, elle sera destinée aux îles Moluques, la patrie des épices, et à Malacca.

(1) Voir le commencement de la lettre à Soderini : « Je me reposais à Séville des nombreuses fatigues que j'avais supportées pendant deux voyages à *l'Inde Occidentale* ».

La croyance de Colomb et de Vespucci fixa la croyance générale. Seuls la marche de Balboa jusqu'au grand Océan en 1513 et le voyage de Magellan en 1519-1521 dissipèrent les chimères de Ptolémée et donnèrent la forme réelle et les dimensions vraies de l'Amérique.

Si donc Colomb et Vespucci n'ont pas eu l'intuition de la découverte véritable ; si l'un et l'autre se sont imaginés, et cela jusqu'à leur mort, qu'ils étaient arrivés à l'extrémité du continent asiatique, comment veut-on que l'un ait songé à frustrer l'autre d'avoir révélé un nouveau monde, qu'ils ne soupçonnèrent jamais? Comment Vespucci aurait-il essayé de se glisser par surprise et subrepticement dans l'histoire et d'imposer un nom de contrebande à un continent qu'il croyait être le continent Asiatique?

En résumé, Amerigo Vespucci ne mérite ni les éloges que lui décernèrent ses contemporains, ni les violentes attaques de la postérité. Christophe Colomb a eu beaucoup à souffrir de ceux qui vivaient à ses côtés; mais peu à peu, à l'ingratitude, aux basses passions, aux intérêts mesquins qui s'étaient ligués contre lui succéda une appréciation plus saine de son vrai mérite. Amerigo Vespucci, au contraire, trop exalté d'abord, fut ensuite trop attaqué. Il semble qu'on ait voulu le punir des injustes jugements portés contre Colomb. L'honneur qu'on lui a fait en donnant, sans qu'il s'en doutât, son nom au nouveau monde, n'est guère digne d'envie, car il suscita contre lui une animadversion à peu près universelle. Il n'était donc que juste de réviser un jugement qui lui donnait à tort la triste célébrité de l'imposture dévoilée; et c'est ce que nous avons essayé de faire.

CHAPITRE XIII

CONSÉQUENCES DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

La découverte de l'Amérique fut, par ses conséquences immédiates, le fait le plus important des temps modernes. Les contemporains ne s'y trompèrent pas. On sait quelle fut leur allégresse quand ils apprirent la bonne nouvelle. Si les voyages des Irlandais et des Northmans furent si vite oubliés, c'est peut-être parce qu'ils abordèrent dans les régions les moins favorisées du Nouveau-Monde. Au contraire Colomb et ses compagnons se trouvèrent transportés au milieu des enchantements des régions tropicales. S'ils en furent si heureux, ce ne fut pas seulement parce qu'un monde inconnu s'ouvrit à leurs ardentes convoitises avec les merveilles de sa flore, avec les beautés pittoresques de ses rivages, avec le charme d'un climat incomparable ; ce fut surtout parce qu'ils ressentirent une sorte d'élargissement dans leurs idées. Les problèmes scientifiques que n'avait pu débrouiller le moyen-âge reçurent alors une solution naturelle et immédiate. Les questions économiques et sociales, qui commençaient à agiter les esprits, furent brusquement posées et en partie résolues. La politique, les arts, la littérature elle-même furent comme renouvelés. Cette *novitas florida mundi*, dont parlait jadis Lucrèce, non seulement elle ébranlait les vieux systèmes, elle renversait les préjugés, elle modifiait les conditions matérielles de la société, mais encore elle ouvrait aux savants et aux philosophes des

perspectives indéfinies de rénovation et de progrès ; elle donnait à l'histoire, jusqu'alors fragmentaire, un caractère d'universalité ; elle offrait aux hommes d'Etat des combinaisons inattendues, aux littérateurs et aux artistes de nouvelles sources d'inspirations ; elle rapprochait les peuples et leur faisait entrevoir les liens de solidarité qui les uniront tôt ou tard. De même qu'au temps d'Alexandre, lors de la pénétration du monde oriental par les Grecs, le monde se trouva comme doublé, et les hommes franchirent une étape dans cette grande route de la civilisation qui les conduit vers un avenir meilleur.

La conséquence immédiate de la découverte de l'Amérique fut ce qu'on pourrait appeler l'émancipation intellectuelle de l'humanité. Tant que nos pères ne connurent pas leur position dans l'espace, tant qu'ils se figurèrent la terre comme se la figuraient les géographes Grecs ou les Pères de l'Église, les progrès de la science furent impossibles; car toutes les notions sur la nature des choses étaient faussées. L'astronomie, qui ne s'appuyait que sur des hypothèses, et, par là même, toutes les sciences qui s'y rattachaient, étaient condamnées à la stérilité. A vrai dire, le moyen-âge se prolongeait indéfiniment ; mais, à partir de 1492, ainsi que l'a dit avec tant d'éloquence un des maîtres de la géographie contemporaine (1), « quelle secousse pour l'esprit humain ! quelle incitation à l'étude et aux progrès de toute sorte, quand l'homme put constater par le témoignage décisif de ses sens que la terre flottait dans l'éther, planète parmi les planètes, l'une des molécules errant par myriades dans l'infini ». La science, en ce jour décisif, secoua les langes de son berceau et s'aventura résolument dans les voies nouvelles qui s'ouvrirent devant elle. Les astronomes et les mathématiciens, dans le premier enivrement de leurs découvertes, balbutièrent d'audacieuses théories, bientôt confirmées par l'expérience. La physique, la navigation, la météorologie, l'his-

(1) ELISÉE RECLUS, *L'Amérique*, t. I, p. 71.

toire naturelle, la géographie furent renouvelées ou plutôt créées. Colomb, à lui seul, découvre la déclinaison magnétique, le renflement du globe à l'équateur et son aplatissement aux pôles, il indique la direction générale des courants tropicaux, il appelle l'attention sur la mer des Sargasses, ce prodigieux laboratoire d'animalité, et il donne la première explication de l'équilibre continental du globe. Après lui les découvertes continuent. Le plus extraordinaire, c'est que les explorateurs bouleversent comme en se jouant les notions anciennes, et trouvent, presque sans s'en douter, la raison de leurs découvertes. On dirait une éclosion spontanée de systèmes et de théories, dont les faits démontrent aussitôt la légitimité.

Ce renouvellement dans les sciences, nous le signalons également dans la littérature et dans les arts. Il est vrai que les poètes et les artistes, habitués à des formes convenues, se débarrassent plus lentement des entraves du passé, et qu'il est difficile d'indiquer le moment précis où l'on peut constater l'influence exercée sur eux par les récentes découvertes, mais le mot si expressif de Renaissance n'est-il pas comme une révélation, et l'époque de la Renaissance ne coïncide-t-elle pas justement avec l'époque de la découverte de l'Amérique ? Il est certain que des temps nouveaux appellent une nouvelle poésie, et que les peintres et sculpteurs se dégagent sans en avoir conscience, mais toujours pour une cause extérieure, des liens étroits de l'hiératisme. On n'a peut-être pas assez insisté sur ce point, mais, sans trop forcer la note, n'est-il pas vraisemblable que les poètes, dont s'enorgueillit la péninsule Ibérique au XVI[e] siècle, ont été comme surexcités par les merveilleux exploits de leurs compatriotes au Nouveau-Monde, et ont cherché à se hausser à leur niveau ? Les poètes de la Pléïade française, Skakspeare en Angleterre, Le Tasse et l'Arioste en Italie, n'ont-ils pas cédé à des nécessités contemporaines quand ils ont créé, d'après des types nouveaux, des œuvres originales ? Si les draperies dont Raphaël et Vinci entourent leurs person-

nages flottent si librement et non plus autour de corps grêles et émaciés, si le Titien et les peintres de son école répandent sur leurs toiles de si éclatantes couleurs, n'est-ce pas que leur imagination les a transportés dans ce Nouveau-Monde où la lumière revêt les corps de reflets transparents, et où la nature anime le paysage de couleurs si variées? Quand Michel-Ange lance dans les airs la coupole de Saint-Pierre, quand Lescot ou Delorme font courir autour des colonnades de leurs palais de gracieuses guirlandes de pierres, n'est-ce pas qu'ils ont entendu les merveilleux récits des voyageurs au Nouveau-Monde, et se sont extasiés avec eux au spectacle de la forêt vierge, des arbres gigantesques, et des fleurs qui les parent? La légende Américaine de la source de Bimini est le symbole de cette rénovation. Tous ceux qui se baignaient dans cette fontaine sacrée retrouvaient une seconde jeunesse. L'Europe s'est comme rajeunie dans cette Jouvence Américaine. Toute une légion de poètes et d'artistes s'est transformée au contact de cette source d'inspirations originales, et le travail des esprits, inconscient peut-être, mais réel et durable, a continué à travers les âges.

La vie matérielle s'est elle-même transformée. Les deux mondes échangent leurs productions, et des espèces nouvelles, végétales ou animales, augmentent les ressources alimentaires de l'humanité. N'est-ce pas à l'Amérique que nous devons le plus précieux des tubercules, la pomme de terre, tardivement employée, mais signalée dès le XVIe siècle? Le maïs, qu'on a prétendu très à tort d'origine orientale, est une plante américaine comme la tomate, le haricot, le manioc, le cacao, comme tant d'autres fruits et légumes, arbres et céréales qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il est vrai que toutes les productions d'Amérique n'ont pas été également utiles et que, si le quinquina Péruvien chasse la fièvre, le tabac des Antilles ou du Brésil, que signala Colomb dès son premier voyage, et dont ses compagnons ne tardèrent pas à connaître les propriétés, est un triste cadeau du nouveau monde à l'ancien, de même que l'erigeron

Canadense qui ne peut servir qu'à remblayer les chemins de fer, ou que l'anacharis absinastrum, cette véritable peste des eaux, qui encombre les rivières et obstrue les canaux. Toutes ces plantes de provenance américaine, reconnues dès les premiers jours de la découverte, se propagèrent avec une extraordinaire rapidité. Elles trouvèrent même dans l'ancien monde un milieu de développement si favorable, qu'elles s'y naturalisèrent en quelque sorte Il en fut de même pour les espèces animales; plus rares il est vrai, puisque le dindon est le seul animal domestique d'origine américaine que nous ayons réussi à acclimater en Europe ; mais elles furent connues et étudiées par les premiers découvreurs : à tel point qu'un érudit contemporain, Ignacio de Armas, a consacré un livre aux animaux signalés en Amérique par Colomb et par ses contemporains immédiats (1), et a énuméré 165 mammifères, 219 oiseaux, 21 reptiles, 4 amphibies, 27 poissons, 17 insectes, 3 crustacés et 6 mollusques, en tout 482 espèces animales, complètement inconnues à l'Europe. L'Amérique de son côté a reçu toutes les plantes et tous les fruits de l'ancien continent, ainsi que tous les animaux associés à l'homme, à l'exception de l'éléphant et du chameau. Qu'importe si, dans cet échange entre deux continents, le Nouveau monde a été plus favorisé que l'ancien ! N'est-ce pas l'humanité tout entière qui a profité de cette dispersion des espèces animales et végétales, et les conditions de la vie matérielle n'ont-elles pas été de la sorte singulièrement améliorées ?

Il est vrai que les indigènes américains eurent beaucoup à souffrir de l'introduction des Européens au Nouveau-Monde. Les découvreurs, ou plutôt, comme on les nomma, les conquérants (conquistadores) étaient pour la plupart des aventuriers qui ne cherchaient qu'à s'enrichir. Pleins de dédains pour des populations douces et inoffensives dont ils méprisaient la faiblesse,

(1) Ignacio de Armas, *La zoologia de Colon y de los primeros explora dores de America*, La Havane, 1888.

pour des civilisations pourtant originales, mais dont ils ne s'expliquaient pas les étrangetés ; sincèrement convaincus dans leur fanatisme irraisonné qu'ils mériteraient les bénédictions célestes en convertissant par force leurs nouveaux sujets, les Espagnols, les Portugais et en général tous les Européens procédèrent avec une rigueur impitoyable à l'œuvre si délicate de la prise de possession du nouveau continent. Nous n'avons pas à raconter ici la lamentable histoire de l'extermination des indigènes. Sans doute, beaucoup d'entre eux ont résisté, et naguère nous entendions au congrès américaniste de Paris (1890) l'un d'entre eux, un Mexicain, l'érudit et sympathique docteur Altamirano, se présenter comme le descendant direct des Aztèques, mais, si quelques races indigènes, trop nombreuses pour être absorbées, ou mieux constituées, ont réussi à se maintenir, combien en est-il qui ont disparu ! Au temps même de Colomb les insulaires des Antilles étaient condamnés, et le plus triste c'est que Colomb, si bon, si humain, fut un de ceux qui contribuèrent aux malheurs de ces infortunés. Il donna en effet le mauvais exemple en réduisant les indigènes en esclavage.

Dès son premier voyage il avait ramené six insulaires qui furent baptisés à Barcelone. Deux d'entre eux, Fernando d'Aragon et Juan de Castille, restèrent en Espagne. Les quatre autres revinrent en Amérique (1). Du second voyage il ramena trente Haïtiens, dont l'un, le cacique Caonabo, mourut dans la traversée, mais c'étaient déjà des prisonniers de guerre, et ils étaient traités comme tels, c'est-à-dire vendus comme esclaves. L'amiral éprouvait à cet égard si peu de scrupules que, dès le mois de janvier 1494, il proposait d'embarquer de force des Américains pour les vendre comme esclaves à Séville, et il alléguait comme unique motif qu'on ne saurait trouver de meilleurs serviteurs (2). En effet, dès la même année, cinq

(1) Oviedo, *Hist. nat.*, I, 30.

(2) Navarrete, I, 232. « S. A. podran dar licencia y permisso à un numero

cents insulaires étaient envoyés en Espagne. C'était d'ailleurs pour le salut de leurs âmes, mais leurs corps ne s'habituèrent pas à cette nouvelle existence, et la plupart d'entre eux moururent de mauvais traitements ou de nostalgie (1). Colomb ne s'inquiéta pas autrement de ce triste dénouement. Le 6 mars 1496, il écrivait encore aux souverains espagnols : « De ce lieu (province de Vaquimo, à quatre-vingt lieues de Santo-Domingo) on peut, avec l'aide de la Sainte-Trinité, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre (2), soit 4,000, valant 20 millions de maravédis. Je le crois d'autant plus qu'en Castille, en Portugal et ailleurs, on consomme beaucoup d'esclaves, et il n'en vient plus autant de Guinée ». Aucun des contemporains de Colomb ne paraît avoir blâmé sa conduite sur ce point. Presque tous les navigateurs de l'époque embarquaient sur leurs navires des esclaves capturés à terre contre toute justice, comme ils prenaient des bois de teinture, des plantes ou des animaux. Une seule personne protesta contre ce déplorable trafic : ce fut la reine Isabelle, dont on ne saurait trop louer les généreux efforts pour protéger ses nouveaux sujets (3). Elle ne se contenta pas d'interdire le commerce des esclaves ; elle réprimanda tous ceux qui s'y livraient. Colomb lui-même ne fut pas à l'abri de ses reproches. L'amiral, en effet, avait pris sur lui de donner un Indien à chaque Espagnol qui débarquait au nouveau monde : « De quel droit,

de carabelas que hayan aca, cada ãno, granados y otros mantenimientos y cosas para poblar el campo en precios razonables, las cuales cosas se podrian pagar en esclavos de estos Canibales... los cuales, quitados de aquella inhumanitad, creemos que seram mejores que otros ningunos esclavos ».

(1) Las Casas, t. II, p. 85. — T. III, p. 62. — Bernaldez, t. II, p. 37. « De la cual non habian mas empacho que alimanes, los cuales todos vendieron, y aprovecheron muy mal que murieron todos los mas, que los proba la tierra ».

(2) Las Casas, t. II, p. 323. « De aca se pueden, con el nombre de la Sancta Trinidad, enviar todos los esclavos que se pudiesen vender ».

(3) Navarrete, II, 173, 177, 178.

s'écria la reine, dispose-t-il ainsi de mes sujets ! » (1). Mais, après sa mort, les Indiens furent abandonnés à la rapacité et aux brutalités de leurs maîtres. Colomb avait, en 1492, évalué à un million le nombre des insulaires d'Hispaniola. Dix-neuf ans plus tard, après les missions d'Ovando, il n'en restait plus que 14,000 !

Qu'est-il besoin de rappeler ici les exterminations systématiques des Mexicains, des Guatemaltéques, ou des Péruviens ? Le fameux ouvrage de Las Casas est plein du récit de ces horreurs. Travaux agricoles sans merci, dur labeur des mines, guerres sanglantes, révoltes incessantes, massacres sous couleur religieuse ou sans prétexte, telle est la sinistre histoire des premières années de l'occupation européenne. Une sorte de vapeur sanglante au travers de laquelle on entend confusément les cris des hommes qu'on égorge, des femmes qu'on viole, des enfants qu'on jette au feu, l'écroulement des temples et des palais indigènes, la dispersion brutale des restes vénérables d'une civilisation antique, telle est l'impression qui se dégage de la lecture des chroniqueurs de l'époque. Ce n'est rien encore : Voici que, pour combler les vides, on amène d'Afrique de véritables troupeaux humains, et que commence le monstrueux trafic de la traite des nègres, abolie seulement de nos jours.

Par un juste retour, les conquérants n'eurent d'autre profit de leurs conquêtes que la gloire de les avoir exécutées. Il est vrai qu'ils recueillirent tout d'abord d'énormes richesses, mais ces richesses ne firent que passer entre leurs mains. Ils s'imaginèrent que les mines Américaines étaient inépuisables, et désapprirent l'agriculture et l'industrie. Des seize cents métiers existant à Séville en 1536, il n'en restait que quatre cents en 1621. Bientôt, pour garnir les galions qui chaque année allaient chercher en Amérique le produit des mines, les Espagnols furent obligés d'acheter à l'étranger les marchandises qu'on ne

(1) NAVARRETE, II, 471, « Que poder tiene mio el Almirante para dar à nadie mis vasallos ».

fabriquait plus en Espagne. Aussi leur richesse était-elle factice. et, quand furent taries les sources de cette opulence, ils ne surent plus travailler et furent ruinés. La décadence de l'Espagne et du Portugal date de la découverte de l'Amérique. Au moment même où les conquistadores remportaient avec des poignées d'hommes de si éclatantes victoires, au moment même où les trésors accumulés par les souverains du Mexique et du Pérou déversaient en Espagne une masse énorme de numéraire, les nouveaux maîtres de l'Amérique étaient punis de leur orgueil et de leurs excès par l'affaiblissement de leur puissance, et bientôt par la ruine.

Ce fut l'humanité tout entière qui profita de la découverte. Les conséquences économiques de ce grand événement furent en effet de la plus haute importance, et, jusqu'à un certain point, elles durent encore.

Le premier de ces changements fut le déplacement des routes commerciales jusqu'alors suivies. L'Océan devint la grande route des peuples. La puissance commerciale, si longtemps concentrée dans les ports de la Méditerranée, à Gênes, à Venise, à Marseille, à Barcelone, passa au rivage de l'Atlantique, à Séville, à Lisbonne, à Anvers, et bientôt à Londres, à Amsterdam, au Hâvre. Le commerce de terre perdit tout ce que gagnait le commerce maritime et aux grands marchés continentaux se substituèrent rapidement les grands ports.

Une autre révolution économique plus importante fut le développement soudain de la richesse mobilière. Ce n'est pas que l'or américain ait été, dès les premiers jours de la découverte, jeté par grandes masses dans la circulation. D'après une légende que rien ne justifie, Colomb aurait porté tant d'or de son premier voyage qu'on aurait doré, avec ce qu'il donna, des plafonds de palais, celui de la salle royale du palais des rois Maures à Saragosse (1), ou des coupoles d'église, celle de la

(1) ARGENSOLA, *La primera parte de los anales de Aragon*, p. 110,

basilique de Sainte-Marie Majeure à Rome (1). On en aurait même fabriqué un soleil d'or que l'on promène dans les rues à Tolède pendant la procession du Saint-Sacrement (2) ; mais aucun des historiens contemporains ne mentionne le fait. Oviedo, qui exerça longtemps au nouveau monde les fonctions de surintendant des fonderies aurifères, n'en dit pas un mot dans son livre. Aussi bien dans le Journal de bord de l'amiral ne sont jamais mentionnées que des quantités d'or insignifiantes, et les Indiens, dont il plaint à diverses reprises la pauvreté (3), ne lui font jamais présent que de tout petits morceaux d'or (4). Colomb ne fut pas plus heureux dans ses autres voyages ; aussi commençait-on à croire en Espagne que les dépenses de ses expéditions transatlantiques ne seraient jamais compensées par les profits (5). Ce n'est que plus tard que l'or afflua, et bientôt l'argent. Pendant tout le XVIe siècle, d'énormes masses de numéraire, de l'argent surtout, furent transportées en Europe. La seule mine de Potosi produisit jusqu'à huit millions par an. Aussi la valeur des objets et le prix des salaires augmentèrent-ils du jour au lendemain. Vers l'an 1500 un hectolitre de blé coûtait environ trois francs. Un siècle plus tard, il se vendait couramment neuf francs, c'est-à-dire que le stock métallique avait triplé en moins de cent ans. Il est vrai que, le prix des objets ayant augmenté, la valeur du numéraire baissa dans une proportion équivalente ; mais l'industrie et le commerce furent singulièrement facilités par cette circulation plus abondante des métaux précieux, l'intérêt de l'argent diminua,

(1) FASCINA, *Memorie de Benefactori antichi et moderni della Basilica di Santa Maria Major* (1634), p. 35.

(2) HARRISSE, *Colomb*, II, 47.

(3) Journal de bord du 11 octobre et du 3 décembre 1492. « Gente muy pobre de todo ».

(4) ID., 13, 15, 17 octobre, 14, 16, 18 décembre.

(5) BERNALDES, *Reges Catolicos*, t. II, p. 77. « Los gastos eran muy mochos, los provechos eran poches hasta entonces, la sospecha que no habia oro era muy grande ausi allà como aca en Castilla. Cf. ID., t. II, p. 80.

les capitaux s'offrirent pour les grandes entreprises, les ouvriers et les bourgeois se trouvèrent dans de meilleures conditions et purent satisfaire des besoins nouveaux. Le bien-être en un mot se généralisa, et la société fut transformée.

En effet, à des temps nouveaux correspondent toujours des besoins nouveaux. Jusqu'alors la richesse immobilière avait seule constitué la fortune, et, comme la plupart des biens fonciers appartenaient aux classes privilégiées, nobles et prêtres, c'est de ces biens, soigneusement conservés dans les mêmes familles et transmis par héritage, que dérivaient tous les droits politiques. Aussitôt après la découverte de l'Amérique, la richesse mobilière prit une prodigieuse extension. Elle est sans doute plus fragile, mais elle ne s'acquiert et ne se conserve que par le travail. Aussi les classes laborieuses, grâce à l'instrument nouveau dont elles pouvaient disposer se haussèrent-elles tout de suite au niveau de la noblesse et du clergé. Elles acquirent par suite le sentiment de leur valeur et le désir d'augmenter leurs droits. Dès lors commence le grand débat politique qui n'est pas encore terminé à l'heure actuelle; dès lors se posent les problèmes sociaux, dont la solution n'est encore qu'entrevue. C'est pour ces diverses raisons que la découverte de l'Amérique eut un retentissement considérable dans le monde entier, et que l'on peut à juste titre considérer Colomb et les navigateurs ses contemporains comme les initiateurs de la société moderne.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHRISTOPHE COLOMB. — SES PREMIÈRES ANNÉES. — SÉJOUR EN PORTUGAL.

CHAPITRE II

CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE.

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE IV

SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE V

PREMIER VOYAGE D'AMERIGO VESPUCCI.

CHAPITRE VI

TROISIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE VII

VOYAGES D'HOJEDA, NINO, PINZON, LEPE, BASTIDAS, JEAN DE LA COSA. — SECOND VOYAGE DE VESPUCCI.

CHAPITREE VIII

LES PORTUGAIS AU NOUVEAU MONDE. — LES CORTEREAL. — ALVARÉS CABRAL. — VESPUCCI.

